Documents

Morten STORM

avec Paul CRUICKSHANK et TIM LISTER

AGENT AU CŒUR D'AL-QAÏDA

http:/monpdf.blogspot.com

cherche
midi

http://monpdf.blogspot.com

Morten **Storm**

avec Paul Cruickshank et Tim Lister

AGENT AU CŒUR

D'AL-QAÏDA

Postface du 20 janvier 2015

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Eva Vilar

COLLECTION **DOCUMENTS**

Couverture : © Stephen Mulcahey/Arcangel Images.

© Morte n Storm, Paul Cruickshank, Tim Liste r, 2014

Titre original : *Agent Storm, My life inside Al Quaeda and the CIA*

Éditeur original : The Penguin Group

© le che rche midi, 2015, pour la traduction française

23, rue du Cherche-Midi

75006 Paris

Vous pouvez consulter notre catalogue général

et l'annonce de nos prochaines parutions sur notre site :

www.che rche -midi.com

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute

reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est

strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la

Propriété Intellectuelle. L’éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété

intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

ISBN numérique : 978-2-7491-4080-3

Carte du Yémen
Dammaj
Mer Rouge
AL-JAWF
Sanaa
MA'RIB
Y É
SHABWA
Ataq
Al-Hota
Azzan
Lawdar
Ta'izz
ABYAN
Shaqra
Jaar
Zinjibar
Aden
RÉPUBLIQUE
DE DJIBOUTI
Golfe d'Aden
SOMALIE

Carte du Yémen
Dammaj
Mer Rouge
AL-JAWF
Sanaa
MA'RIB
Y É
SHABWA
Ataq
Al-Hota
Azzan
Lawdar
Ta'izz
ABYAN
Shaqra
Jaar
Zinjibar
Aden
RÉPUBLIQUE
DE DJIBOUTI
Golfe d'Aden
SOMALIE

ARABIE SAOUDITE
SULTANAT D'OMAN
HADRAMAOUT
M E N
Al-Mukalla
Mer d'Arabie

Note des auteurs

Tout espion qui se dévoile publiquement s’expose au scepticisme, en

particulier lorsqu’il prétend avoir travaillé en tant qu’agent double pour

quatre services de renseignement occidentaux sur plusieurs opérations

d’antiterrorisme parmi les plus sensibles après le 11-Septembre.

Ce qui fait de l’histoire de Morten Storm un récit unique en son genre, c’est

la somme considérable de preuves audiovisuelles et de communications

électroniques qu’il a réunies alors qu’il officiait en tant qu’espion, autant

d’éléments qui corroborent sa version des faits et enrichissent son témoignage.

Parmi tous ces éléments, auxquels il nous a donné un accès illimité, on

trouve :

– des échanges d’e-mails avec le très influent imam Anwar Al-Awlaki ;

– des vidéos réalisées par Awlaki et la Croate qui l’a épousé au Yémen,

mariage arrangé par Storm alors même qu’Awlaki était recherché par les

États-Unis ;

– des dizaines d’e-mails cryptés, échangés entre Storm et des terroristes

actifs en Afrique et dans la Péninsule arabique, et que Storm a conservés sur

des disques durs ;

– des preuves de transferts d’argent à un terroriste en Somalie ;

– des SMS échangés avec des responsables des services de renseignement

danois et toujours stockés à ce jour sur ses téléphones portables ;

– des enregistrements, secrètement réalisés par Storm, de conversations

avec ses officiers de tutelle des renseignements danois et américains,

y compris un enregistrement de trente minutes d’un rendez-vous avec un agent

de la CIA en 2011, durant lequel plusieurs missions de Storm visant des

terroristes furent évoquées ;

– des notes manuscrites de mission ;

– une vidéo et des photographies de Storm traversant les zones tribales

yéménites après avoir rencontré Awlaki en 2008 ;

– une vidéo de Storm avec des agents de renseignements britanniques et

danois dans le nord de la Suède en 2010.

Sauf indication dans les notes de fin d’ouvrage, tous les e-mails, lettres,

messages Facebook, SMS et enregistrements de conversations cités dans le

livre ont été reproduits mot pour mot, sans correction des fautes

orthographiques et grammaticales. Certains échanges ont été traduits du danois.

Storm nous a également soumis des photographies prises avec ses agents de

liaison danois en Islande. Des journalistes du quotidien danois *Jyllands-*

Posten se sont vu confirmer l’identité des agents par leurs sources.

Plusieurs individus mentionnés dans cet ouvrage ont également corroboré

des éléments essentiels du récit de Storm. Nous avons choisi de ne pas révéler

leur identité pour leur propre sécurité. Aucun responsable des services de

renseignement occidentaux cités n’a voulu s’exprimer à titre officiel.

Storm nous a montré ses passeports, sur lesquels figurent les visas d’entrée

et de sortie correspondant aux voyages effectués en dehors de l’Europe depuis

2000, dont il est question dans cet ouvrage. Il nous a également soumis des

factures d’hôtel réglées par « Mola Consult », une société écran utilisée par

les services de renseignement danois, et qui, selon le registre du commerce du

Danemark, a été dissoute peu avant que Storm révèle ses activités au grand

jour. En outre, il nous a fourni des reçus Western Union pour des paiements

effectués par les services de renseignement danois (le *Politiets*

Efterretningstjeneste ou PET) avec pour lieu d’émission des versements

Søborg, le quartier de Copenhague où se trouve le siège du PET.

Nous avons changé les noms de trois personnes pour leur sécurité, tel

qu’indiqué dès les premières occurrences. Dans d’autres cas, nous n’avons

utilisé que le prénom de certaines personnes, pour des raisons légales et/ou

relatives à leur sécurité. Une liste des personnalités principales figure à la fin

du présent ouvrage. Certaines phrases et expressions arabes ont été incluses

dans le texte, avec leur traduction à la première occurrence.

Nous avons également ajouté au livre, dans la section « archives », une

série de photographies et autres preuves visuelles du travail de Storm, ainsi

qu’un cahier photos en couleur. On y trouve une photo d’une valise contenant

une récompense de la CIA de 250 000 dollars, des notes manuscrites écrites

à propos d’un entretien avec Awlaki, des e-mails décryptés, des reçus de

transfert d’argent, ainsi que des arrêts sur image de vidéos et des

photographies prises dans la province de Shabwa, au Yémen, lors de voyages

pour aller rencontrer l’imam.

Paul CRUICKSHANK et Tim LISTER, avril 2014

1

Une route dans le désert

Mi-septembre 2009

Assis au volant de ma Hyundai grise, je fixais l’obscurité, épuisé et plein

d’appréhension. Épuisé parce que ma journée avait débuté avant l’aube

à Sanaa, la capitale du Yémen, à plus de trois cents kilomètres au nord-ouest.

Plein d’appréhension parce que j’ignorais totalement qui me rejoindrait et

l’heure à laquelle ces personnes arriveraient. Me considéreraient-elles comme

un allié ou m’arrêteraient-elles en tant que traître ?

Les nuits dans le désert étaient plus intenses que toutes celles que j’avais

connues en Europe. Il n’y avait pas le moindre éclairage sur la route qui reliait

la côte aux montagnes de la province de Shabwa, une zone de non-droit du

Yémen. À certains endroits, la route elle-même disparaissait : une légère

couche de sable recouvrait l’asphalte liquéfié par la chaleur. Longtemps après

le coucher du soleil, une brise humide s’était levée, en provenance de la mer

d’Oman.

Le sentiment de culpabilité que j’éprouvais ne faisait qu’augmenter mon

appréhension : si j’étais parvenu jusqu’à ce no man’s land, où la présence

d’Al-Qaïda se renforçait à mesure que l’autorité de l’État diminuait, c’était

uniquement parce que Fadia, ma jeune épouse yéménite, était à mes côtés[1]. En

prétextant une visite à son frère, nous avions passé checkpoint après

checkpoint sur cette dangereuse route, en direction du sud.

En tentant ainsi de reprendre contact avec Anwar Al-Awlaki, un imam

américano-yéménite qui était devenu l’une des figures les plus influentes et les

plus charismatiques d’Al-Qaïda, je savais que je risquais ma vie. L’armée et

les services secrets du Yémen avaient récemment décidé de renforcer leur

lutte contre Al-Qaïda dans la péninsule Arabique (AQPA), l’une des branches

les plus actives et les plus dangereuses du groupe d’Oussama Ben Laden. Tout

pouvait arriver : une embuscade, une fusillade à un checkpoint, voire un

simple quiproquo fatal.

Il existait également le risque qu’Awlaki (à présent surnommé « La rock

star d’Al-Qaïda » par certains journaux occidentaux) ne me fasse plus

confiance. J’avais entrepris ce voyage à sa demande. Dans un e-mail qu’il

avait sauvegardé dans le dossier « brouillons » de l’un des comptes anonymes

que nous partagions, il m’avait écrit :

« Viens au Yémen. Je dois te voir1. »

La dernière fois que j’avais vu Awlaki remontait à près d’un an, et, entre-

temps, il avait poursuivi son œuvre terrible et impitoyable. L’imam aux

prêches extrémistes, sympathisant d’Al-Qaïda, était devenu un personnage

influent au sommet de l’organisation, pleinement investi dans ses projets

d’exportation du terrorisme.

J’avais déjà raté un rendez-vous. Awlaki m’avait invité à une rencontre de

chefs djihadistes yéménites, dans un coin reculé de Ma’rib, une province en

plein désert où, selon la légende, la reine de Saba avait vécu des siècles

auparavant. Omar, le frère cadet d’Awlaki, était censé organiser mon voyage

à Ma’rib, mais il avait insisté pour que je me travestisse en femme, avec un

voile intégral, ou niqab, afin que nous puissions passer les checkpoints. Avec

mon mètre quatre-vingt-cinq et mes cent quinze kilos, j’avais eu quelques

doutes quant à la pertinence de son plan. J’avais refusé, même si le chauffeur

qui m’aurait conduit jusqu’à ces hommes extrêmement recherchés était un

officier de police. C’est là un exemple parfait des contradictions du Yémen.

Mon absence à une réunion si importante des chefs d’Al-Qaïda au Yémen

n’avait eu de cesse de peser sur ma conscience. Aussi, quelques jours plus

tard, mon épouse et moi avions décidé d’entreprendre ce voyage jusqu’à

Shabwa.

Au bout de quelques minutes, j’entendis au loin le grondement étouffé d’un

moteur, avant d’apercevoir les phares d’une Toyota Land Cruiser qui

approchait, pleine à craquer de jeunes hommes déterminés, brandissant des

AK-47. Notre escorte venait d’arriver. Je serrai la main de mon épouse. Dans

quelques instants, nous allions connaître notre sort.

Nous avions passé la journée à suivre les directives laconiques indiquées

par Awlaki *via* SMS, comme autant d’indices d’une étrange chasse au trésor.

« Prenez cette route, tournez à gauche, dites à la police que vous vous rendez

à Al-Mukalla, sur la côte. »

J’avais quelques difficultés à me fondre dans la population. Danois

solidement charpenté à la barbe longue et aux cheveux roux, je faisais figure

d’extraterrestre dans ce pays peuplé d’Arabes à la peau mate et à la

constitution noueuse. Sur ces terres où enlèvements, rivalités tribales, bavures

policières et rencontres avec des djihadistes rendaient tout voyage plus

qu’incertain, le fait de voir quelqu’un tel que moi en compagnie d’une

Yéménite menue, dans une voiture de location lancée en direction du Sud,

foyer de toutes les révoltes, avait, c’est le moins qu’on puisse dire, de quoi

surprendre.

La journée avait assez bien débuté. La fraîcheur matinale, juste avant la

canicule, nous avait revigorés. Nous avions été arrêtés au premier barrage

à l’extérieur de Sanaa, qui était toujours le plus problématique. Qu’est-ce qui

pouvait pousser quelqu’un à vouloir quitter la relative sécurité de la capitale

pour les dangers du Sud ? Je discutais en arabe (cela impressionnait toujours

ceux à qui j’avais affaire) tandis que mon épouse, ses cheveux et son visage

recouverts du niqab noir, observait le mutisme le plus absolu sur le siège

passager. Nous n’écoutions pas un CD de versets du Coran par hasard. Je dis

aux hommes que nous allions voir le frère de mon épouse et participer à un

mariage sur la côte, en passant par Aden (port principal du Yémen sur la mer

d’Oman et poumon du commerce du pays).

Les policiers avaient les plus grandes difficultés à déchiffrer mon

passeport. La plupart d’entre eux avaient déjà du mal à lire correctement

l’arabe : les caractères romains, n’en parlons pas. Ils semblaient me prendre

pour un Turc, peut-être parce qu’il était complètement impensable qu’un

Européen puisse traverser le Yémen. Mon large sourire et mon apparente

décontraction leur suffirent. Nous fûmes certainement aidés aussi par le fait

que nous étions en septembre (l’un des mois les plus caniculaires en Arabie) et

au beau milieu du ramadan. Les policiers étaient exténués par leur jeûne.

Ce checkpoint passé, le plus gros défi avait été de rester sur la route, ou du

moins d’éviter de nous en éloigner. À plusieurs reprises, j’aperçus des

carcasses rouillées de camions ou d’autocars au pied de falaises. Les routes

yéménites semblent attirer les suicidaires, qu’il s’agisse de chameaux, de

chiens, de vaches ou d’enfants, qui ont tous la fâcheuse manie de se balader au

milieu du décor, sans faire attention aux véhicules approchant.

Les couleurs matinales laissèrent place à la chaleur incandescente du milieu

d’après-midi, et je m’efforçais de rester concentré sur la route et sur les

risques de ce voyage. Les montagnes disparurent enfin au profit des basses

terres de la côte, la Tehama. Plus loin se trouvait le port d’Aden. Cette ville

avait beaucoup souffert depuis la chute du Yémen du Sud et l’impitoyable

campagne militaire du président du Yémen du Nord, Ali Abdallah Saleh, afin

d’unifier les deux moitiés du pays, dans les années 1990. Le peuple du Sud se

considérait comme laissé pour compte. Un mouvement séparatiste gagnait en

ampleur, compliquant encore la tâche de l’État yéménite qui luttait contre les

militants d’Al-Qaïda.

Dans mon rétroviseur, les montagnes absorbaient les rayons du soleil.

Je m’efforçais de trouver mon chemin dans les environs chaotiques d’Aden

afin de rejoindre la route qui longeait la côte, comme me l’avait indiqué un

nouveau SMS d’Awlaki.

Anwar Al-Awlaki était issu d’un clan puissant de la province montagneuse

de Shabwa. Son père, universitaire respecté et ministre yéménite, était jadis

allé aux États-Unis, à la faveur d’une bourse d’étude, et avait soutenu sa thèse

à l’université du Nebraska. Anwar lui-même avait été professeur d’université

à Sanaa, après avoir quitté les États-Unis à la suite des attentats du

11 Septembre, redoutant (à raison) le FBI. Il avait rencontré deux des

terroristes2 du 11-Septembre en Californie plusieurs mois avant les

événements, mais rien ne permet d’affirmer qu’il ait été au courant de leurs

projets.

Sept ans plus tard, la situation (et Awlaki) avait changé. Le président Saleh

avait plus que jamais besoin de l’aide américaine et subissait des pressions

pour appliquer une politique plus dure envers les sympathisants d’Al-Qaïda.

L’ambassade des États-Unis avait été la cible d’un attentat-suicide en 2008 qui

avait coûté la vie à dix personnes, et de nombreux membres d’Al-Qaïda

avaient réussi à s’échapper de leurs prisons, supposées parmi les plus sûres.

Le Yémen était une vraie pépinière pour Al-Qaïda : avant même le 11-

Septembre, nombre de jeunes hommes sans instruction étaient entrés dans les

camps d’entraînement de Ben Laden. Certains étaient devenus gardes du corps

de ce dernier, avant d’être arrêtés alors qu’ils tentaient de s’échapper des

montagnes Tora Bora, en Afghanistan, et envoyés à Guantanamo Bay.

Le pays accueillait à présent la branche locale d’Al-Qaïda, AQPA, et

représentait une destination très prisée des Européens et Américains rêvant de

djihad. L’engagement d’Awlaki s’était durci. Ses prêches (relayés dans le

monde entier *via* YouTube) étaient de véritables phares pour les aspirants

djihadistes. Dans les petits villages ruraux de Pennsylvanie, les cités-dortoirs

du Royaume-Uni, les banlieues de Toronto, des jeunes hommes buvaient

chacune de ses paroles.

Aux yeux de la CIA et du MI6, Awlaki représentait l’avenir d’Al-Qaïda. Sa

connaissance des sociétés occidentales, sa parfaite maîtrise de l’anglais et son

savoir-faire sur les réseaux sociaux représentaient une nouvelle menace, bien

plus redoutable que les vidéos de mauvaise qualité et les déclarations

sibyllines de Ben Laden.

En 2006, il avait été arrêté, accusé d’être impliqué dans un vague projet

d’enlèvement. Il avait passé dix-huit mois en prison, à Sanaa, où il avait même

reçu la visite d’agents du FBI curieux d’en apprendre plus sur ses échanges

avec les terroristes du 11-Septembre. Puis il s’était volatilisé dans l’intérieur

du pays, cette zone gigantesque et peu accueillante.

Roulant plein est au sortir d’Aden, j’entamais donc la dernière étape de

mon mystérieux voyage. Nous arrivâmes à un checkpoint rudimentaire,

deux panneaux « STOP » en mauvais état de part et d’autre d’une cahute de

tôle rouillée dans laquelle la chaleur déjà insupportable devait être décuplée.

Cette bicoque symbolisait en quelque sorte une frontière, la limite physique de

l’autorité de l’État. Au-delà se trouvait une route que les étrangers ne

pouvaient emprunter que sous escorte militaire et des terres hostiles sillonnées

par des combattants d’Al-Qaïda et des bandits.

Nous répétâmes notre histoire de mariage. Je savais quelle route prendre

jusqu’à Al-Mukalla, et je parlais arabe. On nous dit que, si nous refusions

d’être escortés, nous devrions retourner à Aden afin de signer un document

déchargeant les autorités de toute responsabilité quant à notre sécurité.

Une heure plus tard, le soleil avait disparu, mais ses rayons rouges

illuminaient encore le soir. Nous revînmes au checkpoint, document en main.

Les policiers s’apprêtaient à rompre le jeûne du ramadan par ce repas qui

porte le nom d’ *iftar*. Ils se fichaient complètement de ce qui pourrait arriver

à cet Européen fou à lier et son épouse yéménite.

La côte sud du Yémen pourrait être un lieu de villégiature de rêve : des

plages de sable fin à perte de vue, une mer chaude et poissonneuse. Cette

région était quasiment intacte, mais pas par respect de l’environnement :

c’était la marge d’un État en déroute, interrompue par des villages côtiers peu

avenants tels que Zinjibar, où des parpaings abandonnés çà et là évoquaient

des projets inachevés ou qui n’avaient pas même débuté.

Passée cette véritable frontière, notre moral était au beau fixe. Je sentais

l’adrénaline parcourir tout mon corps.

Je reçus le dernier SMS d’Awlaki. Je devrais dire à la police que j’avais

besoin de faire le plein et prendre ensuite la direction du nord.

Shaqra était à peine plus qu’un village de pêcheurs. Par cette nuit humide,

les lieux étaient déserts, à l’exception de chiens errants qui traversaient

parfois la rue principale. Le village était peut-être même plus délabré que la

dernière fois où nous y étions passés, un an auparavant, déjà pour rencontrer

Awlaki.

À la sortie de la petite ville se trouvait un énorme carrefour hérissé de

panneaux où l’on voyait sourire le président : c’était là que la route se divisait,

d’un côté pour s’enfoncer dans les terres, en territoire rebelle, de l’autre pour

continuer de longer la côte. Je savais qu’on ne me laisserait pas aller au nord,

raison pour laquelle j’avais pour instruction de dire aux policiers que

j’entendais poursuivre le long de la côte, mais je devais faire le plein à la

station-service qui se trouvait à quelques kilomètres dans l’autre direction.

Cette ruse avait déjà marché par le passé. Les policiers, assoupis après l’ *iftar*,

nous firent signe de passer. Ils ne nous reverraient plus.

Et j’étais à présent assis à côté de Fadia, nos cœurs battant la chamade sur

cette route désolée au milieu du désert, éblouis par les phares d’un véhicule

plein à craquer d’hommes armés.

Un barbu d’une trentaine d’années, aux yeux noirs et perçants, un foulard

rouge et blanc sur la tête, se détacha de la nuée de poussière illuminée par les

faisceaux des phares du Land Cruiser. À la façon dont les autres se

positionnèrent derrière lui, il était clair qu’Abdallah Mehdar était leur chef.

À ce qu’on disait, il ne connaissait pas la peur, et sa sympathie allait aux

djihadistes. Alors qu’il s’approchait de nous, je le dévisageai.

« *As salaam alaikoum* [que la paix soit avec toi] », finit-il par dire en

arborant un large sourire. Toute tension quitta alors mon corps, comme si une

fièvre venait de tomber subitement. Fou de soulagement, je serrai dans mes

bras chacun des compagnons de Mehdar. Ils avaient apporté de la nourriture

(des bananes et du pain) et nous rompîmes ensemble le jeûne. Pour la première

fois depuis le début du voyage, je me sentais en sécurité. J’étais en compagnie

des hommes les plus recherchés au Yémen, une bande armée que je ne

connaissais pas, en pleine nuit noire, et sur le point de m’enfoncer dans la

terrible province de Shabwa. Mais j’avais l’impression d’être dans un cocon,

protégé par une fraternité qui se fondait sur des croyances simples et une

loyauté indéfectible.

Mehdar était l’émissaire personnel d’Awlaki, tous deux appartenaient à la

tribu Awalik, et le Yémen était un pays où les alliances tribales l’emportaient

sur toute autre. Sachant que j’étais l’invité et l’ami de l’imam, il se montra très

respectueux et très courtois.

Au bout d’un moment, il nous indiqua qu’il fallait reprendre la route. Dans

cette zone, les rançonnages étaient très courants, et les bandits de grand chemin

étaient aussi bien armés que les djihadistes. Il devait être 21 heures lorsque le

convoi arriva à destination : le Land Cruiser suivait ma petite Hyundai, sans

doute la première voiture de location à s’être jamais aventurée dans ce coin

reculé de Shabwa. Les véhicules soulevaient une colonne de poussière sur la

piste qui passait à côté d’un hameau où aucune lumière ne brillait. Au loin se

dressaient des montagnes, mais par cette nuit sans lune, il était impossible de

déterminer où la terre finissait et où commençait le ciel.

Je l’ignorais alors, mais je me trouvais près de Al-Hota, petit village niché

dans l’ombre d’un plateau montagneux, à Mayfa’a, dans le district de Shabwa :

au cœur même du territoire d’Al-Qaïda.

Nous arrivâmes devant une maison imposante de deux étages protégée par

de hauts murs. Les portes furent ouvertes et prestement refermées par

deux hommes, AK-47 en bandoulière. La panique m’envahit. J’avais réussi

à rejoindre Anwar Al-Awlaki, mais qu’arriverait-il si les services de

renseignement yéménites étaient au courant et m’avaient sciemment laissé faire

toute cette route, ou pire encore, si Awlaki ne me faisait plus confiance ? Sans

parler de Fadia. Elle connaissait Awlaki et savait que nous étions amis, mais

elle n’avait pas la moindre idée du véritable but de ma visite.

Je levai les yeux pour observer les constellations avant de gravir les

marches. J’avais l’impression d’avoir des jambes de plomb : ces quelques pas

jusqu’à la maison semblèrent durer une éternité. Il n’y avait aucune issue.

Les visages de Nick Berg et Daniel Pearl, deux Américains qui avaient connu

une mort horrible aux mains d’Al-Qaïda, décapités face à une caméra, me

revinrent soudain en mémoire.

Fadia fut conduite jusqu’à la porte de derrière, où les femmes de la tribu

attendaient. Dans cette région du Yémen, la non-mixité était de rigueur. Plus

tard, elle devait me parler du stoïcisme de ces femmes, dont beaucoup avaient

perdu leur mari, tué au nom du djihad. L’usage voulait que les veuves

convolent avec un autre djihadiste, au risque de revivre la même tragédie.

Le grand hall nu donnait sur une salle de réception encore plus grande.

Je remarquai d’emblée les armes impeccablement alignées contre le mur, des

AK-47, encore et toujours, de vieux fusils, et même un lance-roquette. De toute

évidence, ce groupe se tenait prêt à se battre à tout moment, que la menace

vienne d’une tribu rivale ou des autorités yéménites.

Une dizaine d’hommes encerclaient un grand plateau d’argent posé par

terre, où se dressait une montagne de poulet de riz au safran. Ils étaient jeunes :

quelques années auparavant, ils n’étaient encore que des gamins dans un

village perdu. Et parmi eux se trouvait Anwar Al-Awlaki, mince, élégant, avec

ces yeux pleins d’intelligence qui avaient déjà séduit tant d’esprits enflammés

en Europe et aux États-Unis. Il se leva, affichant un sourire chaleureux, et me

serra dans ses bras.

« As salaam alaikoum », me dit-il avec affection. Il exhalait de lui une

autorité innée alors qu’il désignait la salle d’un large geste, comme pour

souligner qu’il était maître de ces lieux et de ces personnes.

Awlaki portait sa robe blanche caractéristique, immaculée malgré la

poussière et la chaleur, ainsi que ces lunettes qui semblaient vouloir confirmer

son intelligence. J’étais frappé par le contraste entre les jeunes hommes

simples et sans instruction réunis ici et ce savant de l’islam, ce philosophe qui

était devenu guide spirituel du djihad. Après qu’il m’eut salué, tous les autres

se levèrent pour en faire de même. Ils étaient subjugués par « Le Cheikh » dont

le charisme demeurait intact malgré son isolement.

« Viens, mange », dit Awlaki, son accent américain légèrement affecté par

ces années passées au Yémen, dont sa famille était originaire.

Il semblait ravi de ma compagnie, qui brisait fort à propos sa solitude

intellectuelle. Mais, avant tout, il se devait de subvenir aux besoins de son

hôte. Après m’avoir présenté à ses hommes, Awlaki me trouva une place parmi

eux, et nous partageâmes le même repas. Tous dévoraient poulet et riz avec les

mains, et bien que familier des usages yéménites, je ne pus m’empêcher de

demander une cuiller. Cela déclencha une franche hilarité. Je me tournais moi-

même en dérision, et ma maîtrise de l’arabe (fruit d’une dizaine d’années

durant lesquelles je m’étais rendu plusieurs fois au Yémen, pour finalement

y vivre) finit de les mettre à leur aise.

En scrutant Awlaki, je sentis chez lui un détachement, une mélancolie,

comme si son isolement à Shabwa et les pressions des Américains

commençaient à l’user. Cela faisait près de deux ans qu’il était sorti de prison,

grâce à l’intervention de sa puissante famille. Début 2008, il avait quitté Sanaa

pour se réfugier sur les terres de ses ancêtres. On racontait que la devise de la

tribu Awalik était : « Nous sommes les étincelles de l’enfer : qui nous nuit s’y

brûlera. »

Au cours de l’année qui nous séparait de notre dernière entrevue, les

déplacements d’Awlaki s’étaient faits plus furtifs, ce qui expliquait toutes ces

péripéties pour le rencontrer. Le Cheikh passait constamment d’un lieu sûr à un

autre, se repliant à l’occasion dans des cachettes en pleine montagne, aux

abords du « Quart vide », l’océan de sable qui s’étend au cœur de l’Arabie.

En dépit de son isolement, il continuait de délivrer des prêches sur Internet

et de communiquer avec des adeptes *via* e-mails et SMS. Son message était

devenu plus véhément, peut-être à cause de ses mois de détention, passés pour

la plus grande partie en isolement, peut-être parce que ses lectures islamistes

l’avaient amené à une vision plus extrémiste. Et peut-être que le fait de se voir

banni dans ce désert montagneux avait alimenté son hostilité envers le reste du

monde.

À la fin du repas, Awlaki se leva et m’invita à l’accompagner dans une

pièce plus petite.

Je le dévisageais attentivement.

« Comment allez-vous ? demandai-je, faute de mieux.

– Je suis ici, répondit Awlaki d’un ton où perçait un certain fatalisme. Mais

ma famille me manque, mes épouses, mes enfants. Je ne peux retourner

à Sanaa, et il serait trop dangereux qu’ils viennent ici. Les Américains veulent

ma mort. Ils font constamment pression sur l’État. »

À l’en croire, le ciel était sillonné de drones, mais il n’avait pas peur.

« Telle est la voie des prophètes et des hommes pieux : le djihad. »

Il me dit que les « frères » avaient déploré mon absence à Ma’rib : ils

avaient beaucoup entendu parler de moi. Au cours de notre conversation, il

devint très vite évident qu’il ne redoutait que très peu l’État yéménite, qui

préférait cantonner Al-Qaïda à Shabwa en espérant que le mouvement

s’essouffle ou disparaisse du pays, plutôt que de se mêler des querelles

tribales qui avaient permis aux combattants islamistes de s’installer dans cette

région et de s’y organiser.

Awlaki m’expliqua qu’il souhaitait que le gouvernement de Saleh soit

renversé : à ses yeux, c’était un gouvernement séculier, esclave des États-Unis.

Il me décrivit avec délectation une récente embuscade contre des forces

gouvernementales, qui avait permis de mettre la main sur de l’armement lourd,

y compris des lance-roquettes anti-char, et causé plusieurs morts.

Il envisageait la possibilité d’envoyer ces armes aux islamistes de Somalie,

qui en avaient grand besoin.

Le guide spirituel était devenu intendant militaire.

Quelques mois auparavant, Awlaki avait envoyé un message à Al-Shabaab,

le groupe islamiste qui avait imposé la charia à la majeure partie de la

Somalie. Selon lui, tout musulman devait suivre leur exemple pour combattre

leurs adversaires.

« Les suffrages nous ont trahis, mais pas les balles, avait écrit Awlaki. Si

les circonstances me l'avaient permis, je n'aurais pas hésité à me joindre

à vous, à devenir simple soldat dans vos rangs3. »

L'homme qui, du temps où il vivait aux États-Unis, avait condamné les

attentats du 11 septembre comme des actes allant à l'encontre de l'islam, avait

récemment écrit sur son blog : « Je prie pour qu'Allah détruise l'Amérique et

tous ses alliés… Nous installerons la loi d'Allah sur Terre à la pointe de

l'épée, que le peuple le veuille ou non4. »

Il avait également commencé à s’adresser aux musulmans vivant en

Occident, rapprochant leur situation à celle qu’avaient vécue le prophète

Mahomet et ses compagnons à La Mecque, avant l’islamisation, où on les avait

persécutés et contraints de se rendre à Médine, plus au nord (c’est ce voyage

qu’on appelle l’Hégire).

En outre, quelques semaines à peine avant que je lui rende visite dans sa

retraite de Shabwa, Awlaki avait fustigé la coopération entre les pays

musulmans et l’armée américaine, écrivant : « La faute revient au soldat qui est

prêt à suivre les ordres… qui vend sa religion pour une poignée de dollars5. »

Cette diatribe devrait avoir un profond impact sur un militaire américain, le

major Nidal Hasan, qui avait déjà échangé plusieurs e-mails avec Awlaki.

Ce dernier me dit que, dans le djihad, on pouvait accepter que des civils

souffrent et meurent. La cause justifiait les moyens. Je n’hésitai pas à lui

signifier ma désapprobation, sachant que ma franchise était l’un des traits

qu’Awlaki appréciait chez moi : du reste, cela ne l’empêcha pas de défendre

son point de vue sur la base de ses lectures du Coran et des hadiths.

Plusieurs mois auparavant, un jeune homme proche de Mehdar s’était rendu

dans une province voisine, où il avait perpétré un attentat-suicide6, emportant

avec lui quatre touristes sud-coréens.

« Il est à présent au paradis », m’avait dit l’un de ses amis durant le dîner.

Je ne parvenais pas bien à comprendre si Mehdar avait eu un rôle dans cet

attentat ou s’il l’approuvait, mais une chose était sûre : la dévotion de ces

combattants à la cause dépassait la simple rhétorique.

Je dis à Awlaki que j’étais favorable aux attentats dirigés contre des cibles

militaires, mais l’informai tout de go que je me refusais inconditionnellement

à l’aider à faire quoi que ce soit de potentiellement nuisible à des civils.

Il était hors de question que j’écume l’Europe en quête de composants de

bombes qui, au bout du compte, entraîneraient des pertes civiles.

« Tu es donc en désaccord avec les moudjahidine ? demanda Awlaki.

– Sur ce point, oui, nous sommes en désaccord. »

Je relevai également chez lui une animosité toxique envers les États-Unis,

plus prononcée qu’auparavant, comme si Awlaki avait le sentiment d’y avoir

été stigmatisé en tant que musulman. Il avait été arrêté à San Diego – mais

jamais accusé – pour avoir sollicité les services de prostituées7. Cette

humiliation était encore vive : il n’acceptait toujours pas la façon dont le FBI

avait « fait savoir » que sa conduite personnelle n’était parfois pas celle

à laquelle on pouvait s’attendre de la part d’un imam, une campagne tout en

sous-entendus visant à entacher sa réputation.

Dans notre conversation qui nous mena jusqu’après minuit, le sujet des

femmes revint souvent. L’exil que s’était imposé Awlaki lui interdisait tout

contact avec ses deux épouses. Il connaissait la première depuis l’enfance : ils

s’étaient mariés très jeunes. Plus récemment, il avait pris une deuxième femme,

qui n’avait pas encore 20 ans lors de leur mariage. Il me dit qu’il avait

cependant besoin de la compagnie d’une femme qui comprendrait le sens de

son combat et serait prête aux sacrifices de la vie d’une djihadiste, prête

à épouser également la cause.

« Peut-être pourrais-tu faire des recherches en Occident, tenter de trouver

une sœur blanche, une convertie », suggéra-t-il.

C’était la deuxième fois qu’il m’exprimait son souhait d’épouser une

Européenne, et je savais à présent qu’il était sérieux. La chose ne serait pas

aisée et comportait des risques. Mais je savais que nombreuses étaient les

femmes qui considéraient Awlaki comme un don d’Allah.

Ce ne fut pas sa seule requête. Il me demanda également de « trouver des

frères prêts à œuvrer pour la cause, lever des fonds en Europe et trouver de

l’équipement ».

Il voulait en outre que je recrute des partisans, que je les emmène au Yémen

pour qu’ils suivent un entraînement, « avant de rentrer chez eux et porter le

djihad en Europe et aux États-Unis ». Il ne précisa pas la nature de

l’entraînement, pas plus que ce qui leur serait demandé de faire. Mais cette

conversation de deux heures me donna l’impression qu’Awlaki désirait lancer

une campagne d’attentats terroristes en Occident.

Le lendemain matin, Awlaki était parti : on ne m’expliqua pas si c’était pour

sa sécurité ou simplement pour rencontrer quelqu’un d’autre. Je passais donc

un peu de temps avec Abdallah Mehdar, le chef de tribu qui était venu me

chercher la nuit précédente. Je ne pouvais m’empêcher d’admirer cet homme

manifestement honorable et sa loyauté inébranlable envers Awlaki.

Il paraissait peu enclin à s’en prendre à l’Occident, mais souhaitait ardemment

que le Yémen devienne un État musulman régi par la charia. Son engagement

était tel qu’il pleura lorsque l’un des jeunes combattants, qui dirigeait les

prières, parla de la promesse du paradis.

À mon sens, leur opinion du monde était peut-être complètement faussée,

mais ces gens n’étaient pas des hypocrites. Leur dévouement était simple et

absolu.

J’avais hâte de repartir : le lendemain soir, notre vol quitterait Sanaa pour

l’Europe, et qui pouvait savoir le temps que prendrait le trajet retour ? Fadia

sortit des quartiers réservés aux femmes, et nous prîmes congé.

Alors que l’imposant portail s’ouvrait, je remarquai qu’un pneu de notre

voiture avait crevé. Rien d’étonnant, sans doute, après cette course effrénée au

milieu des montagnes.

Abdallah se précipita pour m’aider à changer le pneu. Ses yeux étaient

gonflés de larmes : il semblait sentir un danger imminent.

« Si nous ne nous revoyons pas, nous nous retrouverons au paradis », dit-il

alors que les larmes coulaient sur ses joues.

Le moudjahid nous escorta jusqu’à la route principale et nous salua. Nous

avions quitté le cocon.

Je savais que, dans trois capitales occidentales, des personnes attendaient

avec impatience tous les détails de ces quelques heures passées avec Anwar

Al-Awlaki. Je devais me rendre à Sanaa, puis quitter le Yémen. Au plus vite.

2

Les gangs, les filles et Dieu

1976-1997

Le chemin qui m’a conduit jusqu’à Anwar Al-Awlaki au cœur des

montagnes du Yémen est, c’est le moins qu’on puisse dire, des plus

improbable. Je suis né le 2 janvier 1976 dans une ville de la côte danoise

balayée par le vent. Korsør, avec ses maisons de briques rouges proprettes,

n’a absolument rien à voir avec les coins les plus reculés du Yémen. Située

à l’extrémité des terres agricoles de l’île de Seeland, elle est tournée vers

l’ouest, face à l’île de Fionie, par-delà le détroit du Grand Belt.

Korsør va à l’encontre du cliché de la tolérance et de l’esprit progressiste

scandinaves. C’est une ville ouvrière où l’on vit à la dure et qui compte vingt-

cinq mille habitants, parmi lesquels quelques immigrés venus d’ex-

Yougoslavie, de Turquie et du monde arabe.

Ma famille faisait partie de la très petite bourgeoisie, mais en réalité, nous

étions tous sauf une famille. Mon père, alcoolique, est parti quand j’avais

4 ans. En fait, il a tout bonnement disparu. Pas de garde le week-end, pas de

parties de pêche ni de balades. Ma mère, Lisbeth, semblait avoir un faible

pour le mauvais type d’hommes. Elle se remaria. Mon beau-père était tel un

nuage sombre et menaçant, qui parfois crevait en accès de violence. Pour ma

façon de tenir ma fourchette, ou pour un simple mot. Il n’y avait aucune

semonce : le coup de poing partait tout seul. Ma mère n’échappa pas à cette

violence, et il lui arriva de quitter la maison, pour revenir lorsqu’il lui

promettait que les choses allaient changer. Rien ne changeait jamais, et

pourtant, elle resta mariée à cet homme pendant près de vingt ans.

« Je ne suis pas fière de l’enfance que tu as eue, devait-elle me dire

tristement bien des années plus tard. J’ai le sentiment que c’est de ma faute si

tu es devenu ce que tu es devenu. »

Enfant, je passais mon temps sur la côte, dans les bois et les champs qui

entouraient Korsør. J’avais beaucoup de temps à perdre et je préférais rester

loin de chez moi de l’aube au crépuscule. Je construisais des cabanes avec

mes amis, j’accrochais des cordes en guise de balançoire au-dessus des eaux

glaciales où je me jetais en hurlant.

Les rares photographies que je conserve de cette époque montrent un enfant

dont l’incertitude se lit sur son visage. La méfiance qui se reflète dans mes

yeux suscite toujours chez moi une foule de souvenirs désagréables. Mais

j’étais également plein d’une énergie débridée, une énergie qui semblait attirer

les ennuis.

Je fêtai mon treizième anniversaire avec ma première tentative de vol

à main armée en compagnie de deux amis, Benjamin et Junior. Ce ne fut un

modèle ni de préparation, ni d’exécution. Nous avions jeté notre dévolu sur un

petit commerce appartenant à un vieil homme connu pour sa méchanceté et ses

mauvais cigares. Cagoulés, nous attendîmes dans l’obscurité l’heure de

fermeture et tentâmes d’y pénétrer alors que le commerçant s’apprêtait

à fermer boutique. Benjamin brandit un revolver de calibre .22 qui appartenait

à son père.

L’homme tenta de refermer la porte avec une force qui fit oublier son âge.

Peut-être est-ce la peur de perdre le contenu de sa caisse qui lui inspira une

telle vigueur. Le fait est qu’il parvint à nous enfermer dehors.

Humiliés, nous nous rabattîmes sur un restaurant de vente à emporter, tout

proche. Cette fois, ce fut à mon tour d’entrer avec l’arme à feu.

Je faillis perdre mes moyens en sortant l’arme : la jeune femme derrière le

comptoir était une amie de la famille. Afin de paraître plus âgé, je pris une

voix plus grave.

« C’est un braquage. »

Le ton était tout sauf convaincant.

La jeune femme, plus perplexe que paniquée, plissa les yeux.

« C’est toi, Morten ? »

Je tournai les talons et pris la fuite. Nous passâmes notre frustration sur une

dame âgée croisée dans la rue, à laquelle nous arrachâmes son sac. Elle se

brisa la hanche en tombant. La police ne mit pas longtemps à nous retrouver.

Ce fut le début d’une spirale infernale. À l’école, j’aimais l’histoire, la

musique et les débats sur la religion et les cultures, mais le travail scolaire en

soi m’ennuyait. Aucun de mes professeurs n’essaya de m’y intéresser.

Ils semblaient à peine se soucier de ma présence et je ne cessais de les

provoquer. Ils répondaient en me jetant la brosse du tableau noir à la figure (ou

en s’effondrant en sanglots), et la classe sombrait dans le chaos.

On m’envoya dans une « école spécialisée » (réservée aux garçons

à problèmes, hyperactifs) qui mettait l’accent sur les sports et les activités

extrascolaires, et dont les élèves n’étaient tenus de suivre que deux heures de

classe par jour. J’appris à manier une tronçonneuse dans les bois et je pouvais

me dépenser jusqu’à l’épuisement sur le terrain de football. Les aventures

diverses ne manquaient pas. L’école organisait des voyages à l’étranger pour

des enfants qu’elle s’efforçait de fondre dans le moule du citoyen modèle. Ces

intentions étaient plus que louables, mais les résultats n’étaient pas au rendez-

vous. Un séjour en Tunisie éveilla ma passion pour les voyages et l’aventure,

mais par notre faute, les professeurs se retrouvèrent au bord de la dépression

nerveuse : nous allâmes jusqu’à leur voler leurs vêtements pour les revendre

aux autochtones.

J’avais 14 ans et j’étais incontrôlable. Avec Jalal, un immigré de l’ex-

Yougoslavie, je déroulai l’ensemble des lances à incendie dans les couloirs de

l’école et répandis des centaines de litres d’eau dans les moindres recoins de

l’établissement. C’en fut trop pour cette école dont il était en principe

impossible d’être renvoyé.

On me laissa une dernière chance, dans un collège près de Korsør, où un

professeur de maths, remarquant mon potentiel sportif, me prit sous son aile.

Très vite, je participai à des tournois de football junior. On racontait que des

découvreurs de talent travaillant pour des équipes professionnelles suivaient

mes progrès d’un œil attentif. Mais mon dossier scolaire, plein à craquer de

comptes rendus de conseils de discipline, me précédait où que j’aille. Une

professeure en particulier voulait me voir hors de son établissement. Lorsque

je fus sélectionné pour intégrer l’équipe de foot des élèves danois pour un

tournoi en Allemagne, elle me prit à part. Avec une expression de satisfaction

malsaine, elle me dit que je ne m’y rendrais pas à cause de mes très mauvais

résultats à l’école. Elle savait que ce tournoi était la seule chose au monde que

je désirais. D’un coup de pied, je lui fis lâcher la tasse de café qu’elle tenait

à la main.

Ce fut mon ultime coup d’éclat au sein d’une école. J’avais 16 ans, et ma

scolarité s’acheva quelques semaines à peine avant mes examens finaux. En

revanche, mon éducation de mauvais garçon ne faisait que commencer.

Je rejoignis une bande baptisée « Les Raiders » par la police locale, parce que

nous sillonnions le village vêtu de pantalons baggy, casquettes de base-ball

des Raiders d’Oakland vissées sur la tête.

Les Raiders étaient principalement constitués de Palestiniens, de Turcs et

d’Iraniens. Nous formions une bande improbable : le jeune Danois aux

cheveux roux et aux épais biceps (semblable à un guerrier viking) et ses amis

musulmans. J’étais irrésistiblement attiré par les Raiders parce qu’à l’instar de

beaucoup de gamins immigrés ou d’origine étrangère je me sentais à part dans

Korsør, je m’étais toujours considéré comme un outsider. Nous avions peu de

perspectives d’avenir et énormément de temps à perdre. Notre énergie

débordante ne nous servait pratiquement qu’à deux choses : boire autant de

bière bon marché que nos finances nous le permettaient et sortir avec toute

fille consentante. Mes amis musulmans prenaient leur foi à la légère.

Ils buvaient et faisaient autant la fête que les autres. Dans l’atmosphère

d’islamophobie croissante, ils défendaient leur religion, mais ne se sentaient

pas tenus d’observer ses règles au pied de la lettre.

Leurs familles s’étaient installées au Danemark pour fuir la violence et la

pauvreté de leur pays d’origine. En 1990, le Danemark, tout comme les autres

pays scandinaves, comptait un nombre d’immigrés non négligeable. Le pays

avait accordé le statut de réfugiés ou de travailleurs immigrés à des milliers de

familles venues de Turquie, d’ex-Yougoslavie, d’Iran et du Pakistan. Durant

les douze premières années de mon existence, le nombre d’immigrés issus de

pays « non occidentaux » passa du simple au double au Danemark. Cet afflux

commençait à mettre à mal la réputation du pays, celle d’une société tolérante

et progressiste. Des bandes de skinheads faisaient fréquemment des descentes

à Korsør, armées de bâtons et de battes, mais les Raiders les attendaient

toujours de pied ferme. Je faisais souvent le coup de poing et devins vite accro

à l’excitation que procuraient ces échauffourées.

Mes talents de boxeur et le temps que je passais en salle de sport étaient

loin de me desservir. L’un des rares motifs de fierté de Korsør était d’avoir été

le port de départ des raids vikings en Angleterre, un millénaire auparavant.

Il n’y avait donc rien d’étonnant à ce que l’un de ses habitants contemporains,

Brian Nielsen, devienne le boxeur danois le plus connu, allant jusqu’à se

mesurer à Evander Holyfield et Mike Tyson.

Nielsen s’impliquait activement dans un club de boxe amateur en plein

essor de Korsør, où Mark Hulstrøm, boxeur professionnel, était chargé des

plus jeunes. Poids lourd, la trentaine approchant, Hulstrøm n’avait pas

raccroché les gants. Bâti comme un taureau, quasiment chauve et portant le

bouc, il n’était pas du genre à exprimer ses émotions. Mais mon potentiel en

tant que jeune poids welter l’enthousiasmait. J’avais un jeu de jambes vif, un

direct très rapide, un crochet du droit puissant et une mâchoire solide. Et je ne

ménageais pas ma peine. La boxe, tout comme le ju-jitsu, était une façon de me

libérer de la colère que je nourrissais envers mon beau-père violent et envers

toute tentative de me faire correspondre à une norme.

Pendant trois ans, je fréquentais le club, un bâtiment gris et anonyme en

lisière de Korsør. Un jour, peu après mon seizième anniversaire, Mark me prit

à part.

« Tu as l’étoffe des champions, me dit-il, ses yeux marron foncé scintillant.

Tu pourrais faire partie de l’équipe olympique, peut-être même devenir pro. »

Mark alla voir ma mère pour lui expliquer pourquoi je devrais m’investir

davantage dans mon entraînement. Il était encore assez jeune pour savoir

à quel point la vie d’un adolescent pouvait être chaotique, mais déjà assez âgé

pour incarner l’autorité. C’est sans doute la personne qui, pour moi, s’est le

plus rapproché d’un père de substitution.

Grâce à mes qualités, je participai à des tournois en ex-Tchécoslovaquie et

aux Pays-Bas. L’entraîneur de l’équipe danoise vint me voir, et je fus

sélectionné pour l’équipe junior. Le club de Korsør avait déjà fourni plusieurs

boxeurs olympiques au pays : il n’était pas impossible que je rejoigne l’élite

sportive.

Pendant un temps, je couvais le rêve de m’en sortir par la boxe. Mais, à la

plus grande déception d’Hulstrøm, la discipline se révéla être trop lourde pour

moi : je mettais mon entraînement à profit autant sur le ring que dans de

vulgaires bagarres.

Ma mère, incarnation de la petite-bourgeoisie danoise dans tout ce qu’elle

a de plus correct, avait depuis longtemps baissé les bras, et, à l’âge de 16 ans,

j’étais rarement à la maison. Afin d’éviter ses regards désapprobateurs, je

dormais chez des amis Raiders. Je ne savais jamais vraiment où j’allais passer

la nuit. La plupart du temps, je me couchais bien après minuit : à cette époque,

je fis en effet la découverte des pubs et clubs miteux de Korsør.

Peu avant mon dix-septième anniversaire, il y eut un grand festival d’arts de

rue à Korsør. Un voyou voulut se mesurer à moi en m’accusant d’avoir dragué

sa petite amie. D’un seul coup de poing, je l’allongeai au sol, presque

inconscient. Le week-end fut bien chargé. Un autre petit copain jaloux me

menaça d’un couteau. Il pressa la lame contre ma gorge. Mais, grâce à mon

entraînement de poids welter, je reculai à une vitesse qui le prit de court et lui

décochai un crochet du droit. Deux coups de poing : deux K-O. Après tout,

peut-être que mon rêve de Jeux olympiques n’était pas si irréalisable que cela.

Durant la semaine, je me rendais au club de boxe d’Hulstrøm. Le week-end

était aussi riche en action, mais sans les gants. J’étais rarement blessé, grâce

à ma rapidité et une faculté à anticiper les coups. La fête, l’alcool et la

bagarre, c’était autrement plus amusant que neuf minutes sur un ring. Et je

pouvais défendre mes amis lorsque les insultes racistes pleuvaient dans les

clubs. « Bougnoule », « moricaud »… et bien d’autres. Je m’interposais et, en

un ou deux coups, je mettais l’agresseur au tapis.

Hulstrøm avait plus d’une corde à son arc. En plus de ses activités au club

de boxe, il gérait une discothèque de Korsør, l’Underground. J’y allais

plusieurs nuits par semaine, même si mes goûts musicaux penchaient plus du

côté de Metallica et du death metal que d’Abba. C’est à l’Underground que je

tombais pour la première fois amoureux d’une rousse, mince, du nom de

Vibeke.

Vibeke travaillait à la poste, mais sa passion, c’était la danse : elle suivait

des cours de danse classique à Copenhague, avec le sérieux et la discipline

qui me faisaient défaut. Elle m’apaisa considérablement. Je trouvai du travail

en tant qu’apprenti chez un menuisier, et avec le temps, Vibeke aurait sans

doute fini par m’apprivoiser totalement.

Mais les problèmes me suivaient à la trace. Un soir, après avoir bu

beaucoup trop de bières, je sortis avec une autre fille, dans la maison de

jeunes de Korsør. Malheureusement, son petit ami eut vent de l’incartade. Il me

menaça d’un fusil d’assaut de l’armée danoise et fut interpellé par la police.

Chose incroyable, il fut relâché au bout de quelques heures sans qu’aucune

charge ne soit retenue contre lui. Peut-être les policiers considérèrent-ils qu’il

était naturel de s’armer d’un fusil d’assaut quand on voulait s’en prendre

à Morten Storm.

Je décidai de prendre les choses en main. Le petit copain était censé passer

à une fête dans un appartement miteux de la banlieue de Korsør. Je m’y rendis

avec trois amis, et l’hôte nous dit que celui que nous cherchions ne s’y trouvait

pas. Convaincus qu’il nous mentait, nous le tabassâmes avec des casseroles et

des poêles que nous trouvâmes dans la cuisine.

Je ne parvins pas à mettre la main sur le petit copain jaloux, mais la police

de Korsør, elle, n’eut pas grand mal à me retrouver. Je fus reconnu coupable

de coups et blessures et condamné à quatre mois en établissement pénitentiaire

pour mineurs.

Mes perspectives n’étaient pas particulièrement réjouissantes. J’avais été

renvoyé de cinq écoles et ma mère se lavait les mains de mon sort. J’avais en

outre un casier judiciaire. Mes chances de revenir sur le droit chemin

diminuaient de jour en jour. Et plutôt que de me tenir à l’écart du crime, mon

séjour en établissement pénitentiaire m’en apprit davantage sur ce monde et

m’endurcit plus encore.

Je fêtai mon dix-huitième anniversaire derrière les barreaux, même s’il n’y

avait pas grand-chose à fêter en définitive. Seul point positif, à ma sortie,

j’étais en âge de passer le permis de conduire, ce qui allait me permettre de

faire de l’argent facile : Mark Hulstrøm complétait ses revenus par un business

très lucratif de contrebande de cigarettes en provenance de Pologne et

à destination de l’Allemagne et du Danemark. On appelait cela « Le Triangle

de la nicotine ».

Au milieu des années 1990, la contrebande de cigarettes était la troisième

plus grosse activité illégale en Allemagne1, devancée par le trafic de drogues

et les casinos illégaux. Le modèle du business était simplissime : grâce aux

taxes insignifiantes et à l’absence de contrôle aux douanes, le paquet de

cigarettes coûtait trois fois moins cher en Pologne qu’en Allemagne ou au

Danemark.

Pour nous couvrir, nous racontions que nous allions acheter des pièces

détachées en Allemagne, où elles étaient moins chères, pour les ramener au

Danemark. Hulstrøm me considérait comme quelqu’un de loyal et de

téméraire. Je parlais un peu allemand et fus chargé de l’échange des devises.

Nous utilisions des camionnettes de location afin de minimiser les pertes si le

conducteur était arrêté et le véhicule saisi. Les camions s’en sortaient avec

quelques petites rayures, mais la combine était lucrative.

Notre point d’approvisionnement était une ferme reculée près de la

frontière polonaise. Aux portes de la propriété, un cerbère débraillé qui sentait

le chou me laissait entrer. Je déposais une pile de deutsche Mark sur la table,

et en l’espace de quelques minutes, un pan du mur des toilettes s’ouvrait,

révélant une cave pleine à craquer de cartons de cigarettes.

Sur le trajet du retour, je guettais les étrangers (surtout ceux à la peau plus

sombre) qui se dirigeaient vers la frontière danoise et les suivais. Dans la

majorité des cas, les douanes préféraient les interroger et contrôler leurs

passeports, plutôt que d’arrêter un jeune Danois au volant d’une camionnette.

De temps à autre, je passais de l’Allemagne au Danemark par des petits

chemins et des routes de campagne. Cette ficelle du métier se révélerait très

utile plus tard.

Il m’arrivait de faire deux ou trois allers-retours par semaine, gagnant

à chaque fois l’équivalent de 1 000 dollars. Non seulement c’était bien payé,

mais qui plus est, j’adorais me sentir dans la peau d’un apprenti gangster,

à l’affût de la police, transportant de la marchandise de contrebande, gardant

mon sang-froid aux douanes et manipulant de grosses liasses de billets, neufs

et craquant sous mes doigts.

Quelques mois après être sorti du centre pénitentiaire sans un sou et sans

toit, j’avais les poches pleines d’argent, je portais de beaux habits et menais la

belle vie. Mark Hulstrøm me confia les clés de l’Underground, à présent

fréquenté par des *escort girls* de Copenhague appâtées par le gain. Pour la

première fois de ma vie, je me sentais important, j’avais l’impression de faire

partie de quelque chose d’énorme. J’avais beau avoir abandonné mes rêves de

boxeur professionnel, j’aimais toujours enfiler les gants et je tenais à garder la

forme. Je continuais de fréquenter la salle d’Hulstrøm et, en prenant de la

masse, passais dans la catégorie des mi-lourds.

Mon père biologique avait traversé le Grand Belt pour s’installer à Nyborg.

Je ne l’avais pas vu depuis plus de dix ans, mais à présent que j’étais adulte,

je sentais la nécessité de tenter de renouer les liens, même si la perspective

d’une rencontre qui serait au mieux un grand moment d’incompréhension ne me

réjouissait pas plus que ça. Mon cousin Lars accepta de m’accompagner, et

nous prîmes le ferry par un matin gris ardoise, de Korsør à Nyborg.

Mon appréhension était justifiée. Mon père se montra bourru et ne s’en

voulait manifestement pas de nous avoir abandonnés, ma mère et moi. À midi,

son haleine empestait déjà l’alcool. Nous passâmes moins d’une heure avec

lui : en partant, je me sentais profondément déprimé et très en colère.

Lars et moi entrâmes dans un bar de Nyborg pour reprendre nos esprits.

Grave erreur. Un homme saoul interrompit notre partie de billard et nous

chercha querelle. Je m’efforçais de l’ignorer, mais lorsqu’il tenta de me

frapper, je lui envoyai un fulgurant uppercut. Le barman nous dit qu’il allait

appeler la police et fermer son bar, et Lars et moi partîmes. Nous nous

séparâmes, mais Lars fut presque aussitôt interpellé. La police me mit le

grappin dessus peu après mon retour à Korsør.

Reconnu coupable pour coups et blessures, j’écopai de ma deuxième peine

de prison, cette fois-ci six mois à Elseneur. Le fait que je n’aie pas été

à l’instigation de la bagarre ne fit aucune différence. J’avais à présent un

casier bien chargé pour mon âge. Derrière les barreaux, j’écrivis une lettre de

confession à Vibeke. Je lui disais que j’étais ainsi et je ne pouvais rien

y faire : les problèmes me suivaient comme un chien son maître. Mais nous

pouvions quand même essayer d’avoir une vie à deux, ajoutai-je.

Je m’imaginais déjà Vibeke comme ma « Bonnie » et signais toutes les lettres

que je lui envoyais « Ton Clyde ».

Je me croyais condamné à une vie de criminel, pleine de violence, où la

prison ne serait plus qu’un simple risque du métier. Frapper quelqu’un ne me

donnait la plupart du temps aucun plaisir : pas un de mes amis ne me

considérait comme quelqu’un de vicieux. Mais j’étais d’une loyauté absolue

envers mes proches et je n’hésitais jamais à les défendre en cas d’agression.

Je n’étais pas du genre à fuir la confrontation.

Il restait cependant une dernière personne avec laquelle je devais me

confronter. Une très vieille histoire.

Au cours d’une fête d’anniversaire dans ma famille, peu après ma libération

en avril 1995, le torchon brûla une fois de plus entre ma mère et mon beau-

père. Celui-ci avait toujours tendance à trop parler et il savait précisément

quoi dire pour la blesser. Je vis les yeux de ma mère gonflés de larmes.

Je conseillais à mon beau-père d’arrêter tout de suite, mais les remarques

désobligeantes continuaient de fuser. Sans réfléchir, je m’avançai et le frappai

au visage. Il resta abasourdi, comme s’il prenait enfin conscience que le jeune

garçon qu’il avait battu tant de fois était à présent un homme, et un homme bien

plus fort que lui. Ses lunettes se brisèrent et il tomba à la renverse sur une

table, glissant au sol, la nappe s’enroulant autour de lui tel un linceul.

Il y eut un silence consterné. Ma mère me dévisagea avec un mélange

d’horreur et de gratitude : c’était sans doute l’expression la plus étrange que

j’aie jamais vue. Je sortis, le poing douloureux, mais les yeux brillant de

fierté.

Il ne fut pas facile de trouver du travail à ma sortie de prison. J’étais

récidiviste, je n’avais aucune qualification, j’avais peu d’expérience

professionnelle, mais je disposais néanmoins de contacts utiles. Durant ma

peine, j’avais fait la connaissance de Michael Rosenvold, l’un des membres

les plus anciens des Bandidos, le gang de bikers. Je crois que je lui avais plu

parce que j’étais l’un des seuls détenus à ne pas avoir peur de lui.

Le Danemark comptait un bon nombre de gangs de bikers en plein essor, et

les Bandidos étaient en guerre ouverte (et apparemment sans fin) avec les

Hells Angels. Les Bandidos avaient pour devise : « Nous sommes les gens

contre qui nos parents nous ont mis en garde. » Ça me correspondait

parfaitement.

Dans toute la Scandinavie, la « grande guerre des bikers du Nord » faisait

rage depuis plus d’un an. Au moins dix personnes avaient trouvé la mort, et

beaucoup avaient été grièvement blessées. En Suède, un local des Hells

Angels avait été attaqué au lance-roquette. Le conflit était alimenté par le trafic

de drogues venues du sud de l’Europe.

Rosenvold me présenta à d’autres membres du gang comme « Le plus jeune

psychopathe du Danemark ». C’était évidemment une plaisanterie, mais ma

silhouette avait de quoi impressionner : une taille imposante, de larges épaules

et d’épais biceps. Je fus rapidement attiré par la franche camaraderie du

groupe, dont les stocks de drogues et de filles semblaient inépuisables. C’est

à cette époque que je me fis faire mon premier tatouage, sur le biceps droit :

« STORM ». Je fus vite adopté : je savais me battre et j’aimais bien m’éclater.

Les Bandidos, c’était les Raiders sous stéroïdes.

Malgré mes peines de prison, Vibeke ne m’avait pas quitté. Dans un village

où les occasions de s’amuser étaient rares, mes relations avec la pègre

devaient l’exciter, de même que mes poses de caïd. Cela ne l’empêchait pas

d’être décontenancée par certains aspects de ce mode de vie. À une fête

organisée à Korsør, elle arriva en pull col roulé noir, ses cheveux attachés en

une queue de cheval. La plupart des femmes qui gravitaient autour des

Bandidos étaient des blondes pulpeuses, qui ne portaient que des tenues

réduites à leur strict minimum, avec des imprimés tigre ou léopard.

Lorsqu’elle trouva un sac rempli d’armes de poing, d’explosifs, de haschich

et d’amphétamines que j’avais caché sous son lit, Vibeke entra dans une colère

noire. Elle jeta le sac par la fenêtre et me hurla de sortir de chez elle et de ne

plus jamais revenir.

En mars 1996, des Hells Angels armés de mitrailleuses et d’autres armes

ouvrirent le feu sur un groupe de Bandidos devant l’aéroport de Copenhague,

faisant un mort2.

Rosenvold m’appela.

« Je veux monter une équipe à Korsør, des gens fiables, capables de tenir un

territoire, dit-il. Et je vais avoir besoin de toi à mes côtés. Je suis une cible,

maintenant. »

À 20 ans, j’étais le plus jeune chef de chapitre des Bandidos au Danemark.

J’avais l’impression d’avoir trouvé une famille. La loyauté et le

dévouement à la cause, c’était les seules valeurs.

Durant les mois qui suivirent, je devins le garde du corps de Rosenvold :

nous « tenions » le territoire de Korsør et ses alentours. Il y eut des batailles

en pleine rue, des bagarres de night-club. Une soirée sans baston n’était pas

une soirée digne de ce nom, et nous savions parfaitement nous y prendre, avec

ou sans Hells Angels.

J’adorais ce shoot d’adrénaline et ce sentiment d’être quelqu’un, mais vers

la fin de l’année 1996, je commençais à craindre que ce mode de vie ne me

transforme en toxico : accro à ce cercle vicieux de drogues, de violence

gratuite et d’orgies, qui excluait toute relation normale et toute tranquillité

d’esprit.

Deux épisodes cristallisèrent mon malaise. Par une nuit glaciale, peu avant

le nouvel an, une bagarre éclata entre deux gros types et des Bandidos dans un

rade de Korsør. Rien que de très normal. Mais, cette fois, le videur intervint,

traîna l’un des Bandidos dans la rue et le tabassa. Il était hors de question

qu’on laisse passer ça.

Le lendemain matin, avec un autre membre du gang, je rendis visite au

videur. Le gris froid du ciel laissait place à une noirceur sinistre lorsque nous

arrivâmes. Sous ma veste en cuir, je dissimulais une batte de base-ball. Nous

enfilâmes des cagoules et frappâmes à sa porte, le précipitant à terre lorsqu'il

nous ouvrit. J'abattis la batte sur ses hanches et ses genoux.

Durant les jours qui suivirent, ses cris et ses gémissements me hantèrent.

Les craquements de ses genoux fracturés résonnaient dans ma tête, et je

revoyais encore et toujours son bras cassé, pendant mollement le long de son

corps. J'avais honte. Peut-être Rosenvold avait-il raison : peut-être étais-je un

psychopathe.

Je regardais parfois les jeunes hommes de mon âge qui étudiaient à la fac,

commençaient à travailler, achetaient une voiture, s'installaient dans la vie.

Je savais que la routine m'était insupportable, mais j'avais de plus en plus

peur que ces shoots continuels de violence et de drogue finissent par avoir

raison de moi. Et cette peur m'amena à m'interroger sur le but de mon

existence et ce qui viendrait après. Au plus profond de moi, je n’aimais pas la

personne que j’étais en train de devenir. Étais-je en train de me transformer en

une personne encore plus vicieuse et mauvaise que mon beau-père ?

Le deuxième élément qui me conforta dans ma remise en question fut une

rencontre dans l’un des clubs de Korsør : elle s’appelait Samar, et elle avait

20 ans. Après m’être fait plaquer par Vibeke, j’avais terriblement besoin de

vivre une autre histoire d’amour. Je ne mis pas longtemps à m’imaginer une

relation sérieuse avec Samar, et pas uniquement pour ses airs de gitane, ses

yeux sombres et sauvages, ses lèvres pleines, ses cheveux d’un noir de jais, et

sa simple présence que je trouvais irrésistible.

Chrétienne palestinienne, Samar était issue d’une famille nombreuse

d’immigrés. Sa mère me traita très vite comme un fils. J’avais l’impression

d’être aimé, et pas seulement parce que j’étais capable de renverser la vapeur

dans une baston.

Je n’attendis pas longtemps avant de la demander en mariage, et sa famille

organisa une fête de fiançailles. Cela avait tout d’une réunion paisible dans

une salle des fêtes, jusqu’à l’arrivée de quelques Bandidos. La grand-mère de

Samar considéra d’un curieux regard ces types en blouson de cuir qui sautaient

dans tous les sens sur de la pop arabe et sniffaient des rails de coke entre le

couscous et les baklavas.

La famille de Samar ne m’en voulut pas pour autant. La possibilité de vivre

en couple m’amena à considérer les Bandidos d’un autre œil. J’étais las de

tout cela. En dépit de tous les bons moments, mon appartenance au gang n’avait

plus aucun sens.

Nous passâmes la nuit de mon vingt et unième anniversaire ensemble.

J’étais heureux : c’était si rare pour moi que j’en fus presque choqué. J’avais

peur de perdre ce bonheur. Durant les semaines qui suivirent, quand je n’étais

pas avec Samar, j’en perdais le sommeil. Je m’imaginais dans une énième

bagarre qui me ferait atterrir une fois de plus derrière les barreaux, ou en

pleine overdose, ou planté à la pointe d’un couteau. Il y avait tout un tas de

façons de disparaître. Et de perdre Samar à tout jamais.

Par un matin inhabituellement ensoleillé, quelques semaines après mon

anniversaire, j’allai faire un tour à la bibliothèque municipale. Je me sentais

vidé et j’avais besoin de me retrouver avec moi-même, dans un sanctuaire.

La bibliothèque, un bâtiment bas de béton et de tôle, était près du bord de

mer. Ce matin-là, elle offrait un refuge chaleureux, à l’abri de la brise

tranchante qui s’infiltrait dans le moindre recoin de Korsør. Je contemplais un

bon moment la multitude de vaguelettes et le gigantesque pont du Grand Belt.

J’errais parmi les rayonnages, sans faire attention au brouhaha de la section

enfants. Je ne m’éloignais jamais des rayons histoire et religions, sujets qui

m’avaient toujours fasciné en dépit de ma scolarité catastrophique.

Je n’avais pas la fibre religieuse : j’avais même été renvoyé des cours de

catéchisme. Le prêtre avait dit à ma mère que je faisais beaucoup trop de

bêtises, même aux yeux de Dieu. En revanche, je croyais en une vie après la

mort. J’avais une vague notion de ce qu’était l’islam, par le biais de mes amis

d’origine étrangère – palestinienne, iranienne et turque – et j’avais toujours

envié la force de leurs familles, leur point d’honneur à partager les dîners au

grand complet, les liens qui unissaient chacun de leurs membres malgré la

pauvreté et le racisme.

Peut-être est-ce pour cela que je m’assis dans un coin avec un livre sur la

vie du prophète Mahomet. En l’espace de quelques minutes, j’étais si absorbé

par l’histoire que le monde autour de moi s’évapora.

L’ouvrage exposait les principes de l’islam et la biographie de son

fondateur dans un style simple et attrayant. Le père de Mahomet était mort

avant sa naissance. Lorsque sa mère, Amina, avait vu son fils pour la première

fois, elle avait entendu une voix : « Le meilleur des hommes est né, appelle-le

donc Mahomet. »

Elle l'avait envoyé dans le désert afin qu'il apprenne à ne dépendre que de

lui-même, ainsi qu'à maîtriser l'arabe tel qu'il était parlé par les Bédouins.

Amina était morte quand Mahomet avait 7 ans, et il avait été élevé par son

grand-père, puis par son oncle.

Ce qui m'attira aussitôt dans sa vie fut sa dignité et sa simplicité. Dans sa

jeunesse, Mahomet était surnommé *Al-Sâdiq* (l'Honnête) et *Al-Amin* (le Juste).

Il avait accordé sa liberté à un esclave qui lui avait été offert et l'avait adopté

comme son propre fils.

J'appris que Mahomet avait été un riche marchand, voyageant dans toute

l'Arabie, jusqu'en Syrie. Mais c'était également un homme profondément

pieux, qui, dès ses 30 ans, prit l’habitude d’aller méditer dans une grotte du

mont Hira, près de La Mecque. Ce fut dans cette grotte que l’archange Gabriel

lui apparut et lui dit qu’il était le messager de Dieu3.

« Récite au nom de ton Seigneur qui a créé !/ Il a créé l’homme d’un caillot

de sang4. »

Tandis que le soleil déclinait dans le ciel scandinave, j’étais plongé dans

des événements qui remontaient au VIIe siècle. J’imaginais Mahomet en train

de se réfugier dans sa grotte, pourchassé par ses ennemis, les Quraychites de

La Mecque. On raconte que, par un miracle divin, une araignée avait recouvert

de sa toile l’entrée de la grotte et qu’un oiseau avait pondu tout près : les lieux

avaient paru abandonnés et n’avaient pas été fouillés. Cet épisode est évoqué

dans le Coran : « Lorsque les Incrédules l’expulsèrent, il n’avait pas plus d’un

compagnon ; ils étaient deux dans la caverne et il dit à son compagnon : “N’aie

nulle crainte, Allah est avec nous5 !” »

Je ne remarquai pas le soir tomber. L’histoire de Mahomet était celle d’un

homme qui, contre toute attente, avait réussi à propager l’islam face

à l’adversité. Celle d’un homme – épaulé par un petit groupe de fidèles – qui

était prêt à lutter pour ce en quoi il croyait. Pour reprendre les mots du Coran :

« Autorisation de se battre est donnée à ceux qui ont été attaqués, ceux qui ont

été lésés injustement – Dieu est puissant à les secourir – et à ceux qui ont été

injustement chassés de chez eux pour avoir simplement dit : “Notre Seigneur

est Dieu6.” »

Le fait de se battre pour une cause me plaisait : cela impliquait solidarité et

loyauté.

Je me figurais la migration de La Mecque à Médine, les batailles livrées en

plein désert par Mahomet et ses quelques centaines de fidèles, et son retour

triomphal dans la ville sacrée, où il fit preuve de clémence envers les

Quraychites en dépit de leurs nombreuses tentatives pour empêcher cette

nouvelle religion.

Je me trouvais plus de points communs avec Mahomet, qui avait mené des

luttes d’homme, qu’avec une vague déité à barbe blanche. En tant que

messager d’Allah, son personnage me semblait historiquement plus

vraisemblable que celui de Jésus. Il m’était toujours paru ridicule que Dieu ait

un fils. J’étais également frappé par le fait que les paroles de Mahomet

concernaient chaque aspect de la vie, du mariage aux conflits en passant par

les obligations. Les bonnes intentions étaient reconnues et récompensées.

Le livre que je lisais citait le Prophète : « Assurément, Allah ne regarde ni vos

corps ni vos richesses. Il ne regarde que vos cœurs et vos actes. »

C’était là la promesse miséricordieuse et compatissante d’une absolution

totale des péchés. Le chemin qui menait à une vie plus harmonieuse. L’islam

pouvait m’aider à contrôler mes instincts et acquérir une certaine maîtrise de

moi-même.

Je lisais encore lorsqu’un bibliothécaire vint m’informer qu’ils allaient

bientôt fermer. J’étais resté assis dans ce coin six heures durant, à dévorer

quelque trois cents pages narrant la vie du Prophète.

Dans la rue pavée, le vent glacé me coupa littéralement le souffle. Tout

près, la lumière d’un phare tournait sur elle-même. Après tout ce temps passé

dans le désert d’Arabie, précipité de révélation divine en révélation divine, je

me trouvais quelque peu désorienté, de retour dans cet hiver scandinave. Mais

mon esprit et mon âme étaient encore à mille lieues.

3

Le converti

Début 1997-été 1997

E

e

n cette fin de XX siècle, j’étais loin d’être le seul jeune homme d’Europe

et d’Amérique à trouver un sens existentiel dans un nouveau mode de vie et un

nouveau code de conduite, à trouver foi et fraternité pour la première fois.

Dans les semaines qui suivirent, je discutais de l’islam avec plusieurs de

mes amis musulmans et j’en lus plus au sujet de cette religion et de ses débuts.

J’empruntais plusieurs ouvrages sur l’islam à la bibliothèque et achetai un

exemplaire du Coran. Au début, j’eus du mal à comprendre le Livre saint et je

me sentis dépassé par la complexité de la culture musulmane. Mais je fus

encouragé à persévérer par un ami turc, Ymit, fou d’enthousiasme à l’idée que,

pour une fois, un Danois préférait embrasser sa religion plutôt que de s’en

moquer.

Ymit avait fait partie des Raiders, et nous étions restés amis malgré mes

démêlés avec le système judiciaire danois et ma promotion chez les Bandidos.

Il était d’une intelligence vive et aiguisée, et l’horizon de sa curiosité ne se

limitait pas seulement à Korsør. Il connaissait assez bien le Coran et prenait sa

religion au sérieux, même si l’alcool et la cocaïne étaient loin de lui être

inconnus. Ymit me dit que l’analphabétisme de Mahomet était une bénédiction

et rendait cette foi plus pure encore.

« Ça veut dire que tout ce qu’il a dit a vraiment été une révélation de Dieu,

sans altération humaine. Ça veut dire que le Coran est vraiment un miracle.

– Mais toi qui es un vrai musulman, Ymit, pourquoi bois-tu et consommes-

tu des drogues comme moi ?

– Parce que je peux me repentir en participant aux prières du vendredi et

me faire pardonner mes péchés. »

D’autres tentèrent de me dissuader. Milad, un ami chrétien libanais

propriétaire d’une épicerie en face de la bibliothèque, fut abasourdi par mes

révélations. Morten Storm, biker, buveur et boxeur, avait trouvé la foi, et pire

encore, ce n’était pas la bonne.

« Mais à quoi bon glorifier un pervers ignorant ? Mahomet était un

imbécile, un Bédouin qui ne savait ni lire ni écrire.

– Au moins, c’était un être humain, quelqu’un qui a vraiment existé et

recevait des messages de Dieu. Pas quelqu’un qui prétendait être le fils de

Dieu », rétorquai-je.

Plusieurs semaines après mon épiphanie à la bibliothèque de Korsør, Ymit

me proposa de l’accompagner à la mosquée d’un village voisin pour les

prières du vendredi. Le bâtiment ne ressemblait en rien à ce que je m’étais

imaginé : pas de coupole dorée, pas de minaret au sommet duquel le muezzin

appelait à la prière. C’était un édifice anonyme réduit à un simple rez-de-

chaussée, dans une ruelle. Mais la ferveur des fidèles réunis et la chaleur avec

laquelle ils m’accueillirent, moi, un inconnu, un Européen à la peau pâle, me

touchèrent énormément.

L’imam était un homme âgé aux yeux humides et à la barbe épaisse, blanche

comme la neige. Parlant à voix basse, d’un ton doux qui confinait presque au

murmure, il se mit à m’interroger sur les prophètes et les piliers de l’islam.

Il parlait à peine danois, et Ymit me servit d’interprète. Acceptais-je les

cinq piliers de l’islam, à savoir que j’attestais qu’il n’est de Dieu qu’Allah et

que Mahomet est Son messager, la prière, la *Zakat* (aumône faite aux pauvres),

le jeûne durant le mois du ramadan, et le fait de devoir faire le *Hajj* (le

pèlerinage à La Mecque) ?

Attestais-je que Jésus n’est pas le Fils de Dieu ?

Je répondis que oui, même si les points théologiques et doctrinaux plus

complexes m’échappaient.

À la fin de cette série de questions, je dus réciter la profession de foi, la

chahada.

« J’atteste qu’il n’est de Dieu qu’Allah et que Mahomet est le messager

d’Allah. »

Il y eut une pause. Puis l’imam déclara : « Tu es à présent musulman. Tes

péchés sont pardonnés. »

Ymit me traduisit ses mots et me serra dans ses bras.

« Maintenant, tu es vraiment mon frère, dit-il, les yeux brillants. Mais tu

n’es pas vraiment un converti, plutôt un reconverti. Dans l’islam, nous pensons

que toute personne naît musulmane, parce que nous sommes tous créés par

Dieu, et qu’il n’est qu’un Dieu.

« Tu devrais te faire circoncire, poursuivit-il dans un large sourire, mais ce

n’est pas obligatoire. Il est plus important de prendre un prénom musulman. »

Ma vie venait de changer radicalement. C’était euphorisant. J’avais été

lavé. Tout sentiment de culpabilité s’était évaporé. Un nouveau départ.

« À mon avis, tu devrais choisir “Murad”, dit Ymit. Ça signifie “but” ou

“réussite”. »

Ça semblait approprié.

Je ne devins pas immédiatement un musulman des plus rigoriste. En fait,

mes amis fêtèrent ma conversion d’une façon bien peu conventionnelle. Nous

nous rendîmes dans un appartement où nous éclusâmes plusieurs packs de

bière. Ce fut ma première communion, à la mode de Korsør. Je pourrais

toujours me repentir plus tard, dirent-ils dans des éclats de rire.

Le pardon des péchés, l’absolution par la prière étaient sans doute l’aspect

qui me parlait le plus dans l’islam. Je devais bien vite apprendre l’une des

paroles du Prophète : « Imaginez qu’une rivière passe devant votre maison et

que vous vous y laviez cinq fois. Restera-t-il quelque saleté ou impureté sur

vous après cela ? Faire ses cinq prières quotidiennes est ce qui lave des

péchés. »

Le Coran et les hadiths attribués au Prophète sont particulièrement généreux

envers le « reconverti » zélé qui prend très au sérieux sa nouvelle religion.

Pour citer l’une de ces paroles, ou « hadiths » : « Si un serviteur accepte

l’islam et perfectionne son islam, Allah enregistrera à son profit toute bonne

action qu’il aura accomplie avant (de s’être converti à l’islam) et effacera

à son profit toute mauvaise action qu’il aura accomplie avant. »

Je ne quittai pas tout de suite les Bandidos et j’emmenai même plusieurs

membres à la mosquée. Cela passa assez mal auprès des aînés du gang, qui me

convoquèrent afin de me signifier qu’il valait mieux que je garde mes

croyances pour moi.

Samar, bien qu’issue d’une famille chrétienne, fut plus compréhensive. Elle

considérait ma conversion comme une preuve de maturité qui différait

agréablement de mon mode de vie de Bandidos. Elle ne semblait nourrir aucun

sentiment anti-musulman, et nous continuâmes à faire des projets de vie à deux.

Ce fut en réalité la police de Korsør qui, sans le savoir, me poussa à une

plus stricte observance de ma nouvelle religion.

Par une splendide soirée de juin, quelques jours après le solstice d’été,

avec un soleil encore haut dans le ciel, je rejoignis des amis dans un restaurant

kurde de Korsør afin d’assister au match pour le titre mondial des poids

lourds, ce curieux combat à Las Vegas qui opposa Mike Tyson à Evander

Holyfield.

Une voiture de police passa devant le restaurant, puis revint se garer en

face. Deux officiers descendirent.

« Morten Storm, dit l’un d’eux avec un air suffisant, vous êtes en état

d’arrestation pour complicité dans une tentative d’attaque à main armée d’une

banque. »

Je n’avais rien à voir avec ce coup et pensai tout d’abord qu’ils ne

cherchaient qu’à me provoquer. Certain d’être vite de retour au restaurant, je

criai à mes amis : « Gardez les bières au frais. »

Mais j’avais tort. Je ne bus jamais ces bières et ne vis pas Tyson arracher

un bout d’oreille à Holyfield en direct.

Au lieu de ça, je passais la nuit dans une salle d’attente du commissariat,

les yeux rivés au mur, méditant sur ma situation. Une fois de plus, et alors que

j’avais le sentiment d’aller de l’avant, de faire des progrès, et même de me

stabiliser, mon passé et ma réputation me rattrapaient.

Ça ne s’arrêtera jamais, pensai-je. Ils ne cesseront jamais de s’en prendre

à moi. Tant que je vivrais à Korsør, je resterais marqué du sceau de l’infamie,

oscillant entre une vie de gang en liberté, et une vie de gang pire encore, en

prison. Je n’avais pas envie de passer la moitié de ma vie derrière les

barreaux.

Le lendemain matin, alors que j’attendais une énième comparution, je me

dis, très simplement : « C’est terminé. »

Il était temps de changer de vie, et en profondeur, avant d’être

définitivement happé par un cycle sans fin de comparutions judiciaires, peines

de prison et tentatives de réinsertion. Je fus retenu dix jours en détention

provisoire. Je connaissais certains des Bandidos directement impliqués dans

l’attaque de la banque, mais je ne donnai aucun nom. La loyauté s’imposait

toujours. Mais mon bref séjour dans la prison de Køge marqua un cap : il

affermit les vertus que je commençais à apprendre en tant que nouveau

musulman, telle que la maîtrise de soi.

Mon premier acte fut symbolique. Je me déclarai musulman auprès de la

direction de la prison et me refusai à manger du porc. Puis je fis la

connaissance d’un codétenu, Suleiman, qui eut un impact profond et immédiat

sur moi. Suleiman, avec son crâne rasé, ressemblait à Bruce Willis. Il était

derrière les barreaux pour possession et usage d’armes, mais cela ne

l’empêchait pas de me faire la leçon, en m’expliquant que l’islam et

l’appartenance aux Bandidos étaient inconciliables.

« Il faut que tu choisisses, me dit-il un après-midi alors que nous nous

promenions dans la cour, Allah ne peut t’accepter en tant que vrai musulman si

tu bois de l’alcool, prends de la drogue et mènes une vie qui ne suivrait pas les

bons préceptes. Le cœur est le sanctuaire d’Allah : tu ne dois y laisser entrer

personne d’autre qu’Allah. »

Les mots de Suleiman me parurent justes. Il était temps de laisser les

Bandidos derrière moi. L’islam était en train de me transformer, non pas en tant

que rite hebdomadaire, voire quotidien, mais comme un système de croyances

qui influencerait et bientôt dicterait chacun de mes actes.

Un ami palestinien m’avait offert un porte-clés gravé du nom d’Allah.

Je chérissais ce cadeau. Je pris l’habitude de poser mon Coran à l’endroit le

plus haut de ma cellule, par respect.

Je fis la connaissance d’un autre détenu à Køge, un Danois d’origine

libanaise du nom de Mustapha Darwich Ramadan. Sa spécialité était les

attaques à main armée pour la cause du djihad. Il était à l’isolement, et je

l’entendais réciter ses prières. Je parvins à lui faire passer des fruits, et nous

pûmes un jour discuter brièvement. Il devait refaire surface plus tard, dans

l’une des vidéos les plus violentes en provenance d’Irak.

Aucune charge ne fut retenue contre moi, et je sortis de la prison de Køge

bien déterminé à quitter au plus vite le Danemark, ainsi qu’à éviter les autres

Bandidos. Certains n’arrivaient pas à accepter que j’aie quitté le gang et me

soupçonnaient même de vouloir rejoindre les Hells Angels. J’avais

l’impression d’être en cavale : je gardais constamment sur moi un pistolet

chargé et je ne restais pas longtemps au même endroit.

Suleiman fut bientôt libéré. La famille de son épouse était pakistanaise et

s’était installée au cœur de l’Angleterre. Il avait prévu de les y rejoindre, et sa

vieille camionnette m’apparut comme une issue de secours vers une toute

nouvelle vie.

Par un jour nuageux de début d’été, nous nous rendîmes à Calais pour

traverser la Manche. Les falaises blanches de Douvres (en fait, plutôt blanc

cassé) m’apparurent comme la promesse d’une nouvelle aventure. Je laissais

derrière moi une poignée de bikers en colère et des amours compliquées.

J’avais appris que Samar, dont l’appétit sexuel semblait insatiable, avait été

tout sauf angélique durant ma courte réclusion. J’avais renoué avec Vibeke,

pour prendre conscience très rapidement que c’était Samar que je souhaitais

reconquérir. Elle m’avait rendu visite à la prison de Køge, et nous avions

brièvement parlé d’islam. Elle m’avait même dit qu’elle était prête à se

convertir.

Un boulot, un toit, de nouvelles perspectives : une fois tout ça acquis, je

l’appellerais. Elle m’avait promis de me rejoindre.

Mon nouvel appartement se trouvait à Milton Keynes, en Angleterre. Ville

nouvelle, pensée et conçue par un architecte, c’était une succession terne de

cités cernées par la campagne. La belle-famille de Suleiman m’avait aidé

à trouver ce logement ainsi qu’un boulot de magasinier. Pour la première fois

de ma vie, guidé par l’islam, je mis un peu d’argent de côté. J’espérais que

Samar se rendrait compte que j’avais tourné une page décisive et qu’elle

viendrait vivre avec moi.

Tous les jours, Suleiman me poussait à devenir un musulman exemplaire.

J’étais une sorte d’expérience inédite, et lui jouait au prosélyte.

Il m’encouragea à prier cinq fois par jour et à porter une calotte.

« Les compagnons du prophète Mahomet n’allaient jamais la tête

découverte », m’expliqua-t-il un jour que nous roulions en direction d’une des

mosquées qui poussaient comme des champignons dans les Midlands.

Très vite, je fus en mesure de prier seul. J’étais porté par le zèle du

converti, j’absorbais consciencieusement toutes les coutumes et tous les

préceptes de l’islam. Je me sentais équilibré comme jamais de toute ma vie.

Plusieurs semaines après mon arrivée, je trouvai le courage d’appeler

Samar pour lui demander de me rejoindre. J’espérais la convaincre que

j’avais pris un tout nouveau départ.

Je n’étais pas d’un naturel nerveux, pourtant en enfonçant les pièces dans la

fente du téléphone de la cabine, je me rendis compte que j’avais les mains

moites et l’estomac noué.

La tonalité retentit, et elle finit par décrocher.

« Chérie, c’est Murad, euh… Morten. Ça va ? »

Elle ne dit rien. Je poursuivis.

« J’ai un chouette boulot. Je gagne pas mal ma vie. Et j’ai un appartement

correct. Milton Keynes, c’est pas le paradis, mais c’est pas loin de Londres. »

On aurait dit que je faisais du télémarketing. Silence à l’autre bout de la

ligne. Courageusement, je poussais plus avant.

« J’ai de quoi nous offrir un chouette mariage et une lune de miel.

Je connais des gens qui pourraient nous aider à organiser un mariage musulman

comme il faut. »

Elle me coupa alors pour me cracher son venin.

« Rien à foutre de toi, rien à foutre de l’islam. Je veux pas vivre en

Angleterre et je veux pas vivre avec toi. »

Je chancelai sur place.

« Samar…

– Rappelle plus. »

Et elle raccrocha.

Je regardai à travers les vitres crasseuses. Sans la moindre explication, les

fiançailles étaient brisées, définitivement. Je titubais sur le trottoir. Ma

première tentative de bâtir quelque chose de solide avec quelqu’un se soldait

par une ruine. J’étais seul.

On me héla du trottoir d’en face.

« As salaam alaikoum. »

C’était G. M. Butt, un Pakistanais d’âge mûr qui tenait un kiosque près du

multiplex The Point. Lors de mes rares passages par sa boutique, il s’était

avisé que nous partagions la même foi, grâce à ma calotte, et nous avions déjà

échangé des amabilités. C’était un homme plein de bonté, qui considérait le

fait de servir Allah comme l’un de ses devoirs sur Terre.

Je lui résumai dans les grandes lignes mon coup de fil. Il compatit.

« Mon frère, viens donc m’aider et je tâcherai de t’aider. Je ne suis plus le

jeune homme que j’étais et j’ai besoin de bras pour ranger mes cartons. »

Ma fiancée m’avait rejeté à cause de ma religion, mais grâce à ma religion,

un homme qui me connaissait à peine m’ouvrait les bras.

G. M. était un homme bon. Par la suite, je n’hésitais pas à lui avouer que je

passais une partie de mes nuits à pleurer Samar. Un jour, je lui demandai un

congé afin de me rendre à Londres pour prier.

La mosquée la plus connue de Londres se trouve aux abords de Regent’s

Park, entourée de rosiers et de ravissantes maisons de style edouardien.

Depuis sa construction dans les années 1970, grâce à un financement

majoritairement saoudien, elle a réussi à se fondre dans ce quartier cossu de

Londres. L’or de ses dômes scintille derrière les platanes : l’appel à la prière

se mêle aux bruits de la circulation.

Je me rendis à la librairie de la mosquée. Si j’envoyais quelques livres sur

l’islam à Samar, peut-être comprendrait-elle. Le libraire me dirigea vers le

bureau de la mosquée, ou *dawa*, où je fus reçu par un vénérable Saoudien, de

belle taille, à la peau mate et à la longue barbe poivre et sel.

« *Masha’Allah* [C’est Dieu qui l’a voulu] », s’exclama-t-il, ravi de

recevoir un Européen converti dans sa mosquée.

Il se présenta : Mahmud Al-Tayyib.

« D’où venez-vous ? » demanda-t-il.

Je lui répondis que j’avais récemment quitté le Danemark et m’étais

converti à l’islam quelques mois auparavant.

« Êtes-vous marié ? »

Je lui narrais ma triste histoire, la promesse que m’avait faite Samar de me

rejoindre, mes projets de mariage musulman.

Tayyib compatit. Il était d’un naturel très persuasif, tout en douceur.

Il partageait avec Suleiman la même passion à transmettre sa foi, et c’était un

homme très savant.

« Aimeriez-vous étudier l’islam ? Et pourquoi ne pas voyager dans un pays

musulman ? »

Malgré son ton décontracté, cette proposition était des plus sérieuse.

« Je peux vous envoyer au Yémen. C’est le pays musulman pour lequel il

est le plus facile d’acquérir un visa d’étude. Avez-vous un passeport ? »

C’était effectivement le cas. Mais je ne connaissais rien du Yémen. Et je

n’avais qu’une très vague idée de ce que Tayyib considérait comme

l’expression la plus authentique de l’islam. Il faisait partie de ces nombreux

émissaires, soutenus par des fonds colossaux, dépêchés de par le monde par

des groupes d’influence saoudiens afin de pousser les musulmans dans le giron

wahhabite. Depuis la révolution iranienne, les Saoudiens avaient investi des

sommes astronomiques dans la promotion de leur islam « authentique », afin

de contrecarrer le danger que représentait l’ayatollah Khomeini. Aux yeux des

puritains wahhabites (des fondamentalistes sunnites), les chiites étaient des

hérétiques qui polluaient l’islam.

Je ne savais pas grand-chose de la guerre que se livraient des mosquées

dans le monde entier, et dont l’enjeu était l’âme même de l’islam. Mais j’étais

sur le point d’en devenir l’un des fantassins.

« Il existe une école islamique au Yémen. Dans un village reculé et primitif

selon les canons européens, poursuivit Tayyib. Mais c’est un lieu de pureté.

De nombreux étrangers en quête du véritable islam s’y rendent. Il s’appelle

Dammaj. Je peux vous trouver un billet d’avion et faire en sorte que vous

soyez accueilli à votre arrivée. »

Son regard étincelait.

« L’imam de Dammaj est un grand savant : c’est le cheikh Mouqbil. Il est en

train de faire revenir le Yémen sur le chemin véritable de la *sunna*. Mais vous

devez savoir qu’il vous faudra apprendre l’arabe. »

J’étais très excité. J’adorais voyager, et la perspective de mettre un pied en

péninsule Arabique dépassait de loin mes rêves les plus fous. Et voilà qu’on

m’offrait le voyage, un toit, et une opportunité de me plonger pleinement dans

ma nouvelle foi.

J’acceptai la proposition de Tayyib et je lui dis qu’il me faudrait quelques

semaines pour prendre toutes mes dispositions. Il était ravi.

« En revanche, ne devenez jamais soufi ou chiite, dit-il dans un sourire

ironique, et cessez de vous raser. »

4

Arabie

Fin de l’été 1997-été 1998

Pour le Danois de 21 ans que j’étais, la chaleur qui régnait à Sanaa était

presque intolérable. Avant de prendre l’avion pour la capitale du Yémen en

cette fin d’été 1997, je n’avais qu’une très vague idée de ma destination.

J’avais imaginé que Sanaa se trouvait en réalité en Oman, royaume pacifique

dirigé par un sultan modéré, et où des compagnies pétrolières occidentales

étaient solidement implantées. Je n’aurais pas pu être plus loin du compte.

Je fus frappé par le délabrement du bâtiment qui faisait office de porte du

Yémen aux yeux du reste du monde. Le hall des arrivées de l’aéroport était

envahi de mouches, et des Yéménites au corps noueux jouaient des coudes

pour passer les douanes.

Tayyib avait organisé mon accueil. Deux jeunes hommes d’origine

somalienne vinrent me chercher (nombreux étaient les Somaliens qui

traversaient le golfe d’Aden pour s’installer au Yémen). J’étais subjugué par

tout ce bruit et ce chaos, stupéfait par ces montagnes qui se dressaient au-

dessus de la ville.

Sanaa était une vraie fête des sens : son vieux quartier avec ses bâtiments

médiévaux de briques de terre crue, décorés tels des pâtisseries géantes, l’air

saturé de poussière mais aussi de l’odeur des herbes et épices, l’allure

négligée des hommes, les femmes voilées de noir, l’appel du muezzin et le

chant guttural de l’arabe. Je fus décontenancé de voir des hommes se tenir la

main. Mais ce qui m’étonna le plus, ce fut l’omniprésence des kalachnikovs :

certains les gardaient même pour faire leurs courses au supermarché.

Je passais les deux premières semaines dans un quartier pauvre de Sanaa,

logé dans une maison sans meubles, où je mangeais des plats somaliens assis

en tailleur à même le sol. Cette maison faite de bric et de broc n’était qu’une

simple étape : Tayyib m’avait dit qu’il me faudrait sans doute un certain temps

pour atteindre Dammaj, situé dans une vallée à plus de cent cinquante

kilomètres au nord de Sanaa. Au gré des tensions politiques, le gouvernement

yéménite bloquait les routes qui y menaient afin d’empêcher les voyageurs

étrangers de se rendre dans ce qui était de plus en plus considéré comme un

aimant à djihadistes.

En l’espace de quelques jours, je pris conscience que le Yémen était une

destination de choix pour un nombre toujours croissant d’Occidentaux

convertis à l’islam, parmi lesquels on comptait plusieurs Américains en quête

de ce qu’ils pensaient être l’interprétation la plus pure et la plus authentique

(car la plus austère) de cette religion. Je rencontrai notamment un vétéran de la

guerre du Vietnam, proche du sulfureux prédicateur Louis Farrakhan. Il y avait

également des convertis britanniques, français et canadiens.

Le salafisme enflammait l'imagination de toute une génération de

musulmans et de convertis. Ce terme venait de l'arabe *al-salaaf al-salih*,

« Les pieux ancêtres », qui désignait les trois premières générations de

musulmans. Ce mouvement se voulait donc un retour aux fondements et

à l'origine de l'islam, dépouillé de toute interprétation et de toute lecture

moderne. Mais le salafisme était tout sauf cohérent : ceux qui y adhéraient

avaient chacun leur définition du message de ces « pieux ancêtres ». Certains

abhorraient la politique, fustigeant les Frères musulmans pour leur activisme :

selon eux, seul Dieu avait autorité à légiférer, par l'application de la charia.

D'autres haïssaient les « non-croyants » et les musulmans qui n'étaient pas

salafistes (en particulier les chiites) et reniaient les dirigeants qui s’alliaient

à l’Occident honni.

Je n’étais pas préparé à cette agitation idéologique parmi les musulmans.

Dans ma naïveté, je m’étais figuré une religion dont les adeptes étaient tous

unis par la même obéissance envers Allah. Les livres que j’avais lus au

Danemark ne faisaient aucune référence aux schismes et aux haines qui

parcouraient l’islam comme autant de lignes de faille. Et je ne savais encore

rien du concept qui devait guider les dix prochaines années de mon existence :

le djihad.

Mon voyage pour Dammaj serait la première mise à l’épreuve de ma foi et

de mon dévouement. Je décidai de prendre la route en compagnie d’un des

Américains dont j’avais fait la connaissance (Rashid Barbi, un converti afro-

américain de Caroline du Nord) et d’un Tunisien.

Après une heure de trajet dans une Peugeot en sale état, Rashid, le Tunisien

et moi (ainsi que notre guide yéménite) dûmes abandonner notre véhiculer afin

d’éviter un checkpoint militaire. La zone était fréquemment le théâtre de

rivalités tribales et de confrontations entre chiites et sunnites.

Nous nous mîmes à traverser les montagnes sous un soleil de plomb. Nous

ne nous y étions pas préparés : nous n’avions pas d’eau, et rien pour nous

protéger de la chaleur infernale qui régnait ou du froid glacial de la nuit.

Je portais des sandales de mauvaise qualité, et très vite, mes pieds furent

recouverts de cloques.

Au coucher du soleil, nous fîmes halte pour prier au bord d’une falaise.

Il faisait à présent trop noir pour continuer. Une averse de mousson finit

d’assombrir notre humeur. Je me sentais fébrile, et plus d’une fois, je me

demandais ce que j’étais venu faire ici. J’avais quitté Milton Keynes depuis

seulement deux semaines, et le confort de cette ville morne me manquait

soudain comme jamais.

Il nous fallut une nuit et une demi-journée pour fouler enfin cette vallée

jalonnée de maisons en torchis et de palmiers, dominée par un impressionnant

escarpement. L’école coranique de Dammaj, avec ses murs blanchis à la

chaux, était comme cernée par la végétation de l’oasis. Sous la chaleur

écrasante de cet après-midi, le seul son audible était le ronronnement des

pompes à eau diesel dans les champs environnants.

Le cheikh Mouqbil, qui craignait que notre petit groupe ait été arrêté, fut

grandement soulagé lorsqu’il apprit notre arrivée. Il nous accueillit en nous

offrant un poulet, s’exclamant que l’homme du « Benimark » avait enfin atteint

sa destination. Il n’avait qu’une très vague idée de la géographie européenne.

Rashid et moi dévorâmes le poulet, tandis que le cheikh et ses gardes du corps

riaient de nos coups de soleil et de l’état de nos vêtements.

Pour ma part, je fus très décontenancé par l’apparence du cheikh : c’était la

première fois que je voyais un homme portant une longue barbe broussailleuse

teinte au henné, une coutume suivie par les prédicateurs les plus réputés et les

chefs de tribus au Yémen1.

Je fus confié aux bons soins d’Abou Bilal, un étudiant studieux d’une

vingtaine d’années, suédo-ghanéen, qui me fit faire le tour du complexe.

Il parlait couramment anglais et arabe. Durant mes premières semaines

à Dammaj, j’étais constamment accompagné par Rashid ou par lui. Ils me

servaient d’interprètes.

L’ambiance qui régnait était plus qu’impressionnante. À l’image d’un petit

nouveau entrant à l’école des grands, j’étais intimidé par l’esprit de

communauté de Dammaj, sa force. Durant la visite, Abou Bilal m’informa

qu’au début la madrassa – ou école coranique – n’était qu’un petit ensemble de

bâtiments en briques de terre crue. Elle s’était développée à mesure qu’avait

grandi sa réputation. À présent, elle disposait d’une bibliothèque et d’une

mosquée capable d’accueillir plusieurs centaines de fidèles. Le début des

cours et des sermons était annoncé par des haut-parleurs tonitruants.

Le complexe était entouré de champs irrigués.

Abou Bilal m’expliqua les règles de vie : il était strictement interdit aux

étudiants célibataires de se rendre dans les zones du complexe réservées aux

hommes mariés. Les cinq prières quotidiennes étaient obligatoires : chaque

étudiant était tenu de s’y rendre à l’heure et en silence. Entre les prières, les

étudiants devaient assister aux cours sur le Coran et sur la vie du prophète

Mahomet. La mosquée était la seule au monde où les étudiants étaient tenus de

garder leurs chaussures. Un hadith qui, pour le cheikh Mouqbil, faisait autorité,

stipulait que c’était ainsi que priait le Prophète : le cheikh se refusait à ce

qu’une pratique qui s’était imposée au cours des siècles entrave le

cheminement de ses élèves sur la voie du véritable islam.

Dammaj était le cœur d’une effervescence religieuse. Il s’y trouvait bien

trois cents jeunes hommes à mon arrivée, quasiment tous barbus, avec la même

expression ardente de ceux qui ont la conviction d’avoir trouvé le chemin de la

vertu. Ils venaient d’horizons divers, mais avaient tous en commun le même

rejet du monde moderne.

Malgré ma méconnaissance de la langue arabe, je compris rapidement ce

qui guidait2 tous ces jeunes hommes (la majorité avait moins de 30 ans).

Ils avaient le sentiment que les musulmans, et en particulier les arabes

musulmans, avaient été trahis par leurs propres dirigeants et se faisaient

exploiter par l’Occident. Des dictateurs avaient volé leur propre peuple,

esclaves d’une corruption généralisée, et n’avaient pas levé le petit doigt pour

aider les Palestiniens. Leur religion avait été altérée par la pensée occidentale.

Pour toutes ces raisons, il était temps de revenir à l’expression la plus pure et

la plus authentique de l’islam.

Dammaj ne brillait pas par ses commodités. On me donna pour quartiers

une chambre vide aux murs en parpaings, que je partageai avec Abou Bilal.

Nous dormions sur des couvertures étendues à même le sol de béton, un luxe,

puisque la plupart des étudiants étaient allongés sur de la terre battue. Riz,

haricots et thé au gingembre constituaient l’essentiel de notre alimentation.

Un œuf, c’était une extravagance culinaire. Les toilettes se résumaient à un trou

dans le sol de la salle d’eau. Je dus apprendre à m’essuyer avec de l’eau, de la

main gauche. Le système d’évacuation des eaux usées n’était plus adapté au

complexe dont la fréquentation avait considérablement augmenté, et souvent,

une puanteur d’égout interrompait notre étude des textes sacrés. Mais, malgré

toutes ces gênes, la madrassa était un havre de paix, d’autodiscipline et de

dévotion, valeurs qui contrastaient agréablement avec ma période biker.

La grande question était alors de savoir quand et comment les musulmans

devaient défendre leur religion par le biais du djihad. Le cheikh Mouqbil ne

prônait pas la violence à l’encontre des dirigeants, et la plupart des salafistes

considéraient l’éducation comme le meilleur moyen de restaurer le véritable

islam. Cependant, certains de ses élèves devaient plus tard lui reprocher de ne

pas s’opposer à la présence de troupes américaines sur le territoire saoudien.

Cet état de fait fut vécu comme un cataclysme par les salafistes : comment

pouvait-on accepter que les infidèles posent le pied dans le royaume qui

abritait les sites les plus saints de l’islam ?

Sous un dattier, par un après-midi d’automne, je discutais des maux que

l’islam se devait d’affronter avec un étudiant égyptien, qui naturellement

monopolisa la parole.

« Comment se fait-il que le Gardien des deux Lieux saints autorise l’armée

américaine à défiler sur nos terres ? Comment se fait-il que ceux qui nous

gouvernent dépensent des milliards dans l’achat d’avions et de chars

américains ? Ils font fi de l’islam, autorisent la consommation d’alcool,

autorisent les femmes à s’habiller comme des prostituées. Les musulmans se

sont égarés, et il en va de notre devoir de les rééduquer selon les préceptes

d’Allah. »

De nombreux étudiants de Dammaj étaient rentrés chez eux pour y créer

écoles et instituts aux quatre coins du monde musulman. L’un des attraits de

cette philosophie extrémiste était qu’elle récusait les traditions établies pour

retourner à la source même de l’islam. En ce sens, elle mettait à l’honneur les

plus pauvres et les plus persécutés, se reposait sur eux pour répandre son

message, sans exiger d’eux des décennies d’études dans des écoles de droit

coranique.

Le cheikh Mouqbil considérait les hadiths, textes où les premiers fidèles

relatent les actes et paroles du Prophète, comme le socle de son enseignement.

Selon lui, on ne pouvait résoudre la crise de l’islam que par un retour aux

textes fondateurs et un rejet des « innovateurs », de simples mortels qui avaient

la témérité d’interpréter la parole divine : « Il n’est de Dieu qu’Allah et

Mahomet est Son messager. » On pouvait résumer le *credo* de Dammaj par

l’hadith suivant : « Les choses les plus mauvaises sont les choses nouvelles, et

toute chose nouvelle est une innovation, et toute innovation est une erreur, et

toute erreur mène à l’enfer. » Ça ne laissait guère place à la discussion.

Le message était austère mais incroyablement libérateur. Et pour moi, qui

détestais les élites et le pouvoir établi, il avait quelque chose d’enivrant.

J’étais soudain témoin des innombrables luttes intestines de l’islam, celles qui

opposaient les salafistes aux autres musulmans, de même que celles qui

déchiraient les salafistes. Et très vite, je pris une part active à ces luttes,

dévorant les textes mis à ma disposition et débattant avec les autres élèves.

C’est à Dammaj que je pus juger pour la première fois, dans les faits, de la

violente rivalité qui opposait sunnites et chiites. Le jour de mon arrivé, je vis

des rangées d’AK-47 impeccablement alignés le long des murs de la

madrassa, ainsi qu’un certain nombre d’étudiants chargés de monter la garde,

armes de guerre en bandoulière. La région était sous la domination d’une secte

chiite, les Houthis[1.] Le cheikh ne cachait rien de la répugnance qu’il vouait

aux chiites, et les affrontements entre sa tribu et les Houthis étaient fréquents.

Les étudiants de Dammaj partageaient tout : les cours, les repas, les prières.

La mosquée était au cœur de la vie communautaire. La journée débutait avant

l’aube avec la première prière, et nous suivions des heures durant les

enseignements coraniques, à l’ombre des palmiers, apprenant par cœur de

longs passages du Coran.

Nous ne reçûmes aucun entraînement paramilitaire à proprement parler,

mais à l’instar de nombreux jeunes Yéménites, nous apprîmes à nous servir

d’armes à feu, y compris des AK-47, en tirant sur des cibles de fortune dans

les collines avoisinantes. Deux Américains ayant servi sous les drapeaux

jouèrent un rôle de premier plan dans cette formation : l’un d’eux n’était autre

que Rashid Barbi, qui avait fait partie des troupes américaines au Koweït.

Le cheikh avançait qu’un tel entraînement était encouragé par un hadith

selon lequel un croyant fort était d’une plus grande valeur qu’un croyant faible,

et que tout musulman devait se préparer au djihad. Il arrivait que des étudiants

lui demandent la permission de se rendre en Tchétchénie ou en Somalie afin de

combattre, mais il ne l’accordait qu’aux moins studieux. C’était une façon de

séparer le grain de l’ivraie, les penseurs des hommes d’action.

J’acceptai pleinement ce mode de vie simple et pur, l’absence de

téléphones portables, de musique, de drogues et d’alcool. Je me mis

à enseigner la boxe à certains de mes collègues, avec lesquels j’entrepris de

faire du jogging. En retour, je gagnais leur respect. C’était autrement plus

gratifiant que n’importe quel K-O que j’avais infligé dans les rues de Korsør.

La nuit, lorsque je regardais les étoiles, j’avais enfin l’impression d’être à ma

place.

De temps à autre j’écrivais à Samar, mais je ne lui envoyai aucun courrier.

Plus je m’enracinais dans les rituels de Dammaj, moins j’y trouvais d’intérêt.

Un jour, fouillant dans mes effets personnels, je trouvai à ma grande surprise

des photographies de notre fête de fiançailles. Presque sans émotion, je les

déchirai, l’une après l’autre. Le jour où je me marierais, ce serait avec une

bonne musulmane.

Tout savant qu’il fût, le cheikh avait un sens de l’humour frisant

l’espièglerie, et pour une raison inconnue, je devins l’un de ses élèves

préférés. Il lui arrivait de me prendre par la main pour se balader dans l’oasis,

tout en me parlant en arabe. Je ne saisissais qu’un mot sur dix, mais cela ne

l’arrêtait pas.

Il lui arrivait également de me distinguer du lot durant ses cours.

« Beni-marki », s’exclamait-il en affichant un large sourire, avant de

m’ordonner de me lever pour lire les hadiths. J’avais appris quelques phrases

d’arabe yéménite, mais, encore incapable de réciter les hadiths, je m’en

excusais. Un étudiant libyen me prit un jour en pitié et m’apprit un hadith en

arabe. Lorsque, debout, je le récitai enfin, le cheikh Mouqbil fut ravi : il se mit

à taper du poing sur son bureau et déclara aux quelques centaines d’étudiants

réunis face à lui que mes efforts étaient la preuve que l’islam finirait par

conquérir le monde.

« Voici le signe promis par Allah, dit-il. Nous devons veiller sur nos

nouveaux frères musulmans, leur enseigner l’islam et nous montrer patients

envers eux. »

Malgré tous les efforts du gouvernement yéménite, il y avait un grand

nombre d’étudiants étrangers à Dammaj, des Pakistano-Britanniques de

Birmingham et Manchester, des Tunisiens, des Malaisiens et des Indonésiens.

Il y avait également un deuxième Afro-Américain, du nom de Khalid Green.

Quelques-uns avaient lutté en Bosnie aux côtés de la population musulmane

contre les Serbes et les Croates, au milieu des années 1990. Certains devaient

devenir des militants de premier ordre dans leur pays d’origine.

Au tout début, j’étais le seul Blanc européen de Dammaj. À ce titre, je

faisais l’objet de la curiosité de beaucoup d’étudiants et de certains membres

de la tribu locale. Pourtant, je ne me sentis jamais exclu ni ostracisé à cause de

mon appartenance ethnique.

Un peu plus tard, deux autres Blancs nous rejoignirent : Clifford Allen

Newman, un converti américain originaire de l’Ohio, au ton toujours calme et

posé, accompagné de son fils de 4 ans, Abdullah. Newman répondait au

prénom musulman d’Amin. À en juger par son apparence et son accent, on

aurait pu le prendre pour ce que les Américains appellent un *« redneck »*, un

bouseux *made in USA*, mais il parlait bien arabe et avait passé quelque temps

au Pakistan avant de venir au Yémen. Nous nous liâmes d’amitié. Comme moi,

il semblait fuir une relation douloureuse. Les autorités américaines avaient

prononcé contre lui un mandat d’arrêt international pour enlèvement, parce

qu’il avait emmené Abdullah avec lui au Yémen après qu’un juge eut donné la

garde de l’enfant à son ex-épouse, au terme de leur divorce, l’année

précédente3. Plus que tout, Newman avait à cœur que son fils reçoive une

éducation musulmane stricte.

Je passais quatre mois à Dammaj. Début 1998, je quittai la retraite de la

madrassa pour rejoindre la capitale, où je louai un appartement très simple.

Newman et son fils ne tardèrent pas à s’installer chez moi, le temps de se

trouver un domicile.

Je prenais ma foi très au sérieux : c’était la boussole qui guidait à présent

mon existence, et je projetais de retourner à Dammaj. À mon retour à Sanaa,

j’étais devenu un salafiste accompli. J’étais capable de débattre contre les

maudits « innovateurs ».

On me présenta à quelques imams radicaux, parmi lesquels Mohammed Al-

Hazmi, qui, trois ans plus tard, face à une assemblée de fidèles, saluerait les

attentats du 11 Septembre comme une « revanche justifiée » sur les États-Unis.

Le cheikh Abdul Majid Al-Zindani était également du nombre : c’était l’un des

représentants religieux les plus puissants du Yémen et l’un des membres les

plus importants du principal parti d’opposition, dont il était l’un des

fondateurs. Alors âgé d’une cinquantaine d’années, Al-Zindani était soutenu

par de très nombreux sympathisants. Il était à la tête d’une université à Sanaa –

Al-Iman – dont la mosquée était envahie par plusieurs milliers de croyants

tous les vendredis2.

Lors de mon premier ramadan en tant que fervent musulman, je fus un soir

invité à rompre le jeûne avec lui. Al-Zindani souhaitait que je rejoigne Al-

Iman.

Il était très riche, et avait chez lui, à Sanaa, une incroyable bibliothèque.

« Que puis-je faire pour t’aider ? » demanda-t-il.

Il ne s’attendait pas à la question que je lui posai en guise de réponse :

« Est-il vrai que vous soutenez les Frères musulmans ? Si c’est le cas, je

finirai en enfer si je vous suis. »

On nous avait enseigné à Dammaj que les Frères musulmans, un mouvement

politique qui représentait l’une des rares voix contestataires au sein des pays

arabes, avaient renoncé à la véritable charia et faisaient preuve d’innovation

lorsque cela servait leurs intérêts politiques, allant jusqu’à défendre dans

certains pays le concept d’élections démocratiques. C’était là un blasphème

aux yeux des vrais salafistes, en ceci qu’une telle position impliquait que de

simples mortels pouvaient concevoir des lois.

J’avais posé ma question sans la moindre animosité, pourtant Al-Zindani

parut surpris. Bien qu’il fût réputé radical, le cheikh ne l’était pas assez à mon

goût. Et, en tant que salafiste véhément qui n’avait aucun respect pour les titres

honorifiques en soi, je ne craignais pas de le lui dire.

De toute évidence, il n’avait pas l’habitude d’être ainsi défié par un novice,

mais il reprit vite contenance.

« Il me semble que, si tu rejoignais Al-Iman, nous pourrions avoir des

débats très intéressants. Mais il ne faut pas croire tout ce qu’on te dit. Même le

meilleur musulman peut se fourvoyer ou suivre de mauvais avis », dit-il en

souriant.

Afin de me signifier qu’il ne me tenait pas rigueur de mon insolence, Al-

Zindani me permit de feuilleter quelques-uns de ses plus précieux ouvrages, et

nous parlâmes plus en profondeur des tout débuts de l’islam. J’étais un élève

studieux et j’apprenais vite.

Un ami de Dammaj m’introduisit auprès d’un réseau de jeunes salafistes de

Sanaa. Certains étaient des djihadistes vétérans qui avaient combattu les

Soviétiques en Afghanistan dans les années 1980 et, plus récemment, étaient

passés par les Balkans. Dans les rangs des militants chaque jour plus

nombreux au Yémen, certains commençaient à considérer l’Occident, et en

particulier les États-Unis, comme l’ennemi de l’islam. Des attentats à la

bombe avaient déjà visé les intérêts américains en Arabie saoudite et d’autres

étaient en cours de préparation. L’un des membres de ce réseau était un

Égyptien du nom d’Hussein Al-Masri. Bien qu’il ne l’avouât jamais

directement, il faisait très probablement partie du groupe égyptien Djihad

islamique. Alors âgé d’une trentaine d’années, Al-Masri était recherché dans

son propre pays. Son apparent manque d’assurance et sa voix discrète

semblaient contredire son expérience de djihadiste chevronné bénéficiant de

nombreuses relations. C’est de sa bouche que j’entendis pour la première fois

le nom d’Oussama Ben Laden.

À cette époque (début 1998), Ben Laden consolidait la présence d’Al-

Qaïda dans le sud et l’est de l’Afghanistan, à Kandahar et autour de Jalalabad.

Soutenue par les talibans, son organisation préparait déjà des attaques de

cibles occidentales, parmi lesquelles l’attentat meurtrier intenté plusieurs mois

plus tard contre les ambassades américaines de Nairobi et Dar es Salaam3.

Al-Masri me parla des camps d’entraînement établis par Al-Qaïda en

Afghanistan et m’indiqua comment s’y rendre en passant par le Pakistan.

Il ajouta qu’il serait en mesure d’organiser mon passage si j’en éprouvais un

jour le désir.

J’étais partagé : mon côté aventurier était tenté, mais en tant que salafiste, je

ne considérais pas encore qu’un tel djihad fût légitime. En outre, les salafistes

les plus rigoristes méprisaient les groupes tels que les talibans, dont nous

considérions les méthodes non orthodoxes.

D’un point de vue occidental, de telles divergences peuvent sembler

accessoires, mais aux yeux des professeurs de Dammaj ou de Riyadh,

l’idéologie talibane confinait presque à l’hérésie. Ils encourageaient des

prières excessives, au-delà des cinq quotidiennes édictées par le Prophète.

Le cheikh Mouqbil nous avait enseigné qu’il fallait éviter ne serait-ce que de

s’asseoir en compagnie de tels individus. Ils avaient beau être musulmans, leur

compagnie pouvait nous valoir la damnation éternelle.

À ce titre, il aimait citer un fameux hadith du Prophète : « Ma *oummah*

[communauté] se scindera en soixante-treize sectes : une seule ira au paradis,

le reste ira en enfer. »

Pour lors, ce fut mon souci de pureté idéologique qui l’emporta.

Parmi mes compagnons à Sanaa se trouvait un Yéménite de 17 ans à la peau

sombre, au sourire généreux et à la politesse teintée de timidité. Abdul avait

des cheveux frisés coupés court et une barbe naissante. Il ne devait pas peser

plus de quarante-cinq kilos : ses jambes ressemblaient à des tiges. Mais,

malgré son jeune âge, il avait déjà de solides contacts parmi les djihadistes de

Sanaa, des hommes qui avaient combattu les communistes en Afghanistan, les

Serbes en Bosnie. Abdul et moi passions souvent des nuits à discuter chez lui,

en buvant des quantités infinies de thé sucré à la menthe. J’aimais son naturel

enthousiaste et curieux. Il ne tarissait jamais de questions concernant l’Europe,

étonné et ravi que l’islam soit parvenu à s’implanter sur ces terres païennes, si

loin au nord. Il souhaitait vivement voyager et aimait perfectionner son anglais

rudimentaire en ma compagnie. Son profond engagement religieux

m’impressionnait. Il connaissait le Coran par cœur, ce qui n’avait rien

d’inhabituel, mais sa voix était si mélodieuse qu’on lui demandait souvent de

réciter les prières à la mosquée.

Le temps passé au Yémen avait renforcé ma foi. Cela faisait à peine plus

d’un an que j’étais entré pour la première fois dans une mosquée pour

y marmonner ma profession de foi. À présent, je connaissais le Coran, pouvait

réciter des hadiths et discuter des lois coraniques. L’homme qui m’avait

envoyé ici, Mahmud Al-Tayyib, s’était certainement attendu à me voir revenir

au bout de quelques semaines, vaincu par les épreuves quotidiennes de l’un

des pays les plus pauvres du monde arabe.

Mais, après un an quasi révolu au Yémen, j’étais prêt à changer d’air.

J’avais souffert à deux reprises de dysenterie, j’étais sans le sou et je

commençais à me lasser des regards incessants qui m’étaient lancés dans les

rues de Sanaa. Je décidai donc de prendre mon billet retour pour Londres.

5

Londonistan

Été 1998-début 2000

J’atterris à l’aéroport d’Heathrow par une fin d’après-midi lourde et

humide, en plein été 1998, soulagé d’échapper à la poussière et la chaleur de

Sanaa, et amusé par l’aspect ordonné de la banlieue de Londres. J’allai vite

retrouver Mahmud Al-Tayyib à la mosquée de Regent’s Park et le régalai

d’histoires de Dammaj et Sanaa.

Je participai à l’enseignement dispensé aux musulmans qui fréquentaient la

mosquée et pris l’habitude d’accompagner un imam irakien assez âgé et

plusieurs convertis au *Speaker’s Corner* de Hyde Park, où chacun avait toute

liberté de s’exprimer en public, et où nous tentions de répandre la bonne

parole de l’islam. Aux yeux des passants, nous devions avoir curieuse allure

avec nos *thawbs*, ces robes pour hommes qui descendent jusqu’aux chevilles.

Il nous arrivait de nous opposer à des chrétiens évangélistes dans des débats

passionnés.

« Le Coran est la pure parole de Dieu, criais-je, citant un célèbre verset du

Livre saint. S’il était venu d’un autre que Dieu, ils y auraient assurément

trouvé de nombreuses contradictions1. »

Nous suscitions généralement un mélange d’indifférence et de suspicion, qui

ne faisait que renforcer notre détermination à poursuivre notre œuvre de

prosélytisme.

Pour les islamistes, Londres bouillonnait de débats et de rivalités diverses.

Beaucoup de discussions faisaient écho à celles qui avaient occupé mes après-

midi à l’ombre des dattiers de Dammaj. Le quartier de Brixton, au sud de la

Tamise, était devenu le centre de cette lutte pour l’âme de l’islam.

Brixton avait connu dans les années 1980 une série d’émeutes opposant des

jeunes d’origine afro-caribéenne à la police. Ces remous avaient gagné une

douzaine d’autres villes britanniques. Depuis, le quartier s’était quelque peu

embourgeoisé, mais les logements étaient en piteux état, et il y avait encore

beaucoup de pauvreté. Même par une journée ensoleillée, la rue principale

avait quelque chose de sordide : c’était une enfilade de boutiques miteuses,

chaussées et trottoirs jonchés de sacs plastique. Mais la mosquée de Brixton

connaissait un véritable essor, et sa réputation salafiste attirait de nombreux

fidèles venus des quatre coins de l’Europe. J’en avais appris l’existence par

des musulmans britanniques au Yémen.

La plupart de mes amis et colocataires partageaient ma vision du monde.

Ce que j’avais vécu au Yémen, et en particulier à Dammaj, les fascinait.

Je rencontrais même à plusieurs reprises le chanteur Cat Stevens. Il avait

changé de nom pour s’appeler Yusuf Islam et était devenu soufi : j’eus

quelques conversations animées avec lui sur la définition du véritable islam.

Les salafistes méprisaient les soufis parce qu’ils vénéraient les saints et parce

qu’ils observaient des rites que nous considérions comme des dénaturations de

la vraie foi.

J’enchaînais les petits boulots, je faisais principalement le chauffeur, ce qui

me donnait l’occasion de trouver d’autres mosquées radicales : celles

d’Hounslow, de Shepherd’s Bush et de Finchley. Aucune n’était aussi

splendide que celle de Regent’s Park : certaines n’étaient en définitive que des

caves défraîchies. Mais elles étaient chargées d’une ferveur qui dépassait (et

inquiétait) les imams plus modérés, ainsi que les forces de l’ordre

britanniques.

Ce nouveau cercle dans lequel j’étais entré était constitué de jeunes

hommes en colère désireux de venger leurs frères musulmans persécutés par

l’Occident. Une poignée d’entre eux souffraient de toute évidence de

problèmes psychologiques et émotionnels, avec pour symptômes de brutales

sautes d’humeur et une paranoïa naissante, mais la majorité croyait mordicus

avoir trouvé la seule véritable voie à suivre pour obéir à Allah, dont la

conséquence logique était l’engagement dans le djihad. Un nombre très

impressionnant de Français convertis avait rejoint Brixton, parmi lesquels un

certain Mokhtar. Nous parlions de tout et n’importe quoi, partagions une même

passion pour les arts martiaux et nous rendions ensemble à la mosquée.

Mokhtar était un Français converti d’une trentaine d’années, mince, aux

yeux sombres et rapprochés. Il me rappelait un peu le footballeur Zinedine

Zidane. Nous avions fait connaissance à la mosquée de Brixton et il m’avait

dit s’être rendu à Londres afin d’échapper aux violences policières qu’il

subissait dans la banlieue parisienne défavorisée où il avait vécu.

Très vite, je rencontrai son colocataire franco-marocain, un certain Zacarias

Moussaoui. Ils vivaient dans une tour HLM décrépite datant des années 1960

qui empestait la pourriture. Leur logement était quasiment vide : pas de lit, pas

de canapé, rien que deux matelas et un tapis de jute grossier. Un exemple

parfait d’appartement salafiste.

Moussaoui venait de fêter ses 30 ans. Il était bien charpenté, mais

commençait à s’empâter. Un mince collier de barbe noire courait le long de sa

mâchoire. Sa chevelure dégarnie était plaquée en arrière. Il lui arrivait souvent

de cuisiner des tagines et du couscous pour tout le monde.

C’était de toute évidence un homme intelligent. Il venait de décrocher une

maîtrise2 à la South Bank University, faculté londonienne assez proche de

Brixton. La plupart du temps, il restait silencieux, effacé, même s’il semblait

constamment bouillonner intérieurement. Il parlait rarement de lui et jamais de

sa famille. Il était cependant passionné d’arts martiaux, en particulier les

techniques de combat au couteau originaires des Philippines.

À l’occasion, il parlait en termes généraux du djihad en Afghanistan, et plus

encore en Tchétchénie, qui à l’époque passionnait l’ensemble des

sympathisants djihadistes : les rebelles islamistes luttaient contre la puissante

armée russe. Nous nous sentions tous unis par la même obligation de soutenir

ces rebelles, par la prière, les levées de fonds, voire une participation active

au djihad.

« Ce serait un péché que de ne pas chercher des fonds, au minimum »,

déclara un jour Moussaoui de sa voix douce, teintée d’accent français, alors

que nous discutions, assis par terre en tailleur.

C’était le début de l’ère des vidéos postées sur Internet, et sur divers sites,

nous regardions ensemble ces images floues et saccadées qui mettaient

à l’honneur le combat tchétchène : des embuscades de l’armée russe, mais le

plus souvent, d’atroces crimes contre l’humanité perpétrés par les Russes sur

des civils tchétchènes au sein même de leur capitale, Grozny. Moussaoui fixait

l’écran, les yeux scintillant, en hochant la tête.

« Ces *kouffar* [infidèles] de Russes, marmonna-t-il un jour. Je n’hésiterais

pas à me sacrifier pour emporter dans la mort un régiment de ces soldats. »

Il ne nous révéla jamais qu’il s’était déjà rendu en Tchétchénie3 et avait

épaulé les rebelles, en exposant leur cause au monde entier grâce à ses

connaissances en informatique. Il avait en outre collaboré au recrutement de

djihadistes étrangers désireux de prendre part à la guerre de Tchétchénie. Du

reste, il ne nous raconta jamais avoir passé un certain temps dans l’un des

camps d’Al-Qaïda4 en Afghanistan, durant le printemps 1998. Alors que nous

nous contentions de débattre du djihad, Moussaoui, lui, en avait déjà fait

l’expérience.

En octobre 1999, les Russes lancèrent une offensive au sol sur Grozny.

Reportages et vidéos postées sur Internet révélèrent l’horreur de ce qui fut une

véritable tactique d’annihilation, qui poussa des dizaines de milliers de civils

à fuir leur domicile.

Bien loin de là, mon petit cercle salafiste de Brixton ne parvenait plus

à contenir sa colère. Par un beau matin d’automne, nous quittâmes la mosquée,

furieux contre les prédicateurs qui n’avaient pas jugé bon d’appeler à prier

pour la résistance tchétchène, encore moins à les soutenir activement. À nos

yeux, leur lutte forcenée, en dépit du déséquilibre des forces, faisait d’eux de

véritables héros. Nous savions en outre que des centaines de combattants

étrangers, parmi lesquels des étudiants de Dammaj, étaient parvenus

à atteindre le Caucase.

« Vous voyez, dis-je à Moussaoui et aux autres, une fois de plus, le pouvoir

établi nous a abandonnés et laisse le champ libre aux athées qui assassinent et

mutilent notre peuple, sans même un murmure de désapprobation. Nos imams

sont terrifiés à la seule idée de se mettre la police à dos : leur petite vie

londonienne si confortable leur tient tellement à cœur. »

Nous manifestâmes devant la mosquée, appelant les croyants à soutenir,

financièrement ou autrement, la résistance tchétchène.

Le 21 octobre, les roquettes russes s’abattirent5 sur un marché de Grozny,

tuant des dizaines de femmes et d’enfants. Cela me rappela aussitôt le

bombardement du marché de Sarajevo par les Serbes de Bosnie, qui avait

coûté la vie de plusieurs dizaines de musulmans en 1995. Les images diffusées

à la télévision étaient tout aussi déprimantes que révoltantes, et nous

redoublâmes d’efforts pour tenter d’ouvrir les yeux de nos responsables

religieux sur la souffrance des Tchétchènes. Il nous arriva même de protester

en allant prier dans une mosquée voisine gérée par des Nigérians qui

soutenaient ouvertement le djihad en Tchétchénie.

Durant l’automne 1999, l’attitude de Moussaoui changea. Il ne cacha plus

rien de la colère qui grondait en lui. Il prit l’habitude de se présenter à la

mosquée de Brixton en treillis militaire et se mit à fréquenter les cercles plus

extrémistes de la mosquée de Finsbury Park, dans le nord de Londres. Parmi

ceux qui se trouvaient dans son sillage on comptait un certain Richard Reid,

Anglais d’origine jamaïcaine, très grand, au visage long et émacié, à la barbe

broussailleuse et aux cheveux longs et crépus attachés en une queue de cheval.

À une autre époque, il aurait pu être un hippie. Reid était un petit criminel

converti à l’islam et qui semblait ne jamais manger à sa faim.

Il était évident que Reid était fasciné par Moussaoui. Il se mêla à notre

groupe, mais se montra peu loquace, comme esseulé au milieu de nous tous.

Je finis par perdre contact avec l’un et l’autre, fin 1999, et tournai la page, en

particulier concernant Reid, qui m’avait laissé l’impression d’un individu

faible et facilement impressionnable. Certaines rumeurs voulaient qu’ils se

soient rendus en Afghanistan, et je ne pus m’empêcher de me demander si tous

deux y avaient été entraînés par Al-Qaïda. Malgré tout cela, je fus stupéfait de

voir leurs noms et leurs visages à la télévision et dans la presse deux ans plus

tard.

Peu avant le 11-Septembre, Moussaoui fut arrêté dans le Minnesota. Il était

allé aux États-Unis pour suivre une formation de pilote d’avion, et écoperait

bientôt du surnom de « vingtième terroriste6 ». Reid, quant à lui, devait monter

à bord d’un avion en partance de Paris et à destination de Miami, le

22 décembre 2001, avec de la poudre explosive cachée dans ses chaussures.

Maîtrisé par une hôtesse de l’air et plusieurs passagers alors qu’il tentait

d’allumer la mèche du dispositif, il passerait à la postérité sous le surnom de

« Shoe Bomber 7 *»*, « Le terroriste à la chaussure ».

Tandis que mes liens avec le milieu intégriste se développaient, j’étais

parfois surpris par ceux qui décidaient de passer des paroles aux actes : c’était

rarement ceux qu’on aurait imaginés. Mais il était évident, même en 1999, que

Londres (et plus précisément la mosquée de Finsbury Park) était en train de

devenir le repaire de dizaines d’extrémistes ayant l’intention de perpétrer des

attentats. La plupart avaient des vécus similaires : une enfance difficile,

violente, peu ou pas d’éducation, aucune perspective d’avenir. Sans emploi,

célibataires et rongés par le ressentiment.

Conscientes qu’une rhétorique extrémiste commençait à s’imposer dans

divers lieux tels que la mosquée de Finsbury Park, les autorités britanniques

commencèrent à s’intéresser de près au milieu djihadiste de la capitale. Mais,

à l’instar de la majorité de leurs homologues européens, ils semblaient

rattraper un lourd retard en matière de renseignement, tâchant de saisir

l’étendue du problème, d’identifier les principales figures du milieu, de

déterminer le parcours de chacun, l’origine des fonds utilisés et les rivalités

opposant les uns et les autres. Brixton et Finsbury Park devinrent le champ de

bataille de cette guerre de suprématie sur le « Londonistan », le Londres

musulman, où s’opposaient les salafistes pro-saoudiens tels que Tayyib et une

nouvelle génération de djihadistes en colère qui souhaitaient renverser la

famille royale saoudienne, combattre les Russes en Tchétchénie et purifier le

monde musulman de toute influence occidentale.

Mes lectures, les prêches auxquels j’assistais et les conversations

auxquelles je participais jusqu’à des heures indues m’amenèrent tout

naturellement à prendre parti en faveur du djihad, au soulèvement armé pour la

défense de notre foi. Je n’arrivais pas à comprendre pourquoi la plupart des

imams londoniens, y compris Abdul Baker à Brixton, évitaient soigneusement

toute mention du djihad et, à plus juste titre, toute émission de fatwa incitant

à quelque action. À Dammaj, on nous avait appris à considérer le djihad

comme l’un de nos devoirs religieux.

Fin 1999, je me rendis à Luton, une ville au nord de Londres, pour assister

à une conférence du cheikh Yahya Al-Hajouri, l’un des professeurs de

Dammaj. Il fut surpris de me voir.

« Que fais-tu ici ? me demanda-t-il lorsque je vins le saluer après la

conférence. Tu devrais plutôt retourner au Yémen. »

Je fus décontenancé par son ton. M’étais-je écarté du droit chemin ? Ma foi

avait-elle été corrompue en Europe ? Je rentrai chez moi et priai, demandant

à Allah un signe m’incitant à retourner dans ce qui était à bien des titres le

berceau de ma foi et de ma dévotion.

Ce signe se produisit un vendredi matin, quelques semaines plus tard.

J’étais descendu dans la cuisine de la mosquée de Regent’s Park, en sous-sol,

afin de partager un repas peu onéreux. Une femme à la peau foncée vint me

voir, en proie à une grande anxiété.

« Mon frère, peux-tu aider mon mari ? Il voudrait venir prier, mais il

n’arrive pas à descendre de voiture. »

Je la suivis dehors. Le couple était originaire de l’île Maurice. L’époux âgé

semblait si fragile que j’eus peur de lui faire du mal rien qu’en l’aidant

à bouger. Il était assis au volant d’une vieille Mercedes.

« Je vais bien, mon frère, me dit-il. Il faut juste que je reprenne un peu mon

souffle. »

Je ramassai un inhalateur tombé à ses pieds. L’homme devint encore plus

pâle : j’avais presque l’impression qu’il était en train de disparaître sous mes

yeux. Sa respiration se fit laborieuse, un souffle à peine audible au milieu des

bruits de circulation. Ses yeux se fermèrent, et il s’affaissa sur son siège. Sa

gorge émit un faible gargouillement, et ses yeux se rouvrirent : son regard vide

était fixé droit devant lui.

Je crus un bref instant qu’il s’était remis d’une attaque, mais je me surpris

presque aussitôt à marmonner en arabe « Il n’est de Dieu qu’Allah » afin de

l’aider à entrer au paradis. Il toussa faiblement, et s’éteignit.

Sous les cris hystériques de son épouse, je pris l’homme dans mes bras et le

sortis de sa voiture, soudain frappé par l’étrangeté de la scène : un robuste

viking chargé d’un Mauritien âgé, traversant la dense circulation londonienne.

Un gardien de parking se précipita vers moi pour m’informer qu’il avait

appelé une ambulance. Mais il était déjà trop tard.

Cet événement me marqua considérablement. Je pris conscience que nos

vies ne tenaient véritablement qu’à un fil. Je participai à la préparation du

corps de l’homme pour son enterrement à la mosquée de Wembley,

conformément aux rites musulmans. En lavant sa peau grise, je me souvenais

de cet instant où je l’avais vu quitter ce monde et méditais sur la chance qu’il

avait eu de tomber sur un frère musulman qui avait pu prier pour lui alors qu’il

trépassait.

C’était le signe que j’attendais. Je ne pouvais mourir ici, au milieu des

kouffar. Je devais être en compagnie de ceux qui partageaient ma foi. C’était

ce qu’Allah commandait. Mourir parmi les infidèles était un péché. Selon un

hadith : « Quiconque vit parmi les mécréants, prend part à leurs festins et leurs

fêtes et meurt parmi eux sera également de leur nombre lorsqu’il se relèvera au

jour du Jugement dernier. »

Le monde avait été divisé entre croyants et infidèles, et le pire musulman

valait toujours plus que le meilleur des chrétiens.

Mais, pour retourner dans le monde musulman, j’avais besoin d’un

passeport. Le mien avait été irrémédiablement abîmé par mes voyages. Je me

présentai à l’ambassade du Danemark à Londres afin d’en acquérir un

nouveau. Mais j’avais encore une affaire en souffrance avec les autorités de

mon pays : une condamnation pour coups et blessures. En 1996, j’avais été

impliqué dans une bagarre dans un bar, à cause d’un verre renversé. J’avais

mis un coup de tête à l’un de mes agresseurs et un coup de poing à un autre.

J’avais été interpellé alors que je rentrais chez moi et on m’avait condamné

à une peine de six mois que j’étais censé purger, à la mode danoise, dès qu’une

place se libérerait en prison. J’avais quitté le Danemark avant que ce soit le

cas, et sous les dattiers de Dammaj, j’avais complètement oublié cet épisode

de ma vie. Mon seul moyen d’obtenir un nouveau passeport était de retourner

au Danemark et d’y payer ma dette envers la société.

C’est donc derrière les barreaux que je passai les premiers mois de l’an

2000.

6

Mort aux États-Unis

Début 2000-printemps 2002

Au terme de négociations avec les autorités danoises, je retournai dans mon

pays natal pour purger ma peine, début 2000. Je n’avais soumis qu’une

condition : celle de ne pas être interné dans une prison accueillant des

Bandidos. L’autorité pénitentiaire ignora cette partie de l’accord, et alors que

je m’apprêtais à devoir me battre pour rester en vie, je découvris que d’autres

musulmans emprisonnés à Nyborg avaient formé un véritable gang afin de se

protéger les uns les autres.

Durant ma réclusion, je passais l’essentiel de mon temps à faire de la

musculation et à courir, mais la frustration que j’éprouvais était insupportable.

Je n’avais qu’une hâte, retourner au Yémen, mais pour ce faire, il me fallait de

l’argent. Et pour gagner de l’argent, je devais acquérir quelque qualification.

Avec l’aide des conseillers qui travaillaient à la réinsertion des prisonniers

à leur sortie, je suivis un cursus de commerce dans une université d’Odense

(avec en prime une allocation mensuelle de l’État danois) et fréquentai la

mosquée Wakf. C’était un lieu plein de vie où se retrouvaient Somaliens,

Palestiniens et Syriens, qui parfois s’affrontaient violemment sur des questions

théologiques. Durant l’une des prières du vendredi, j’arrachai le micro des

mains d’un imam qui, à mon sens, se fourvoyait (il avait l’audace de porter

un pantalon qui lui tombait en dessous des chevilles, une pratique

répréhensible pour tout bon salafiste).

« Ne l’écoutez pas. C’est un innovateur qui fait partie d’une des soixante-

douze sectes destinées aux flammes de l’enfer ! » hurlai-je.

Odense est la ville natale de Hans Christian Andersen : ses rues anciennes

et ses pittoresques maisons à pignon semblent tout droit sorties d’un conte pour

enfants. C’est un exemple parfait de l’esprit danois tel qu’on se le représente :

pistes cyclables, rues piétonnes, espaces verts. Mais sa banlieue est bien

moins évocatrice. De nombreux musulmans (immigrés et enfants d’immigrés)

vivaient dans les logements sociaux quasi insalubres de Vollsmose et, comme

à Londres, le djihadisme était en plein essor.

À ma sortie de prison, j’appris que le cheikh Mouqbil, mon mentor

à Dammaj, avait lancé une fatwa1 appelant à la guerre sainte contre les

chrétiens et les juifs dans l’archipel des Moluques, en Indonésie, alors en

proie à des violences interreligieuses. Il appelait tous les musulmans à œuvrer

à l’établissement de la charia sur cet archipel.

Le chef de Laskar Jihad, le groupe qui se trouvait au cœur de ces luttes et

qui était affilié à Al-Qaïda, s’appelait Ja’far Umar Thalib. Il avait été l’un de

mes compagnons à Dammaj, et certains autres de mes collègues (y compris

l’ancien soldat américain Rashid Barbi) l’avaient rejoint en Indonésie pour lui

prêter main-forte1.

Je me rendis en Angleterre en compagnie d’un ami pakistanais, Shiraz

Tariq2, afin de lever des fonds dans des mosquées au profit des moudjahidine

des Moluques. Une fois de plus, le manque de réaction de nombreux imams

salafistes face à cet immonde affront à l’encontre de notre foi me mit hors de

moi.

À mes yeux, le djihad demeurait plus un devoir de défense qu’un droit

d’entrer en guerre contre les mécréants. Ces mots tirés du Coran me guidaient :

« Combattez pour la cause d’Allah ceux qui vous combattent, mais ne

transgressez pas, car Allah n’aime pas les transgresseurs. Combattez dans la

voie d’Allah contre ceux qui vous combattent, mais n’ouvrez pas les hostilités.

Non ! Allah n’aime pas les agresseurs2. »

Ces mots impliquaient pour moi l’obligation de me battre ou de soutenir la

lutte, que ce soit dans les Balkans, en Tchétchénie ou dans les Moluques. Mais,

sans ce prérequis, le djihad était illégitime.

La frontière entre djihad défensif et djihad offensif n’était pas toujours

claire et deviendrait de plus en plus floue à mesure que la campagne de djihad

mondial lancée par Al-Qaïda gagnerait en ampleur. C’était là le cœur de

débats très animés que j’eus avec mes amis d’Odense, comme par exemple

Mohammad Zaher, un immigré syro-palestinien au nez très oriental, à la barbe

courte et au regard solennel.

Tout comme moi, Zaher était sans emploi, et nous profitions souvent de

notre temps libre pour aller pêcher. Il me bombardait alors de questions sur

Dammaj et le cheikh Mouqbil. Je lui expliquai que les fatwas prononcées par

Mouqbil et d’autres avaient légalisé le djihad en Indonésie, tout en insistant

sur le fait que des actes « visant les mécréants » étaient interdits. À ce titre, je

citai les paroles d’un éminent savant saoudien qui avait déclaré que

l’obligation du djihad « doit être remplie par les musulmans sur différents

plans, selon les aptitudes de certains. Certains se doivent d’aider avec leur

corps, d’autres avec leurs biens et d’autres encore avec leur esprit3 ».

Zaher me donnait l’impression d’un salafiste ordinaire, pro-djihadiste, mais

beaucoup moins extrémiste que d’autres de ma connaissance. Une fois de plus,

je fus stupéfait d’apprendre qu’un homme ordinaire avait accompli

l’extraordinaire. En septembre 2006, il fut arrêté pour ce que les autorités

danoises qualifièrent alors de projet terroriste « Le plus sérieux » jamais

fomenté sur notre territoire4.

Je n’avais pas abandonné mon projet de retour au monde musulman, mais

comme d’habitude, je manquais d’argent, essayant péniblement d’obtenir mon

diplôme en ne recevant que de maigres allocations. Une énième fois, mes

talents de gros bras allaient m’aider.

Odense accueillait une communauté somalienne relativement nombreuse et

d’humeur assez volatile. Un après-midi, un ami somalien m’appela pour me

demander d’intervenir lors d’un mariage où une bagarre venait d’éclater.

En arrivant sur place, je fus confronté à une scène de plus en plus répandue.

Au mépris des recommandations de l’imam responsable de la cérémonie, la

fête était mixte et les haut-parleurs diffusaient de la musique. Ces pratiques

occidentales étaient frappées d’anathème chez les salafistes.

La dispute dégénérait au moment où j’intervins : armé d’un couteau, un

invité se jeta sur l’imam. Par chance, les réflexes que j’avais acquis dans les

clubs de Korsør ne me firent pas défaut, et je lui fis lâcher son arme.

Je n’aperçus cependant pas son complice qui, par-derrière, me donna un

violent coup de bouteille sur la crâne. Alors que le sang coulait sur ma nuque,

l’homme fut écarté.

Redoutant que cette agression soit rapportée à la police, les chefs de la

communauté m’assurèrent qu’ils appliqueraient la charia à mon agresseur.

On me laissa le choix entre briser une bouteille sur sa tête, lui pardonner, ou

recevoir un dédommagement équivalant à 3 000 dollars. Je n’avais pas plus

envie de lui pardonner que de retourner en prison pour avoir brisé une

bouteille sur le crâne de quelqu’un. En revanche, le dédommagement était tout

ce qu’il me fallait pour reprendre mes voyages.

Depuis peu, je fréquentais des sites de « mariage » musulmans sur Internet,

dans l’espoir de trouver une compagne suffisamment religieuse, mais aussi

suffisamment attirante. Ces sites ne se présentaient jamais comme des sites de

rencontre et étaient franchement plus prudes que leurs équivalents américains.

Les femmes qui s’inscrivaient en disaient assez peu sur leurs goûts personnels,

se contentant pour la plupart de promettre qu’elles feraient d’excellentes

épouses, fidèles et obéissantes. Toutes arboraient le *hijab* et une expression

empreinte d’humilité. Pourtant, l’une d’elles, habitant la capitale marocaine,

avait attiré mon attention. Karima parlait anglais, était instruite, pratiquante, et

la première phrase qu’elle m’avait adressée en ligne était des plus simple :

souhaitais-je l’épouser ?3

J’avais payé ma dette à la société, j’avais une liasse de billets en poche

grâce à une bouteille brisée et, dans l’autre poche, un tout nouveau passeport

danois : il ne m’en fallut pas plus pour prendre le premier vol.

Le frère de Karima m’accueillit à Rabat : le comité d’examen, en quelque

sorte. Avant même de voir Karima pour la première fois, je me rendis dans

deux des mosquées les plus intégristes d’un quartier pauvre de Rabat. Là aussi,

le salafisme fleurissait : mon séjour au Yémen et le fait que je connaissais le

cheikh Mouqbil m’ouvrit des portes. Cela impressionna également la famille

de Karima.

Karima était menue, avait le teint mat, des yeux en amande et une attitude

discrète, signe de sa foi profonde. Je la trouvai aussi belle qu’intelligente. Elle

envisageait déjà d’émigrer au Yémen ou en Afghanistan afin d’y mener une

existence plus pure encore. Au bout de quelques jours, nous nous mariâmes

dans la maison de sa famille. Il peut sembler étrange que deux individus

s’épousent quelques jours à peine après avoir fait connaissance, mais c’était

ce que notre foi nous dictait. Il n’était pas question de faire la cour à sa

promise, de dîners en tête à tête afin d’explorer les pensées et émotions de

l’autre. Allah s’occupait de tout.

Et l’État danois s’occuperait de mon retour au Yémen. Les bourses

éducatives n’étaient qu’un avantage parmi tant d’autres du modèle social

danois. Je présentai ma candidature au CALES5, à Sanaa, afin d’y apprendre

l’arabe, et reçus une bourse, sans qu’on exige quoi que ce soit de moi. Karima

resta au Maroc le temps que j’organise notre nouvelle vie au Yémen.

En avril 2001, j’étais de retour à Sanaa. J’avais la curieuse sensation de

rentrer chez moi. Ce qui, lors de mon premier séjour, m’était apparu comme

une submersion de tous les sens, était à présent quelque chose de familier.

Le chaos des rues était plus agréable que stressant. J’avais terriblement hâte

de reprendre contact avec mes connaissances et de passer d’interminables

soirées sur la terrasse d’un toit, à parler de notre foi et du monde.

Et j’éprouvais une véritable affinité avec ce recoin pauvre de la péninsule

Arabique. C’était ici que se jouait le destin de ma religion.

Le quartier de Sanaa dans lequel je m’installai semblait autrement plus

vivant que les banlieues danoises, mornes et bien ordonnées. Je souriais en

voyant les chariots de fortune chargés de fruits et légumes, poussés dans les

rues par des hommes jeunes et minces, les kiosques minuscules où l’on vendait

chewing-gums et tabac, les hommes âgés réunis aux carrefours avec leur

chapelet musulman.

La bureaucratie yéménite était telle qu’il me faudrait attendre plusieurs

mois avant que Karima me rejoigne à Sanaa. Cette même bureaucratie avait

par ailleurs quelque difficulté à suivre mes anciens camarades salafistes, qui,

en mon absence, étaient devenus encore plus actifs et encore plus radicaux.

Et il était à présent évident qu’Al-Qaïda considérait le Yémen comme un

terrain sur lequel il convenait de s’en prendre aux intérêts occidentaux.

Quelques mois avant mon retour, des terroristes embarqués sur un esquif

s’étaient approchés de l’ *USS Cole* 6 dans le port d’Aden. Ils avaient salué les

matelots qui se trouvaient à bord avant de faire exploser plusieurs dizaines de

kilos de C4 à proximité de la coque. Dix-sept marins américains perdirent la

vie et le navire faillit couler.

Abdul, adolescent maigrelet à mon départ du Yémen, était à présent un

jeune homme plein d’assurance, avec des connaissances chaque jour plus

nombreuses dans les réseaux djihadistes7 et un anglais beaucoup plus fluide et

riche qu’auparavant. Il me rendait souvent visite dans la maison que je louais,

et nous renouâmes avec nos longues discussions sur la religion.

Il m’encouragea à ne pas lire d’ouvrages écrits par des salafistes opposés au

djihad, et nous dévorâmes des sites Internet consacrés aux conflits en

Indonésie et en Tchétchénie.

Un soir, c’est moi qui lui rendis visite chez sa mère, une simple maison en

parpaings dans une rue non pavée de Sanaa. Des chats faméliques erraient

parmi les tas d’ordures, tandis que des enfants jouaient au football ou

couraient avec des cerceaux. J’y trouvais dès mon arrivée Hussein Al-Masri,

le djihadiste égyptien qui m’avait jadis proposé d’entrer dans un camp

d’entraînement de Ben Laden.

Nous nous assîmes par terre pour boire le thé, et il devint vite évident

qu’Abdul n’avait pas chômé durant mon séjour à Londres. Il me dit à voix

basse, mais avec une fierté indéniable, qu’il s’était rendu en Afghanistan, avait

passé quelque temps dans un camp d’entraînement et avait même, toujours

selon ses dires, rencontré Oussama Ben Laden.

« Il accomplit l’œuvre d’Allah, déclara Abdul. Les attentats contre le

navire de guerre et les ambassades américaines ne sont qu’un début »,

poursuivit-il en faisant référence aux attentats qui avaient touché les

ambassades de Nairobi et Dar es Salaam en 1998. « De vrais musulmans

venus des quatre coins du monde sont à présent à Kandahar et Jalalabad. » Al-

Masri et lui me dirent qu'ils pouvaient m'aider à me rendre en Afghanistan

afin que je contribue à l'avènement de cette Terre promise. Je me demandais si

Abdul n'embellissait pas le tableau de ses exploits et de ses rencontres : il

n'en restait pas moins qu'il faisait preuve d'une grande connaissance de

l'Afghanistan et qu'aucun des membres d'Al-Qaïda8 que je rencontrai par la

suite ne contredit ses paroles.

J'étais assez tenté de m'y rendre. Mes opinions religieuses ne constituaient

plus un obstacle. De retour au Yémen, encouragé par Abdul, j'avais dévoré

des livres écrits par des imams pro-djihad et en avais même traduit quelques-

uns en danois. J'avais renoncé au pur salafisme et je considérais à présent la

préparation au djihad comme une nécessité.

Mais ce n’était pas la seule ferveur religieuse qui me donnait envie de me

rendre en Afghanistan. L’un des membres de mon cercle salafiste londonien (un

métis anglo-barbadien) m’avait raconté comment se déroulaient les

entraînements en Afghanistan, réveillant en moi ce désir d’aventure qui ne m’a

jamais quitté. Il m’avait décrit en détail les expéditions dans des montagnes

majestueuses, le maniement des armes à feu et la fraternité absolue qui unissait

les combattants.

« J’y retournerai sûrement bientôt, déclara Abdul. Le cheikh est d’avis que

les gens comme toi devraient venir », ajouta-t-il, en désignant par le terme

« cheikh » Oussama Ben Laden en personne. Il me montra une vidéo

d’Afghanistan où l’on voyait des recrues d’Al-Qaïda s’entraînant à la barre

fixe et tirant au canon, images qui passeraient tristement à la postérité.

« J’aimerais y aller », dis-je. J’avais du mal à contenir mon excitation

à l’idée de me retrouver parmi les moudjahidine dans les montagnes afghanes.

Ma jeune épouse devait bientôt me rejoindre à Sanaa, mais j’étais incapable

de penser à autre chose que l’entraînement au djihad.

« On peut te trouver un billet d’avion pour Karachi, et de là on te conduira

jusqu’en Afghanistan », dit Abdul.

Lorsque Karima arriva au beau milieu de l’été, j’étais déchiré entre des

choix contraires. Je ne pouvais pas la laisser seule à Sanaa pour disparaître

dans l’Hindou Kouch, même si elle acceptait que la préparation au djihad

faisait partie de mes obligations religieuses. Elle ne connaissait personne

à Sanaa.

Je demandai audience auprès de Mohammed Al-Hazmi, l’un des imams

radicaux dont j’avais fait la connaissance lors de mon précédent séjour

à Sanaa.

« J’aimerais m’entraîner aux côtés des moudjahidine en Afghanistan, lui

dis-je.

– *Masha'Allah*, cela est bon. Selon la charia, tu ne peux laisser ta femme

seule, à moins qu'un membre de la famille veille sur elle : son père, un frère

ou un oncle. Mais pour le djihad, il existe une exception. Ton épouse peut

rester dans ton logement à Sanaa, et le propriétaire peut agir en membre de la

famille. »

Les règles semblaient gagner en flexibilité lorsqu'elles s'appliquaient à la

guerre sainte.

Abdul, tout juste de retour d'Afghanistan, était d'un autre avis : selon lui, si

je m'y rendais, je devais emmener ma femme, afin que nous fassions ensemble

l' *hijra* (l'émigration en terre musulmane). Il ne faisait que relayer le message

d'Oussama Ben Laden qui appelait les djihadistes à le rejoindre en compagnie

de leur famille. Beaucoup suivaient cet avis : lorsque le dernier bastion d'Al-

Qaïda à Tora Bora avait été rasé, fin 2001, des femmes et des enfants9 furent

du nombre des victimes et des fuyards.

Je décidai de ne pas emmener Karima, choix qui se révéla d’autant plus

judicieux lorsqu’elle m’annonça en août qu’elle était enceinte. Mais, malgré

tout, elle consentait toujours à mon départ, à présent imminent.

Un matin, de retour de la prière, je l’aperçus descendre péniblement

l’escalier. Elle souffrait de la chaleur, en plus des nausées et de son mal de

dos. Elle était pâle, semblait exténuée, et mon instinct de protection (vis-à-vis

d’elle mais aussi de mon enfant à naître) l’emporta sur mon rêve de devenir un

véritable guerrier d’Allah, en tout cas dans l’immédiat.

« Je reste avec toi, lui dis-je. Tu ne peux pas rester seule ici, enceinte et

sans le sou dans une ville que tu ne connais pas, sous la supposée protection

d’un simple propriétaire. »

Elle se mit à sangloter. J’avais honte d’avoir ne serait-ce qu’envisagé de la

laisser seule. Et ma joie à l’idée de devenir père atténuait ma déception de ne

pas pouvoir me rendre en Afghanistan.

Au lieu de ce voyage, je me rendis à Dammaj pour un bref séjour. Le cheikh

Mouqbil, le grand guide spirituel salafiste, était décédé en juillet alors qu'il

recevait un traitement pour une maladie du foie en Arabie saoudite. Ses

funérailles eurent lieu à La Mecque, mais la madrassa avait installé un

mémorial en son honneur. Des centaines d'anciens élèves vinrent des

quatre coins du monde arabe, beaucoup pleurant durant leurs prières.

Le cheikh Mouqbil laissait un grand vide derrière lui. Mon ami Clifford

Newman, le converti américain, et son fils Abdullah étaient parmi ceux qui

pleuraient sa disparition. Clifford me montra un Uzi dont il avait fait

l'acquisition afin de les protéger des tribus chiites de la région.

Le 11 septembre marqua une nouvelle étape dans mon cheminement. En fin

d'après-midi, je me rendis chez un coiffeur de Sanaa. La télévision était

branchée sur la chaîne d’information arabe Al Jazeera. Peu après mon arrivée

dans le salon, elle se mit à diffuser des images de New York en direct. De la

fumée s’échappait des étages supérieurs du World Trade Center.

Le commentateur hors d’haleine établit rapidement qu’une attaque terroriste

venait d’avoir lieu.

Je rentrai chez moi aussi vite que je pus et allumai la radio pour en savoir

plus. Jusqu’à ce jour, le salafiste moyen n’avait accordé que peu d’importance

à Oussama Ben Laden. Il était respecté pour son renoncement à toutes ses

richesses et pour sa lutte en Afghanistan, en vue de l’avènement d’un État

islamique. Mais on ne savait que très peu de chose des moyens d’actions sans

cesse croissants et des véritables ambitions d’Al-Qaïda. Malgré les attentats

qui avaient touché les ambassades américaines en Afrique orientale ainsi que

l’ *USS Cole*, aucune de mes connaissances ne s’était attendue à ce qu’Al-Qaïda

s’en prenne aux États-Unis sur leur propre territoire. Certains considéraient

que c’était là un acte mal inspiré, d’autres tout à fait répréhensible en ceci

qu’il avait visé des civils. Mais, dans mon cercle salafiste à Sanaa (et en

particulier parmi ceux qui se pressaient, le soir même des événements, à la

mosquée du cheikh Mohammed Al-Hazmi), l’euphorie occulta les avis plus

réservés concernant les attentats.

Al-Hazmi était très populaire auprès des jeunes musulmans radicaux de

Sanaa. Le message qu’il adressa aux fidèles massés sous une chaleur

accablante fut sans équivoque.

« Ce qui vient d’arriver n’est qu’une juste rétribution pour l’oppression

exercée par les Américains sur les musulmans et leur occupation de terres

musulmanes », dit-il, faisant référence à la présence de troupes américaines en

Arabie saoudite et, plus généralement, dans l’ensemble du golfe.

Les croyants réunis se prosternèrent pour signifier leur gratitude envers

Allah. Je ne savais pas encore qui avait commis ces actes terroristes. J’avais

entendu que l’attaque avait causé la mort de 20 000 personnes. Je n’avais pas

vu grand-chose et j’hésitai encore à arrêter mon jugement, même dans le cas

où il se serait agi de frères musulmans agissant dans le cadre du djihad. Mes

questions étaient nombreuses. L’islam autorisait-il les attentats-suicides ?

Justifiait-il qu’on s’en prenne à des civils dans une contrée lointaine ?

Beaucoup de salafistes, y compris à Sanaa, critiquaient les attentats du

11 septembre, qui à leurs yeux n’étaient pas justifiés par l’islam. Mais, à titre

personnel, la réponse théologique que j’attendais arriva quelques jours plus

tard et contribua à renforcer mon sentiment d’obligation à prendre part au

djihad. Un imam saoudien, le cheikh Humud Ben Uqla, fit publier une longue

fatwa10 en faveur du 11-Septembre, où il disait qu’il était permis de tuer des

civils si ceux-ci étaient « mêlés » aux combattants ennemis, comparant les

attentats à l’offensive militaire américaine de 1998 ayant visé une installation

qu’on prétendait appartenir à Al-Qaïda, dans la capitale soudanaise,

Khartoum.

« Lorsque l’Amérique s’en est prise à une usine pharmaceutique au Soudan,

avec ses avions et ses bombes, la rasant complètement et tuant tous ceux qui

s’y trouvaient, ouvriers et employés, comment a-t-on qualifié cette attaque ?

Ne devrait-on pas considérer cette attaque menée par les Américains

à l’encontre d’une entreprise soudanaise comme un acte de terrorisme ? »

demandait le cheikh11.

Je lus avidement la fatwa malgré le fait que le cheikh Ben Uqla fût

condamné par d’autres imams. Important soutien des talibans avant le 11-

Septembre, il était constamment visé par le pouvoir religieux saoudien en

place. Mais, en ces jours suivant le 11-Septembre, ses paroles étaient tout ce

que j’attendais.

En définitive, j’acceptais le fait que, dans ce choc des civilisations, j’étais

avant tout un musulman. Plusieurs jours après le 11-Septembre, alors que les

États-Unis s’apprêtaient à envahir l’Afghanistan, le président George W. Bush

devait déclarer : « Vous êtes ou bien de notre côté, ou bien du côté des

terroristes12. » Cela ne me laissait pas le choix : je ne pouvais me ranger aux

côtés des *kouffar*. Oussama Ben Laden était un être pur : c’était un héros.

Le président Bush ne croyait pas en Allah et n’acceptait pas Mahomet comme

Son messager. Il partait en croisade contre l’islam : il avait même utilisé ce

mot, poussant alors de nombreux indécis à rejoindre le camp des

moudjahidine.

Dans les débats qui s’intéressèrent au parti que devaient prendre les

musulmans, je perdis beaucoup d’amis salafistes. À mes yeux, ils étaient

lâches : ils abandonnaient leurs frères et sœurs musulmans. Mais je me fis

beaucoup d’autres amis, tous djihadistes, dont une majorité partit pour

l’Afghanistan. Certains militants de ma connaissance redoutaient une invasion

imminente du Yémen par les États-Unis. Je dis même à Karima qu’elle serait

plus en sécurité au Maroc.

Abdul et moi discutâmes à de multiples reprises de la marche à suivre.

« Il faut que je te dise quelque chose, Murad, déclara-t-il un soir. J’ai fait

plusieurs voyages pour le compte du cheikh Oussama. J’ai porté des messages

en son nom. Tu te souviens de cette vidéo d’entraînement que je t’ai montrée ?

C’est moi-même qui l’ai fait sortir d’Afghanistan.

– *Masha’Allah!* » répondis-je.

Il était mal vu de louer directement quelqu’un. Tout devait venir de Dieu.

« Dans cette vidéo, on peut voir l’un des hommes qui ont détourné les

avions : celui qui est filmé de dos en train de tirer au canon anti-aérien. J’ai

fait sa connaissance là-bas. Mais personne ne m’a mis au courant de ce qui

était prévu. »

J’étais très impressionné. Abdul, au sortir de l’adolescence, avait déjà ses

entrées dans les cercles djihadistes les plus fermés.

Le 7 octobre (jour où des missiles de croisière américains touchèrent le sol

afghan), je me trouvais avec des amis dans une maison de Sanaa. Nous avions

une opinion très claire, très tranchée, de la guerre pour l’Afghanistan. D’un

côté, il y avait les talibans, qui, en dépit de tous leurs défauts, représentaient

l’islam. Et de l’autre, une alliance impie entre Américains, communistes,

seigneurs de guerre tadjiks et chiites.

Je haïssais les imams salafistes qui répugnaient à dépeindre le conflit avec

les États-Unis comme une guerre sainte, un djihad défensif. À l’époque, un

hadith devint particulièrement populaire dans notre cercle : « Lorsque vous

verrez ces bannières noires venant du Khorassan [l'Afghanistan], alors ralliez-

vous à elles. » On aurait dit que le Prophète avait prédit que l'opération

« Liberté immuable » serait la guerre où se jouerait l'avenir de l'islam.

Clifford Newman, mon ami américain et salafiste, partageait mon sentiment.

Début décembre, il se rendit chez moi, en proie à une intense excitation.

« Murad, tu as vu les informations ? me lança-t-il. Cet Américain qu'ils ont

capturé en Afghanistan, et dont on n'arrête pas de parler à la télévision : c'est

moi qui l'ai envoyé là-bas. »

Il voulait parler de John Walker Lindh, surnommé « Le taliban américain »,

qui venait d'être interviewé par CNN en Afghanistan après sa capture. Lindh

avait étudié au CALES de Sanaa l'année précédente et de là avait pris un

avion pour le Pakistan, pour se rendre enfin en Afghanistan. Newman

m'informa qu'il l'avait aidé dans son voyage13.

De mon point de vue, l’offensive lancée contre nos frères rendait le djihad

obligatoire pour tout musulman. Afin d’y participer, j’avais commencé à réunir

des fonds au profit des talibans et des combattants désireux de se joindre

à eux, ce qui ne manqua pas d’attirer l’attention des services de renseignement

yéménites. Je fus convoqué par le comité qui dirigeait la mosquée que je

fréquentais le plus à Sanaa.

« Murad, me dit un vieil homme frêle, cette mosquée accueille tous les

musulmans, et nous sommes liés par le devoir à nos fidèles. Certains, et nous

en faisons partie, redoutent que ce lieu saint attire une attention inutile et

déplacée. Tu as sans doute remarqué des hommes sur le trottoir d’en face.

C’est toi qu’ils surveillent. Nous ne pouvons admettre que des membres de

notre congrégation lèvent des fonds pour des guerres en territoire étranger. »

Il observa une pause et considéra le reste du comité.

« On nous a dit qu’il vaudrait mieux que tu ne reviennes plus ici, tant dans

notre intérêt que dans le tien. J’espère que tu comprendras. »

Je pris l’habitude de jeter des regards furtifs par-dessus mon épaule lorsque

je marchais dans la rue. Plus d’une fois, j’eus l’impression qu’un homme

marquait le pas à cet instant précis pour regarder une vitrine, ou partait alors

dans une autre direction. Je me mis également à inspecter fréquemment ma

voiture, au cas où l’on aurait saboté mes freins ou installé un mouchard.

Je m’imaginais de curieux cliquètements et interférences lorsque j’étais au

téléphone. Tout ceci devenait bien pesant. Il était grand temps de quitter la

capitale : dans les derniers jours de 2001, Karima et moi prîmes la route en

direction du sud.

La ville de Ta’izz est l’un des sites les plus chargés d’histoire du Yémen.

Elle se trouve au beau milieu de l’impressionnante chaîne montagneuse qui

s’étire à mi-chemin de Sanaa et d’Aden. Durant la saison des pluies, la foudre

illumine ses pics. Les environs de Ta’izz sont défigurés par d’hideuses

cimenteries et des usines délabrées qui, si elles étaient situées en Occident,

seraient fermées et condamnées toutes affaires cessantes. Mais ses mosquées

sont sublimes. Tout comme à Sanaa, un grand nombre de jeunes hommes s’était

investi dans un islam radical. Je fréquentais une mosquée qui accueillait des

vétérans de Bosnie et de Tchétchénie, ainsi que plusieurs hommes qui étaient

passés par les camps d’entraînement afghans de Ben Laden. Lorsqu’ils

apprirent que j’étais surveillé par les services de renseignement yéménites, ils

m’adoptèrent sans hésiter. Très vite, je fus invité aux quatre coins de la ville,

chez de jeunes militants au regard ardent, dont beaucoup cherchaient à prendre

part à cette nouvelle guerre.

Parmi ces jeunes dont je fis la connaissance à Ta’izz, plusieurs devaient

participer à un attentat-suicide en octobre 2002 contre un pétrolier français, le

Limburg 14, dans le golfe d’Aden.

Karima accoucha quelques mois après notre arrivée, la première semaine

de mai 2002 : nous appelâmes notre fils Oussama. Lorsque je révélai son

prénom à ma mère, celle-ci hurla au téléphone.

« Non, tu ne peux pas l’appeler comme ça. Tu es devenu fou ?

– Maman, répondis-je, si je ne le peux pas, alors aucun parent en Occident

ne devrait avoir le droit d’appeler son fils George ou Tony. Ce sont eux qui ont

déclaré la guerre à l’islam. »

Nous étions incapables de comprendre le point de vue de l’autre.

7

Querelles de famille

Été 2002-printemps 2005

Mon premier enfant avait beau s’appeler Oussama, sa grand-mère avait tout

de même le droit de le voir. C’était de plus le bon moment pour s’éloigner un

peu du Yémen. Les autorités du pays, sans doute encouragées par les

Américains, semblaient redoubler de zèle dans leur surveillance des

« activistes » étrangers.

Par une douce journée à la fin de l’été 2002, une impeccable maison de la

banlieue de Korsør arborait, détail pour le moins incongru, les drapeaux

danois et marocain. C’était là l’accueil que ma famille avait réservé à un

couple improbable : le djihadiste danois et sa jeune épouse marocaine. Tantes,

oncles et jeunes grands-parents, tous étaient réunis pour voir le premier-né de

la nouvelle génération, un bébé de 3 mois aux cheveux noirs qui portait le

prénom d’Oussama.

Mon beau-père se faisait discret, fulminant en silence : il n’avait pas oublié

le séjour à l’hôpital que je lui avais valu. Ma mère s’efforçait de dissimuler la

colère que suscitait en elle le choix du prénom de son petit-fils, et de mon

côté, je tâchais de lui cacher le mépris qu’elle m’inspirait pour n’être pas

musulmane. En vain, je tentais de la convaincre de se convertir à l’islam

(c’était l’un de mes devoirs de croyant), et elle ne put se résoudre à m’appeler

Murad. Mais elle trouvait un certain réconfort dans ma foi : au moins, je ne

risquais plus de finir en prison. Elle aurait été moins rassurée si elle avait fait

la connaissance de certains de mes amis à Sanaa et Ta’izz. Elle ne s’imaginait

pas à quel point je m’étais radicalisé. Je crois que c’était en partie parce

qu’elle était dans le déni. Elle ne voulait rien savoir, tout simplement.

Au Danemark, l’hostilité à l’égard des musulmans se durcit après le 11-

Septembre. Karima portait le niqab dans la rue : on ne voyait d’elle que ses

yeux. Elle portait des gants même en été. J’étais vêtu pour ma part d’un long et

ample *thawb*. À nous deux, nous attirions un grand nombre de regards

méfiants.

Au bout de deux mois, la joie de ma mère parut s’estomper, et je supportais

de moins en moins l’atmosphère guindée qui régnait partout autour de nous. Au

lendemain de l’attentat perpétré contre le *Limburg*, certains de mes contacts

à Ta’izz me conseillèrent de ne pas revenir tout de suite au Yémen : les

« frères » étaient interpellés par dizaines. Mais, quitte à rester au Danemark,

autant vivre parmi « Les miens », au milieu des immeubles ternes de

Vollsmose, où le nombre de musulmans dépassait celui des habitants d’origine

strictement danoise. Beaucoup d’entre eux étaient des immigrés somaliens,

bosniaques et palestiniens. Les médias danois commençaient à s’intéresser aux

chiffres de la criminalité à Vollsmose, autant de sujets télévisés et d’articles

qui apportaient de l’eau au moulin des partis d’extrême droite.

Nous nous installâmes dans un appartement trois pièces. Karima se sentait

plus à son aise, à présent qu’elle entendait parler arabe et voyait d’autres

femmes voilées dans la rue, mais elle appréciait peu la modestie de notre lieu

de vie et voyait d’un assez mauvais œil ma propension à débattre du djihad

plutôt que de chercher quelque emploi. Vollsmose était en proie à diverses

luttes entre gangs, et à l’occasion, il nous arrivait d’être réveillés en pleine

nuit par des coups de feu.

Je ne mis pas longtemps à reprendre contact avec mes anciens camarades,

tels que Mohammad Zaher, avec qui j’avais coutume de pêcher deux ans

auparavant. Je remarquai que Zaher s’était radicalisé et était à présent suivi

d’un faire-valoir récemment converti à l’islam.

Abdallah Andersen, qui travaillait en tant qu’assistant d’éducation, était

toujours rasé de près, avec une épaisse tignasse brune et un visage rond et

joufflu. Il était timide, peu sûr de lui, influençable, et suivait Zaher en tout.

Rien ne laissait présager que, sous peu, tous deux échafauderaient un projet

d’attentat terroriste au Danemark.

En septembre 2006, Zaher, Andersen et plusieurs autres seraient arrêtés

à Vollsmose au terme d’une opération d’infiltration d’un agent du PET, les

services secrets danois. Révoltés par la publication de caricatures du Prophète

dans un journal danois, le groupe avait envisagé d’attaquer le parlement, la

place de la mairie de Copenhague et le quotidien *Jyllands-Posten*. La police

trouva une bouteille de verre renfermant cinquante grammes d’explosifs dans

la salle de bain de Zaher. Il fut jugé coupable et condamné à onze ans de

réclusion. Andersen écopa d’une peine de quatre ans1.

Je me rendis compte que j’étais devenu une sorte de célébrité aux yeux des

musulmans les plus intégristes de Vollsmose, grâce à une interview que j’avais

donnée à un journal danois, au cours de laquelle je refusais de condamner les

attentats du 11 septembre tant que les Occidentaux refuseraient de condamner

les sanctions qui avaient causé la mort de tant d’enfants irakiens. Le parallèle

était cavalier, mais il me valut de me faire beaucoup de nouveaux amis dans

les mosquées les plus radicales[1.]

J'étais sans emploi, mais je continuais à percevoir ma bourse danoise pour

mes études au Yémen, alors que j'avais plus de 25 ans, que je vivais au

Danemark et ne suivais plus le moindre cours. Cette somme me permettait de

passer mes journées à prier. Je participais à des forums islamistes sur Internet

et regardais des vidéos djihadistes, dont le nombre ne cessait de croître.

J'adoptais peu à peu un point de vue *takfiri*, considérant certains musulmans

comme des *kouffar*, aussi indignes de respect que les mécréants du simple fait

de leurs opinions. L'un des musulmans que je me mis à haïr s'appelait Naser

Khader : ce Danois d'origine syrienne, premier parlementaire musulman du

pays, ne ratait jamais l'occasion de déclarer devant les micros qu'islam et

démocratie étaient tout sauf incompatibles. Un beau jour, il se mit à critiquer la

charia. Fulminant de colère, j’écrivis sur un forum musulman : « C’est un

mourtad [apostat]. Vous n’avez pas besoin d’une fatwa pour le tuer. »

Ma dévotion à la cause allait bien au-delà des mots. Avec d’autres aspirants

djihadistes, parmi lesquels Zaher et mon ami pakistanais Shiraz Tariq, je

m’entraînais en faisant du paintball. À nos yeux, ça n’avait rien d’un jeu : nous

nous refusions à porter toute protection afin de ressentir chaque impact de

balle. L’une de nos tactiques consistait à envoyer un membre de notre équipe

en mission-suicide, afin qu’il attire sur lui tous les tirs de l’équipe ennemie.

Je l’ignorais à l’époque, mais mes activités, surtout sur Internet, étaient

scrutées par les services de renseignement danois. Ma situation était pour le

moins absurde : j’étais financé par un ministère danois, logé par un autre et

surveillé par un troisième.

Où que j’aille, les groupes de militants s’étoffaient et fusionnaient – et les

services de renseignement peinaient à identifier ceux qui avaient le plus de

chance de franchir la ligne rouge séparant les simples paroles des actes de

terrorisme.

Karima n’aimait ni Odense ni le Danemark, et dès le début de l’année 2003,

tomba enceinte d’un deuxième enfant. Elle s’imaginait pouvoir s’intégrer plus

facilement en Grande-Bretagne. Pour la deuxième fois de mon existence, je

m’y rendis afin de trouver du travail et un domicile, afin que la femme de ma

vie puisse me rejoindre. Et pour la deuxième fois, la femme de ma vie avait

d’autres idées en tête. Jour après jour, j’appelais et je demeurais sans réponse.

Je contactais les hôpitaux, la police, ma famille : personne n’avait vu Karima.

En téléphonant à son frère, à Rabat, je finis par apprendre qu’elle était rentrée

au Maroc avec Oussama.

Nous avions alors quelques problèmes de couple. Elle était toujours aussi

pieuse, mais elle semblait également aspirer à une existence confortable en

Europe. Notre appartement insalubre ne correspondait pas à ses attentes, et

elle s’était mise à m’accuser de ne pas pourvoir suffisamment aux besoins de

notre famille. De mon côté, je commençais à me convaincre que l’humilité et

la déférence dont elle avait fait preuve plusieurs années auparavant à Rabat

n’avaient été qu’un habile subterfuge.

Furieux et impuissant, je me rendis au Maroc. Il me fallut un mois et une

somme d’argent non négligeable pour voir enfin Oussama, et Karima imposa

sa volonté d’accoucher dans une clinique privée. Avec l’aide de mes amis, je

réunis la somme exigée. Notre fille, Sarah, naquit début août.

L’heure était au soulèvement. L’invasion de l’Irak par les États-Unis

(suivant une doctrine qu’on aurait cru tout droit sortie d’un scénario

hollywoodien) débuta en mars. Je vis des vidéos de soldats américains

pénétrant en Irak, brandissant des bibles comme pour provoquer les

musulmans. Ni moi ni mes compagnons n’avions la moindre sympathie pour un

tyran tel que Saddam Hussein, que nous considérions du reste comme un athée.

Mais aucun de nous n’accordait non plus la moindre foi aux déclarations du

président Bush, selon lesquelles le régime de Saddam avait collaboré avec Al-

Qaïda, ou dissimulait des armes de destruction massive. Nous vîmes dans cette

invasion une énième déclaration de guerre à l’encontre des musulmans et une

énième raison de nous engager dans le djihad.

L’humiliation de ce pays musulman fut totale. Il ne fallut que quelques jours

aux chars américains pour marcher sur Bagdad. L’armée irakienne fut réduite

en pièces : ses chefs se rendirent ou s’enfuirent. La bannière étoilée flottait

dans tout le pays. Les objectifs américains étaient d’une arrogance

consommée. Ils entendaient faire de l’Irak un phare démocratique dont la

lumière guiderait sous peu le reste du monde arabe. L’islam n’avait qu’à bien

se tenir.

Mais, pour lors, j’avais d’autres sujets d’inquiétude, plus urgents et plus

personnels. Si je tenais à sauver mon couple, je devais trouver du travail et

accéder à un meilleur standing. Au Danemark, mon casier judiciaire me

précédait où que j’aille et m’empêchait de décrocher un boulot. En Grande-

Bretagne, j’aurais plus de chances de trouver un emploi, avec à la clé le

soutien et la compagnie d’un ami, Suleiman, mon ancien codétenu avec qui

j’avais traversé la Manche six ans auparavant. Karima et moi scellâmes un

pacte : si je parvenais à trouver du travail en Grande-Bretagne, elle m’y

rejoindrait avec les enfants.

Suleiman avait quitté Milton Keynes pour s’installer dans un petit

appartement en rez-de-chaussée à Luton, au nord de Londres. À mon retour du

Maroc, je décrochai un boulot de cariste dans un entrepôt, dans la ville voisine

de Hemel Hempstead. C’était bien loin de mes objectifs d’aspirant djihadiste,

mais si je voulais revoir mes enfants, j’étais bien obligé de m’en contenter.

Si l’extrémisme frémissait à Vollsmose, à Luton, le fanatisme bouillonnait.

La ville comptait une très forte population d’immigrés pakistanais du

Cachemire, et le chômage et le racisme gangrénaient la ville. Beaucoup de

leurs enfants rejetaient la société britannique, ainsi que les efforts

d’assimilation de leurs parents, et s’étaient tournés vers l’islamisme : la guerre

en Irak ne faisait qu’alimenter leur colère.

J’économisais assez d’argent pour commencer à louer une petite maison

quelconque, avec terrasse : en cette fin d’année 2003, ma seule tentative

d’autodiscipline avait fini par payer. Karima, Oussama et Sarah me

rejoignirent et adoptèrent une existence anonyme sur Connaught Road, en plein

Luton. C’était une rue résidentielle bordée de maisons construites après guerre

devant lesquelles voitures et camionnettes s’entassaient : aucune ne jouissait

d’un jardin donnant sur la rue, rien qu’une terrasse aux dalles nues, avec des

poubelles pour seule décoration. Mais Karima était plus heureuse ainsi. Vêtue

de son voile intégral, elle ressemblait à des centaines d’autres femmes de

Luton. C’était précisément pour cette raison que la ville commençait à attirer

les partis d’extrême droite, et les agressions à caractère raciste n’étaient pas

rares.

Je trouvai rapidement à Luton des frères partageant mes opinions. Nous

passions du temps ensemble, à manger un poulet-frites en discutant du djihad.

J’eus même une sorte de cour, pour la simple raison que j’avais rencontré

quelques intégristes parmi les plus connus du monde arabe. L’insurrection

islamiste en Irak échauffait encore plus nos esprits et inspirait

considérablement Omar Bakri Mohammed, un imam radical qui n’avait pas

son pareil pour électriser les foules.

Je l’entendis pour la première fois au printemps 2004 dans une petite salle

des fêtes sur Woodland Avenue où l’avait rejoint une partie des musulmans les

plus radicaux de Luton.

La salle était pleine craquer : de jeunes hommes barbus portant le *shalwar*

kameez, à la mode talibane, et tout au fond, dans une partie isolée, des femmes

totalement voilées de noir.

Le silence s’abattit lorsque l’imam à la silhouette imposante monta sur

scène, s’aidant d’une canne pour porter son propre poids. Il avait d’énormes

lunettes et une barbe épaisse.

« Mes frères, j’ai d’importantes nouvelles à vous annoncer.

Les moudjahidine en Irak ont contre-attaqué et ils commencent à regagner du

terrain. Ils suscitent la peur dans le cœur des Américains », rugit-il avec un

accent à mi-chemin entre sa Syrie natale et l’est de Londres.

La résistance d’une ville en particulier avait redonné espoir aux djihadistes.

Falloujah, à quatre-vingts kilomètres à l’ouest de Bagdad, était un bastion

sunnite dont les habitants avaient toujours été hostiles aux Américains.

Quelques jours à peine après leur entrée dans la ville et la réquisition d’une

école, des manifestations avaient tourné à l’émeute. Les soldats américains

avaient ouvert le feu2 sur la foule, faisant plusieurs morts. Les Américains

venaient à présent de lancer une offensive sur la ville après que les insurgés

eurent pendu à un pont les cadavres carbonisés de quatre mercenaires

travaillant pour le compte des États-Unis. Mais les Américains avaient

rencontré une solide résistance, et les pro-djihadistes du monde entier

considéraient Falloujah comme l’ultime bataille susceptible de sauver l’Irak

des apostats. Enhardis par l’incapacité des États-Unis à prendre la ville, les

djihadistes y avaient déclaré un émirat islamique et y avaient imposé la

charia3.

« *Soubhan'Allah, Allahou Akbar* [Gloire à Dieu, Dieu est grand] ! mugit

Bakri Mohammed. Je viens de recevoir les salutations de nos frères en Irak,

à Falloujah, et ils me disent que la lutte se déroule au mieux. Ils nous

demandent de continuer à œuvrer à notre *dîn*. Le cheikh Abou Moussab Al-

Zarqaoui en personne nous salue », tonna-t-il.

Zarqaoui, un Jordanien à l'origine d'une nouvelle branche d'Al-Qaïda,

gagnait chaque jour en popularité dans les cercles islamistes en sa qualité de

principal chef de la résistance face à l'occupation américaine.

Le public buvait les paroles d'Omar Bakri. Cet homme semblait ignorer le

doute. Bien que sa lecture du Coran en arabe laissât à désirer, il avait un

charisme considérable, donnait des réponses aux questions de tous les jours, et

jouissait de remarquables contacts. Ce qui m'attirait principalement chez lui

était sa façon de trouver dans le Coran, les hadiths et les lois islamiques pluri-

centenaires des raisons justifiant la guerre de Ben Laden.

Omar Bakri était à la tête d'Al-Muhajiroun, un groupe extrémiste

britannique qui applaudissait chaque action d'Al-Qaïda et évoluait en

équilibre instable entre la liberté d'expression et l'incitation au terrorisme.

Il avait surnommé les terroristes du 11-Septembre « Les dix-

neuf magnifiques4 » et ses sermons publiés sur Internet (lus par des centaines

de jeunes islamistes) justifiaient le djihad contre ceux qu'il appelait les

« croisés » en Irak et en Afghanistan.

Lors des autres prises de parole auxquelles j'assistai par la suite, son

message était incendiaire. Omar Bakri soutenait que les États-Unis

massacraient des musulmans et qu'il était du devoir de l'ensemble des

croyants de riposter. Il aimait à citer le verset suivant du Coran : « Telle est la

rétribution de ceux qui font la guerre à Allah et à Son Prophète et de ceux qui

exercent le mal sur la Terre : ils seront tués et crucifiés, ou leur main d’un côté

et leur pied de l’autre seront coupés, ou ils seront emprisonnés5. »

Ses acolytes installaient parfois un projecteur et montraient aux fidèles des

images d’Irakiens censés avoir été assassinés par les Américains. À ce

florilège s’ajoutaient des photos des violences à l’encontre des prisonniers

d’Abou Ghraib, près de Bagdad, qui venaient tout juste d’être dévoilées au

grand public. Ces humiliations exercées sur des musulmans me faisaient

bouillir de rage.

Omar Bakri nous dit en outre que, dans cette guerre, il n’existait aucune

distinction entre civils et combattants, innocents ou coupables. La seule

véritable distinction, c’était celle opposant musulmans et mécréants, et la vie

d’un mécréant était sans valeur. Bakri avait fondé Al-Muhajiroun en 1996 et

s’était graduellement radicalisé, pour gagner encore plus en virulence après le

11-Septembre. Bien que considéré par beaucoup comme un fanfaron, ses

adeptes, qui pour la plupart n’avaient qu’une connaissance superficielle de

l’islam, étaient pendus à ses lèvres et se laissaient souvent tenter par la

violence. Certains avaient pris part à des complots terroristes, dont un,

sponsorisé par Al-Qaïda, prévoyait de faire exploser des bombes constituées

d’engrais fertilisants dans des lieux publics tels que le Ministry of Sound,

fameuse boîte de nuit londonienne6. Bakri était réputé pour prendre en main et

former de jeunes militants qui sombraient dans le terrorisme, sans jamais être

mêlé à leurs projets, ni même en avoir connaissance.

À la suite d’un attentat-suicide perpétré par deux Britanniques dans un bar

de Tel-Aviv, il se vanta que l’un d’eux avait suivi son cours de droit islamique,

en insistant cependant sur le fait qu’il ignorait tout de ses velléités terroristes7.

Il évoqua également l’existence d’un « accord de sécurité », selon lequel les

musulmans résidant en Grande-Bretagne ne devaient pas commettre d’actes

relatifs au djihad sur ce territoire, mais avaient toute liberté de prendre part au

djihad à l’étranger. Il racontait que les compagnons du prophète Mahomet

avaient un jour bénéficié de la protection et de l’hospitalité de l’Abyssinie,

alors dominée par les chrétiens. C’était ce qui expliquait la présence dans le

Coran de ce concept d’accord de sécurité, en vertu duquel les musulmans

n’étaient pas autorisés à s’en prendre aux habitants du pays où ils avaient

trouvé refuge. C’était un moyen particulièrement rusé de s’éviter des

problèmes avec la répression du terrorisme, fort brutale au Royaume-Uni.

Durant les enseignements d’Omar Bakri, un Britannique d’origine

pakistanaise du nom d’Abdul Waheed Majeed avait coutume de rester dans le

fond, rédigeant silencieusement le procès-verbal de chaque prise de parole de

l’imam. Il habitait Crawley, un bourg plus que paisible au sud de Londres, et

s’y rendait en voiture pour assister à ces rendez-vous. Il avait fait partie d’un

groupe de jeunes hommes instruits par Omar Bakri à Crawley, parmi lesquels

plusieurs avaient voulu s’en prendre au Ministry of Sound. Majeed n’avait pas

participé à ce complot, mais plusieurs années plus tard, il devait se sacrifier

au nom d’Al-Qaïda8.

Je ne mis pas longtemps à être accepté aux cours « VIP » d’Omar Bakri,

ouverts à une poignée de ces plus proches adeptes, tels qu’Abdul Majeed.

Omar Bakri était impressionné par le fait que j’aie passé quelque temps au

Yémen, ainsi que par le prénom que j’avais donné à mon fils. Il se plaisait

à m’appeler « Abou Oussama » (le père d’Oussama).

Ces séances extraordinaires avaient lieu au moins une fois par semaine chez

l’un des adeptes, à Luton, et six à sept d’entre nous avaient le droit d’y

assister. Elles s’achevaient sur un festin d’agneau ou de poulet offert par

l’hôte. Omar Bakri avait un bon coup de fourchette.

En comité restreint, son discours changeait considérablement. Un jour, il

déclara qu’il s’apprêtait à lancer une fatwa permettant le meurtre des

mécréants en Grande-Bretagne, parce que, de son point de vue, ils étaient

partie prenante d’un conflit plus vaste. Lorsque l’un des hommes présents (un

homme à la barbe rousse originaire du Pakistan et résidant à Birmingham) lui

demanda s’il était permis de poignarder un *kâfir* dans la rue, il lui répondit par

l’affirmative.

Omar Bakri s’était réfugié au Royaume-Uni pour échapper à la justice

d’Arabie saoudite, mais n’avait aucun mal à donner sa bénédiction à des

adeptes qui projetaient d’assassiner des gens habitant ce pays qui l’avait

accueilli.

Je faisais partie d’un petit groupe de ses partisans qui déchirait des affiches

publicitaires présentant des femmes en tenue légère et tenait un stand dans le

centre-ville de Luton, distribuant des tracts et faisant œuvre de prosélytisme

armé d’un mégaphone. Pour moi, c’était comme d’appartenir à un nouveau

gang. Mais l’atmosphère délétère (le nombre d’agressions de musulmanes était

en hausse constante) justifiait en soi notre volonté de défendre notre

communauté. Ce n’était pas Falloujah, mais c’était un autre front de la même

guerre.

Nous tabassions des ivrognes qui harcelaient les femmes voilées. Une fois,

un autre membre d’Al-Muhajiroun et moi pourchassâmes à travers le centre

commercial Arndale deux hommes qui s’en étaient pris à des musulmanes.

Je finis par en rattraper un dans une boutique Boots et le traînai par terre entre

les rayonnages de cosmétiques, lui assénant plusieurs coups avant de prendre

la fuite à l’arrivée de la police. Quand le club de football de Luton jouait à

domicile, les matchs attiraient des groupes de skinheads néo-nazis, et je ne

sortais jamais sans une batte de base-ball ou un marteau. En outre, mon petit

cercle rejetait les tentatives d’autres musulmans pour prendre part à la vie

politique de Grande-Bretagne, considérant ces efforts comme inutiles et

contraires à l’islam.

Je faisais l’expérience concrète de l’islamophobie, en particulier lorsque je

devais me plier à de constants « contrôles supplémentaires » dans les

aéroports. À l’occasion d’un retour du Danemark, je fus retenu durant

deux heures aux douanes de Luton, afin de répondre aux questions habituelles

tandis qu’on fouillait mes bagages.

« Vous faites ça parce que vous détestez les musulmans ? C’est ça, pas

vrai ? » lançai-je d’un ton accusateur. Les douaniers parurent choqués. L’un

d’eux alla chercher une collègue d’origine pakistanaise qui portait le hijab.

« Je suis musulmane moi aussi et je peux vous assurer que cela n’a rien

à voir avec notre religion, me dit-elle.

– Vous n’êtes pas musulmane. Vous faites semblant, c’est tout. Ce que vous

êtes en réalité, c’est une hypocrite », répondis-je d’un ton sec.

Le salafisme pro-djihadiste ne repose pas, à proprement parler, sur

l’ouverture aux autres.

Omar Bakri me consacra « Émir de l’entraînement » du groupe à cause de

mes connaissances en boxe. J’enseignai le noble art à quelques membres d’Al-

Muhajiroun dans une salle de sport. Et je mis sur pied des expéditions

destinées à de jeunes extrémistes britanniques à Barton Hills, une réserve

naturelle au nord de Luton, où nous nous livrions à des exercices

paramilitaires, sans armes.

J’inventais ces exercices au petit bonheur la chance, en me servant des

vidéos d’instruction d’Al-Qaïda que j’avais vues. Remonter un cours d’eau

glacial à contre-courant avant de taper un sprint jusqu’au sommet de la rive,

c’était un exercice de base pour mes élèves et moi. J’adorais être au grand air,

et eux tout autant. Le temps d’une journée, on jouait à être des moudjahidine.

Des *« Allahou Akbar »* retentissaient entre les collines boisées.

Très vite, la demande fut si importante9 que je me retrouvai à la tête de

groupes d’une douzaine de personnes, à crapahuter dans la forêt deux fois par

semaine. Certains venaient même de Birmingham pour y participer.

Parmi tous ceux dont je fis la connaissance à Luton se trouvait un certain

Taimour Abdulwahab Al-Abdaly, un jeune homme d’origine irakienne qui

avait passé l’essentiel de son enfance en Suède. Nous nous bousculâmes au

rayon hommes d’un grand magasin où il travaillait. Al-Abdaly avait des yeux

marron foncé et de splendides cheveux noirs : il avait tout d’une idole de

jeunes filles. Mais il était à Luton, une ville peu réputée pour ses opportunités

en la matière. Nous jouions au foot et allions en salle de sport ensemble, et

nous retrouvions tous les vendredis pour nos prières.

À l’occasion, Taimour se présentait aux réunions d’Al-Muhajiroun ouvertes

au public, plus par curiosité que par conviction. C’était une personne calme

qui n’exprimait que rarement ses opinions. De temps à autre nous débattions

sur des points de théologie, et avec beaucoup de délicatesse, il s’en prenait

à mon approche *takfiri* dénuée de tout compromis. À l’instar de mes amis

danois de Vollsmose, il paraissait bien peu enclin au terrorisme. Sa femme ne

portait par le niqab, le voile intégral, mais un hijab moderne, qu’elle enfilait

sans façon. Quelques années plus tard, Taimour devait lui aussi contredire

l’image que je m’étais faite de lui.

Pour mes compagnons islamistes et moi, l’emprisonnement sans procès de

supposés membres d’Al-Qaïda à Guantanamo Bay et le scandale d’Abou

Ghraib furent des scandales insupportables. Mon cercle de Luton surnommait

ironiquement le président américain « cheikh Bush » à cause de la déférence

témoignée aux États-Unis par les chefs religieux saoudiens, qui condamnaient

les attentats terroristes en Irak mais ne mentionnaient jamais les morts de civils

irakiens dont les troupes américaines étaient responsables.

Le 7 mai 2004, le civil américain Nick Berg fut exécuté en Irak par Abou

Moussab Al-Zarqaoui, le djihadiste jordanien pour qui la fin justifiait tout

degré de violence et de brutalité, même le plus extrême. Zarqaoui se fit un

point d’honneur à filmer la décapitation de Berg10.

À l’époque, Zarqaoui était à nos yeux une sorte de héros : il était sur le

front et ne se laissait pas intimider par les forces largement supérieures

auxquelles il s’opposait. Il était prêt à porter lui-même les armes et suscitait un

culte bien plus important qu’Oussama Ben Laden dans mon cercle de Luton.

La vidéo de la mise à mort de Berg, ainsi que celles d’attaques visant les

troupes américaines en Irak devinrent très populaires auprès des djihadistes de

Luton et du reste du Royaume-Uni : Al-Muhajiroun se chargea de leur

distribution en DVD.

Je vis également la vidéo du meurtre de Berg, mais je n’ai compris que

récemment que l’homme qui se trouvait à sa droite, en train de l’immobiliser

alors que Zarqaoui s’apprêtait à donner le coup de grâce, n’était autre que

Mustapha Darwich Ramadan, dont j’avais fait la connaissance dans une prison

danoise en 1997. Après sa libération, Ramadan s’était attiré de très gros

ennuis et s’était enfui au Liban, puis en Irak, où il avait adopté un nom de

guerre, Abou Mohammed Loubnani, et avait rejoint le groupe islamiste armé

Ansar Al-Islam11.

Loubnani et son fils de 16 ans furent tués à Falloujah12, alors qu’ils

combattaient les troupes américaines aux côtés d’Al-Qaïda.

La sauvagerie des vidéos venues d’Irak était loin de me dégoûter, pour la

simple raison qu’elles représentaient à mes yeux une juste rétribution pour

l’invasion des terres musulmanes. En outre, elles instillaient l’horreur dans le

cœur de l’ennemi. Allah avait dit à Mahomet que, dans la guerre, le massacre

était préférable au fait de faire des prisonniers. Selon le Coran :

« Il n’appartient pas à un prophète de faire des prisonniers, tant qu’il n’a pas

fait de massacre sur la terre. Vous voulez les biens de ce monde : Dieu veut

(pour vous) la vie future, et Dieu est puissant et sage13. »

Contrairement à de nombreux adeptes d’Omar Bakri, je parvenais à faire

une distinction entre ces faits de guerre et ma vie quotidienne. Pour beaucoup

de jeunes gens comme cet opticien qui participait à ses sermons privés,

l’ennemi était partout, en uniforme comme en civil, à Bagdad comme

à Birmingham. Ils souscrivaient à un partage du monde des plus simpliste :

c’était les disciples d’Allah contre les mécréants.

J’avais du mal à accepter une idée aussi radicale. Peut-être était-ce mon

profond humanisme qui m’empêchait de concevoir le monde comme le théâtre

de la lutte entre le bien et le mal, en mettant sous cette étiquette de « mal » une

foule de gens normaux qui s’accrochaient à leur boulot pour le bien de leur

famille. Malgré les fatwas qui justifiaient les attentats du 11 septembre, je

commençais à douter du bien-fondé d’attaques visant des civils. Le djihad

demeurait pour moi un acte de défense de la foi. Et plus prosaïquement, à un

niveau personnel, j’aimais être apprécié, par les musulmans comme par les

non-musulmans. Qu’il s’agisse d’un bref échange avec une caissière de

supermarché ou un chauffeur de bus, d’une conversation sur mon lieu de travail

à propos du dernier match de foot ou du simple fait d’aider quelqu’un à porter

ses commissions, je m’entêtais à considérer les non-musulmans comme mes

semblables, des êtres humains qui se trouvaient dans l’erreur, mais des êtres

humains tout de même.

J’excellais donc dans l’art et la manière de faire la distinction entre d’une

part mon engagement pour la cause (et mon engagement au sein d’Al-

Muhajiroun) et d’autre part les relations que j’entretenais avec les gens

ordinaires que je rencontrais.

J’excellais beaucoup moins dans l’art de sauver mon couple. J’avais

démissionné de mon poste de cariste et travaillais au gré des occasions en tant

que videur. J’avais les mensurations requises et je gagnais plus d’argent que

dans un emploi plus conventionnel. Le fait d’être payé en liquide par les clubs

et pubs de Luton et ses environs avait un autre avantage : l’État britannique ne

toucherait pas une livre sterling d’impôt pour financer la guerre contre les

musulmans à l’étranger.

Mais Karima n’était pas heureuse, elle était sujette à de brusques sautes

d’humeur et ne supportait pas mon style de vie de « videur musulman ». Elle se

sentait seule et avait du mal à s’occuper des enfants. Oussama était devenu un

petit garçon particulièrement turbulent. Karima en vint même une fois (en

pleine dispute au sujet de mes longues absences, loin de Connaught Road)

à me cracher à la figure.

Un soir de bruine sinistre de l’automne 2004, elle me fit cette demande

toute simple : « S’il te plaît, ne reviens plus. Je ne veux plus te voir ici. »

Karima me demanda un « divorce dans l’islam » et voulut même que je

l’aide à trouver un nouveau mari. Plutôt que de laisser un inconnu s’installer

dans la maison où vivaient mes enfants, je lui présentai un ami turc. Il devint

son nouveau mari – dans l’islam, à défaut de l’être aux yeux de la loi

britannique – et emménagea avec elle. Mais, au bout de trois jours, il quitta la

maison.

« J’en peux plus, de Karima », soupira-t-il. Nous éclatâmes tous les deux de

rire.

Sans domicile et en proie à un profond sentiment d’échec, je touchai le

fond, j’étais presque aussi mal que lors de mon dernier séjour en prison au

Danemark. Ma réaction avait alors été très différente : je m’étais juré de ne

plus tremper dans les crimes et délits, et m’étais efforcé d’acquérir discipline

et respect de moi-même en devant un bon musulman. En ce début d’année

2005, les épreuves que je traversai aboutirent au résultat inverse : ce fut

comme un retour à mes années Bandidos. Aucune phrase du Coran ne

concernait la marche à suivre pour un videur de boîte de nuit. Lorsque je

surprenais des fêtards en possession de cocaïne, je leur laissais le choix entre

me repasser la drogue et la remettre à la police. Très vite, j’en eus un stock

relativement important et je me remis à en consommer après sept ans

d’abstinence. J’avais également une relation plus que tumultueuse avec une

blonde du nom de Cindy2, qui travaillait chez un concessionnaire auto et

consacrait le reste de son existence à la fête, au sens le plus sauvage du terme.

Cela ne faisait pas trois minutes que j’avais fait sa connaissance devant l’un

des clubs pour lesquels je travaillais que Cindy me fit du rentre-dedans.

« J’adore les fessées, dit-elle.

– Et avec quoi tu aimerais que je te fesse ? » répliquai-je aussitôt.

Elle désigna un type de fouet bien connu dans les cercles SM et me passa

son numéro de téléphone.

Que mon mariage avec Karima soit valide ou pas, le Coran sanctionnait de

très lourds châtiments les relations sexuelles en dehors du mariage :

« La femme et l’homme qui forniquent, frappez-les de cent coups de fouet

chacun. Dans le respect de la religion de Dieu, ne faites preuve d’aucune

indulgence si vous croyez en Dieu et au Jour dernier14. »

Ce genre de châtiment aurait bien été du goût de Cindy. Pour ma part, je

vécus durant les mois qui suivirent une existence pleine de contradictions,

cédant à toutes sortes de tentations pour tâcher ensuite de racheter mes fautes

par la prière. Je partais à la dérive, pris dans un maelstrom de sexe, de

drogues et de bagarres, interrompu par de fugaces retours à la foi.

L’un des clubs où je travaillais se trouvait dans la ville de Leighton

Buzzard. Le Shades était un endroit sinistre, véritable cicatrice au milieu de ce

qui avait jadis été une charmante rue de village de campagne. C’était le haut

lieu des bagarres générales, auxquelles je pris une part plus qu’active. Tony, le

videur en chef, était un type affable d’une petite quarantaine d’années, plus

malin que le videur moyen. Il pouvait se montrer sage et pertinent,

contrairement aux abrutis que nous jetions du Shades quasiment toutes les

nuits. J’étais le premier converti à l’islam avec qui il travaillait, et il

s’intéressait aux raisons qui m’avaient poussé à embrasser la foi musulmane.

Par un début de soirée glacial de février 2005, Tony vint me chercher à la

gare de Leighton Buzzard au volant de sa vieille Honda Accord. En temps

normal, nous parlions boxe, boulot, ou de la météo. Mais, ce soir-là, alors que

nous étions arrêtés à un feu, il se tourna vers moi et me demanda très

simplement : « Pourquoi est-ce qu’Allah voudrait que des gens tuent d’autres

gens ? Tu ne crois pas, Murad, qu’Allah préférerait plutôt que tu apprennes aux

autres à lire ? »

Je restai un instant interdit, avant de lui servir mon stock de réponses

convenues, sur le thème de la nécessité du djihad, seul bouclier de ma religion

face à l’oppression occidentale. Mais la candeur de la question de Tony

m’ébranla profondément. Depuis ma conversion, sept ans plus tôt, j’avais

appris à me trouver ou à m’inventer des ennemis : les chiites, les Frères

musulmans, les racistes de Luton et plus récemment le gouvernement

américain. J’en étais venu à me définir en fonction de ceux et de ce que je

détestais. Ces ennemis représentaient une soupape pour la colère qui bouillait

en moi. Mais ils dissimulaient les véritables raisons de cette haine. La fureur

et la frustration ne m’avaient jamais lâché depuis mon enfance : il était

tellement plus facile de haïr que de se réconcilier avec son passé.

Lorsque j’étais confronté à des questions douloureuses, mon réflexe était

d’accuser le diable de vouloir miner ma foi. Depuis que j’étais devenu

musulman, imams et savants divers n’avaient eu de cesse de me rappeler que

Satan cherchait constamment à semer le doute dans les esprits. Comme il est

écrit dans le Coran : « Satan dit : “Ô mon Seigneur ! Parce que Tu m’as induit

en erreur, je montrerai le chemin de l’erreur à l’humanité sur Terre, et je les

tromperai tous. À l’exception de ceux de Tes serviteurs que Tu auras

choisis15.” »

Pris dans le tourbillon hédoniste de ma vie avec Cindy, je me sentais faible,

comme si je retournais à mes jours d’errance dans les clubs de Korsør.

Je devais me sortir de là avant que les sables mouvants se referment sur moi.

Ce fut paradoxalement mon épouse qui m’y aida, pour un temps tout du moins.

« Tu veux bien revenir ? » fut la première chose que me dit Karima lorsque

je décrochai mon téléphone. C’était le début du printemps 2005. Elle semblait

plus lasse que réellement désireuse de renouer avec moi. Même ainsi, j’étais

fou de joie à la simple idée de retrouver mes enfants. Les parties de jambes en

l’air avec Cindy me manqueraient, mais certainement pas ce mode de vie

dissolu et encore moins l’absence totale de projet.

Grâce à cette force redoutable qu’est le repentir, je tournai la page de cet

interlude chaotique. En marchant dans les rues de Luton, je récitais

intérieurement les paroles d’Allah : « Les vrais croyants sont ceux-là qui,

après avoir accompli une mauvaise action, ou avoir fait du tort à leur âme, se

souviennent de Dieu, et Lui demandent pardon pour leurs péchés – Qui

pardonne les péchés, si ce n’est Dieu16 ? »

8

Le MI5 débarque à Luton

Printemps-automne 2005

Le 30 avril 2005, le magazine *Newsweek* publia un article incendiaire. Des

soldats américains cantonnés à Guantanamo Bay avaient souillé le Coran et

humilié des prisonniers.

Selon le journaliste, « des interrogateurs, afin de faire réagir des suspects,

ont jeté un exemplaire du Coran dans les toilettes et ont traîné un détenu avec

un collier et une laisse de chien. Un porte-parole de l’armée a confirmé que

des mesures disciplinaires pour maltraitance sur prisonniers avaient d’ores et

déjà été prononcées contre dix interrogateurs de Guantanamo Bay, parmi

lesquels une femme qui avait exhibé sa poitrine, passé une main dans les

cheveux d’un détenu et s’était assise sur les genoux de celui-ci1 ».

Newsweek infirma par la suite une partie de son article, mais le mal était

fait : aux quatre coins du monde, l’indignation des musulmans fut générale. Il y

eut des émeutes sanglantes en Afghanistan, et au Pakistan, Imran Khan,

politicien de l’opposition, se servit de cette histoire2 pour saper l’image du

chef militaire du pays, le général Pervez Musharraf. Un peu partout, les

communautés et groupes pro-djihadistes avaient soif de vengeance, et notre

bande de Luton en faisait partie.

Omar Bakri contribua à l’organisation d’une manifestation devant

l’ambassade américaine à Londres, sur Grosvenor Square, à la mi-mai, et je

me joignis au convoi qui partit de Luton1.

On peut encore trouver une vidéo3 de cet événement sur Internet, et au

milieu des hommes d’origine pakistanaise et arabe hurlant diverses insanités,

on peut voir un grand Danois aux épaules larges piétiner une bannière étoilée

enflammée sur le trottoir londonien, tout en souriant et en chantant.

« Bomb, bomb USA » (« Attentats, attentats sur les USA »), *« Remember,*

remember, eleventh September » (« Souvenez-vous, souvenez-vous du 11-

Septembre ») : les chants étaient aussi provocants que possible. Nous finîmes

par nous agenouiller pour prier, avant que, à ma grande surprise, les quelque

deux cents manifestants se dispersent, comme si quelques slogans avaient suffi

à restaurer l'honneur de l'islam et avaient suffisamment fait trembler les

diplomates du Grand Satan derrière les vitres blindées de leur ambassade.

J'étais fou de rage. Je commençais à peine à ressentir l'effet de

l'adrénaline, et déjà, la manifestation touchait à son terme. Ces soi-disant

militants n'étaient que des poules mouillées. Nous avions le devoir de nous en

prendre au cordon de policiers et de tenter de pénétrer dans l'ambassade.

Nous nous ferions certainement matraquer et arrêter, mais ce ne serait rien en

comparaison du mal fait à notre foi. Je fulminais, impuissant, et profondément

déçu par Omar Bakri. Il avait prononcé un discours enflammé avant de se

retirer dans sa confortable voiture. Tout cela n'était que des paroles en l'air.

J'en venais même à me demander s'il avait réellement des contacts en Irak et

sur d'autres fronts djihadistes.

Je retournai le soir même à Luton, déterminé à affronter ces matamores qui

ne juraient que par le djihad, mais refusaient de sauter un repas. Avec la

passion d'un homme tout juste revenu de récents égarements, je me jetai

à corps perdu dans des recherches sur le salafisme et la guerre sainte. En tant

que simple musulman, je ne pouvais prétendre à édicter une fatwa, mais

j'avais pour projet de publier une brochure, *Exposing the Fake Salafis*,

« Les faux salafistes enfin démasqués ».

Les quelques semaines qui suivirent, je travaillai jour et nuit à la rédaction

d’un pamphlet qui devint article puis traité, plus de cent quarante pages de

rhétorique léchée, fourmillant de citations du Coran et d’anciens savants.

Les faux salafistes aimaient s’entendre pérorer, mais étaient secrètement de

mèche avec les *kouffar* qui occupaient la terre d’islam.

« De nos jours les faux salafistes usent de mille et une excuses pour nier

l’obligation du *Djihad Fard Ayn* en Irak et sur d’autres terres d’islam, et nier

du coup que ceux qui secondent les *kouffar* [mécréants] dans cette croisade

contre l’islam sont des apostats », écrivais-je.

Ma conclusion était un véritable appel aux armes : « Ton devoir en tant que

vrai musulman est de soutenir tes frères et sœurs musulmans, qui, à cet instant

même, se font assassiner par les nouveaux croisés et les juifs. Je te demande

avec tout le respect que je te dois de faire au moins la *Dua* [invocation, prière]

pour eux, de récolter des fonds pour eux et de t’efforcer autant que tu peux de

rejoindre la ligne de front où luttent tes frères, ou tout du moins d’aider

quelqu’un à s’y rendre. »

Intellectuellement (faute de mieux), j’étais déjà sur le champ de bataille.

Un matin de juin 2005, quelqu’un frappa à la porte de notre maison, alors

que j’étais en train d’étudier des textes sacrés (nous avions déménagé sur

Pomfret Avenue, une autre rue anonyme de Luton). Je regardai par la fenêtre de

la chambre et j’aperçus un policier. De nouveaux coups à la porte.

Je chuchotai à Karima de leur dire que je n’étais pas là.

Sur le palier du premier, je dressai l’oreille.

« Qu’est-ce que vous voulez ? demanda Karima.

– Nous sommes de la police. Nous aimerions parler à M. Storm.

– Il n’est pas chez lui.

– Nous savons qu’il est ici. »

J’enfilai quelques vêtements et je descendis.

Bien que très courtois, le policier ne donna pas son nom.

« Pourriez-vous me suivre, monsieur Storm ? Nous aimerions vous poser

quelques questions. »

Il semblait avoir servi ce refrain une bonne centaine de fois.

« Non, répondis-je. Je refuse de vous suivre, en revanche, vous pouvez

entrer chez moi. »

Il déclina à son tour, et je lui demandai ce dont il retournait.

« Quelqu’un s’est rendu dans une station-service au volant de votre voiture,

a fait le plein, puis est reparti sans payer. »

Je savais qu’il s’agissait d’une supercherie. Je me serais attendu à mieux de

leur part.

« Tenez, prenez la clé. Allez voir la jauge. Personne n’a fait le plein. »

Je l’accompagnai dehors et déverrouillai ma voiture. À peine avais-je mis

le contact que le policier disparut. À sa place, un fringant jeune homme au

costume impeccable ouvrit la portière passager.

« Monsieur Storm, je m’appelle Robert. Je travaille pour les services de

renseignement britanniques. »

Je sentis un nœud se serrer dans mon ventre.

« D’accord, dis-je faiblement en descendant de voiture. De quoi voulez-

vous me parler ?

– La situation est très sérieuse, dit Robert, vraiment très, très sérieuse. Nous

devons absolument discuter. »

J’avais du mal à saisir en quoi la situation était à ce point sérieuse.

Je l’invitai à me suivre chez moi, mais j’insistai sur le fait que je n’avais rien

à lui dire.

Il refusa ma proposition, et nous restâmes là, debout à côté de la voiture.

En reprenant mes esprits, je fus frappé par la jeunesse de mon interlocuteur.

Il semblait tout juste sorti de la fac. C’était sans doute l’une des premières fois

qu’il travaillait sur le terrain.

Peut-être les services de renseignement étaient-ils au courant de ma rechute

dans la drogue et me croyaient-ils à présent plus vulnérable.

« Puis-je vous poser quelques questions ? » reprit-il. Je remarquai les

coups d'œil de voisins, sur le trottoir d'en face, qui partaient travailler.

« Morten, dit-il d'un ton qu'il voulut décontracté, le Royaume-Uni est

actuellement gravement menacé par le terrorisme.

– Pour commencer, je m'appelle Murad, répliquai-je. Ensuite, vous n'avez

absolument rien à craindre des musulmans. L'IRA a perpétré des attentats,

pourquoi ne pas vous inquiéter des catholiques, ou de l'ETA basque ?

Pourquoi harceler les musulmans ? Le Royaume-Uni n'a jamais subi le

moindre attentat terroriste fomenté par des musulmans. »

Me sentant en verve, j'évoquai l'Irak. « Combien de centaines de milliers

d'enfants avez-vous tués ? Ça vous étonne tant que ça, que les musulmans

soient en colère ? Vous pensez pouvoir nuire à autrui sans vous attendre à une

riposte ? Je n'ai pas peur de vous. Si vous le souhaitez, je mets quelques

vêtements dans un sac et je vous suis au poste. »

Robert sourit et hocha la tête.

« Nous ne souhaitons pas vous arrêter. Nous aimerions simplement vous

demander certaines choses. »

D’un point de vue extérieur, la scène devait être surréaliste : un Danois

musulman et un agent du MI5, en plein débat politico-religieux, au beau milieu

d’une rue résidentielle de Luton.

Robert mit soudain un terme aux généralités :

« Que pensez-vous d’Abou Hamza ? »

Abou Hamza Al-Masri était un imam égyptien très engagé, connu dans la

presse à scandale britannique sous le surnom de « Captain Hook », « capitaine

Crochet », à cause de la prothèse qui remplaçait sa main. Il prétendait avoir

perdu ses deux mains lors d’un déminage en Afghanistan. Il avait été imam de

la mosquée de Finsbury Park2.

« Je ne sais pas grand-chose sur lui », répondis-je, et c’était là la pure

vérité. Nos chemins ne s’étaient jamais croisés, et je n’avais jamais assisté

à aucun de ses prêches. « Mais je ne vous ferai pas le plaisir de le charger

pour sauver ma peau. Vous êtes un mécréant, et lui est un frère musulman. »

Nous discutâmes deux heures durant, debout à côté de la voiture, devant

chez moi. Pendant tout ce temps, je me demandais si j’allais devoir répondre

d’un ou plusieurs chefs d’inculpation pour mes activités passées et présentes.

Peut-être le MI5 savait-il que j’étais en train de rédiger un traité justifiant le

djihad, peut-être m’avaient-ils identifié lors de la manifestation devant

l’ambassade américaine à Londres. À moins que le centre islamique de Luton,

qui nous considérait, mes amis et moi, comme de dangereux extrémistes,

m’aient tout bonnement balancé.

Robert finit par prendre congé. Nous échangeâmes une poignée de main,

tous les deux bien conscients que j’étais à présent de la partie, à titre semi-

officiel. Ce que j’ignorais, en revanche, c’était que deux agents des services

de renseignement danois avaient assisté à ce long échange, dans une voiture

garée tout près. Le MI5 et leurs homologues scandinaves s’accordaient à me

trouver digne d’intérêt et cherchaient à profiter de mon carnet d’adresses.

À peine trois semaines après cette conversation, le 6 juillet 2005, les

principaux chefs d’État se réunirent dans un palace écossais pour le sommet du

G8, sous la présidence de Tony Blair. Après près de huit ans à son poste, ce

dernier avait longtemps paru inattaquable. Il avait enchaîné le Royaume-Uni

à l’Amérique de Bush, par son soutien aux guerres d’Afghanistan et d’Irak, où

un important contingent britannique restait encore déployé. Mais, à l’échelle

nationale, l’opinion publique avait fini par s’opposer à cette entrée en guerre.

La raison première de l’invasion avait été remise en cause : les preuves selon

lesquelles Saddam Hussein se trouvait en possession d’armes de destruction

massive auraient été, dans le meilleur des cas, quelque peu enjolivées.

En outre, ces conflits avaient provoqué la colère de nombreux Britanniques

musulmans. Quelques-uns s’étaient rendus au Pakistan dans le but de se joindre

à Al-Qaïda, aux talibans ou à d’autres groupes. Certains y étaient restés, s’y

étaient fait tuer, ou avaient disparu en territoire tribal, sans qu’on sache ce qui

leur était advenu. Très peu étaient rentrés au pays.

Au matin du 7 juillet, alors que Blair et ses principaux ministres

présentaient l’ambitieux agenda du sommet, on lui passa une note. Trois

terroristes avaient perpétré un attentat dans le métro de Londres : il y avait des

morts, et la capitale était totalement paralysée. Peu après, un quatrième

terroriste se fit exploser dans un bus londonien.

Blair quitta la conférence, visiblement secoué.

« Il apparaît très clairement que Londres vient d’essuyer une série

d’attentats terroristes », déclara-t-il avant de se précipiter à bord d’un

hélicoptère.

Ce matin-là, je n’eus pas immédiatement vent du carnage qui avait eu lieu

à une cinquantaine de kilomètres plus au sud ; à plus forte raison ignorai-je que

les terroristes avaient pris un train en provenance de Luton pour rallier la

capitale. Pourtant, sans que je le sache, ce que j’avais dit à Robert quelques

semaines plus tôt – à savoir, que le Royaume-Uni n’avait rien à craindre des

musulmans – était soudain nul et non avenu. Et, à mesure que la nouvelle de

l’attentat se répandait, je suscitais un nombre croissant de regards hostiles,

alors que je traversais Luton dans ma tenue musulmane traditionnelle.

Un ami m’appela pour m’informer des événements et nous nous retrouvâmes

aussi vite que possible au centre communautaire de Woodland Avenue. Nous

redoutions tous une réaction violente à notre encontre. Des chiffres avaient été

rendus publics : une cinquantaine de morts et plusieurs centaines de blessés.

Les pertes avaient beau être exclusivement civiles, je trouvai encore le

moyen de justifier ces attentats. Des frères musulmans avaient suscité la terreur

dans les cœurs des *kouffar* et avaient porté un coup dur au cœur financier d'un

État qui faisait la guerre à des musulmans. Ces attentats coûteraient

certainement des dizaines de millions à l'économie britannique, autant d'argent

qui aurait pu être investi dans l'effort de guerre.

J'étais gonflé à bloc par l'adrénaline. Nous discutions souvent du djihad.

Nous avions prié pour nos frères en Irak. Et, à présent, la guerre sainte était

à nos portes. Le Royaume-Uni allait-il se transformer en une nouvelle ligne de

front de cet affrontement mondial ? Tout semblait alors possible.

Le lendemain, à Londres, où j'allai assister à un mariage musulman, la

tension était palpable. Un jeune homme blanc nous vit passer dans la rue et

leva la main, comme s'il pointait un pistolet dans notre direction. Je pilai,

descendis de voiture et le hélai en m’approchant de lui. Voyant la couleur de

ma peau, il crut sûrement avoir affaire à un allié de circonstance.

Je lui crachai dessus et il se précipita jusqu’à son véhicule pour prendre un

pied-de-biche. Je m’apprêtais à lui bondir dessus, mais on m’empêcha de

passer à l’action. Nous étions tous venus pour fêter un mariage musulman, pas

pour participer à une bagarre de rue.

Les musulmans de Luton durent supporter un regain d’agressions. Karima fit

l’objet d’insultes et de harcèlement. Des réunions communautaires

rassemblaient divers courants de l’islam qui en temps normal s’évitaient : ils

étaient à présent unis par une menace commune.

Omar Bakri Mohammed tira profit des attentats du 7 juillet. Il convia

certains de ses plus proches acolytes à une réunion à Leyton, dans l’est de

Londres, quelques jours après les événements. Selon lui, la situation avait

changé du tout au tout. Le fameux « accord de sécurité » (selon lequel les

djihadistes britanniques ne pouvaient s’en prendre au pays qui les hébergeait,

sur son propre territoire) était à présent sans valeur.

« L’heure est maintenant venue de mener le djihad au Royaume-Uni,

déclara-t-il. Vous êtes libres de faire ce que vous voulez. »

Peut-être savait-il pertinemment qu’il ne risquait rien. La plupart de ses

acolytes n’étaient pas prêts à suivre la voie des terroristes du 7 juillet. Mais ce

n’était pas faute d’y avoir été autorisés.

Sans l’intervention involontaire d’un ancien camarade danois et d’un

téléphone portable oublié, j’aurais sans doute continué à écouter les discours

va-t-en-guerre d’Omar Bakri et à m’entraîner dans la campagne anglaise

jusqu’au jour fatidique où le djihad m’aurait appelé.

J’avais fait la connaissance de Nagieb en 2000 : Danois d’origine afghane,

il était alors étudiant dans une école de journalisme. Il savait que j’avais passé

du temps au Yémen et il désirait à présent s’y rendre afin de réaliser un film

sur les moudjahidine qui s’y trouvaient. Il avait besoin de ma présence à ses

côtés, afin de se voir ouvrir certaines portes.

Le projet m’enthousiasma aussitôt : je commençais une fois de plus

à tourner en rond et j’avais toujours à cœur de retourner un jour sur une

véritable terre d’islam, ainsi qu’Allah l’ordonnait. J’avais plus en commun

avec les amis que j’avais laissés là-bas qu’avec les fanfarons du Royaume-

Uni. Le tumulte qui avait suivi les attentats londoniens avait fini par s’apaiser,

et je redoutai que le MI5 entre à nouveau en contact avec moi dans l’espoir

d’en découvrir plus sur les cellules djihadistes basées au Royaume-Uni, à la

lueur du drame qui avait secoué la capitale et l’ensemble du pays.

Je commençai même à endoctriner mon propre fils, âgé alors de 3 ans. Nous

jouions à un jeu de question/réponse.

« Qu’est-ce que tu veux être ?

– Je veux être un moudjahid.

– Pour quoi faire ?

– Pour tuer des *kouffar*. »

Selon mon raisonnement, si les enfants occidentaux avaient le droit de tuer

des personnages à la peau basanée et coiffés de turban dans des jeux vidéo,

j’avais bien le droit d’enseigner la vengeance à mon fils. Là encore, c’était la

haine qui me guidait.

Ma relation avec Karima ne s’était jamais entièrement remise de nos

épreuves. Lorsque j’avais accepté de vivre à nouveau avec elle, Cindy m’avait

recherché et était venue chez moi, sans s’attendre à y trouver Karima. Pour la

deuxième fois de mon existence, je vis Karima donner libre cours à son

tempérament volcanique : elle agonit Cindy d’un torrent d’insultes, moins

furieuse que nous ayons couché ensemble que de ce qu’elle incarnait : la

décadence et la permissivité des Occidentales.

Lorsque j’informai Karima que je projetai de retourner au Yémen, elle

haussa les épaules et se détourna. Aucune discussion, rien que de la

résignation. Elle se sentait de trop, abandonnée.

Au regard de ce qui devait se passer, cette réaction paraît des plus logique.

Un après-midi, Karima était sortie. Son téléphone, qu’elle avait oublié, sonna.

Je le pris et lus ce SMS : « Rendez-vous à l’hôtel. Je t’aime. »

Ce n’était pas le fait qu’elle ait trouvé quelqu’un d’autre qui me mit hors de

moi : nous ne partagions plus la moinde intimité depuis longtemps, notre

relation tenait plus du pacte tacite pour le bien des enfants. C’était le fait

qu’elle continue à vivre sous ce toit à mes frais, le fait qu’elle portait encore

mon nom afin de ne pas être obligée de rentrer au Maroc et le fait que, bien

qu’elle acceptât de prendre un autre époux dans l’islam, elle refusait tout

divorce dans la loi britannique.

À son retour, elle était nerveuse. Avais-je vu son téléphone quelque part ?

Je mentis. Il était dans ma poche.

« Je veux que tu restes sur le seuil de la maison pendant que je le cherche. »

Elle avait toujours eu du mal à garder son sang-froid.

Dehors, j’appelai le numéro de l’expéditeur du SMS évocateur. Un homme

décrocha. J’apprendrais par la suite qu’il s’agissait d’un Palestinien habitant

Luton, dont l’épouse, une Marocaine, était l’une des meilleures amies de

Karima. Karima et lui s’étaient secrètement mariés selon les lois musulmanes.

Je rentrai chez nous et la mis face à ses responsabilités.

« Je sais exactement à quel petit jeu tu joues, lui dis-je posément. Je sais où

tu te rends, et tout le reste. Je ne te demande qu’une chose : laisse-moi mes

enfants. »

Elle me toisa avec mépris.

« Tu ne reverras plus jamais tes enfants, répondit-elle. Jamais. »

Elle attrapa Oussama et Sarah et se dirigea vers la porte. Je la retins par le

bras, elle tourna les talons et me gifla. Puis elle tira Oussama par la capuche

de son manteau, manquant de l’étrangler. Il pleurait et criait.

« Oussama reste avec moi », dis-je à Karima tandis que mon fils se

recroquevillait à terre.

Je quittai assez rapidement le domicile en compagnie de mon fils de 3 ans

et j’appris dès le lendemain que la police me recherchait activement. Karima

leur avait dit que j’avais enlevé Oussama. J’avais l’impression d’être en

cavale pour un crime que je n’avais pas commis.

Avant que la moindre réunion de médiation soit envisagée, Karima partit

pour le Maroc avec Sarah, sans me prévenir, ni même voir une dernière fois

Oussama.

La police finit par me retrouver chez un ami, à Luton. Contraint de sortir,

j’avais confié mon fils aux soins de la mère de cet ami. À mon retour, ses yeux

étaient rouges et gonflés.

« Ils ont emmené Oussama, sanglota-t-elle. Ils ont dit qu’ils l’amenaient au

commissariat. »

Je demandai à des camarades salafistes de me prêter main-forte et me

rendis au commissariat accompagné d’une douzaine d’entre eux. La salle

d’attente s’emplit soudain de barbes et de robes.

J’étais fou furieux.

« Où est mon fils ? tonnai-je d’un ton impérieux. Rendez-moi mon fils. »

Oussama avait été pris en charge par les services sociaux, et on m’indiqua

un bâtiment adjacent où je me rendis aussitôt, tandis que le reste de cette

improbable délégation occupait la salle d’attente du commissariat.

Par la fenêtre d’une autre salle d’attente tout aussi terne, je contemplai un

millier de teintes de gris différentes. À l’approche de l’hiver britannique,

Luton n’avait rien de réjouissant. Une femme finit par me rejoindre en

compagnie d’Oussama.

À mon grand soulagement, il ne dit pas « À mort Bush et les *kouffar*, vive

les moudjahidine ! » J’aurais perdu sa garde dans l’instant et jusqu’à la fin des

temps. Il se contenta de se précipiter vers moi et se jeta dans mes bras.

« Pourquoi l’avez-vous pris ? demandai-je à la femme.

– On nous a dit que vous l’aviez enlevé, répondit-elle.

– Où est sa mère ?

– Nous l’ignorons.

– Précisément, répliquai-je, incapable de dissimuler le sentiment de

victoire que j’éprouvai. Elle est au Maroc, avec ma fille. C’est moi qui

devrais porter plainte contre elle pour enlèvement. »

Je sortis du bâtiment, serrant fermement la main de mon fils, à la tête d’un

groupe de salafistes barbus aux mines furieuses, venus sauver un enfant nommé

Oussama des griffes des services sociaux de Bedfordshire.

9

Le cheikh

Fin 2005-fin de l’été 2006

Une blague circule depuis fort longtemps dans le monde arabe. Il en existe

différentes versions, mais on peut la résumer ainsi. Des millénaires après

avoir créé la Terre, Dieu vient voir comme les choses ont évolué. Il considère

d'abord l'Égypte : « Ah, s'émerveille-t-Il, cette industrie, toutes ces villes, ces

superbes édifices : j'ai presque failli ne pas la reconnaître. » Puis Il se penche

sur la Syrie : « Ah, dit-Il, la splendeur de l'architecture, la sophistication de la

société. » Dirigeant Son regard plus au sud, Il aperçoit alors quelque chose de

plus familier : « Ah, le Yémen. Tel qu'au premier jour. »

J'eus le même sentiment lorsque, fin 2005, j'atterris à Sanaa. Le Yémen

était un pays qui m'attirait toujours à lui, en dépit de son extrême pauvreté, du

traitement quasi médiéval qui était réservé aux femmes et du dossier sans

cesse grossissant que les services de renseignement yéménites conservaient au

nom de Murad Storm.

J’avais de bonnes raisons de revenir : je devais aider Nagieb à réaliser son

film et reprendre contact avec d’anciens amis, tout du moins ceux qui ne

croupissaient pas en prison aux frais de l’État yéménite. Cette fois, je me

sentais différent. J’allais avoir 30 ans et j’étais accompagné de mon fils,

Oussama. J’allais pouvoir l’élever en bon musulman, dans la crainte de Dieu.

Un nouveau départ. C’était comme si j’avais besoin d’un nouveau départ

tous les dix-huit mois. Était-ce par ennui ? Étais-je guidé par l’espoir de

trouver un jour la femme parfaite ? Ou n’était-ce là qu’une simple pulsion, qui

me poussait à être toujours par monts et par vaux ?

L’islam me tenait toujours autant à cœur. Je m’inscrivis à l’université

islamique Al-Iman de Sanaa, toujours dirigée par le cheikh Abdul Majid Al-

Zindani. Depuis notre dernière entrevue, sept ans auparavant, lorsque j’avais

insolemment remis en question la pureté de sa foi, le cheikh avait attiré

l’attention des États-Unis. Il était à présent étiqueté « terroriste international1 »

pour avoir récolté des fonds au profit d’Al-Qaïda. Malgré tous ces honneurs,

on le trouvait encore dans les murs d’Al-Iman. Il m’accueillit les bras ouverts,

m’assignant spécialement une salle afin que je puisse y étudier en paix. Al-

Zindani s’attacha considérablement à Oussama, qui m’accompagnait lorsque je

me rendais à l’université.

Je retrouvai également Abdul, le jeune Yéménite si fier des liens qu’il

entretenait avec Oussama Ben Laden. Son anglais s’était encore amélioré, et il

s’était récemment marié. Il habitait une maison plus grande à Sanaa, devant

laquelle il garait sa voiture presque neuve. Le fait d’être messager d’Al-Qaïda

ne l’avait manifestement pas empêché de se lancer dans quelques affaires

lucratives.

Je me sentais revigoré, loin des tergiversations sans fin des faux djihadistes

de Grande-Bretagne, dans un pays où la prison et même la mort étaient des

risques quotidiens, un pays qui se trouvait au centre d’un réseau qui s’étendait

jusqu’au Pakistan et à l’Indonésie à l’est, et jusqu’à la Somalie au sud.

Je découvris que la présence djihadiste s’était intensifiée en mon absence,

malgré la surveillance chaque jour plus importante des autorités.

La rumeur annonça très vite le retour du grand Européen à Sanaa, celui qui

avait les cheveux roux et des tatouages. Un homme en particulier était curieux

de faire ma connaissance. Il avait appris que j’avais passé quelque temps

à Ta’izz en 2002 et savait que j’avais étudié à Dammaj.

Il s’appelait Anwar Al-Awlaki. Il enseignait à l’université Al-Iman et lui

aussi n’était revenu au Yémen que récemment.

Le père d’Awlaki était un membre éminent de l’élite yéménite, un puissant

représentant de la tribu Awalik. Il avait étudié aux États-Unis, où Anwar était

né, et avait été ministre de l’Agriculture de son pays natal. Début 2006, je fus

convié à un banquet au domicile familial.

Awlaki avait demandé à un converti australo-polonais, qui étudiait au

Centre des langues orientales de Sanaa et se faisait appeler Abdul Malik,

d’inviter à dîner une poignée de jeunes musulmans étrangers. Malik s’appelait

en vérité Marek Samulski. Âgé d’une trentaine d’années, il était grand et bien

bâti, et à l’instar de nombreux salafistes occidentaux, s’était radicalisé dans le

sillage des événements qui avaient suivi le 11-Septembre. Son épouse sud-

africaine l’avait persuadé de s’installer au Yémen afin que leurs fils puissent

être élevés en bons musulmans.

Awlaki jouissait déjà d’une certaine réputation de prédicateur au sein des

cercles extrémistes occidentaux. Je n’avais qu’une vague connaissance de ses

sermons en anglais, parce que je préférais entendre les savants qui

s’exprimaient en arabe, mais je savais que c’était une étoile montante du

salafisme.

La demeure des Awlaki était une imposante maison de deux étages, en

pierre grise, non loin de la vieille université de Sanaa : son architecture

répondait aux canons traditionnels du Yémen, avec de vastes fenêtres. Le cadet

des Awlaki occupait le premier étage en compagnie de sa première épouse,

une femme issue d’une famille influente de Sanaa, qui avait vécu avec lui aux

États-Unis.

Je me rendis au dîner avec mon fils. C’était une fraîche soirée de janvier,

l’un des rares mois de l’année où la météo de Sanaa rappelle celle de

l’Europe du Nord. J’achetai un nouveau *thawb* à Oussama pour qu’il

apparaisse sous son meilleur jour.

Nous fûmes introduits dans l’appartement d’Awlaki, meublé avec un goût

raffiné, sans ostentation. Les murs étaient recouverts de livres, des ouvrages

islamiques pour la plupart. Samulski me présenta à l’imam, qui m’inspira

d’emblée beaucoup de sympathie. Il était affable et très cultivé, avec un air

savant et un indéniable charisme. Il était plein d’assurance, sans pour autant

paraître arrogant. En outre, il était d’une grande finesse d’esprit, rehaussée par

son humour. Awlaki présentait bien, sa barbe était impeccablement taillée, et

derrière ses lunettes à fine monture, ses yeux marron avaient une expression

douce. Comme la majorité des Yéménites, il était mince ; mais, contrairement

à la plupart, il mesurait plus d’un mètre quatre-vingts. Il parlait anglais et

arabe avec la même aisance, et c’était un hôte généreux.

« Dammaj vous a plu ? me demanda-t-il.

– Ce lieu m’a ouvert les yeux. Et le cheikh Mouqbil était aussi savant

qu’intelligent. Je ne regrette qu’une chose : que mon arabe n’ait pas été

meilleur à l’époque.

– Maîtrisez-vous mieux la langue à présent ?

– Oh, bien mieux. Mais mon arabe religieux reste meilleur que mon arabe

de tous les jours. »

Awlaki désirait en savoir plus sur les contacts que j’avais à Sanaa et Ta’izz.

Il m’interrogea sur les autres étrangers de mon cercle ainsi que sur certains

amis yéménites – comme Abdul, par exemple. Apparemment, il désirait

s’adresser à un plus large auditoire d’islamistes, à Sanaa et au-delà.

Je demandai à Awlaki depuis combien de temps il se trouvait au Yémen.

« Par intermittences, environ trois ans. Il m’arrive de m’y ennuyer, mais la

vie en Occident n’a pas été facile après le 11-Septembre.

– Ici non plus », répondis-je en riant.

Nos échanges ne furent en apparence guère plus que badins, mais après

coup, je me dis qu’avec un grand tact il avait voulu me jauger, sonder la

sincérité de mon engagement et estimer la valeur des cercles dans lesquels

j’évoluais.

À un moment, le fils d’Awlaki, Abdulrahman, vint lui présenter ses devoirs.

Il avait une dizaine d’années, il était grand pour son âge, avec les yeux de son

père. Le lien qui les unissait était flagrant. Abdulrahman semblait vénérer son

père, qui de son côté se montrait bien plus affectueux et bien plus attentionné

que l’écrasante majorité des pères yéménites dont j’avais fait la connaissance.

Doux et poli, Abdulrahman joua avec Oussama durant la soirée, malgré leur

différence d’âge.

Samulski, sans doute avec l’accord préalable d’Awlaki, proposa de créer

un cercle d’étude afin d’en apprendre plus sur l’islam – un rendez-vous

hebdomadaire destiné à un groupe d’étudiants choisis qui discuteraient des

problèmes d’actualité et de leur implication dans l’islam. Awlaki y consentit,

et je me proposai d’accueillir à l’occasion ces réunions.

Awlaki commença donc à donner ses leçons chez moi, devant un petit

groupe de salafistes anglophones. C’était une vieille demeure superbe aux

murs blanchis à la chaux, que j’avais décorée de meubles arabes bleu sombre

et d’un épais tapis yéménite. Le fait de le recevoir était pour moi un privilège,

mais de toute évidence, il appréciait également notre compagnie. Nous étions

plus au fait du monde que la plupart de ses élèves, et il adorait être notre

mentor, nous voir boire chacune de ses paroles. Assis en tailleur par terre, ses

notes devant lui, il se plaisait à étaler son intelligence et son savoir avec une

éloquence posée, en nous jetant de temps en temps un regard par-dessus ses

lunettes.

Il se concentrait essentiellement sur la jurisprudence islamique relative au

djihad, étayant ses thèses de versets du Coran et d’un grand nombre de hadiths.

L’un de ses tracts les plus populaires sur Internet, *« 44 Ways of Supporting*

Jihad », « 44 façons de soutenir le djihad2 », naquit de ces leçons données sur

mon tapis.

Il réservait principalement son courroux au gouvernement yéménite,

coupable de coopérer avec les États-Unis. L’une de ses phrases préférées

était : « Nous devrions commencer par balayer devant notre porte. »

Une fois la leçon achevée, il ne restait jamais déjeuner ou dîner en notre

compagnie, sans doute par souci de garder une certaine distance. Il lui arrivait

d’accepter poliment un biscuit avant de partir. Si Omar Bakri était un

gourmand invétéré, Awlaki avait plutôt l’étoffe d’un ascète.

Mais, à mesure que j’appris à le connaître, notre relation se fit plus

informelle. Il avait un sens de l’humour certain et aimait les conversations

franches. Certains des étudiants qui assistaient à ses leçons faisaient preuve

d’une déférence qui confinait à l’obséquiosité. Venant de moi, c’était la

dernière chose qu’il avait à redouter, et il me prit sans doute en affection parce

que je ne craignais pas de me mettre à son niveau.

Qualité rarissime, Awlaki combinait ses connaissances avec son talent

d’orateur et une vaste compréhension du monde. Nombreux furent les imams

dont j’entendis les prêches, qui pouvaient parler sans fin des nuances du

Coran, sans parvenir pour autant à toucher un large public, et plus

particulièrement les jeunes.

Je me mis à me renseigner à son sujet et à le questionner sur sa vie en

dehors du Yémen, afin d’en découvrir un peu plus sur l’homme qu’il était, au-

delà de sa réputation. Il était de cinq ans mon aîné. Il était né au Nouveau-

Mexique en 1971 à l’époque où son père y étudiait, et était venu au Yémen

pour la première fois à l’âge de 7 ans. Durant toute sa scolarité, il avait été un

élève brillant et avait décroché une bourse complète pour étudier aux États-

Unis.

Il avait opté pour l’ingénierie civile à la Colorado State University, à Fort

Collins : il me confia qu’il aimait beaucoup aller pêcher dans les Rocheuses,

toutes proches. Puis il était retourné brièvement au Yémen pour se marier,

avant de revenir aux États-Unis. Prédicateur renommé dans les mosquées de

Denver et ses environs, il en était venu à la conclusion que l’éducation et la

propagation de l’islam constituaient sa véritable vocation3. Il devait me dire

plus tard que c’était, entre autres raisons, la campagne menée par les États-

Unis pour chasser les troupes de Saddam Hussein du Koweït en 1991 qui

l’avait poussé à prendre sa religion « plus au sérieux41.

En 1996, à tout juste 25 ans, il fut nommé imam de la mosquée Rabat de San

Diego, un petit bungalow coincé entre deux propriétés de type ranch à La

Mesa. Il me dit que le climat de la Californie du Sud lui avait beaucoup plu et

qu’il était resté là-bas près de cinq ans. À raison, Awlaki était fier de son

cursus universitaire aux États-Unis. Il quitta la côte ouest pour prêcher au

centre islamique Al-Hijrah, dans le nord de la Virginie, et s’inscrivit à la

George Washington University, afin d’y passer un doctorat en ressources

humaines. À la fin du premier semestre, il obtint la moyenne générale de

3,85/45.

Le jeune imam semblait avoir devant lui un avenir radieux : il était brillant,

avait des relations et une excellente formation universitaire. L’université de

Sanaa attendait son retour, avec à la clé le poste de directeur de la toute

nouvelle faculté d’éducation, créée afin de relever le niveau de l’éducation

dans ce pays pauvre et rongé par l’illettrisme.

Et puis, soudain, après le 11-Septembre, tout changea.

Un des nombreux articles que je trouvai à son sujet retint plus

particulièrement mon attention : il avait été publié le lendemain des attentats

du 11 septembre. Une photojournaliste du *Washington Post*, Andrea Bruce

Woodall, s’était rendue au centre Al-Hijrah, qui avait organisé une prière

interreligieuse. Elle avait photographié Awlaki en plongée, avec sa calotte et

ses mains jointes. « On peut voir la douleur éprouvée par les musulmans, mais

aussi leur peur à l'idée de devenir les boucs émissaires de cette tragédie »,

écrivait Woodall6.

Peu après les attentats, Awlaki donna une interview au *National*

Geographic.

« Il est impossible que les gens qui ont commis ça soient des musulmans, et

s'ils se prétendent musulmans, alors c'est qu'ils ont perverti leur religion,

déclarait-il. J'ajouterai également que ces événements nous ont mis sur le

devant de la scène. Nous faisons comme jamais l'objet de la curiosité des

médias, sans parler de celle du FBI7. »

Mais on lisait également cet avertissement : « Oussama Ben Laden,

considéré jusqu'à présent comme un intégriste, aux points de vue extrémistes,

pourrait devenir une icône populaire. Cette perspective est terrifiante : les

États-Unis doivent donc bien veiller à ne pas être perçus comme les ennemis

de l’islam. »

Des ressources considérables (financières, logistiques, technologiques)

furent mobilisées dans le cadre des enquêtes sur le 11-Septembre, et des

milliers de pistes furent envisagées. Au lendemain d’une telle attaque, les

libertés individuelles furent reléguées au second plan, au profit du besoin de

comprendre. Qui avait aidé les terroristes ? Qui les connaissait ? D’autres

attentats étaient-ils prévus ?

Awlaki fut un des nombreux individus qui se retrouvèrent dans la ligne de

mire des autorités. Durant les semaines qui suivirent le 11-Septembre, il fut

entendu à quatre reprises2. Dès le début de l’année 2002, il se sentit victime

de tentatives d’intimidation et de harcèlement. Il ne cessait de répéter qu’il

n’avait rien à cacher, et au cours des conversations que nous eûmes à Sanaa, il

se dit convaincu que la communauté musulmane américaine avait été la cible

d’une campagne d’investigation terriblement intrusive.

Awlaki décida d’abandonner son doctorat en plein milieu d’année pour

retourner au Yémen : il partit en mars 2002, et un mois plus tard, sa femme et

son enfant le rejoignirent. Il ne fit qu’un bref passage en octobre afin de régler

ses affaires en cours aux États-Unis. On le retint à son arrivée à l’aéroport JFK

de New York, à cause d’un mandat d’arrêt8 émis par un juge de Denver pour

soupçon d’usage frauduleux de passeport, mandat que, par chance, le

procureur fédéral de Denver avait annulé la veille de son atterrissage.

Les circonstances de son départ des États-Unis, la fin prématurée de ses

études et cette ambiance de suspicion lui restaient encore en travers de la

gorge lorsque nous fîmes connaissance, quatre ans après les faits. Et cette

amertume n’avait fait qu’empirer lorsque le rapport de la Commission du 11-

Septembre avait été rendu public, en 2004.

Je trouvai le rapport sur Internet et le dévorai jusqu’au bout de la nuit.

En déterminant le cheminement des terroristes à travers les États-Unis, la

Commission avait remarqué que deux d’entre eux avaient fait la connaissance

d’Awlaki durant leur séjour à San Diego, et que l’un avait visité sa mosquée

après son déménagement en Virginie, début 2001, autant de faits qui, selon la

Commission, « peuvent ne pas être de simples coïncidences9 ».

L’un des membres de la Commission disait même : « On nous a rapporté les

liens entre Awlaki et les mouvements intégristes, et les circonstances de sa

rencontre avec les terroristes demeurent suspectes. Cependant, nous n’avons

trouvé aucune preuve permettant d’établir qu’il se soit rapproché des

terroristes en sachant quel était leur projet10. »

Pour Awlaki, il s’agissait là d’une accusation par sous-entendus.

La Commission relevait à plusieurs reprises qu’elle n’avait pas été en mesure

d’entendre l’imam, suggérant qu’il était en fuite.

Mais on trouvait plus encore dans les notes de bas de page du rapport.

« Le FBI a enquêté sur Aulaqi en 1999 et 2000 après avoir appris qu’il avait

peut-être été contacté par un individu susceptible d’opérer en tant que leveur

de fonds pour le compte d’Oussama Ben Laden. Au cours de son enquête, le

FBI a appris qu’Aulaqi connaissait des membres de la Holy Land Foundation,

et d’autres personnes ayant participé à des levées de fonds au profit du groupe

terroriste palestinien Hamas11. »

Pire encore pour un imam, on laissa fuiter des informations à la presse au

sujet de ses arrestations à San Diego, en 1996 et 1997, pour sollicitation de

prostituées, ainsi que des allégations de délits similaires lorsqu’il s’installa

près de Washington. Dans un article écrit à peu près au même moment où le

rapport de la Commission du 11-Septembre avait été rendu public, on pouvait

lire : « Selon des sources du FBI, des agents ont observé l’imam prétendument

en train d’emmener des prostituées de Washington et ses environs en Virginie

et ont envisagé de faire usage d’une loi fédérale habituellement réservée

à l’arrestation de proxénètes transportant des prostituées d’un État à un

autre12. »

Aux yeux d’Awlaki, ça n’était là qu’une campagne de diffamation13 pure et

simple.

« Ils ont tout fait pour m’humilier, pour faire de moi la risée des

musulmans », me dit-il.

Je consultai également certains de ses sermons disponibles sur Internet et

vus par des dizaines de milliers de personnes sur YouTube. Awlaki s’était mis

à enregistrer ses prêches en anglais après son départ des États-Unis, peaufinant

et aiguisant une rhétorique qui présentait l’Occident comme l’ennemi de

l’islam. Son plus grand talent consistait à synthétiser les complexités du Coran

dans une langue facilement compréhensible par de jeunes musulmans

anglophones. Son éloquence et son autorité naturelles étaient dosées à la

perfection : à l’entendre, l’extrémisme devenait raisonnable.

Il se rendit à plusieurs reprises au Royaume-Uni entre 2002 et 2004,

résidant principalement dans l’Est londonien. Sa célébrité lui valait de faire

salle comble lorsqu’il prêchait en public. Les ventes de lots de CD, et plus

tard de DVD, étaient toujours au beau fixe. Parmi ses meilleurs clients14 se

trouvaient certains des terroristes responsables des attentats londoniens du

7 juillet 2005.

Tout en attisant la colère de ses auditeurs contre l’oppression subie par les

musulmans, Awlaki se gardait bien d’être trop spécifique, afin de ne pas attirer

l’attention des services de renseignement britanniques. Pourtant, même ainsi,

les chefs de la communauté musulmane du pays commencèrent à redouter qu’il

n’aiguille une partie de ses admirateurs vers ce qu’ils appelaient une

philosophie de rejet.

En comité restreint, à l’instar d’Omar Bakri, les choses étaient bien

différentes. Quand il avait affaire à un public limité et choisi, Awlaki

s’exprimait en faveur des attentats-suicides15 en Occident. Des agents infiltrés

du MI5 assistèrent à de telles réunions : les autorités britanniques ne mirent

pas longtemps à lui imposer une interdiction de séjour.

En 2005, Awlaki enregistra *« Constants on the Path of Jihad* 16 »

(« Constantes de la voie du djihad »), une série audio longue de six heures,

disponible sur Internet. En se reposant sur les thèses d’un idéologue saoudien

d’Al-Qaïda, Awlaki y avance que les musulmans doivent se battre

continuellement contre leurs ennemis jusqu’au jour du Jugement dernier. C’est

un sermon complexe, et pourtant plein d’éloquence, qui prend appui aussi bien

sur des textes islamiques et sur l’histoire que sur des événements

contemporains. Délicatement, sans brusquerie, il y revient sans cesse sur le

fardeau porté par les musulmans en Occident, identifiant leur situation à celle

du Prophète et de ses compagnons.

« [Le prophète Mahomet] n’a pas adapté l’islam au lieu où il vivait… il

a adapté le lieu à l’islam », disait Awlaki.

Selon lui, les efforts de certains groupes de musulmans modérés en

Occident pour interpréter le djihad comme une lutte non violente n’étaient

qu’une arme parmi tant d’autres visant à détruire l’islam. Les musulmans se

devaient de rejeter les pratiques non musulmanes et d’éviter toute relation

avec des mécréants.

Ce sermon était un véritable tour de force. Il fut largement diffusé sur

Internet et étendit la renommée d’Awlaki à de nombreux cercles intégristes en

Occident.

Je fis la connaissance d’Awlaki à Sanaa peu après le début du succès *on*

line de ce sermon. Au cours de nos longues et riches conversations, nous

abordions le salafisme, Al-Qaïda, la légitimité du djihad et les pertes civiles

qu’il occasionnait si souvent. Et puis nous parlions également de Ben Laden.

Un soir, à la fin du printemps 2006 (nous en étions déjà à notre sixième

réunion d’étude), il s’attarda après le départ des autres.

Il me fixa soudain de ses yeux sombres et me dit simplement : « Le 11-

Septembre était justifié. »

De son point de vue, une lutte mondiale opposant musulmans et mécréants

était en cours, et les attentats du 11 septembre (en dépit des victimes civiles)

était un épisode légitime de cette guerre. Peu après notre discussion à ce sujet,

il enregistra un prêche intitulé « Allah nous prépare pour la victoire17 » : il

y affirme que l’Amérique a déclaré la guerre aux musulmans.

Il est impossible de dire si son positionnement avait pour fondement la

façon dont il avait été traité aux États-Unis et était à présent alimenté par un

désir de vengeance suite aux fuites concernant ses rapports tarifés, ou si, tout

comme moi, il considérait simplement le djihad comme la conséquence

logique et nécessaire des souffrances des musulmans. Sans doute un peu des

deux. En outre, il fut probablement encouragé par le fait que, à mesure que ses

prêches devenaient plus extrémistes et sa critique des États-Unis plus

cinglante, le nombre de ses adeptes dans le monde ne faisait qu'augmenter, *via*

Internet.

Bien qu'il soutînt ouvertement Al-Qaïda, je ne percevais en lui aucune

volonté de rejoindre ce groupe, pas plus que je ne remarquais de signes d'une

quelconque influence de l'imam sur les combattants d'Al-Qaïda au Yémen, de

plus en plus nombreux. Mais, dans les jours qui suivirent notre première

rencontre, Al-Qaïda gagna considérablement en puissance.

Au début du mois de février, à la prière du matin, la congrégation était en

proie à une très vive excitation, suite à une spectaculaire évasion à Sanaa. Une

vingtaine des plus redoutables guerriers d'Al-Qaïda avaient rampé dans un

tunnel qu’ils avaient creusé dans le sous-sol d’une prison politique jusqu’à une

mosquée attenante. Parmi les évadés, on comptait un certain nombre

d’extrémistes impliqués dans l’attaque du *Limburg* dans le golfe d’Aden, ainsi

qu’un homme mince, la trentaine approchante, du nom de Nasser Al-Wuhayshi,

qui avait été le secrétaire particulier de Ben Laden en Afghanistan18.

Cette évasion fut une véritable bouffée d’air frais pour Al-Qaïda au Yémen.

Dans les années qui avaient suivi le 11-Septembre, les opérations anti-

terroristes des États-Unis et du Yémen avaient permis d’appréhender et de tuer

des dizaines de membres du groupe, menaçant la pérennité de celui-ci.

Wuhayshi devait consacrer les années à venir à la constitution d’une nouvelle

enseigne Al-Qaïda au Yémen, à l’efficacité redoutable.

Les séances avec Awlaki devinrent bientôt hebdomadaires. Le groupe

d’étude d’Anwar, comme nous nous désignions nous-mêmes, rassemblait une

douzaine d’anglophones venus des quatre coins du monde, du Mexique jusqu’à

l’île Maurice. Je préparais de gigantesques repas, et certains membres

passaient la nuit dans les chambres d’amis dont ma maison disposait.

La plupart étaient venus à Sanaa pour apprendre l’arabe ou étudier l’islam,

mais d’autres poursuivaient des buts différents. Mon voisin (un général

yéménite qui priait à la même mosquée que moi) remarqua les incessantes

allées et venues, et me mit en garde contre certains de mes convives. À l’en

croire, on m’espionnait.

L’un de ces invités réguliers était un certain Jehad Serwan Mostafa, un

jeune homme dégingandé et barbu de San Diego, au regard clair et distant. Ses

lèvres semblaient constamment plissées en une moue de dédain, sauf lorsqu’il

écoutait, comme ensorcelé, les sermons d’Awlaki. Son père était kurde et sa

mère était une convertie américaine. Il avait jadis travaillé dans un garage sur

El Cajon Boulevard19. À présent, il étudiait à Al-Iman, en attente d’un visa

pour la Somalie. L’ambassade somalienne lui avait dit de demander auprès de

l’ambassade américaine divers formulaires afin de l’obtenir. Quelle ne fut pas

ma surprise en apprenant que l’ambassade américaine les lui avait fournis sans

lui poser la moindre question. Moins de trois ans plus tard, Mostafa devait

figurer en tête de la liste des personnes recherchées par le FBI20, qui l’accusait

de se battre aux côtés du groupe terroriste somalien Al-Shabaab.

Un autre habitué des séances d’Awlaki était un converti danois aux cheveux

auburn dont j’avais fait la connaissance dans les cercles intégristes de

Copenhague. Il était issu d’une riche famille, et son extrémisme absolu

m’agaçait. Il se faisait appeler Ali3.

Par l’entremise de ce cercle, j’en vins à connaître de nombreux autres

salafistes de Sanaa4. L’un d’eux (Abdullah Misri, membre d’une tribu de

Ma’rib, à la peau foncée et à la barbe impeccablement taillée) était déjà

à l’époque le grand financier d’Al-Qaïda au Yémen. Il achetait des voitures

à Dubaï et les acheminait au Yémen, se servant des bénéfices pour développer

financièrement le groupe. Je me fis alors la remarque que je devais sans doute

déjà intéresser de près les services anti-terroristes occidentaux. Après tout, je

connaissais beaucoup de gens très intéressants.

À Sanaa, je retrouvai aussi un autre converti danois, Kenneth Sørensen.

Il s’était rendu à Sanaa en partie à cause du récit que je lui avais fait de mon

séjour au Yémen, lorsque nous avions fait connaissance en 2002 à Odense.

Il avait entendu parler de moi dans la presse danoise et m’avait retrouvé par

ses propres moyens.

Sørensen était plus jeune que moi, costaud, épaules carrées, le produit

d’une éducation à la dure. Il me raconta que sa mère était toxicomane, qu’il

n’était pas resté longtemps à l’école et qu’il avait survécu en travaillant en tant

qu’éboueur à temps partiel.

Sørensen était arrivé à Sanaa sous prétexte d’étudier l’arabe, mais en

réalité, c’était la ligne de front qui l’attirait. Awlaki refusait de l’accueillir

dans son groupe d’étude à cause de sa réputation de fier-à-bras et d’élément

incontrôlable qui passait son temps à se déguiser en djihadiste et à brandir des

armes à feu en plein Sanaa.

Mais sa compagnie me plaisait. Il fit partie de la poignée d’amis qui

m’accompagnèrent sur la place Tahrir, dans le centre-ville de Sanaa, début

2006, afin de manifester contre les caricatures du prophète Mahomet publiées

au Danemark et dans d’autres pays d’Europe, et que nous trouvions insultantes.

Ces caricatures avaient été publiées pour la première fois l’année précédente

par un quotidien danois et avaient suscité une levée de boucliers dans tout le

monde musulman, à cause du tabou islamique interdisant toute représentation

physique du Prophète. L’un de ces dessins, réalisé par le caricaturiste danois

Kurt Westergaard, représentait le prophète Mahomet avec une bombe dans son

turban, et un quotidien norvégien avait jeté de l’huile sur le feu en les

republiant.

« Mort au Danemark ! » criais-je avec mes compagnons jusqu’à en perdre

la voix. J’avais l’impression que, contrairement à la bande qui avait

mollement protesté sur Grosvenor Square l’année précédente, ceux qui

m’entouraient à présent avaient le courage de leurs convictions, et cette

ambiance avait quelque chose de grisant.

Nagieb (le réalisateur) et moi n’avions pas abandonné le projet de

documentaire sur les moudjahidine, et Abdul me dit un jour qu’il tâcherait de

nous présenter à un membre éminent d’Al-Qaïda qui s’était échappé de la

prison de Sanaa. Il s’agissait du cheikh Adil Al-Abab : à l’en croire, Abdul

avait passé du temps avec lui en Afghanistan. Plus tard, il deviendrait l’émir

religieux d’Al-Qaïda dans la péninsule Arabique (AQPA), l’un des

six membres les plus puissants de l’organisation.

Abdul nous conduisit jusqu’à une résidence dans un quartier dangereux de

la ville. Il se gara mais ne coupa pas le moteur. Quelques minutes plus tard,

l’imam bondit à l’intérieur de la voiture. Il était jeune mais corpulent et portait

une moustache en guidon.

Al-Abab et moi devînmes amis. Sa maîtrise des textes religieux et ses

opinions sur le djihad me fascinaient. Notre amitié devait se révéler

extrêmement payante dans les années à venir.

Je ne cessais de m’étonner que les autorités yéménites n’aient toujours pas

réussi à interpeller Al-Abab. Nous nous vîmes à plusieurs reprises à Sanaa,

sans faire preuve d’une très grande circonspection. Al-Abab suivait de toute

évidence la même pente qu’Awlaki, qui le conduirait finalement à une

véritable déclaration de guerre contre les États-Unis, et une critique sans

concession du gouvernement yéménite pour son attitude soumise vis-à-vis des

Américains.

Je ne doutais pas un seul instant de la loyauté et de la fermeté des principes

des salafistes que je connus alors. Aussi fus-je très ébranlé lorsqu’au

printemps 2006 Awlaki me parla en ces termes d’Abdul, qui était alors mon

ami le plus proche à Sanaa.

« Abdul a perdu 25 000 dollars alors qu’il était en mission pour nos frères

à Djibouti », dit-il, prononçant le mot « perdu » avec un ton plus que

soupçonneux. « Il s’est évanoui dans la nature pendant six mois et l’on n’a

jamais retrouvé l’argent. Cependant, comme tu le sais, Abdul a à présent une

nouvelle maison ici même, dont la valeur semble bien supérieure à ses moyens

financiers. Reste sur tes gardes, me conseilla Awlaki. Je doute qu’Abdul soit

digne de confiance. »

Je fus évidemment choqué par cette révélation, mais également intrigué par

la mention de « nos frères ». Il ne pouvait parler que d’Al-Qaïda. Peut-être

était-il plus proche du groupe que je ne me l’étais imaginé.

Sans révéler ma source, j’abordais le sujet avec Abdul.

« Je jure devant Allah que je n’ai pas volé l’argent et que ce dont on

m’accuse est faux », répondit-il. Il me raconta qu’il avait été arrêté à Djibouti,

et que les services de renseignement lui avaient confisqué la somme en

liquide. Il me montra son passeport, sur lequel figuraient les tampons d’entrée

et de sortie du territoire : six mois séparaient bien les deux dates.

« C’est le temps que j’ai passé en détention, dit-il.

– Qu’est-ce que tu étais allé faire là-bas ?

– J’étais messager. Pour le compte d’Abou Talha Al-Soudani. »

Il guetta ma réaction.

Je n’en revenais pas. Si Abdul disait bien la vérité, cela signifiait qu’il

naviguait dans des eaux très fermées et très périlleuses. Abou Talha était l’un

des leaders d’Al-Qaïda en Afrique orientale et faisait partie des personnes les

plus recherchées par les États-Unis215.

« *Masha’Allah*. C’est stupéfiant », bafouillais-je. Awlaki était-il au

courant ? me demandai-je. Et si oui, accordait-il foi à cette histoire ?

À cette époque, j’avais enfin réussi à inscrire mon fils dans une école, et il

commençait à apprendre l’arabe. Nous souffrions tous les deux du manque de

présence féminine. Awlaki m’avait dit que je devais trouver une nouvelle

épouse afin qu’elle veille sur Oussama et s’était même proposé, dans un rire

sardonique, de jouer les entremetteurs. Mais je n’eus pas besoin de ses talents

de marieuse. Un jour, en allant chercher Oussama à l’école, je lui dis de courir

devant moi pour me chercher une femme gentille et douce à épouser. Pas

timide pour un sou, il se précipita dans les bureaux d’une auto-école pour

femmes, et lorsque je le rattrapai, il était déjà en pleine conversation avec une

Yéménite. Menue, très jolie, au sourire désarmant et au rire contagieux, elle

eut raison de mon cœur en l’espace de quelques minutes.

Je lui demandai où elle avait été scolarisée et ce qu’elle faisait, les

présentations habituelles. En moins d’un quart d’heure, je lui dis que j’étais

divorcé et que je vivais à Sanaa, seul avec mon fils. Je m’efforçai de paraître

sans recours et un peu perdu. Le stratagème ne dut pourtant pas la leurrer.

Une semaine plus tard, je retournai à l’auto-école dans l’espoir de la revoir.

J’envoyai Oussama en éclaireur.

« Mon papa voudrait vous parler », lui dit-il en arabe.

Ses collègues s’intéressèrent à la petite scène en proie à un mélange de

curiosité et d’amusement. Au Yémen, ce n’était généralement pas ainsi que les

présentations se faisaient entre deux personnes du sexe opposé. Nous

convînmes d’un rendez-vous au centre libyen de Sanaa, un endroit fréquenté

par de nombreux étrangers.

Je m’y rendis avec Oussama. Elle me révéla son prénom, Fadia, et me

mitrailla de questions, sur mon divorce, mes raisons de vivre au Yémen, ce

que j’attendais d’une épouse.

« Je veux trouver quelqu’un qui ne fait pas semblant d’être ce qu’elle n’est

pas, répondis-je. J’ai été marié à une femme qui faisait semblant d’être une

musulmane pieuse, mais qui ne l’était pas. »

J’enchaînai sur une question, déplacée dans le cadre de ce qui au Yémen,

s’apparentait à un premier rendez-vous amoureux : « Que pensez-vous du

cheikh Oussama Ben Laden ? »

Fadia parut prise de court : elle hésita. Mais, lorsqu’elle me répondit, ce fut

à mon tour d’être surpris.

« Je pense qu’il a redonné leur honneur aux musulmans, dit-elle. Mais le

fait qu’il ait tué des civils innocents ne me plaît pas. Cela aurait été bien mieux

s’il s’était attaqué à des soldats. »

J’étais impressionné et ravi : une Yéménite qui non seulement était belle et

parlait anglais, mais qui en outre était réfléchie. Néanmoins, j’étais aussi

arrogant que n’importe quel vrai salafiste et je me croyais capable d’en faire

une musulmane encore plus pieuse. Je lui offris un CD décoré d’un cœur. Elle

s’attendait sûrement à une compilation de morceaux romantiques, mais il ne

contenait que des chants djihadistes.

J’avais bien d’autres questions, pour la plupart d’ordre religieux. Pour le

salafiste convaincu que j’étais, rien d’autre n’avait vraiment d’importance, ni

ses goûts musicaux, ni sa famille. Combien de sourates du Coran connaissait-

elle par cœur ? (Ma première femme, Karima, connaissait le Coran par cœur,

en deux dialectes.)

Le père et la mère de Fadia étaient morts : aussi, quelques jours plus tard,

ce fut à son oncle, dont elle était très proche, qu’elle demanda de me voir afin

qu’il détermine si j’étais un prétendant sincère. L’interrogatoire en règle se

déroula au seul Pizza Hut de Sanaa, qui ressemblait comme deux gouttes d’eau

à ses clones américains et aurait très bien pu être parachuté tel quel d’un avion

en provenance de l’Arizona. Je m’en sortis plutôt bien : l’oncle rapporta que

j’étais très aimable et avais le sens de l’humour, mais que certaines de mes

idées étaient assez dangereuses.

« Et il a aussi du tempérament, dit l’oncle à sa nièce. Mais je crois que

toute épouse est en mesure de changer son mari. »

D’autres membres de sa famille, fort respectée dans tout Sanaa, furent

moins enthousiastes. Certains en touchèrent même deux mots à des

connaissances travaillant pour les services de renseignement, qui leur

conseillèrent de m’éviter comme la peste, à cause de mes liens avec le milieu

extrémiste.

Cela poussa l’oncle à revenir sur son avis.

« Tu peux l’épouser, dit-il à Fadia, mais nous voulons voir tous ses

papiers : domicile, fortune personnelle, tout. »

Apparemment, sa famille entière était convaincue de mon incapacité

à arracher tous les documents nécessaires à la bureaucratie yéménite, digne de

la byzantine. Suite à mon échec certain, il n’y aurait plus qu’à la jeter dans les

bras d’un prétendant plus convenable, en l’espèce, un riche chirurgien, libre

des fardeaux que constituaient un divorce, un jeune fils et de mauvaises

fréquentations.

Je parvins pourtant à réunir les documents exigés, jusqu’à un droit de séjour

délivré par le ministère de l’Intérieur. Je sentais bien l’animosité de certains

fonctionnaires : à leurs yeux, je n’étais pas le bienvenu ici.

Le nouvel amour de ma vie me préféra au riche chirurgien. Un vendredi de

la fin du printemps 2006, notre contrat de mariage fut scellé chez son oncle.

Bien qu’il ait fini par consentir à notre alliance, d’autres membres de la

famille y restaient opposés. Le frère de Fadia refusa d’assister au mariage.

Je ne révélai à personne que les formulaires de mon divorce d’avec Karima

n’avaient pas tous été remplis : de mon point de vue, les lois britanniques,

faites par l’homme, n’avaient aucune valeur en la matière.

Je me rendis chez un tailleur afin d’y commander un somptueux *thawb* pour

la cérémonie et demandai à un ami yéménite de me prêter 2 000 dollars, en

guise de dot pour la famille de la mariée. Le seul souci fut que cet ami oublia

d’emmener l’argent le jour J : l’oncle de Fadia dut par conséquent intervenir,

en se donnant la somme à lui-même.

Sa famille regarda de travers certains de mes invités qui, dans leur

écrasante majorité, appartenaient à mon cercle le plus rapproché. Abdul, Jehad

Mostafa, Samulski et Ali (le converti danois aux cheveux auburn) assistèrent

au mariage, de même que Rasheed Laskar, un converti britannique

d’Aylesbury, qui portait lunettes et longue barbe épaisse, se faisait appeler

Abou Mou’aadh et restait souvent dormir chez moi.

Comme il est de coutume au Yémen et dans la majeure partie du monde

musulman, les convives se séparèrent en deux groupes, d’un côté les hommes,

de l’autre les femmes. Ma jeune épouse voulut que je la rejoigne afin que nous

puissions être photographiés ensemble. À mes yeux, cela allait complètement

à l’encontre de l’islam, c’était une forme d’idolâtrie. Elle insista également

pour que les festivités, après le mariage, soient accompagnées de musique.

La bagarre d’Odense encore bien présente à l’esprit, je m’assurai de l’absence

de mes amis djihadistes avant de donner le feu vert.

À la fin de cette longue journée, les parentes de mon épouse l’emmenèrent

dans la vaste demeure que je louais. Parmi toutes ces femmes vêtues de niqabs

noirs, j’étais incapable de discerner celle que je venais d’épouser.

Lorsque nous nous retrouvâmes enfin seul à seul, je me rendis compte que

Fadia était très anxieuse, à la limite de la crise de panique. Elle se tenait là,

avec tous ses effets personnels dans une seule valise, dans une grande maison

qu’elle ne connaissait pas, en présence d’un imposant Européen du Nord qui

était un militant djihadiste, et à présent, son époux. Tout comme moi lorsque je

m’étais rendu à Dammaj, elle devait se demander ce qu’elle était venue faire

ici.

Je récitai un passage du Coran, prononçai une prière, puis j’écartai

délicatement le voile qui masquait son visage. Dans la plus pure tradition

yéménite, on l’avait recouverte de maquillage arabe, très épais, et de tatouages

au henné pour la cérémonie.

« Mon aimée, dis-je, tu ne voudrais pas te laver le visage ? »

Fadia parut abattue : elle devait certainement s’attendre à ce que toutes ces

heures d’embellissement me fassent instantanément tomber à genoux. Mais

c’était sans maquillage que je la trouvais belle, avec sa peau caramel et ses

yeux sombres en amande.

Je l’aidai à se débarrasser de sa robe de mariée, très élaborée. Son poids

me stupéfia.

« Incroyable, dis-je. Comment as-tu fait pour porter ça durant toute la

journée sans mourir de chaud et de fatigue ? »

Une autre surprise l’attendait : une certaine touche de romantisme et de

séduction, dans la plus pure tradition européenne. Je lui avais fait couler un

bain, avec bougies, pétales de roses et herbes odorantes. Tout djihadiste que

j’étais, je savais encore faire agir le charme.

Malheureusement, après le bain, elle s’aspergea d’une dose conséquente

d’un parfum yéménite des plus douceâtre que je ne pouvais supporter. Je lui

demandai de se laver à nouveau.

Elle comprit vite qu’elle avait épousé un homme pour qui l’islam était

véritablement tout et dont l’interprétation du Coran était des plus rigoureuse.

Il n’y avait pas de télévision chez moi. Mon ordinateur était saturé de vidéos

djihadistes. Un lecteur de cassettes diffusait encore et encore des prêches

islamistes. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu’elle fut tirée du sommeil

à 4 heures du matin, au premier jour de sa vie de femme mariée. Pour moi, rien

de plus naturel que de me préparer au *fajr*, la première prière de la journée.

Je bondis du lit pour me laver, avant de me rendre à pied à la mosquée, dans la

fraîcheur précédant l’aube, laissant ma femme encore somnolente se lever

à son rythme pour prier à la maison.

Après le premier petit-déjeuner que nous partageâmes, je lui demandai si

elle voulait bien m’aider à lire le Coran en arabe, tout comme l’avait fait

Karima. Je lui montrai également une sélection des vidéos djihadistes les plus

sanguinolentes sur mon ordinateur. J’étais si absorbé par la guerre sainte que

cela me paraissait tout à fait naturel. Elle grimaça et, avec beaucoup de grâce,

me rappela que, comme il s’agissait de notre première journée de mariage,

nous devions la considérer comme une sorte de lune de miel et tâcher de nous

détendre ensemble. Nous emmenâmes donc Oussama à Fun City, une sorte de

Disney World version Sanaa. Son enceinte était une pauvre imitation

multicolore de créneaux de château, et à l’intérieur, des jeunes filles vêtues de

niqabs noirs voltigeaient sur des manèges, semblables à des sorcières

sillonnant les cieux.

Fadia n’était pas rigoriste : je pensais qu’il ne me faudrait que quelques

semaines pour la mettre sur la véritable voie de l’islam. De son côté, elle

rechignait à porter le niqab et avait en tête d’assouplir mes convictions et

pratiques rigides.

Nous n’étions pas mariés depuis une semaine lorsque je lui demandai de

venir s’asseoir en ma compagnie : j’avais quelque chose de très sérieux à lui

dire. Son appréhension sautait aux yeux : peut-être s’attendait-elle à ce que je

lui révèle que j’étais séropositif ou atteint d’une autre maladie grave.

« Je dois prendre part au djihad et je dois aller en Somalie, lui dis-je.

Tu dois donc toi aussi t’y préparer. »

Les événements qui secouaient la Somalie suscitaient alors l’enthousiasme

d’un grand nombre d’aspirants combattants, tant en Occident que dans les pays

arabes. Une milice du nom d’Union des tribunaux islamiques (UTI) avait mis

un terme à des années d’anarchie et de luttes entre seigneurs de guerre dans la

quasi-totalité de ce pays plongé dans le chaos. Elle avait amené la paix

à Mogadiscio, véritable bourbier de l’avis même des Casques bleus. Pour un

islamiste tel que moi, la Somalie était une rare victoire qu’il fallait célébrer :

c’était le pays où des principes islamiques authentiques avaient apporté la

stabilité.

« Tu dois être fière de moi et tu dois me soutenir », dis-je à Fadia.

Elle était stupéfaite, mais ne dit rien. Sur de tels sujets, il était inhabituel

qu’une jeune épouse yéménite s’oppose à son mari.

« De nos jours, le djihad est une obligation. L’islam, ce n’est pas que la

paix, et si on t’a suggéré le contraire dans l’école où tu es allée, on t’a menti. »

Ma détermination à me rendre en Somalie se renforça lorsque l’Éthiopie

(avec les encouragements de l’administration Bush) y envoya des troupes22 en

juillet 2006 afin de soutenir un gouvernement de transition des plus précaire,

que l’UTI menaçait de renverser. Pour tout djihadiste qui se respectait,

l’invasion d’un pays musulman par des soldats chrétiens constituait l’ultime

provocation. Si j’avais à cœur d’être un vrai djihadiste, je me devais de

retourner au Danemark afin de lever les fonds (plusieurs milliers d’euros) qui

permettraient d’aider à repousser les Éthiopiens.

Alors que je me préparais à quitter le Yémen, Anwar Al-Awlaki disparut.

Par une journée caniculaire, en plein été, il ne passa pas chez moi afin de

présider notre cercle d’étude, comme à son habitude. J’étais très vexé : ces

séances étaient l’un des meilleurs moments de ma semaine.

Quelques jours plus tard, j’appris du financier d’Al-Qaïda au Yémen,

Abdullah Misri, qu’Awlaki avait été arrêté. Il devait faire face à des charges

pour complicité dans l’enlèvement d’un chiite et d’un haut responsable

américain, charges très vagues et sans aucun doute fabriquées de toutes pièces.

Le procès n’eut jamais lieu : les acolytes d’Awlaki étaient convaincus que ces

charges étaient le résultat de pressions exercées par les Américains sur les

autorités yéménites6.

Le FBI devait arriver à ses fins et interroger Awlaki durant sa détention

à Sanaa, passée essentiellement en isolement23. Son appartenance à une famille

importante lui valut de ne pas faire l’objet de maltraitances et de jouir de

conditions moins déplorables que celles des autres détenus. Mais tout contact

avec le monde extérieur lui fut interdit, ce qui sonna le glas de son cercle

d’étude : nous ignorions si nous reverrions un jour notre mentor, et si oui,

quand.

Il était temps de s’éloigner un peu du Yémen. Les mots d’Awlaki et d’Al-

Abab encore bien présents à l’esprit, je désirais plus que jamais me préparer

à apporter ma contribution à la cause du djihad international, et c’était la

Somalie que j’avais choisie pour ce faire.

10

La chute

Fin de l’été 2006-printemps 2007

Mon projet était de retourner au Danemark et de travailler dans une

entreprise de BTP dirigée par un ami musulman afin d’avoir assez d’argent

pour partir en Somalie. Au tout début, j’avais envisagé d’aider l’UTI en

fondant une ferme laitière dans le sud de la Somalie, en mettant à profit les

connaissances que j’avais acquises durant les mois que j’avais passés dans un

collège agricole danois. Mais, à mesure que les forces éthiopiennes se

rapprochaient de la capitale, Mogadiscio, je me sentais de plus en plus attiré

par la ligne de front, où je serais en mesure de me battre pour l’avenir de la

Somalie. Au risque même du martyre, je me devais de lutter pour ma religion

et pour que mon fils soit fier de son père.

Fadia parvint cependant à me convaincre de les laisser, Oussama et elle, me

suivre au Danemark. À son arrivée, il lui faudrait demander un « visa

Schengen » : il lui était en effet impossible de se présenter comme mon

épouse, mon divorce d’avec Karima n’étant pas effectif du point de vue de la

loi.

Fadia n’avait jamais pris l’avion, et cette perspective la stressait

considérablement. Durant l’escale de Francfort, un agent de sécurité exigea

qu’elle retire sa longue veste. Elle refusa, avançant qu’il s’agissait d’un

vêtement traditionnel, et faillit être retenue à la douane. Nous arrivâmes

malgré tout à Copenhague, et j’eus le déplaisir de ne la voir porter qu’un

simple foulard sur la tête, au lieu du niqab que je lui avais offert à Sanaa.

« Peu importe que tu sois en Europe ou ailleurs : tu dois t’habiller comme

une musulmane, lui dis-je. Tu ne m’as donc épousé que pour venir en Europe et

obtenir un passeport danois ? » lui demandai-je, amer. Peut-être étais-je

encore hanté par mes précédentes relations. En quelques jours à peine, elle

rencontra une Yéménite qui lui fournit tous les vêtements nécessaires à ce que

je considérais alors comme une tenue respectable.

Nous emménageâmes dans un appartement, dans un quartier d’Aarhus habité

par de nombreuses familles d’immigrés. Mon réseau de contacts extrémistes

gagnait toujours en ampleur. Mes opinions incendiaires et mes voyages au long

cours avaient fait de moi une sorte de célébrité dans les cercles islamistes

danois.

J’étais heureux avec Fadia. Elle était douce, intelligente et très gentille avec

Oussama, qui l’adorait. Mais je savais que mon fils avait également besoin de

sa mère et je parvins donc à conclure un arrangement avec Karima. Ayant

quitté le Maroc pour s’installer à Birmingham, elle me dit un jour que, si

j’acceptais de lui ramener Oussama, je pourrais voir régulièrement nos

deux enfants.

Cet accord impliquait de nombreux allers et retours entre le Danemark et

l’Angleterre, mais j’étais trop heureux de renouer avec ma fille Sarah et

d’apaiser les tensions avec Karima. Je tenais à passer autant de temps que

possible avec mes enfants avant la prochaine phase de ma marche vers le

djihad.

Mes voyages entre Aarhus et Birmingham me permirent en outre d’élargir

mes contacts parmi les sympathisants de l’UTI, étonnamment nombreux dans

les Midlands. Ils étaient relativement bien implantés dans une grande mosquée

du quartier défavorisé de Small Heath, à Birmingham. L’avancée des troupes

éthiopiennes avait révolté la communauté somalienne et avait formidablement

augmenté la popularité de l’UTI, dont la cause se confondait avec le

nationalisme somalien.

Je me rendis un jour à un gros événement organisé à cette mosquée avec un

ami danois d’origine somalienne, qui était venu d’Aarhus avec moi. Il avait lui

aussi de la famille à Birmingham, un cousin du nom d’Ahmed Abdulkadir

Warsame.

Warsame était un très jeune homme, maigre comme un clou, avec des

paupières tombantes qui donnaient l’impression d’une perpétuelle somnolence.

Il avait de plus des incisives protubérantes.

Les discours des représentants de l’UTI l’avaient de toute évidence inspiré.

« Je vais y aller. C’est sûr, maintenant, je vais y aller.

– *Masha’Allah*. Nous serons deux, dans ce cas », répondis-je.

Ce fut le début d’une longue et forte amitié. Plus que jamais, j’avais hâte

d’aller en Somalie. Par e-mails, on me régalait d’histoires de massacres de

« mécréants », essentiellement des soldats éthiopiens. Deux membres de mon

cercle d’étude de Sanaa se trouvaient déjà en Somalie, Ali, le converti danois,

et Jehad Serwan Mostafa, l’Américain. Ce dernier m’avait envoyé un e-mail

dans lequel il me pressait de les rejoindre pour me battre. « Nous sommes en

train de remporter la victoire ! » s’exclamait-il.

Warsame m’invita à un dîner dans un restaurant somalo-yéménite, donné en

l’honneur des représentants de l’UTI qui avaient participé à la conférence.

Il était arrivé au Royaume-Uni trois ans auparavant en tant que réfugié et ne

souhaitait qu’une chose, rentrer chez lui pour combattre les Éthiopiens, mais il

n’avait pas assez d’argent pour se payer le voyage.

Je me liai aussitôt d’amitié avec ce gamin. Son dévouement à la cause et

son ardeur m’impressionnaient. Je passais souvent dans son petit studio des

services sociaux, tout près de la mosquée de Small Heath. Un vieux canapé en

cuir, recouvert de piles de notes de lecture, dominait la pièce unique. Il suivait

une formation en ingénierie électronique. Mais il ne parlait que de la guerre

contre les Éthiopiens et la libération de son pays. En octobre 2006, les

Éthiopiens commencèrent à pousser à l’est1, en partant de la ville où ils

avaient protégé l’ersatz de gouvernement somalien. Au vu des informations

relayées par la télévision et des messages que nous recevions de nos amis, il

nous apparut clair que les troupes éthiopiennes s’apprêtaient à prendre la

capitale.

Au même moment, les autorités du Yémen, pays séparé de la Somalie par un

court trajet en bateau à travers le golfe d’Aden, s’en prirent à des militants

soupçonnés d’aider l’UTI.

Au matin du 17 octobre, je reçus un appel désespéré de l’épouse de

Kenneth Sørensen, l’un des membres de mon cercle d’étude de Sanaa. Il venait

d’être arrêté, avec Samulski, deux jeunes Australiens et mon ami britannique2

Rasheed Laskar. Ils étaient accusés de complicité dans un projet visant à livrer

à l’UTI des armes en provenance des zones tribales de l’est du Yémen, le tout

chapeauté du côté yéménite par Abdullah Misri, le financier vendeur de

voitures d’Al-Qaïda.

Je connaissais bien la réputation des forces de l’ordre yéménite et craignais

que Sørensen et les autres ne soient torturés en prison. Je déclarai à l’épouse

de Sørensen que je tâcherais d’intéresser les médias danois à cette affaire.

Je demandai à mon ami Nagieb de me mettre en relation avec une chaîne de

télévision et, dès le lendemain, donnai une interview à TV2.

L’équipe télé me retrouva dans une galerie commerçante d’Aarhus.

Je savais que le montage de l’interview tronquerait mes propos, aussi je

m’efforçai de faire passer mon message le plus succinctement possible.

Sørensen était innocent, insistai-je. C’était un ami, qui étudiait l’arabe à Sanaa

et n’avait aucun lien avec des militants extrémistes. Le gouvernement danois

devait œuvrer à sa libération ou tout du moins s’assurer que le consul puisse

s’entretenir avec lui.

En réalité, je le soupçonnai d’avoir réellement trempé dans ce complot,

même si j’en ignorais complètement l’ampleur. Ma suspicion fut renforcée par

l’arrestation au Yémen d’un autre de mes collègues gravitant dans les cercles

intégristes danois, Abou Musab Al-Somali. Il était arrivé au Danemark quand

il était enfant, en tant que réfugié, mais était retourné en Somalie et s'était joint

aux combattants étrangers luttant aux côtés de l'UTI, gravitant entre

Mogadiscio et le Yémen. Il avait été condamné à une peine de deux ans de

prison pour sa participation au projet de contrebande d'armes.

Sørensen et les autres eurent plus de chance : ils furent relâchés et expulsés

du pays en décembre3. Mais mon interview télévisée ne fit qu'accroître

l'intérêt que me portaient les autorités danoises.

Par un après-midi de bruine et de brouillard, je reçus un appel dans mon

appartement d'Aarhus.

« Martin Jensen à l'appareil. Je fais partie du PET », me dit un homme d'un

ton neutre1.

Le PET est le service de renseignement danois : au sein de l'État, il s'agit

d'une branche de la police.

« Il faut que nous discutions. Pouvons-nous convenir d’un rendez-vous ?

– Non, répondis-je. Je n’ai rien à vous dire. Vous combattez l’islam et nous,

nous nous protégeons. Et puis, de toute façon, vous faites peut-être partie du

Mossad ou de la CIA. Vous comptez peut-être m’extrader vers un pays où la

torture est légale. C’est à la mode, ces derniers temps. »

Je tâchais d’adopter un ton détendu mais mon esprit était en pleine

effervescence. Mes projets de voyage étaient-ils connus ? Mon téléphone et ma

connexion Internet étaient-ils sous surveillance ? Est-ce que l’un des membres

du groupe de Sanaa m’avait désigné comme une sorte de chef de réseau ? Les

Yéménites avaient-ils permis au MI6 et à la CIA d’interroger leur toute

nouvelle fournée de détenus ?

Je consentis à le retrouver dans un commissariat voisin. Mais, avant de m’y

rendre, je téléphonai à ma mère. Je devais mettre quelqu’un au courant, mais je

ne voulais pas alarmer ma femme.

« Maman, je ne peux pas tout t’expliquer au téléphone mais le PET m’a

demandé de venir les voir. Je voulais juste que tu le saches, au cas où il

m’arriverait quelque chose. »

Elle poussa un soupir. Je l’imaginais en train de hausser les sourcils et de

hocher doucement la tête, résignée à devoir endurer un énième revirement dans

la vie de son fils rebelle. « D’accord. Sois prudent », dit-elle.

Deux agents m’attendaient dans une salle de réunion. L’un d’eux était un

homme grand, bien bâti, qui se présenta comme Jensen. L’autre, un chauve doté

d’une épaisse bedaine, regardait par la fenêtre en fumant. À tout juste 40 ans, il

avait du mal à se mouvoir.

Jensen poussa une bouteille de Coca ouverte dans ma direction.

« Je ne boirai rien de ce que vous me donnerez qui sera déjà ouvert. Vous

avez pu mettre n’importe quoi là-dedans », dis-je, en exagérant

volontairement.

Il haussa les épaules et alla chercher une bouteille intacte.

Que savais-je sur Sørensen et le reste du groupe détenu à Sanaa ? Je leur

répétai ce que j’avais déjà dit à la télévision.

Ils décidèrent en conséquence d’augmenter la pression. Jensen se pencha

au-dessus de la table. C’était un bel homme, la trentaine bien avancée, avec un

bronzage savamment entretenu et des cheveux coiffés à la perfection. Il avait

tout du George Clooney danois. Et il avait l’assurance de celui qui sait avoir

la tête de l’emploi.

« Nous savons que le visa de votre femme n’est plus valide. Mais ça ne

nous pose aucun problème. Nous voulons juste nous assurer que ni vous ni vos

amis ne nourrissez d’intentions violentes envers le Danemark. Peut-être

pourriez-vous même nous aider.

– Je ne vous aiderai jamais, répliquai-je. Aider les *kouffar* au détriment

d’un frère musulman est une apostasie. Au fait, ajoutai-je en me levant pour

quitter les lieux, j’ai le projet de partir en Somalie. Vous pouvez vérifier si ça

va à l’encontre des lois danoises ? »

Mon effronterie parut les prendre de court. J’étais tout à fait autorisé à m’y

rendre, l’UTI n’ayant pas été classée comme une organisation criminelle, ni

par le Danemark, ni par aucun autre État occidental.

De toute évidence, mes contacts au Yémen me valaient toute l’attention des

autorités. L’un des membres du groupe de Sanaa qui avait été arrêté devait plus

tard me raconter l’interrogatoire que lui fit subir un agent de renseignement

occidental alors qu’il était emprisonné.

« Il voulait en apprendre plus sur toi, me dit-il. Il n’arrêtait pas de dire :

“Nous savons que Storm est derrière tout ça.” »

En sortant du commissariat, je pris conscience que la surveillance dont je

faisais l’objet ne se relâcherait pas. Très vite, il me faudrait faire un choix :

soit aller en Somalie, et susciter encore plus l’intérêt des services de

renseignement, soit cesser d’être aussi peu discret dans mon engagement. Or

cette entrevue avec ces deux agents avait renforcé ma détermination à partir.

Ils avaient compris qu’ils ne tireraient rien de moi. Jensen m’avait laissé sa

carte de visite, au cas où. Sans trop savoir pourquoi, je ne l’avais pas déchirée

sous ses yeux et l’avais rangée dans ma poche, par réflexe.

Je trouvai quelqu’un pour parrainer ma mission : Abdelghani, un ami

somalien du Danemark, qui avait d’ores et déjà rejoint l’UTI. Le 19 décembre,

il m’adressa par e-mail une permission officielle d’entrer sur le territoire

somalien, émanant du « bureau des Affaires étrangères » de l’UTI.

L’adrénaline bouillonnait dans mes veines. C’était là un devoir sacré, au-

delà de tout débat, le genre d’acte décisif dont les pitoyables prêcheurs danois

ou le vain Omar Bakri Mohammed pouvaient parler jusqu’à plus soif, mais

n’auraient jamais le courage d’accomplir.

J’achetai un billet d’avion : un aller simple pour Mogadiscio. Je voyagerais

seul. Warsame, mon ami de Birmingham, n’avait pas encore récolté les fonds

pour s’y rendre. Je lui envoyai un e-mail dans lequel je lui disais que j’avais

hâte qu’il me rejoigne.

Un nouveau chapitre allait débuter, avec de nouveaux compagnons, sur la

ligne de front la plus récente d’un conflit mondial. Mais mon épouse éclatait en

sanglots à chaque fois que nous abordions le sujet.

« Qu’est-ce qu’il va m’arriver ? Je vais me retrouver toute seule dans un

pays que je ne connais pas, sans droits, sans argent.

– Allah pourvoira à tes besoins. Et lorsque nous aurons repoussé les

Éthiopiens, tu seras en mesure de me rejoindre », lui dis-je.

C’était loin d’être rassurant, et moi-même, j’étais tout sauf convaincu. Mais

c’était ma réponse à tout.

Fadia me dit qu’elle retournerait au Yémen si mon absence se prolongeait.

Sous les premiers flocons d’une tempête de neige de début d’hiver, je

roulais en direction d’un surplus militaire de Copenhague afin d’acheter la

liste de matériel qu’Abdelghani m’avait soumise : tenue de camouflage,

gourdes et couteaux suisses. Pas franchement des armes mortelles et assez

faciles à transporter sans éveiller la suspicion.

Rejoindre le front somalien semblait plus nécessaire que jamais. Les forces

éthiopiennes s’approchaient à présent dangereusement de Mogadiscio.

Certains de mes amis s’étaient déjà repliés avec d’autres combattants vers

Kismayo, une ville portuaire au sud de Mogadiscio. Mon départ était prévu

dans les jours à venir.

Alors que j’arpentais les rayonnages du surplus, je reçus un appel de

Somalie. C’était Ali, l’autre Danois de notre cercle d’étude de Sanaa.

Surexcité, il me dit qu’il venait de décapiter un espion somalien que le groupe

avait débusqué près de Kismayo.

Sans relever sa naïveté qui le poussait à m’appeler sur téléphone portable

sans prendre la moindre précaution, je le félicitai bruyamment en arabe.

Le patron du magasin me jeta un regard méfiant.

Alors que je rentrais chez moi en voiture, ce fut Abdelghani qui m’appela.

Je voulais lui dire que je venais d’acheter tout ce qu’il m’avait demandé, mais

il m’interrompit aussitôt : « Tu ne dois pas venir ici. Pas maintenant. C’est trop

dangereux. Les Éthiopiens ont cerné l’aéroport et ils arrêtent tous les saints

guerriers venus grossir les rangs de l’UTI. Reste où tu es ! »

J’étais stupéfait et furieux contre Abdelghani pour son défaitisme.

Une question se mit alors à résonner à mes oreilles, une question adressée

à Allah : « Pourquoi refuses-Tu que j’y aille ? Pourquoi m’empêche-t-on de Te

servir ? »

Après tout, il s’agissait de Sa décision. Allah était omniscient : nous autres

simples mortels n’avions aucune influence sur nos propres destins.

Et puis cette autre question : « Pourquoi as-Tu laissé perdre les

moudjahidine, une fois de plus ? »

À mon retour chez moi, mon épouse m’attendait.

« Ils ont perdu, ruminai-je en évitant son regard. Ils ont perdu la bataille. »

Je montai à l’étage et, dans ma chambre, laissai tomber le matériel à terre.

Je fulminai, silencieux, vaincu, me rappelant la fois où je m’étais retrouvé

dans un véhicule de la police danoise, en route pour la prison, cet instant où je

m’étais en quelque sorte juré de changer. J’avais besoin de réponses.

Le découragement se changea très vite en colère, et cette colère me poussa

à me poser des questions très désagréables. À chaque tournant, j’avais été

empêché d’aller plus avant : tous mes plans s’étaient désintégrés. J’avais

consacré une décennie entière à la cause, ce qui aurait dû être les meilleures

années de mon existence, sacrifiant ma vie sociale et le peu de potentiel que

j’avais eu en tant que boxeur. Et cette cause me paraissait à présent si

lointaine.

J’étais assis là, dans cette chambre plongée dans l’obscurité, dans ce

silence que seuls brisaient les ronronnements des chats qui passaient sous la

neige. Dans quelques jours, je fêterais mon trente et unième anniversaire, mais

je ne me voyais plus le moindre avenir. Mes enfants vivaient dans un autre

pays, mes amis de Sanaa avaient pris des routes différentes, et mon épouse ne

savait plus comment gérer mes sautes d’humeur. J’avais dépensé ce qui me

restait de l’argent que j’avais gagné en travaillant sur des chantiers pour

acquérir du matériel, posé là, sous mes yeux, et qui semblait à présent me

narguer.

Je n’avais été guidé que par mon envie de lutter aux côtés des plus faibles.

Des années auparavant, dans les rues de Korsør, j’aidais mes amis musulmans

à se défendre contre ceux qui s’en prenaient à eux. Dans cette bibliothèque, je

m’étais plongé malgré moi dans le récit des luttes du Prophète contre des

puissances qui le dépassaient, à La Mecque. J’avais rêvé d’aller en

Afghanistan pour me joindre aux moudjahidine et contribuer à la construction

d’un nouveau phare de l’islam, le seul véritable, en Somalie. Et à présent, tous

ces rêves n’étaient plus que poussière.

Je me souvins des paroles en l’air d’Omar Bakri Mohammed, des prêcheurs

hypocrites de Brixton, des lâches manifestants devant l’ambassade américaine,

de la couardise de ces cheikhs si prompts à envoyer à la mort des hommes

ignorants et faciles à duper. Peut-être ma dévotion à la cause avait-elle masqué

toutes sortes de questions restées sans réponses. Peut-être mon engagement

dans l’islam n’était-il qu’une façon de m’opposer au monde, peut-être ma

véritable source d’inspiration (même si je ne le comprenais pas encore

pleinement), n’était pas le salafisme le plus doctrinaire qui soit, mais la lutte

contre l’injustice.

C’est alors que l’impensable se mit à contaminer mon esprit. Ma

compréhension de l’islam était-elle biaisée ? Cette foi était-elle dénaturée par

des hommes tels qu’Awlaki ? Ou l’islam lui-même était-il parsemé

d’incohérences auxquelles j’avais été jusqu’à présent aveugle ?

J’avais déjà commencé à remettre en question le concept de prédestination

(*Qadar*), l’un des articles de la foi. On m’avait appris que, selon ce dogme,

Allah avait déjà décidé de tout, tant pour le passé que pour l’avenir.

Selon les mots mêmes du Coran, « Dieu est le créateur de toutes choses, et

Il en est le Protecteur », « Il a créé toute chose, et il en a prononcé le décret

immuable4 ».

Quelle place restait-il au libre arbitre, à la capacité de choisir la voie de la

justice ? Aucun des savants avec lesquels j’avais parlé n’avait été capable de

m’expliquer comment le *Qadar* et l’obligation du djihad s’articulaient, ni

même les raisons qui auraient poussé Allah à créer un homme qu’Il aurait

d’emblée condamné au feu de l’enfer. Même Anwar Al-Awlaki avait

prudemment évité la question.

L’un des hadiths semblait à mes yeux décrire l’individu comme une pauvre

marionnette sans recours : « Allah, l’Exalté et le Glorieux, a ordonné pour

chaque serviteur de Sa création cinq choses : sa mort, ses actes, sa demeure,

ses trajets et ses moyens de subsistance. »

Je finis par me lever et descendis l’escalier pour me rendre dans la cuisine.

Fadia semblait inquiète.

« Qu’est-ce qu’il y a ? demanda-t-elle.

– Je l’ignore. J’ai l’impression que plus rien n’a d’importance. »

Je me fis un café et m’assis devant mon ordinateur portable, à la table de la

cuisine. Sous le coup de l’impulsion, mes doigts pianotèrent : « Contradictions

dans le Coran ».

La recherche aboutit à plus d’un million de résultats. Beaucoup n’étaient

que de simples diatribes anti-islamiques, postées pour la plupart sur des sites

chrétiens évangéliques qui repoussaient les limites de l’incohérence. Mais, sur

d’autres sites, je lus des commentaires qui réveillèrent en moi des questions

que je m’étais longtemps posées et que j’avais fini par rejeter. Les mots que

j’avais un jour crié à Hyde Park me revinrent en tête : « S’il était venu d’un

autre que Dieu, ils y auraient assurément trouvé de nombreuses

contradictions. »

Ma foi était un véritable château de cartes, construit un niveau après l’autre.

Qu’on en retire une et l’ensemble s’effondrait. Je m’étais constitué en tant que

musulman sous le coup d’une impulsion, d’un seul et même mouvement :

j’étais passé de la découverte de l’islam au salafisme, et du salafisme au

djihad dans l’esprit et dans les actes. J’avais clairement compris les textes

sacrés. Le djihad était prescrit à titre de devoir. Pourtant, j’avais été incapable

d’accomplir mon devoir, tandis que d’autres musulmans le fuyaient ou le

niaient.

Je revins également sur certaines justifications des meurtres et supplices de

civils. J’avais accepté toutes ces raisons comme parties intégrantes de ma foi

salafiste. J’avais bu les paroles d’imams qui avaient trouvé la légitimation des

attentats du 11 septembre dans les textes sacrés. Mais, à présent que je me

souvenais des Tours jumelles, du triple attentat à la bombe de Bali, des

attentats de Madrid en 2004, de Londres en 2005, ils m’apparaissaient avant

tout comme des actes de violence qui avaient visé des gens ordinaires. S’ils

faisaient bien partie d’un plan préétabli par Allah, je n’avais à présent plus la

moindre envie d’y participer.

Les mots de mon ami videur, Tony, me revinrent alors en mémoire :

« Pourquoi est-ce qu’Allah voudrait que des gens tuent d’autres gens ? Tu ne

crois pas, Murad, qu’Allah préférerait plutôt que tu apprennes aux autres

à lire ? »

Je perdis la foi si rapidement que cela en fut effrayant. Un vide terrifiant

s’ouvrait sous mes pieds, et je savais que, si je renonçais à ma foi, je serais

très vite la cible de mes anciens « frères ». J’en savais trop sur eux et sur leurs

projets. Pour ne parler que du cercle de Sanaa, au moins la moitié de ses

membres avait rejoint des groupes terroristes. À leurs yeux, j’apparaîtrais

comme le mal incarné : le converti qui avait renoncé à sa foi pour devenir

athée, le plus vile des hypocrites. Tout comme il était promis au converti une

double récompense au paradis, il était promis au converti qui se rétractait une

double punition.

Toutes ces questions qui ne me quittaient plus me conduisirent à me

renfermer, et j’avais souvent des accès de colère. Mon épouse semblait

craindre que je m’éloigne d’elle. Son visa de séjour en Europe avait expiré, et

à présent qu’elle résidait illégalement au Danemark, elle craignait de se

retrouver à ma merci. L’atmosphère à la maison était toxique.

Je devais prendre un peu mes distances, trouver du temps et de l’espace

pour réfléchir. Par un matin mordant de mars, je décidai d’aller pêcher sur le

lac Brabrand, en banlieue d’Aarhus. L’hiver s’éternisait. Les roseaux en

bordure d’eau étaient encore marron et bruissaient au vent. Certaines

petites anses du lac étaient encore prises dans la glace, et le sentier qui faisait

le tour du plan d’eau était désert.

Je m’assis et lançai ma ligne, mais mon esprit était ailleurs. Cela faisait

à présent trois mois que je priais sans conviction. J’avais relu le Coran, mais

je n’avais pu m’empêcher de relever de nouvelles incohérences et

contradictions. J’étais allé écouter des imams dans les mosquées d’Aarhus,

mais aucun d’eux n’avait ravivé ma flamme. Et, pendant ce temps, dans le

monde entier, l’appel au djihad se faisait de plus en plus impérieux, passant

d’un simple désir de défendre les terres d’islam à la déclaration de guerre

pure et simple contre l’ensemble des mécréants, du plus humble au plus

puissant.

Sans le moindre signe avant-coureur, le volcan qui sommeillait en moi entra

en éruption. Jetant ma canne à pêche, je criai au lac : « J’emmerde Allah et

j’emmerde le prophète Mahomet. Pourquoi est-ce qu’il faudrait que ma famille

finisse dans les flammes de l’enfer, juste parce qu’ils ne sont pas

musulmans ? »

Je pensais à ma mère et à mes grands-parents. Nous avions eu des

dissensions, mais c’était des gens bien, dénués de toute méchanceté.

« Et qu’est-ce qu’il se serait passé si Zaher et Andersen ne s’étaient pas fait

épingler, et que ma mère ou Vibeke s’étaient trouvées à l’endroit où leur

bombe aurait explosé ? »

Il y avait au Danemark d’autres hommes partageant leur jusqu’auboutisme,

sans doute plusieurs dizaines dans un rayon de cent cinquante kilomètres

autour de chez moi. Certains étaient susceptibles de commettre des actes de

terrorisme dans mon pays. Que pouvais-je faire pour les empêcher de tuer des

innocents ?

Je rejoignis ma voiture.

« J’ai gâché dix ans de ma vie, dis-je, serrant le volant dans mes mains,

regardant la silhouette des pins qui se dessinait dans le brouillard, j’ai fait don

de moi-même à Allah, j’ai cru à la justesse de la cause. Mais je me suis leurré

moi-même et j’ai permis à d’autres de me leurrer. J’aurais pu être sportif

professionnel, j’aurais pu profiter de la vie, vivre avec mes enfants, devenir

quelqu’un. »

La rébellion que j’avais chevillée au corps avait ranimé mon libre arbitre,

mais je concevais parfaitement les dangers que ce revirement entraînerait.

Je marchais dans les pas de Kurt Westergaard, le caricaturiste qui avait

représenté le prophète Mahomet et s’était vu menacé de mort pour cette raison.

Il n’y avait pas si longtemps, j’avais moi-même souhaité sa mort.

« À présent, je suis l’ennemi de mes amis », pensai-je une nuit sans

sommeil, dans mon lit. Mon épouse dormait paisiblement à côté de moi. Quels

dangers courrait-elle si j’abandonnais mes « frères » ? Pour lors, moins elle en

saurait, mieux ce serait.

Le lendemain matin, je m’efforçais de me changer les idées en m’occupant

des tâches ménagères. Je jetai une chemise dans la machine et une carte en

tomba. Je la ramassai. Usée et chiffonnée, elle était encore lisible. C’était la

carte de visite de Martin Jensen, agent du PET.

Un numéro de téléphone y figurait. Je rangeai la carte dans ma poche et

sortis, errant dans les rues de la banlieue d’Aarhus. Si je choisissais de

l’appeler, je ne pourrais plus revenir en arrière, mon parti serait

définitivement pris. Il me faudrait mener une double vie, une existence où la

moindre erreur pourrait me coûter la vie. Mais l’autre choix était bien pire.

Pouvais-je vraiment rester les bras croisés, alors que des gens que je

connaissais, des gens que je pouvais empêcher de nuire, projetaient quelque

carnage dans mon pays natal ou ailleurs en l’Europe ?

Le soir même, j’appelai à ce numéro.

Pas un instant je n’avais cru que Martin Jensen était son vrai nom et je

doutais tout autant qu’il décroche. Mais c’est bien ce qu’il fit.

« Murad Storm à l’appareil. Il faut qu’on se voie, dès que possible, fis-je.

J’ai quelque chose à vous dire. »

Je sentais qu’il s’efforçait de garder son calme.

« OK, ça vous va, le Radisson Hotel à Aarhus ? »

11

Changement de camp

Printemps 2007

Le Radisson ressemble à un bloc de glace haut de huit étages, le verre

reflétant les nuages qui glissent dans le ciel. La suite présidentielle donnait sur

les canaux et les rues pavées d’Aarhus. La pièce était spacieuse, avec des

divans de cuir et des lampes scandinaves en bouleau et en frêne.

Les mêmes agents du PET qui m’avaient entendu au commissariat en fin

d’année étaient présents.

« Martin Jensen », le sosie de Clooney, raffolait manifestement des

vêtements de marque : il portait une chemise Hugo Boss, de somptueux

mocassins et une montre qui avait dû coûter encore plus cher.

« Murad, ça fait plaisir de vous revoir », dit-il en me serrant la main.

Il avait l’accent de Copenhague et rayonnait de confiance en soi. C’était lui, la

star de l’opération.

« Vous vous souvenez de mon collègue ? » demanda-t-il en me présentant le

fumeur chauve en surpoids. « On l’appelle Bouddha, dit-il en souriant. Et vous

pouvez m’appeler Klang. » Il n’expliqua pas son nom de code.

Je m’installai face aux deux agents assis dans des fauteuils en cuir.

Ils étaient penchés en avant, très concentrés. Leur carrière allait peut-être

connaître un important tournant : ils savaient que je détenais quantité

d’informations sensibles sur des djihadistes. Bouddha me passa un menu.

« Vous voulez du halal ? Du poulet ? Du poisson ? Un plat végétarien ?

demanda-t-il, respectueux de mon régime musulman. Une bouteille d’eau ? Du

café, peut-être ? »

Sa politesse m’amusait. Il était temps de mettre les choses au clair.

« Non. Je vais prendre un sandwich au bacon et une bière, une Carlsberg

Classic », répondis-je.

Il s’ensuivit un silence de stupéfaction.

« Voilà ce que je veux, les gars. » C’était ma façon à moi de leur dire : « Je

suis dans votre camp. »

Je me sentis comme soulagé d’un poids considérable.

« J’ai décidé de ne plus être musulman, poursuivis-je. Je suis prêt à vous

aider à lutter contre le terrorisme. Pour moi, la religion qui était toute ma vie

n’a plus de sens.

– Ça va vraiment être énorme », lâcha Klang, parvenant tout juste à se

contenir.

Ils se faisaient une haute idée de mon carnet d’adresses djihadistes.

Ma commande arriva.

« Skol », dis-je en levant mon verre, avant de savourer ma première gorgée

d’alcool depuis des années, pour me jeter aussitôt sur le sandwich au bacon.

J’étais redevenu un Danois à part entière.

« C’est parti », lançai-je, et je me mis à leur raconter mon histoire.

Mes yeux s’étaient enfin décillés. Aussi sûrement que je m’étais rangé au

salafisme, j’y étais désormais complètement opposé. Et si je ne pouvais pas

changer mon passé, mon soutien aux attentats du 11 septembre, mes illusions

à propos du djihad et mon admiration pour Awlaki, je pouvais tenter de

racheter ces erreurs. Je connaissais les projets meurtriers d’Al-Qaïda et je

voulais contribuer à sa chute.

Les agents avaient du mal à prendre des notes. Ils ne cessaient de

m’interrompre, époustouflés que je connaisse autant d’intégristes dans tant

d’endroits différents. Notre entrevue dura trois heures, mais ce n’était là qu’un

simple prologue.

Raconter mon histoire avait quelque chose de libérateur : plus j’en disais,

plus je prenais de la distance vis-à-vis de mon ancienne vie. Lorsque je sortis

du hall de l’hôtel, sous les rayons du soleil de fin d’après-midi, je me sentais

en paix. J’avais fait le bon choix.

Klang et Bouddha me proposèrent un nouveau rendez-vous quelques jours

plus tard.

« Ce boulot va vous prendre beaucoup de votre temps, nous pouvons vous

dédommager à hauteur de 10 000 couronnes par mois », dit Klang dès le début

de la rencontre suivante.

Ça représentait environ 1 300 euros, pas vraiment de quoi me faire sauter

au plafond, mais je ne m’étais même pas imaginé être payé. Et, étant donné ma

situation financière, cette somme était la bienvenue. « Ça me va. » Klang me

tendit un téléphone portable Nokia.

« Vous nous contacterez sur ce téléphone, dit-il. La facture sera à notre

charge.

– Et puis, comme ça, il vous sera plus facile de savoir où je suis

à n’importe quel moment », rétorquai-je.

C’était censé être une plaisanterie.

« Oh, non, non, ce n’est pas du tout dans nos intentions. Nous avons

confiance en vous », répliqua Bouddha, en insistant un peu trop à mon goût.

Ils n’étaient pas venus les mains vides. Bouddha sortit deux photographies

et les courtes biographies de deux de mes contacts islamistes à Aarhus.

« Nous aimerions savoir si nous devons nous méfier d’eux », expliqua

Klang.

Le premier était Abou Hamza, un imam marocain en surpoids qui aimait

à prêcher les vertus du djihad mais que je n’avais toujours considéré que

comme un beau parleur. Alors que je sirotais mon thé dans le salon de la

mosquée, à l’écouter pérorer sur l’oppression des musulmans à l’étranger tout

en dévorant biscuit sur biscuit, un doute que je nourrissais depuis un petit

moment sembla se préciser. Hamza était peut-être lui-même un informateur du

PET. Était-ce moi qui le testais, ou lui qui me testait ?

Si je n’étais pas très sûr du camp auquel il appartenait, j’étais en revanche

de plus en plus convaincu d’avoir fait le bon choix. Ma position avait quelque

chose d’irréel, mais j’avais la sensation d’être de nouveau maître de mon

destin. Je ponctuais le laïus de l’imam d’acquiescements occasionnels. Mais

c’était comme si je l’écoutais avec une autre partie de mon cerveau. Je n’étais

plus en quête de vérités d’ordre religieux, d’un indice sur la voie qu’Allah

m’ordonnait de suivre. Au lieu de ça, je prenais note mentalement du moindre

détail afin de pouvoir tout exposer à mes agents de liaison.

La deuxième cible était Ibrahim, un Algérien dont j’avais fait la

connaissance à la mosquée d’Aarhus. Je savais que je le trouverais aux prières

du vendredi. Notre devoir religieux accompli, Ibrahim m’invita à prendre le

thé, et je le suivis jusqu’à son appartement miteux, non loin de là.

« Murad, je sais où habite Kurt Westergaard et je sais où on peut se

procurer des armes », s’empressa-t-il de me dire aussitôt chez lui.

Je considérais son regard surexcité. Pourquoi me disait-il cela maintenant ?

Travaillait-il lui aussi pour le PET ? Était-ce un autre test ? Ou était-il

sincère ?

« Tu veux m’aider ? demanda-t-il.

– Laisse-moi y réfléchir », répondis-je.

À peine l’avais-je quitté que j’appelai Klang sur le portable qu’ils

m’avaient donné.

« Il faut qu’on se voie au plus vite », lui dis-je.

Le soir même, je les retrouvai, Bouddha et lui, dans une chambre d’hôtel en

centre-ville, et leur transmis tout ce que j’avais appris. Ils ne parurent pas

vraiment alarmés. Cela conforta mon intuition : ces premières cibles avaient

eu pour fonction de me tester. Le PET avait voulu s’assurer qu’ils pouvaient se

fier à moi.

Par simple acquit de conscience, j’allais retrouver Ibrahim. Nous nous

croisâmes devant la mosquée.

« Alors, ça se confirme ? » demandai-je. Il parut surpris.

« Non, j’ai décidé de passer à autre chose », répondit-il, mettant un terme

à la conversation et s’éloignant d’un pas vif.

Dans les semaines qui suivirent, je revis régulièrement Klang et Bouddha.

Très vite, j’eus l’impression de connaître tous les hôtels d’Aarhus. Nous

discutions souvent au téléphone, parfois plusieurs fois par jour. J’étais en train

de suivre une véritable formation d’informateur.

Klang, mon principal contact, m’était de plus en plus sympathique. Malgré

ses poses de dandy, ses origines étaient modestes, tout comme moi.

Anciennement aux stups, il s’était fait muter à l’anti-terrorisme après le 11-

Septembre. Il connaissait bien la rue, mais se souciait peu de l’aspect religieux

du djihadisme et des lieux où l’intégrisme couvait. Je leur dévoilai

graduellement mon réseau de contacts au Danemark. Je mis au point un code

couleurs : vert pour inoffensif, orange pour les individus potentiellement

violents et rouge pour dangereux. Au total, il y avait cent cinquante noms.

Ma mission consistait à garder les yeux et les oreilles grands ouverts, et

à rapporter à mes agents de liaison toute menace potentielle.

« Suis ton flair, mais tiens-nous informés de chaque étape de tes

recherches », me dit Klang.

Ils m’informèrent également qu’à l’occasion ils me demanderaient de

rendre visite à des extrémistes bien précis, dans le cadre de leurs propres

enquêtes. Ils me donnèrent une clé USB spécialement configurée pour

siphonner le contenu d’un disque dur de l’ordinateur cible auquel on la

branchait.

Mes liquidités augmentaient à un rythme constant. Les agents du PET me

donnèrent une rallonge de 15 000 couronnes danoises afin que je puisse verser

les arrhes d’un nouvel appartement. Les paiements étaient dissimulés : il

s’agissait ou bien de transferts d’argent liquide *via* Western Union, ou bien des

versements sur mon compte en banque *via* une société écran du PET, « Mola

Consult ». Le PET se servait de cette compagnie pour les dépenses relatives

à mon travail, y compris les réservations de chambres d’hôtel. Pour les

factures, la compagnie bénéficiait d’une adresse à Lyngby, une ville dans la

banlieue de Copenhague, à trois kilomètres à peine du siège du PET.

Fadia ignorait tout de ma nouvelle source de revenus, ainsi que de mon

partenariat avec le PET. Je lui dis que j’avais reçu une prime de la société de

BTP qui m’employait. Jeune épouse musulmane dans un pays étranger, elle me

posait très peu de questions sur mes activités. Je fis du reste de mon mieux

pour lui faire croire que j’avais retrouvé la foi. Cette tromperie était

nécessaire à notre protection. Si elle avait été au courant de ma nouvelle

activité, et si elle l’avait révélée par inadvertance, sa vie aurait pu être en

danger, ainsi que celle de toute sa famille au Yémen. Je tâchais donc de la

convaincre que ma crise de foi de décembre avait été la conséquence

aberrante d’une brève dépression.

Tous les vendredis, je quittais mon domicile pour la *Joumou’a* (les prières

du vendredi). Je me rendais très souvent à la mosquée, mais pas pour prier.

Après les prières, les discussions entre jeunes hommes « partageant les mêmes

idées » dans des fast-foods ou des salons de thé étaient toujours riches en

informations.

S’il valait mieux pour ma femme qu’elle ne sache rien, j’avais néanmoins

besoin de partager ce brusque tournant dans ma vie avec quelqu’un. Et une

seule personne au monde était capable de prendre la pleine mesure de ce qui

m’arrivait, sans en dire mot à qui que ce soit.

« Maman, tu ne dois révéler cela à personne. Et tu seras la seule personne

au monde à le savoir. Je ne suis plus musulman et je travaille à présent pour

les services de renseignement danois. »

Il y eut un silence de quelques secondes.

« Au moins, avec toi, on ne s’ennuie jamais », finit-elle par répondre.

Je ne savais même pas si elle me croyait, mais le simple fait de le lui

avouer me soulagea. Le travail que je faisais avec le PET me parut soudain

bien réel. Les quelques fois où nous nous vîmes durant les années qui

suivirent, elle n’aborda jamais le sujet.

Les premiers mois de 2007 avaient été quelque peu traumatisants pour

Fadia. J’avais été plus qu’imprévisible, et elle semblait s’attendre à ce que,

d’un moment à l’autre, je lui annonce mon départ pour quelque lointain champ

de bataille. Sa famille lui manquait, et son visa avait expiré. Le PET me dit

que, si elle retournait au Yémen, ils l’inscriraient dans une université danoise

et lui accorderaient un visa étudiant, afin qu’elle puisse rapidement revenir en

Europe.

Mais le simple fait de quitter le Danemark fut pour elle une nouvelle

épreuve. L’agent des services de l’immigration remarqua que son visa n’était

plus valide et se mit à lui faire la leçon. Craignant de se faire arrêter, elle

m’appela, et à mon tour, je téléphonai à mes nouveaux amis du PET. En

l’espace de quelques minutes, l’attitude de l’agent changea du tout au tout.

Il salua courtoisement mon épouse et lui souhaita un excellent voyage. Sans

qu’elle sache pourquoi.

Je me souvins de mon altercation avec les douaniers de l’aéroport de Luton,

deux ans auparavant. Le fait d’être du côté des « mécréants » comportait ses

avantages.

À présent seul, je fis l’objet, plus que jamais, des sollicitations de Klang et

Bouddha. L’un des islamistes que j’avais classés « rouges » était Ali, le

converti danois qui m’avait appelé de Somalie pour se vanter d’avoir décapité

un espion somalien. Il avait fui les troupes éthiopiennes lors de leur avancée,

mais avait été capturé peu après à Kismayo, et avait passé deux mois de

détention avant d’être extradé au Danemark.

Le PET, qui souhaitait le traîner en justice, requit mon aide dans le cadre

d’une opération d’infiltration.

« Invite-le chez toi et fais-le parler », me dit Klang.

Il me tendit un petit enregistreur audio noir, conçu pour ressembler à un

pager, et me montra comment l’allumer. Quelques jours plus tard, j’appelai

Ali. J’avais méticuleusement répété ce que j’allais lui dire.

« Ali, c’est Murad. Je suis toujours au Danemark. J’ai entendu dire que tu

étais revenu. Qu’est-ce qu’il s’est passé ? Tu peux venir me voir à Aarhus ?

Je veux tout savoir sur la Somalie. J’espère toujours pouvoir m’y rendre,

inch’Allah [si Dieu le veut]. »

Ali arriva chez moi avec plusieurs amis de Copenhague. Quand ils

frappèrent à ma porte, je branchai l’enregistreur et le glissai dans ma poche.

Je les saluai selon les règles de l’islam. C’était comme de jouer sur une

scène de théâtre ou devant une caméra de cinéma. En un instant, j’étais

redevenu Murad Storm. Il m’était aussi facile de passer d’un rôle à l’autre que

d’appuyer sur un interrupteur.

Ali semblait plus maigre que la dernière fois que je l’avais vu à Sanaa,

mais son regard était toujours aussi intense, toujours aussi féroce. Après que

nous eûmes prié, je leur servis du thé, et nous nous assîmes en tailleur sur le

tapis afin de discuter.

« Raconte-moi les combats, dis-je. J’ai encore du mal à croire que tu aies

vécu tout ça. »

De la collecte d’informations, pure et simple.

Tandis qu’il débutait le récit de ses aventures en Somalie, je regardais

autour de moi. Ses amis buvaient littéralement ses paroles. Moi aussi, mais

pour d’autres raisons. De toute évidence, Ali adorait se retrouver au centre de

l’attention. Il n’eut pas besoin de beaucoup d’encouragements pour décrire la

décollation de l’espion somalien.

« Il essayait de se faire passer pour un moudjahid. Mais quelque chose nous

avait mis la puce à l’oreille, et quand on l’a interrogé, il a fini par avouer qu’il

avait été envoyé par les Éthiopiens pour découvrir nos plans.

« Il a supplié qu’on l’épargne, il a même promis de se battre à nos côtés,

mais l’UTI l’a condamné à mort. Je me suis porté volontaire pour infliger la

sentence. Loué soit Allah de m’avoir permis de Le servir, dit-il.

– *Alhamdulillah* [Gloire à Dieu] », répondis-je.

Il venait de me dire tout ce que je voulais entendre. Je décidai de ne pas

laver les verres à thé. Si besoin était, ses empreintes digitales constitueraient

des preuves de sa présence chez moi.

Lors de notre rencontre suivante, Klang avait de mauvaises nouvelles

à m’annoncer.

« L’enregistreur audio n’a pas fonctionné.

– J’ai pourtant fait ce que tu m’avais dit.

– Ne t’embête pas pour ça. C’était juste un bug. On va trouver un autre

moyen de le coincer. »

Ali ne fut jamais inquiété par les autorités danoises. Je supposai que

l’appareil avait parfaitement fonctionné, mais que le PET préférait ne pas

transmettre l’enregistrement à la justice plutôt que de compromettre ma

couverture. Lorsque, plus tard, je demandai à Klang si le dossier d’accusation

visant Ali avançait, il prétendit que l’espion somalien n’ayant pas été identifié,

du point de vue de la loi, il n’y avait pas de victime. À ce jour, Ali demeure

libre et vit toujours au Danemark.

Je dus m’attaquer à de nombreuses autres cibles, tout aussi dangereuses, et

on me laissa toute latitude pour suivre mon instinct. Par une journée venteuse

du printemps 2007, je me promenai dans un quartier de Copenhague à forte

communauté immigrée, espérant tomber sur un ancien camarade. Mes efforts

furent récompensés. Abdelghani Tokhi était d’origine afghane et résidait au

Danemark. Son apparence éveilla mes soupçons. Envolée, la longue barbe : il

était à présent rasé de près. C’était un signe éloquent. En Occident, certains

djihadistes se rasent afin de mieux se fondre dans la foule, juste avant de

devenir opérationnel.

Je dis au PET qu’il serait avisé de s’intéresser de près à son cas. Tokhi

était l’associé d’un Pakistanais né au Danemark du nom de Hammad Khurshid,

qui revenait tout juste des zones tribales du Pakistan. À cette époque, avant

qu’une offensive menée par des drones ravage les rangs des djihadistes au

Pakistan, les zones tribales montagneuses étaient encore un véritable vivier

intégriste. Khurshid avait été formé à la confection de bombe par un haut

responsable égyptien d’Al-Qaïda1, qui avait supervisé la formation des

terroristes impliqués dans les attentats de Londres en 2005.

Sans que Khurshid le sache, les agents de sécurité de l’aéroport de

Copenhague avaient trouvé ses notes2 sur la fabrication d’explosifs dans ses

bagages. Par le biais d’une société écran3, le PET avait alors proposé à la

location un appartement tout près de l’endroit où résidait Khurshid, pour un

loyer défiant toute concurrence. L’appartement était truffé de caméras et de

micros. L’agence éconduisit plusieurs personnes intéressées avant de recevoir

l’appel de Khurshid et Abdelghani. Peu de temps après, ils parvinrent à filmer

Khurshid en train de fabriquer dans l’appartement dix grammes de TATP, un

puissant explosif, et en septembre 2007, la police danoise devait interpeller

Khurshid et Abdelghani. Ils furent reconnus coupables de complot terroriste et

sont encore derrière les barreaux4.

À chaque nouvelle information, l’assurance de ma fiabilité et ma valeur en

tant qu’informateur ne faisaient qu’augmenter. Le PET ne tarda pas à vouloir

me présenter à leurs alliés dans le monde du renseignement.

12

L’appel de Londres

Printemps 2007

Mon mentor à Luton, Omar Bakri Mohammed, avait quitté la Grande-

Bretagne en 2005, plusieurs semaines après les attentats de Londres, face

à l’hostilité croissante des médias et la surveillance de plus en plus étroite des

autorités.

Omar Bakri avait répété devant tous les micros et toutes les caméras qu’il

allait prendre des vacances pour rendre visite à sa mère au Liban et qu’il avait

l’intention de retourner au Royaume-Uni. Le vice-Premier ministre avait

déclaré à l’occasion : « Profitez bien de vos vacances – faites qu’elles

durent1. »

L’imam avait trouvé refuge dans la ville de Tripoli, sur la côte nord du

Liban, et y avait tissé des liens avec des militants salafistes. Le fait que mon

ancien camarade et concitoyen danois Kenneth Sørensen s’y trouve également

intéressait le PET au plus haut point.

« Ça te dit, un petite voyage au Liban ? m’avait demandé Klang. Essaie de

voir ce qu’Omar Bakri manigance, avec qui il traîne. »

J’avais hâte de partir.

Le 25 avril 2007, en contemplant les lueurs scintillantes sur les collines

alors que l’avion amorçait sa descente en direction de Beyrouth, j’éprouvais

une bouffée d’excitation. Il n’y avait pas si longtemps, cette ville avait été

déchirée par des luttes confessionnelles. Quoi de plus logique à ce que cet

ancien théâtre de conflits religieux fût la première destination de ma nouvelle

mission ?

Les Danois avaient projeté de communiquer les informations que j’y

glanerais aux agences de renseignement britanniques, le MI5 et le MI6, dans le

cadre de ces fréquents échanges qui constituent l’essence même du

renseignement à l’échelle planétaire. Les ressources dont disposaient les

Danois étaient loin d’être comparables à celles de la CIA ou des Britanniques,

mais ils avaient à cœur de montrer qu’ils étaient capables de boxer au-dessus

de leur catégorie. Ils étaient également d’avis que le fait de reprendre contact

avec l’imam ne ferait qu’augmenter mon prestige dans les cercles extrémistes

du Royaume-Uni, ce qui pourrait se révéler un jour très utile à leurs

homologues britanniques.

Omar Barki et deux hommes aux barbes longues et aux airs de gardes du

corps m’attendaient dans le hall des arrivées de l’aéroport de Beyrouth.

L’imam me serra dans ses bras.

« Comment vas-tu, Murad, mon frère ? Ça fait plaisir de te revoir »,

s’exclama-t-il. Je ne pus m’empêcher de remarquer que son tour de taille

s’était encore épaissi.

Nous sortîmes dans la douce nuit d’avril et montâmes à bord de son

4 × 4 GMC noir flambant neuf. Il s’écroula sur son siège, faisant tanguer le

véhicule. De toute évidence, il gagnait beaucoup d’argent, sans doute sur le

dos de ces jeunes extrémistes que j’avais fréquentés à Luton, qui gobaient tout

rond ses belles paroles en l’air. Nous traversâmes les banlieues chrétiennes du

nord de Beyrouth et, deux heures plus tard, arrivâmes à Tripoli.

Dès mon premier jour dans cette ville, Omar Bakri m’emmena à la mosquée

toute proche du vieux marché, remplie de fidèles. Après les prières, il

meugla : « Je vous présente Abou Oussama Al-Denmarki : il a étudié au

Yémen, connaît tous nos frères qui s’y trouvent et il aimerait vous dire

quelques mots. »

Cette initiative me prit au dépourvu. Apparemment, l’imam entendait faire

reluire encore plus son blason à la lumière de mes relations djihadistes.

Je parvins à improviser en recyclant les vieilles rengaines sur l’obligation

religieuse que constituait le djihad, et mon discours fit son petit effet, à en

croire le nombre de jeunes hommes aux yeux fiévreux qui vinrent m’embrasser

par la suite. C’eût été un grand moment pour moi si j’avais encore été dans

leur camp.

Au bout d’une semaine passée en sa compagnie, je commençai à me lasser

des déclarations abracadabrantes d’Omar Bakri. L’imam était peut-être

parvenu à radicaliser toute une génération de jeunes musulmans britanniques,

mais manifestement, il était beaucoup moins à l'aise au milieu des extrémistes

endurcis de Tripoli. Eux avaient été confrontés à la guerre, la vraie, dans les

rues de leur propre ville. En comparaison, Omar Bakri n'était qu'un

méprisable moulin à paroles.

Afin d'impressionner mes agents de liaison, je décidai de partir sur la piste

d'une plus grosse proie. Il ne me fallut pas longtemps pour la débusquer.

Un jour, alors que je me trouvais en compagnie d'Omar Bakri, je rencontrai

chez un tailleur du vieux marché de Tripoli un jeune homme à la barbe

impressionnante. Mon physique nordique l'intrigua au plus haut point.

« *Masha'Allah !* D'où viens-tu, mon frère ? me demanda-t-il en arabe.

– Du Danemark, répondis-je.

– Moi aussi », dit-il en danois, dans un éclat de rire, avant de se présenter.

Il se faisait appeler Abou Arab, était palestinien et était entré au Danemark

en tant que jeune réfugié. Son véritable nom était Ali Al-Hajdib.

Abou Arab m’invita chez lui quelques jours plus tard. Peu après mon

arrivée, il reçut un appel téléphonique. « Suis-moi ! » me lança-t-il.

Il me conduisit jusqu’au bout d’une ruelle, où une BMW noire nous

attendait.

« Monte ! » dit Abou Arab, ses yeux lançant des éclairs.

Nous prîmes place sur la banquette arrière. Devant étaient assis

deux combattants vêtus de treillis militaires et de keffiehs. On me mit dans les

bras une kalachnikov et on me proposa un pistolet. Face à mon refus, l’homme

qui se trouvait à côté du conducteur me tendit une grenade.

« Tu préfères peut-être ça ? » demanda-t-il. Il avait un ton de commandant.

« Ou quelque chose comme ça ? » ajouta-t-il en ouvrant sa veste militaire,

révélant une ceinture d’explosifs. Alors que la BMW accélérait dans les rues

étroites, le commandant nous confia que, si nous nous faisions arrêter par les

autorités ou par une milice rivale, il vaudrait mieux mourir que d’endurer les

horreurs de la torture.

Je m’efforçai de ne pas grimacer à chaque fois que la voiture passait sur un

nid-de-poule : les ceintures d’explosifs ont une fâcheuse tendance à détoner au

moindre mouvement brusque.

Je ne le compris pas immédiatement, mais je venais d’entrer de plain-pied

dans les coulisses des opérations de Fatah Al-Islam, un groupe d’extrémistes

sunnites lié à Al-Qaïda, et qui fleurissait dans les camps de réfugiés

palestiniens du nord du Liban.

Le commandant n’était autre que le frère cadet d’Abou Arab, Saddam Al-

Hajdib, l’un des principaux responsables du groupe, et qui, avec d’autres

frères Al-Hajdib, constituait la première génération d’une véritable dynastie

terroriste2. Saddam avait une bonne vingtaine d’années et avait combattu en

Irak aux côtés d’Al-Qaïda, dont il connaissait les principaux leaders1.

Un autre de leurs frères, Youssef, avait été arrêté3 en Allemagne l’année

précédente (à l’âge de 21 ans) après avoir laissé dans des trains, aux alentours

de Cologne, deux valises remplies d’explosifs qui fort heureusement n’avaient

pas détoné2.

Durant les semaines qui suivirent, ils me firent faire le tour des camps de

réfugiés de Tripoli, théâtre de ce qui semblait être les préparatifs de la

« prochaine guerre du Liban ». Abou Arab me dit que rien ne pourrait les

empêcher de tenter d’imposer la charia dans les camps, puis dans le nord du

Liban, et un jour à l’ensemble du pays. Au vu des ressources du Hezbollah, la

milice rivale chiite et les haines religieuses qui gangrénaient encore le Liban,

ce rêve avait peu de chances de se réaliser un jour. Mais leur ambition était

irrépressible, ils disposaient de puissants alliés qui considéraient le Fatah

comme un contrepoids nécessaire au Hezbollah, et en outre, leur volonté de

faire cause commune avec le terrorisme international était indiscutable.

Je quittai le Liban début mai pour rejoindre Klang et Bouddha à Londres, en

vue d’un débriefing. Cette fois-ci, leur supérieur direct, qui se faisait appeler

Soren, était également présent. La trentaine avancée, il avait un physique

athlétique, gâché par sa manie de s’allumer une cigarette toutes les

cinq minutes. À l’instar de Klang, il était passé à l’anti-terrorisme après

plusieurs années aux stups, département que j’avais détesté entre tous durant

ma période Bandidos. Ils commandèrent des bières pour accompagner le

débriefing. Manifestement, ils tenaient à ce que je sois le plus détendu

possible.

Soren me dit en souriant que, cinq ans auparavant, il avait fait partie de

l’équipe chargée de ma surveillance et de l’écoute de mes communications

téléphoniques avec mes camarades intégristes, d’Odense comme d’Indonésie.

Soren et Klang avaient été témoins de mon entrevue inopinée, en pleine rue de

Luton, avec Robert, du MI5.

« On aurait dit un écolier qui essayait de t’effrayer », rit Soren. Alors que

nous partagions des histoires, Klang me révéla que Bouddha et lui avaient

travaillé sur l’affaire de Vollsmose, cette enquête qui avait conduit

à l’arrestation et à l’extradition de Mohammad Zaher et Abdallah Andersen

(jadis, mes amis) pour un projet d’attentat à la bombe.

« Notre informateur a dû témoigner au tribunal. Bien entendu, il a fallu

ensuite qu’on lui donne une nouvelle identité et qu’on lui fasse quitter le

Danemark. C’est très dur pour lui. Il ne voit que très rarement ses enfants. »

Ses mots pesèrent sur ma conscience. Serais-je condamné au même sort ?

Les agents danois semblaient impressionnés par les informations que

j’avais glanées au sujet des alliances complexes et des mystérieux chefs du

milieu intégriste à Tripoli. Ils me proposèrent de rencontrer leurs collègues

britanniques.

Le Churchill Hotel, proche de Hyde Park, est l’un des plus somptueux

hôtels de Londres. Derrière l’élégante façade, dans le hall de réception, ce

n’est que sol de marbre, colonnes et luxueux mobilier en noyer. Si c’était dans

ce genre d’endroits que se déroulaient les débriefings dans le renseignement

international, j’avais fait le bon choix dans ma reconversion professionnelle.

Plus je m’éloignais des exigences spartiates du salafisme, plus j’étais séduit

par le luxe du monde de l’espionnage.

En pénétrant dans le Churchill Hotel avec mes agents de liaison danois, par

cette superbe soirée de printemps, je dus me ressaisir : la tentation était grande

de fredonner le thème de James Bond. Et d’autant plus grande lorsque je posai

les yeux sur l’agent du MI6 qui nous attendait dans une suite.

Il se présenta sous le prénom de Matt. Il portait un costume, avait un accent

tranchant et des manières impeccables, et était d’une beauté un peu brute.

C’était la quintessence même de l’espion britannique : ses oreilles joufflues et

disproportionnées étaient la seule touche incongrue au tableau.

Je m’imaginais son parcours : scolarité dans l’une des écoles les plus

renommées d’Angleterre, où, à n’en pas douter, il avait excellé tant au rugby

qu’en latin, puis Oxford ou Cambridge. Après quoi on avait dû l’approcher

pour lui demander si le fait de travailler pour le renseignement de Sa Majesté

était susceptible de l’intéresser.

Alors que mes agents de liaison et moi avions pris l’habitude de

conversations informelles, Matt était tout en retenue et en professionnalisme.

À l’opposé des Danois parfois à la limite de la grossièreté et des Américains

qui se distinguaient par leurs exigences impérieuses, les espions britanniques

que je connus étaient tous polis et guindés, à la limite de l’obséquieux.

Malgré tout, Matt éclata de rire lorsque j’appelai le service de chambre

pour commander des grattons de porc. Il ne s’attendait vraiment pas à cela

venant d’un ancien djihadiste.

Je lui dis que Fatah Al-Islam allait s’efforcer de faire éclater une guerre au

Liban, mais il semblait plus intéressé par ce que j’avais à lui dire sur Omar

Bakri, qui avait développé un important réseau d’adeptes au Royaume-Uni et

s’en servait très probablement comme source de revenus.

Depuis les attentats de juillet 2005, le MI5 s’était principalement concentré

sur le démantèlement de réseaux djihadistes dans des villes telles que Luton et

Birmingham, réseaux et villes que je connaissais bien. Depuis que Karima

s’était installée à Birmingham, j’y avais passé pas mal de temps et y louais

même un studio à titre temporaire afin de voir mes enfants aussi souvent que

possible.

Peu après cette entrevue avec l’agent du MI6, ma mise en garde au sujet

d’événements à venir au Liban se révéla pleinement justifiée. Saddam Al-

Hajdib, le commandant du Fatah Al-Islam que j’avais rencontré, cambriola une

banque près de Tripoli, empochant un montant d’environ 90 000 euros.

Les forces de l’ordre libanaises pistèrent sa trace jusqu’à un immeuble de la

ville. Al-Hajdib tint parole : il se fit exploser lorsque les autorités firent

irruption dans le bâtiment. Cet épisode fut le début d’une confrontation de

plusieurs jours entre le Fatah et les forces de l’ordre, autour du camp de

réfugiés Nahr Al-Bared. Plus de vingt soldats libanais et autant de combattants

du Fatah furent tués4.

Peu après, les Danois me dirent que les Britanniques souhaitaient me

rencontrer à nouveau. « Tu les as impressionnés, pour le Liban : ils ne s’y

attendaient vraiment pas », me dit Klang.

Pour cette deuxième entrevue, Matt était accompagné d’un agent du MI5 qui

se faisait appeler Andy. Il était originaire des Midlands, approchait des 50 ans

et ne portait pas de costume. Il paraissait plus dur que son collègue du MI6 :

plutôt le genre à travailler sur le terrain, pas vraiment l’étoffe d’un agent de

liaison. Je devais apprendre plus tard qu’il avait été jadis policier, spécialisé

dans la lutte contre les trafiquants de drogue. Avec le très aristocratique Matt,

ils formaient un improbable duo. Sa demande était plus que précise et

concernait le milieu extrémiste de Birmingham.

« Pouvez-vous garder un œil sur eux ? » demanda-t-il.

L’arrangement initial voulait que je présente mon rapport aux Danois, qui

ensuite transmettraient les informations à leurs homologues britanniques, et

stipulait en outre que je pouvais être rappelé au Danemark dès que le besoin

s’en ferait sentir. Le PET se félicitait de cet accord qui permettait

d’approfondir leur relation de travail avec les services de renseignement de

Sa Majesté. Mais, très rapidement, il fut convenu que je soumettrais également

mes rapports directement au MI5.

Sur l’ordre de cette agence, je m’installai dans une modeste maison dans le

quartier d’Alum Rock, à Birmingham. Ils me versaient 400 livres mensuelles

de loyer. Tout comme Luton, Birmingham incarnait le déclin industriel de la

Grande-Bretagne. Ses quartiers les plus pauvres, aux terrasses délabrées et

aux tours sinistres, accueillaient une importante communauté d’immigrés

originaires de la péninsule indienne et servaient aussi de repaire à de

nombreux islamistes. À la météo près, Alum Rock ressemblait à s’y méprendre

aux rues tumultueuses de Karachi.

Au début de l’été 2007, alors que les parcs de Birmingham s’animaient de

parties de cricket, je m’immergeai dans le milieu extrémiste de la ville.

Quasiment tous les matins, je me réveillais avant l’aube pour aller faire la

première prière dans l’une des mosquées de la ville. J’avais beau connaître le

rite par cœur, il m’était plus difficile de m’y plier, à présent que je n’étais

musulman qu’en apparence. Après cela, j’allais souvent prendre le petit-

déjeuner avec des « frères » intégristes dans un restaurant halal. Puis nous

allions chez l’un d’entre eux pour lire le Coran tous ensemble, ou pour discuter

des dernières nouvelles du Pakistan ou d’Irak. Et le cycle se répétait : un repas

de 2 sous servi dans une assiette en plastique dans des cafés aux tables de

formica, invariablement suivi du sermon de quelque imam extrémiste. L’un des

plus populaires d’entre eux était un certain Anjem Choudary, un avocat anglo-

pakistanais qui avait été l’assistant d’Omar Bakri au sein du groupe Al-

Muhajiroun, et avait hérité de son titre de militant le plus controversé du

Royaume-Uni. Il était loin de m’impressionner, mais je n’étais pas sans

remarquer l’influence qu’il avait sur un grand nombre de jeunes hommes.

Je ne passais pas tout mon temps à Birmingham. Fadia était au Yémen, et je

ne bénéficiais que d’une garde ponctuelle pour mes enfants : j’avais donc du

temps à perdre. Je retournais fréquemment à Luton afin de garder contact avec

le cercle intégriste que j’avais fréquenté deux ans auparavant.

Amener des « frères » extrémistes à des révélations n’avait rien de bien

compliqué. La plupart adorait parler. Il m’arrivait de mentionner une nouvelle

vidéo de sermon d’Awlaki pour lancer la conversation. Tout comme je l’avais

fait au Danemark, j’attribuais des couleurs aux extrémistes basés au Royaume-

Uni pour le MI5, en fonction du danger potentiel qu’ils représentaient. À la

mosquée de Small Heath, à Birmingham, je renouais avec le jeune Somalien

Ahmed Abdulkadir Warsame. Il tentait toujours désespérément de retourner

chez lui pour combattre les Éthiopiens, mais n’avait toujours pas réussi

à trouver les fonds nécessaires.

Si je parvenais à l’aider à aller là-bas, nous bénéficierions d’une précieuse

source d’informations dans une région du globe qui restait très fermée aux

services de renseignement. L’idée plut à Andy, et avec son accord, je me mis

à écumer les mosquées afin de réunir la somme nécessaire au voyage de

Warsame. Conformément à une règle toute bureaucratique, ce serait le MI5 et

non le MI6 qui dirigerait l’opération, pour la simple raison que les

informations seraient collectées *via* mon adresse e-mail.

Les histoires de rivalité entre la branche domestique et la branche

internationale des services de renseignement britanniques sont légion. Mais, de

mon point de vue, les agents du MI5 et du MI6 auxquels j’avais affaire

coopéraient à merveille, les uns respectant les besoins et prérogatives des

autres. Ils luttaient sur deux fronts d’une seule et même bataille, le MI6 en

Somalie, au Yémen et au Pakistan, le MI5 à Luton et Alum Rock. Les attentats

de Londres n’avaient fait que souligner l’importance d’une telle coopération

aux yeux de tous.

Il ne me fallut pas longtemps pour réunir la somme nécessaire au voyage de

Warsame, auprès des mosquées et de mes contacts intégristes à Birmingham.

Lorsque je lui tendis 600 livres en liquide, l’émotion le saisit à la gorge.

« Qu’Allah te récompense », dit-il avant de me serrer dans ses bras.

Nous convînmes de rester en contact en nous laissant des messages dans la

boîte « brouillons » d’un compte e-mail commun. Warsame quitta le Royaume-

Uni pour aller se battre en Somalie, et très vite, me soumit une liste d’achats et

une nouvelle demande de fonds.

Mes talents de leveur de fonds impressionnaient un certain nombre de

personnes, parmi lesquels un Syrien d’une trentaine d’années du nom d’Hassan

Tabbakh. L’amitié qui me liait à Anwar Al-Awlaki l’intéressait aussi

grandement. Il me connaissait de réputation, depuis l’époque où je m’étais

rapproché d’Al-Muhajiroun. Nous découvrîmes que nous avions des

connaissances en commun, comme par exemple Hamid Elasmar5, un Anglo-

Marocain reconnu coupable de complicité dans un complot visant à décapiter

un soldat britannique musulman à Birmingham. De toute évidence, mon carnet

d’adresses était truffé d’extrémistes britanniques.

Tabbakh était diplômé de chimie. Il était affligé d’un début de calvitie et sa

barbe commençait tout juste à grisonner. Ce qui d’emblée me frappa le plus

chez lui fut la moue belliqueuse qu’il semblait afficher constamment et son

regard plutôt déprimé. Cet homme ne respirait pas franchement l’enthousiasme.

Mais nous faisions partie des rares non-Somaliens à fréquenter la mosquée de

Small Heath, aussi nos chemins étaient-ils destinés à se croiser.

Lorsque nous fîmes connaissance, j'étais accompagné de mon fils.

« Et voici Oussama.

– *Masha'Allah*, voilà un bon prénom », répondit-il sans la moindre once de

sourire.

Il me raconta que le Royaume-Uni lui avait accordé l'asile politique après

qu'il eut fui la Syrie afin d'échapper à une mort certaine. Il avait été

emprisonné pour possession d'ouvrages anti-gouvernementaux. L'anxiété qui

ne le quittait jamais suggérait que les interrogatoires que lui avait fait subir la

police secrète du régime d'Assad avaient été particulièrement vicieux.

Tabbakh m'invita chez lui, un petit appartement en rez-de-chaussée dans une

maison décatie, au coin de la rue où se trouvait la mosquée. L'endroit

correspondait parfaitement à son tempérament maussade. Mais il ne manquait

pas d'idées et il mourait d'envie de les soumettre à autrui.

« Je n’ai pas chômé », dit-il.

Il avait appris à confectionner des bombes et il me montra des croquis de

plusieurs cibles situées à Londres. Entre autres, on comptait Oxford Street,

fourmillant tous les jours de badauds et touristes, et la zone autour du

Parlement.

Sur les croquis, il me montra très précisément où il prévoyait de faire

exploser ses bombes. Je remarquai que ses mains tremblaient.

« Mon frère, qu’en penses-tu ? Crois-tu que ça marchera ? » demanda-t-il.

Il voulait que je collabore à ses plans. J’avais du mal à croire que quiconque

puisse partager ce genre de projets, et de façon aussi détaillée, avec un quasi-

inconnu.

Étant donné sa formation en chimie et en mathématiques, je ne doutais pas

qu’il fût capable de fabriquer ces bombes, mais quand comptait-il passer

à l’action ?

Je le regardai droit dans les yeux : *« Inch’Allah. »*

Puis j’ajoutai : « Mais il faut être prudent, mon frère. » J’essayais de le

convaincre de ne pas aller trop vite en besogne. Il fallait à tout prix gagner du

temps.

J’alertai le MI5. Jusque-là, ils ne s’étaient pas intéressés à Tabbakh. C’était

l’archétype du « terroriste solitaire », le genre le plus difficile à repérer

à cause du peu de contacts que ces criminels ont avec autrui. Malheureusement

pour lui, je m’étais retrouvé par hasard en travers de son chemin.

« Il faut que vous le colliez autant que possible durant les semaines

à venir », me dit Andy.

Lors d’une entrevue suivante, peu après, Andy m’interrogea à propos des

clés avec lesquelles Tabbakh ouvrait la porte de chez lui.

« Des petites clés, des grosses, des clés à double panneton ? » demanda-t-

il. Ils projetaient clairement de s’introduire chez lui. On m’apprit plus tard

que, lorsqu’ils étaient passés à l’action, les agents chargés de l’opération

avaient trouvé les croquis, les avaient photographiés avant de les remettre très

précautionneusement à leur place. Ces photos constitueraient des preuves des

projets de Tabbakh.

Dans le cadre de l’opération, le MI5 mit même en scène mon interpellation

à l’aéroport de Gatwick, afin d’affermir la confiance que Tabbakh me portait.

Je demandai à Idriss, un extrémiste britannico-pakistanais de Walsall au carnet

d’adresses bien fourni, de me conduire à l’aéroport afin de prendre un vol

pour le Yémen. Au contrôle de sécurité, un policier me retint très

ostensiblement, afin de s’assurer que celui qui m’avait déposé s’empresserait

de raconter l’épisode à l’ensemble de ses connaissances.

On m’emmena de force dans une petite pièce voisine de la zone de

contrôle : l’agent du MI5 qui m’y attendait bondit en me voyant et me serra

dans ses bras, ce qui étonna tout de même un peu le policier. Nous discutâmes,

puis je fus escorté jusqu’au hall des départs, où je passai un coup de fil

plaintif à Idriss, me plaignant de la brutalité policière au Royaume-Uni, et lui

demandant de bien vouloir venir me chercher. Cet incident monté de toutes

pièces ne fit que consolider ma réputation dans les cercles intégristes de

Birmingham.

Tabbakh n’avait pas fixé de date pour son attentat, mais avait déjà dressé

les schémas électroniques des bombes. Il m’informa en outre des composants

chimiques qu’il utiliserait. Je regrettai de ne pas avoir plus suivi en cours de

science physique, mais rapportai au MI5 que, manifestement, il savait ce qu’il

faisait.

La police n’intervint pas immédiatement car le MI5 craignait de

compromettre ma couverture. Après tout, j’étais le seul individu auquel

Tabbakh avait révélé ses plans. Durant les semaines qui suivirent, le

MI5 rivalisa d’ingéniosité pour faire porter les soupçons du milieu intégriste

sur un autre que moi.

Tabbakh fut arrêté6 en décembre 2007 et fut plus tard jugé coupable de

confection d’explosifs en vue d’un attentat terroriste. La police trouva des

bouteilles contenant de l’acétone et de la nitrocellulose dans son appartement

miteux, ainsi que des instructions indiquant comment fabriquer une bombe

à partir de ces ingrédients. Les bombes auraient été de confection grossière,

mais durant son procès, le juge déclara qu’elles auraient provoqué « de très

importants dommages, des blessures graves et des morts ».

Ma connaissance très poussée du milieu extrémiste britannique et mon

carnet d’adresses de djihadistes basés à l’étranger commençaient à produire

des résultats. Le terrorisme islamiste posait une multitude de problèmes aux

agences de renseignement qui, jusqu’à une date relativement récente,

concentraient l’essentiel de leurs ressources sur la surveillance du bloc

soviétique. La menace djihadiste était un phénomène encore jeune, difficile

à pénétrer, et se développait à une vitesse folle. Il était particulièrement ardu

de glaner des informations provenant de l’intérieur même de ce milieu : un

Danois avec une bonne maîtrise de l’arabe et près d’une décennie

d’engagement islamiste correspondait à la définition de l’informateur idéal.

Rien d’étonnant à ce que les Américains s’intéressent également à moi.

13

Bons baiser de Langley 1

Été 2007-début 2008

Mes agents de liaison du PET surnommaient toujours leurs homologues

britanniques « Les Cousins ». La CIA, c’était « Big Brother ». Klang et

Bouddha eurent le plus grand mal à contenir leur enthousiasme lorsque les

Américains exprimèrent leur désir de rencontrer M. Storm.

Les Danois convinrent d’un rendez-vous au Scandic Hotel, sur le front de

mer de Copenhague. Dix-huit étages d’acier et de verre : vu de l’extérieur, il

avait tout de l’immeuble de bureau américain. Mais, à l’intérieur, ce n’était

que boiseries claires et meubles au minimalisme purement scandinave, avec en

prime, traversant le lobby du sol au plafond, de curieux arbres blancs en

Plexiglas.

Klang et Bouddha me reçurent avec mille attentions. La simple présence des

Américains dans la chambre réservée pour l’occasion rendait Klang, pourtant

si familier d’habitude, presque obséquieux.

Joshua et Amanda devaient avoir une petite trentaine d’années, lui vêtu d’un

impeccable costume, elle habillée d’un tailleur distingué. Joshua était grand,

brun, avec ce charme propret typique du nord-est des États-Unis. Il était

évident qu’il n’avait jamais fait le moindre travail manuel de toute sa vie.

L’impression que donnait Amanda était tout à fait différente. Mon regard était

irrépressiblement attiré par ses yeux. Ils étaient d’un bleu électrique de bleuet,

et leur expression était pénétrante, presque inquisitrice. Elle avait des

pommettes hautes et des lèvres pulpeuses. Ses cheveux couleur de miel lui

tombaient aux épaules.

Pour la CIA, le rendez-vous au Scandic Hotel relevait de la pêche aux

informations, visant à déterminer ce que je savais sur le Fatah Al-Islam, Al-

Qaïda et les intégristes dont j’avais fait la connaissance au Yémen. Deux sujets

les intéressaient en particulier : Anwar Al-Awlaki (toujours détenu en

isolement dans une prison de Sanaa, sans que la moindre accusation n’ait

encore été prononcée) et les liens qu’entretenaient les extrémistes yéménites

avec la Somalie. À cette époque, le groupe islamiste Al-Shabaab, issu de

l’Union des tribunaux islamiques, gagnait en puissance face aux troupes

éthiopiennes qui étaient intervenues pour sauver le gouvernement somalien : il

commençait à attirer à lui des combattants issus de la diaspora somalienne

résidant en Europe et en Amérique du Nord.

Amanda avait une façon désarmante de poser ses questions. Peut-être était-

ce dû à son enthousiasme, à sa capacité à se mettre sur la même longueur

d’onde que son interlocuteur, ou simplement à ses yeux. Pendant plusieurs

heures, je dispensai mes informations, dévoilant mon organigramme de

contacts djihadistes englobant trois continents.

Amanda me dit que la CIA souhaiterait très certainement que je me rende en

Somalie, qui restait une épine dans le flanc des décideurs américains depuis la

désastreuse opération « Restore Hope » de 1992, et le fiasco de la bataille de

Mogadiscio en 1993. Si les djihadistes s’avisaient de faire main basse sur une

partie de la côte, ou embourber les Éthiopiens dans une guérilla urbaine sans

fin, la situation dans ce pays deviendrait autrement plus dangereuse qu’au

Yémen.

Joshua et Amanda passèrent toute l’entrevue à prendre des notes.

J’observais la main manucurée d’Amanda glisser gracieusement sur les pages

de son carnet de notes, remplissant en tout et pour tout vingt pages de son

écriture élégante. À la fin, il ne leur restait qu’une question : « Que diriez-vous

de travailler pour nous ?

– Que du bien.

– Nous vous recontacterons », dit Amanda, un sourire se dessinant enfin sur

ses lèvres.

Cette perspective me réjouit considérablement.

Mais je tenais à ne me couper d’aucune possibilité de collaboration. Il me

serait sans doute possible de contenter Britanniques et Américains au prix d’un

petit effort, cependant leurs méthodes et leurs priorités étaient très différentes.

Les Britanniques étaient méthodiques, au point d’être presque ennuyeux,

précautionneux mais très bien informés. Leur approche du renseignement

à l’étranger était très intellectuelle, ils raffolaient plus que tout des rivalités

tribales et des curiosités géographiques. Mais, ce qui les préoccupait avant

tout, c’était l’ennemi présent sur leur territoire, dont ils ne parvenaient pas

à jauger véritablement la puissance et la détermination.

À l’opposé, les Américains souhaitaient à tout prix se servir de leurs

incroyables ressources techniques pour combattre à l’étranger, au Yémen, en

Somalie et au Pakistan. Leur patrie avait été attaquée une fois : cela ne se

reproduirait plus. Ils étaient impatients, il leur fallait des résultats, et ils

étaient prompts à vouloir tout solutionner avec de l’argent. Le 11-Septembre

les avait marqués au fer rouge, et ils étaient prêts à poursuivre leurs cibles par

tous les moyens, sans grande considération pour les détails juridiques.

Les Britanniques n’approuvaient pas l’assassinat. Leurs ressources, ainsi que

je le découvris rapidement, étaient également bien plus modestes que celles de

leurs homologues d’outre-Atlantique. Les agents du PET, et à présent ceux du

MI6, voyageaient en classe économique, même sur les longs courriers. On était

très loin du train de vie de James Bond. Les agents de la CIA, eux, avaient

toujours leur place en classe affaires. Les Danois avaient coutume de

plaisanter à ce sujet avec leurs homologues de la CIA, en leur disant que, s’il

leur arrivait de prendre le même vol, les Américains seraient bien aimables de

leur faire passer leurs restes.

Je découvris également que le PET ne voyait aucun inconvénient à ce que

d’autres services de renseignement profitent de mes connaissances, du moment

qu’on ne les court-circuitait pas. Le lieu de rendez-vous suivant fut pour le

moins exotique. Klang me soumit en effet un jour une bien curieuse requête.

« Envoie-moi un brouillon d’e-mail demandant une entrevue à Bangkok. »

Nous avions coutume de nous laisser des e-mails dans la boîte brouillons d’un

compte auquel nous avions tous deux accès, la même astuce dont usait Al-

Qaïda. Moins les e-mails circulaient, mieux c’était.

Pour mes agents de liaison du PET, j’étais le sésame qui leur ouvrait les

portes de lieux qu’ils n’auraient jamais connus avec leurs salaires de

fonctionnaires. Apparemment, les rendez-vous de Morten (alias Murad) Storm

justifiaient aux yeux de leur hiérarchie des réservations quasi systématiques

dans des hôtels de luxe.

Un séjour de trois jours à Bangkok début décembre afin de planifier une

mission au Kenya, ça semblait complètement ridicule, mais je ne mis pas

longtemps à comprendre ce qui intéressait autant Klang en Orient. Quelques

heures à peine après l’atterrissage, il se trouvait déjà dans le quartier rouge

avec le reste de l’équipe danoise, y compris leur supérieur, Soren, à boire

bière sur bière et négocier les tarifs d’une très jeune fille particulièrement

timide.

C’était ainsi que les contribuables danois subventionnaient les divers

appétits d’un de ses fonctionnaires. Dès qu’il se fut trouvé une fille, je vidai

les lieux. Les prochains jours s’annonçaient chargés, et je ne souhaitais pas

commencer par une monstrueuse gueule de bois.

Au moins une des incartades de Klang se solda pour lui par une profonde

humiliation. Après avoir passé une ou deux heures de contact très rapproché

avec une femme dans un club de lap dance, il invita celle-ci au restaurant.

La serveuse lui chuchota alors que la femme en question n’était pas ce qu’elle

semblait être : en réalité, c’était un travesti particulièrement bien maquillé.

Le visage de Klang pâlit d’un coup, et nous éclatâmes de rire.

Les Danois prenaient des risques en sortant boire des verres avec moi. Ni

les agents britanniques, ni les Américains ne se montraient aussi intimes avec

moi. Les Danois faisaient preuve d’une terrible désinvolture. Je n’étais jamais

à l’abri d’être reconnu par quelqu’un, ce qui aurait en un clin d’œil compromis

définitivement ma couverture et mis ma vie en danger. Pourtant, le fait de me

détendre un peu me faisait un bien fou. J’avais besoin de ces répits et je

partais du fait qu’il était hautement improbable qu’une de mes connaissances

djihadistes fréquentent les night-clubs de Bangkok.

Le penchant de plusieurs des agents de liaison danois pour les prostituées,

les simples indigènes et les beuveries onéreuses devait sûrement remonter

à leurs années au sein des stups, dont les membres avaient la réputation de ne

pas prendre le mot « fête » à la légère et, à l’occasion, de goûter la poudre

qu’ils confisquaient. À présent nantie de passeports diplomatiques, l’équipe

tout entière atteignait des horizons dont ils n’auraient pas même rêvé

auparavant. À mesure que se multiplièrent les « débriefings » dans des lieux

de plaisirs tarifés, il devint de plus en plus facile d’oublier que ces agents du

PET étaient censés être mes collaborateurs professionnels.

Comme à son habitude, Matt était bien plus dans la retenue. Son unique

concession dans le cadre de cette étonnante excursion fut de porter un jean

impeccablement repassé et de déboutonner un peu sa chemise.

« Bonjour, Morten. C’est tout de même autre chose que notre vieux Londres

gris et humide, n’est-ce pas ? » me dit-il avec une lueur dans les yeux lorsqu’il

passa dans ma luxueuse suite d’hôtel, qui dominait la ville fourmillante.

« Nous voulons que vous vous rendiez au Kenya : nous avons des cadeaux

pour vos amis somaliens », m’informa-t-il.

En ces derniers jours de 2007, Al-Shabaab gagnait du terrain un peu partout

en Somalie. Le gouvernement de transition était confiné à une zone restreinte

dans Mogadiscio, soutenu par les troupes éthiopiennes qui avaient démantelé

l'Union des tribunaux islamiques, ainsi que par les Casques bleus de l'Union

africaine.

Dans les rangs juvéniles d'Al-Shabaab on comptait un nombre croissant de

combattants étrangers. Dans les semaines à venir, le Département d'État des

États-Unis[2] devait désigner ce groupe comme une organisation terroriste

étrangère. La Somalie, jadis méprisée comme une nation sans espoir, était

à présent une source de crainte croissante en Occident.

L'une des plus impressionnantes ascensions dans la hiérarchie d'Al-

Shabaab était celle d'Ahmed Abdulkadir Warsame, qui plus tôt dans l'année,

avait rejoint la Somalie grâce à moi. Depuis, il m'avait laissé plusieurs

messages dans les brouillons du compte e-mail que nous partagions, dans

lesquels il me demandait de me procurer et de lui livrer de l’équipement,

comme par exemple un ordinateur portable, un Caméscope ou du matériel

portable de traitement de l’eau.

Pour le MI6, une telle mission pourrait permettre d’avoir un accès direct au

fonctionnement interne de l’organisation terroriste, ainsi qu’à ses principaux

leaders. Un ordinateur portable, configuré de façon adéquate, pouvait

permettre d’acquérir des informations sensibles dès qu’on le connecterait

à Internet ou dès qu’il chercherait un réseau Wi-Fi. C’était précisément un

ordinateur de ce type que Matt avait réussi à me procurer. Il me présenta à un

jeune homme aux lunettes à monture épaisse, qui semblait ne pas avoir vu le

soleil depuis des semaines.

« Vous semblez un peu jeune pour incarner Q », dis-je, faisant référence au

célèbre personnage de scientifique des films de James Bond.

Il déposa précautionneusement l’ordinateur portable dans le sac de sport

qui contenait le reste des objets demandés : un Caméscope, un dispositif

portable de filtration d’eau, une montre GPS Suunto (utile pour suivre un

terroriste à la trace à condition de la modifier adéquatement), des lunettes de

vision nocturne et quelques centaines de dollars en liquide.

Je laissai un e-mail dans la boîte « brouillons » du compte que je partageais

avec Warsame, lui faisant savoir que j’avais ce qu’il avait demandé.

En quittant Bangkok pour Nairobi, j’étais dans un état de concentration

intense. Je répétais mentalement tous les scénarios possibles, trouvant des

réponses à toutes les questions susceptibles d’être posées. Je devais me

reposer, mais j’étais incapable de fermer l’œil : au lieu de ça, je contemplai

par mon hublot les énormes formations nuageuses qui s’étendaient en

contrebas. C’était ma première mission pour le compte du MI6 et j’avais la

sensation d’être au cœur d’une bataille à l’échelle planétaire. Britanniques et

Danois allaient mobiliser plusieurs équipes à Nairobi pour soutenir cette

mission.

J’atterris à Nairobi le 7 décembre 2007. Je ne pouvais descendre dans un

hôtel de luxe. J’étais en mode djihadiste, ce qui impliquait de prendre une

chambre dans le modeste Pan Afrique Hotel. Dans un café Internet tout proche,

je me connectai au compte e-mail commun, où Warsame m’avait laissé un

numéro de téléphone de Nairobi afin de procéder à la livraison.

Dans ma chambre d’hôtel, j’insérai une carte SIM locale dans mon

téléphone portable et je composai le numéro.

La voix qui me répondit avait un fort accent kenyan. L’homme attendait mon

appel.

« J’ai tout, lui dis-je. Je vous retrouverai demain au parking de

l’InterContinental Hotel, à 3 heures. »

Les Danois avaient fixé le lieu et l’heure du rendez-vous : avec les

Britanniques, ils surveilleraient la livraison. À ma grande surprise, mon

contact ne discuta pas mes conditions.

Ma première opération sur le terrain se passait plutôt bien. Je décidai de

me détendre dans ma chambre et regardai Floyd Mayweather se mesurer

à Ricky Hatton pour le titre mondial des poids super-légers. Cela me ramena

dix ans en arrière, au match opposant Tyson à Holyfield, lorsqu’on m’avait fait

monter dans une voiture de police à Korsør. Beaucoup d’événements s’étaient

passés depuis, mais une chose était sûre, le Pan Afrique Hotel était bien plus

agréable qu’une cellule danoise.

Je me présentai en avance au rendez-vous. Un Somalien efflanqué aux

grandes oreilles arriva sur le parking et me repéra aussitôt. Il y a des moments

comme ça où le fait d’être un épais Danois aux cheveux rouge feu peut se

révéler utile. Je sentis mon cœur battre de plus en plus vite à mesure qu’il

s’approchait. Sans un mot, il prit le sac et s’en alla. La scène avait eu des

spectateurs : le MI6 et un agent danois n’en avaient pas perdu une miette.

Le tout premier bénéfice de cette infiltration dans Al-Shabaab fut assez

rapide. Les services de renseignement kenyans pistèrent l’homme qui avait

pris le sac jusqu’à un repaire de l’organisation terroriste, dans le quartier

d’Eastleigh à Nairobi. Quelques jours plus tard (le 13 décembre), la police

procéda à un raid, saisissant une grande quantité d’armes et de fausses pièces

d’identité, et arrêtant plus de vingt hommes1 suspectés de planifier des

attentats qui auraient visé des cibles occidentales au Kenya3.

Alors que ces interpellations étaient effectuées, j’avais déjà été débriefé

par la triade PET/CIA/MI6 à Amsterdam. Ce serait ma dernière entrevue avec

l’élégante Amanda. Comme toujours, elle noircit plusieurs pages de notes

alors que je lui racontais mes divers voyages, tout en omettant certains

interludes à Bangkok.

Lorsque nous nous dîmes au revoir, je m’attendais à la revoir

prochainement. Mais Amanda dut retourner au quartier général de la CIA afin

de suivre un entraînement spécial pour une mission en Afghanistan. Ce serait

sa dernière mission à l’étranger. Elle fut tuée avec six de ses collègues dans un

attentat-suicide, à la base de la CIA de Khost, en Afghanistan, en

décembre 2009. Ce fut un jour tragique pour l’agence de renseignement

américaine, plus tard immortalisé au cinéma dans le film *Zero Dark Thirty*.

Je reconnus sa photo dans les journaux : elle s’appelait en réalité Elizabeth

Hanson2. Elle était originaire de la banlieue de Chicago et était considérée

comme l’une des jeunes analystes les plus talentueuses de la CIA.

Aussi épuisé que ravi de l’issue de ma première véritable mission

à l’étranger, je quittai Amsterdam pour rejoindre le Yémen. Les Américains et

les Danois désiraient que je retourne à Sanaa afin de m’intéresser aux réseaux

yéménite et somalien, et les Britanniques, qui auraient pourtant préféré que je

continue à déjouer des complots chez eux, y avaient consenti. Pour ma part,

j’avais terriblement besoin de retrouver Fadia : cela faisait à présent des mois

que nous ne nous étions vus. Elle ignorait totalement que, pour ne parler que de

ces derniers jours, j’avais travaillé avec trois agences de renseignement sur

trois continents différents. Elle pensait que j’avais passé ce temps

à Birmingham, à profiter des avantages sociaux du Royaume-Uni.

En présentant ma carte d’embarquement à l’aéroport d’Amsterdam, je pris

soudain conscience que cela faisait quasiment un an que je m’étais rendu dans

ce surplus militaire pour acheter de l’équipement destiné à l’UTI en Somalie.

Je venais à présent d’en livrer au groupe qui était né de ses cendres, mais les

circonstances étaient tout à fait différentes. Je frémis en pensant à ce qui se

serait passé si j’avais persisté sur la même voie.

Comme d’habitude, le hall des arrivées de l’aéroport de Sanaa était empli

de cris, de files d’attente informes et de douaniers bourrus. Les lieux m’étaient

plus que familiers, mais à présent, je les considérai d’un point de vue

diamétralement opposé. La première fois que je m’étais retrouvé ici, je n’étais

qu’un converti subjugué par tout ce qui l’entourait. À présent, ma tâche

consistait à retrouver et espionner des individus dont j’avais, jusqu’à très

récemment, partagé les idéaux.

Fadia était autrement plus heureuse que durant ma crise au Danemark : au

milieu de sa famille, elle faisait preuve d’une plus grande confiance en soi et

d’une plus grande maturité. Elle louait un appartement qu’elle avait meublé sur

la 40e Rue, dans un quartier très agréable de la ville, et sa famille s’étonnait

de son apparent confort matériel : ni eux ni elle ne savaient que les services de

renseignement danois étaient à l’origine de l’essentiel de nos revenus.

Plusieurs jours après mon arrivée, Anwar Al-Awlaki fut relâché après plus

de dix-huit mois d’emprisonnement, sans avoir été traîné devant les tribunaux.

À peu près une semaine plus tard, je lui rendis visite chez lui, dans cette même

maison où il avait reçu plusieurs d’entre nous, près de deux ans auparavant.

Il paraissait plus pâle et plus mince.

« Je suis resté en isolement les neuf premiers mois, me dit-il. Les seuls

êtres humains que je voyais étaient mes geôliers, et la cellule était longue de

trois mètres à peine. En sous-sol. J’ai cru parfois que l’isolement et la

claustrophobie allaient me rendre fou… Je ne pouvais pas écrire. Ni faire de

l’exercice. »

Awlaki était aigri, en colère, mais également reconnaissant.

« J’ai survécu par la volonté d’Allah, et ces souffrances ont affermi ma foi.

Et malgré les difficultés pour me procurer des livres, j’ai pu relire Qutb. »

L’Égyptien Sayyid Qutb était considéré par beaucoup comme l’inventeur du

concept de djihad mondial prôné par Al-Qaïda. L’un de ses disciples dévoués

n’était autre qu’Ayman Al-Zaouahiri, le bras droit d’Oussama Ben Laden.

« Grâce au style fluide de Sayyid, je pouvais lire jusqu’à cent ou cent

cinquante pages par jour, écrivit plus tard Awlaki au sujet de son séjour en

prison. J’étais si profondément plongé dans son écriture que j’avais la

sensation que Sayyid était à mes côtés, dans ma cellule, et me parlait

directement3. »

Je savais que l’état d’esprit d’Awlaki intéresserait considérablement mes

agents de liaison. La prison l’avait endurci. Je le voyais bien dans son regard.

Auparavant, ses yeux dansaient : à présent, ils étaient durs comme l’acier. On y

décelait également une ombre de paranoïa. Il voyait des espions partout.

Il me raconta les visites d’agents du FBI désireux d’en apprendre plus sur

ses relations avec deux des terroristes du 11-Septembre. Il avait refusé de leur

parler en anglais, insistant pour communiquer par le biais d’un interprète.

Il me dit qu’une fois il avait même renversé un membre de la CIA sur sa

chaise, en signe de protestation contre ces interrogatoires. Sa seule consolation

était de ne pas avoir été maltraité, contrairement à ses codétenus. Les matons

savaient pertinemment que son père connaissait le président Saleh.

Sa colère visait autant le gouvernement yéménite qui l’avait emprisonné que

les Américains. Il me confia que le djihad était nécessaire pour renverser le

président Saleh, qui selon lui prétendait soutenir l’islam, mais en vérité n’était

que le pantin des Américains.

« Les moudjahidine se doivent d’établir un État islamique à Abyan, comme

l’a prédit le hadith », me dit-il. Selon le hadith en question, « une armée de

douze mille hommes surgira d’Aden-Abyan. Ils donneront la victoire à Allah

et Son messager. Ils sont les meilleurs entre eux et moi ».

Awlaki était persuadé que Dieu lui avait donné la mission de porter

l’étendard du djihad et de commencer son œuvre dans le sud du Yémen.

À sa sortie de prison, Al-Qaïda regagnait en puissance dans les zones

tribales exemptes de contrôle gouvernemental, à l’est et au sud de Sanaa.

Wuhayshi, le protégé de Ben Laden qui s’était évadé de prison en 2006,

dirigeait un tout nouveau groupe : Al-Qaïda au Yémen. Des attentats-suicides

menés par des terroristes au volant de voitures bourrées d’explosifs avaient

récemment visé deux raffineries de pétrole dans les provinces de Ma’rib et

Hadramaout. Des attentats à l’encontre des autorités yéménites et des

Occidentaux suivirent. Pour Wuhayshi, c’était la première phase d’une rapide

ascension jusqu’aux plus hauts échelons d’Al-Qaïda4.

Le groupe établit un réseau de planques dont certaines se trouvaient dans la

capitale même, à Sanaa. Mais son principal repaire se trouvait dans les

montagnes et le désert des provinces du sud et de l’est, Ma’rib, Abyan et

Shabwa, où l’influence de la famille d’Awlaki était grande. Ces zones étaient

encore dominées par les tribus locales qui se défiaient du gouvernement

central de Sanaa. Soucieuses de préserver leur autonomie, certaines factions

tribales protégeaient et soutenaient les combattants d’Al-Qaïda.

C’est dans ce contexte qu’Awlaki se fit connaître, même si, au début, il

n’était pas encore un élément actif au sein d’Al-Qaïda.

Fin janvier 2008, Awlaki vint déjeuner chez nous. Une poignée d’amis qui

avaient fait partie du cercle d’étude (ceux qui n’avaient été ni arrêtés, ni

extradés) se joignirent également au repas4. Sanaa était un véritable lieu de

melting-pot djihadiste. Ma femme prépara une vaste gamme de plats, entre

autres du poulet, du riz et une marmite de *selta*, un plat traditionnel yéménite

composé de viande de bœuf hachée, d’œufs, de gombo et de fenugrec.

Le festin fut présenté sur une vaste bâche plastique étalée à même le sol, autour

de laquelle les convives prirent place.

Une fois les plats récurés, j’allumai un *bakhoor*, un cône d’encens dont la

fumée emplit la pièce de son parfum végétal. Nous nous adossâmes alors aux

coussins placés contre les murs et discutâmes de l’état du djihad, des avancées

d’Al-Qaïda dans le sud du Yémen et du meilleur moyen de renverser le régime

de Saleh. Une vraie conversation de conspirationnistes.

Le propos se porta alors sur la Somalie et les percées d’Al-Shabaab sur ce

territoire.

J’eus alors une idée machiavélique.

« Cheikh, et si nous appelions nos frères en Somalie pour leur demander

directement des nouvelles ? » demandai-je avec un sourire provocateur.

Tous étaient sceptiques : comment pouvais-je espérer les joindre par

téléphone ?

La solution était toute simple et portait le nom d’Ahmed Warsame, qui

poursuivait son ascension dans la hiérarchie d’Al-Shabaab.

« *Masha’Allah*, c’est Murad, comment ça va ? Je suis avec quelqu’un qui

aimerait te parler », dis-je en passant le téléphone à Awlaki.

Lorsque Warsame fut remis de sa surprise d’avoir affaire au fameux imam,

il lui expliqua où en étaient les combats. Awlaki semblait plus que ravi de

parler directement à un moudjahid en Somalie. Ils s’échangèrent leurs adresses

e-mail et leurs numéros de téléphone.

Je venais de créer un lien entre les intégristes somaliens et yéménites.

Awlaki gravitant autour du leadership d’Al-Qaïda au Yémen, son lien avec

Warsame pourrait profiter aux deux groupes, et davantage encore aux services

de renseignement occidentaux, qui venaient de récolter de nouvelles adresses

e-mail et de nouveaux numéros de portable.

Avant qu’Awlaki prenne congé, nous convînmes d’un nouveau mode de

communication, en l’espèce, la technique testée et approuvée consistant

à laisser des messages dans les brouillons d’un compte e-mail commun. Je lui

expliquai comment procéder. Au lendemain de son incarcération, et toujours

sous la surveillance forcenée des autorités yéménites, Awlaki faisait preuve

d’une précaution redoublée dans ses rapports avec le monde extérieur.

Quelques semaines plus tard, il quitta Sanaa sans crier gare, peut-être sous

l’influence de sa famille : son père l’avait en effet supplié de mettre la pédale

douce sur son engagement fondamentaliste. Mais il se peut qu’il ait également

considéré qu’il lui était impossible de relancer sa carrière de guide spirituel

sous l’œil des services de renseignement yéménites.

La ville d’Ataq se trouve au bord du Quart vide, le désert qui chevauche la

frontière séparant le Yémen et l’Arabie saoudite. À plus de trois cents

kilomètres au sud-est de Sanaa, Ataq est flanquée sur trois de ses côtés par des

montagnes brun gris. On y trouve principalement des édifices gouvernementaux

aux lignes fonctionnelles, mais plusieurs joyaux d’architecture médiévale ont

survécu, *intra-muros* et dans les environs, des bâtiments de briques de terre

crue aux façades impressionnantes et raffinées. Ataq est en outre la capitale de

la province de Shabwa, où l’influence de la famille Awlaki est non

négligeable. Ce fut donc dans cette ville qu’Anwar s’installa, avec sa très

jeune deuxième épouse.

Sa première femme avait vécu avec lui aux États-Unis. Elle était issue

d’une importante famille de la capitale yéménite, était très instruite et parlait

couramment anglais. Elle avait en outre une très forte personnalité, se

déplaçait seule en voiture à Sanaa et remettait souvent Anwar à sa place.

Aussi n’avait-elle pas bondi de joie lorsqu’il lui avait dit en 2006 qu’il

entendait prendre une deuxième épouse, et encore moins lorsqu’elle apprit que

la nouvelle promise n’était encore qu’une toute jeune fille.

Awlaki s’était vu proposer ce mariage par les deux frères de la jeune fille

(après tout, nous étions au Yémen), de grands admirateurs de ses sermons. Au

lieu de décliner la généreuse proposition, Awlaki s’était empressé de

l’accepter. La cérémonie de mariage fut tout, sauf un triomphe. La famille de la

première épouse fut choquée de se faire damer le pion par cette jeune

arriviste, dont le statut social, à leurs yeux, était inférieur au leur.

Au début, Anwar avait installé sa nouvelle épouse dans un appartement

proche de l’Académie de l’armée de l’air, à Sanaa. Et elle l’avait suivi

(apparemment sans grand enthousiasme) aux portes du désert de Shabwa.

À Ataq, Awlaki passait le plus clair de son temps sur Internet. Son

incarcération avait consolidé sa réputation auprès des islamistes occidentaux.

Plusieurs semaines après sa sortie de prison, Awlaki créa un site (anwar-

awlaki.com) et une page Facebook. Dans les cafés Internet de la ville, en dépit

de leurs connexions paresseuses, il se mit à conspuer les États-Unis et leurs

alliés, y compris le régime de Saleh, qui avaient selon lui « déclaré la guerre

à l’islam ». Il commença également à échanger des messages avec plusieurs

dizaines de ses adeptes, *via* une soixantaine de comptes e-mail5 différents.

En février 2008, ma femme et moi allâmes à Ataq rendre visite à Awlaki.

C'était la première fois que nous nous enfoncions au cœur du Yémen pour

retrouver l'imam, mais ce ne serait pas la dernière. C'était moi qui avais eu

l'idée de ce voyage, mais il avait été approuvé par le PET et la CIA. Le début

fut un peu difficile : nous nous vîmes bloqués par les autorités alors que nous

étions en route, à cause de luttes tribales dans la province de Ma'rib (rien

d'inhabituel à cela), et fûmes contraint d'attendre le lendemain pour passer.

Durant le trajet de neuf heures, nous longeâmes le désert de Ramlat Al-

Sab'atayn, où le vent avait figé le sable en dunes gigantesques. De temps

à autre, une maison en pisé de trois ou quatre étages émergeait de la poussière,

défiant les années, les vents et le sable tourbillonnant. Le désert était délimité

par des dômes de granit noir, hauts de plusieurs dizaines de mètres.

Je devais à tout prix rester dans mon personnage de djihadiste, tant vis-à-

vis des extrémistes que des autorités, et même de ma propre femme. Nous

écoutions des CD de *anashids* (des chants islamiques) et mon épouse gardait

son voile intégral. Lorsque, au coucher du soleil, nous atteignîmes enfin Ataq,

Anwar nous attendait dans un Land Cruiser Toyota flambant neuf. Ce n'était

pas l'argent qui lui manquait. Il était habillé à la mode tribale et portait à la

ceinture la *janbiya*, le poignard yéménite.

Le logement d'Awlaki correspondait bien peu à son statut d'étoile montante

du fondamentalisme musulman. Sa jeune épouse et lui louaient un modeste

appartement au deuxième étage, en centre-ville. Je fus frappé par la simplicité

du mobilier, le parfait opposé des riches quartiers de nombreux imams, tels

que le cheikh Abdul Majid Al-Zindani. Awlaki menait une existence quasi

ascétique, son seul luxe consistant à manger chaque matin le meilleur miel

disponible dans cette région du globe5.

Un ventilateur tournait à plein régime au plafond : nous étions en février,

mais il faisait déjà bien chaud. De la rue en contrebas nous parvenaient,

étouffés, le bruit des voitures et les cris des marchands ambulants.

Je n’eus aucun contact avec sa nouvelle épouse à cause de la très stricte

séparation des sexes propre au milieu traditionnel yéménite. Ma femme en

revanche passa beaucoup de temps avec elle, et d’emblée, la jeune épouse lui

parut curieusement assortie à un savant lettré tel qu’Anwar. Elle avait

à l’époque 19 ans, elle était menue, très jolie et pétillante comme une

adolescente. Cela ne faisait que trois mois qu’Anwar était sorti de prison,

mais elle était déjà enceinte et sujette à des nausées matinales.

Elle trouvait Ataq ennuyeux et trop chaud : c’était un trou perdu ultra-

conservateur, au fond d’un pays perdu et ultra-conservateur. Elle révéla à ma

femme que les premiers jours avec Anwar avaient été assez compliqués.

Il avait régné durant le mariage une véritable atmosphère d’enterrement, du fait

de l’hostilité de la première épouse. Toutes deux ne s’étaient pas adressé la

parole durant des mois, jusqu’à ce qu’elles finissent par se mettre d’accord :

à présent, elles passaient chacune à leur tour du temps avec leur époux à Ataq.

La jeune épouse avait hâte de quitter l’appartement suffocant pour retourner

voir sa famille à Sanaa. Elle semblait aimer Anwar, mais dit à ma femme qu’il

passait tout son temps à lire. Son bureau était rempli du sol au plafond

d’ouvrages sur le droit coranique et la jurisprudence islamique.

Il étudiait les textes musulmans presque compulsivement. Mais, dans

l’intimité de son foyer, son application de ces préceptes était pour le moins

sélective. Il avait installé une télévision dans la chambre afin que sa femme

puisse regarder les soap operas turcs doublés en arabe auxquels elle était

accro. C’était une liberté surprenante : beaucoup de membres d’Al-Qaïda

considéraient la télévision comme *haram*, strictement interdite par les lois

coraniques. Le temps qu’elle consacrait à la boîte à images semblait avoir pris

la priorité sur le ménage. À Sanaa, les employées de maison avaient veillé

à ce que tout reste propre et bien rangé, mais ce n’était pas le cas dans ce trou

perdu. Très souvent, Anwar lui passait ses caprices et s’activait lui-même en

cuisine pour nous préparer de quoi manger, à lui et à moi.

Cette très jeune épouse était peu instruite et n’avait pas beaucoup de

conversation : aux yeux de Fadia, l’intérêt que lui portait Anwar devait être

d’ordre purement récréatif. Mais, bien qu’elle fût enceinte, Anwar me

demanda s’il me serait possible de lui trouver une troisième femme, cette fois-

ci une Occidentale convertie.

La majeure partie du temps, nous parlions d’islam. Awlaki avait une

connaissance infinie des textes et une autorité indiscutable. Il me parla

également de ses années passées aux États-Unis et de ses parties de pêche dans

le Colorado.

Pour revenir fatalement, au détour d’une phrase, au 11-Septembre.

« Les Américains l’ont bien cherché. Nous devons les bouter hors des terres

d’islam ! » Sa rhétorique était plus agressive qu’auparavant.

Awlaki avait appris que, s’il retournait à Sanaa, il atterrirait à nouveau en

prison. Le message des services secrets yéménites était des plus clair :

« N’appelez plus au djihad et n’entrez plus en contact avec des étrangers, ou

vous aurez de gros problèmes. » En apprenant cela, je fus parcouru d’un

frisson. S’il faisait l’objet d’une surveillance constante, je courais le risque

d’être à nouveau repéré par les autorités, et cela pourrait se révéler délicat

à gérer, tant pour moi que pour mes agents de liaison.

Je veillais à ne pas interroger Anwar avec trop d’insistance. Ses paroles

étaient très mesurées : j’avais le sentiment qu’il se montrait bien plus prudent

qu’auparavant et qu’il n’était pas encore prêt à me mettre dans la confidence

de ses projets. Mais je me doutais que ceux-ci devaient être alimentés par

l’hostilité viscérale qu’il nourrissait à présent à l’encontre des États-Unis et

leur allié au palais présidentiel de Sanaa.

14

La cocaïne au service d’Allah

Début 2008

Le vacarme de la circulation emplissait Euston Road, à Londres. C’était un

après-midi ensoleillé de mars 2008, une de ces journées qui osent sous-

entendre que le printemps n’est pas loin. Des parterres de crocus bleu-pourpre

et dorés illuminaient les places et parcs de la ville. Dans le ciel, des longs

courriers convergeaient sur Heathrow. J’étais de retour en Angleterre après

quatre mois passés au Yémen.

En traversant, je jetai un œil en direction de King’s Cross, la gare qui avait

été le théâtre du carnage de 2005, lorsque des terroristes avaient frappé

Londres. Près de trois ans plus tard, les autorités britanniques étaient encore

sujettes à la pression de leur hiérarchie, à cause des dysfonctionnements qui

avaient rendu possibles ces attaques. Les services secrets s’étaient juré qu’on

ne les y prendrait plus et désiraient exploiter autant que possible ma

connaissance des milieux djihadistes à Luton, Birmingham et Manchester.

De son côté, la CIA voulait mettre à profit ma connaissance des réseaux

extrémistes au Yémen et en Somalie.

Dans un hôtel anonyme de la gare d’Euston, les trois agences s’étaient

rassemblées pour un débriefing, et je leur soumis un rapport détaillé de mon

récent séjour à Ataq en compagnie d’Awlaki.

L’équipe de la CIA était à présent dirigée par un agent, la quarantaine, qui,

selon moi, devait être le numéro deux du bureau de Copenhague. Jed avait un

début de calvitie, une barbe rousse de trois jours, et son apparence inoffensive

contrastait très nettement avec ses yeux d’un bleu d’iceberg. Il savait

parfaitement s’en servir, me clouant littéralement lorsque son regard intense

croisait le mien. Il s’exprimait avec une grande concision et prenait des notes

quasi exhaustives. Jed était d’un sérieux consommé, avec de temps à autre un

soupçon d’humour laconique. Il était ambitieux et voulait à tout prix des

résultats. Les rares fois où il perdait son calme, son œil gauche se mettait

à trembler comme pour envoyer un message en morse.

Dès qu’il fut convaincu que j’étais en contact direct avec Awlaki, ses

propositions de collaboration devinrent plus explicites.

Le reste de la réunion fut consacré à la collecte de nouvelles informations

sur Al-Shabaab en Somalie. Le PET désirait avoir une prise directe sur

l’organisation terroriste en leur envoyant de l’équipement : des assainisseurs

d’eau, des tentes, des tapis de sol, mais rien de directement lié à des activités

militaires. Bizarrement, les Britanniques se refusaient à leur envoyer des

hamacs, peut-être parce qu’ils considéraient qu’aucun terroriste ne méritait une

bonne nuit de sommeil. J’assistai à ce curieux spectacle, trois agences de

renseignement pinaillant sur de simples hamacs : c’était la première fois qu’ils

s’opposaient ouvertement les uns aux autres.

Matt, du MI6, était également présent, et il était évident que le

gouvernement de Sa Majesté redoutait que l’un de ses précieux informateurs,

enfin de retour sur le territoire national, se laisse convaincre par les cajoleries

et les cadeaux des Américains. Les Britanniques renchérirent donc, en me

proposant une série de journées de formation visant à la cohésion de l’équipe,

habilement conçues pour me plaire (l’accent étant mis sur les activités de plein

air), voire me convaincre de travailler avec eux.

La première carte qu’ils jouèrent à ce titre fut une partie de pêche à la

mouche dans le nord du pays de Galles. Comme toujours, les Danois étaient

également présents. J’étais avant tout leur homme, et il était pour eux hors de

question de me laisser passer du temps seul avec le MI6, par crainte de me

voir disparaître à l’autre bout du monde sans leur accord.

Klang arriva habillé tel un mannequin de catalogue de vente par

correspondance, avec une veste Barbour, un pantalon de chasse et une

casquette en tartan. L’idée de jouer au gentleman-farmer d’un jour le ravissait,

même si son tartan n’avait rien à faire si loin de l’Écosse. En dépit de toute sa

maîtrise de soi, Matt eut le plus grand mal à réprimer son envie de rire.

Klang était accompagné d’un autre agent du PET que j’appelais Tracteur

parce qu’il avait grandi à la ferme. Il avait remplacé Bouddha, immobilisé par

des problèmes de dos. La veste crasseuse de Tracteur contrastait avec celle de

son collègue. Il était aussi simple et modeste dans son habillement que Klang

était sophistiqué : très grand, il était originaire de la campagne du Jutland et

avait jadis été un joueur de handball accompli. C’était lui qui avait surveillé la

remise de l’équipement au messager d’Al-Shabaab, à l’InterContinental Hotel

de Nairobi.

C’était une journée de printemps vierge de tout nuage. Alors que les

deux Danois tentaient en vain d’attraper une truite dans la Dee avec l’aide d’un

instructeur, Matt me rejoignit sur la rive, à une distance où on ne pouvait nous

entendre.

« Nous ne voulons pas que vous alliez en Somalie pour le compte des

Américains, dit-il. À mon avis, vous devriez rester encore un peu avec nous :

nous avons besoin de vous. » Les Britanniques souhaitaient que je fouille

encore plus les réseaux des grandes villes, tout en me concentrant sur les

contacts somaliens dont je disposais.

Peu de temps après, il y eut une nouvelle formation, cette fois dans un

imposant manoir près d’Aviemore, en Écosse. Une voiture du MI6 était passée

me prendre à l’aéroport d’Inverness : après un trajet de quarante minutes qui

nous fit passer devant le loch Ness, nous arrivâmes à la propriété, nichée dans

un bois vallonné.

Matt m’attendait sur les marches, en compagnie d’une brune époustouflante

qui devait avoir autour de 30 ans. Emma remplacerait Matt en tant qu’agent de

liaison du MI6, celui-ci se voyant attribuer d’autres affectations. Grande et

athlétique, les pommettes hautes et la peau d’un blanc immaculé, elle parlait

avec un accent aristocratique des plus naturel et semblait imperturbable. Ses

traits fins et son large sourire me rappelaient Julia Roberts.

« C’est un plaisir de vous rencontrer enfin », me dit-elle en me décochant

un sourire.

Emma me révéla que sa grand-mère était suédoise et qu’elle parlait

également cette langue. Je lui adressai quelques mots en danois, et elle éclata

de rire avant de me répondre en suédois, langue plus ou moins compréhensible

pour les Danois. Cela permit de briser la glace.

Là encore, les Danois étaient de la partie, de même qu’Andy du MI5, mais

les Américains ne furent pas invités, ce qui dut particulièrement les vexer. Au

programme de ces deux jours, formation en orientation, descente en rappel et

survie, sous l’égide d’un spécialiste des forces spéciales (SAS) du Royaume-

Uni. Il s’appelait Rob et revenait tout juste d’une mission classée secrète en

Irak.

Était aussi présent un psychologue qui se faisait appeler Luke. Pimpant

Écossais d’une quarantaine d’années, il parlait d’une voix douce et avait les

yeux gris-bleu. Il portait une barbe impeccablement taillée qui le faisait sans

doute paraître plus vieux qu’il ne l’était. Sa mission était de déterminer si

j’étais psychologiquement apte à une vie d’infiltré. J’eus la sensation que les

Britanniques souhaitaient passer à la vitesse supérieure.

Luke me soumit des dilemmes propres au métier d’agent double.

« Que feriez-vous si vous vous retrouviez en compagnie de membres d’Al-

Qaïda et qu’ils vous ordonnaient d’exécuter un prisonnier ? » demanda-t-il.

Alors que je réfléchissais, il se pencha vers moi et me dit à voix basse :

« Vous l’exécuteriez afin de ne susciter aucun soupçon chez vos camarades. »

Nous parlâmes du fardeau d’une double vie, ainsi que de ma rupture avec

Karima. Il comprenait mieux que je l’aurais cru la pression à laquelle j’étais

soumis.

La soirée fut en revanche plus légère. Nous jouâmes au bingo, et les Danois

trichèrent. Ils trouvaient également des plus hilarant de pointer un laser sur les

visages de mes agents de liaison britanniques alors que nous tâchions de parler

boulot et ils s’éternisaient en particulier sur les énormes oreilles de Matt.

Leurs blagues étaient parfois embarrassantes, et j’avais le sentiment qu’ils se

montraient beaucoup trop familiers avec moi.

Comme pour m’embarrasser davantage, Klang tâcha d’attirer l’attention

d’Emma de la moins subtile des façons. Matt, manifestement, eut plus de

chance avec la ravissante brune. Alors que tous deux préparaient un petit-

déjeuner typiquement écossais pour l’ensemble des convives, je remarquai en

effet qu’une alchimie très particulière s’établissait entre eux.

Les Britanniques étaient subtils dans leurs avances, mais très insistants.

Il était plus sage de travailler avec eux : ce serait un engagement sincère des

deux côtés. Je bénéficierais d’un entraînement et d’un soutien dignes de ce

nom. En revanche, la conséquence directe de ce choix serait la vengeance

impitoyable de la CIA.

La tension existant entre les agences britannique et américaine devenant

quasi palpable, je demandai conseil à mes agents de liaison du PET. Ce fut mal

avisé de ma part. Ils flairaient plus d’argent et plus d’opportunités du côté de

la CIA.

« Tu feras plus de trucs avec les Yankees, me dit Klang, et ils payent

mieux. »

J’étais déchiré par ce dilemme. Matt, Andy, Emma et les autres agents du

MI5 et du MI6 avaient été d’agréables compagnons de travail, directs et

intelligents. Ils étaient prisonniers de la bureaucratie et des lois, mais c’était

des professionnels.

La riposte américaine au traitement spécial des Britanniques eut pour cadre

la station balnéaire d’Elseneur, parfois surnommée la capitale de la Riviera

danoise. Elle est entre autres réputée pour le château de Kronborg, datant de la

Renaissance, cadre du *Hamlet* de Shakespeare. En somme, le lieu idéal pour

comploter contre Awlaki, prétendant au titre de roi du djihad.

À la fin de la réunion de travail, Jed me prit à part.

« Vous n’êtes jamais parti en lune de miel avec votre épouse, n’est-ce pas ?

me demanda-t-il, et la glace de ses yeux bleus parut fondre un bref instant.

– Non. Je n’en ai pas vraiment eu l’occasion ces deux dernières années.

– Eh bien, nous vous l’offrons. Dites-nous où vous désirez aller, et nous

organisons cela », répliqua Jed.

J’étais flatté. C’était la preuve qu’il me prenait au sérieux. Peut-être était-ce

ainsi qu’ils avaient l’habitude de s’attirer la loyauté des informateurs

impressionnables. Mais, vu les nombreux cadeaux que me faisaient les

Britanniques, c’était le bon moment pour renchérir de la sorte. Je m’imaginai

aussitôt un nouveau voyage en Thaïlande, en espérant qu’il serait plus relaxant

que le premier.

Le travail que je fournissais pour le PET et les Britanniques devenait de

plus en plus difficile, et de plus en plus dangereux. Je devais inventer des

histoires pour me protéger. Ma légende au Danemark fut entérinée par un

Dano-Bosniaque bavard et un peu demeuré du nom d’Adnan Avdic, dont

j’avais fait la connaissance avant de perdre la foi. Il avait été détenu avant de

se voir acquitté dans une affaire de terrorisme11.

Un après-midi, j’allai le chercher dans la banlieue de Copenhague au volant

d’une Toyota flambant neuve. Le PET l’avait louée spécialement à cet effet,

mais Adnan crut qu’elle m’appartenait.

« Jolie caisse, Murad ! Ça a dû te coûter un sacré paquet », dit-il. Nous

prîmes la route, et la conversation tourna sur le djihad.

« Je dois déposer quelque chose, il va falloir qu’on fasse un petit détour. »

Sa curiosité l’emporta, conformément à mes attentes.

« Déposer quoi ?

– C’est pour aider notre cause. Ne raconte ça à personne. »

J’observai une pause et je fis semblant de regarder partout autour de moi.

« Ouvre la boîte à gants, mais ne touche pas à ce que tu verras, sans quoi tu

laisserais tes empreintes digitales dessus. »

Les yeux écarquillés, il considéra le petit paquet de poudre blanche.

« Wow… Murad, tu es vraiment sûr que c’est permis ?

– J’ai une fatwa exprès », répondis-je.

Bien évidemment, et fort heureusement, il ne se doutait pas qu’il s’agissait

d’un mélange de farine et de poudre de paraffine.

Je m’arrêtai un peu avant le point de rendez-vous.

« Il va falloir que tu descendes et que tu m’attendes ici », lui dis-je.

Un homme en manteau marron se tenait au coin de la rue. Je lui tendis le

paquet et revins à la voiture, sachant pertinemment qu’Adnan n’avait rien

manqué du marché.

Le visage de Soren, l’agent en chef du PET, faillit trahir son amusement

lorsqu’il s’en alla dans la direction opposée avec le paquet. Apparemment, le

fait de jouer un petit rôle de dealer ne lui avait pas déplu.

En Grande-Bretagne, le MI5 inventa également une couverture afin d’éviter

qu’on se pose trop de questions sur la source de mes revenus : ils m’offrirent

une licence de taxi à Birmingham, ainsi qu’un minivan Mercedes, intérieur

cuir.

Je me mis à travailler pour une compagnie de taxis d’Alum Rock dont le

patron était un homme d’affaires pakistanais. Son fils, Salim, dont j’avais fait

la connaissance au cours des réunions d’Al-Muhajiroun, était dans la ligne de

mire du MI5. Ils espéraient qu’en travaillant avec lui je pourrais me faire des

contacts dans le milieu extrémiste britannico-pakistanais de la ville.

Les autorités redoutaient tout spécialement ces intégristes car plusieurs

complots terroristes en Grande-Bretagne avaient impliqué de jeunes hommes

d’origine pakistanaise, qui pour certains avaient appris à confectionner des

bombes dans des camps d’Al-Qaïda, cachés dans le pays de leurs ancêtres.

Mais l’infiltration de ce milieu se révéla difficile pour moi. Ils avaient

tendance à se méfier des musulmans de nationalité et d’origine ethnique

différentes des leurs, et plus particulièrement encore des convertis. Après mes

divers voyages dans les déserts du Yémen, le fait de conduire un taxi dans

Birmingham fut extrêmement ennuyeux. Je finis par dire au MI5 que le métier

de taxi n’était pas fait pour moi.

Je ne m’adaptai pas très bien à la vie à Birmingham. Fadia était revenue

avec moi et nous avions emménagé dans une maison des services sociaux sur

Watson Road, une rue terne d’Alum Rock. On n’aurait pu trouver logement

plus déprimant, mais c’était le prix à payer pour ne pas compromettre ma

couverture. La rue était jonchée de seringues et d’ordures. Des gangs de jeunes

Britannico-Pakistanais sillonnaient les rues, s’attaquant parfois les uns les

autres à la pointe du couteau. Fadia se plaignait que, dans ce quartier, les rats

étaient plus gros que les chats. J’aurais tellement voulu lui dire qu’elle méritait

mieux et que je pouvais le lui offrir : nos conditions de vie avaient dressé un

mur entre nous. Mais, pour son bien comme pour le mien, je ne pouvais lui

révéler la véritable raison de notre emménagement dans ces lieux sinistres.

Fadia ignorait totalement que son retour en Europe avait été orchestré par

les services de renseignement. Le PET avait tenu sa promesse en lui délivrant

un visa d’étude afin qu’elle puisse rentrer au Danemark, et elle avait ensuite

obtenu un permis de séjour de cinq ans en Europe, auprès de l’ambassade

britannique à Copenhague, cadeau des services secrets de Sa Majesté.

Mon unique planche de salut était le téléphone portable grâce auquel je

communiquais avec mes agents de liaison. Ils étaient les seuls à connaître mes

véritables agissements. Klang et moi nous parlions plusieurs fois par jour,

nous échangeant informations et idées en surveillant toujours les mots que nous

employions. Les agents du MI5 appelaient plusieurs fois par semaine,

généralement pour convenir de rendez-vous.

Même dans les moments de creux, j’avais du mal à penser à autre chose.

Il arrivait souvent que Fadia dût répéter plusieurs fois la même question avant

que je lui réponde. J’avais la tête ailleurs, je réfléchissais au prochain e-mail

que je devrais écrire, à de nouvelles façons de développer mon réseau

djihadiste. J’avais même du mal à me concentrer pleinement sur mes enfants,

les week-ends où j’avais leur garde. L’espionnage était un boulot à plein-

temps.

Un soir, Fadia et moi regardâmes *Syriana*, avec George Clooney, un film

d’espionnage dont l’action se déroule au Moyen-Orient. Je fus littéralement

pris par ce film, discernant les aspects improbables des efforts pour décrire la

réalité du métier d’espion. Plus que tout, c’était le doute et la méfiance

imprégnant certains personnages qui faisaient vibrer en moi une corde

sensible. J’aurais tellement aimé dire à Fadia en pointant l’écran du doigt :

« C’est exactement ce que je ressens. » Mais c’était impossible.

De temps en temps, au volant de ma voiture, je m’enfonçais profondément

dans la campagne britannique. Je mettais un CD de Metallica, poussais le

volume à fond et respirais à pleins poumons. Parfois, après une promenade,

j’entrais dans un pub de campagne pour boire une pinte et discuter avec les

habitués. Il était plus qu’improbable que des musulmans fréquentent de tels

lieux. J’avais tout simplement besoin de tomber le masque, pour une poignée

de minutes.

Tous les extrémistes de Birmingham n’étaient pas des fanfarons. Je fis

bientôt la connaissance d’un des personnages les plus instables de la ville, un

Britannico-Pakistanais que je ne connaissais que sous le prénom de Saheer.

Il aurait bientôt 30 ans, il était musclé et était toujours vêtu d’un jogging.

Il était rasé de près, assez beau garçon, avait les cheveux coupés très court,

mais ses yeux semblaient constamment guetter les ennuis, et ses mains

paraissaient désespérer de passer à l’action. Reconnu coupable d’attaque

à main armée alors qu’il n’avait pas encore 20 ans, il était sorti de prison

depuis peu.

Je fus présenté à Saheer par l’un des extrémistes les plus actifs de

Birmingham, dans une pâtisserie marocaine d’Alum Rock. À l’instar d’un

nombre croissant de jeunes musulmans, Saheer s’était radicalisé en prison.

Peut-être que, comme d’autres, il avait trouvé dans la foi la rédemption qu’il

cherchait. Saheer était plus un homme d’action que de discours. Lorsque je lui

révélai que je connaissais Awlaki et lui narrai la dernière fois où je l’avais vu,

au Yémen, il commença à s’ouvrir un peu.

« Mon frère, il faut qu’on riposte contre les *kouffar* », me dit-il alors que

nous partagions une *meskouta*, l’équivalent marocain du quatre-quarts.

En sortant sous le crachin du soir, Saheer me regarda intensément, droit

dans les yeux.

« Murad, j’aimerais mourir en martyr, *inch’Allah*. »

Un court silence s’ensuivit. Avais-je bien entendu ? Cherchait-il à me

tester ? Je choisis d’y aller tout en douceur, de laisser venir les choses. Je ne

devais paraître ni indifférent, ni trop enthousiaste. Je me rappelai les conseils

du psychologue du MI5, Luke.

« Tu sais, le journal danois qui a publié des caricatures du prophète

Mahomet, que la paix soit sur lui. Tu sais à quoi ressemble la sécurité de

l’immeuble où il se trouve, toi ? me demanda-t-il.

– Je peux essayer de me renseigner, répondis-je.

– Et tu sais comment te procurer des armes, au Danemark ?

– Oh, ça doit pouvoir se faire. »

Je mis en avant ma période Bandidos.

« Il faut bien que tu comprennes que ce que je veux, c’est mourir dans

l’attaque. Je veux qu’on me tire dessus et je veux me faire tuer *fi sabil Allah*

[pour Allah] », dit-il.

Il était grand temps d’appeler Sunshine.

Membre du MI5, Sunshine travaillait sous la direction d’Andy et était

devenue ma principale agent de liaison avec le renseignement britannique.

Klang et les autres Danois lui avaient donné ce surnom (« rayon de soleil »)

parce qu’elle était la plupart du temps irrésistiblement joyeuse. Elle avait

entre 25 et 30 ans, en était encore à apprendre les ficelles du métier, mais

possédait un talent naturel qui la mènerait loin. En outre, elle avait la tête sur

les épaules. Klang avait eu un jour le malheur de poser sa main sur sa jambe

durant un pot, après une réunion, et elle lui avait crié si fort dessus qu’il s’était

reculé aussi vivement qu’un chat échaudé.

Sunshine n’était peut-être pas capable de réciter des vers latins aussi bien

que Matt, mais elle savait lire les visages. Elle teignait ses cheveux en blond

et était jolie, d’une beauté accessible. Je me disais qu’elle cultivait peut-être

sciemment ces airs de normalité qui mettaient les gens à l’aise et les amenaient

naturellement à baisser leur garde.

« Il faut qu’on se voie, lui dis-je au téléphone, la nuit même.

– Reçu cinq sur cinq, 11 heures », répondit-elle avant de raccrocher.

Elle raffolait des tics de langage militaires.

Le lendemain matin, j’attendis sur le parking d’un supermarché Sainsbury’s

dans la banlieue de Birmingham, notre lieu de rendez-vous. Assis au volant,

j’observais les mères stressées se débattre avec leur caddie rempli et leurs

enfants capricieux.

Mon téléphone sonna.

« Descends et va au bout du parking. Tu verras une Volvo rouge. Dépasse-

la. On vient te récupérer. »

Comme prévu, une camionnette blanche avec un système de ventilation sur

le toit pila dans un grincement de pneus, juste à côté de moi. Sunshine me lança

son fameux sourire.

« Monte derrière. »

Il n’y avait pas de fenêtres à l’arrière, aussi n’avais-je aucune idée de notre

destination. Le trajet dura quarante minutes. On aurait très bien pu faire le tour

du pâté de maisons pour s’arrêter au coin de la rue.

J’entendis une chaîne et le bruit d’un mécanisme, peut-être une porte de

garage qui s’ouvrait. Le conducteur, que je ne pouvais voir, redémarra et nous

entrâmes. La porte se referma derrière nous.

« RAS ! » dit Sunshine dans son talkie-walkie. Un homme ouvrit la

portière : il s’agissait de Kevin, un autre membre de l’équipe du MI5 dirigée

par Andy. Kevin semblait avoir une vingtaine d’années et avait tout du

présentateur d’émission de téléréalité axée sur la survie dans la nature,

capable de faire un feu avec du fumier et de sortir des serpents mortels du trou

d’un arbre : pas le genre de type qu’on avait envie de contrarier.

Nous étions dans une sorte de vaste entrepôt, l’un des centres d’opération

du MI5.

On aurait dit une imprimerie reconvertie en cabinet d’architecte. Il y avait

des posters aux murs et des rangées de tables de travail éclairées par des

lampes qui pendaient du haut plafond. Rien de bien impressionnant

technologiquement parlant : une connexion Internet, quelques PC, et c’était

à peu près tout.

Dans un coin se trouvait un petit bureau aux murs de verre, avec une table

entourée de chaises. Andy m’attendait. Sunshine et Kevin lui passèrent le

relais, moi en l’occurrence, et je lui racontai ce que Saheer m’avait confié.

« Vous devez continuer à le faire parler », déclara Andy après avoir écouté

ce que j’avais à lui dire. Ce fut la première entrevue d’une longue série : la

résolution de Saheer s’affermissait en effet de jour en jour.

Saheer était plus qu’à cheval sur la sécurité. À de nombreux égards, il

représentait le pire cauchemar du MI5 : un criminel de carrière avec beaucoup

de jugeote, qui progressivement se métamorphosait en djihadiste suicidaire.

Il ne me parlait de ses projets que lorsque nous étions seuls et à l’extérieur.

Nous prîmes l’habitude de faire de longues promenades dans un parc d’Alum

Rock. Il insistait pour que je vienne sans mon téléphone portable, et à chaque

fois que nous sortions, il me palpait pour vérifier que je ne portais aucun

mouchard.

« Simple précaution, mon frère », disait-il.

« Il est très dangereux, un vrai schizo, dis-je à Andy lors du débriefing

suivant. Qu’est-ce que je suis censé faire ? Je suis le seul à qui il raconte tous

ces trucs.

– Continuez de le faire parler », répondit Andy d’un ton inquiet.

Étant donné la cible que Saheer s’était fixée, je ne fus pas surpris de voir

mes agents de liaison danois faire leur grand retour.

« Le ministre a été informé de l’affaire, me dit Klang. Les patrons

apprécient vraiment ce que tu es en train de faire. »

Pour une fois, Klang était tout à fait sérieux.

Mais, de mon point de vue, le problème restait entier. Nous n’avions aucune

preuve du projet vague et peu cohérent de Saheer de s’en prendre au quotidien

danois, projet qu’il n’avait confié qu’à moi et dont il n’existait aucun

enregistrement. Absolument rien n’aurait justifié son arrestation et son

inculpation. Ç’aurait été sa parole contre la mienne, et j’aurais pu être accusé

d’incitation au terrorisme. Je décidai donc d’improviser, en profitant du fait

qu’il craignait de ne pas réunir suffisamment d’argent pour acheter des armes

et mener à bien son plan.

« Tu sais, le cheikh Anwar consent à la vente de drogue du moment que les

bénéfices aident à soutenir nos frères djihadistes, lui dis-je à l’occasion de la

promenade qui suivit. Déjà, ça contribue à détruire les *kouffar*, à saper leur

société. Ensuite, ça génère de l’argent que tu peux envoyer aux

moudjahidine. »

Saheer parut intéressé.

« Et puis tu peux garder un cinquième des recettes en tant que butin de

guerre, *inch’Allah*.

– Murad, tu es vraiment sûr de ce que tu dis ? demanda-t-il en écarquillant

les yeux.

– Bien sûr. Il m’a donné une fatwa », répondis-je, en sachant que, s’il

s’avisait de vérifier cette information, la rumeur qui circulait sûrement déjà

dans les cercles intégristes danois la lui confirmerait.

Le fait que j’aie incité Saheer à replonger dans le crime ne fut pas bien

accueilli par Andy.

« On ne doit encourager personne à commettre un acte criminel. Qu’est-ce

qui vous est passé par la tête, bon sang ? Vous ne devez pas faire un truc pareil

sans nous en parler auparavant, dit-il.

– J’ai un peu improvisé. Il faut bien qu’on arrête ce type, non ? » répliquai-

je.

Andy s’enferma dans le bureau de verre avec Kevin et Sunshine, et passa

plusieurs coups de fil.

Lorsqu’il en ressortit, il était de meilleure humeur. Il était toujours énervé,

mais comprenait à présent que c’était une occasion à saisir.

« Très bien, très bien, vous le lui avez déjà proposé, il est trop tard

maintenant, de toute façon. On ne peut plus rien y faire. »

Peu de temps après, Saheer vint un jour me chercher… au volant d’une

Lexus métallisée. L’argent de la drogue, pensai-je : apparemment, il avait

envie de profiter de ses derniers jours sur Terre.

Nous arrivâmes au parc. Alors que nous marchions sous la pluie en

direction de la mare aux canards, je me dis que nous devions former un couple

bien étrange.

« J’ai réuni l’argent, dit-il. Tu peux me garantir qu’on aura les armes ? »

En m’efforçant d’avoir l’air le plus décontracté possible, je regardai autour

de moi afin de voir si nous étions suivis. Je savais que le MI5 tâchait à présent

de le suivre pas à pas, mais à première vue, nous étions seuls. Les canards

cancanaient d’un ton d’urgence. C’était complètement surréaliste.

« Mon frère, partons, toi et moi, et accomplissons cette mission. J’ai besoin

de toi à mes côtés au Danemark.

– Je suis avec toi, mon frère », répondis-je, en sentant que mon ton manquait

de conviction.

Il me serra dans ses bras. « Ça va être génial, Murad. Nous allons devenir

chouhada [martyrs]. Aucun sort n’est plus enviable que celui-là, rappelle-

toi. »

Si un passant nous avait vus à cet instant, il aurait pu fortement se

méprendre.

« Je sais. C’est le paradis. Nous sommes des moudjahidine, et tel est le but

de notre combat », répondis-je en m’efforçant d’être le plus convaincant

possible.

Il veut que je meure avec lui, pensai-je. *Comment vais-je me tirer de là ?*

Klang était présent au débriefing suivant. Il insista sur le fait que les Danois

voulaient que ce complot soit déjoué bien avant que Saheer ait la possibilité

de se rendre au Danemark.

« Nous le tuerons s’il met un pied sur notre territoire. Nous l’abattrons

à vue. »

Ce n’était que pure bravade. La loi danoise interdisait de telles exécutions

sommaires.

« Nous l’avons suivi de près, me dit Kevin, du MI5. Il s’est bien mis

à vendre de la drogue. Mais sans y toucher.

– Il va donc falloir que vous nous fassiez confiance », dit Andy.

Lors de notre rencontre suivante, Saheer m’informa qu’il comptait se rendre

au Danemark dans deux semaines. Il me demanda de renouer contact avec mes

anciens camarades criminels afin de nous procurer armes et munitions.

Le jour du départ approchait dangereusement, mais mes agents de liaison

restaient muets.

J’avais sillonné les confins les plus sauvages du Yémen et roulé avec des

combattants lourdement armés au Liban, mais la simple idée de rentrer dans

mon pays natal en compagnie de ce psychopathe m’ôtait tout sommeil.

La police britannique arrêta Saheer une semaine avant notre départ, alors

qu’il vendait de la drogue dans les rues de Birmingham. Comme il était

récidiviste, il écopa d’une longue peine de prison. Le plus beau dans cette

opération fut que, même une fois derrière les barreaux, il ne me soupçonna

à aucun moment de travailler pour les services de renseignement. Néanmoins,

malgré son incarcération, il semblait exercer une redoutable emprise chez les

autres djihadistes de Birmingham : personne n’osait parler du mystérieux

Saheer, et je ne parvins jamais à découvrir son véritable nom.

À présent que Saheer était hors d’état de nuire, mes agents de liaison et

moi-même pouvions nous pencher sur mon prochain voyage, dont le but

premier serait de rencontrer Awlaki.

15

L’imam terroriste

Printemps-automne 2008

En avril 2008, j’écrivis un e-mail à Anwar Al-Awlaki, dans lequel je

l’informais de mon intention de me rendre brièvement au Yémen.

L’imam ne mit pas longtemps à me répondre, avec à la clé une petite

requête : « Du fromage et des chocolats, s’il te plaît :) »

Je savais qu’il aimait les pralinés, mais j’avais tout de même besoin d’une

précision : « Cheikh, est-il permis de manger des chocolats aromatisés

à l’alcool [?] »

Voici ce qu’il me répondit : « Non, c’est interdit, parce que même si tout

l’alcool s’évapore, ces *najasah* [impuretés] se sont mêlées au chocolat. »

Le Saint Coran avait même une réponse pour les chocolats à la liqueur.

Je lui promis de ne lui ramener que des chocolats garantis sans alcool et

j’ajoutai une flatterie au passage.

« Suis passé hier dans une boutique à Birmingham dont le patron était en

train d’écouter un de vos sermons… il m’a dit qu’il n’écoutait que vous, parce

que vous étiez le seul en qui il avait encore confiance ha ha ha ha ha

Masha’Allah qu’est-ce que j’ai ri, j’étais si heureux. Ici au Royaume-Uni et au

Danemark, les gens vous aiment vraiment beaucoup, cheikh, vous avez fait un

travail incroyable, vous les avez touchés en plein cœur, *masha'Allah*,

qu'Allah vous récompense. »

Le 13 mai 2008, Fadia et moi atterrîmes à Sanaa. En sortant de l'avion,

j'inspirai à pleins poumons l'air chaud et humide, ravi d'avoir échappé au

froid et à la grisaille de Birmingham. Fadia, elle aussi, se réjouissait d'être

loin d'Alum Rock et avait hâte de retrouver son oncle adoré. En outre, elle

croyait savoir que j'étais un grand admirateur d'Awlaki et considérait

certainement la relation que j'entretenais avec lui comme une influence

stabilisatrice.

Awlaki nous invita à venir le rejoindre à Aden. Il avait quitté Ataq pour

passer quelques semaines dans la ville portuaire du sud du pays, en compagnie

de son épouse enceinte. Nous déjeunâmes tous les quatre dans un restaurant

proche du marché aux poissons. En arrivant, je le serrai dans mes bras et lui

offris les chocolats.

Il me remercia avec profusion.

« Nos épouses peuvent déjeuner de leur côté. Nous commanderons pour

elles », dit-il. C’était ainsi qu’on procédait habituellement.

Fadia et la femme d’Awlaki disparurent dans la partie « familiale » de

l’établissement. La deuxième épouse en était à son sixième mois de grossesse.

Durant le déjeuner, j’évitai soigneusement de parler de ses projets.

Je considérais ce rendez-vous comme une occasion d’affermir sa confiance en

moi. Il paraissait plus détendu qu’au lendemain de sa sortie de prison. Il se

montrait discret, mais sans excès. C’était typique du Yémen : le pays semblait

régi par des arrangements, des avertissements et des limites tacites. À Aden,

Anwar était protégé et hébergé par un riche homme d’affaires.

« Mon frère, j’ai énormément écrit, énormément réfléchi ces derniers

temps », déclara-t-il en s’adossant à son siège pour regarder à l’autre bout du

port, celui-là même où l’ *USS Cole* avait été attaqué.

Ce long travail de recherches et de réflexion allait porter ses fruits.

À l’approche de l’été caniculaire, Awlaki enregistra deux sermons à l’attention

de ses adeptes occidentaux.

Dans l’un, *« Battle of the Hearts and Minds* 1 *»*, « La Bataille des cœurs et

des esprits », il s’attaquait à la politique américaine consistant à encourager

l’islam « modéré ».

L’autre, *« The Dust Will Never Settle Down* 2 *»*, « La Poussière ne

retombera jamais », fut enregistré en direct sur Paltalk, un forum de *chat*

vocal, et abordait frontalement la controverse concernant les caricatures du

Prophète, qui enflait toujours. Awlaki haranguait en ces termes les musulmans

du monde entier :

« À quel point vous sentez-vous concernés ? À quel point nous sentons-nous

concernés lorsque c’est l’honneur du *Rasoul* [le Messager] qui est en jeu,

lorsque c’est l’honneur de l’islam qui est en jeu, lorsque c’est le livre d’Allah

qui est en jeu ? À quel point prenons-nous tout cela au sérieux ?

« Nous ne sommes pas des adeptes de Gandhi… [comme] Ibn Taymiyyah le

dit, c’est une obligation que de tuer celui qui injurie le Messager d’Allah. »

L’imam n’aurait pas pu trouver un sujet plus sensible. Un artiste suédois

avait versé de l’huile sur le feu en représentant le Prophète avec un corps de

chien3. La colère d’Awlaki, le calme et la pertinence avec lesquels il

l’exprimait, fit vibrer une corde sensible chez les extrémistes occidentaux.

Le sermon fut largement relayé sur Internet.

Anwar Al-Awlaki avait atteint la stratosphère islamiste. Et les services de

renseignement occidentaux commençaient à se rendre compte de la fréquence

à laquelle ses sermons étaient évoqués dans le cadre de procès pour

terrorisme, en Europe et en Amérique du Nord1.

Pour ceux qui cherchaient à contribuer financièrement à la cause, ceux en

quête de justifications morales à leurs actes ou de l’équivalent intégriste d’un

discours de motivation sportif, la production *on line* d’Awlaki était devenue

une denrée essentielle. Awlaki avait le talent d’exploiter pleinement le pouvoir

des idées. Mais il devint vite évident qu’il avait l’intention de faire plus

encore pour restaurer l’honneur du *Rasoul*.

Au début de l’automne 2008, j’étais de retour à Birmingham afin d’aider le

MI5 à surveiller de près le milieu intégriste qui fleurissait dans la deuxième

ville d’Angleterre, lorsqu’Awlaki me laissa un brouillon d’e-mail sur notre

compte commun. Après les salutations et louanges habituelles à Allah, il allait

droit au but. Il avait besoin d’équipement pour les moudjahidine : des

panneaux solaires, des lunettes de vision nocturne, des purificateurs d’eau, etc.

Et il lui fallait de l’argent. Il me suggérait de collecter des fonds auprès des

mosquées européennes, en précisant que la somme de 20 000 dollars serait des

plus appréciée. Awlaki avait l’intelligence de ne rien demander qui puisse être

de toute évidence destiné au combat, mais il était apparemment au fait des

lacunes de l’intendance d’Al-Qaïda. Je me demandais qui l’avait aidé

à dresser cette liste d’achats. Cette demande surprit autant qu’elle alarma mes

agents de liaison. Awlaki était à l’époque considéré par les analystes les plus

complaisants comme un fanfaron, et peu d’agents secrets (si ce n’est aucun)

parmi ceux que je connaissais n’imaginaient qu’il devienne un jour autre chose

qu’un glossateur du djihad.

« Je ne vous avais pas dit qu’il était dangereux ? » rappelai-je à Jed lorsque

nous nous vîmes afin de discuter de la requête.

Jed établit clairement ce qu’il convenait de faire : verser 5 000 dollars en

liquide et livrer une partie des objets demandés. Mes agents de liaison danois

me racontèrent que cela n’avait fait qu’augmenter la tension entre Big Brother

et les Cousins. Les responsables des services secrets britanniques étaient

réfractaires à l’idée d’un versement aussi conséquent, soucieux de ne pas se

voir accusés de financer le terrorisme international si les médias avaient un

jour vent de l’opération. Des panneaux solaires, fort bien ; des liquidités (et

des hamacs), hors de question. Le MI6 indiqua clairement que sa limite

s’élevait à 500 livres.

Jed se moquait éperdument de ce genre de finasseries. Lors d’une réunion

à Copenhague à laquelle les Britanniques ne prirent pas part, il me tendit

l’argent en coupures de 100 dollars.

« Prenez ça. »

Une fois l’équipement réuni, je contactai Awlaki par le biais d’un brouillon

d’e-mail.

« J’ai des cadeaux4. »

Le 23 octobre 2008, Fadia et moi attendions dans la file des douanes et des

services de l’immigration de l’aéroport de Sanaa. J’étais plein

d’appréhension. Dans ma grosse valise, autour de laquelle j’avais serré une

sangle en plastique extrêmement résistant, se trouvait un sac de sport. Et ce sac

contenait des petits panneaux solaires, des lunettes de vision nocturne, des

purificateurs d’eau portatifs et un ordinateur portable.

Essaie de paraître sûr de toi, me dis-je en approchant d’un douanier d’âge

mûr, transpirant à grandes eaux dans son uniforme élimé. Manifestement, la

chaleur étouffante l’assommait, et la perspective d’avoir à passer en revue un

équipage entier de Yéménites de retour au pays avec des valises pleines

d’objets provenant de pays plus riches ne l’enchantait guère.

Les douaniers yéménites ne sont réputés ni pour leur zèle ni pour leur

présence d’esprit. Nous étions partis du principe que même si les douanes

découvraient l’équipement, celui-ci n’éveillerait pas les soupçons. J’étais sur

le point de savoir si nous avions eu tort.

« Ouvrez ça, dit le douanier en indiquant la sangle plastique.

– Il va me falloir un couteau ou quelque chose du genre », répondis-je en

arabe.

Fâché d’avoir à quitter sa chaise, il se leva pour se rendre d’un pas traînant

dans une pièce voisine. Je pris sur moi pour paraître nonchalant.

En cas de force majeure, je devais suivre une tactique de pure obstruction.

Les ordres de Jed étaient simples : « Vous ne devrez en aucun cas leur révéler

que vous travaillez pour les services de renseignement occidentaux. Si cela

vous pousse à passer pour un complice des terroristes, alors ainsi soit-il. Nous

réglerons ça par la suite par les canaux diplomatiques. »

Le douanier revint les mains vides.

« Allez-y », dit-il.

C’était un joli coup de chance et, je l’espérai, un signe de bon augure pour

le reste de la mission.

L’opération de Nairobi, l’année précédente, avait prouvé que les intégristes

affiliés à Al-Qaïda avaient constamment besoin d’équipement, des objets

onéreux et difficiles à trouver là où ils se trouvaient. Ma livraison (ou du

moins une partie) promettait de nous en apprendre plus sur leurs membres et

leurs plans. L’AQPA était à présent devenue la branche la plus efficace d’Al-

Qaïda. Le mois précédent, ils avaient lancé une attaque armée5 contre

l’ambassade américaine à Sanaa. Dix Yéménites avaient péri, et cette

offensive avait semé le trouble et la crainte parmi les autorités du pays.

Je décidai d’attendre plusieurs jours avant de contacter Awlaki.

J’emmènerais Fadia avec moi : rouler en solitaire jusqu’au Sud désolé, avec

ma couleur de peau, c’était tout à fait exclu. Je lui dis que je devais remettre

des fournitures à Anwar, en sous-entendant qu’il s’agissait d’objets dont il

avait besoin en sa qualité d’imam.

« Et puis, sur le trajet retour, on pourrait rendre visite à ta famille à Ta’izz,

qu’est-ce que tu en dis ? » proposai-je.

Elle fut visiblement heureuse que j’exprime le souhait de voir sa famille.

Moins d’une semaine après notre arrivée, je reçus un SMS d’Awlaki. Il me

dit de prendre la direction du Sud et de lui envoyer à mon tour un SMS lorsque

nous atteindrions Aden, afin qu’il puisse nous fournir les indications

nécessaires. Il était plus scrupuleux qu’auparavant en termes de sécurité : il ne

me communiquerait la destination finale qu’une fois le dernier checkpoint

franchi. Et il refusait d’avoir une conversation téléphonique, par peur qu’un

programme de reconnaissance vocale américain ne l’identifie. De toute

évidence, il était plus une cible à ses propres yeux qu’à ceux des Américains.

Nous partîmes peu après l’aube. En passant les checkpoints qui jalonnaient

le trajet, je redoutai qu’on trouve l’équipement caché dans le coffre. À présent

que nous nous dirigions vers des zones où Al-Qaïda était notoirement actif, la

présence de lunettes de vision nocturne, si elle était découverte par un policier

un peu trop zélé, nécessiterait quelques explications.

La route de Ta’izz est spectaculaire. Elle descend du plateau de Sanaa

pendant un bon moment jusqu’à ce que les hautes terres yéménites

apparaissent. Octobre marque la fin de la saison des pluies à Ta’izz : les

montagnes étaient nimbées de brume matinale.

Nous trouvâmes un hébergement à Aden, et j’envoyai comme convenu un

SMS à Awlaki. Il me dit de prendre la route qui remontait la côte. Dans les

faits, nous faisions un large détour pour éviter les points de contrôle les plus

redoutables. Fadia accepta ce trajet alambiqué comme une gêne typiquement

yéménite. Si l’on nous arrêtait et que l’on nous interrogeait, elle expliquerait

que nous allions voir des amis à Ataq. Mais, pour une raison inconnue – peut-

être parce qu’Aden est une ville plus ouverte au monde que Sanaa –, les

véhicules avaient tendance à être moins contrôlés sur la route qui longeait la

côte.

Le lendemain matin, nous traversâmes de luxuriantes oasis proches de

l’océan. Des chameaux chaloupaient sur le bord de la route, des poteaux

télégraphiques, courbés par le vent marin, se dressaient comme des allumettes

au milieu de la plaine rase de la côte. Mes dernières instructions étaient de

quitter la côte pour remonter vers les montagnes. Un seul regard aux chaînes

impénétrables qui se dessinaient au loin suffisait à comprendre pourquoi Al-

Qaïda avait choisi ce territoire comme base d’opération.

Le lieu de rendez-vous se trouvait près d’un hameau isolé dans la province

de Shabwa. Une mer de sable ponctuée de rochers de schiste argileux

s’étendait jusqu’à l’horizon, où elle rencontrait des montagnes escarpées.

Même en cette fin du mois d’octobre, la chaleur du milieu d’après-midi

parvenait à déformer la lumière. J’étais sidéré par la présence de rares plantes

et buissons qui survivaient au milieu de ce paysage lunaire.

Ma nervosité redoubla lorsque nous passâmes à proximité d’un village du

nom de Lawdar, qui avait été le théâtre de luttes tribales et d’enlèvements, et

était, même selon les canons yéménites, une zone où la volonté du

gouvernement central n’avait que peu d’impact.

Après plusieurs heures de route, Fadia et moi arrivâmes en vue du point de

rendez-vous, dans une vallée plate et aride cernée de montagnes. Ce paysage

désolé était d’une beauté inquiétante.

Je fus soulagé d’apercevoir la structure en béton qu’Anwar m’avait dit de

guetter. Un véhicule poussiéreux au toit de toile était garé non loin de là.

À bord se trouvaient Anwar et un jeune garde du corps à la barbe épaisse d’un

noir de poix, une kalachnikov dans les mains. Je garai ma voiture, laissai

Fadia à l’intérieur et marchai dans leur direction. L’imam descendit et me

serra dans ses bras.

« *As salaam alaikoum akhi* [mon frère], enfin ! s’exclama-t-il. Voici mon

neveu, Saddam », ajouta-t-il.

Par-dessus sa robe, Anwar portait une veste militaire vert kaki, à la Ben

Laden. Il avait ceint le poignard yéménite à sa taille, à côté d’un revolver, et

portait une kalachnikov en bandoulière.

Je tâchai de ne rien montrer de ma surprise. Le prédicateur s’était fait

combattant.

J’allai chercher le sac de sport qui contenait l’équipement demandé

(ordinateur portable, lunettes de vision nocturne, lampes frontales, allumettes,

sandales pour les moudjahidine et panneaux solaires) et nous nous mîmes

à l’ombre d’un arbre solitaire sur le côté de la route. C’était le premier arbre

que je voyais depuis un certain nombre de kilomètres. Mais il n’était pas utile

que par son ombre. Depuis peu, les leaders d’Al-Qaïda avaient incité leurs

combattants à se cacher sous les arbres, au cas où des drones, à présent

utilisés par les États-Unis dans les zones tribales pakistanaises, seraient un

jour également déployés au Yémen.

Les agents britanniques m’avaient demandé d’acheter les panneaux solaires

dans un magasin d’électronique de la chaîne Maplin et m’avaient montré

comment ils fonctionnaient. L’ordinateur portable, c’était une tout autre

histoire. Dans l’entrepôt du MI5 à Birmingham, un technicien me l’avait remis

en m’informant que certains de ses composants avaient été remplacés par des

pièces identiques, mais « modifiées ». Même des experts auraient été

incapables de trouver les programmes qu’ils avaient installés. Je supposais

que ces modifications leur permettraient de localiser Awlaki grâce au signal

Wi-Fi de l’ordinateur, ainsi que de télécharger diverses données s’il se

connectait à Internet.

Mais, à l’occasion de la dernière réunion avant le début de la mission, mes

agents de liaison danois me dirent qu’ils remplaçaient le portable britannique

par un autre, fourni par les Américains. Maintenant que j’avais informé la CIA

de la nouvelle approche d’Awlaki, le suivre à la trace était devenu pour eux

une priorité. Big Brother jouait du galon.

Je tendis à Awlaki l’ordinateur portable et le reste de l’équipement, puis lui

expliquai comment se servir des panneaux solaires. Je lui donnai également les

5 000 dollars.

Il rangea l’argent dans sa poche de poitrine sans prononcer un mot. Il parut

déçu que je ne lui en aie pas ramené plus. Mais, d’instinct, je sentais qu’il était

plus judicieux de ne pas lui donner tout ce qu’il avait demandé. Après tout, je

n’étais qu’un sympathisant djihadiste qui luttait pour survivre.

« *Alhamdulillah*, c’est tout ce que j’ai pu réunir, mon frère », lui dis-je.

Après quinze minutes assis à l’ombre de l’arbre, je retournai à ma voiture.

« Anwar dit qu’il est l’heure de manger, dis-je à Fadia. Viens, suis-nous. »

Nous nous dirigeâmes vers le bâtiment tout proche. Il s’agissait d’un

restaurant, mais qu’on n’avait qu’à moitié construit, et je me demandai

comment il tenait debout.

Sur le seuil, deux hommes regardèrent d’un air méfiant ma barbe et mes

cheveux roux. Nous étions en plein territoire de brigands. Ici, on kidnappait

même les Yéménites qui n’étaient pas de la région, afin d’obtenir des rançons.

Mais nous étions sous la protection d’Awlaki et, à ce titre, nous n’avions rien

à craindre. Du moins l’espérai-je.

Le patron accueillit chaleureusement Awlaki et demanda à son épouse

d’accompagner Fadia jusqu’à la partie réservée aux femmes. Il nous emmena

alors, l’imam et moi, sur le toit, où, assis sur le béton, nous mangeâmes de

l’agneau et du riz. Une brise miséricordieuse s’était levée dans la vallée.

Lorsque Awlaki eut fini son repas, il tapota la liasse de billets dans sa poche

et me regarda droit dans les yeux.

« L’argent de nos frères : peut-on l’utiliser pour acheter des armes ? »

demanda-t-il.

Une fraction de seconde, je réfléchis à ma réponse.

« Tu peux acheter ce que tu veux avec cet argent. »

Nous ne restâmes pas longtemps. Je tenais à rejoindre la côte avant le

crépuscule. La route serait encore longue jusqu’à Ta’izz où nous attendait une

partie de la famille de Fadia. Aussi, à la fin du repas, je dis à Awlaki que nous

devions partir. Il parut déçu. Nous resterions en contact, mais il se passerait

près d’un an avant nos retrouvailles.

Alors que derrière nous le restaurant disparaissait dans une nuée de

poussière et de chaleur, je tendis mon téléphone à Fadia.

« Tu peux faire une vidéo du paysage ? C’est tellement impressionnant, et je

ne crois pas que nous reverrons un jour cette partie du Yémen. »

Mais j’avais d’autres raisons de lui demander ce service. Je savais que Jed

souhaiterait voir à quoi ressemblait la zone où j’avais retrouvé le cheikh. En

outre, ça les ferait certainement réfléchir, ses collègues et lui. Avec un peu de

chance, ils comprendraient que remporter une guerre sur ce type de territoire

n’est pas chose aisée.

Nous serpentâmes pour remonter la vallée, enchaînant une suite

interminable de virages en tête d’épingle. Au sommet, un vaste panorama

stérile s’offrit à nous, en contrebas, semblable à une mer lunaire, et nous nous

mîmes à redescendre en direction de la mer[2].

Deux semaines plus tard, j’étais dans une luxueuse suite d’hôtel à Bangkok,

en plein débriefing avec mes agents de liaison. Fadia et moi profitions de notre

lune de miel sponsorisée par la CIA : je lui avais fait croire que j’avais mis de

l’argent de côté pour ce voyage quand je travaillais sur les chantiers et en tant

que taxi.

Je lui avais faussé compagnie pour retrouver les agents secrets en prétextant

quelques courses.

J’exposai le moindre détail de mon entrevue à Shabwa et de notre échange

au sujet de l’argent.

« Vous avez passé le test, me dit Jed. Il vous a mis à l’épreuve pour savoir

si vous étiez vraiment fiable. De son point de vue, si vous aviez travaillé pour

des services de renseignement, vous auriez dû répondre négativement, en

avançant que cet argent était destiné à acheter de la nourriture, ou quelque

chose du genre. »

Après la réunion, Jed me tendit une enveloppe contenant un bonus de

6 000 dollars en liquide. « Et ça, c’est pour le sacré bon boulot que vous avez

fait. Profitez bien de votre lune de miel », me dit-il. Le message qu’il me

faisait passer sans la moindre subtilité était le suivant : quand on avait

à choisir entre la CIA et les Britanniques, opter pour les États-Unis, ça payait

toujours. Littéralement.

Ce fut la dernière fois qu’Awlaki me mit à l’épreuve.

16

L’assassinat de M. John

Automne 2008-printemps 2009

Durant toute l’année 2008, je restais en contact *via* les brouillons d’un

compte e-mail avec Ahmed Abdulkadir Warsame, le jeune Somalien maigrelet

dont j’avais fait la connaissance à Birmingham. Il avait pallié son manque

d’aptitudes physiques par un dévouement absolu. Il était à présent l’un des

principaux membres d’Al-Shabaab : le fait que je l’aie mis en contact avec

Awlaki n’avait pas dû nuire à son avancement.

Afin de cultiver notre relation, le MI5 m’avait autorisé à procéder à une

série de transferts bancaires à l’attention de Warsame *via* Dahabshiil, une

compagnie de transfert d’argent africaine qui possédait une antenne

à Birmingham1. Dans un de ses e-mails, il me demanda de lui livrer des

combinaisons de protection chimique et des gants en caoutchouc afin que les

membres d’Al-Shabaab puissent s’essayer à la confection d’explosifs.

J’achetai le matériel avec des fonds fournis par les Britanniques, mais ne reçus

jamais le feu vert pour le remettre à Warsame1.

Dans la deuxième semaine de novembre (juste avant ma lune de miel en

Thaïlande), je retournai à Nairobi afin de procéder à une nouvelle livraison

à l’attention de Warsame. Celui-ci m’avait demandé un autre ordinateur

portable et du liquide. Mes agents de liaison avaient sauté sur cette occasion

d’affermir ma réputation auprès du groupe terroriste et avaient, à n’en pas

douter, intégré un système de géolocalisation dans l’ordinateur qu’ils me

fournirent. Warsame m’envoya un agent kenyan d’Al-Shabaab qui avait vécu en

Norvège. Il se faisait appeler Ikrimah Al-Muhajir2.

« Tu le reconnaîtras à ses cheveux longs », m’avait écrit Warsame.

Nous nous retrouvâmes dans un restaurant à Nairobi. Il entra d’un pas plein

d’assurance et s’assit à la table isolée que j’avais choisie. Ikrimah avait

effectivement de longues boucles brunes, et je le surnommai d’emblée

« Cheveux longs ». Son chauffeur, Mohammed, un Kenyan d’origine

somalienne, le suivait de près.

Ikrimah avait le physique d’un marathonien kenyan, une barbe

impeccablement taillée et des dents d’un blanc éclatant. Il était d’origine

somalienne et yéménite et, par son père, appartenait à la tribu yéménite d’Ansi.

Plus tard, il devait totalement changer de look afin de passer incognito, allant

même jusqu’à porter une épaisse moustache2 à la Saddam Hussein.

Nos attaches scandinaves nous rapprochèrent. Il parlait norvégien, ainsi

qu’anglais, français, arabe, somalien et swahili. Il avait grandi au Kenya, dans

une famille bourgeoise. Ikrimah avait passé ses premières années à Mombasa,

au bord de l’océan Indien, avant que sa famille déménage à Nairobi. Il me dit

que, quatre ans auparavant, il était parti en Norvège afin de trouver du travail

et avait demandé le statut de réfugié.

« Ils ne m’ont pas autorisé à m’installer là-bas, dit-il. Je ne me suis jamais

senti vraiment accepté. J’ai commencé à fréquenter de plus en plus la

mosquée. »

Ikrimah me parut enjoué et vif d’esprit, plus malin que Warsame qui l’avait

envoyé. Il était d’une ambition sans limites et d’un dévouement absolu à la

guerre sainte. Autour d’un plat de viande de chèvre et de *canjeero* (une galette

de pain somalienne), il m’avoua s’être rendu à Mogadiscio pour lutter aux

côtés de l’Union des tribunaux islamiques lorsque les Éthiopiens avaient

envahi le territoire, en 2006.

« Connais-tu un converti danois du nom d’Ali ? me demanda-t-il.

– Bien sûr ! m’exclamai-je. Il m’a appelé en plein combat. Il venait de

couper la tête d’un *kâfir* somalien.

– *Soubhan’Allah*, répondit Ikrimah, incrédule. J’étais à ses côtés : j’ai

même filmé cet acte béni avec mon téléphone. »

Tout joyeux, il décrivit l’exécution, comment Ali avait fauché les jambes de

l’espion d’un coup de pied, l’avait immobilisé au sol alors qu’il se débattait et

lui avait lentement scié le cou.

Après que les forces éthiopiennes eurent enfin réussi à repousser l’Union

des tribunaux islamiques hors de la capitale et de la majeure partie du centre

de la Somalie, Ikrimah était retourné en Norvège où on lui avait refusé l’asile

politique. Il avait alors passé environ un an à Londres et, en 2008, était

retourné en Afrique orientale. À présent, il servait de messager à Warsame et

d’autres chefs d’Al-Shabaab, partageant son temps entre la Somalie et le

Kenya.

Je craignais qu’il mentionne les arrestations de Nairobi qui avaient suivi la

livraison à l’InterContinental Hotel, l’année précédente. Mais il n’en fit rien,

et apparemment, personne au sein d’Al-Shabaab n’avait fait le rapprochement.

Je devais constamment rester sur mes gardes et bien m’assurer que mes agents

de liaison ne me mettent pas dans une situation où quelqu’un serait porté

à considérer d’apparentes coïncidences comme des événements liés entre eux.

Après le dîner, dans ma chambre, Ikrimah prit l’ordinateur portable destiné

à Warsame.

Les jours qui suivirent, je visitai Nairobi avec Ikrimah dans le break Toyota

blanc de Mohammed. Celui-ci était fort joyeux. Il parlait swahili et avait

quelques bonnes notions d’anglais. Il habitait le quartier d’Eastleigh,

à Nairobi, et, comme moi jadis, améliorait ses fins de mois en faisant le taxi la

nuit, mais l’essentiel de son temps était consacré au soutien logistique d’Al-

Shabaab. Si l’on avait besoin de se rendre à un rendez-vous secret à Nairobi

ou en Somalie, c’était Mohammed qu’on appelait. En outre, il hébergeait des

agents d’Al-Shabaab.

Tandis que nous roulions à tombeau ouvert au milieu de la circulation

chaotique de Nairobi, Mohammed rivalisait d’invention et de témérité pour

s’assurer que nous n’étions pas pris en filature. Il démarrait en trombe lorsque

le feu passait au vert, pour piler un kilomètre plus loin et prendre un tournant

au hasard. Parfois, il grillait des feux rouges afin de mettre de la distance entre

nous et les voitures qui se trouvaient derrière.

Nous écumâmes plusieurs des lieux préférés d’Ikrimah à Nairobi, parmi

lesquels un certain nombre de centres commerciaux. Il connaissait cette ville

comme sa poche : je comprenais à quel point il pouvait être utile à Al-

Shabaab.

Durant mon débriefing à Bangkok, ce que je révélai au sujet d’Ikrimah

fascina autant qu’il alarma mes agents de liaison. Jusqu’alors, ils ne s’étaient

pas intéressés à lui, mais il leur apparaissait à présent comme la preuve

vivante de l’influence croissante et du développement du réseau d’Al-Shabaab

au Kenya. Les services de renseignement occidentaux avaient déjà quelques

difficultés à s’occuper d’Al-Qaïda (alors en pleine métastase) et des groupes

intégristes à l’échelle locale. Et Al-Shabaab et ses légions d’adeptes étrangers

venaient de rejoindre le club.

Au printemps 2009, Warsame, à présent à la tête de plusieurs centaines3 de

combattants, demanda à nouveau du matériel, mais commit l’erreur de me dire

dans son brouillon d’e-mail que l’équipement était réservé à un Kenyan, un

certain « M. John ». Il me dit que, dès que je lui aurais signalé mon arrivée

à Nairobi, il me ferait passer secrètement la frontière somalienne afin que je

puisse livrer le matériel à « M. John ».

« M. John » n’était autre que Saleh Ali Nabhan, un individu qui suscitait un

vif intérêt parmi les services de renseignement occidentaux. Bien qu’il n’ait

pas encore fêté ses 30 ans, Nabhan était soupçonné de complicité dans

l’attentat à la bombe qui avait touché l’ambassade américaine de Nairobi en

1998, ainsi que celui qui avait frappé un hôtel de Mombasa en 2002, et, le

même jour, une attaque au lance-missile contre un avion de ligne israélien

alors qu’il décollait de l’aéroport de Mombasa : cette attaque avait fort

heureusement échoué. Il était à présent considéré comme l’un des membres les

plus dangereux4 d’Al-Qaïda en Afrique orientale – et Warsame et Ikrimah

étaient ses protégés.

Al-Shabaab avait beau avoir une vision obscurantiste du destin du monde et

s’opposer au sport et à la télévision, cela n’empêchait pas Nabhan d’avoir

besoin d’un BlackBerry et d’un ordinateur portable. (Curieusement, malgré

l’anarchie qui régnait en Somalie, le pays disposait d’un réseau de téléphonie

viable.)

Jed, qui était à présent mon principal contact à la CIA, me pria de les

retrouver à l’Ascot Hotel de Copenhague afin de discuter de la mission qu’ils

avaient en tête.

Parmi les Danois présents se trouvait un nouvel agent, Anders. Roux, grand

et musclé, Anders était aussi décontracté que ses collègues, mais son

intelligence et son vécu le distinguaient des autres. Il avait étudié l’arabe en

Syrie et au Liban, et comprenait la mentalité qui dominait dans cette région du

globe. Il avait servi sous les drapeaux, avant d’étudier le développement de

l’intégrisme musulman. Je le trouvai d’emblée attachant, pour la simple et

bonne raison que, parmi tous mes agents de liaison, il était le seul à s’être

donné du mal pour comprendre comment fonctionnaient Al-Qaïda et ses

sympathisants, leurs motivations profondes. Il travaillait surtout en tant

qu’analyste, ce qui poussait ses camarades à le traiter comme l’intello de

service. Ils le surnommaient également « petit toutou » à cause de son jeune

âge. Mais il faisait de l’excellent boulot et me soumit des repères et des

détails inestimables sur la structure d’Al-Shabaab.

Durant la réunion, Jed se montra plus à fleur de peau que jamais.

La possibilité de se débarrasser d’un des membres les plus dangereux d’Al-

Qaïda était à portée de main, et il ne parvenait pas à contenir son excitation.

Il fit glisser un BlackBerry et un ordinateur portable dans ma direction sur la

table. « Voici pour M. Nahban, avec nos compliments », dit-il.

Je ne doutais pas un instant que la CIA ait modifié quelque peu les

composants de ces deux objets. J’avais appris que les téléphones et les

ordinateurs portables ont une signature numérique qui leur est propre et permet

de les localiser très précisément. On peut repérer un téléphone portable même

lorsque aucun appel n’est passé, car, dès qu’on le branche à une source

d’énergie, il émet un faible signal continu afin de rechercher la plus proche

antenne-relais. Le même principe s’applique aux ordinateurs portables équipés

d’une carte Wi-Fi, qui recherchent automatiquement une connexion Internet.

Lorsque nous nous intéressâmes à Nabhan, les avancées technologiques

commençaient à faciliter la tâche des services de renseignement.

Les fabricants proposaient déjà des téléphones équipés de GPS, ce qui

permettait aux autorités de repérer encore plus précisément leurs cibles.

Le plus beau, c’était que, même lorsqu’on allumait un téléphone dans une zone

non couverte, ou un ordinateur portable à des centaines de kilomètres du

premier spot Wi-Fi, les satellites espions étaient capables de localiser le

signal.

Jed dit qu’il rejoindrait à Nairobi les agents de la CIA chargés de

superviser l’opération. Il m’expliqua le protocole à suivre pour entrer en

contact avec lui.

« Vous allez devoir vous faire injecter un bon paquet de vaccins pour la

Somalie, dit-il de sa voix traînante.

– Je crois que le palu sera le cadet de mes soucis, là-bas », répliquai-je en

riant.

Avant mon départ, le PET organisa un entraînement au maniement d’armes

à feu sur le champ de tir militaire de Jægerspris, au nord de l’île de Seeland,

sur la côte. Un ancien soldat des forces spéciales, petit et râblé, m’enseigna

à tirer à la kalachnikov. Klang et Tracteur observèrent mes tentatives sur cibles

fixes et mouvantes. La puissance de l’arme était des plus impressionnante,

mais peu à peu, je gagnais en précision. J’avais déjà porté un pistolet, durant

ma période Bandidos, j’avais tiré sur des cibles à Dammaj et on m’avait même

mis une kalachnikov dans les mains à Tripoli, mais c’était la première fois que

je recevais un véritable entraînement de ce genre. Ce fut une leçon de

modestie, et ce que j’appris ce jour-là fut extrêmement important.

Il pleuvait des cordes à Nairobi lorsque j’y atterris le 12 mai 2009.

« Ça n’a pas arrêté depuis une semaine », me dit le taxi alors que nous

quittions l’aéroport. Je pris une chambre au Jamia Central Hotel, un modeste

établissement accolé à un centre commercial défraîchi, près de la plus grande

mosquée de Nairobi. Exactement le genre de lieu qu’aurait choisi un djihadiste

international pour ne pas se faire remarquer.

La pluie tombait toujours, un vrai déluge tropical.

J’envoyai un e-mail à Warsame pour l’informer de mon arrivée. Il me

répondit un jour plus tard : « Mauvaise nouvelle5 : frontière fermée pour cause

d’inondation : en train de monter un autre plan. » Les quelques routes

traversant la frontière entre le Kenya et la Somalie étaient en mauvais état.

Mes agents de liaison se trouvaient à l’autre bout de la ville, à l’Holiday

Inn. Nous nous retrouvâmes dans une salle de conférences au rez-de-chaussée

qui donnait sur un jardin tropical. Seul un ventilateur paresseux nous

soulageait vaguement de l’humidité suffocante. De toute évidence, Jed était

loin d’apprécier la mousson, et même Klang, pourtant à son aise en toute

circonstance, semblait entrer en surchauffe. La transpiration coulait de ses

sourcils et il épongeait sans cesse son front à l’aide d’un mouchoir

monogrammé. Malgré son inconfort, Klang ne pouvait s’empêcher de jeter des

regards furtifs à son homologue du MI6. Emma semblait ne pas souffrir le

moins du monde de la chaleur ambiante. Elle portait une chemise safari verte

et un short beige qui dévoilait ses longues jambes bronzées.

Elle se tourna vers moi.

« Morten, comme il semblerait que vous ayez un peu de temps libre, nous

aimerions que vous nous rendiez un petit service. En l’espèce, rencontrer

quelqu’un dans le quartier d’Eastleigh. »

Elle commença à expliquer la mission.

Jed explosa : « Putain, vous, les Anglais, vous nous faites à chaque fois le

même coup ! » Il jeta ses documents et partit comme une tornade en claquant la

porte. La pièce fut plongée dans un silence absolu. Klang et moi échangeâmes

un regard.

Par la fenêtre, je vis Jed allumer une cigarette et faire les cent pas, avec ses

bottes de cow-boy.

Quand il eut fini, il réintégra la salle de réunion.

« OK, poursuivons », dit-il.

Emma ne dit rien : on ne pouvait qu’admirer son sang-froid. À mon avis,

Jed était furieux parce que la CIA avait financé cette mission et qu’il avait

l’impression que les Britanniques essayaient de profiter de la situation. Une

opération extraordinaire susceptible de faire avancer sa carrière semblait sur

le point de lui glisser entre les doigts.

Le lendemain, je reçus un nouvel e-mail de Warsame.

« Nouveau plan : Cheveux longs passe te voir demain. »

C’était une périlleuse mission pour Ikrimah, qui devait d’ores et déjà se

sentir surveillé par les autorités kenyanes. Lorsqu’il entra dans ma chambre

d’hôtel, il était clair que nous n’irions pas dîner au restaurant ensemble.

« Je ne peux pas rester plus longtemps, mon frère », me dit-il. Je lui passai

le téléphone et l’ordinateur. Il les inspecta et parut satisfait. Ce Murad est

vraiment fiable, semblait-il se dire.

Avant qu’il ne reparte, il me fit part des nouvelles demandes d’Al-

Shabaab : des avions de modélisme équipés de caméras, à des fins de

surveillance, et des voitures téléguidées auxquelles ils pourraient fixer des

explosifs afin de s’en prendre aux checkpoints du gouvernement. Je résistai

à la tentation de hausser un sourcil et promis de voir ce qu’il était possible de

faire. Il ne resta pas une seconde de plus.

Une semaine plus tard, je reçus un e-mail codé de la part de Warsame, en

fait, une simple phrase :

« M. John te remercie6. »

Le 14 septembre, environ trois mois après la livraison, Nabhan roulait sur

la route côtière reliant Mogadiscio au sud de la Somalie, région de

prédilection d’Al-Shabaab. Quatre points apparurent à l’horizon. Il s’agissait

d’hélicoptères d’assaut de l’armée américaine. Sans que Nabhan les remarque,

ils s’élançaient en direction de la côte, survolant les vagues de l’océan Indien.

Lorsqu’ils franchirent la bande claire de la grève, une rafale de roquettes

détruisit le convoi composé de deux voitures. Des SEALs[3] descendirent des

hélicoptères et sortirent les corps des carcasses dans l’espoir de les identifier.

L’une des victimes était bel et bien Nabhan. Le président Obama, qui avait

autorisé l’assassinat, fut immédiatement informé. Les Américains jetèrent le

cadavre de Nabhan en pleine mer7.

Plus tard, les Danois me révélèrent que l’équipement que j’avais livré avait

permis à l’équipe d’intervention de frapper leur cible4.

Une semaine plus tard, je reçus un e-mail d’Ikrimah. « M. John8 a été tué

par un hélicoptère américain », disait-il platement. Mon autre contact d’Al-

Shabaab, Ahmed Abdulkadir Warsame, me dit que l’entourage de Nabhan

pensait que les Américains l’avaient localisé grâce au BlackBerry et

à l’ordinateur. Toujours selon lui, ils pointaient plus précisément du doigt un

messager somalien qu’Ikrimah avait chargé de la livraison. Al-Shabaab

croyait savoir que le messager se trouvait en Somalie : ils étaient en train de le

traquer afin de l’éliminer.

Mes liens avec Awlaki semblaient me placer au-dessus de tout soupçon.

17

Mujahideen Secrets

Automne 2009

Au moment même où le corps de Saleh Ali Nabhan étaient jeté dans l'océan

Indien, je m'apprêtai à retrouver Awlaki, que les Américains avaient un peu

plus de mal à localiser. Près d'un an s'était écoulé depuis que je lui avais livré

sa commande, au plus profond de la province de Shabwa. Nous étions restés

en contact régulier *via* notre compte e-mail commun, mais il désirait à présent

me voir, et les services de renseignement occidentaux désiraient ardemment

que je le rencontre.

Une fois encore, je dus suivre ses directives dispensées au compte-gouttes

jusqu'à Shabwa, pour le retrouver enfin chez le chef de tribu Abdallah

Mehdar, là où a débuté ce récit. J'avais non seulement réussi à retrouver

Awlaki (alors que la CIA semblait ne pas avoir la moindre idée de l'endroit

où il se terrait), mais en outre, je me fis une idée plus précise de son passage

du statut de guide spirituel à celui de cerveau d’un réseau djihadiste.

Les agences de renseignement occidentales avaient le plus grand mal

à déterminer la puissance et les intentions d’AQPA (nouveau nom d’Al-Qaïda

au Yémen, après un afflux de combattants saoudiens), ainsi que le rôle précis

qu’Awlaki était susceptible d’y jouer. Les drones permettaient de voir des

véhicules en mouvement, des campements et des propriétés, mais pas ceux qui

s’y trouvaient. Le *« Humint*[1] *»* était précieux.

Mon entrevue avec Awlaki en cette nuit de septembre me permit de jauger

son évolution de penseur à décideur, mais également de glaner une preuve de

cette évolution.

« J’ai quelque chose à te montrer, me dit-il après le dîner, en désignant son

ordinateur portable et une clé USB. Voilà comment nous devrons communiquer

à l’avenir. »

La clé USB contenait un programme de codage judicieusement appelé

« Mujahideen Secrets 2.0 » (« Secrets de moudjahidin 2.0 »), qui reposait sur

un algorithme standard de chiffrement avancé avec une clé de deux cent

cinquante-six bits. Awlaki avait déjà commencé à s’en servir dans ses

échanges avec ses sympathisants occidentaux. Il estimait que notre méthode de

boîte e-mail partagée n’était plus sûre[2.]

J’assistai à sa démonstration, fasciné. Les programmeurs n’avaient pas

oublié l’habillage : l’image d’un AK-47 au canon en forme de clé clignotait

tandis que le programme chargeait.

Je pris des notes.

« Tu peux trouver le programme sur Internet. Ne le télécharge jamais sur ton

disque dur et ne le lance jamais lorsque tu es connecté à Internet », me dit

Awlaki. Il m’expliqua que les copies authentiques du programme étaient

représentées à l’écran par une empreinte digitale pixelisée bien précise.

« Pour communiquer avec moi, tu devras créer une clé privée », me dit-il en

me montrant comment la générer. La clé privée était, en gros, un code secret

numérique unique que l’on pouvait utiliser pour coder et décoder des messages

reçus, protégés par un mot de passe personnel et enregistrés dans le

programme que contenait la clé USB. Apparemment, ce n’était pas la première

fois qu’Awlaki enseignait à quelqu’un comment utiliser ce programme.

« Ensuite, il te faut créer une clé publique, poursuivit-il en me montrant

comment faire. Nous pourrons nous échanger nos clés publiques par e-mail,

après quoi nous n’aurons plus qu’à nous envoyer des messages cryptés.

Lorsque tu recevras un e-mail crypté, sélectionne le texte, copie-le et ouvre le

programme. Celui-ci te demandera de taper nos deux clés publiques ainsi que

le mot de passe correspondant à ta clé privée. Tu n’auras plus qu’à coller le

texte et appuyer sur la touche “décrypter”. »

La transformation en tout juste quinze secondes d’une suite apparemment

arbitraire de lettres, chiffres et symboles en une prose intelligible me subjugua.

Pour crypter des messages, je n’avais qu’à suivre les mêmes étapes en sens

inverse. Il était possible de crypter à peu près n’importe quel type de fichier

avec ce programme, y compris des images et des vidéos. Anwar me dit

d’envoyer le message crypté *via* un compte e-mail anonyme, mais je devais

découvrir par la suite qu’on pouvait également copier ce genre de messages

sur une clé USB.

« Nous pensons que cette méthode est sûre, mais bien évidemment, prends

tout de même garde à ce que tu écriras », dit Awlaki.

Il était devenu très pointilleux sur la sécurité. Alors que je m’apprêtai à me

retirer, exténué par une journée riche en rebondissements stressants, il me

retint.

« Une dernière chose. Tu connais Mohammed Usman ?

– Oui, répondis-je. Nous l’avons hébergé un moment à Sanaa.

– Il est venu me voir ici. Il m’a dit qu’il se méfiait de toi.

– Vraiment ? »

J’étais abasourdi et soudain très nerveux.

« Oui, il m’a dit qu’il te soupçonnait de travailler pour les renseignements

britanniques. Bien entendu, il ne disposait d’aucune preuve pour étayer sa

ridicule accusation. J’ai trouvé que c’était un type bizarre.

– Quand est-il passé par ici ? demandai-je.

– Il y a quelques jours. J’ignore où il est allé.

– Eh bien, la prochaine fois, nous ne l’hébergerons pas », dis-je en riant,

tâchant de clore cet instant de gêne sur une note légère.

Awlaki semblait étudier attentivement mon visage.

J’avais fait la connaissance d’Usman par hasard, ou du moins le croyais-je.

Au cours du voyage qui m’avait ramené au Yémen, j’avais été poliment mais

fermement retenu par deux douaniers de l’aéroport de Dubaï, qui m’avaient

mis en salle de détention. On avait scanné mes rétines, pris mes empreintes

digitales et détenu huit heures durant. On ne me posa que très peu de questions

et on ne fouilla que sommairement mes documents et autres effets personnels.

Le lendemain matin, avant l’aube, les yeux à peine ouverts et d’humeur

massacrante, je fus escorté jusqu’à la porte du vol de la compagnie Yemenia

à destination de Sanaa. L’avion était à moitié vide, mais j’avais été placé

à côté d’un homme d’une trentaine d’années qui, à première vue, semblait

d’origine pakistanaise.

Au beau milieu du vol, il se présenta sous le nom de Mohammed Usman.

Il venait de Leyton, dans l’est de Londres. Il connaissait certains « frères » de

Luton et souhaitait rencontrer des militants qui partageaient ses opinions au

Yémen. Mais il n’avait pas de visa d’entrée. Il me demanda si cela risquait de

poser problème.

Je lui suggérai de dire aux autorités yéménites qu’il était venu pour un

mariage. Cela avait déjà marché par le passé et cela marcha pour lui. Je me

proposai de l’héberger les premières nuits, et il ne tarda pas à me questionner

au sujet d’Awlaki : il désirait plus que tout faire sa connaissance. Je ne lui

avais pas même dit que je connaissais l’imam et lui répondis prudemment que

c’était peut-être de l’ordre du possible.

« Mais comment est-ce que je sais que tu n’es pas un espion ? » demanda

Usman.

Il souriait, mais quelque chose dans son ton me troubla.

« Je pourrais te poser la question », rétorquai-je.

Malgré mes doutes, je l’avais présenté à certains de mes contacts

djihadistes, grâce auxquels il avait pu rejoindre Shabwa et faire la

connaissance d’Awlaki. Et voilà comment il me remerciait pour mon aide et

mon hospitalité : par des allégations diffamatoires.

Je me rejouai un grand nombre de fois le moment où Awlaki avait abordé le

sujet et finis par laisser tomber. J’étais sûr qu’il n’accordait aucune foi aux

accusations d’Usman et, en reprenant la route pour Sanaa, je finis par

considérer d’un œil plus optimiste le voyage que je venais de faire,

m’imaginant plus particulièrement la façon dont les agents de la CIA

saliveraient lorsque je leur dirais tout ce que j’avais appris sur le programme

« Mujahideen Secrets ».

Profitant de la somnolence de Fadia à mes côté, j’envoyai un SMS des plus

court à Klang : « Nickel1. »

Le jour suivant, à peine avais-je atterri à Londres que j’étais convoqué pour

un débriefing. Étaient présents Andy et Kevin pour le MI5, Jed pour la CIA, et

deux agents danois. Le service de renseignement extérieur du Royaume-Uni, le

MI6, était représenté par Emma.

Je leur détaillai mon voyage et mon entrevue, les routes, le territoire, le

dispositif de sécurité et l’attitude d’Anwar. Et, en guise de bouquet final, je

leur montrai le programme de cryptage.

Pour me remercier, les Britanniques m’offrirent un stage de survie dans la

nature, dans le Sussex de l’Est. Le stage était organisé par Woodlore, société

de Ray Mears, l’expert en survie qui dut son succès à ses émissions

télévisées3.

Assis autour d’un feu de camp, la douzaine de participants se présenta, et je

me rendis bientôt compte que tous étaient banquiers, avocats ou comptables de

sociétés londoniennes très réputées. Sans rien cacher de leur suffisance, ils

détaillaient avec délectation leur journée de travail type.

« Et dans quoi tu travailles, toi ? » me demanda l’instructeur lorsque mon

tour arriva.

« Je suis taxi à Birmingham », répondis-je.

Je surpris quelques regards condescendants. Si seulement ils avaient su que,

plus tôt dans la semaine, je m’étais retrouvé dans un coin reculé du Yémen,

aux ordres de plusieurs services secrets occidentaux.

Le stage fini, je fus convoqué à une réunion à Copenhague. Jed me montra

des photos satellite du village où j’avais retrouvé Anwar et Abdallah Mehdar.

Il me demanda de lui indiquer la propriété où j’avais séjourné.

Sur l’une des photos, je distinguai clairement la résidence, avec ses hauts

murs, et m’étonnai de l’incroyable finesse de la résolution de l’image satellite.

« C’est ici, pas de doute, dis-je.

– Merci », répondit Jed.

Ses yeux glaciaux ne trahirent pas la moindre once de satisfaction, mais son

sourire en coin était de toute évidence destiné à la délégation britannique.

Je sentais une tension croissante entre Américains et Britanniques, qui

avaient pour moi d’autres priorités en tête. Je commençai à me demander si

Usman n’était pas une taupe du MI6. Peut-être souhaitaient-ils semer la

confusion autour d’Awlaki et au sein de la direction d’AQPA. Peut-être

désiraient-ils mettre ma loyauté à l’épreuve. Peut-être voulaient-ils mettre un

homme de confiance au cœur de l’action, afin de ne plus être obligé de se

soumettre à Jed, qui par ses moyens financiers s’imposait comme le véritable

chef de cette collaboration entre services secrets. L’espionnage, en fin de

compte, n’est qu’une affaire de « peut-être ».

À la fin de la réunion, je pris Emma à part pour lui parler du mystérieux

Usman.

« Tout cela est très intéressant », dit-elle avant de me poser d’autres

questions à son sujet.

Je m’efforçai de lire ses pensées sur son visage. Mais elle avait été

extrêmement bien formée.

« Allez, je sais qu’il travaille pour vous, dis-je. Ne jouez pas à ce petit jeu

avec moi.

– Vous faites erreur, Morten. Il n’est pas avec nous. »

Peut-être n’était-ce que mon extrême fatigue ou un accès de paranoïa,

conséquence logique de la double vie que je menais. Quoi qu’il en soit, je ne

sus jamais le fin mot de l’histoire, car Usman ne refit pas d’autre apparition.

Mais cet incident me braqua définitiviment. Jusque-là, la relation que

j’entretenais avec mes agents de liaison britanniques avait toujours été

excellente : je redoutais à présent qu’ils ne se servent de moi pour développer

leur propre réseau d’informateurs.

À mon retour à Birmingham, un autre événement ne fit qu’alimenter plus

encore mes craintes. Un matin, en montant à bord de mon antique Jaguar, je

remarquai que le panneau au-dessus de la boîte à gants s’était détaché. Je crus

qu’on y avait installé des micros espions et l’arrachai furieusement afin de

m’en assurer, mais je ne trouvai rien.

Je dis à Sunshine que je désirai voir le chef de l’antenne locale du MI5 à

Birmingham. Nous nous retrouvâmes dans un hôtel miteux, dans une chambre

qui empestait le tabac froid. L’agent, d’âge mûr, ressemblait à un hooligan sur

le retour.

Alors que je lui racontai tout, il alluma une cigarette et inhala une profonde

bouffée avant de me répondre.

« Morten, nous avons pleine et entière confiance en vous : jamais on ne

ferait une chose pareille.

– Vous me prenez pour un idiot ? répliquai-je.

– Je vous le jure sur la tête de mon fils. »

Je doutais qu’il eût un fils, mais n’insistai pas. À partir de cet instant, je

partis du principe que le MI5 avait truffé de mouchards ma voiture, mon

téléphone et mon domicile.

Peut-être la pression commençait-elle à avoir raison de moi. Mais, au

moins, je prenais conscience que la loyauté et la confiance n’étaient pas

monnaie courante dans l’espionnage : dans ce boulot, on n’arrivait jamais

à ses fins par le fair-play. À n’importe quel moment, au gré des changements

de priorité et des regains de rivalité, je pouvais être abandonné ou trahi. Pour

mes agents de liaison, la règle d’or était brutalement simple : la fin justifiait

toujours les moyens.

Même s’ils ne se jouaient pas de moi, il arriverait peut-être un moment où

l’un des services de renseignement commettrait une erreur, un moment où je

ferais un faux pas, et je me verrais démasqué par tous les cercles que j’avais

infiltrés. La première mission à Nairobi m’avait donné l’impression que tout

était si simple.

Je ne pouvais me fier à personne, je n’avais personne à qui parler de mes

soupçons. Fadia n’était toujours pas au courant, et à mesure que le temps

passait, il devenait de plus en plus délicat de lui révéler cette part d’ombre de

ma vie. Ma mère savait vaguement ce que je faisais, mais je ne m’étais jamais

épanché sur son épaule. La solitude inhérente au statut d’agent double

commençait à me ronger.

À l’automne 2009, la CIA s’inquiétait déjà du rôle de plus en plus important

d’Awlaki, mais ce fut un événement au Texas qui fit de cette personne

à surveiller de près une cible de première importance.

Le 5 novembre, à 13 h 30, Nidal Hasan, 39 ans, major de l’armée de terre

américaine, pénétra dans la base de Fort Hood, à un peu moins de cent

kilomètres d’Austin. Hasan avait été affecté en sa qualité de psychiatre au

centre d’évaluation d’aptitude, chargé du contrôle des soldats avant et après

déploiement.

Hasan était armé d’un pistolet FN Five-seveN, une puissante arme semi-

automatique à laquelle il avait adjoint deux viseurs laser. En l’espace de

quelques minutes, il tua treize personnes et en blessa trente autres2. Certains

témoins ont prétendu l’avoir entendu crier *« Allahu Akbar »* lorsqu’il ouvrit le

feu. Sur les lieux du crime, il y avait tellement de sang au sol que les

premières personnes qui tentèrent de porter secours aux victimes ne cessèrent

de glisser par terre.

À Birmingham, la nouvelle fut relayée par la télévision en fin de soirée.

J’étais chez moi avec Fadia lorsque je tombai sur le flash infos. Au tout début,

j’ignorais que cela avait été un acte terroriste. Mais, lorsque j’entendis le nom

du suspect numéro un, plus tard dans la nuit, je bondis dans mon fauteuil.

Apparemment, Hasan s’en était sciemment pris aux militaires en uniforme.

On avait fini par le mettre hors d’état de nuire en le blessant par balle devant

le centre. Alors qu’il était mis aux arrêts, une enquête de la première urgence

fut menée sur son passé et ses contacts. Bien avant le carnage, le FBI savait

qu’Hasan avait échangé des e-mails avec Anwar Al-Awlaki.

Entre décembre 2008 et juin 2009, Hasan avait écrit une vingtaine d’e-

mails à Awlaki, essentiellement sur les conditions du djihad, et la question de

savoir s’il était permis à un musulman de servir dans l’armée d’un pays non

musulman. Les récits de guerre qu’il avait entendus de la bouche même de

soldats américains, de retour d’Irak et d’Afghanistan, l’avaient choqué et

l’avaient amené à se radicaliser. De toute évidence, il admirait l’imam qu’il

avait entendu prêcher en 2001 à la mosquée de Falls Church, en Virginie3.

Dans l’un de ses e-mails, il écrivit qu’il avait hâte de retrouver Awlaki au

paradis, où ils pourraient discuter en buvant du vin sans alcool. Deux agents

du FBI avaient analysé les e-mails interceptés et avaient conclu que rien ne

légitimait une action quelconque visant Hasan, cette correspondance

s’inscrivant selon eux dans le champ d’intérêt et de recherche propre à un

psychiatre de l’armée4.

Au matin du 6 novembre 2009, on considéra ces e-mails sous un tout autre

jour. Plusieurs bureaux du FBI s’empressèrent d’écumer les banques de

données de messages interceptés, en quête d’autres communications

susceptibles d’avoir été échangées entre Awlaki et d’autres citoyens

américains.

Le fait qu’un individu en contact direct avec Awlaki ait fini par commettre

un acte de terrorisme ne m’étonna pas. Les chances qu’un tel événement

survienne n’avaient fait qu’augmenter à mesure que les opinions de l’imam

avaient gagné en virulence. Et Awlaki ne mit pas longtemps à saluer le crime

d’Hasan. Quatre jours après le massacre, il écrivit sur son site Internet :

« Nidal Hasan est un héros. En conscience, il a refusé de supporter plus

longtemps la contradiction consistant à être musulman et servir dans une armée

qui combat ses propres frères et sœurs.

« Les États-Unis mènent leur guerre contre le terrorisme, qui en réalité est

une guerre contre l’islam. Leur armée est en train d’envahir directement

deux pays musulmans et, indirectement, d’en occuper d’autres par le biais de

leurs laquais5 », ajoutait Awlaki. Et il encourageait d’autres musulmans

habitant aux États-Unis à suivre l’exemple d’Hasan.

« Le geste héroïque de notre frère Nidal souligne en outre le dilemme que

doit affronter la communauté musulmane en Amérique. De plus en plus, les

musulmans américains se voient acculés à une position dans laquelle ils n’ont

plus d’autre choix que de trahir l’islam ou trahir leur pays. »

Il s’agissait d’un appel univoque à l’ensemble des musulmans vivant en

Occident, un appel à la violence.

J’avais vu de mes yeux l’ascendant d’Awlaki sur ses adeptes occidentaux.

Au mois de mars de cette même année, j’avais organisé une levée de fonds

secrète *via* Skype avec un groupe de sympathisants pakistano-britanniques de

la ville de Rochdale. Parmi eux se trouvaient plusieurs docteurs désireux de

contribuer au djihad. Comme en transe, ils entendaient les réponses pleines

d’assurance d’Awlaki sur un grand nombre de thèmes religieux. Le MI5 avait

donné sa bénédiction, voyant dans cette opération un bon moyen d’augmenter

encore ma renommée dans les cercles extrémistes, en imposant cependant

comme condition que l’imam ne devrait jamais voir la couleur de l’argent

ainsi réuni.

J’ai conservé un enregistrement de cet événement. À l’instar de n’importe

quel politicien américain, Awlaki ne jurait que par les levées de fonds :

« L’ennemi opprime les musulmans. Il devient crucial pour tout frère et

toute sœur au fait du *Haq* [la vérité] d’agir en conséquence… si Allah vous

a fait la grâce de richesses personnelles, vous vous devez de soutenir la cause

islamique, que ce soit en Somalie, en Afghanistan ou en Irak… vous ne pouvez

rester à l’écart, en spectateurs impuissants.

« En ce qui concerne le Yémen, les médias n’en parlent pas, ce qui fait

qu’on a tendance à oublier ce pays et ce qui se passe : par conséquent,

j’encourage tout frère en mesure de prêter son aide de le faire. »

Pourtant, en faisant de Nidal Hasan une véritable star de la cause, Awlaki

devait pertinemment savoir qu’il franchissait le Rubicon. Je savais d’ores et

déjà qu’il ne se passerait que quelques heures avant qu’on me convoque pour

une énième réunion. Malgré mes projets de week-end avec mes enfants, il me

faudrait me soumettre à cette injonction.

Je dis à Fadia que j’allais sans doute devoir me rendre au Danemark.

« Ma mère ne va pas très bien », expliquai-je, faute d’une meilleure excuse.

Lorsque j’arrivai à Copenhague, dans l’hôtel convenu, je trouvai Jed

remonté à bloc.

« Il est temps de s’occuper d’Awlaki, me dit-il carrément.

– L’arrêter, vous voulez dire ? demandai-je, même si je connaissais

parfaitement la réponse

– Je ne crois pas, non. »

La CIA voulait se servir des informations que j’avais glanées afin de cibler

l’homme qui avait approuvé, et pire encore, glorifié un acte de terrorisme qui

avait visé des citoyens américains. Foin de gants de velours : l’heure était à la

poigne de fer.

Je n’étais pas le seul moyen d’agir contre l’imam : d’autres sources de

renseignement étaient en plein développement, le gouvernement yéménite

subissait d’importantes pressions pour contribuer à une nouvelle vague

offensive visant les djihadistes. Mais personne d’autre que moi ne jouissait

d’un tel degré d’intimité avec Awlaki. Lorsqu’il comprendrait que les services

de renseignement occidentaux avaient décidé de passer à la vitesse supérieure,

son cercle de fidèles se rétrécirait. Et, à n’en pas douter, je serais l’une des

rares personnes à en faire toujours partie.

Six semaines à peine après le massacre de Fort Hood, des navires de guerre

de la marine américaine, dans le golfe d’Aden, tirèrent des missiles de

croisière sur ce qu’on soupçonnait être des camps d’entraînement d’Al-Qaïda,

au Yémen. Le gouvernement yéménite assuma la responsabilité de l’attaque,

afin d’éviter une levée de bouclier de l’opinion publique contre l’action

militaire des États-Unis sur le territoire national. Il informa les médias que

trente-quatre combattants d’Al-Qaïda6 avaient été tués, parmi lesquels

quelques lieutenants d’une certaine importance.

Mais les renseignements sur lesquels reposait cette attaque étaient

partiellement incorrects : un exemple de plus de la difficulté de cibler

précisément ses ennemis sans un nombre suffisant d’informateurs sur le terrain.

Les missiles avaient détruit un hameau de Bédouins7 où un membre d’Al-

Qaïda et une douzaine d’autres djihadistes avaient fait escale. Selon les

autorités locales, la frappe avait fait près de soixante victimes, parmi

lesquelles un grand nombre de femmes et d’enfants8.

« Les Américains viennent de marquer un beau but contre leur propre

camp9 », m’écrivit Awlaki peu après l’attaque.

Cette frappe eut lieu le 17 décembre : exactement une semaine plus tard, les

États-Unis tentèrent pour la première fois d’éliminer Awlaki, par une autre

frappe de missiles de croisière.

Selon certaines sources, il était censé participer à une réunion d’importants

membres d’Al-Qaïda qui aurait traité de la réponse à apporter à la frappe du

17 décembre4.

Les premiers rapports indiquèrent qu’Awlaki avait été tué11. Je regardais

les informations le lendemain (le 25 décembre 2009), durant de brèves

vacances de fin d’année en Écosse, lorsque je reçus un SMS d’Abdallah

Mehdar, le chef tribal proche d’Awlaki avec qui j’avais sympathisé trois mois

auparavant. « Le grand va bien12 », disait le message.

Le 28 décembre, Awlaki lui-même me confirma, dans un e-mail crypté,

qu’il s’en était tiré : « Ouf. Eeeeeeh bien – c’est pas passé loin », disait-il.

Il m’avertit également de ne pas entrer en contact avec Mehdar, parce qu’il

était « sur des charbons ardents ».

Au même moment où j’appris que « Le grand [allait] bien », le vol 253 de

la Northwest Airlines en provenance d’Amsterdam et à destination de Detroit

survolait la côte Est des États-Unis. Un jeune Nigérian, Umar Farouk

Abdulmutallab, occupait le siège 19A, au niveau de l’aile, près des réservoirs.

Alors que l’avion amorçait sa descente, traversant les nuages d’un gris

d’ardoise vers son but, il se retira dans les toilettes durant vingt minutes.

De retour à sa place, il se recouvrit d’une couverture et essaya de mettre

à feu l’explosif qu’il cachait dans ses sous-vêtements. La charge principale

n’explosa pas et constatant que son pantalon fumait, plusieurs passagers13 (se

rappelant peut-être Richard Reid et l’héroïsme des passagers du vol 93 de

l’United Airlines, le 11-Septembre) se jetèrent sur lui5.

La mission du jeune Nigérian avait débuté au Yémen quatre mois

auparavant. C’est durant ses études à Dubaï qu’il avait été attiré par ce pays,

ensorcelé par le ton enjôleur d’Awlaki et la perspective de mourir en martyr.

Pendant l’été 2009, il avait écumé les mosquées de Sanaa, en quête de

quelqu’un susceptible de le mettre en contact avec l’imam. Un individu avait

fini par prendre son numéro de portable, et quelques jours plus tard, il avait

reçu par SMS un numéro de téléphone. À son énorme surprise, lorsque

Abdulmutallab composa ce numéro, ce fut la voix de son héros qui lui

répondit, l’enjoignant à plaider la cause du djihad, mais par écrit.

Après avoir écrit un essai sur ce thème et supplié d’être guidé par Awlaki,

Abdulmutallab fut conduit jusqu’à la province de Shabwa14 afin de rencontrer

l’imam, quelques jours à peine après que je l’eus quitté.

Abdulmutallab lui dit qu’il était prêt à remplir n’importe quelle mission,

même au prix de sa vie. Awlaki contribua à écrire le texte de la vidéo de

martyr d’Abdulmutallab15. Il lui conseilla de ne pas se rendre directement du

Yémen en Europe : cela pouvait attirer l’attention des autorités. Et ses

dernières paroles, telles qu’Abdulmutallab les rapporta, furent terrifiantes :

« Attends bien que l’avion survole les États-Unis pour le faire plonger16. »

Dans les heures qui suivirent son arrestation, Abdulmutallab, grièvement

brûlé, détailla toutes les instructions qu’il avait reçues aux agents du FBI qui

l’interrogeaient à son chevet d’hôpital17. Je ne devais découvrir l’étendue de

ses aveux que plus tard, mais mes agents de liaison me firent clairement

comprendre qu’Awlaki non seulement était au courant du projet terroriste, mais

y avait pris une part active. Les Américains avaient réchappé à une nouvelle

attaque sur leur propre territoire, et Awlaki devenait presque aussi influent

qu’Oussama Ben Laden lui-même6.

Plus inquiétant encore, Abdulmutallab déclara qu’Awlaki avait consulté

directement l’homme considéré comme le maître artificier d’AQPA, un jeune

Saoudien du nom d’Ibrahim Al-Asiri. C’était lui qui avait mis au point le

dispositif explosif. Quelques mois auparavant, il avait conçu spécialement une

bombe de sorte qu’elle puisse être introduite dans le rectum de son propre

frère cadet, Abdullah. Cette bombe contenait une centaine de grammes de

PETN, un explosif très puissant se présentant sous forme de poudre blanche,

très difficile à détecter, et qui devait plus tard entrer dans la composition du

slip piégé. La cible d’Abdullah avait été le prince Mohammed Ben Nayef, chef

de l’anti-terrorisme saoudien, dont les services, deux ans auparavant, avaient

expulsé plusieurs intégristes d’Arabie saoudite.

Abdullah dit aux autorités saoudiennes qu’il désirait devenir un informateur,

et on lui accorda une audience auprès de Ben Nayef. Il passa les contrôles de

sécurité de l’aéroport sans être inquiété. Lorsqu’il fit exploser le dispositif, la

force de l’explosion fut dirigée verticalement. Il fallut ramasser les miettes de

son corps collées au plafond du bureau de Ben Nayef, mais celui-ci ne fut que

légèrement blessé. Malgré l’échec de la mission, Ibrahim Al-Asiri et ses

camarades se réjouirent de l’opération : jamais Al-Qaïda n’avait été aussi

près d’assassiner un membre de la famille royale saoudienne18.

Tandis qu’à Detroit se poursuivait l’interrogatoire poussé d’Abdulmutallab

par le FBI, à quelques centaines de kilomètres au sud de Washington, de hauts

responsables des services de renseignement se penchaient sur les images

satellite de la propriété où j’avais été invité.

Le 12 janvier 2010, plusieurs commandos19 anti-terroristes yéménites firent

une descente dans cette résidence fortifiée du quartier d'Al-Hota, à Shabwa,

où, au mois de septembre précédent, Abdallah Mehdar m'avait accueilli.

À n'en pas douter, leur cible principale devait être Anwar Al-Awlaki, qui,

selon mon propre témoignage, s'y rendait fréquemment. Mais l'imam terroriste

ne s'y trouvait pas ce jour-là. Mehdar refusa de se rendre et se battit jusqu'à la

mort, méprisant les suppliques d'autres combattants qui l'enjoignaient de fuir.

Ce fut Awlaki lui-même qui me révéla tout cela le 29 janvier 2010, dans un

e-mail crypté :

« Tu te souviens de ce type chez qui tu m'avais retrouvé ? C'est confirmé

à présent. Il a été tué. Je lui avais parlé peu de temps avant et lui avais

demandé de se retirer dans les montagnes en cas d'attaque du gouv. Il m'avait

répondu qu'il ne fuirait pas, qu'il se battrait jusqu'à son dernier souffle, et

c’est ce qu’il a fait. Ils étaient vingt à se battre contre le gouv, ils ont réussi

à tuer plus de six soldats avant de prendre la fuite face aux forces qui les

surpassaient. Lui s’y est refusé et a continué de se battre, chez lui, jusqu’à se

faire tuer. Qu’Allah les maudisse. »

Plus tard dans la même journée, Anders (l’analyste du PET qui avait rejoint

récemment l’équipe) m’informa que les Américains avaient confirmé que mes

informations avaient conduit à l’opération visant la propriété de Mehdar[7].

Cette nouvelle me déstabilisa grandement. Le rôle que j’avais eu dans le

ciblage de Nabhan ne m’avait pas dérangé le moins du monde : il s’agissait

d’un terroriste dénué de pitié, impliqué dans le meurtre de dizaines de civils.

Mehdar était quelqu’un de tout à fait différent : c’était un homme

manifestement honorable, prêt à se battre pour ce en quoi il croyait et pour

défendre son territoire. Il ne rêvait pas de djihad planétaire, pas plus que de

carnage dans les rues d’Europe ou dans les cieux d’Amérique.

Dans mon travail d’agent double, je n’avais jamais provoqué la mort de

quelqu’un que je connaissais. Je me rappelais notre dernier échange, lorsque,

alors qu’il m’aidait à changer un pneu de mon véhicule de location, il m’avait

dit en larmoyant : « Si nous ne nous revoyons pas, nous nous retrouverons au

paradis. »

Pendant des jours, je restais cloîtré chez moi à Birmingham, paralysé par le

sentiment de culpabilité. Fadia dut sans doute croire à une de mes fameuses

sautes d’humeur. J’étais dans l’incapacité de remplir des tâches aussi simples

qu’aller au supermarché. Je ne parvenais pas à me sortir de la tête un fait qui

m’avait échappé jusqu’ici et auquel je ne m’étais pas préparé, et je maudissais

ma naïveté : mon travail en tant qu’informateur tuait des gens. Et je n’avais pas

mon mot à dire sur qui devait être pris pour cible et qui ne devait pas l’être.

Les Américains, aidés par le gouvernement yéménite, avaient décidé de

ratisser aussi large que possible : aucune distinction n’était faite entre des

hommes tels que Mehdar, et des hommes tels que Nabhan.

Mais l’enjeu et l’urgence étaient à présent trop considérables pour que je

me laisse aller. Je me souvins que l’un des combattants proches de Mehdar

avait perpétré un attentat-suicide contre des touristes sud-coréens au Yémen.

J’ignore toujours si Mehdar avait joué un rôle dans cet attentat, mais ce simple

fait me permit d’accepter plus ou moins ce qui était arrivé.

Plusieurs semaines après la mort de Mehdar, Awlaki enregistra un message

audio où il déclarait la guerre aux États-Unis. « Nous ne sommes pas opposés

aux Américains pour le simple fait qu’ils sont américains, mais nous sommes

opposés au Mal. Et l’Amérique, dans son ensemble, est devenue une nation

maléfique20, disait-il d’un ton calme et délibéré. Le djihad contre l’Amérique

s’impose à moi comme une nécessité, de la même façon qu’il s’impose à tout

musulman en possession de ses moyens. »

18

La blonde d’Anwar

Printemps-été 2010

Le 9 mars 2010, devant la gare routière internationale sur Erdbergstraße,

à Vienne, j’attendais l’autocar de 11 heures en provenance de Zagreb. Il faisait

froid et venteux, un mois de mars typique de la capitale autrichienne. Un flot

continu de touristes sortait des autocars pour prendre automatiquement la

direction des palais des Habsbourg.

Jed m’avait dit qu’une équipe de la CIA me couvrirait. Je jetai un regard

à un homme au coin de la rue, chapeau de cow-boy sur la tête, en train de

consulter sa montre. Je refusai de croire qu’un agent américain fût si peu

discret.

Et puis je la vis. Elle avait une longue jupe noire, comme je m’y étais

attendu, mais au lieu d’être totalement voilée, elle ne portait qu’un simple

foulard sur la tête. Quelques mèches blondes et rebelles flottaient au vent.

« *As salaam alaikoum*. Je suis Aminah », dit-elle dans un anglais teinté

d’un léger accent, en me fixant de ses yeux bleu-vert.

J’avais beau m’être habillé à l’occidentale afin de ne pas attirer l’attention,

conformément aux instructions d’Awlaki, je devais garder de la distance vis-à-

vis de cette femme qui ne faisait pas partie de ma famille. Je ne lui serrai pas

même la main. Mais j’étais impressionné : ses photos n’avaient pas menti. Elle

était incroyablement jolie, avec des lèvres pleines, de hautes pommettes et un

nez anguleux. Elle semblait plus jeune que son âge, à savoir 32 ans. Elle me fit

penser à l’actrice Gwyneth Paltrow. Anwar allait l’adorer.

J’étais tombé sur elle sur une page Facebook de fans d’Awlaki, en

novembre 2009, deux mois après qu’il m’eut à nouveau demandé de lui trouver

une épouse occidentale. J’avais laissé un message requérant de l’aide, et

Aminah m’avait répondu.

« Quel genre d’aide et êtes-vous en contact direct avec le cheikh ? »

écrivit-elle dans son premier message, le 28 novembre 2009.

Deux jours plus tard, après que nous eûmes échangé quelques messages,

elle m’écrivit ceci : « Par contre, j’ai une question. Connaissez-vous

personnellement AAA ? Et si oui, puis-je vous demander autre chose, sans

vouloir paraître effrontée ? » AAA était notre code pour Anwar Al-Awlaki.

« Oui, je le connais. Vous pouvez poser votre autre question », répondis-je

immédiatement.

« J’ai envoyé un e-mail au Cheikh, je ne suis pas sûre d’avoir la bonne

adresse e-mail, mais en fait je me demandais s’il était à la recherche d’une

deuxième épouse, je lui proposais de se marier avec moi, et je sais à quel

point ça peut paraître idiot. Mais j’ai essayé. À présent que je suis en contact

avec vous, peut-être que, si vous apprenez à me connaître un peu, vous pourrez

me recommander auprès de lui.

« J’essaie de trouver un moyen de sortir de ce pays, et je cherche un mari

qui pourra m’apprendre des choses et que je pourrai aider. J’ai un profond

respect pour lui et pour toutes les choses qu’il fait pour cette *oummah* et je

voudrais l’aider autant que je peux. »

À cela je répondis : « Vous seriez l’épouse numéro 3, car il a déjà

deux femmes, cependant il ne vit pas avec elles parce qu’elles habitent la

capitale et ne le voient que de temps en temps. Mais vous, vous passeriez tout

votre temps à ses côtés, puisque vous n’avez pas de famille là-bas. Vous

devrez vous préparer à une existence très dure et à de fréquents

déménagements. Bien veiller à vos devoirs d’épouse dans le foyer. Faire

preuve de patience face à tout ce que vous verrez et endurerez, AAA pouvant

être en danger, Allah est notre protecteur. Accepteriez-vous tout cela ? »

En moins de dix minutes, elle répondit à son tour : « Je le suivrai partout,

j’ai 32 ans et je suis prête à affronter le danger, je n’ai pas peur de la mort, ni

de mourir au nom d’Allah. J’ignorais qu’il avait déjà 2 épouses. Mais ça ne

me dérange pas du tout. Je veux l’aider dans son œuvre… je suis bonne

ménagère [et] je suis prête à devenir une épouse active qui n’épargnera pas

sa peine. »

Aminah s’appelait en réalité Irena Horak. Je devais apprendre à la

connaître assez bien. Des dizaines d’e-mails et de messages privés sur

Facebook s’ensuivraient. Elle m’envoya des notes, longues et nombreuses,

concernant sa vie, afin que je les transmette à Awlaki.

Irena était originaire de Bjelovar, une petite ville dans la campagne à l’est

de Zagreb, capitale de la Croatie. Dans l’un de ses messages destinés

à Awlaki, Aminah dit qu’elle avait grandi dans une famille aimante, élevée

comme la majorité des Croates dans le catholicisme, « avec des valeurs

familiales et morales très fortes ». Elle était particulièrement proche de sa

sœur jumelle, Helena. Elle n’avait pas d’autres frères et sœurs.

Dans son adolescence, Irena1 s’était beaucoup investie dans l’athlétisme,

elle était même championne du cent mètres, catégorie junior. Dans un journal

local, on pouvait la voir sur des photos2, traversant la ligne d’arrivée, les bras

levés en signe de victoire. Elle était alors entièrement guidée par le sport,

investie à 100 %, dans l’espoir de représenter un jour la Croatie aux Jeux

olympiques.

Les sœurs jumelles étaient entrées à la faculté de pédagogie et de

réhabilitation de l’université de Zagreb. Irena désirait travailler avec des

personnes handicapées ou des patients psychiatriques. À cette époque, ses

rêves d’or olympique étaient déjà derrière elle. C’était une élève appliquée.

La nuit, comme beaucoup d’autres étudiants, elle sortait dans les boîtes de

Zagreb, buvant et dansant jusqu’aux premières heures du jour.

Bien plus tard, je découvris que, durant cette période, elle avait posté sur

les réseaux sociaux des photos d’elle, dans des poses décomplexées et

diverses tenues mettant en valeur sa silhouette, telles que tops échancrés,

bottes en cuir, et même une combinaison moulante de cuir noir, sans manches.

Diplôme en poche, Irena trouva du travail dans un centre de l’Assistance

publique. Il accueillait cinquante enfants âgés de 7 à 18 ans, dont beaucoup

souffraient de troubles du comportement.

Dans un de ses messages suivants destinés à Awlaki, elle reconnaissait

manquer d’assurance : « On dit de moi que j’ai un très fort caractère mais en

réalité c’est une protection, je suis forte mais très émotive, très sensible et j’ai

horreur de l’injustice. J’aime travailler, je ne suis pas paresseuse, les gens me

disent pleine d’empathie, gentille, ouverte aux autres. »

Elle avait rencontré l’islam par hasard, lors d’une fête de mariage à Zagreb.

L’un des convives s’appelait Sage, c’était un bel avocat aux longues

dreadlocks et au sourire charmeur. Musulman, il travaillait à Londres.

Quelques jours plus tard, Irena s’envolait pour la capitale britannique, après

avoir rompu sans ménagement avec son petit ami. Sage et elle commencèrent

alors une relation à distance.

Sage, qui se considérait croyant, lui parlait avec passion de l’islam, mais il

ne prenait pas sa religion au sérieux. Il aimait sortir, boire des verres, et elle,

de son côté, était plus que ravie de le suivre, bras dessus bras dessous, dans

les bars de Londres et de Zagreb. Elle dit à une amie qu’elle espérait

l’épouser.

Dans un de ses messages destinés à Awlaki, elle dit de Sage : « Il parlait si

agréablement et si paisiblement de l’islam, il m’a fait découvrir beaucoup de

choses que je ne connaissais pas. J’étais très curieuse… je me suis donc mise

à me renseigner par moi-même. »

Elle se lia à un groupe de femmes musulmanes en Bosnie qui la présentèrent

à d’autres, à Zagreb. Elle commença à fréquenter la mosquée en leur

compagnie.

« Lorsque j’ai lu la description de Dieu, d’Allah dans le Coran, je me suis

dit que c’était ainsi que je m’étais toujours imaginé Dieu, écrivit-elle

à Awlaki. J’avais toujours considéré absurde que Dieu ait un fils, tout ce que

je découvrais dans l’islam était logique et simple, et en même temps, dans

cette période de ma vie, très frustrant et dur à accepter. »

Cela me rappela les sentiments que j’avais moi-même éprouvés en

découvrant l’islam, à la bibliothèque de Korsør.

Au bout de six mois, sa relation avec Sage tourna au vinaigre. Pour Irena,

l’islam était devenu plus important que leur amour. Elle commença à lui

envoyer des e-mails agressifs, lui reprochant de ne pas prier cinq fois par jour

et de boire de l’alcool.

La foi d’Irena fut sans doute affermie par son cancer. Elle reçut un

traitement adapté et s’en remit fort bien, à ceci près que la maladie brisa son

rêve d’avoir un jour des enfants. Elle se jeta à corps perdu dans l’islam, se mit

à apprendre l’arabe, et changea complètement ses habitudes, dont son

habillement, en optant à présent pour des jupes longues et un foulard

constamment sur sa tête. Elle perdit contact avec ses anciens amis. Et Irena

devint Aminah.

Elle parla à Awlaki de cette période tourmentée en ces termes : « Après une

phase de colère et de frustration, j’ai trouvé dans mon cœur une paix que je

n’avais jamais éprouvée… J’étais si heureuse d’apprendre de nouvelles

choses sur l’islam… J’avais les nerfs à fleur de peau dès qu’il était question

d’islam, je pleurais durant les prières, je pleurais quand j’entendais l’ *Adhan*

[l’appel à la prière]. »

Et, tout comme moi jadis, elle avait ressenti une énergie nouvelle la

parcourir, une libération, lorsqu’elle s’était convertie officiellement à l’islam

en mai 2009 en récitant la *chahada*, la profession de foi musulmane.

Dès lors, elle ne fut plus capable que de parler d’islam, et à plusieurs

reprises, elle tenta de convertir ses amies à sa nouvelle religion.

C’est à peu près à cette époque qu’Aminah tomba sur les sermons en

anglais d’Awlaki, qu’il était alors très facile de trouver sur Internet. Son appel

adressé aux fidèles à vivre la vie simple du Prophète, exempte de la modernité

occidentale, la séduisit. Awlaki n’avait peut-être pas le physique d’une star de

cinéma, mais Aminah en vint à admirer sa sincérité, son intelligence et sa force

tranquille. Et elle se mit alors à rêver d’un mariage avec l’imam : il avait tant

à lui apprendre sur l’islam.

Lorsque nous entrâmes en contact *via* Facebook, Aminah me dit qu’elle se

sentait rejetée à Zagreb. Au travail, son supérieur se plaignait de sa façon de

s’habiller. Elle se sentait coupée du reste de la société, y compris de la

communauté des musulmans de Croatie.

« Je vis dans un pays de *kouffar*. J’aimerais tellement partir d’ici », dit-elle

plus tard à Awlaki dans l’un de ses messages. Là encore, je connaissais ce

sentiment : je me rappelai ce jour terrible où j’avais lavé le corps sans vie

d’un vieil homme, foudroyé devant la mosquée de Regent’s Park.

« J’ai rejeté beaucoup de propositions, parce que les frères en question

n’étaient pas assez sérieux, ou parce que leur idéologie ne correspondait pas

à la mienne. »

Aminah n’avait pu se résoudre à révéler sa conversion à son père, mais sa

mère, un peu à contrecœur, avait fini par l’accepter. Lors de notre prise de

contact, Aminah semblait victime d’une profonde tristesse. Elle avait

l’impression de ne pas avoir de relations vraiment profondes en dehors de sa

famille. Rien que de très familier pour moi.

Je compris très vite que cette jeune femme un peu perdue, et très

impressionnable, était une chance à saisir.

« Aminah peut nous amener jusqu'à Awlaki », dis-je à mes agents de liaison

du MI5, Sunshine, Andy et Kevin, peu après le début de nos échanges sur

Facebook.

« Nous comprenons bien votre point de vue, mais nous allons devoir

d'abord en référer à notre hiérarchie », répondit Andy.

Les Britanniques, tout comme moi, s'inquiétaient d'envoyer Aminah dans la

zone la plus dangereuse d'un pays particulièrement instable. Les Américains,

soutenus par les Danois, étaient bien plus enthousiastes.

« Cette idée nous plaît », me dit Jed lorsque nous nous retrouvâmes

à Copenhague. À l'idée de ce piège que peu d'hommes au monde auraient su

éviter, ses yeux étincelaient d'excitation. Aminah représentait le meilleur

moyen d'atteindre l'imam terroriste.

La CIA entra officiellement sur le marché des rencontres en ligne.

À leur demande, j’informai Awlaki que je lui avais trouvé une potentielle

épouse, et le 11 décembre 2009, il entra en contact avec elle, lui demandant de

lui soumettre une brève description d’elle-même.

Elle me transmit cette réponse afin que je la communique à l’imam : « J’ai

32 ans, je ne me suis jamais mariée, je n’ai pas d’enfant. Je suis grande

(1,73 m), mince et athlétique, je ne suis pas sûre qu’il me soit permis de

décrire mes cheveux. On dit que je suis jolie, attirante, je fais plus jeune que

mon âge, on me donne généralement entre 23 et 25 ans. »

Le 15 décembre, Awlaki m’envoya un autre message à lui communiquer :

« Je tiens à souligner deux choses. La première est que je n’ai pas de

domicile fixe. Mes conditions de vie varient donc énormément. Il m’arrive

même parfois de vivre sous une tente. La seconde est que, pour ma sécurité, je

dois parfois m’isoler, ce qui signifie que ma famille et moi nous trouvons

parfois coupés du monde pendant des périodes plus ou moins longues. Si vous

êtes capable d’endurer de telles conditions, si vous êtes capable de vivre dans

la solitude, avec une communication restreinte avec les autres, alors

alhamdulillah, c’est parfait. Je n’ai aucun problème avec mes deux épouses,

nous nous entendons bien. Cependant, elles ont toutes deux choisi de vivre en

ville parce qu’elles sont incapables de vivre dans un village isolé avec moi.

Je ne souhaite pas que cela arrive avec une troisième épouse. Ce dont j’ai

besoin, c’est une femme qui puisse endurer avec moi les épreuves de la voie

qui est la mienne.

« Une dernière chose. Pourriez-vous s’il vous plaît m’envoyer une photo de

vous ? Merci de la transmettre en pièce jointe. »

Sachant que l’attentat au sous-vêtement piégé allait bientôt être perpétré,

Anwar devait se douter qu’il allait se voir catapulté en tête de liste des

personnes les plus recherchées par les États-Unis. Peut-être fut-ce pour cette

raison qu’il insista sur les difficultés de la vie de fuyards qui attendait une

hypothétique future Mme Awlaki.

Aminah me chargea alors de lui transmettre un nouveau message où elle

établissait certaines règles de base.

« Je ne veux pas d’un époux uniquement sur le papier, je veux être à ses

côtés et vivre avec lui dans l’islam, chose que je ne peux pas faire ici. Je ne

suis pas du genre femme au foyer, je sais cuisiner et m’acquitter des tâches

ménagères, mais ce n’est pas du tout ce qui me plaît le plus. J’ai commencé

à traduire vos sermons dans ma langue natale afin de pouvoir aider nos frères

et nos sœurs qui vivent dans ce coin du monde. »

Elle demandait également à Awlaki s’il lui serait permis de quitter le

Yémen et d’y revenir librement. « Je m’inquiète surtout pour mes parents, je

sais que ce sera un choc énorme pour eux si je leur dis que je pars au Yémen,

écrivait-elle. Si je ne peux plus jamais les revoir, alors j’ai bien peur d’être

obligée de refuser. »

Sa naïveté était parfois inquiétante.

Je cryptai ce message grâce au programme Mujahideen Secrets et l’envoyai

à Awlaki. Celui-ci répondit le 18 décembre : « Je peux vous dire dès à présent

que si vous venez ici, ce sera pour de bon, et que si vous repartez, ce sera

également pour de bon… ce pays est à la veille d’une guerre. Et seul Allah sait

ce qui en découlera. »

Sur cet avertissement, il répondait à sa demande de détails plus personnels

sur sa vie.

« Je suis une personne calme et silencieuse. Je n’interfère pas beaucoup

dans les affaires de ma famille, mais lorsque c’est le cas, les choses doivent se

passer comme je l’entends. Je ne tolère aucune désobéissance de la part de

mes épouses. Avec mes enfants, c’est le contraire, surtout avec mes filles.

Je suis très flexible avec eux : ce sont leurs mères qui veillent à leur

discipline, parce que j’en suis incapable. J’adore lire. Je passe un peu de

temps avec ma famille lorsqu’ils sont avec moi mais mes engagements

finissent toujours par m’en écarter… Mon travail l’emporte sur ma famille, et

par conséquent, j’aimerais avoir une épouse qui soit facile à vivre et puisse

m’aider dans mon travail. Ayant vécu pour l’essentiel en Occident, j’aimerais

me retrouver en compagnie d’une musulmane occidentale. »

Awlaki lui demandait en outre son adresse e-mail afin de pouvoir lui poser

directement des « questions plus personnelles ». Étant donné son souci

constant de la plus grande confidentialité, et le fait que « l’attentat au sous-

vêtement » était prévu pour dans quelques jours, il était étonnant de le voir

prendre un tel risque. Une fois de plus, la luxure lui était bien mauvaise

conseillère.

La veille de Noël, après la frappe contre Al-Qaïda dans la province de

Shabwa, Aminah me recontacta.

« Avez-vous des nouvelles de notre frère, des rumeurs disent qu'il est mort

ou prisonnier, est-ce vrai ? » demandait-elle.

Aussitôt que j'appris qu'Awlaki était indemne, je répondis à Aminah, en le

mentionnant par le surnom dont nous avions convenu, « Sami ».

« Sami est sain et sauf, *alhamdulillah*… sois patiente, ma sœur, il est

soumis à une très forte pression, es-tu sûre de pouvoir endurer une telle

épreuve ? »

Awlaki avait beau avoir réchappé de peu à la mort, la blonde croate n'avait

pas quitté son esprit : il me parla d'elle dans le message qu'il m'expédia

quatre jours après l'attaque. Voilà ce que j'écrivis à mon tour à Aminah :

« Sami te salue bien, impossible pour lui de te contacter directement,

cependant je te passe ici le message qu’il t’adresse, et tu pourras lui répondre

par mon biais. Il va bien. Il est toujours intéressé et demande si l’on peut déjà

convenir d’une date afin d’organiser le voyage, etc. »

Après la frappe de la veille de Noël, l’inquiétude des renseignements

britanniques se changea en franche opposition. Ils ne voulaient pas entendre

parler d’un plan impliquant d’envoyer une Européenne innocente à la mort.

D’une certaine façon, j’étais du même avis. Je tenais à m’assurer qu’Aminah

ne serait pas considérée comme un simple pion dont on pouvait se débarrasser,

un « dommage colatéral » dans la traque d’Awlaki.

Quelques semaines auparavant, les Britanniques avaient initié leur

campagne de séduction visant à m’arracher des mains américaines, dans un de

leurs centres, tout droit sorti d’un scénario de James Bond.

Fort Monckton a été bâti à la fin du XVIIIe siècle afin de protéger le port

naval de Portsmouth et a conservé ses bastions, ses casemates et son pont-

levis. En outre, il est équipé de hautes grilles coiffées de barbelés tranchants

comme des rasoirs, de puissants projecteurs et de caméras de sécurité. De nos

jours, le fort est considéré comme le centre d’entraînement militaire numéro un

du pays.

En fait, il est le principal centre d’entraînement des agents secrets destinés

à travailler sur le terrain. Depuis près d’un siècle, c’est là que les meilleurs

éléments ont suivi leur formation.

Emma, l’une de mes agents de liaison au MI6, vint me prendre à Londres

pour me conduire jusqu’au Fort Monckton. Elle était vêtue de noir, ses cheveux

coiffés en chignon. Tout en se faufilant dans la circulation, elle me parla un peu

de sa vie. Elle était passée par l’université d’Oxford, mais après cela, elle

avait eu besoin de gagner de l’argent très rapidement et était devenue ce qu’on

pourrait poliment désigner par l’expression « danseuse de club ».

J’étais heureux qu’elle se sente assez à son aise pour me confier de tels

pans de son passé. Mais, plus tard, je ne pus m’empêcher de me demander si

tout cela ne faisait pas partie de son travail, une mesure de routine visant

à créer un rapport de confiance et me donner l’impression d’être plus proche

de l’équipe britannique.

Alors que nous approchions des portes du fort, elle me tendit une écharpe.

« Mettez ça sur votre tête : les gardes du périmètre extérieur ne doivent pas

vous voir », dit-elle.

Fort Monckton semblait tout droit sorti d’une autre époque. Au dîner, des

majordomes assez âgés, impeccablement vêtus, servirent les agents du

MI6 rassemblés dans la salle de banquet aux riches boiseries. Je fus logé dans

les quartiers privés de sir Mansfield Cumming, le légendaire chef du

renseignement britannique du début du XXe siècle, dont l’habitude de signer ses

lettres de la simple lettre « C » inspira à Ian Fleming son personnage de M3.

« Mais qui pouvez-vous bien être, bon sang ? » me demanda Steve, un

instructeur chevronné. Il avait une cinquantaine d'années, et pour le compte du

MI6, avait dirigé la traque d'Uday Hussein, le fils du dictateur irakien Saddam

Hussein tristement connu pour son sadisme, à la suite de l'invasion de l'Irak en

2003.

« On ne laisse pas entrer les civils ici, point à la ligne. Et je n'ai jamais eu

le privilège de dormir dans le lit du colonel, moi, ajouta-t-il.

– Eh bien, je m'appelle Morten Storm », répondis-je, me rendant aussitôt

compte de l'erreur que je venais de commettre.

Emma m'avait bien dit de ne pas parler de moi durant mon séjour.

« Tout va bien, ne vous inquiétez pas », me rassura-t-elle.

Durant la journée, je participai à des jeux de rôles avec des agents du MI6.

On me donnait un scénario et quinze minutes de préparation. Des caméras

transmettaient ma prestation à une équipe qui se trouvait dans une autre pièce.

Durant le débriefing, Steve me dit que j’avais un talent naturel pour régler les

problèmes et que j’avais brillamment passé les tests. J’étais bien incapable de

dire s’il était sincère, ou si ce n’était qu’un des aspects de l’opération de

charme.

Les traitements de faveur se poursuivirent jusqu’au nouvel an.

Je fus invité à une formation en contre-surveillance encadrée par Andy et

Kevin du MI5, à Édimbourg.

Le matin, dans ma chambre d’hôtel, ils m’expliquèrent comment découvrir

si j’étais pris en filature et comment semer ceux qui me suivaient. L’une des

techniques consistait à trouver un prétexte pour marquer le pas et,

discrètement, regarder autour de soi. Une autre consistait à suivre une route en

zigzag afin de voir si ceux qu’on suspectait nous poursuivaient bel et bien.

Mais, si le chemin suivi était trop aléatoire, les professionnels de la filature

pouvaient deviner qu’ils étaient repérés. Les mêmes règles pouvaient

s’appliquer à un trajet en voiture. Cela me rappela la conduite erratique de

Mohammed, le chauffeur d’Ikrimah, dans les rues de Nairobi. Andy et Kevin

m’expliquèrent également comment s’assurer qu’un contact n’était pas suivi.

Il fallait leur ordonner de passer par plusieurs étapes avant de les retrouver et

les observer le plus discrètement possible.

Mes agents de liaison du MI5 me dirent ensuite que plusieurs agents que je

ne connaissais pas avaient été chargés de me prendre en filature dans les rues

d’Édimbourg. Ma première mission fut de repérer tout poursuivant et de le

semer. En sortant de mon hôtel près de la gare, je débutai l’ascension d’une

colline, admirant les tourelles du château d’Édimbourg qui se dressaient plus

haut, illuminées par le soleil d’hiver. En atteignant le château, je pris sur la

gauche et redescendis pour rejoindre le Royal Mile. Malgré le vent glacial, la

rue était bondée de touristes. Repérer un poursuivant dans cette foule, si

seulement il s’en trouvait un, risquait d’être délicat.

Je fis une escale devant une boutique de cachemire afin de consulter les

prix des articles exposés en vitrine. Dans le reflet, je remarquai un homme en

veste noire et bleue, qui me dépassa. Lorsque je me remis en route, lui s’était

arrêté pour regarder des cartes postales sur un présentoir extérieur. Je repassai

devant lui sans me retourner. Je me faufilai dans une ruelle adjacente et, jetant

un coup d’œil derrière un mur, je remarquai qu’il avait pris le même chemin.

Pressant le pas, je suivis les trajectoires les plus tortueuses dans les rues

pavées. L’exercice se révéla très amusant. Très vite, je ne sus plus où j’étais,

mais mon poursuivant n’était plus à mes trousses. Je finis par retrouver mon

chemin, et à mon retour à l’hôtel, on m’informa que j’avais passé le premier

test.

Le soir même, après plusieurs autres exercices, Kevin et Andy

m’emmenèrent dans un restaurant du Royal Mile, spécialisé dans le haggis.

J’ignorais complètement ce dont il s’agissait.

« Il faut absolument que vous goûtiez cela. C’est une tradition écossaise »,

dit Andy.

En considérant mon froncement de sourcils perplexe, tous deux éclatèrent

de rire, avant de m’expliquer la recette du haggis. Mais l’heure n’était plus aux

blagues. Le renseignement britannique avait décidé de ne plus consacrer son

temps précieux à mon simple plaisir.

Nous prîmes place dans un coin isolé du restaurant, et Kevin me regarda

droit dans les yeux, s’adressant à moi d’un ton très sérieux.

« Ce que les Américains veulent faire avec Aminah ne nous convient pas.

Notre travail consiste à collecter des informations. Pas à prendre part à des

assassinats. Nous pensons qu’il serait mal avisé d’aider Aminah à se rendre au

Yémen. Nous craignons qu’elle se fasse tuer. »

Ce qu’il me dit ensuite nia en grande partie la fameuse « relation très

spéciale » que les services secrets britannique et américain étaient censés

entretenir.

« Morten, nous ne pouvons vous offrir des sommes comparables à celles

qu’ils vous proposent, mais il y a bel et bien une chose que nous pouvons vous

promettre : jamais on ne vous baisera. Vous savez que nous ne mentons pas.

Nous n’aimons pas cette opération avec Aminah et nous ne voulons pas que

vous vous fassiez baiser. »

Je considérais les choix qui s’offraient à moi. Les Britanniques semblaient

prêts à miser sur moi sur le long terme. J’appréciais mes agents de liaison et je

m’inquiétais moi aussi du sort d’Aminah. Mais j’avais récemment nourri des

doutes quant à leur véritable motivation. Je les avais même soupçonnés de

tenter de placer leur propre informateur au sein de la garde rapprochée

d’Awlaki.

Au cours des jours qui suivirent, Danois et Américains firent pression dans

le but de lancer leur opération, en dépit du fait que la loi danoise interdit

formellement au PET de participer à toute mission d’assassinat à l’étranger.

Peu après mon passage à Édimbourg, Klang m’appela.

« On part pour l’Islande, entre Danois, rien que nous. Et c’est Big Brother

qui régale. »

Quelques jours plus tard, nous nous relaxions dans les eaux thermales du

Lagon bleu, près de Reykjavik. L’équipe comportait un nouveau membre,

Jesper, un agent approchant de la cinquantaine. C’était le parfait opposé de

Klang. Fort de son physique avantageux, Klang passait son temps à se pavaner

comme un paon. Jesper était l’antithèse du poseur, il avait de l’esprit, mais

faisait preuve d’une retenue absolue. Il avait une calvitié naissante, des traits

banals, et sa minceur lui donnait une apparence fragile. Alors que Klang s’était

fait les dents dans le chaos des stups, Jesper avait débuté en tant que rond de

cuir. Avant de rejoindre le PET, il avait travaillé au département d’enquête sur

les crimes financiers et bancaires de la police. Je demandai à un Islandais qui

se baignait à côté de nous de nous prendre en photo, mes contacts du PET et

moi-même. Étonnamment, aucun des agents ne s’y opposa.

Plus tard dans ma suite, à l’hôtel cinq étoiles Radisson Blu de Reykjavik, je

les informai de ce que m’avaient dit les Britanniques.

« Morten, à notre avis, nous devrions marcher avec les Américains. Ce sera

plus marrant. Et ils ont plus d’argent », déclara Klang.

L’argent était un facteur de première importance. Les Américains

proposaient de doubler mes revenus. On était bien loin d’un salaire de P-DG :

environ 4 000 dollars mensuels. Mais, aux yeux de quelqu’un qui s’était

souvent vu réduit à chercher de la petite monnaie dans les plis de son sofa,

c’était extrêmement bien payé.

De plus, j’avais le sentiment de pouvoir influer sur le cours de la mission

Aminah. Peut-être existait-il un moyen de prendre au piège Awlaki sans le tuer.

Durant les premières semaines de l’année 2010, Awlaki et moi continuâmes

à échanger des e-mails, malgré la pression extrême qui pesait sur lui.

Il souhaitait qu’Aminah se mette en route au plus vite.

« Étant donné que les nouvelles lois d’ici compliquent un peu les choses

pour les étrangers… il serait bon que tu fasses en sorte qu’elle se rende au

Yémen le plus vite possible, avant qu’elle se fasse repérer ou qu’on lui

interdise d’entrer sur le territoire », m’écrivit-il.

Le dernier jour de janvier, il me déconseilla fortement de me déplacer pour

voir Aminah, redoutant que cette rencontre ne mette en péril ses chances de

rejoindre le Yémen.

« Si tu vas là-bas ou si tu cherches à te renseigner sur son compte, tu

pourrais lui attirer des ennuis, et à toi aussi, parce que tu es dans le

collimateur de certains.

« Des millions de gens dans le monde entier m'écoutent et suivent mes

conseils, mais au final, je ne peux compter que sur une poignée de personnes.

Autant d'aiguilles dans une botte de foin. Et, comme tu fais partie de ces FrR

sur lesquels je peux compter, j'ai à cœur ton existence, ta sécurité et ton bien,

mais également tes idées et ton *minhadj* [ta méthodologie]. »

Je fus malgré moi touché par ces mots. Il y avait encore du bon en lui : il

avait beau être la cible de puissantes organisations, il se souciait toujours des

gens sur lesquels il pensait pouvoir se reposer. Je commençai à réfléchir

à d'éventuels moyens de le prendre au piège, en douceur, et de le livrer aux

autorités yéménites. Il y perdrait sa liberté, mais pas sa vie.

À peine deux semaines plus tard, sous l'impulsion de la CIA, la mission

Aminah passa à la vitesse supérieure. Je fus convoqué à une réunion

à Elseneur. Klang et Jesper vinrent me chercher à la gare, un magnifique

bâtiment néo-Renaissance à l’imposant toit triangulaire et doté de tourelles et

de flèches impressionnantes.

« Nous avons négocié avec les Américains, dit Klang alors que nous nous

éloignions de la gare. Ils sont prêts à te verser 250 000 dollars. Le marché est

simple : dès qu’Aminah sera sortie de l’aéroport de Sanaa, l’argent sera

à toi. »

Jesper enchaîna : « Bien entendu, on ne t’a rien dit de tout ça. L’un des

“maîtres de l’univers” a fait le déplacement de Washington jusqu’ici pour te

proposer le marché en personne. »

Son ton était particulièrement acide. Les Danois avaient beau vouloir

travailler main dans la main avec les Américains, ils pouvaient se montrer très

jaloux.

Sur notre droite, les eaux du Øresund, le détroit séparant la Suède et le

Danemark, étincelaient sous le soleil hivernal. Au bout de quelques

kilomètres, nous atteignîmes Hornbæk, un hameau touristique. Les services de

renseignement danois avaient loué une villa au bord d'un lac bordé d'arbres,

un havre de paix et de sérénité où serait planifiée l'élimination d'un des

ennemis des États-Unis.

Le numéro trois du renseignement danois m'attendait dans le vestibule, vêtu

d'un pantalon de coton et d'une chemise bleue dont il avait déboutonné le col.

Il était grand, ses yeux était d'un bleu de cobalt, et ses cheveux, soigneusement

divisés par une impeccable raie au milieu, avaient la couleur du foin. Soren, le

chef du groupe, me présenta à « Tommy » : à partir de cet instant, mes agents

de liaison ne se référèrent plus à lui que par le surnom de « Tommy Chef »,

à cause de son autorité naturelle et son statut d'agent infiltré le plus

expérimenté du PET. On m’informa qu’il soumettait directement ses rapports

à Jakob Scharf, le puissant directeur du PET. Il me serra fermement la main et

me remercia pour mon travail.

Les autres agents de l’équipe du PET étaient assis à une table recouverte

d’une nappe immaculée et se tenaient plus sagement que jamais. La délégation

américaine arriva un peu plus tard : Jed, en jean et bottes de cow-boy, suivi

d’un homme plutôt grand, aux cheveux poivre et sel soigneusement coiffés.

Un bref instant, je crus qu’il s’agissait du trésorier, mais on me le présenta

comme le chef du bureau de la CIA à Copenhague, George. Il tint la porte à un

homme franchement petit, à la calvitie bien avancée : il s’agissait là d’Alex,

l’un des maîtres de l’univers, qui souffrait en outre d’un grave complexe de

Napoléon.

Tommy Chef lui serra la main, et l’Américain se tourna aussitôt vers moi.

« Nous sommes jusqu’ici très satisfaits de vos résultats et nous vous en

remercions », dit-il. Sa voix parut faire trembler les murs de la villa.

« Nous avons là une occasion sans précédent de mettre Awlaki hors d’état

de nuire, ce qui, comme vous le savez, est l’une des priorités de notre

gouvernement. Le président Obama en personne nous a briefés à ce titre.

Je suis en mesure de l’affirmer, parce que je m’en réfère directement à la

Maison Blanche », précisa-t-il, bien inutilement. Ses deux subordonnés

affichèrent des mines impressionnées.

« Aussi, venons-en au fait : notre gouvernement est disposé à vous verser un

quart de million de dollars pour vos talents de marieur. Faites en sorte

qu’Aminah arrive au Yémen, et nous vous transférerons l’argent. »

Un quart de million de dollars, me répétai-je intérieurement : même dans

le choix de leurs mots, ces types adoraient la démesure.

« Marché conclu, répondis-je.

– Fort bien, répliqua-t-il. Je tiens à préciser une chose : à partir de

maintenant, c’est à nous que vous soumettrez vos informations, plus à nos amis

britanniques. »

Les agents danois apportèrent un assortiment de *smørrebrød*, des tartines au

saumon fumé, au hareng mariné et au salami.

Alex se pencha au-dessus du plat, manifestement très en appétit. « Nous

devons trouver un prétexte pour que vous rencontriez Aminah. »

Awlaki avait beau voir d’un mauvais œil le fait que je la rencontre

à Vienne, les Américains n’entendaient pas laisser Aminah se rendre au Yémen

sans de plus amples informations à son sujet.

Je sortis mon ordinateur portable et commençai à rédiger un message

à l’attention de l’imam : « Concernant notre sœur, elle insiste pour que je

vienne la voir à Vienne, en Autriche, afin que je réponde à des questions qu’il

serait délicat d’aborder au téléphone. »

Alex insista pour que je reformule certaines phrases, sans doute afin de

s’attribuer par la suite la paternité du texte.

J’ouvris ensuite le programme Mujahideen Secrets, entrai ma clé privée et

la clé publique d’Awlaki, puis cliquai sur « crypter ». Je copiai alors le texte

codé pour le coller dans le corps de mon e-mail, que j’envoyai à une adresse

anonyme qu’utilisait Awlaki.

Alex observa tout le processus, fasciné.

« Vous savez que vous êtes en train de donner du fil à retordre à des

centaines d’agents aux États-Unis, n’est-ce pas ? » lança-t-il.

Awlaki répondit cinq jours plus tard.

« Si tu la rencontres, je pourrai te joindre une petite vidéo cryptée de moi

que tu pourras lui montrer, afin qu’elle soit sûre qu’il s’agit bien de moi et pas

d’un imposteur. »

Awlaki consentait à ce geste en réponse à l’une des requêtes d’Aminah, qui

souhaitait s’assurer qu’elle n’était pas menée en bateau.

J’informai le PET de l’e-mail d’Awlaki par le fournisseur d’e-mail Telenor.

Nous avions recours aux services de Telenor parce que cette entreprise offrait

un cryptage des messages plus sûr que les autres fournisseurs. Les Danois

partageaient un grand nombre d’éléments avec les Américains, mais à l’instar

de tout service de renseignement, le PET tenait à avoir la primeur des

informations. C’était également une façon de rappeler aux Américains que je

faisais avant tout partie de l’écurie danoise. Néanmoins, le fait de se servir de

Telenor pour des raisons de sécurité était symptomatique de la méfiance

inhérente à toute agence de renseignement, qui, par définition, redoute que ces

messages soient interceptés par une tierce partie. Le MI5 m’avait interdit de

parler de quoi que ce soit d’important au téléphone, au cas où les Russes ou le

Mossad nous écoutaient. Et le MI6 refusait carrément toute communication

téléphonique.

Quelques jours plus tard, Awlaki m’envoya un nouvel e-mail, dans lequel il

m’informait qu’il ne vivait plus sous une tente, mais dans une maison.

« À titre personnel, je préfère de loin ce type d’hébergement à un bivouac

en montagne, pour la simple raison qu’il m’est ainsi plus facile de lire,

d’écrire et de poursuivre mes recherches. »

Il avait joint à son e-mail un long message privé à l’attention d’Aminah et

me demandait de lui apprendre à se servir du programme Mujahideen Secrets,

en ajoutant : « Plus important encore, il faut qu’elle ouvre un nouveau compte

e-mail qu’elle ne devra jamais consulter de chez elle. »

Jed m’accompagna à Vienne pour chapeauter l’opération. En buvant une

bière avec lui, la nuit précédant l’arrivée d’Aminah, j’eus la surprise

d’apprendre que, tout comme moi, il aimait Metallica. J’en savais en définitive

si peu sur lui. Il était marié, avait plusieurs enfants et un doberman. D’où il

venait, où il habitait et travaillait, tout cela ne me regardait pas, et toute

question à ce sujet aurait été déplacée. Mais j’aimais sa détermination

à obtenir des résultats.

Selon le plan d’Alex, je devais emmener Aminah jusqu’au Lounge Gersthof,

un bar-restaurant tout proche où une équipe d’agents américains nous attendait.

Mais, à la dernière minute, il m’apparut complètement absurde de l’inviter

dans un établissement où l’on servait de l’alcool. J’optai donc en définitive

pour un McDonald’s.

Nous nous assîmes à une table à l’écart, et je lui présentai le message

d’Awlaki sur mon ordinateur portable.

« Ma sœur, le pas que tu t’apprêtes à faire est considérable, et je prie pour

que tu sois prête à le faire. Cependant, je tiens à partager un peu de mon vécu

avec toi à ce sujet…

« Dans l’ensemble, pendant un temps, mon existence a été facile et

confortable. Mais, par la suite, il m’a fallu vivre dans une tente, sans eau

courante, et dépouillé de ma liberté de mouvement.

« Pourtant, je dois te dire que la joie qu’Allah a allumée dans mon cœur, la

paix et la sérénité que j’ai éprouvées en passant par ses épreuves, en Son

Nom, me poussent à mépriser mon ancienne existence, à laquelle je ne

voudrais retourner pour rien au monde.

« [Les mois que j’ai passés en prison] furent les plus beaux jours de ma vie.

Je n’aurais jamais cru pouvoir endurer cela… et pourtant, c’est bien ce qui

s’est passé. Pourquoi ? Parce qu’Allah m’a aidé…

« Le problème [qu’il te faudra affronter], ce sera la limitation de ta liberté

de mouvement et de ta liberté de communiquer avec autrui. Le fait de vivre

dans un pays étranger, sans amis et en butte au fossé de la langue, est également

un autre point difficile… »

Aminah lut le message, lentement, avec une expression impassible. Elle

finit par détourner le regard de l’écran pour me regarder.

« Comprends-tu les conséquences ? demandai-je.

– Oui. Et je suis prête à les accepter, répondit-elle. Je veux me dévouer

entièrement à l’islam et je veux que le cheikh Anwar soit mon professeur,

inch’Allah. »

Elle me posa de nombreuses questions sur le Yémen ; le fait qu’elle ait peu

voyagé à l’étranger (son unique expérience du monde arabe se limitait à un

séjour dans un village de vacances en Tunisie) impliquait qu’elle n’avait

qu’une très vague idée de sa vie à venir. Mais sa dévotion était indiscutable.

Conformément à la requête d’Awlaki, je lui appris à envoyer des e-mails

cryptés grâce au programme Mujahideen Secrets.

« Est-ce que ça veut dire que je fais partie des moudjahidine ? me

demanda-t-elle en me regardant avec intensité.

– Oui, ma sœur », répondis-je.

Ses yeux s’emplirent de larmes. « Je suis une moudjahida », murmura-t-elle,

tremblante.

Je fis part des détails de cette entrevue le soir même, dans la suite d’un

hôtel de Copenhague.

George, le directeur du bureau local de la CIA, était aux anges.

« Nous allons transmettre ces informations à Washington et nous verrons

quelle sera la prochaine étape. »

Les Britanniques n’avaient pas perdu espoir de me dissuader de participer

à cette opération. Dans la deuxième quinzaine du mois de mars, je fus convié

à rejoindre mes correspondants au Royaume-Uni à l’Hôtel de glace, un

sublime palais entièrement sculpté dans la glace et la neige, dans l’extrême

nord de la Suède.

Plusieurs agents de liaison furent de la partie : Andy et Kevin pour le MI5,

Emma pour le MI6, comme toujours très à l’aise, vêtue d’une combinaison de

ski et de moon boots des plus chic. Klang, qui ne ratait jamais une occasion de

faire la fête, se joignit également à nous. Mais aucun Américain ne fut invité.

Nous fîmes du chien de traîneau dans la poudreuse, sillonnâmes la glace

dans des 4 × 4 et fîmes des courses en motos des neiges.

Durant ce séjour, les Britanniques n’évoquèrent pas Aminah. Peut-être

considéraient-ils que cela aurait été trop grossier, indigne d’eux, peut-être se

méfiaient-ils de Klang. Ils savaient que les renseignements danois et américain

avaient décidé de miser conjointement sur l’opération Aminah. Je crois qu’ils

espéraient qu’après avoir partagé tous ces bons moments dans le froid du

Grand Nord suédois je serais revenu sur ma décision.

Mais il était déjà trop tard pour annuler l’opération Aminah.

Un jour du printemps 2010, alors que je patientais pour m’enregistrer sur un

vol à destination de Copenhague, où je devais discuter du déroulement de

l’opération, je reçus un appel téléphonique.

Il s’agissait de Kevin, mon agent de liaison au MI5. Il savait où j’étais.

« Morten, si tu prends cet avion, tu dois bien comprendre que nous ne nous

reverrons plus », déclara-t-il.

Je m’éloignai du comptoir. Aux yeux des Britanniques, j’avais choisi le

mauvais camp et les conséquences de ce choix étaient irrévocables.

« Je tiens à dire que nous avons passé des moments inoubliables en ta

compagnie, poursuivit Kevin, avec une sincérité indubitable. Nous avons fait

de l’excellent travail. Ce qui arrive est des plus regrettable, mais tu connais

bien le poids de la bureaucratie, et nous ne pouvons rien y faire. »

Le MI5 et le MI6 avaient décidé de couper tout lien avec moi.

À bord de l’avion qui m’emmenait à Copenhague, je ne tenais pas en place.

Je m’étais attaché à Kevin, Andy, Emma, Sunshine et mes autres agents de

liaison britanniques. Le Royaume-Uni était mon pays d’adoption, et ces agents

semblaient me comprendre encore mieux que les Danois. Mais la rupture était

sans appel. Les Danois me dirent qu’il me serait à présent interdit de consulter

un e-mail d’Awlaki sur le territoire britannique. Je fus donc contraint de faire

la navette entre le Royaume-Uni et Copenhague pour consulter les messages

que l’imam m’envoyait.

Je n’avais pourtant pas le temps de m’apitoyer sur ce divorce d’avec le

MI5 et le MI6. Arrivé à Copenhague, je fus conduit jusqu’à une villa sur la

rive sud du fjord de Roskilde, à une quarantaine de kilomètres de Copenhague.

Jed me dit que je devrais acheter une valise pour Aminah.

« Ce n’est pas un peu risqué ? demandai-je. Vous ne pensez pas qu’elle va

trouver ça bizarre ? »

Je proposai une solution alternative. Je demanderais à Awlaki ce

qu’Aminah devait emporter et j’achèterais une valise conformément à ses

consignes : ainsi, elle ne se méfierait pas.

Jed me montra en outre une boîte à maquillage en bois, qu’ils désiraient que

j’offre à Aminah. Il n’eut pas à me préciser que la boîte était équipée d’un

mouchard. Mais cette idée était loin de me plaire.

Klang était du même avis : « Hors de question qu’on te laisse lui refiler ça :

si quelqu’un laisse tomber cette boîte et découvre le transpondeur, tu te feras

baiser. Ces Américains me font halluciner. Des fois, on a l’impression qu’ils

ne réfléchissent pas. »

Le 21 avril, juste avant de m’envoler pour Vienne, je reçus une réponse

d’Awlaki.

« Elle ne devra pas emporter plus qu’une valise moyenne et un sac à main.

Il faut également qu’elle ait un peu de liquide, juste au cas où… au moins

3 kilodollars. Il faut également qu’elle prenne un aller-retour, si jamais elle

doit faire face à des impondérables à l’aéroport. »

Awlaki comptait sur moi pour lever les fonds nécessaires dans les

mosquées britanniques.

Par ailleurs, il portait une attention extraordinaire aux moindres détails,

avec d’autant plus de zèle qu’à peine trois semaines auparavant les médias

avaient largement rapporté que l’administration Obama l’avait désigné comme

la cible d’une « élimination planifiée ». Le *New York Times* avait fait état de la

décision de la Maison Blanche, « inhabituelle, si ce n’est sans précédent »,

d’approuver l’assassinat4 d’Awlaki malgré sa citoyenneté américaine, sur la

base de son implication directe dans des projets d’attentats terroristes.

La réponse d’Awlaki plut à Jed et George. Un nouvel obstacle venait d’être

surmonté, et leur opération était d’ores et déjà comme la mieux partie de toutes

celles qui avaient visé Awlaki. Ils m’envoyèrent un e-mail crypté dans lequel

il se référait à Awlaki par le pseudonyme de « Hook », « Crochet », l’un de

ses surnoms dans les cercles djihadistes.

« Nos conversations sur ce que Hook devait lui conseiller d’emporter en

voyage semblent avoir payé !… Nous vous suggérons de donner la valise à la

sœur en mettant en avant les consignes de Hook… surtout dites bien à la sœur

que Hook souhaite qu’elle dispose de 3 000 dollars… c’est une couverture

parfaite pour une nouvelle rencontre avec elle. Bon voyage et bonne chance,

signé vos frères. »

Ce fut l’une des rares fois où la CIA laissa une trace écrite de ses

agissements, même si le message peut paraître sibyllin.

Par un après-midi de printemps venteux, je retrouvai Aminah dans un parc

de Vienne, et nous nous rendîmes à pied dans un restaurant turc. Je lui soumis

les suggestions d’Awlaki en matière de bagages et lui dis qu’il m’avait chargé

de trouver les fonds nécessaires à son voyage.

Le lendemain, Alex quitta Washington pour atterrir à Roskilde.

À l’exception de Soren, les agents danois se contentèrent de faire des allers-

retours entre la salle de réunion et la cuisine, nous apportant du café et de quoi

grignoter. Cela en disait long sur la mainmise des services de renseignement

américains.

« Il est temps de passer aux messages d’amour », déclara Alex. Awlaki

m’avait envoyé une vidéo à l’attention d’Aminah plusieurs semaines

auparavant, en me chargeant de demander à Aminah une vidéo d’elle avant son

départ. Jed tira un Caméscope de son sac et le fit glisser sur la table.

Il était également temps d’acheter une valise.

« Nous devons connaître le modèle exact, la couleur, tout », dit Jed.

Il suggéra une Samsonite. Il ne faisait aucun doute qu’à l’aéroport, juste avant

son départ, on remplacerait la valise d’Aminah par sa copie conforme équipée

d’un mouchard.

La tension était palpable. L’atmosphère de franche camaraderie, les touches

d’humour, tout cela était loin derrière nous. Les tenants et aboutissants de

l’opération étaient considérables. De temps à autre, Alex sortait discrètement

pour s’éloigner sur la jetée, là où on ne pouvait l’entendre. Je le voyais

gesticuler et aboyer dans son téléphone portable. Des ordres reçus, des ordres

donnés, sans aucun doute. Jed semblait fumer plus que d’habitude. Je craignais

cependant que, dans leur précipitation, les agents de la CIA ne négligent des

éléments cruciaux de cette opération qu’ils tenaient à mener à bien le plus vite

possible.

Ils s’étaient déjà plaints que j’aie pris l’initiative d’emmener Aminah dans

un McDonald’s lors de notre premier rendez-vous, et non dans le bar-

restaurant de leur choix.

« Cette fois, lorsqu’on vous demandera de faire quelque chose, nous

attendons de vous que vous obéissiez, me lança Alex d’un ton sec.

– Cela ne m’avait pas paru logique », rétorquai-je, agacé par son arrogance.

Mais je fis en sorte que la conversation ne se mue pas en dispute.

Je m’assis afin d’écrire un e-mail à Awlaki, dans lequel je fis référence

à l’article du *New York Times* concernant l’accord pour sa mise à mort.

« Qu’Allah maudisse les Américains pour cela, ces sales porcs de

kouffar », écrivis-je, comme l’aurait fait tout bon djihadiste.

Alex lut le brouillon, et son front démesuré ne tarda pas à se plisser.

« Vous ne pouvez pas écrire ça, c’est tout simplement inacceptable », dit-il.

À mon grand étonnement, ce fut Anders qui répliqua : « Eh bien, vous savez

quoi ? On a toujours fait comme ça. Nous, les Danois, on aime bien faire les

choses à notre manière », lança-t-il d’un ton acerbe.

Alex se tourna pour jauger le jeune Danois, mais Anders ne détourna pas le

regard. Sans un mot, Alex se leva et franchit les portes-fenêtres pour passer au

jardin.

Plus tard, Klang me prit à part dans la cuisine : « Ne t’inquiète pas pour ça,

Morten : on réécrira le message comme ça nous plaira dès que notre ami sera

parti. »

Un autre problème se posait, un problème que mes agents de liaison, dans

leur joyeuse ignorance des préceptes salafistes, avaient totalement négligé.

Je ne pouvais inviter Aminah dans une chambre d’hôtel de Vienne et la filmer

sans voile. Cela suffirait à remettre gravement en question l’intégrité de ma

foi. Une solution existait pourtant.

À l’époque, Fadia et moi avions quitté Birmingham depuis un certain temps

pour nous installer à Coventry, une ville toute proche. Raleigh Road était

considérablement plus agréable qu’Alum Rock : il s’agissait d’une rue bordée

de jolies petites maisons aux terrasses impeccables qui dataient d’avant

guerre. Rentrant de Roskilde avec de l’argent, fraîchement gagné sur un

chantier danois purement fictif, je jetai les fondations de mon plan alors que

nous préparions le dîner.

« Chérie, tu te souviens que le cheikh Anwar m’avait dit qu’il recherchait

une épouse occidentale ? Eh bien, je lui en ai trouvé une, sur Facebook. Elle

est de Croatie. »

Fadia était surprise.

« Une Occidentale qui souhaite aller à Shabwa ? Comment va-t-elle

survivre ?

– Elle est vraiment très motivée : elle est folle amoureuse du cheikh. C’est

pourquoi j’ai dû me rendre à Vienne pour la rencontrer. C’est le cheikh lui-

même qui m’a demandé de le faire.

– Et pourquoi est-ce que tu ne m’as rien dit plus tôt ? » demanda Fadia.

Elle était blessée que je le lui ai caché et inquiète à l’idée que j’aie

retrouvé une jeune Croate dans une ville lointaine.

« Je ne voulais pas que tu sois mêlée à tout ça. Certains États occidentaux

considèrent Anwar comme un terroriste. Et tout s’est enchaîné très vite. »

Par chance, Fadia ne regardait que très rarement les informations et ignorait

totalement que les États-Unis projetaient d’assassiner Awlaki.

Je la regardai : ses yeux sombres en amande brillaient de larmes.

« Des fois, j’ai l’impression de ne pas te connaître, dit-elle.

– Je suis désolé. Mais j’ai une idée. Anwar veut que j’y retourne pour faire

une vidéo d’elle, afin qu’il puisse la voir. Je ne peux pas y aller seul. Tu sais

bien que notre religion m’interdit de voir seul à seul, dans un lieu privé, une

femme qui n’appartient pas à ma famille. Comme l’a dit le Prophète, “un

homme n’est jamais seul avec une femme, Satan est toujours leur troisième

compagnon5”. »

Fadia parut soulagée à l’idée que mon adhésion au salafisme excluait la

possibilité de tout écart de conduite extraconjugal.

« Et donc, poursuivis-je après une longue pause, accepterais-tu de

m’accompagner là-bas ? Mon honneur serait ainsi sauf, et ta présence la

mettrait à son aise. Ce serait là une grande faveur que tu ferais à Anwar.

Et puis on pourrait passer un peu de temps à Vienne, tous les deux. »

Mon argumentaire fonctionna à merveille.

Le 27 avril, nous partîmes donc pour Vienne. Selon mes calculs, même avec

le nouveau statut d’Awlaki, le simple fait de lui envoyer la vidéo d’une

éventuelle nouvelle épouse ne pouvait être considéré comme un « soutien

matériel au terrorisme ». Et puis, sans le savoir, Fadia s’apprêtait à participer

à la traque d’un homme hautement recherché. Nous prîmes une chambre dans

un hôtel modeste du centre de Vienne. Aminah nous rejoignit, vêtue d’un hijab

noir et d’une paire de lunettes de soleil à la mode. Je la présentai à Fadia en

lui disant qu’en bon musulman je n’aurais pas pu me retrouver seul à seul avec

elle dans un lieu privé. Fort heureusement, elles se lièrent rapidement

d’amitié, et j’eus même le sentiment que la présence de Fadia rassurait

Aminah.

Je lui demandai une nouvelle fois si elle était bien sûre de vouloir épouser

Awlaki. Ce choix devait être pleinement le sien.

Le quart de million de dollars promis pour mes services de marieur me

mettait mal à l’aise. Quelle était à présent ma véritable motivation, la lutte

contre le terrorisme ou cette somme pharaonique ? J’étais convaincu que le

véritable plan des Américains était d’éliminer Awlaki par une frappe aérienne

au moment où sa nouvelle épouse le rejoindrait, et cette certitude me rongeait.

Sur mon ordinateur, je montrai à Aminah la vidéo de cinquante secondes

d’Awlaki. L’imam était vêtu d’une tunique blanche et portait sur la tête un

keffieh blanc, ceint par un foulard enroulé comme un bandana. Derrière lui, un

mur rose aux motifs floraux. Le soin qu’il avait apporté à la mise en scène était

presque touchant. Son ton rappelait celui de ses sermons vidéo, en plus

séducteur toutefois.

« Cette vidéo a été réalisée spécialement à l’attention de sœur Aminah, à sa

demande, et le frère qui est en sa possession, celui avec qui tu es en contact,

est digne de confiance.

« Je prie qu’Allah te guide sur le chemin qui soit le meilleur pour toi… et

t’aide à faire le meilleur choix, pour toi, en réponse à cette proposition. »

Il lui demandait en outre de lui envoyer une vidéo d’elle.

Au début, ses mots firent sourire Aminah, mais bien vite, ses yeux se mirent

à briller. Elle était très émue de voir cet homme qu’elle révérait s’adresser

à elle avec autant de familiarité.

Fadia passa derrière la caméra et lui dit d’un ton aimable d’essayer de se

détendre. Aminah, dont seul le visage était visible, s’adressa à l’imam d’une

voix douce et hésitante, débitant nerveusement ses mots, comme une

adolescente prise de trac.

« Je tiens à vous dire que là, tout de suite, je me sens très nerveuse et que ce

n’est pas très évident de faire ça pour moi, alors je vais juste enregistrer cela

pour que vous puissiez voir à quoi je ressemble et que vous sachiez que je

vais bien. J’accepterai tout ce qu’imposera la voie que j’ai choisie… Je vais

vous envoyer un autre message, un message privé – *inch’Allah*. »

Il était temps pour moi de les laisser toutes les deux dans la chambre. Dans

la deuxième vidéo, Aminah était une tout autre femme. Elle avait enlevé son

voile et ses cheveux blonds cascadaient sur ses épaules vêtues de noir. Une

barrette retenait ses mèches plus courtes, la faisant paraître, sans doute

intentionnellement, beaucoup plus jeune. Par coquetterie, elle avait mis un peu

de mascara et du gloss. C’était clairement de la séduction par vidéo

interposée.

« Frère, me voici sans foulard, afin que vous puissiez voir mes cheveux.

Je vous les ai déjà décrits. À présent que vous m’avez vue découverte,

j’espère vous plaire, *inch’Allah* », dit-elle, la tête penchée de côté.

Elle conclut en balbutiant un salut en arabe qu’elle avait sûrement passé ces

derniers jours à perfectionner.

La vidéo achevée, je les rejoignis et tendis à Aminah la valise, une

Samsonite rigide de couleur grise. « C’est le cheikh Anwar qui l’a

recommandée », commentai-je. À nouveau, elle tremblait.

Fadia la serra dans ses bras et lui dit de ne pas hésiter à la contacter par

mon intermédiaire si elle avait besoin de quoi que ce soit, par exemple des

conseils sur sa future vie d’épouse au Yémen.

Trois semaines plus tard, je retrouvai Aminah dans un McDonald’s, près de

l’ambassade yéménite de Vienne. Je lui donnai 3 000 dollars en liquide, que

j’étais censé avoir reçus de « nos frères » en Angleterre, mais qui en réalité

venaient du Trésor public américain.

Je lui avais expliqué comment s’inscrire au CALES, le Centre d’étude de la

langue arabe et des civilisations orientales de Sanaa. Au bout d’un certain

temps, les émissaires d’Awlaki viendraient la chercher.

« Le cheikh a dit qu’il vaudrait mieux enlever ton hijab avant d’entrer dans

l’ambassade », lui dis-je.

Selon Awlaki, elle avait ainsi moins de chances d’éveiller des soupçons.

Pour les mêmes raisons, il souhaitait qu’elle se rende au Yémen habillée

à l’occidentale. Il avait même une fatwa lui permettant d’agir de la sorte, fatwa

qu’il m’avait chargé de remettre à l’intéressée. La nécessité de passer

inaperçue l’emportait sur les règles religieuses.

L’ambassade ne trouva rien de curieux à ce qu’une Croate blonde veuille se

rendre au Yémen pour apprendre l’arabe et lui dit que son visa serait prêt dès

le lendemain. Aminah était ravie, mais sa nervosité ne la quittait pas. Elle

s’apprêtait à laisser son ancienne existence derrière elle, pour plonger dans

l’inconnu.

Conformément aux instructions de mes agents de liaison de la CIA, Aminah

ne devait pas prendre un vol direct pour le Yémen. Je me rendis avec elle au

siège de Turkish Airlines à Vienne. Je lui donnai en outre une nouvelle paire

de sandales tout-terrain pour Awlaki et un dictionnaire électronique arabe de

poche fourni par la CIA, bien évidemment équipé d'un mouchard.

Nous trouvâmes un café qui ne servait pas d'alcool et nous assîmes en

terrasse pour passer en revue son voyage dans les moindres détails. Alors que

nous nous apprêtions à nous quitter, je pris conscience que je ne la reverrais

sans doute jamais et j'éprouvai une certaine tendresse à son endroit, un désir

de la protéger de sa propre crédulité.

« Je ne sais pas si je pourrai un jour te remercier pour tout ce que tu as fait,

me dit-elle avant que je la laisse. Qu'Allah te récompense. »

Ses mots d'adieu se gravèrent dans mon esprit. Elle était extrêmement

reconnaissante, mais je savais que je la poussais probablement vers un terrible

danger. Il n’y avait aucun moyen de savoir si le plan des Américains serait

couronné de succès, et j’ignorais totalement ce qui s’ensuivrait si c’était le

cas. En m’éloignant, je jetai un coup d’œil en arrière. Ses cheveux blonds

étaient bien à l’abri sous son hijab. Sirotant son café, regardant passer

l’élégante foule viennoise, elle semblait si fragile et vulnérable.

Selon toute probabilité, ce ne serait pas Allah, mais l’Oncle Sam qui me

récompenserait.

Le jour de son départ, je retrouvai mes agents de liaison danois et

américains à la villa d’Hornbæk. Nous étions début juin : c’était l’une de ces

soirées sans fin de l’été scandinave, où la lumière ne décline qu’après

23 heures.

Avant que j’aie le temps d’ouvrir une bière, Jed et George me demandèrent

de rédiger le brouillon d’un e-mail concernant le voyage d’Aminah, à envoyer

lorsque nous aurions confirmation de son arrivée. Awlaki avait indiqué qu’il

se passerait sans doute un ou deux mois avant que ses émissaires soient en

mesure de la faire passer de Sanaa au lieu secret où il se trouvait. Cela n’était

pas sans susciter chez les Américains une certaine nervosité.

J’écrivis donc le message suivant : « Elle est toute seule au Yémen, et un

mois, deux semaines même, c’est très long, étant donné qu’elle ne peut pas

vivre comme une musulmane normale, elle doit constamment cacher ce qu’elle

est en réalité… Essaie de faire en sorte qu’elle te retrouve au plus vite, elle

n’a personne pour l’épauler. »

L’équipe danoise était réunie au grand complet : Soren, Klang, Tracteur,

Jesper et Anders, l’analyste, sans oublier la fine fleur de l’espionnage, Tommy

Chef. Le dos de Bouddha allait mieux, et il avait été invité à se joindre à nous.

Il suivait un régime, ce qui lui valut sans surprise le nouveau surnom de

« Bouddha Light ». Jed s’occupait du barbecue, grillant des steaks, et

l’absence d’Alex avait une influence plus que positive sur l’ambiance.

Jed recevait des SMS l’informant des étapes du voyage d’Aminah : Zagreb,

Vienne et Istanbul. Enfin, il eut la confirmation qu’elle avait bien atterri

à Sanaa. Il y eut des accolades et des cris de victoire.

Le lendemain, Aminah m’envoya un message crypté de Sanaa afin de

m’informer qu’elle était bien arrivée. Comme prévu, elle avait acheté une

carte SIM yéménite pour son téléphone, dont elle me transmit le numéro.

Un peu plus tard dans la journée, je le communiquai à Awlaki.

« Félicitations, mon frère, tu es à présent riche, très riche », me dit Klang

par SMS.

Je reçus ma récompense quelques jours plus tard, dans une suite du Crowne

Plaza Hotel, près de Copenhague. Klang arriva à la réception, accompagné du

chef du bureau local de la CIA, George, et me fit signe de les suivre dans

l’ascenseur. Il paraissait imbu de sa petite personne, serrant fermement la

poignée d’un attaché-case noir dans sa main droite.

Lorsque nous fûmes dans la suite, je me rendis compte qu’une menotte

reliait l’attaché-case au poignet de Klang, et non sans raison.

« Devinez un peu le code », dit George en affichant un sourire.

Je le regardai, perplexe.

« Essayez 007 », conseilla George sans se défaire de son sourire. Dans un

délicieux cliquètement, l’attaché-case s’ouvrit. Il était rempli de liasses de

billets de 100 dollars. Chacune des vingt-cinq liasses représentait un montant

de 10 000 dollars.

« Comment est-ce que je vais bien pouvoir échanger tout cet argent ?

demandai-je.

– C’est votre problème, pas le nôtre », répondit George en éclatant de rire.

Mon trajet en train jusque chez ma mère à Korsør fut des plus étrange. Si

seulement les autres usagers avaient su ce qui se trouvait dans mon attaché-

case, fermement calé entre mes genoux.

« Mon Dieu… c’est de l’argent de la drogue ? » demanda ma mère en riant.

En vérité, elle savait que je travaillais pour le PET, mais ignorait tout de

l’opération qui m’avait valu de décrocher le jackpot, tout comme ce que je

faisais précisément pour le PET. Je photographiai l’attaché-case rempli de

billets. Le sale gamin de Korsør, condamné, emprisonné, exilé, se tenait

à présent dans la cuisine de sa mère, avec 250 000 dollars versés par le

gouvernement américain.

Au terme d’une attente qui me parut interminable, fin juin, je reçus des

messages cryptés d’Awlaki et Aminah. Elle avait réussi à le rejoindre dans les

zones tribales.

« *Alhamdulillah*, je suis saine et sauve, écrivit-elle. Tout s’est passé au

mieux, conformément au plan. »

Et là, le coup de massue.

« J’ai dû laisser ma valise, il me manque donc la plupart de mes affaires. »

Je fixai l’écran, comme si ce simple regard aurait pu changer ces mots. Elle

avait rejoint les zones tribales sans le moindre mouchard. Al-Qaïda lui avait

dit de mettre tous ses effets personnels dans un sac plastique et de laisser

derrière elle tout objet électronique. Les Américains vérifièrent cette

information en envoyant un informateur sur son lieu de résidence à Sanaa.

Le fait que leur piège ait été déjoué par un agent consciencieux d’Al-Qaïda les

rendit fou furieux.

Si les Américains furent grandement déçus par l’issue de l’opération

Aminah, il en fut tout autrement d’Anwar Al-Awlaki.

« *Alhamdulillah*, nous nous sommes mariés. Qu’Allah te récompense pour

tout ce que tu as fait. Cependant, conformément à la description que tu avais

faite d’elle, je m’attendais à autre chose. Je ne dis pas que tu m’as trompé, rien

de tout cela… Je ne vous en veux pas, à ta femme et toi, parce que je suis

convaincu que vous étiez sincères et que vous avez fait de votre mieux…

m’écrivit-il. En réalité, elle est tout à fait différente de ce que tu m’avais laissé

entendre. *Masha’Allah*, elle est encore mieux que ce à quoi je m’attendais et

mieux que la description que tu en avais faite. »

Alors que mes talents de marieur valaient à Awlaki un regain d’énergie, la

CIA (ainsi que les ambitieux Alex et Jed) déplorèrent d’avoir misé autant sur

Aminah, pour n’aboutir à rien du tout.

Les services de renseignement danois semblaient moins touchés par l’issue

de la mission et organisèrent un voyage à Barcelone pour ce qu’ils

présentèrent comme un « débriefing ». Soren, Klang et Jesper vinrent me

chercher à l’aéroport de Barcelone dans une BMW de location et me

conduisirent jusqu’à un appartement de luxe, avec vue panoramique sur la plus

grande avenue de la ville.

« J’ai prévu quelques réjouissances pour ce soir », déclara Soren avec une

étincelle dans les yeux, alors que nous sirotions du champagne. Après avoir

dîné dans l’un des meilleurs restaurants de la ville, nous passâmes le portail

automatisé d’une villa isolée. Soren tendit une épaisse liasse d’euros à la

femme qui nous accueillit, et nous fûmes conduits jusqu’à un bar. Dans une

ambiance tamisée, des filles en robe légère à paillettes et talons aiguilles se

prélassaient sur des canapés de cuir. Elles étaient infiniment plus belles que

les *escort girls* de l’Underground, à Korsør, mais leur regard était tout aussi

vide.

De toute évidence, il s’agissait là d’un débriefing bien différent de celui

auquel je m’étais préparé.

Tandis que les autres faisaient leur choix, je fus tiré de ma rêverie par une

femme menue qui se présenta comme « Olea de Moldavie ». Mais, en relevant

les yeux, dans la semi-obscurité, je ne voyais que le visage d’Aminah. Je fus

pris d’un malaise en imaginant la Croate, à présent loin derrière les lignes

d’Al-Qaïda, dormant au côté de l’un des hommes les plus recherchés au

monde.

Olea me prit par la main et me conduisit jusqu’à l’une des chambres. Je lui

dis que je ne pouvais coucher avec elle parce que j’étais marié.

« Alors tu veux discuter ? » proposa-t-elle en soupirant. Elle parut soulagée

lorsque je lui demandai si elle avait de quoi se défoncer. Je n’avais qu’une

envie, effacer la culpabilité que j’éprouvais à l’égard d’Aminah. Olea traversa

la chambre et décrocha l’une des peintures à l’huile qui décorait les murs.

Derrière le cadre, elle prit un petit flacon rempli de poudre blanche.

J’étais retombé dans la cocaïne au début de l’année, après avoir appris que

mes informations avaient conduit à l’assassinat du chef tribal Abdallah

Mehdar. Pendant un temps, j’avais été incapable de penser à autre chose qu’à

sa mort : la culpabilité m’avait littéralement possédé. Dans mon appartement

de Birmingham, j’avais renoué avec cette drogue qui, pendant quelques heures,

m’avait permis d’oublier ma douleur.

Assis à côté d’Olea, je me penchai pour sniffer un rail lorsque quelqu’un fit

irruption dans la chambre. C’était Klang.

« Mais qu’est-ce que tu fous ? s’exclama-t-il. Tu ne peux pas faire ça !

– Pourquoi pas ?

– Tu ne peux pas faire ça en notre présence.

– Et en vertu de quoi ? répliquai-je d’un ton sec. La seule personne

à laquelle je nuis, c’est moi-même. Toi, tu es en train de nuire à des femmes

qui selon toute vraisemblance sont des victimes du trafic d’êtres humains.

Et puis ce n’est pas comme si ta juridiction s’étendait jusqu’en Espagne. »

Ce séjour à Barcelone ne fit que creuser le fossé qui me séparait de mes

agents de liaison danois. Je ne pouvais m’empêcher de me demander si leurs

supérieurs étaient au courant de ce à quoi ils occupaient leur temps

à l’étranger. Était-ce là une équipe de moutons noirs ou le PET était-il

complètement pourri ?

Les mois qui suivirent m’apporteraient quelques réponses.

19

Une nouvelle couverture

Été-hiver 2010

Les Américains rompirent tout contact avec moi après l’échec de

l’opération Aminah.

« Ils ne t’ont pas vraiment à la bonne, me dit Klang. Tu as reçu ton quart de

million de dollars, Awlaki a reçu sa jolie blonde, et Big Brother a reçu ta

charmante petite lettre », compléta-t-il dans un éclat de rire.

J’avais adressé un e-mail furibond à Alex, dans lequel je critiquais la façon

de faire des Américains, en lui rappelant que mes agents de liaison danois et

moi avions mis au point les modalités de ma double vie bien avant qu’il ait

vent de mon existence.

Pendant un certain temps, cette double vie sembla ne profiter qu’aux

Danois. Les Britanniques s’étaient retirés, et les Américains n’avaient toujours

pas digéré leur coûteux échec. Mais cela ne me découragea pas. Je savais que

mes contacts dans les milieux djihadistes les pousseraient à me rappeler.

J’investis presque toute mon énergie dans une nouvelle entreprise, Storm

Bushcraft, une compagnie spécialisée dans les voyages-aventures que j’avais

créée au Royaume-Uni. Certains militants de Birmingham avaient commencé

à m’interroger sur la facilité avec laquelle je me rendais au Yémen et en

Afrique orientale. J’avais insinué que je me faisais pas mal d’argent en

vendant de la drogue au nom de la cause, mais il me fallait une couverture plus

sérieuse que cela[1].

Les voyages hors des sentiers battus, j’avais ça dans le sang. J’avais

toujours adoré le grand air : gamin, j’avais déjà l’habitude de camper dans les

bois qui entouraient Korsør. Mon stage d’entraînement à Aviemore avec les

Britanniques avait ravivé ma flamme. Et, après mon séjour à l’Hôtel de glace,

dans le nord de la Suède, en mars 2010, j’avais poussé encore plus au nord

pour participer à un entraînement en milieu arctique. Le froid était si intense

qu’il était difficile de respirer. Mais j’étais dans mon élément : j’appris la

survie dans l’Arctique, le pistage, la chasse et comment faire un feu dans des

conditions extrêmes.

Cette formation était dirigée par Toby Cowern, qui faisait partie du

personnel de réserve des Royal Marines. Estimé par ses collègues

explorateurs, il avait entraîné l’équipe gagnante du Défi polaire de 2006, une

course ayant pour point d’arrivée le pôle Nord. Toby débordait d’énergie, et

son endurance était sans pareille. Soir après soir, dans un abri improvisé, tous

les participants se couchaient exténués, tandis que lui lisait à la lumière de sa

lampe torche.

Je sentais que Toby désirait bien plus que d’apprendre à autrui comment

survivre dans l’Arctique. À sa plus grande déception, une blessure au dos

l’avait empêché d’être déployé à l’étranger, alors que tant d’autres Royal

Marines étaient envoyés en Afghanistan.

À mes yeux, c’était exactement le genre d’individu dont avaient besoin les

renseignements occidentaux pour infiltrer les milieux djihadistes à l’étranger.

Il était plus qu’aguerri pour affronter des situations extrêmes, et parce qu’il

était brun, on pourrait aisément le prendre pour un individu originaire du

Moyen-Orient.

« Ça te plairait de faire quelque chose de vraiment important ? » lui

demandai-je un jour, alors que nous avancions péniblement, côte à côte dans la

neige.

« Comment ça ?

– Tu as déjà envisagé de travailler dans le renseignement ?

– Pourquoi ? Tu fais quoi dans la vie, au juste ? »

Je lui exposai mon travail dans les grandes lignes, sans entrer dans les

détails.

« Je pense que tu ferais un excellent élément. Est-ce que ça t’intéresserait

de rencontrer certains de mes amis qui travaillent dans ce domaine ?

– Pourquoi pas ? » répondit-il.

Au beau milieu de l’opération Aminah, je présentai Toby à Klang, Soren et

Anders dans la villa du fjord de Roskilde. Ils le reçurent après le départ des

Américains. Mes agents de liaison préférant s’entretenir avec lui seul à seul, je

passai le temps en me promenant sur la côte.

« Il nous plaît, ce type », me dit Klang à mon retour.

Très vite, Toby vint m’épauler, alors que je tâchais de faire de Storm

Bushcraft la couverture parfaite pour mon travail d’agent double. J’entendais

persuader mes connaissances djihadistes qu’il s’agissait d’une société écran

pour dissimuler mes actes militants, alors qu’en réalité cette façade me

permettrait d’infiltrer plus efficacement encore leurs rangs.

Je montai cette entreprise avec le plus grand soin, achetant du matériel et un

véhicule. Je m’adressai même à Marek Samulski, le converti australo-polonais

dont j’avais fait la connaissance dans les cercles djihadistes de Sanaa, afin

qu’il créée un site Internet et ouvre une page Facebook pour ma nouvelle

société. Après avoir été extradé par le Yémen, il s’était installé en Afrique du

Sud où il avait trouvé du travail en tant que Web designer, mais le

renseignement danois le soupçonnait d’être toujours en lien avec des

extrémistes. Samulski accepta de concevoir le site pour 5 000 dollars et, sans

le savoir, contribua à la conception de ma nouvelle plate-forme de travail

visant en tout premier lieu Al-Qaïda.

Afin d’étoffer le site de photographies et de témoignages, je proposai

rapidement des expéditions en milieu sauvage en Europe du Nord, à des prix

défiant toute concurrence, et j’engageai deux assistants.

Mes expéditions avaient en outre l’avantage d’attirer l’attention des

extrémistes rêvant de djihad.

Plus tôt dans l’année (avant que le MI5 coupe les ponts), j’avais infiltré un

groupe de Britanniques d’origine pakistanaise qui s’entraînaient dans une salle

de sport d’un quartier de Birmingham à forte population immigrée. Comme

prévu, tout le milieu djihadiste avait eu vent de l’entretien *via* Skype que

j’avais organisé entre Awlaki et des docteurs de Rochdale : il me fut d’autant

plus facile de gagner la confiance de jeunes radicaux.

Coincé au fond d’un cul-de-sac à côté d’un fish and chips, la salle de sport

(connue sous le nom de Jimmy’s, Chez Jimmy) se trouvait dans un bâtiment

hideux en béton : au rez-de-chaussée, une salle dédiée aux arts martiaux et à la

boxe, et à l’étage, une salle de musculation et une salle de prière. Des haut-

parleurs diffusaient en continu des chants islamiques, afin d’encourager les

jeunes hommes qui s’y entraînaient. Les murs étaient recouverts de prospectus

pour des journées et week-ends de paintball. Beaucoup d’habitués avaient tout

l’air d’être sous stéroïdes, certains portaient une très longue barbe, à la mode

salafiste.

« Jimmy » en était le propriétaire. C’était un Britannique d’origine

pakistanaise d’une petite quarantaine d’années, dont la longue barbe

commençait à grisonner. Il se sentait investi de la mission de protéger les

jeunes Anglo-Pakistanais de la rue et de la drogue, pour les remettre sur le

droit chemin de leur religion. Et, à ses yeux, une salle de sport était le meilleur

endroit pour instiller sa conception du monde à ces jeunes esprits.

Jimmy et certains de ces jeunes extrémistes furent très impressionnés

d’apprendre que je connaissais Awlaki. Après l’entraînement, il nous arrivait

de nous asseoir pour écouter ses sermons sur Internet. Au sein de ce groupe se

trouvaient plusieurs sympathisants djihadistes proches de la trentaine. Jewel

Uddin avait toujours un ton très mesuré et collectait des fonds à l’échelle

locale au nom de causes « religieuses ». Anzal Hussain, quant à lui, était tout

sauf discret. Autrefois soufi en surpoids, porté exclusivement sur l’aspect

spirituel de l’islam, un changement brutal de sa foi l’avait littéralement

métamorphosé : c’était à présent un salafiste mince, d’une gravité extrême,

avec une barbe assortie. Ayant entendu parler des entraînements que j’avais

organisés pour Al-Muhajiroun à Barton Hills, il m’implora de réitérer

l’expérience avec son groupe.

C’est ainsi qu’un week-end nous nous serrâmes à sept dans un vieux Pajero

pour nous rendre à Wetherby, en pleine campagne du Yorkshire. Pour

2 000 livres par an, un agriculteur me louait un petit bout de forêt coincé entre

deux champs vallonnés.

Il ne me fallut pas longtemps pour me rendre compte que ce groupe avait

regardé trop de vidéos sur YouTube. À peine étions-nous arrivés qu’Anzal et

deux autres bondissaient hors du véhicule, talkie-walkie à la main.

« Allahou Akbar », murmurèrent-ils sur le ton de l’urgence, jetant des

regards furtifs un peu partout autour d’eux. Les bras faillirent m’en tomber.

Anzal fut alors pris de folie et se mit à couper sauvagement de jeunes arbres

à l’aide d’une machette. Un autre l’imita avec une hache.

« Vous ne pouvez pas couper des arbres ainsi : ils font partie de la Création

d’Allah », m’écriai-je.

Anzal s’interrompit, sa machette au-dessus de la tête. « Bien vu, mon frère,

soubhan’Allah ! » répondit-il avec son fort accent de Birmingham.

Aucun de nous ne ferma l’œil de la nuit : toutes les cinq minutes, Anzal et

un autre membre du groupe, chacun dans son hamac, s’échangèrent par talkie-

walkie des supplications djihadistes.

Le lendemain matin, après la première prière, Anzal se saisit d’une

carabine à air comprimé et se mit à progresser précautionneusement dans les

sous-bois.

« Je vais tuer quelques lapins », déclara-t-il. J’avais honte pour lui.

Soudain, Anzal se figea, pâle comme un linge. Un homme et un chien noir

s’approchaient de nous. C’était Mike, l’agriculteur, qui habitait tout près de la

forêt et passait nous dire bonjour. Son chien, Billy, était des plus adorable et

remuait déjà la queue, tout heureux de rencontrer de nouvelles personnes. Très

surpris d’être confronté à une troupe de jeunes gens à la barbe longue et au

regard fiévreux, Mike mit la laisse à Billy. Anzal revint sur ses pas comme s’il

avait vu le diable en personne : dans certains cercles fondamentalistes, les

chiens noirs étaient considérés comme des incarnations de Satan.

En regardant le film *We Are Four Lions* un peu plus tard cette même année,

j’eus l’impression d’avoir déjà assisté à certaines scènes.

Mike fit part de cette rencontre à la police. Lorsque je revis mon agent de

liaison au MI5, Andy, celui-ci était furieux.

« Putain, mais qu’est-ce qui vous est passé par la tête ? Faire un truc pareil

sans notre accord ? » me lança-t-il. Les services de renseignement

britanniques n’avaient en effet aucune envie que la presse découvre qu’un

agent double employé par le MI5 entraînait des aspirants terroristes.

Malgré la somme d’informations que je leur fournis à leur sujet, le

MI5 décida de laisser tomber. Le 30 juin 2012, quelques jours à peine avant

l’ouverture des Jeux olympiques de Londres, plusieurs membres de ce groupe

devaient se rendre à nouveau dans le Yorkshire.

Cette fois-ci, cependant, ils voyageaient avec tout un arsenal artisanal :

machettes, couteaux de cuisine, fusils à canon scié, une bombe tuyau

incomplète et un engin explosif essentiellement composé de poudre de feux

d’artifice et de bouts de métal, très ressemblant à ceux qu’utiliseraient plus

tard les terroristes de Boston. Tout comme ces derniers, le groupe avait conçu

cet engin selon les instructions contenues dans le magazine1 d’Awlaki, *Inspire*,

téléchargé sur le Net.

Leur cible était un meeting de l’English Defence League, un groupe

d’extrémistes anti-musulmans, à Dewsbury, dans le Yorkshire de l’Ouest.

Heureusement pour l’EDL, le meeting prit fin avant l’arrivée des militants

d’origine pakistanaise. J’avais beau avoir alerté le MI5 au sujet de ce groupe

plusieurs années auparavant, la police ne découvrit leurs armes et leurs projets

qu’à la faveur d’un contrôle routier qui révéla qu’ils roulaient sans assurance.

Les agents de police trouvèrent dans le véhicule un message adressé

à l’EDL : « Aujourd’hui a sonné l’heure de la vengeance (tout spécialement)

pour vos blasphèmes à l’encontre d’Allah et de Son messager béni, Mahomet.

Nous aimons plus la mort que vous n’aimez la vie. »

Il se trouva également plus tard qu’Uddin avait été extrêmement proche

d’une cellule terroriste dont les membres avaient été arrêtés à Birmingham en

septembre 2011, alors qu’ils préparaient une campagne d’attentats-suicides au

Royaume-Uni. Je connaissais certains des comploteurs, habitués de la salle de

sport de Jimmy et faisant partie du milieu extrémiste de Birmingham : parmi

eux se trouvaient deux chefs de réseau qui avaient reçu un entraînement au

Pakistan, sous l’égide d’Al-Qaïda, au printemps 2011. Les autorités avaient

soupçonné Uddin d’avoir levé des fonds au profit de cette cellule, mais ne

l’avaient pas écroué.

Le projet d’attaque visant l’EDL soulevait des questions pour le moins

gênantes. Uddin avait fait l’objet d’une surveillance cinq jours avant que le

groupe ne se rende à Dewsbury, mais sans agent infiltré, le MI5 n’avait pu

avoir connaissance de leur plan. Des agents l’avaient vu entrer dans une

boutique où il avait acheté des couteaux, mais ne l’avaient pas suivi

à l’intérieur.

En juin 2013, Anzal Hussain, Jewel Uddin et trois autres militants2 que je

connaissais furent condamnés à de lourdes peines de prison pour le complot

ayant visé l’EDL.

Mais, à l’époque des préparatifs de cette attaque avortée, je ne travaillais

plus pour le MI5 depuis un certain temps.

Nous étions en 2010, et fort malheureusement, ni l’âge adulte ni la paternité

ne m’avaient rendu plus raisonnable en matière de gestion financière. Plutôt

que de mettre de côté ma récompense de 250 000 dollars, j’en investis une

bonne partie dans Storm Bushcraft et je voyageai. Le PET était aux anges :

suite à l’enrôlement par Al-Shabaab de nombreux Scandinaves d’origine

somalienne, ils avaient besoin d’yeux et d’oreilles en Afrique orientale, et je

leur proposais les miens gratuitement.

Malgré l’intervention éthiopienne et la présence des forces de l’Union

africaine visant à la protection du gouvernement, Al-Shabaab avait conquis la

majeure partie du centre et du sud de la Somalie. En outre, beaucoup

d’Européens et de Nord-Américains d’origine somalienne s’étaient joints

à eux. Certains étaient même déjà rentrés en Europe du Nord, parmi lesquels

un jeune militant du nom de Mohammed Geele. Les enquêteurs danois

établirent que Geele3 était très proche des chefs d’Al-Shabaab et d’Al-Qaïda

en Afrique de l’Est et s’était imposé comme un élément de première

importance au sein du groupe, à la faveur de son séjour au Kenya dans les

années 2000.

En janvier 2010, Geele prit un taxi pour se rendre dans la rue d’Aarhus où

habitait le caricaturiste Kurt Westergaard. Ce dernier était devenu la bête noire

des islamistes après avoir caricaturé le prophète Mahomet pour un journal

danois en 2005. Geele s’approcha de la porte de sa maison armé d’une hache

et d’un couteau et en brisa les carreaux, déclenchant immédiatement l’alarme.

Westergaard se réfugia dans une pièce sécurisée avant que son attaquant ait eu

le temps de s’en prendre à lui4.

Quelques minutes plus tard, la police arriva, et Geele se rua sur eux en

brandissant ses armes. Il fut blessé par balle à la main gauche et à la jambe

droite, et mis en détention5.

J’avais fait la connaissance de Geele quelques mois avant sa tentative

d’assassinat. Le PET m’avait demandé de rendre visite à Kenneth Sørensen,

mon ancien compagnon à Sanaa, qui était finalement revenu au Danemark.

Nous avions croisé Geele dans une mosquée somalienne de Copenhague, et

Sørensen avait proposé que nous déjeunions tous les trois. Rien dans les

propos ou l’attitude de Geele ne laissait augurer son acte à venir, mais si

j’avais entretenu des relations avec lui, j’aurais peut-être pu deviner ses

projets2.

À mes yeux, le développement du terrorisme en Afrique orientale (tant en

Somalie qu’au Kenya) était une invitation. J’envisageai de profiter de la

couverture que nous offrait Storm Bushcraft pour maintenir le contact avec Al-

Shabaab, avec l’assistance de Toby. Mais, avant toute chose, il fallait forger la

« légende » de Toby, réinventer son histoire de sorte qu’il paraisse aussi fiable

et sérieux que moi.

Toby s’était laissé pousser la barbe. Je lui appris tout de l’islam et des

cercles extrémistes que je fréquentais, et j’allongeais plusieurs milliers

d’euros afin qu’il s’aguerrisse dans l’organisation d’expéditions. Nous nous

mîmes à émailler les e-mails que nous nous adressions d’expressions en arabe,

de citations de hadiths, afin de constituer des preuves de sa supposée

conversion à l’islamisme.

Puis j’informai certaines de mes connaissances au sein des cercles

extrémistes du Royaume-Uni que je m’étais associé à un Royal Marine

réserviste qui s’était converti à l’islam. Je présentai Cowern à Rasheed

Laskar, l’un des membres de mon cercle de Sanaa, de retour en Grande-

Bretagne, ainsi qu’à plusieurs salafistes de Luton. De plus, je reçus le soutien

d’Awlaki dans mon entreprise.

« Toutes ces nouvelles concernant ton ONG me réjouissent au plus haut

point, *inch'Allah*, tu es la personne la mieux indiquée pour mener cette

entreprise à bien. C'est une excellente idée à long terme, qui pourrait nous

permettre de solutionner bien des problèmes », m'écrivit-il.

Mais le message le plus encourageant vint d'Al-Shabaab. Dans une série

d'e-mails cryptés, j'expliquai à Warsame et Ikrimah dans quelle mesure cette

entreprise faciliterait les levées de fonds et l'achat de matériel au profit du

groupe en Somalie : tentes, hamacs, panneaux solaires, purificateurs d'eau et

localisateurs GPS.

« Cette ONG est une excellente couverture pour toutes nos affaires »,

m'écrivit Warsame.

Ikrimah, l'étoile montante d'Al-Shabaab, était tout aussi enthousiaste :

« Comment c'est, Shompole, c'est un joli coin ? Et pour la paperasse, tout se

passe bien ?… c'est 1 projet formidable pour tous les musulmans. »

Il concluait son message par ces mots : « Qu'Allah favorise ton projet et le

préserve des yeux et de la suspicion des *kouffar*. »

Shompole (une réserve naturelle de la vallée du Grand Rift, dans le sud du

Kenya) était l'un des sites que j'envisageais pour Storm Bushcraft. Son

principal avantage était d'être une région très reculée : nous serions à l'abri

des curieux.

Le soutien qu'apporta Ikrimah au projet fut des plus important. Son statut au

sein d'Al-Shabaab tenait en grande partie à l'argent et à l'équipement que

j'avais fournis, et le temps qu'il avait passé en Europe lui avait permis

d'élargir et d'approfondir ses contacts dans les milieux extrémistes.

Il s'occupait à présent des nouvelles recrues étrangères, occidentales et autres,

qui pour la plupart transitaient par Nairobi avant de rejoindre le groupe.

L'influence d'Ikrimah était également due à ses liens avec AQPA, dont mes

agents de liaison et moi-même étions entièrement responsables. Lors de mon

entrevue avec Awlaki à Shabwa, en septembre, celui-ci m’avait dit qu’AQPA

avait tendu des embuscades à plusieurs convois militaires et possédait

à présent un arsenal de roquettes anti-char. Je transmis à Ikrimah cette

information qui piqua sa curiosité au vif.

« Nos frères seraient-ils prêts à nous vendre des mines anti-char et

possèdent-ils des armes capable de toucher 1 char de très loin comme celles

avec lesquelles le hezbollah a détruit des chars merkeva d’israël ? ou des rpg

29, etc. ? » me demanda-t-il.

Ikrimah demanda à être mis en rapport direct avec Awlaki, qu’il appelait

« Hook », comme beaucoup. Début 2010, ils se mirent à échanger des

messages cryptés et à plancher sur un projet consistant à faire venir les

nouvelles recrues d’Al-Shabaab au Yémen pour les entraîner, avant qu’elles

soient envoyées au combat ou en Occident afin d’y perpétrer des attentats.

« Et pour ce qui est d’aller chez hook… Hook m’a dit qu’ils voulaient

entraîner des frères pour nous les renvoyer après ou les envoyer en

Occident », m’écrivit Ikrimah un peu plus tard dans l’année.

Mes visites se multiplièrent, et je fus bientôt assez établi au Kenya pour

rencontrer des représentants d’Al-Shabaab. Les services de renseignement

kenyans donnaient l’impression d’être complètement dépassés par la présence

de plus en plus forte du groupe, incapables de juguler le recrutement parmi la

jeunesse musulmane du pays. Pour ces entrevues, j’envoyais un e-mail

à Warsame ou Ikrimah, qui me communiquaient un numéro de téléphone. Avec

ma carte SIM Safaricom, je n’avais plus qu’à appeler.

L’un des lieux de rendez-vous les plus prisés était le Paris Hotel de

Nairobi : c’est là que je rencontrai un Kenyan à lunettes, de petite taille,

envoyé par mes deux contacts au sein d’Al-Shabaab. Il tenait à parler en arabe,

mais j’insistai pour que nous nous entretenions en anglais afin de ne pas attirer

l’attention. Je lui remis 3 000 dollars à l’attention de Warsame, somme fournie

par le renseignement danois pour que je reste dans les meilleurs termes avec

mes contacts. Avant de partir, l’émissaire me demanda de lui remettre le

téléphone portable que j’avais utilisé pour le joindre.

« Nous devons l’inspecter », me dit-il. Prenant soudain conscience que je

m’étais servi du même téléphone pour contacter les agents danois, je dus

trouver une parade dans l’instant.

« Je ne donne jamais mon portable, notre ami commun le sait

pertinemment », répondis-je.

Par la suite, Anders du PET me dit que j’avais eu de la chance : tout portait

à croire qu’Al-Shabaab avait infiltré Safaricom, la compagnie de téléphonie

mobile d’Afrique orientale. S’ils avaient obtenu ma carte SIM, ils auraient eu

accès à la liste complète de mes appels.

Quelques jours après cette entrevue, des terroristes affiliés à Al-Shabaab se

firent sauter dans le restaurant d’un club de rugby de Kampala, en Ouganda, où

des supporters étaient en train de regarder la finale de la Coupe du monde, et

tuèrent plus de soixante-dix personnes6. Ceux qui avaient organisé cet attentat

étaient pour la plupart kenyans7. Ikrimah m’informa plus tard que son

émissaire faisait partie des individus arrêtés au Kenya pour sa participation

à la préparation du massacre ; la répression anti-terroriste accrue excluait

qu’il se déplace jusqu’à Nairobi pour me rencontrer. J’ignore toujours s’il

était impliqué dans l’attentat de Kampala, mais j’avais le sentiment que ses

responsabilités au sein du groupe ne cessaient de croître. Il avait développé

des liens solides avec les militants kenyans affiliés à Al-Shabaab et me parlait

de ses fréquents voyages en Ouganda.

J’avais commencé à négocier avec les autorités kenyanes et les Masaï en

vue de l’implantation d’un camp de vacances. Parallèlement au projet de

Shompole, je tentais de décrocher le bail d’un centre de vacances délabré du

barrage Masinga, construit pour exploiter l’énergie hydro-électrique du fleuve

Tana.

Mes dépenses commençaient cependant à m’inquiéter. L’argent avait la

fâcheuse tendance à me filer très rapidement entre les doigts, et j’avais un peu

délaissé ma comptabilité depuis que j’avais décroché le magot de la CIA.

J’avais investi plus d’un quart de la somme dans mon projet kenyan, mais

c’était autant d’argent jeté par les fenêtres. Je ne disposais toujours pas de

base opérationnelle pour la nouvelle phase de mon travail de renseignement.

Et si les Danois n’étaient pas avares d’encouragements, les Britanniques ne

furent pas très heureux d’apprendre qu’un de leurs compatriotes était impliqué

dans mon projet. Si les médias découvraient qu’un Royal Marine réserviste

contribuait au développement d’un groupe djihadiste, les renseignements

britanniques se retrouveraient au cœur du scandale.

Fin 2010, alors qu’il projetait d’abandonner sa base du cercle arctique en

Suède pour s’installer au Kenya, Toby Cowern fut convoqué à l’ambassade8

britannique de Stockholm. Un agent du MI5 le conduisit dans une pièce isolée

où il lui dit qu’il serait « dans son intérêt » d’abandonner toute participation

à mes projets. L’agent n’exposa pas explicitement pourquoi Toby devait tout

laisser tomber : après tout, c’était inutile. Toby n’eut d’autre choix que de se

plier à cet avis, et ce fut le début de la fin de mon aventure kenyane.

La confiance que j’avais en mes agents de liaison s’effilocha encore

lorsqu’ils me demandèrent de prendre part à une mission d’infiltration qui

aurait pu griller ma couverture.

Le renseignement danois avait appris qu’un groupe d’extrémistes avait

acheté une kalachnikov à un dealer de Copenhague. Les acheteurs étaient des

Suédois d’origine arabe, dont certains s’étaient déjà retrouvés sur des champs

de bataille djihadistes.

Le chef du groupe était un Tunisien d’une quarantaine d’années. Il était

récemment revenu du Pakistan, où il avait probablement noué des liens avec

des agents d’Al-Qaïda9.

Klang me demanda si j’étais disposé à me rendre à Copenhague, où se

trouvaient plusieurs membres du groupe.

« Nous les soupçonnons d’être en phase de repérage. Nous aimerions que tu

fasses ami-ami avec eux et que tu en apprennes autant que possible sur leurs

plans », me dit-il.

Le fait que Klang ait cru qu’il m’était possible d’approcher les membres de

ce groupe alors qu’ils planifiaient un attentat à Copenhague n’était qu’une

preuve de plus de son incroyable manque de professionnalisme, si ce n’est de

bon sens.

« Tu as perdu la tête ou quoi ? rétorquai-je. Je ne les connais ni d'Ève ni

d'Adam, ces types – tu ne penses pas qu'ils risquent d'être légèrement

soupçonneux ? »

La surveillance exercée par les services de renseignement suédois et danois

suffit à contrecarrer leurs plans. Des semaines plus tard, dans les premières

heures du 29 décembre, les quatre hommes empruntèrent le pont de l'Øresund

pour passer de Malmö à Copenhague. Ils avaient une mitrailleuse, des

munitions, un silencieux et des dizaines de menottes en plastique. Les écoutes

suggéraient que, dans les jours à venir, ils projetaient de faire irruption dans

les locaux du *Jyllands-Posten*, le journal qui avait publié en premier les

caricatures du prophète Mahomet[3.]

Tous les quatre furent arrêtés plus tard dans la journée. Celui qu'on

suspectait d'être aux manœuvres disparut dans la nature et ne fut pas

appréhendé. Très vite, il se réfugia au Yémen10.

Au début du mois de décembre, par un jour gris et très nuageux, j’atterris

à l’aéroport d’Heathrow, en provenance du Kenya, afin de réfléchir très

sérieusement à mon avenir. Le ciel reflétait mon humeur. Peut-être était-il

temps d’abandonner l’espionnage. Où que j’aille, je butais contre les obstacles

et je dépensais mon propre argent au profit du gouvernement danois.

Cela faisait pourtant plus de dix ans que je fréquentais les cercles

djihadistes. Je connaissais les réseaux et les différents liens qui unissaient les

groupes, même s’il était toujours aussi difficile de prédire qui, parmi les

aspirants terroristes, finirait par passer à l’action.

Le 11 décembre 2010 illustra cet écueil. Mû par le désir de provoquer un

carnage à grande échelle, un homme se rendit dans le centre-ville de

Stockholm, sa voiture chargée d’engins explosifs de sa fabrication. Il se gara

dans une rue animée, au milieu de la foule de Noël, et envoya des e-mails au

service de renseignement suédois et aux médias : il entendait se venger des

caricatures du prophète Mahomet publiées par la presse, ainsi que de la

présence des forces armées suédoises en Afghanistan. Il mit ensuite le feu à sa

voiture et s’en éloigna.

Son plan consistait à attendre que les passants se massent autour du

véhicule qui brûlait pour mettre à feu par talkie-walkie une Cocotte-Minute

piégée qu’il avait laissée sur le siège passager. Il s’était positionné à l’endroit

précis vers lequel la foule affolée s’enfuirait. C’est le moment qu’il choisirait

pour déclencher les explosifs qui se trouvaient dans son sac à dos et autour de

sa taille.

Les explosifs de la voiture ne détonèrent pas. Sur les vidéos de

surveillance, on pouvait voir dans une rue toute proche l’homme en train

d’essayer de se faire sauter. Pendant dix longues minutes, il marcha de long en

large en s’efforçant de faire partir le dispositif qui lui ceignait les reins.

La bombe finit par exploser partiellement, tuant l’homme sur le coup. Aucune

autre victime ne fut à déplorer11.

Plus tard dans la journée, j’appris que le terroriste solitaire n’était autre

que mon ancien ami de Luton, Taimour Abdulwahab Al-Abdaly. De tous ceux

qui appartenaient à mon cercle de Luton, c’était à mes yeux le moins

susceptible de mener une telle attaque. Au cours de nos conversations, il lui

était même arrivé de me critiquer pour mes opinions trop radicales à son goût.

Mais tout cela remontait à plus de cinq ans.

Après un séjour d’entraînement en Irak, Taimour avait opéré en solitaire.

A priori, personne dans les cercles de Luton n’était au courant de ses projets

d’attentat, à l’exception de Nasserdine Menni12, un demandeur d’asile algérien

qui fut par la suite reconnu coupable d’avoir levé les fonds qui avaient permis

de financer l’opération de Taimour. Il est probable que, si j’avais continué

à cultiver mes contacts en Angleterre, j’aurais au moins entendu parler du

voyage de Taimour en Irak, ce qui en soi aurait suffi à m’alerter. Mais, à la

suite de la décision des services de renseignement britanniques, il m’était

interdit de contacter mes sources au Royaume-Uni. Ceci explique pourquoi

l’appel téléphonique de Klang me fit doucement sourire.

« Les Anglais nous ont demandé de te poser quelques questions au sujet de

Taimour. Tu connais ses amis de Luton ?

– Je ne l’avais pas connu à ce point extrémiste, peut-être s’est-il radicalisé

depuis la dernière fois où je l’ai vu… il y a plus de cinq ans. »

Le fait que les Britanniques croyaient pouvoir me court-circuiter et me

recontacter selon leur bon plaisir était tout à fait méprisable. Mais j’allais

bientôt découvrir qu’ils n’étaient pas les seuls à vouloir me réactiver au gré

des circonstances.

20

Awlaki dans la ligne de mire

Début 2011-été 2011

Le début de l’année 2011 vit une accalmie dans mes activités de renseignement. Les Danois continuaient de me rémunérer, mais n’avaient pas de missions à l’étranger à me proposer. Je me concentrai donc sur le développement de Storm Bushcraft. Je commençais à considérer mon entreprise comme une véritable société, et non plus comme une simple couverture. Après tout, c’était mes économies qui l’alimentaient.

Je commençais à envisager une nouvelle vie. Les négociations visant à l’achat du centre de vacances près du barrage Masinga étaient sur le point d’aboutir.

Malgré l’état de mon compte en banque, j’avais versé 20 000 dollars d’arrhes pour m’assurer que la propriété me reviendrait dans l’année.

Je passais l’essentiel de l’hiver à tourner en rond chez moi, à Coventry.

Le quotidien me paraissait d’une banalité affligeante. Le ciel bas et la nuit qui

tombait si tôt ne faisaient qu’exacerber mon agitation. Bien que les

Britanniques aient coupé les ponts, j’étais toujours en affaire avec le PET et je

devais continuer à me faire passer pour Murad Storm, l’intégriste ennemi de

l’Occident. Le fait de vivre un mensonge commençait à me ronger. Le jeu en

valait-il vraiment la peine ? De temps à autre, la culpabilité que j’éprouvais

à propos d’Abdallah Mehdar et d’Aminah revenait me hanter, et je trouvais

refuge dans l’auto-médication, sniffant des rails de cocaïne, sans joie, seul,

chez moi.

En février, j’appris sur Facebook que mon lycée de Korsør organisait une

réunion d’anciens élèves. Je m’inscrivis. J’avais perdu tout contact avec

l’ensemble de mes amis d’adolescence à Korsør et je me dis que passer un

week-end en leur compagnie me ferait le plus grand bien. Mais, à la dernière

minute, je décidai de ne pas y aller, par crainte que des photographies de

l’événement ne soient ensuite postées en ligne, me montrant en présence de

kouffar. Je vivais dans une prison que j’avais moi-même créée.

Le pire aspect de cette double vie était sans doute d’avoir à mentir à Fadia,

jour après jour. J’avais réussi à lui cacher ma dépendance à la cocaïne. Mais

je devais lui expliquer les raisons de mes fréquents voyages à l’étranger, la

provenance de l’argent que j’avais investi dans Storm Bushcraft, mes

négociations au Kenya. J’inventai une histoire à laquelle elle parut croire.

Je lui racontai qu’après avoir retrouvé la foi j’avais rencontré de très pieux

musulmans à Sanaa, d’origines yéménite et saoudienne, qui souhaitaient bâtir

un lieu de retraite dans le bush kenyan à l’attention de jeunes fidèles.

Je racontais à Fadia qu’ils avaient entendu parler de Bushcraft et qu’après

avoir réuni les fonds nécessaires ils m’avaient engagé pour trouver le lieu

adéquat. C’était là une occasion de construire quelque chose de vraiment

important, avançai-je, et cela pourrait m’ouvrir de nouvelles portes. L’histoire

comportait un ou deux éléments véridiques, mais reposait sur un immense

mensonge. Fadia ignorait totalement que j’avais reçu 250 000 dollars du

Trésor public américain, en liquide, et que cette somme était partie rapidement

en fumée.

Les week-ends où j’avais la garde de mes enfants, je mourrais d’envie de

leur dire que ma robe, ma barbe, mes prières n’étaient qu’une vaste

supercherie, et qu’en vérité je luttais secrètement contre des terroristes. Mais

je résistais à la tentation de tout leur révéler. Le fait d’être dans la confidence

les aurait mis en danger. Et puis tous deux étaient encore bien trop jeunes :

Oussama, l’aîné, allait fêter ses 9 ans.

Les seules personnes qui connaissaient mon véritable rôle et le but réel de

mes actes étaient mes agents de liaison danois, mais nos contacts se limitaient

à des conversations téléphoniques : c’en était déprimant. La dernière chose

à laquelle je me serais attendu à l’époque était une reprise de contact de la

CIA. Pourtant, par un matin d’avril, je reçus un SMS du PET. Big Brother avait

perdu la piste d’Anwar Al-Awlaki et sollicitait mon aide.

Klang m’informa que les Américains étaient prêts à me verser une « somme

très substantielle » si je parvenais à les conduire jusqu’à l’imam. Peut-être que

la crise budgétaire qu’affrontait le gouvernement des États-Unis n’était pas

aussi grave que je me l’étais imaginé. Ou peut-être étaient-ils complètement

désespérés : ils avaient d’excellentes raisons de l’être.

Awlaki était en train de devenir la nouvelle figure de proue d’Al-Qaïda. Six

mois auparavant, il avait contribué à un ingénieux complot d’AQPA visant

à détruire des avions-cargos de l’armée américaine à l’aide d’explosifs

dissimulés dans des toners d’imprimante. Deux bombes conçues par Ibrahim

Al-Asiri, l’expert en explosifs, et insérées dans des imprimantes laser, avaient

été envoyées de Sanaa *via* FedEx et UPS. Elles passèrent les contrôles de

sécurité de l’aéroport sans être détectées et furent chargées sur le premier vol

de leur itinéraire aérien à destination des États-Unis. Grâce à un contact de

l’anti-terrorisme saoudien, les autorités purent intercepter le chargement

mortel à Dubaï et en Grande-Bretagne1.

Quelques heures plus tard, le président Obama s’adressait au peuple

américain2 pour leur révéler qu’un complot terroriste de grande ampleur avait

été déjoué1.

Al-Asiri avait si bien travaillé que les équipes de déminage des deux pays

avaient d’abord conclu que les imprimantes n’étaient pas des bombes, et ceci

même après les avoir examinées. Il s’agissait là de l’arme la plus sophistiquée

d’Al-Qaïda que les responsables de l’anti-terrorisme occidental aient jamais

vue : de leur propre aveu, chacune de ces bombes était assez puissante pour

provoquer le crash de l’avion qui la transportait3.

Awlaki en personne avait joué un rôle déterminant dans la préparation de

l’attaque. Il avait demandé à Rajib Karim4, un employé de la British Airways

travaillant au Royaume-Uni, de répondre à plusieurs questions d’ordre

technique concernant l’équipement de contrôle à rayons X utilisé dans les

aéroports. L’une des questions les plus importantes visait à savoir s’il était

possible d’envoyer par voie aérienne des colis à destination des États-Unis

sans que ceux-ci soient scannés.

« Notre priorité première, ce sont les États-Unis. N’importe quelle action

sur leur territoire, même si elle est plus modeste que ce que nous pourrions

faire au Royaume-Uni, verra notre préférence », écrivit-il à Karim dans un e-

mail crypté.

Selon le gouvernement américain, Awlaki « non seulement a participé

à l’organisation et à la supervision du complot, mais s’est également investi

dans les détails de son exécution, au point de prendre part au développement et

aux tests techniques des engins explosifs chargés à bord des avions5 ».

Les autorités américaines parlèrent en outre de l’implication d’Awlaki

« dans de nombreux autres projets terroristes visant les intérêts américains et

occidentaux ». Et même lorsqu’il n’était pas directement impliqué, Awlaki

était une source d’inspiration pour des extrémistes du monde entier. Il semblait

être le dénominateur commun de la quasi-totalité des complots déjoués en

Occident. Le plan le plus dangereux fut ourdi par trois jeunes hommes aux

États-Unis, parmi lesquels se trouvait un Afghan naturalisé du nom de

Najibullah Zazi : il visait la destruction de plusieurs rames du métro new-

yorkais aux heures de pointe, en septembre 2009. Avant d’entrer en contact

avec Al-Qaïda lors d’un séjour au Pakistan, le trio s’était radicalisé en se

passant en boucle les sermons d’Awlaki sur leurs iPods6. Un autre adepte7 de

l’imam, Américain d’origine pakistanaise, tenta de faire exploser une voiture

sur Times Square en mai 2010.

AQPA s’imposait également comme la branche d’Al-Qaïda la plus habile

dans le recrutement de nouveaux acolytes *via* Internet. En juin 2010,

l’organisation publia en ligne le premier numéro du magazine *Inspire*. Awlaki

était le principal élément moteur de ce magazine, dont le rédacteur en chef était

son protégé, Samir Khan, islamiste américain d’origine saoudienne.

Dans ce numéro, on pouvait trouver une recette très spéciale, « Comment

fabriquer une bombe dans la cuisine de votre mère8 », qui expliquait en détail

comment confectionner une bombe rudimentaire avec une Cocotte-Minute, de

la poudre noire et des bouts de métal2.

Les raisons ne manquaient donc pas de vouloir réduire Awlaki au silence, et

le Printemps arabe de 2011 en fournit une supplémentaire. Le chaos qui régnait

au Yémen élargit la marge de manœuvre des djihadistes. Dans le sud et l'est

du pays, Al-Qaïda profitait9 de la vision politique très restreinte et de

l'impopularité croissante du président Saleh pour recruter de nouveaux

combattants parmi les tribus sympathisantes.

Awlaki jouissait d'une zone d'action élargie et de moyens accrus pour

monter un nouveau projet d'attentat sur le territoire américain. Dans ses

diverses publications, AQPA promettait que, tôt ou tard, les États-Unis

subiraient une nouvelle attaque.

Mes agents de liaison danois me connaissaient assez bien pour savoir que

j'accepterais sans discuter de participer à cette énième traque d'Awlaki, même

si le Yémen semblait au bord de l’implosion. Ils savaient pertinemment que

ces derniers mois avaient été pour moi synonyme d’une frustration tout juste

tolérable.

Début mai, je fus convié à une réunion de suivi à Copenhague, avec

l’équipe habituelle et mon ancien agent de liaison à la CIA, Jed. En attendant

mon vol à l’aéroport de Birmingham, je regardais les écrans de télévision qui

diffusait encore et toujours le même visage : celui d’Oussama Ben Laden.

Quelques heures plus tôt, une équipe de SEALs s’était introduite dans la

résidence fortifiée de Ben Laden à Abbottabad, au Pakistan. Le chef d’Al-

Qaïda avait été assassiné, son corps avait été transporté par hélicoptère et jeté

en mer sans plus de cérémonie. En temps normal, rares étaient les voyageurs

qui daignaient regarder les journaux télévisés diffusés dans les halls d’attente

d’aéroport : mais, ce jour-là, les écrans attirèrent à eux des grappes de

curieux. Le croque-mitaine de l’Occident avait enfin été terrassé.

Je pensais à tous les combattants que Ben Laden avait encouragé à mourir

en martyrs, tandis qu’il se terrait confortablement derrière les murs épais de sa

somptueuse demeure. Quand bien même sa popularité parmi les cercles

djihadistes avait pour origine ses qualités de guerrier, j’avais le sentiment que

la façon dont il avait vécu ces dernières années et la façon dont il était mort,

dans une maison pleine de femmes et d’enfants, terniraient considérablement

son blason.

Il n’en demeurait pas moins que celui qui avait inspiré toute une génération

de djihadistes n’était plus. Qui allait reprendre le flambeau ? Beaucoup

d’observateurs, tant au sein d’Al-Qaïda que des services de renseignement qui

s’efforçaient de l’éliminer, considéraient Anwar Al-Awlaki comme le plus

sérieux des candidats.

De Copenhague, on me conduisit jusqu’à la villa d’Hornbæk où nous avions

préparé l’opération Aminah en compagnie des Américains. Cette fois-ci,

l’ambiance était encore plus électrique.

À ma grande surprise, Jed me serra fermement dans ses bras dès mon

arrivée. Mon éviction brutale à l’issue de l’opération Aminah semblait l’avoir

quelque peu embarrassé.

« Félicitations pour Ben Laden, dis-je.

– Merci, mon vieux. C’est un grand jour pour nous. »

Klang intervint alors : « Tu sais ce que ça signifie ? Awlaki vient tout juste

d’hériter du statut d’ennemi public numéro un des États-Unis. »

C’était apparemment la phrase d’introduction qu’attendait Jed.

« Nous voulons que vous le retrouviez. C’est à présent l’une des grandes

priorités de mon gouvernement.

– Ne vous en faites, je le retrouverai », répondis-je.

Revenir aux affaires m’emplissait d’une nouvelle énergie.

Nous étions tous d’avis que je devais retourner à Sanaa afin de reprendre

contact avec Awlaki. Quelques jours à peine après notre réunion, l’imam

prouva à nouveau à quel point il serait difficile de l’éliminer.

Le 5 mai 2011, moins d’une semaine après la mort de Ben Laden, des

drones de l’armée américaine10 survolant le Yémen repérèrent un pick-up

lancé à pleine vitesse sur une piste du désert, à une trentaine de kilomètres

d’Ataq, le village où, trois ans auparavant, j’avais rencontré Awlaki. Cette

région était toujours son QG.

Les services de renseignement américain pensaient que l’imam et plusieurs

associés, membres d’Al-Qaïda, se trouvaient à bord du pick-up. Mais,

contrairement au raid des SEALs à Abbottabad, l’opération yéménite avait été

montée à la va-vite. À peine quelques jours plus tôt, le renseignement yéménite

avait indiqué aux autorités américaines que, selon leurs informations, Awlaki

se trouvait dans un village voisin11.

Tandis que les responsables américains avaient les yeux rivés aux images

satellite diffusées en direct, trois missiles furent lancés. En l’espace de

quelques secondes, ils s’abattirent à terre, soulevant un nuage de débris et de

fumée. Aucun ne toucha sa cible.

« Nous avons senti l’onde de choc de l’explosion, si proche du véhicule

qu’elle en a brisé les vitres, dit Awlaki à l’un de ses camarades, dès le

lendemain. Nous avons même été éblouis par une lumière aveuglante, ce qui

nous a poussé à croire dans un premier temps que nous avions été pris en

embuscade et que nous étions sous le feu ennemi. Nous pensions qu’on nous

avait lancé une roquette12. »

Le pick-up s’était éloigné au plus vite de la zone de danger. Malgré les

dégâts au sol, aucun des occupants du véhicule n’avait été blessé. Selon des

villageois, deux frères connus pour abriter des combattants d’Al-Qaïda

s’étaient aussitôt rendus sur les lieux du sinistre et avaient rattrapé le pick-up

d’Awlaki. Sous l’œil des drones qui continuaient à survoler les environs, ils

échangèrent leurs véhicules13.

C’est à cet échange que l’imam dut sa survie. À peine quelques minutes plus

tard, le pick-up dont il venait de descendre explosa en une gigantesque boule

de feu : les deux frères périrent sur le coup14.

Awlaki courait pour se mettre à couvert lorsqu’il vit l’explosion. Son

chauffeur avait rejoint aussi vite qu’il l’avait pu une vallée voisine, où des

arbres leur permirent d’échapper aux drones. Awlaki et ses camarades

s’étaient alors dispersés.

« Les frappes aériennes se suivaient, mais un des frères m’a dirigé vers

l’une des nombreuses falaises du coin », dit Awlaki par la suite à l’un de ses

camarades. Il dormit à la belle étoile, et le lendemain, des combattants d’Al-

Qaïda vinrent le chercher.

« Il t’arrive quelque chose de terrifiant15, mais Allah, le Tout-Puissant, te

confère la paix et la tranquillité de l’esprit, confia-t-il au même homme. Cette

fois-ci, onze missiles ont raté leur cible, mais la prochaine fois, la première

roquette touchera peut-être son but. »

Paroles pour le moins prophétiques.

Cette mission nécessita une préparation plus exigeante qu’aucune autre

jusqu’ici. Le PET m’offrit un stage de remise à niveau en maniement des

armes : les zones tribales étaient plus dangereuses que jamais.

Mes formateurs, Daniel et Frank, n’étaient pas du genre loquace.

Ils m’imposèrent des exercices de conduite tout-terrain et de premiers soins en

situation de guerre particulièrement exténuants. Sur le stand de tir, je

m’entraînai à balles réelles sur pistolet-mitrailleur MP-5, fusil à pompe

Magnum, kalachnikov et pistolet. J’appris à tirer de la main gauche aussi bien

que de la droite, au cas où l’une d’elles serait blessée. L’un des exercices

consistait à se précipiter en direction d’une cible en tirant avec des armes

lourdes, pour finir au pistolet à bout pourtant.

J’appris comment réagir si mon véhicule était pris en embuscade et

comment tirer par les vitres tout en conduisant. Si j’essuyais un feu nourri, je

devais me cacher sous le volant : le moteur constituait le meilleur bouclier

contre les balles.

Daniel m’enseigna que, si je sentais que ma vie était en danger à un

checkpoint, je ne devais pas baisser ma vitre, mais tirer à travers la portière

avec un pistolet dissimulé entre les pages d’un journal. Durant l’un des

exercices, je dus m’agenouiller au sol à côté d’une portière et tirer sur une

cible qui se trouvait de l’autre côté de la voiture. La balle de 9 mm transperça

les deux portières.

Pour finir, on me conduisit dans un bâtiment abandonné, où j’appris

comment sécuriser un édifice et comment réagir à une prise d’otage. On me

remit un MP-5 équipé de balles à encre, et à chaque nouvelle porte, à chaque

nouveau coude dans un couloir, je disposais d’une fraction de seconde pour

toucher une cible. Tout en sécurisant pièce après pièce, je me rappelai les

entraînements au paintball auxquels j’avais participé avec mes « frères »

intégristes à Odense, dix ans auparavant. Cet entraînement-ci était autrement

plus sérieux.

Frank trouvait des plus amusant d’entraîner un ex-Bandido.

Les Danois tenaient à m’enseigner toutes ces techniques afin de me protéger

non seulement d’Al-Qaïda, mais également des soldats yéménites et des

milices tribales. Dans un pays en proie au chaos où l’échange de coups de feu

était une façon comme une autre de débuter des pourparlers, je pouvais

devenir la cible de n’importe quel groupe armé. Klang me dit que, si ma vie en

dépendait, il m’était permis de tirer sur des soldats yéménites.

Après cet entraînement, j’eus droit à un entretien avec un psychologue du

PET à la triste figure, qui, dans une suite d’hôtel au nord de Copenhague, me

posa une batterie de questions afin d’évaluer si j’étais en mesure de mener

cette mission.

« Qu’est-ce que ça vous fait de retourner au Yémen ? me demanda-t-il.

– De toute évidence, je suis un peu anxieux.

– C’est une bonne chose. Si ce n’était pas le cas, je me serais inquiété,

répondit-il.

– Je suis déchiré au sujet d’Awlaki. C’était mon ami, et je sais qu’il serait

prêt à donner sa vie pour moi. »

Cela faisait un bien fou de parler, enfin.

« Rien de plus normal. Vous avez une conscience, comme n’importe quel

être humain », répondit le psychologue.

Je lui révélai que je me « soignais » avec de la cocaïne, afin de gérer le

stress induit par mon travail d’agent double.

« Cela ne représente qu’une solution temporaire à un problème récurrent »,

commenta-t-il d’un ton clinique.

Le psychologue me jugea apte à retourner au Yémen. Personne au PET ne

me suggéra ne serait-ce qu’une cure de désintoxication. À la suite de l’incident

de Barcelone, j’avais avoué à Klang que je prenais de la cocaïne pour gérer

mes crises d’anxiété : cela ne le gênait pas le moins du monde, du moment que

je n’en prenais pas en sa présence.

Les préparatifs s’intensifiaient, et je passais bientôt le plus clair de mon

temps en compagnie d’agents, à discuter des modalités de mon voyage, des

lieux où je vivrais, des options qui s’offraient à moi pour reprendre contact

avec Awlaki. Le meilleur conseil fut sans doute celui que me donna un

spécialiste des opérations en extérieur, qui répondait au nom de Jacob. Alors

que nous discutions de la mission autour d’un café, il me regarda droit dans les

yeux.

« C’est toi qui te colles le boulot le plus dangereux au monde, tu ne devrais

pas te priver de le leur rappeler, me dit-il. N’hésite pas à exiger tout ce dont tu

as besoin. Et, quand tu seras là-bas, ne t’attarde pas auprès des terroristes,

parce que les Américains n’hésiteront pas à te tuer si tu te trouves en

compagnie de leur cible. »

Je ne savais pas trop s’il parlait d’expérience ou s’il exagérait pour me

mettre en condition. Mais ces paroles étaient terrifiantes. Je me jurais de ne

jamais oublier que, si une cible telle qu’Awlaki se présentait, ma vie ne serait

pas épargnée.

En définitive, je ne pouvais compter que sur moi-même.

À la mi-mai, je participai à une réunion préparatoire avec Jed et mes agents

de liaison danois, cette fois-ci dans une suite de l’hôtel Marienlyst à Elseneur.

Les fenêtres donnaient sur une vue fabuleuse de la côte suédoise, de l’autre

côté de l’Øresund.

J’ouvris mon ordinateur portable devant Jed et lançai le programme

Mujahideen Secrets. Je rédigeai un message à l’attention de l’imam, et signai

« Polar Bear », « Ours polaire », le surnom qu’Awlaki me donnait dans nos

échanges privés. J’entrai ensuite la clé publique publiée dans le magazine

Inspire et tapai « crypter », avant d’envoyer l’e-mail à une adresse fournie

également dans le magazine.

Les Danois me tendirent un iPhone. Il avait été configuré de sorte que tout

ce que je ferais leur serait instantanément communiqué. « Si tu fais une photo

ou une vidéo, on la verra en direct, et chaque message envoyé nous sera

signalé », expliqua Klang. La carte SIM était elle aussi danoise : j’allais

coûter une véritable fortune au contribuable de mon pays.

Une fois Jed parti, les Danois me passèrent également un ordinateur

portable Acer. Ils me demandèrent de l’utiliser lorsque je communiquerais

avec mes contacts d’Al-Qaïda, plutôt que de me servir du Samsung que Jed

m’avait donné avant l’opération Aminah.

« Nous voulons garder une longueur d’avance sur les Américains », me dit

Klang. Le renseignement danois entendait faire valoir son droit de préemption

sur mes informations.

Le 23 mai, je m’envolai pour Sanaa. Officiellement, j’étais de retour pour

établir une branche yéménite de Storm Bushcraft. Fadia m’avait précédé. Je lui

avais proposé de renouer avec sa famille tandis que je travaillerais. Elle

savait que je tenais à prendre des nouvelles d’Awlaki, mais ignorait toujours

pourquoi l’imam était si important à mes yeux.

La capitale yéménite était en proie au tumulte d’une série de manifestations,

dont un sit-in sur la place principale organisé par des étudiants. Le jour de

mon arrivée, il y eut des accrochages16 entre les autorités et l’opposition, suite

à la marche arrière du président Saleh sur son plan pour une transition

pacifique. Du pain béni pour Al-Qaïda, songeai-je.

Je trouvai une maison sur la 50e Rue. Le fait qu’elle soit proche du palais

présidentiel posait problème, étant donné les vacillements du pouvoir, mais il

s’agissait du quartier le plus important de tout Sanaa. J’avais pour voisin le

ministre du Pétrole ; toutes les propriétés étaient sous garde armée. Le loyer

était très élevé pour le Yémen. Mais ce logement me permettait de me cacher

au vu et au su de tous. Les autorités ne s’attendraient pas à ce qu’un djihadiste

endurci emménage dans le quartier des ministres, raison que je pourrais

présenter à Awlaki et consorts pour justifier mon extravagance, tout en me

rengorgeant de la santé de ma société et de mes plans pour l’implanter au

Yémen.

Je pensais également qu’il existait une possibilité qu’Awlaki, mis sous

pression, accepte de se réfugier avec Aminah chez nous, à l’abri des drones et

des frappes aériennes. Après tout, c’est ce qu’avait fait Ben Laden en se

terrant loin du front du Waziristan. Je serais alors en mesure de livrer l’imam

aux autorités yéménites. Il aurait la vie sauve et Aminah serait libre. Et je

n’aurais plus à considérer jour après jour l’état inquiétant de mon compte en

banque.

De mauvaise grâce, Jed m’avait dit que ça valait la peine d’essayer, mais

qu’à tout prendre il préférait de loin qu’Awlaki soit « éliminé ».

Sanaa était de moins en moins sûre. Le matin du vendredi 3 juin, une

explosion fit trembler notre maison. Les oreilles bourdonnantes, je me

précipitai sur le toit et braquai mes jumelles sur une colonne de fumée noire et

épaisse en provenance du palais présidentiel. La rumeur selon laquelle le

président Saleh avait été emporté par un attentat à la bombe ne tarda pas

à circuler. Ces bruits furent démentis, mais le vieux président fut grièvement

brûlé par l'explosion d'une bombe posée dans la mosquée17 où il priait.

Tandis que le président s'envolait pour l'Arabie saoudite pour y être soigné

en urgence, je décidai de passer à la vitesse supérieure. Awlaki n'avait pas

répondu à l'e-mail que j'avais envoyé au magazine *Inspire*, et je craignais

qu'il ait décidé de couper momentanément tout contact, suite aux frappes

aériennes américaines auxquelles il avait récemment échappé. Si le pays

finissait de sombrer dans la guerre civile, je ne pourrais me permettre d'y

rester plus longtemps, et à plus juste titre, il me serait impossible de reprendre

contact avec Awlaki. Je me tournai donc vers mon ancien contact djihadiste

yéménite, Abdul. L’un de ses amis, un certain Mujeeb, servait d’intermédiaire

aux combattants d’Al-Qaïda présents dans les zones tribales du Sud, et c’était

quelqu’un de fiable.

Après avoir renoué avec Abdul, j’achetai des clés USB et me mis à rédiger

un message à l’attention de l’imam, que je cryptai ensuite à l’aide de

Mujahideen Secrets. Je demandai à Awlaki de me faire parvenir sa réponse

par le biais d’un messager : Polar Bear attendrait dans un restaurant de Sanaa

que nous connaissions tous les deux, à trois dates que je lui spécifiai.

J’enregistrai le message sur l’une des clés USB que je passai à Abdul.

« Dis à Mujeeb de la donner à Adil Al-Abab », lui demandai-je. Al-Abab,

un djihadiste yéménite avec qui j’avais sympathisé à Sanaa en 2006, était

à présent émir religieux d’AQPA dans les zones tribales. J’avais bon espoir

qu’il soit en mesure de transmettre la clé USB à Awlaki.

« Je n’avais d’autre choix que de passer par Abdul, mais je ne lui fais pas

entièrement confiance », écrivis-je à Awlaki.

Cette phrase avait pour but de me couvrir : jadis, Awlaki avait en effet émis

des doutes au sujet d’Abdul. Je prenais pourtant un risque : si Abdul

découvrait le contenu de mon message crypté, au mieux, je perdais un

intermédiaire, au pire, je me faisais un ennemi.

Le restaurant s’appelait Al-Shaibani : il servait des plats traditionnels

à base de viande et se trouvait tout près de chez nous. Je prévins mes agents de

liaison danois qui à leur tour informèrent les Américains. Le premier des

trois soirs convenus, alors que je sirotais un thé à Al-Shaibani, j’eus la

désagréable sensation d’être observé. Deux hommes habillés à la mode

yéménite jetaient un peu trop souvent des regards dans ma direction. Peut-être

m’inquiétai-je pour rien : après tout, mon physique était des plus inhabituel,

dans cette capitale arabe en proie au trouble. Une heure passa, et il devint clair

que le messager ne passerait pas. Il en fut de même le deuxième soir, et je

commençai à craindre qu’Awlaki n’ait pas reçu mon message.

Le troisième et dernier soir, un jeune homme mince et basané s’approcha de

ma table. Il portait son foulard à la mode de Ma’rib, province alors en passe

de devenir l’un des refuges d’Al-Qaïda. Il devait avoir moins de 20 ans.

« Couleur ? » demanda le jeune homme en arabe. *« Akhdar »*, répondis-je :

« vert » en arabe. Il s’agissait du mot de passe que j’avais transmis à Awlaki.

Le messager piocha dans sa poche une clé USB qu’il me tendit : c’était celle

que j’avais donnée à Abdul. Il me donna également 300 dollars, désignant la

clé USB en guise d’explication.

« Laissez-moi jeter un œil à ça, lui dis-je. Je vous retrouverai dans

quatre heures au restaurant Al-Hamra, rue Al-Haddah, entendu ? »

De retour chez moi, les mains tremblantes, je branchai la clé USB sur mon

ordinateur portable, lançai le programme Mujahideen Secrets et lus la réponse

d’Awlaki.

« J’ai bien reçu ton message », avait-il écrit, ajoutant qu’il ne voyait aucun

problème à ce que je ne me serve pas d’Abdul pour les messages à venir.

« 3 choses : si tu m’envoies des e-mails, merci de faire figurer la date sur

chacun de tes messages. Deuxièmement, aie bien présent à l’esprit que les e-

mails prennent quelques jours à me parvenir : si tu souhaites convenir d’un

rendez-vous, préviens-moi à l’avance. Troisièmement : inutile de faire figurer

au début des e-mails que tu envoies à *Inspire* “à l’attention du cheikh”. Tout ce

qui proviendra de ton adresse e-mail me sera transmis.

« Merci de répondre à ce message en me disant ce que tu as à me dire, et de

faire passer au frère.

« C’est lui qui servira d’intermédiaire entre toi et moi. Note très

IMPORTANTE : il ne sait pas qu’il transmet des messages pour moi, et il

ignore où je me trouve, aussi, aucune allusion au fait que ce message m’est

destiné. Contente-toi de le lui passer, et il le transmettra à qui de droit, et ton

message finira par me parvenir, *inch’Allah*. »

Awlaki se servait d’un « fusible » pour communiquer avec moi. C’était une

technique classique. Si le jeune homme était suivi ou capturé, il lui serait

impossible de mener directement les Américains à Awlaki. Il n’était qu’un

simple maillon d’une chaîne et il ignorait tout du maillon suivant.

« À l’avenir, je pense qu’il serait préférable que ce soit ta femme qui

remette la clé USB au frère, m’écrivait Awlaki. Cette décision te revient

entièrement, mais je suis convaincu qu’on te surveille en ce moment même, et

cela pourrait vous mettre en danger, toi et le frère… Celui-ci est d’avis qu’il

n’est pas très sûr pour lui de se rendre fréquemment à Sanaa. N’oublie donc

rien de ce que tu dois me dire dans ton message. »

Des consignes de confidentialité aussi nombreuses et détaillées montraient

bien qu’Awlaki redoutait d’être trahi et avait bien conscience de son

importance sur la scène internationale.

« Merci de m’informer de ce que tu comptes faire et de me donner des

nouvelles fraîches de l’Occident », écrivait-il. Il avait une autre demande :

« Mon épouse a besoin de deux ou trois choses, est-ce que la tienne peut les

acheter à Sanaa ? Nous avons déjà envoyé plusieurs messagers, mais rien de

ce qu’ils ont rapporté ne lui a plu. »

L’imam avait joint un message d’Aminah à l’attention de Fadia :

« Ma famille me manque énormément. J’espère les revoir un jour,

inch’Allah. Tu te demandes certainement comment les choses se passent pour

moi ici. Je vais bien, *alhamdulillah*. Au bout d’un an, j’ai fini par m’habituer

aux conditions dans lesquelles nous vivons mais les restrictions nous

compliquent beaucoup la vie… J’apprends tous les jours. J’ai même appris

à cuisiner certains plats yéménites. »

Sa liste de commissions n’avait cependant pas grand-chose à voir avec la

cuisine traditionnelle du pays.

« Merci de nous envoyer du chocolat Lindt de différentes saveurs, par

plaquette de 100 g, dix Kinder Bueno, des Ferrero Rocher. Et j’aimerais avoir

un parfum de Dolce & Gabbana, “Light Blue”. La boîte est d’un bleu ciel très

beau. »

Son pays lui manque vraiment, pensai-je.

Suivait une autre liste d’achats très différents, sans doute conseillés par son

mari. Le fait de l’avoir présentée à Fadia à Vienne se révélait une décision des

plus judicieuse. Aminah lui demandait d’acheter des habits et autres articles

féminins dont la simple mention m’aurait grandement déplu en tant que

rigoureux salafiste. « Je n’en peux plus des vêtements yéménites. Il n’y en a

pas un seul qui me plaise, et il fait bien trop chaud pour les porter. Le tissu est

de mauvaise qualité, synthétique, c’est vraiment horrible.

« Essaye de me trouver des vêtements européens. Ça me manque tellement,

écrivait-elle. Des robes, longues, sans manches… un tissu léger, pas

transparent… et si tu peux une mini-jupe en jean, moulante et très courte.

« Il me faudrait aussi dix boîtes de serviettes hygiéniques… »

Et la liste continuait.

Je sortis mon iPhone danois et téléphonai à Klang, qui se trouvait

à plusieurs milliers de kilomètres au nord. « Le ministre de l’Agriculture

a enfin répondu, et il a un message pour moi, dis-je.

– Quoi ??? répondit Klang, qui avait oublié le nom de code que nous avions

choisi pour l’imam : le père d’Awlaki avait été ministre de l’Agriculture du

Yémen. Putain ! Ça, c’est une nouvelle », s’exclama-t-il quand il comprit

enfin.

Nous poursuivîmes notre conversation dans un dialecte danois que, nous en

étions sûrs, personne au Yémen, ni même à la NSA, ne pouvait comprendre.

« Écoute, il faut absolument qu'on se voie, dans un lieu agréable », dit

Klang en conclusion de notre entretien.

J'écrivis un court message à l'attention d'Awlaki, éteignis mon ordinateur et

je m'empressai d'aller faire les commissions. Je ne pus acheter tout ce que

l'imam et son épouse avaient demandé : les boutiques « de luxe » de Sanaa

faisaient peine à voir. En outre, le fait de ne pas les satisfaire totalement était

pour moi l'assurance qu'ils ne rompraient pas le contact. Je me rendis enfin au

restaurant Al-Hamra afin de remettre les sacs et le message à l'intermédiaire.

Je le trouvai devant l'établissement, en train de mâcher du qat, des feuilles

consommées par une large majorité d'hommes au Yémen, et dont l'effet

rappelle celui des amphétamines ou d'un quadruple espresso avec un gros fond

de tequila.

« Je n’ai pas tout trouvé, mais je retournerai bientôt en Europe, où je

pourrai me procurer ce qui manque », lui dis-je. Je lui rendis les 300 dollars.

« Je ne peux pas accepter cela. Veille bien à ce qu’ils soient remis à qui de

droit.

– Il en sera fait ainsi. »

Et il disparut dans la nuit.

Le lendemain, j’envoyai à Awlaki un e-mail crypté par l’entremise

d’ *Inspire*, conformément à ses instructions, afin de rétablir nos échanges *via*

Internet.

« Merci de trouver un autre messager18, lui écrivis-je. J’ai surpris le type

que tu as envoyé en train de mâcher du qat, et cela ne me plaît vraiment pas. »

Awlaki s’était déjà plaint auprès de moi de la dépendance au qat de tant de

ses compatriotes. Mon mécontentement lui plairait et lui prouverait que je

prenais la confidentialité de nos échanges très au sérieux.

Au Yémen, Al-Qaïda voyait ce psychotrope d’un mauvais œil, mais en

tolérait la consommation dans les zones qu’il contrôlait, à la fois parce que

rien dans l’islam ne l’interdisait formellement, et parce que toute prohibition

à ce titre lui aurait valu une violente chute de sa popularité. Certains de leurs

membres étaient morts dans des attentats-suicides la bouche pleine de qat19.

Peu après, je reçus un e-mail crypté avec une nouvelle liste d’achats : des

briquettes combustibles à la méthénamine et un frigo (sans doute afin de

stocker des explosifs), un couteau multi-fonctions Leatherman et des sandales

tout-terrain. Dans le même message, Aminah disait que, lorsque les choses se

seraient un peu calmées, mon épouse et moi devrions leur rendre visite.

Malgré un an passé au Yémen, Aminah souffrait toujours de naïveté chronique.

Comme à mon habitude, je copiai et collai le message dans les brouillons

d’une boîte e-mail que je partageais avec les renseignements danois afin qu’ils

en prennent immédiatement connaissance.

Il était temps pour moi de présenter mon premier rapport. Le 28 juin, je

quittai Sanaa pour Málaga, en Espagne – le « lieu agréable » auquel Klang

s’était référé. Je me sentais investi d’une nouvelle énergie et d’un nouvel

enthousiasme. Je n’avais pas perdu la main : j’étais arrivé au beau milieu d’un

soulèvement populaire, et pourtant, en moins d’un mois, j’avais repris contact

avec Awlaki, qui m’avait assuré de la confiance qu’il me portait.

Contre toute attente, l’un des hommes les plus dangereux au monde était

dans notre ligne de mire, et malgré tous les milliards investis par les

Américains dans leurs services de renseignement, c’était notre minuscule unité

danoise qui menait la danse. Je me répétais cependant de garder la tête froide.

L’opération Aminah s’était soldée par un échec, et l’arrogance engendrait

toujours les erreurs.

Fidèle à lui-même, Klang avait choisi Málaga plus pour son petit plaisir

personnel que pour le mien.

« *Akhi* ! Félicitations ! » s’exclama-t-il lorsque je sortis du hall des

arrivées, à l’aéroport. *Akhi*, qui en arabe signifie « frère », était le dernier

surnom que le PET m’avait donné. Klang portait des lunettes à verres miroir,

un pantalon léger et un polo estampillé d’un gigantesque logo Ralph Lauren.

Jesper, l’ex-expert financier à la frêle silhouette, portait quant à lui un jean

délavé et une chemise en coton.

Dans un hôtel de la Costa del Sol, je m’assis en compagnie des Danois dans

un coin isolé du restaurant qui bordait la piscine. Soren et Anders avaient déjà

eu le temps de bronzer.

« Big Brother est très satisfait de ton boulot – cette mission a une

importance capitale à leurs yeux », me dit Klang après avoir commandé des

club-sandwichs. De toute évidence, les renseignements danois étaient

également très satisfaits de moi, au point qu’ils avaient envoyé pas moins de

quatre de leurs agents pour me féliciter.

« Les Américains sont prêts à te verser 5 millions de dollars si tu les

conduis jusqu’à Awlaki, dit Jesper.

– Je comprends », répondis-je.

J’avais du mal à en croire mes oreilles.

Ils n’avaient pas menti lorsqu’ils avaient parlé d’une « somme très

substantielle » et, clairement, tenaient à tout prix à retrouver Awlaki.

La Maison Blanche semblait s’intéresser plus que jamais à la traque de cet

homme qui, selon des sources toujours plus nombreuses, constituait la plus

grande menace à laquelle était confronté l’Occident. Cette somme

correspondait à celle offerte par le FBI pour les hommes les plus recherchés

au monde.

« Jed a juste besoin de toi sur un truc, reprit Klang. Ses patrons ont très mal

pris que tu aies dit à Awlaki que tu ne faisais pas confiance à Abdul : il

faudrait que tu t’expliques un peu là-dessus.

– J’ai fait ce choix en conscience : je savais qu’Awlaki se méfiait de lui.

– Très bien, répondit Klang. Tu n’auras qu’à dire ça comme ça à Jed, et tout

ira bien. »

Ce soudain intérêt pour Abdul me laissa perplexe.

« Pourquoi tout ce cirque autour d’Abdul ? demandai-je. Tu crois qu’il

bosse pour eux ?

– Qui sait », rétorqua Klang avec un haussement d’épaules, évitant mon

regard et se resservant.

De la Carlsberg. Même à des milliers de kilomètres, un Danois restait un

Danois…

L’idée qu’Abdul, parmi tous ceux dont j’avais fait la connaissance au

Yémen, était peut-être un agent double était pour le moins surprenante. Cela

faisait à présent dix ans que je le connaissais, et il m’avait toujours donné

l’impression d’être un djihadiste convaincu, aussi impliqué dans Al-Qaïda

qu’hostile aux gouvernements arabes pro-occidentaux et aux États-Unis. Mais,

en cherchant bien, on pouvait toujours trouver des éléments qui allaient dans

ce sens. Au cours de mon dernier séjour au Yémen, Abdul avait semblé très

enthousiaste à la perspective d’avoir des nouvelles d’Awlaki. Il était plus

riche que jamais et possédait une voiture flambant neuve, alors qu’on ne lui

connaissait aucune source de revenus. Qui plus est, il s’était mis à consommer

du qat.

Plus révélateur encore à mes yeux, il possédait à présent le même modèle

de téléphone (un Nokia N900 à clapet) que Jed m’avait offert. La CIA avait-

elle fait d’Abdul un informateur durant mes dix mois de traversée du désert ?

Pendant deux jours, on procéda au débriefing dans une suite de l’hôtel.

Le MI6 fit également son grand retour, en dépêchant un jeune agent en tant

qu’observateur.

Jed me questionna comme convenu au sujet d’Abdul, et je lui fis part de ma

réponse. Il grommela un « OK » et griffonna quelque chose dans son carnet de

notes.

Nous étudiâmes la liste d’achats d’Awlaki, en commençant par les

briquettes à base de méthénamine et le frigo.

« La méthénamine, c’est hors de question », dit Klang. On pouvait en effet

s’en servir pour confectionner des explosifs.

« Alors, qu’est-ce que je fais, je rentre les mains vides ? lui lançai-je. Tu ne

penses pas que ça me fera passer pour un amateur ? Ou pire, qu’il me

soupçonnera d’être un agent occidental ? »

S’ensuivit un silence inconfortable. Klang n’appréciait pas trop de se faire

voler dans les plumes en présence de la CIA.

« Je n’ai qu’à leur ramener des briquettes en bois. »

Les agents échangèrent des coups d’œil. « Ce qui est bien avec vous, c’est

que non seulement vous êtes beau gosse, mais en plus vous en avez dans le

crâne », conclut Jesper avec un sourire malicieux.

Je donnai à Jed la clé USB dont Awlaki s’était servi afin qu’ils puissent

l’analyser et lui remis aussi les autres clés que j’avais achetées et que

j’entendais utiliser pour mes futurs messages. Je me doutais que les

Américains auraient envie d’y intégrer je ne sais quel type de mouchard.

« Est-ce que vous pensez être en mesure de rencontrer Awlaki en chair et en

os ? me demanda Jed.

– Ça peut peut-être se faire, répondis-je, mais le pays est moins sûr que

jamais, en particulier dans le Sud. Al-Qaïda a pris le contrôle de plusieurs

zones, et il est impossible de savoir sur qui on va tomber dans les rangs de

l’armée. »

Le soir, je me baladai en compagnie des Danois et de l’agent du MI6,

exemple parfait de la réserve britannique. Dans les rues voisines de l’hôtel se

dressaient de riches villas aux jardins opulents. Les systèmes d’arrosage

automatique soulevaient une brume dorée dans les derniers rayons du soleil.

Manifestement, les Russes avaient beaucoup investi dans ce coin de l’Espagne.

« Bientôt, tu pourras t’acheter une de ces baraques, *akhi*, dit Klang. Et tu as

intérêt à nous inviter. »

Nous discutâmes même d’une éventuelle collaboration dans quelque

négoce, un restaurant ou un bar de plage, financé par le « gros lot » que j’étais

censé décrocher. Pour la première fois, j’eus la sensation que mes agents de

liaison danois ne s’intéressaient pas à mon succès que pour des raisons

professionnelles. Mais j’étais encore loin de pouvoir livrer Awlaki à la CIA.

Et alors même que nous déambulions, grisés par le parfum du jasmin et des

citronniers qui nous entouraient, j’étais loin de me réjouir à l’idée de devenir

riche en envoyant à la mort un homme qui avait jadis été mon ami.

Jed était resté à l’hôtel : les règles de la CIA lui imposaient de ne pas se

montrer en public à mes côtés. À la fin du séjour, je l’aperçus à l’aéroport de

Málaga. Il passa devant moi en faisant semblant de ne pas me connaître, mais

je surpris son discret sourire en coin.

Quelques jours après mon retour de Málaga, j’appris que les États-Unis

avaient marqué un point dans leur lutte contre le terrorisme, au détriment d’une

de mes vieilles connaissances de Birmingham, Ahmed Abdulkadir Warsame.

Après que je l’eus mis en relation directe avec Awlaki, il était resté en contact

rapproché avec AQPA. Il me fit part de certains détails de leurs échanges, ce

qui permit aux services de renseignement occidentaux de suivre ses projets de

très près. En 2009, dans un e-mail, il m’informa qu’il désirait se rendre au

Yémen pour y rencontrer les hauts responsables d’AQPA et, plus tard,

m’apprit qu’Awlaki l’avait invité à venir s’entraîner au Yémen.

Warsame accepta cette proposition. En 2010, il se rendit au Yémen pour

servir d’intermédiaire entre AQPA et Al-Shabaab sur un accord de trafic

d’armes. Il profita de ce voyage pour rencontrer Awlaki et reçut une formation

en explosifs. Il n’avait pas encore 25 ans et il était déjà le principal

intermédiaire entre les deux groupes, faisant passer de l’argent et des systèmes

de communication de Somalie au Yémen, et des armes du Yémen en Somalie20.

En avril 2011, Warsame embarqua sur un modeste bateau de pêche dans un

petit port yéménite afin de traverser le golfe d’Aden et rejoindre la Somalie.

Mais les Américains étaient sur le pied de guerre et l’appréhendèrent en haute

mer21. Warsame devait passer deux mois sur un navire de guerre amphibie de

l’armée américaine, le *USS BOXER*, au cours desquels il livra un grand

nombre d’informations sensibles3.

J’avais donc contribué à neutraliser deux des membres les plus importants

d’Al-Shabaab, des hommes que le meurtre et la torture de simples civils ne

dérangeaient pas le moins du monde, pas plus que le fait de susciter des

vagues entières de réfugiés, du moment que tous ces crimes contre l’humanité

profitaient à leur idéologie. Là où l’Union des tribunaux islamiques avait

partiellement rétabli la paix, Al-Shabaab n’avait pratiquement amené que

terreur et souffrances.

Awlaki devait me dire plus tard que Warsame avait agi inconsidérément,

notamment en se servant beaucoup trop souvent de son téléphone portable.

Je me demandais si le téléphone que j’avais fourni à Warsame avait permis

aux Américains de le suivre à la trace.

L’étape suivante de l’opération Awlaki fut discutée à l’hôtel Marienlyst

d’Elseneur. En entrant dans la pièce, je remarquai un nouveau visage.

« Je vous présente l’un de mes collègues à Sanaa, dit Jed. Vous ne m’en

voudrez pas de ne pas vous donner son nom. »

L’homme aurait pu aisément passer pour un Yéménite, mais il me confia

qu’il était américain d’origine indienne. Nous échangeâmes quelques mots en

arabe.

Sous la surveillance de Jed, j’écrivis un nouvel e-mail à Awlaki, dans

lequel je précisais les lieux et les heures où son messager pourrait récupérer

les briquettes et les sandales à Sanaa, en lui précisant que c’était à moi qu’il

aurait affaire.

Je décidai en effet de ne pas tenir compte de son conseil : Fadia ne me

remplacerait pas. Je cryptai le message et cliquai sur « envoi ».

Jed et Klang allèrent ensuite acheter les articles demandés par Aminah.

Je n’eus aucun mal à les imaginer, tels des éléphants dans un magasin de

porcelaine, au rayon femmes des grands magasins de Copenhague, à piocher çà

et là jupes, tops, soutiens-gorge et sous-vêtements. À la suite de cette virée,

Klang devait déclarer pour plaisanter qu’au moins, au rayon lingerie, il s’était

senti dans son élément. Ils achetèrent également shampooing, après-

shampooing et teinture. Le service en charge des dépenses à Langley devait

être habitué aux achats non conventionnels au nom de la sécurité des États-

Unis.

Les deux agents rangèrent le tout dans un sac de sport que Klang garda avec

lui jusqu’au jour de mon départ. Me souvenant des complots de la CIA ayant

visé à empoisonner Fidel Castro, je pris la résolution de tenir les produits de

beauté aussi loin que possible de mon épouse, à mon retour au Yémen.

Awlaki ne recevrait cependant pas son frigo. Klang m’apprit que la CIA

était en train d’en « préparer » un spécialement pour lui, et qu’il leur faudrait

encore plusieurs semaines pour achever sa conception. Sans le moindre doute,

une armée de techniciens de la CIA travaillaient d’arrache-pied pour trouver

le meilleur moyen de dissimuler un transpondeur satellite dans le congélateur.

Avant que je parte, Jed m’offrit un cadeau : une corne à boire, avec une

inscription en or. J’étais redevenu leur guerrier viking, prêt pour une nouvelle

bataille.

21

Un long été caniculaire

Juillet-septembre 2011

J’atterris au Yémen le 27 juillet 2011, en plein pic de chaleur. L’opération

visant à neutraliser Awlaki prenait une tournure plus que sérieuse, mais le pays

était en proie à un chaos sans précédent : le Sud était majoritairement sous

contrôle gouvernemental, et les factions qui s’opposaient dans Sanaa et les

alentours paralysaient la région.

Il fallait croire que ces troubles avaient empêché Awlaki d’envoyer un

messager, car aucun émissaire ne vint à ma rencontre. Awlaki avait-il bien

reçu mon message ? Me faisait-il toujours confiance ?

Le lendemain du troisième et dernier rendez-vous, j’envoyai à Awlaki un

nouvel e-mail crypté :

« Je suis à Sanaa, avec ce que tu m’as demandé. J’ai attendu le frère comme

convenu, il n’est jamais venu. Je prie Allah pour qu’il soit sain et sauf,

inch’Allah. »

Je lui précisai trois nouveaux lieux et trois nouveaux horaires, en soulignant

que je n’attendrais pas plus de quinze minutes sur place.

« Il est vrai que je me détache du lot et que les gens ont tendance à me

remarquer. J’espère pouvoir te rejoindre à la mi-septembre, *inch’Allah*. Porte-

toi bien », écrivis-je.

Malgré les risques que comportait une telle expédition, c’était la façon la

plus sûre de permettre aux Américains de le traquer. J’avais fini par

abandonner mon projet de le faire venir dans la capitale.

Le 9 août, je reçus enfin une réponse. Je copiai la suite de lettres, chiffres et

symboles en apparence aléatoires incluse dans le corps de l’e-mail, et la

collai dans la fenêtre du programme Mujahideen Secrets. J’entrai ensuite ma

clé privée et cliquai sur « décrypter ».

Rien ne se passa.

Peut-être m’étais-je trompé dans la saisie des clés ? Ou peut-être était-ce

dû à un dysfonctionnement de mon ordinateur portable ? Je m’efforçai de

reprendre mon calme.

Je réessayai. Quelques secondes plus tard, la suite aléatoire se changea en

prose intelligible. Je poussai un profond soupir de soulagement.

« *As salaam alaikoum*, désolé, mon ami, la rapidité des communications, ce

n’est pas vraiment ça de mon côté. Je vais envoyer quelqu’un, *inch’Allah*,

à l’un des trois lieux de rendez-vous que tu m’as communiqués. Ce ne sera pas

le même frère que la première fois, aussi nous utiliserons le même code : il te

dira *lawn* [couleur], tu lui répondras *akhdar* [vert] », avait écrit l’imam.

« Tâche de tout m’écrire d’un coup parce qu’il n’est pas très sûr de

t’envoyer un émissaire tro[p] souvent. Tu devrais ouvrir un nouveau compte e-

mail afin de m’écrire quand tu te trouves au Yémen, sans quoi nos ennemis

pourraient remarquer que tel type envoie des mails d’Europe, puis du Yémen,

à partir de la même boîte, ce qui pourrait les amener à deviner qui tu es »,

ajoutait Awlaki.

Je copiai le message dans les brouillons du compte e-mail Telenor que je

partageai avec les renseignements danois afin qu’ils le communiquent à la CIA

et à leur agent à Sanaa.

Les connaissances d’Awlaki en matière de sécurité et le soin qu’il portait

à ma non-détection par les services de renseignement occidentaux ne cessaient

de m’impressionner. Il m’avait dit un jour : « Il vaut mieux avoir un ennemi

proche de soi qu’un ami stupide. » S’il avait su dans quel camp j’étais en

réalité, peut-être aurait-il revu son jugement.

J’avais fixé le premier rendez-vous au 12 août, à 22 h 30, sur le parking du

KFC en centre-ville.

Au volant de mon pick-up Suzuki, j’aurais dû en principe faire le trajet de

chez moi au lieu de rendez-vous en quinze minutes, mais j’empruntai

sciemment des détours. Fidèle à ce que mes instructeurs m’avaient appris

à Édimbourg, je passai de ruelle en ruelle en me dirigeant au hasard.

J’avais dans mon véhicule des armes que j’avais empruntées à Abdul, entre

autres, un pistolet dans la boîte à gants et une kalachnikov sur la banquette

arrière, dissimulée sous une couverture. Les armes foisonnaient dans tout le

pays : aucun Yéménite n’aurait trouvé à y redire. J’avais expliqué à Abdul que

je tenais à me défendre si les autorités s’en prenaient un jour à moi.

Nerveux, j’attendis devant le KFC. Vu mon physique et la couleur de ma

peau, j’étais facile à identifier. Aucun signe de l’agent de la CIA que j’avais

rencontré à Elseneur, ce qui pouvait en soi être une preuve de son savoir-faire.

J’observai le décor. Le colonel Sanders avec son tablier me regardait du

haut de son panneau publicitaire illuminé. Derrière lui se dressaient contre le

ciel nocturne les six imposants minarets et les gigantesques dômes blancs de la

mosquée Al-Saleh. Bâtie sous les ordres du président désormais menacé, elle

avait été récemment achevée grâce à une rallonge avoisinant le million de

dollars, dans le pays le plus pauvre du monde arabe.

Des groupes de jeunes hommes élégamment vêtus entraient et sortaient du

fast-food. Pour la majorité des Yéménites, manger au KFC était un luxe.

Ce soir, les affaires avaient l’air de plutôt bien marcher : nous étions en plein

ramadan, période à laquelle la nuit était synonyme de bombance.

J’hésitai à faire un saut à l’intérieur pour manger un peu de poulet frit. Mais

je l’aperçus alors, en train de traverser le parking dans ma direction, sombre

silhouette se découpant sur le halo de lumière de la mosquée. Il était plus âgé

que le premier messager (la vingtaine) et plus petit. Mais il avait également la

peau foncée et portait sur la tête son foulard à la mode de Ma’rib. Nous nous

échangeâmes le mot de passe, et je lui remis le sac de sport avec les briquettes

de bois et le reste.

Je lui passai aussi une clé USB contenant un document Word que j’avais

écrit à l’attention de l’imam. Je demandai son approbation quant à mon projet

de création d’une « Force de défense islamique » visant à protéger les

musulmans d’Occident des agressions islamophobes par un programme

d’entraînement au tir, arts martiaux et méthodes de survie. L’idée m’était venue

après l’attentat à la bombe et la fusillade qui s’ensuivit, perpétré un mois

auparavant par Anders Breivik, anti-musulman d’extrême droite. Si j’arrivais

à convaincre Awlaki de s’engager dans ce projet, je disposerais d’un prétexte

de plus pour continuer à communiquer avec lui. Je savais de plus que cette

organisation, si elle voyait le jour, attirerait à elle des islamistes de l’Europe

entière, ce qui me permettrait d’identifier de nouvelles cibles potentielles.

« C’est pour Samir Khan ? » demanda le messager.

Cette question me prit au dépourvu. Elle était d’une maladresse presque

criminelle.

Samir Khan, rédacteur en chef du magazine *Inspire* 1, était né en Arabie

saoudite, mais avait vécu essentiellement aux États-Unis. En 2009, il s’était

installé au Yémen, s’alignant sur Al-Qaïda, et prenant contact avec Awlaki.

Khan fit la connaissance d’Abdulmutallab, l’extrémiste nigérian responsable

de la tentative d’attentat au sous-vêtement piégé, et aida Awlaki dans la

préparation de la tentative d’attentats aux faux toners d’imprimante2.

« Non, mon frère. C’est une mission secrète », répondis-je à l’émissaire sur

le ton de la réprimande. L’air abattu, il disparut dans la nuit.

Trois jours plus tard, je reçus un e-mail crypté d’Awlaki :

« *As salaam alaikoum*… j’ai bien reçu le colis… à l’exception de la clé

USB ! L’un des frères chargés du transport s’est retrouvé dans une situation

délicate et a dû la détruire. Tout s’est bien fini, mais nous avons perdu la clé.

Les sandales sont parfaites. Les briquettes que j’avais demandées devaient

être composées de méthénamine. Celles que tu m’as fournies sont faites d’un

autre matériau. Si tu repars en voyage, vois si tu peux m’en trouver à base de

méthénamine », disait le message.

Ils comptaient donc bien se servir de ces briquettes pour confectionner des

explosifs.

Awlaki me demandait de lui soumettre toute information dont je disposai au

sujet de l’arrestation de Warsame. Et il avait une autre requête : « J’ai entendu

aux infos que, selon le *New York Times*, Al-Qaïda au Yémen était en train de

se procurer une grande quantité de graines de ricin dans le but d’attaquer les

États-Unis avec des bombes à la ricine. Trouve ce que tu peux là-dessus[1.] »

Je parvins à retrouver l'article du *New York Times*.

« Depuis plus d'un an, à en croire des rapports secrets des services de

renseignement, la branche yéménite d'Al-Qaïda s'efforce d'acquérir de

grandes quantités de graines de ricin, à partir desquelles est produite la ricine,

une toxine se présentant sous la forme de poudre blanche, dont une infime

partie suffit à tuer un individu si elle est inhalée ou entre en contact avec le

système sanguin de la victime. Des responsables des services de

renseignement prétendent détenir des preuves qu'Al-Qaïda serait sur le point

de transporter ces graines de ricin ainsi que divers agents de fabrication dans

une base secrète de la province de Shabwa, au cœur de l'une des zones

tribales yéménites sous contrôle des insurgés4. »

À la lecture de l'article, je ne pus réprimer un frisson. L'imam était de toute

évidence sur un nouveau projet et désirait savoir ce que le reste du monde en

savait. Pour la première fois, je me dis que peu importait la façon dont Awlaki

serait neutralisé. Il semblait à présent résolu à s’en prendre à l’Occident de

n’importe quelle manière, en ciblant principalement les populations civiles.

Le 17 août, je quittai le Yémen pour l’Europe. Chaque été, je passais

deux semaines avec mes enfants à camper, à faire des randonnées, du canoë et

à pêcher. Cette période était sacro-sainte : impossible de faire l’impasse

dessus, même si cela signifiait une interruption dans ma mission consistant

à traquer le terroriste le plus recherché d’Al-Qaïda. En outre, je devais me

préparer à un voyage prévu de longue date dans la jungle de Bornéo en

compagnie d’un ami britannique. Je pressentais que ma mission au Yémen

durerait encore plusieurs mois et je devais à tout prix recharger mes batteries.

Juste avant mon départ, j’envoyai un e-mail à Awlaki, l’informant que je

partais à l’étranger pour affaires. Je savais que, s’il se rendait sur le site

Internet de Storm Bushcraft, il y verrait des photographies de l’expédition

à Bornéo. Je lui dis que j’avais remis une clé USB contenant les coupures de

presse et sujets télévisés au sujet de la ricine à un contact de Sanaa, dont je lui

communiquai l’adresse et le numéro de téléphone.

De retour en Europe, j’exposai la situation à Jed et aux Danois, en donnant

à l’Américain le numéro de mon contact à Sanaa afin que la NSA mette ses

appels sous surveillance.

À la fin de la première semaine de septembre, je reçus un SMS de mon

homme à Sanaa5. « Le type m’a appelé, je suis en train de l’attendre au

CityStar. »

J’appelai aussitôt Klang afin qu’il relaie l’information aux Américains.

« Ils sont en train de prendre livraison : préparez-vous », lui dis-je en lui

précisant que le lieu de rendez-vous était un centre commercial de la capitale

yéménite. Moins d’une heure plus tard, mon contact m’envoya un nouveau SMS

pour me dire que la livraison s’était bien passée. Je supposais que les

Américains avaient couvert l’opération. Peut-être que, cette fois-ci, la clé USB

mènerait la CIA jusqu’à Anwar Al-Awlaki. Je croisais les doigts pour

qu’Aminah s’en sorte indemne.

La mission suivait son cours, comme prévu. Awlaki me faisait toujours

confiance, et à mon retour de Bornéo, je pourrais probablement me rendre en

zone tribale afin de le rencontrer. Le lendemain, je m’envolai pour la Malaisie.

Cette escapade tombait à pic. J’étais injoignable et je ne pouvais compter que

sur mon ingéniosité pour survivre.

Mais, quelques jours à peine après mon retour, la réalité s’imposa à moi de

la façon la plus brutale qui soit. Par un froid après-midi de septembre,

j’allumai la télévision et tombai sur un flash infos. Je demeurai pétrifié, les

yeux rivés à l’écran.

Plus tôt dans la journée (nous étions le 30 septembre), des drones de la CIA

avaient quitté une base située dans le désert du sud de l’Arabie saoudite et

avaient repéré un attroupement de pick-up au nord-ouest de la province

yéménite d’Al-Jawf. En entendant le vrombissement qu’ils avaient appris

à redouter, plusieurs hommes qui venaient de terminer leur petit-déjeuner se

précipitèrent dans leurs véhicules. L’un d’eux était Awlaki, qui s’était réfugié

dans cette région à cause de la recrudescence d’attaques de drones dans les

zones tribales du sud du Yémen.

Deux drones « Predator » pointèrent leur laser sur les pick-up afin de viser

les cibles, et les « Reapers », plus gros, prirent le relais. Les pilotes de

Reapers, qui dirigeaient leurs appareils respectifs à des milliers de kilomètres

de là, tirèrent une salve de missiles Hellfire. Awlaki et six autres membres

d’Al-Qaïda furent tués sur le coup, leurs véhicules réduits à l’état de carcasses

fumantes. L’une des victimes n’était autre que Samir Khan : la CIA ignorait

totalement qu’il était en compagnie d’Awlaki. Il n’avait que 24 ans6.

Mon téléphone vibra alors dans ma poche. Klang venait de m’envoyer un

SMS : « Tu as vu les infos ?

– J’arrive pas à y croire, répondis-je.

– Pourtant c’est vrai7. »

Les États-Unis avaient enfin liquidé l’homme qui à leurs yeux représentaient

un danger des plus pressant. Selon les conclusions *a posteriori* des autorités

américaines, Awlaki était devenu le responsable de l’ensemble des complots

terroristes d’AQPA visant l’Occident et travaillait justement à de nouveaux

attentats à l’encontre des intérêts américains et occidentaux lorsqu’il avait été

tué.

« La mort d’Awlaki représente un coup considérable porté à la branche la

plus active d’Al-Qaïda », déclara plus tard dans la journée le président

Obama8, à l’occasion d’un discours à Fort Myer, en Virginie. « Awlaki

dirigeait les opérations9 d’Al-Qaïda à l’étranger, dans la péninsule Arabique.

En tant que tel, il a planifié et organisé des opérations visant à assassiner des

Américains innocents… et à maintes reprises, il a appelé au meurtre

d’innocents, hommes, femmes et enfants, aux États-Unis et dans le reste du

monde, au profit d’intérêts criminels. »

22

Fin de parcours

avec Big Brother

Automne 2011

«J

1

e suis vraiment désolé , mais ce n’était pas nous. Ça s’est joué

à presque rien, mais ce n’était pas nous. »

Je fixai le SMS, noir sur vert. Il provenait également de Klang, plusieurs

heures après la confirmation de la mort d’Awlaki.

« Félicite et salue bien Jed2 et les Américains de ma part. C’était un

terroriste, il fallait l’empêcher de nuire », répondis-je.

Je me devais de faire bonne figure, même si les 5 millions de dollars

venaient de me passer sous le nez. J’en étais réduit en définitive à une simple

nomination pour le meilleur second rôle.

Pourtant, le fait que ni Jed ni aucun de mes autres contacts aux États-Unis

n’aient tenté de me joindre les jours suivants m’irrita au plus haut point. Qui

plus est, en dépit de tous mes efforts, je ne pouvais m’empêcher d’éprouver de

la tristesse et un atroce sentiment de culpabilité à l’idée qu’Anwar Al-Awlaki,

avec qui j’avais partagé tant de choses, avait été éliminé. Pour autant, je savais

pertinemment qu’il s’agissait d’un individu extrêmement dangereux et qu’il le

serait devenu plus encore si on ne l’avait pas neutralisé.

Je tâchais de me concentrer sur une brève excursion prévue avec mes

enfants, mais tout cela me hantait. Je tenais à savoir précisément ce qu’il

s’était passé.

Deux jours après la mort d’Awlaki, je consultai un exemplaire du *Sunday*

Telegraph 3, journal hebdomadaire du Royaume-Uni.

En « une » s’étalait le gros titre : « Comment l’Amérique a finalement

rattrapé Anwar Al-Awlaki ». Et juste en dessous, en manchette : « La capture

d’un messager subalterne a été l’élément-clé qui a rendu possible la mort du

chef d’Al-Qaïda ».

Cette phrase retint mon attention.

« Le *Sunday Telegraph* est aujourd’hui en mesure de révéler en détail

comment les États-Unis ont réussi à retrouver la trace du porte-parole en chef

d’Al-Qaïda. Nous avons en effet appris que le tournant majeur de la traque

a été l’arrestation d’un jeune messager de la garde rapprochée d’Awlaki par la

CIA. L’homme, qui aurait été interpellé il y a trois semaines par des agents

yéménites pour le compte de l’agence de renseignement américaine, leur

a volontairement soumis des détails de première importance quant à l’endroit

où se trouvait Awlaki, détails qui ont rendu possible l’attaque des drones ce

vendredi, alors que son convoi traversait la province reculé de Jawf, à plus de

cent cinquante kilomètres de la capitale, Sanaa. »

Je sentis une boule dans ma gorge. « *Arrestation d’un jeune messager… il*

y a trois semaines… »

Je relus le passage. La CIA m’avait-elle court-circuité ? Je me souvins

alors des paroles de Kevin, l’agent britannique, à Édimbourg : « Nous ne

voulons pas que vous vous fassiez baiser. »

Je vérifiai la date à laquelle mon contact à Sanaa m’avait envoyé un SMS

me confirmant qu’il avait bien remis la clé USB. Le message remontait bien

à trois semaines auparavant. Je l’appelai et lui demandai de me décrire les

faits en détail1. On l’avait appelé à 21 heures, et d’un commun accord, un lieu

de rendez-vous avait été fixé. Une demi-heure plus tard, il se garait devant le

centre commercial CityStar. Quelques minutes passèrent, et un vieux pick-up

Toyota recouvert de poussière arriva. Deux hommes vêtus à la mode tribale

étaient assis devant : un grand maigre au volant et un petit gros à côté de lui.

Tous deux mâchaient du qat.

Le conducteur était venu le voir. Toujours selon mon contact, il était jeune,

probablement moins de 20 ans, il avait la peau sombre et était vêtu d’un *thawb*

vert clair et d’un foulard ma’ribi.

Et manifestement, il était très pressé.

« Je peux avoir la clé USB que Murad t’a demandé de me donner ? »

demanda-t-il après un salut sommaire. Mon contact la lui tendit.

« Merci, dit le conducteur. Nous avons une longue route devant nous, nous

devons partir tout de suite. »

La description de l’homme correspondait à celle du messager qui m’avait

remis le premier message sur clé USB, dans le restaurant Al-Shaibani de

Sanaa. Ainsi qu’au portrait esquissé par l’article du *Sunday Telegraph*.

Je doutais fortement qu’il ait été capable d’amener directement la CIA

à Awlaki, mais il était plus que probable qu’il les ait conduits au messager

chargé de prendre le relais.

Peut-être n’était-ce là que de simples coïncidences : j’avais besoin d’un

avis extérieur.

« Rends-moi service, jette un œil à l’article du *Sunday Telegraph* et dis-

moi ce que tu en penses », demandai-je à Klang au téléphone. Je venais de

déposer mes enfants à Karima, je roulais sous une pluie battante, et mon

humeur s’obscurcissait. Je pouvais supporter beaucoup de choses, mais pas

d’être dupé par des gens pour lesquels j’avais risqué ma vie.

Klang me rappela peu après.

« Je ne vois vraiment pas pourquoi ça ne viendrait pas de nous. Ça m’a tout

l’air d’être notre boulot », me dit-il.

Je raccrochai. Les essuie-glaces tâchaient tant bien que mal de tenir le

rythme sous le déluge. J’étais en proie à une infinité d’émotions

contradictoires. J’éprouvais une satisfaction sinistre à l’idée que j’avais

participé à une opération couronnée de succès. Mais cette satisfaction

s’effaçait devant le remords (envers Aminah et la famille d’Awlaki) et la

colère que j’éprouvais à l’encontre des Américains qui m’avaient mis sur la

touche, sans la moindre reconnaissance de mon rôle.

« Je suis désolé, il fallait que je le fasse », dis-je à voix haute à plusieurs

reprises, d’une voix brisée par l’émotion. J’avais rencontré les enfants

d’Awlaki et, à présent, je portais la responsabilité de la mort de leur père.

J’eus soudain le sentiment ignoble que, dans cette lutte à mort, l’imam avait été

le seul combattant véritablement honorable. Il aurait donné sa vie pour moi,

alors que mes agents de liaison n’auraient pas éprouvé la moindre peine si

j’étais mort au service de leurs gouvernements respectifs.

Le lendemain, Klang et moi eûmes un nouvel échange téléphonique. « On a

encore essayé d’obtenir des informations auprès des Américains à ce sujet,

mais on n’a toujours pas eu de réponse de leur part », me dit-il.

La colère consuma alors toute ma tristesse. « Qu’ils aillent se faire foutre.

Je ne veux plus jamais bosser avec eux. Et puis tiens, pendant qu’on y est,

allez tous vous faire foutre. Si ce n’est pas mon type qui les a conduits jusqu’à

Anwar, pourquoi la presse en a-t-elle parlé ? » criai-je dans mon téléphone.

Le lendemain, je dînais dans un restaurant TGI Friday’s, en plein Midlands,

lorsque deux hommes prirent place à la table voisine. Je leur trouvai d’emblée

quelque chose de louche. En les entendant parler, je déduisis que l’un était

britannique, l’autre américain. Le Britannique ne cessait de se retourner. Il ne

regardait pas directement dans ma direction, c’eût été trop évident, mais dans

celle d’un couple qui dînait en face de nous.

« Qu’est-ce que vous regardez ? explosai-je. Vous êtes américain, vous, pas

vrai ? lançai-je en me tournant vers l’autre homme. Vous êtes de la CIA, c’est

ça ? Je vais tout balancer à votre sujet, les gars. Je vais aller voir les médias

pour leur raconter ce qu’a fait votre gouvernement. J’étais derrière toute

l’opération, et votre gouvernement m’a baisé en beauté. »

Ce n’était pas ma tirade la plus éloquente, mais elle était pleine de fureur et

elle eut l’effet escompté. Les masques tombèrent.

« Si vous dites quoi que ce soit, vous allez au-devant de graves dangers »,

me dit l’Américain.

Ils se levèrent et quittèrent le restaurant. La famille assise non loin donnait

l’impression d’avoir vu un extraterrestre.

Le lendemain, Klang m’appela. « Qu’est-ce que tu leur as dit, au

restaurant ? demanda-t-il.

– Comment est-ce que tu es au courant ?

– L’incident a été signalé au commissariat du coin », répondit Klang.

Conneries, pensai-je.

« Écoute, les Britanniques et les Américains ne veulent plus rien à voir

avec toi », déclara Klang.

C’était réciproque.

Mais les Danois tenaient à orchestrer une réconciliation, principalement

parce que j’avais menacé de faire éclater la vérité. Ils m’implorèrent de les

rejoindre au Danemark pour une petite entrevue, histoire de vider l’abcès.

À contrecœur, je finis par accepter.

Debout dans le hall de l’hôtel Marienlyst d’Elseneur, j’étais mal à l’aise.

C’était ici que nous avions préparé des missions de première importance, en

équipe. Nous étions le 7 octobre 2011 – une semaine après le meurtre

d’Awlaki.

Mes agents de liaison du PET avaient organisé cette réunion conjointement

avec les Américains et m’avaient dit que je ferais la connaissance d’un agent

du nom de Michael. Ils me dirent plus tard que Jed avait quitté Copenhague du

jour au lendemain : j’en doutais fortement. La réunion aurait lieu dans l’une

des villas du complexe hôtelier. Il fallait croire qu’ils tenaient à tout prix

à éviter une scène en public.

Deux voitures aux vitres teintées arrivèrent devant l’hôtel. Klang et un

homme musclé, à la taille imposante et aux cheveux bruns se dirigèrent vers

les villas, tandis que Jesper et Marianne, une agente d’une trentaine d’années

qui assistait à l’occasion à des débriefings, attendirent devant leur voiture.

Jesper me fit signe de les rejoindre sur le parking.

Qu’ils aillent tous se faire mettre, me dis-je. Sans que les Danois s’en

aperçoivent, je me saisis discrètement de mon iPhone, le mis en mode vidéo et

lançai l’enregistrement. Puis je sortis en tâchant de paraître aussi menaçant que

possible. Je n’eus pas vraiment à me forcer.

Ma décision d’enregistrer la rencontre avait été spontanée. Quitte à se faire

rouler dans la farine par les services secrets occidentaux, autant être en mesure

de prouver que j’avais raison. Au tout début de la vidéo, on peut brièvement

apercevoir le bleu des divans et le sol de marbre brillant du hall de l’hôtel.

Alors que je glisse mon téléphone dans ma poche, tout devient noir, mais on

peut clairement entendre nos voix.

Nous prîmes la direction des villas. Des mouettes piaillaient au-dessus de

nos têtes. Il y avait peu de monde dehors : les jolies chaises longues bleue et

blanche qui jalonnaient le bord de plage durant la saison estivale avaient été

rangées en attendant l’année prochaine.

J’observai le paysage. Un ferry fendait les flots agités en direction de la

Baltique.

« Il faut que tu lui parles. Ce n’est pas bon, de ne pas parler, me dit Jesper.

– Je n’ai rien à lui dire, répondis-je. Ce qui s’est passé, ça saute aux yeux.

Ils ont arrêté un jeune type qui est allé voir mon contact pour que celui-ci lui

remette cette clé USB. C’est clair comme de l’eau de roche. Ils se sont grillés

eux-mêmes.

– Oui, c’est vrai, mais il faut qu’il s’explique, insista Jesper.

– C’est vrai, renchérit Marianne. Il faut bien leur laisser une chance de

s’expliquer. »

Ce n’était pas la première fois que je trouvais qu’elle avait les airs et les

manières d’une experte-comptable.

J’évoquai nos succès, en Somalie, au Kenya, au Yémen et ici même, au

Danemark. J’avais passé cinq ans sur la ligne de front, et à présent, la CIA me

désavouait.

Nous arrivâmes à la villa, et Klang nous ouvrit en plaisantant sur le temps.

Il semblait plein d’appréhension, comme s’il s’apprêtait à assister à ce que les

psychiatres appellent un épisode psychotique.

« On n’a rien à se dire, répétai-je.

– Nous aussi, nous voulons des réponses », dit Klang.

J’avais rarement vu le play-boy du PET aussi sérieux : c’était comme si le

sort de la longue et solide relation de travail entre la CIA et le PET dépendait

de la demi-heure qui allait suivre.

Michael était une caricature d’Américain : mâchoire carrée, épaules

carrées, un vrai GI Joe. Je ne lui adressai qu’un bref mouvement de la tête et

repris ma conversation avec Klang en danois.

Klang repassa aussitôt à l’anglais, bien conscient que mon intention était de

vexer le représentant de la CIA, et proposa de commander du café.

Je posai les yeux sur Michael.

« Vous n’arriverez pas à me convaincre, dis-je.

– Vous convaincre ? Je ne pense pas que ce soit le but de ma présence ici.

Je suis venu simplement pour vous parler », répliqua-t-il[2].

Il s’exprimait lentement, d’un ton réfléchi, avec un accent qui devait venir

de quelque part entre New York et Boston.

Nous passâmes au salon, à l’étage, et nous assîmes face à face devant une

table en verre.

Je décidai de jouer l’apaisement.

« Je tiens à vous féliciter… Peu importe ce qui est arrivé, l’essentiel, c’est

que ces sales types aient été éliminés, dis-je.

– Tout à fait, tout à fait, s’empressa de répliquer Michael. Pour moi aussi,

c’est l’essentiel. Je ne suis pas venu ici pour que nous nous disputions. Je suis

venu parce que je vous respecte, tout simplement. Je sais que vous êtes en

colère, mais j’ignore pourquoi », dit-il en me regardant intensément.

Il singeait très bien la perplexité.

« Pour deux raisons, répondis-je. Tout d’abord, parce que je respecte cet

homme qui est mort, vous comprenez. Nous devons le respecter en tant

qu’ennemi. » J’insistai pourtant sur le fait qu’il fallait l’éliminer.

« Tout à fait, enchaîna Michael. Il fallait l’éliminer.

– Et ça ne me pose aucun problème. Parce que, si on ne l’avait pas éliminé,

beaucoup d’innocents auraient été éliminés.

– Soit. »

Michael faisait tout pour m’apaiser. Chacun de ses mots se voulait aussi

relaxant qu’une infusion à la camomille.

« C’était mon ami, un très bon ami. C’était mon mentor. C’était mon cheikh.

C’était un ami, mais à cause du mal qu’il y avait en lui, j’ai dû faire ce que j’ai

fait… j’avais le sentiment qu’il était nécessaire d’éliminer, de détruire cette

menace, dis-je.

– Absolument, et je vais vous dire une chose. Ce genre de chose arrive,

forcément, ça arrive », intervint Michael, en ponctuant chaque syllabe de la

deuxième phrase d’un geste lents de ses mains ouvertes.

Je remarquai que ses mains étaient puissantes. Peut-être un ancien boxeur,

songeai-je. Klang me dit par la suite qu’il s’agissait d’un ex-SEAL.

Il eut ensuite recours à la flatterie.

« Tout ça, ça a été un travail d’équipe, un travail d’équipe avec mon

organisation, que ce soit moi, qui suis ici avec vous, que ce soit Jed…

On avait une équipe, on avait un projet qui roulait – et dans lequel votre rôle

était essentiel. »

Le même mouvement des mains accompagna les trois dernières syllabes.

« Et c’est pour ça que beaucoup de gens dans mon gouvernement – et quand

je dis beaucoup de gens j’entends quelques gens très importants qui…

– Ouais, on connaît Alex, on connaît George, et vous connaissez tous les

autres, l’interrompis-je, me souvenant de mes brèves interactions avec le haut

responsable des renseignements basé à Washington et le directeur du bureau de

la CIA à Copenhague.

– Oui, mais ce n’est pas d’Alex et George que je parle, vous comprenez.

Je veux parler de…

– D’Obama ?

– Le président des États-Unis, OK ? Il vous connaît. Le président des États-

Unis ne sait pas qui je suis, OK ? Mais il a connaissance de votre travail.

Les gens qui comptent savent ce que vous avez fait pour nous. Et nous vous en

sommes reconnaissants, dit Michael, en insistant un peu trop à mon goût.

– Moi aussi », répliquai-je.

Michael était lancé. Peut-être croyait-il qu'il était en train de marquer des

points.

« Je comprends que vous ayez l'impression, et on va y revenir, la sensation

de vous être fait baiser, et j'ignore pourquoi vous avez cette impression. Vous

avez sûrement vos raisons et je suis prêt à les entendre, OK ? Mais je tiens

à vous dire que, si on avait décidé de vous baiser, je ne serais pas assis ici,

à discuter avec vous. Je n'aurais aucune raison d'être ici. »

Il avait la manie de conclure chacune de ses observations par un « OK »,

comme pour me demander de valider chacune des étapes de son raisonnement.

« Vous n’avez pas très bonne réputation, répondis-je en me référant à la CIA

en tant qu’institution, et non à lui personnellement.

– C’est vrai. Et c’est malheureux, parce que notre boulot, c’est de protéger

des gens tels que vous, OK ? On raconte tout un tas de trucs négatifs et on

laisse passer, parce que ce n’est pas dans notre intérêt de répondre. Les gens

lisent ce qu’ils veulent, pensent ce qu’ils veulent, impossible de les

convaincre du contraire. »

Selon lui, personne ne pouvait comprendre ce que ça représentait, de

demander à quelqu’un comme moi de « risquer ses couilles 24/7 », en mettant

sa famille en péril.

« C’est très stressant », répondis-je. Surtout, pensai-je, lorsque vos chefs

décidaient que votre rôle n’était plus essentiel.

Michael choisit ce moment pour entrer dans le vif du sujet. Il baissa la voix

pour murmurer.

« Écoutez, Awlaki était un sale type, à bien des égards. Vous le savez

encore mieux que moi.

– Je vous l’avais dit, avant même que vous, les Américains, ne vous

intéressiez à lui. Je vous avais dit, attention, ce type risque de devenir très

dangereux.

– Exactement, poursuivit Michael. Et donc, vous, on avait un projet qui

roulait, mais ce n’était pas le seul, OK ? Il y avait plusieurs projets en cours

à la fois.

– C’est entendu, répliquai-je.

– On était vraiment, vraiment tout près, dit-il. On était à deux doigts – et

quand je dis “on” – je veux parler de – vous voyez – moi, c’est la réussite qui

m’intéresse. »

Il observa une pause avant de présenter une analogie à laquelle, de toute

évidence, il avait mûrement réfléchi.

« C’est comme de se retrouver sur le terrain pour la Coupe du monde, on

s’approche des cages, on est en position de marquer, l’autre type aurait pu

nous faire la passe mais il ne l’a pas fait, il tente sa chance et il marque.

Et c’est tout. Voilà ce qu’il s’est passé. »

C’était en quelque sorte des excuses, mais pas de celles que j’étais prêt

à accepter.

« Qui était le jeune type que vous avez arrêté à Sanaa ? Un gamin entre

15 et 17 ans ?

– Je n’ai pas été informé de l’arrestation d’un jeune homme. »

Je lui expliquai qu’un messager d’Al-Qaïda avait été chargé de livrer une

clé USB trois semaines avant l’assassinat d’Awlaki.

« Comment savez-vous qu’il a été arrêté ? demanda Michael.

– C’est quand même une sacrée coïncidence, non ? » demandai-je à mon

tour.

De toute évidence, Michael sentait que cette discussion aboutirait à une

impasse.

« Ou bien vous nous croyez, ou bien vous ne nous croyez pas.

Apparemment, vous ne nous croyez pas.

– Pas du tout. »

Michael insista, m’expliquant qu’on l’avait briefé sur l’ensemble des plans

visant à éliminer Awlaki.

« Alors vous ne pensez pas que, si un messager en lien avec votre contact

s’était fait arrêter, je serais au courant ? » demanda-t-il.

En réécoutant l’enregistrement par la suite, je fus frappé de constater que

Michael était prêt à tout pour m’apaiser, sauf à concéder que mon travail avait

permis à la CIA de retrouver Awlaki.

C’était à présent à mon tour de présenter mes arguments. Non sans un

certain plaisir, je lui rappelai que toutes les tentatives américaines pour

traquer et éliminer Anwar Al-Awlaki s’étaient longtemps soldées par des

échecs. Soit, ils étaient passés à plusieurs reprises tout près de la victoire,

parfois même malgré eux. Mais c’était à la suite de mes efforts, ma reprise de

contact avec lui, la livraison d’équipement et les échanges de messages par

émissaires interposés qu’il avait enfin été éliminé.

Je dressai alors la liste des autres succès dont Michael avait dû entendre

parler. C’était moi qui avais aidé Ahmed Warsame à nouer des liens avec Al-

Shabaab et Awlaki. C’était moi qui l’avais aidé à se rendre au Yémen.

Et c’était justement de retour d’un de ses voyages qu’il avait été interpellé.

Et puis il y avait également Saleh Ali Nabhan, qui dès 2009 était devenu

l’un des agents les plus dangereux d’Al-Qaïda. Il m’avait même invité à venir

le voir en Somalie. Et c’était le BlackBerry et l’ordinateur portable que Jed

m’avait remis qui avaient permis de le suivre à la trace.

« Et boom ! Il s’est fait éliminer en utilisant notre matos. Alors, pourquoi

est-ce que vous refusez de me dire “merci”, tout simplement ? »

Michael me laissait parler. Peut-être croyait-il que le fait de tout déballer

entre quatre murs me soulagerait.

« Je ne demande que la gratitude de votre gouvernement, je veux juste qu'on

reconnaisse mon travail. Je laisse les honneurs à Obama, aucun problème.

Toutes les informations que je vous ai données, dis-je en frappant du poing sur

la table, ont toujours été honnêtes. Il n'y a jamais eu le moindre mensonge.

– Je ne vous ai jamais accusé de mentir, rétorqua Michael.

– J'ai même trouvé une épouse pour Anwar. Est-ce que l'un de vos agents

a jamais réussi à lui en trouver une ? »

Je finis par comprendre que la mission de Michael revenait à observer un

volcan en éruption jusqu'à ce qu'il se soit vidé de sa dernière goutte de lave.

L'agent américain ne reconnaîtrait jamais explicitement le rôle essentiel que

j'avais joué dans la traque d'Awlaki. La messe était dite : il s'agissait d'une

victoire sur le terrorisme 100 % américaine.

Je me levai de table et criai dans l’escalier à l’attention de Klang et

Jesper : « C’est bon, il va rester assis là à mentir, rien d’autre4. »

La tentative de rabibochage à la danoise se soldait par un échec

retentissant. Michael se leva à son tour et, sans m’adresser un regard, ni même

un mot, descendit et quitta la villa. Je ne le reverrais plus jamais.

Quant à moi, je me plantai face à Klang et Jesper.

« Vous savez quoi ? J’ai enregistré toute la conversation.

– Tu ne peux pas faire ça », dit Klang, et à en juger par sa mine, on aurait

dit qu’il allait vomir.

Si l’enregistrement était rendu public, ses supérieurs risquaient d’apprécier

moyennement le fait qu’il ait oublié de me fouiller.

« Et pourtant je l’ai fait. Et je raccroche », répondis-je.

Plus tard, je compris que le refus de la CIA de reconnaître mon rôle tenait

certainement au fait que cela aurait prouvé la complicité des services de

renseignement danois dans un assassinat, ce qu’interdisaient formellement les

lois de notre pays.

Les services de renseignement avaient décidé de se serrer les coudes.

23

De retour sur le ring

Fin 2011

Les semaines qui suivirent la mort d’Awlaki furent sinistres. Je ne parvenais

pas à me défaire de la culpabilité que j’éprouvais. Je ne cessais de m’imaginer

la douleur de son père déjà âgé, qui de toutes ses forces avait tenté de le

protéger, la douleur de ses femmes et de ses enfants, et en particulier de celle

que j’avais envoyée au Yémen afin qu’il l’épouse.

Ma tristesse s’aggrava encore lorsque je reçus un e-mail crypté d’Aminah.

« Je t’écris ce message avec beaucoup de douleur et de tristesse dans le

cœur, mais également de la joie à cause du martyre de mon époux.

Alhamdulillah, il est à présent au *Jannah* [paradis] et n’éprouve que bonheur

et joie.

« Je voulais te contacter au cas où je reviendrais en Europe, mais j’ai

quatre mois pour prendre ma décision. La première possibilité est de devenir

chahîd… Qu’Allah nous donne à tous *sabr* [patience] et force pour traverser

ces très durs moments de notre vie.

« Je demande à Allah de te bénir pour nous avoir mis en relation, mon

époux et moi. Notre mariage a été une bénédiction d’Allah, et je suis si fière

d’être son épouse. »

Je l’imaginais, seule et désespérée. Mais je me surpris à relire son e-mail.

« La première possibilité est de devenir *chahîd*. »

C *hahîd* : martyre du djihad. Afin de venger la mort de son mari, la jeune

femme naïve que j’avais quittée à une terrasse de Vienne était prête à se faire

exploser pour la cause.

Dans mes rêves, Awlaki venait à moi et me réprimandait pour ce que

j’avais fait.

Le jour, je ne trouvais guère plus de repos. Je ne décolérais pas à cause de

l’attitude des Américains. Ils avaient tout bonnement disparu de ma vie.

Je n’étais à leurs yeux qu’une denrée périssable, un mercenaire de seconde

zone. Je m’imaginais les bruits de couloir à Langley. Je voulais leur prouver

qu’ils se trompaient, que je n’étais pas qu’un simple pion. Je voulais qu’ils me

remarquent et me respectent à nouveau.

Je tenais également à me retirer de l’espionnage la tête haute. Je fulminais

intérieurement. Mon attitude tantôt inquiétait tantôt irritait Fadia. Je ne pouvais

l’en blâmer : j’étais sujet à de brusques sautes d’humeur, je me fâchais pour un

rien et, en dépit de tout, je ne parvenais toujours pas à me résoudre à lui

révéler les raisons de mon comportement.

Par un après-midi brumeux de novembre, j’eus une idée pour renouer avec

le PET et leur prouver qu’eux et moi pouvions encore nous asseoir à la même

table. J’avais beau ne pas avoir empoché la récompense promise pour Awlaki,

je continuais de recevoir la paye du PET, et je n’ai jamais été du genre

à accepter de l’argent sans contrepartie. Il était temps de me remettre au

travail.

Mon séjour au Yémen m’avait permis d’entrer en relation avec un réseau

bien plus large que la garde rapprochée d’Awlaki. Mes contacts s’étaient

multipliés, proportionnellement à l’importance qu’avait prise Al-Qaïda dans

la péninsule Arabique, à présent tentacule le plus dangereux et le plus actif du

réseau terroriste. Awlaki avait été une figure de proue, mais il existait un

personnage dont le pouvoir et le champ d’action étaient plus

considérables encore : Nasser Al-Wuhayshi.

Confident d’Oussama Ben Laden qui avait rempli les fonctions

d’administrateur en chef dans son quartier général proche de Kandahar avant

le 11-Septembre, Nasser Al-Wuhayshi s’était réfugié en Iran après que les

États-Unis eurent lancé leur opération « Liberté immuable » en octobre 2001.

Les Iraniens l’avaient arrêté et extradé vers le Yémen, mais son évasion de

prison en 2006 avait galvanisé les djihadistes dans son pays natal. Al-Qaïda

au Yémen était devenu1 Al-Qaïda dans la péninsule Arabique et Wuhayshi était

devenu l’émir du groupe. En août 2010, Ben Laden avait envoyé un message

d’Abbottabad, saluant Wuhayshi pour ses aptitudes de chef, « éclairé et

efficace », à la tête d’AQPA2.

Dès fin 2011, Wuhayshi, que ses combattants appelaient Abou Bassir, avait

fait d’AQPA un groupe très puissant. L’organisation avait profité de

l’impopularité du président Saleh pour recruter des milliers de combattants

parmi les tribus sympathisantes. En avril, AQPA engendra un nouveau groupe,

Ansar Al-Sharia (« partisans de la charia »), afin d’élargir encore la base de

ses adeptes3.

Les combattants d’Ansar Al-Sharia avaient tiré parti du trouble politique

qui régnait pour prendre le contrôle d’une partie des provinces d’Abyan,

Ma’rib et Shabwa, y compris le modeste village de Zinjibar, sur la côte sud,

à une soixantaine de kilomètres au nord d’Aden en remontant la route côtière.

La même route que j’avais empruntée, cette nuit de septembre, pour retrouver

Awlaki.

Un mini-État d’Al-Qaïda était en train de voir le jour, avec pour berceau le

village de Jaar, à seize kilomètres à l’intérieur des terres de Zinjibar, et pour

chef incontesté, nul autre que Wuhayshi. Cela ne fit qu’asseoir un peu plus sa

réputation au sein du mouvement djihadiste. On commençait à considérer

Wuhayshi comme un successeur potentiel de Ben Laden, et Ayman Al-

Zaouahiri comme le chef suprême d’Al-Qaïda, au niveau mondial.

J’appelai Klang à Copenhague : je voulais qu’on se voie. Cette fois, je

n’eus pas droit à un billet d’avion : je dus parcourir une bonne partie de

l’Angleterre pour prendre un ferry à Harwich.

Confronté à Klang et Jesper, je fis acte de contrition. Je savais qu’ils

représentaient ma dernière chance de me retirer sur une médaille d’or.

Néanmoins, j’étais assez confiant : je savais ce que je faisais, et il n’existait

aucun autre agent, ou que ce soit, capable d’approcher Wuhayshi.

« Je pense pouvoir lui mettre la main dessus en l’espace d’un an », leur dis-

je. Klang parut sceptique, presque mal à l’aise, comme un barman à qui

l’alcoolique du quartier demande un tout dernier verre.

Klang dit se réjouir de ce projet consistant à renouer avec mes contacts

yéménites, si c’était vraiment ce que je souhaitais, mais il était loin de

déborder d’enthousiasme. Comme toujours, le PET reverrait ma paye à la

hausse (j’avais le droit à une prime lorsque j’opérais à l’étranger), pour

atteindre l’équivalent de 7 500 dollars par mois. Mais je sentais bien que je

les gênais : pour eux, je n’étais plus comme jadis l’assurance de dîner à la

même table que Big Brother.

Mon obstination prit le relais : je leur montrerais ce que je valais. Mais,

dans les faits, j’étais à présent free-lance, libre de choisir moi-même la

marche à suivre et privé de mon contact le plus précieux, Anwar Al-Awlaki.

Le 3 décembre, j’étais de retour à Sanaa et je me sentis d’emblée plus

vulnérable que jamais. Non seulement je ne disposais plus de la protection de

mes agents de liaison, mais je dépendais à présent entièrement d’Abdul pour

tâter le terrain à ma place. Et, après ce que j’avais appris à Málaga, je ne

savais plus trop dans quel camp il était. Cela ne faisait qu’ajouter un risque

à l’opération.

Quand je le rencontrai, je ne décelai aucun signe d’anxiété ou de

dissimulation chez lui. S’il travaillait pour la CIA, force était de constater

qu’il excellait dans l’art d’affecter le naturel. Il me suggéra de parler

à Mujeeb, qui avait livré ma première clé USB destinée à Awlaki au chef

religieux d’Al-Qaïda, Adil Al-Abab, l’été précédent, dans les zones tribales.

Selon Abdul, Mujeeb rencontrait fréquemment Wuhayshi.

Nous nous retrouvâmes tous les trois sur le toit de la maison où je résidais

à Sanaa.

Mujeeb était petit et rondelet, et portait une longue barbe. Il avait toujours

un foulard autour de la tête, mais pas à la mode tribale. À en juger par la

voiture qu’il conduisait (une Mercedes plus ou moins récente), il était clair

qu’il n’avait rien du salafiste de base. Très fier de son réseau personnel,

c’était un vrai frimeur. Il se vantait de jouer le rôle de médiateur entre les

salafistes de Dammaj (où j’avais étudié plus de dix ans auparavant) et Al-

Qaïda[1].

Mujeeb me conta qu’il avait récemment remis une lettre des Saoudiens

à Wuhayshi, dans laquelle ils lui proposaient un marché : ils pardonneraient

à Wuhayshi et son groupe, et leur fourniraient armes et argent, à condition

qu’ils cessent de s’en prendre à eux et aux Américains, pour se concentrer sur

leur lutte contre les rebelles chiites du nord du Yémen. Cette offre me

paraissait peu vraisemblable, notamment en ce qu’elle constituait une violation

de la souveraineté yéménite, mais avec Mujeeb, on ne pouvait jamais savoir

où était la vérité.

Changeant de sujet, je passai à la raison de ma présence au Yémen. J’avais

préparé ma présentation, et il était temps d’éprouver l’efficacité de mes

arguments.

« Certains frères en Suède sont prêts à venger la mort du cheikh Anwar.

Ils sont également prêts à jurer fidélité à AQPA, et c’est à ce sujet que

j’aimerais contacter Abou Bassir [Wuhayshi] », leur dis-je. Je nourrissais

l’espoir d’établir avec lui une communication *via* messagers, comme je l’avais

fait avec Awlaki. Cela me permettrait de m’imposer à nouveau comme le

principal référent du groupe en Europe, en tant que fournisseur d’équipement et

de nouvelles recrues.

Ce que je leur avais dit était vrai. Peu avant de me rendre au Yémen,

j’avais rencontré un groupe basé à Malmö qui cherchait à s’engager dans le

djihad à l’étranger. Là encore, cette rencontre n’aurait été possible sans la

longue liste de militants avec qui j’avais fait connaissance au cours de ces

dix années d’implication dans les réseaux djihadistes. Le renseignement danois

m’avait demandé de joindre Abou Arab, le Danois d’origine palestinienne qui

m’avait « adopté » à l’occasion de mon séjour au Liban, en 2007.

Abou Arab (de son vrai nom Ali Al-Hajdib) avait passé quelque temps

dans une prison libanaise à cause de son implication dans le groupe extrémiste

Fatah Al-Islam et y avait été torturé. Le gouvernement danois avait fait son

devoir et avait envoyé une diplomate s’enquérir de son état en prison. Au lieu

de la remercier, Abou Arab lui avait dit qu’il la tuerait une fois libéré.

Malgré ses antécédents, on l’autorisa à s’installer au Danemark. Lorsque je

lui dis que je prévoyais de retourner au Yémen, il me supplia de

l’accompagner à Malmö, où vivait l’un de ses frères, un autre membre de la

dynastie djihadiste Hajdib. J’avais déjà fait connaissance d’un autre de ses

frères, Saddam, peu avant qu’il se fasse exploser en réponse aux forces de

sécurité libanaise qui s’apprêtaient à entrer chez lui. Un autre frère croupissait

encore en prison pour une tentative d’attentats à la bombe dans des trains en

Allemagne. Leur mère avait enfanté en tout onze fils et, à ma connaissance,

aucune fille.

Deux des plus jeunes membres de la famille avaient particulièrement envie

de se rendre au Yémen. L’un d’eux était le neveu d’Abou Arab, un étudiant en

informatique de 19 ans, grand, mince, à la peau claire et à la barbe courte et

peu fournie. Il s’habillait à l’occidentale afin de se fondre dans la foule et

éviter d’attirer l’attention des autorités. Le second n’était autre que son cousin,

qui habitait Göteborg.

Les Hajdib craignant que leur résidence soit truffée de micros espions, nous

prîmes prétexte d’une balade dans l’un des jardins publics de Malmö pour

nous entretenir. Lorsque je leur dis que je retournai au Yémen afin de rétablir

le contact avec AQPA, suite à la mort d’Awlaki, le jeune étudiant en

informatique ne put cacher son enthousiasme.

« Si tu parviens à renouer, nous aimerions aller au Yémen pour faire *bayat*

[faire serment d’allégeance à Wuhayshi]. Je pourrais proposer ma contribution

au magazine *Inspire* », dit-il.

Je ne mis pas longtemps à considérer les Hajdib comme mes nouveaux

« Warsame », un vecteur par lequel je pourrais en apprendre plus sur AQPA, et

me représenter plus clairement les intentions et alliances du groupe terroriste.

Je soumis cette idée à Klang.

« Ces types sont très dangereux, de vraies bombes à retardement. Il serait

peut-être intéressant de les envoyer au Yémen afin de nouer de nouveaux liens

avec le groupe », lui dis-je.

Klang vit mon projet d’un très bon œil. « Tu ne les contactes que par e-

mail, sans te mettre en danger. »

Mais nous savions qu’il me fallait avant tout établir le contact avec

Wuhayshi, opération qui, du point de vue du PET, avait peu de chances de se

solder par un succès.

Je parlai donc des Hajdib à Mujeeb. Cela peut paraître absurde et

terriblement paradoxal, mais dans le cadre de mon travail d’agent double, je

m’efforçais de dire la vérité autant que possible. C’était la seule façon de

préserver la cohérence de ma couverture. Il est facile de mentir : se souvenir

de ses mensonges, là est la plus grande des difficultés. De plus, si AQPA

acceptait de se lier aux extrémistes suédois, il fallait nécessairement que ces

derniers corroborent ma version de l’histoire.

Je dis en outre à Mujeeb que, moi aussi, je désirais venger la mort

d’Awlaki : il me promit de me mettre en relation avec Wuhayshi. Je lui tendis

une lettre que j’avais rédigée sur mon ordinateur portable à l’attention du chef

d’AQPA. J’y avais inclus d’appétissants passages afin de susciter l’intérêt de

Wuhayshi.

« Mes yeux s’emplissent de larmes lorsque je pense à la disparition de mon

ami, mon frère et mon professeur, *chahîd* cheikh Anwar Al-Awlaki, qu’Allah

l’accepte en tant que saint homme… Amin. Sa mort doit être vengée par le

sang et la peur des *kouffar*, *inch’Allah*…

« Frère Anwar m’avait demandé de trouver des frères en Europe disposés

à venir s’entraîner ici, pour retourner ensuite dans leur pays afin d’œuvrer

à notre *dîn*. J’en ai trouvé, et ils sont prêts, *inch’Allah*. »

Il me restait une autre carte à jouer. Mon ami kenyan Ikrimah, membre d’Al-

Shabaab, souhaitait également établir contact avec Wuhayshi, à présent

qu’Awlaki n’était plus. Si je parvenais à les mettre en relation, on pourrait

clairement déterminer les liens unissant les différentes branches d’Al-Qaïda,

ce que l’ensemble des agences de renseignement occidentales avait toujours eu

les plus grandes difficultés à faire.

« En Somalie, frère Ikrimah a également trouvé quelques frères jouissant de

la citoyenneté américaine ou européenne, eux aussi sont fiables et sont prêts

à œuvrer dans leur pays après avoir été entraînés comme il se doit, écrivais-

je. Ce frère a un message de votre propre professeur en Afghanistan, qui vous

est spécialement adressé[2]. »

Je lui prouvais aussi que j'étais particulièrement au fait des mesures de

sécurité à observer dans ce type d'échanges.

« Je ne peux vous soumettre dans ce message ni mon nom, ni une

description physique ni ma nationalité : cela serait bien trop dangereux… Les

échanges à venir devront se faire par le biais d'un messager personnel, Adil

[Al-Abab] peut prendre livraison de mes messages et vous les transmettre, et

vous pourrez procéder pareillement de votre côté. Je refuse toute prise de

contact par e-mails, téléphones portables, SMS, téléphones fixes, etc. »

Quelques jours plus tard, je retrouvai Mujeeb. Il m'informa qu'il revenait

d'une réunion de responsables d'Al-Qaïda dans les zones tribales et qu'il leur

avait donné ma lettre.

« Il se pourrait même que je puisse organiser une rencontre entre Abou

Bassir et toi, si tu le souhaites, dit-il. Peut-être pour le nouvel an.

– Mais certainement, bien sûr », m’empressai-je de répondre, non sans

appréhension.

Cette rencontre représenterait la plus dangereuse de toutes mes missions.

Et, étant donné les affrontements violents qui opposaient les forces

gouvernementales et Al-Qaïda dans les zones tribales, il était peu

vraisemblable que ce face-à-face ait lieu un jour. Alors même qu’AQPA luttait

contre l’armée yéménite dans le Sud, l’organisation ne cessait de projeter de

nouveaux attentats contre les États-Unis.

Mujeeb promit de me donner seize gigabytes de rushes d’AQPA, à faire

circuler dans les rangs des djihadistes occidentaux. Ils avaient été dans

l’incapacité de publier un nouveau numéro d’ *Inspire* depuis les morts

d’Awlaki et de Samir Khan, et ils avaient hâte de présenter leurs avancées

dans le sud du Yémen. Abdul me montra des vidéos récentes de l’ambassade

américaine à Sanaa et de l’hôtel Sheraton juste à côté. Contrairement à la

majorité des hôtels de luxe, celui-ci était entouré de sacs de sable, et sur le

toit, on pouvait voir des soldats américains de faction, sans doute des marines.

Abdul me dit que, selon AQPA, les Américains menaient des opérations de

contre-terrorisme à partir de cet hôtel.

Fort des promesses de Mujeeb, je retournai au Danemark juste avant Noël

afin de briefer le PET. Ils parurent plus intéressés que jamais, même si nous

savions que beaucoup des voies envisagées dépendaient de la fiabilité des

promesses de Mujeeb.

Klang me suggéra d’aller retrouver le clan Hajdib à Malmö en compagnie

d’Abou Arab. Le PET courait là un très grand risque : ils n’avaient pas le droit

d’envoyer l’un de leurs agents en Suède pour un séjour de pêche. Le PET et la

SAPO (le service de renseignement suédois) coopéraient fréquemment sur des

affaires de terrorisme, mais les Suédois auraient vu d’un très mauvais œil que

leurs homologues danois envoient un free-lance en mission sur leur territoire.

Pourtant, l’opportunité était trop belle pour les Danois. Le jeune étudiant en

informatique, anglophone, ferait un candidat parfait à la succession de Samir

Khan au poste de rédacteur en chef du magazine *Inspire*. Je disposerais d’un

contact-clé au sein du groupe. L’adresse e-mail publiée par *Inspire* était le

moyen le plus sûr pour les aspirants djihadistes d’Occident d’entrer en contact

avec AQPA. Un an et demi après l’arrivée d’Aminah au Yémen, nous

complotions à nouveau dans le but d’envoyer des islamistes européens

rejoindre les rangs des terroristes.

L’étudiant en informatique était toujours aussi motivé. Je les retrouvai, lui et

son père, dans un parc, au cas où la SAPO les espionnerait.

« Je suis allé au Yémen et j’ai transmis le message à Wuhayshi, dont

j’attends la réponse. Tu ferais bien de te préparer d’ores et déjà », lui

annonçai-je.

Il contenait sa joie de toutes ses forces, tel un sportif universitaire appelé

soudain à rejoindre l’équipe nationale.

« J’aimerais moi aussi y aller, mais les *kouffar* me surveillent de très

près », dit Abou Arab. Il rayonnait, fier qu’une nouvelle génération de Hajdib

s’apprête à reprendre le flambeau.

Je retournai au Royaume-Uni pour Noël. Je n’affectionnai pas

particulièrement cette période de l’année. Mes souvenirs d’enfance de ce qui

en principe aurait dû être un moment magique étaient des plus pénible, et en

tant qu’adulte, je n’avais eu que très rarement la garde de mes enfants durant

les vacances. Pourtant, cette année, Karima avait accepté qu’ils passent cette

période avec Fadia et moi. Même s’ils avaient été éduqués selon la religion

musulmane, je les couvris de cadeaux et profitai de chaque instant passé avec

eux. Ces quelques jours eurent un goût doux-amer. Je savais qu’il me faudrait

bientôt retourner au Yémen et j’eus le plus grand mal à leur dire au revoir.

J’étais toujours plein d’appréhension lorsque je partais en mission, mais

cette fois-ci, le malaise que j’éprouvais surpassait tout. En rencontrant

Wuhayshi, je plongerais véritablement dans la gueule du loup. Ce qui me

troublait le plus, c’était de savoir que, si je ne revenais pas vivant, mes enfants

ne connaîtraient jamais la vérité sur ma vie d’agent double. À n’en pas douter,

ils n’auraient droit qu’à un sujet au journal télévisé sur un djihadiste européen

de plus, assassiné loin de chez lui, avec en prime ma photo s’étalant sur

l’écran de télé. Ni leur mère, ni leur belle-mère ne seraient en mesure de leur

dire que ma vie était bien plus complexe qu’il n’y paraissait.

Était-ce là, comme pour un vieux boxeur, mon match de trop ?

24

Dans la gueule du loup

Janvier 2012

Le 7 janvier 2012, je pris mon vol pour le Yémen. En regardant par le

hublot, j’écoutais du Metallica. Cela faisait à présent cinq ans que leurs

chansons m’aidaient à trouver l’énergie nécessaire à chaque début de mission,

mais cette fois, je poussais le volume presque à fond.

Abdul m’attendait à l’aéroport et me conduisit jusque chez lui, une

confortable maison en briques à deux étages où je pourrais passer les

prochains jours. J’ignorais toujours ce qu’il faisait au juste pour gagner sa vie,

mais de toute évidence, les affaires allaient bien.

Mujeeb me rendit visite, mais il n’avait ni nouvelles ni rushes à me

présenter. Il était temps de faire monter un peu la pression.

« Est-ce que tu comprends que des frères aux quatre coins de la Suède ont

réuni l’argent nécessaire pour que je vienne chercher au Yémen ces vidéos et

que je tente d’établir le contact avec Abou Bassir ? » dis-je à Abdul d’un ton

agressif, mettant à profit les leçons que j’avais reçues à Fort Monckton, sous

l’égide du MI6. « Mujeeb est en train de me faire perdre mon temps. Je doute

qu’il les ait vus. Tu sais quoi ? Je vais aller voir Abou Bassir tout seul et je

vais lui dire que Mujeeb est un menteur. »

J’avais parlé sans réfléchir. M’engager à faire un voyage aussi dangereux

dans les zones tribales était plus qu’inconsidéré. Je m’en voulus de ne pas

avoir gardé la tête froide : mon désir de prouver à la CIA qu’elle s’était

trompée à mon sujet ne devait pas me pousser à faire des choix stupides.

Abdul était anxieux. Il persuada Mujeeb d’appeler un extrémiste yéménite

lié à AQPA. Celui-ci s’appelait Hartaba. Il avait jadis été le garde du corps de

Ben Laden en Afghanistan et, plus récemment, avait été le chauffeur d’Awlaki.

Il connaissait les routes les plus sûres (ou, tout du moins, les moins traîtresses)

permettant d’accéder aux territoires contrôlés par AQPA. Nous le

retrouverions sur la route, au sud de Sanaa.

Dès le lendemain, Abdul et moi partîmes à bord de sa Toyota Corolla. Je ne

parvenais pas à me débarrasser des craintes que je nourrissais à son sujet. S’il

était agent double, voire triple, Abdul pourrait sans le moindre mal me livrer

à ses supérieurs. Et si la CIA lui avait parlé de moi ?

Mais le principal souci qui se posait à cet instant précis, c’était de franchir

les barrages pour sortir de Sanaa et de ses environs. J’avais enfilé un costume

à l’occidentale (pour la première fois depuis une décennie, au bas mot) et je

gardais mon iPhone rivé à l’oreille, faisant semblant de passer des coups de

fil. J’étais un homme d’affaires en route pour un rendez-vous à Aden, et Abdul

était mon chauffeur.

« Contente-toi de prendre un air important », m’avait dit celui-ci.

Face aux soldats, j’affichais une mine impatiente. Cela fonctionna.

Après des heures de route, Abdul ralentit à l’approche d’un petit hameau.

Les habitants nous épièrent d’un air méfiant. Nous étions en plein no man’s

land, loin de tout contrôle gouvernemental. J’avais les mains moites, j’avais

peur.

Un jeune homme sec et nerveux prit place sur la banquette arrière. Je tâchai

de voir s’il était armé tout en affectant un calme et un détachement olympiens.

« Tu sais qui c’est ? me demanda Abdul. C’est le plus jeune frère d’Abou

Bassir. »

C’était effectivement le portrait craché de Wuhayshi. Au comble du

soulagement, je faillis le serrer dans mes bras.

En fin d’après-midi, non loin de la route qui relie Sanaa à Aden, nous

arrivâmes dans un petit village qui semblait tout droit sorti d’un passage de

l’Ancien Testament. Abdul se gara devant ce qui avait tout l’air d’une cabane

inachevée. « C’est la demeure d’Hartaba. »

Celui-ci sortit pour nous souhaiter la bienvenue. Il avait une quarantaine

d’années, mais le djihad l’avait vieilli. C’était une véritable caricature

vivante : mince et noueux, le visage étroit, de grands yeux à moitié fous et une

longue barbe. Il penchait systématiquement la tête de côté lorsqu’on lui

parlait : les tabassages qu’il avait subis dans une prison jordanienne l’avaient

rendu presque sourd d’une oreille[1].

Dans son intérieur dépouillé, Hartaba nous présenta deux combattants

saoudiens lourdement armés. Nous priâmes ensemble, puis Hartaba me

demanda d’enlever mon costume et de revêtir le traditionnel *shalwar kameez*.

Il me donna un foulard tribal afin de dissimuler mon visage, même si, vu ma

taille et ma constitution, cette tentative pour me faire passer inaperçu lui

paraissait totalement inutile.

Je remarquai que plusieurs de mes nouveaux compagnons avaient des

téléphones portables. Je leur demandai d’enlever leur batterie et leur carte

SIM afin d’empêcher les satellites espions américains de repérer notre

position. La perspective de mourir en martyrs les laissait presque indifférents,

mais pour ma part, je n’avais aucune hâte de devenir une victime de plus de

l’arme préférée des États-Unis.

Dans la lumière dorée du soir, à bord d’un Land Cruiser Toyota, nous

partîmes pour le bastion d’Al-Qaïda. Abdul et moi étions assis devant, à côté

d’Hartaba ; les combattants saoudiens et le frère de Wuhayshi se trouvaient

dans le compartiment découvert à l’arrière. Le véhicule était plein d’armes.

Je serrais une kalachnikov qu’on m’avait donnée, avec une ceinture de

cartouches que j’avais mise en travers de la poitrine. L’arme était si grande

que le canon dépassait par la vitre.

Abdul avait un lance-grenades sur les genoux. « Tu es sûr qu’un coup ne

peut pas partir tout seul ? » demanda-il à Hartaba, après un nid-de-poule qui

avait valu à l’arme de cogner violemment contre le toit. Abdul paraissait

terrifié, et une fois de plus, je me demandai dans quel camp il était vraiment.

La question énerva Hartaba au point qu’il fit halte et expliqua que l’arme ne

pouvait fonctionner qu’à condition qu’on enlève la sécurité. C’était le même

modèle qui avait été utilisé contre le véhicule d’un important diplomate1

britannique à Sanaa. Non sans une pointe de fierté, il ajouta que c’était lui qui

avait été au volant de la voiture dans laquelle les terroristes avaient pris la

fuite.

« Quelques centimètres, et on réussissait. »

Hartaba était lancé : il se trouva qu’il avait la langue bien pendue, à un tel

point que j’en vins à admirer son endurance. Il raconta que, le jour de la mort

d’Awlaki, en arrivant à hauteur de la carcasse du véhicule, les combattants

d’AQPA n’avaient pu l’identifier que grâce à la peau de son front : le reste de

son corps avait été littéralement désintégré. Alors qu’il racontait cette histoire,

les yeux d’Hartaba étincelaient2.

Il parla également des avancées constantes d’AQPA dans les zones tribales

du sud du Yémen. Le groupe avait lancé des raids sur des usines militaires et

avait volé des machines afin de pouvoir confectionner lui-même ses munitions.

Nous passâmes par un checkpoint de combattants séparatistes du Sud, qui se

contentèrent de nous faire signe de continuer : encore un indice, pensai-je, de

la ruine de ce pays. Les villageois que nous croisions chantaient « Al-Qaïda,

Al-Qaïda » à notre passage. Plus d’un policier détourna le regard. Je jetai

parfois un bref coup d’œil à Hartaba, qui, comme en transe, faisait du play-

back sur les cassettes de *nashids* djihadistes que nous écoutions à plein

volume. Afin d’éviter le dernier checkpoint aux mains des autorités, il quitta la

route et éteignit ses phares.

Nous traversâmes le désert illuminé par les rayons de la lune qui se levait.

Sous l’effet de l’adrénaline, j’éprouvais une euphorie absolue à l’idée de me

trouver si loin derrière les lignes ennemies. Un bref instant, par cette nuit

arabe parfaite, j’oubliai totalement ma mission.

Nous arrivâmes au village de Jaar2 tard dans la nuit. Depuis que les

combattants d’Al-Qaïda en avaient pris le contrôle, dix mois auparavant, en le

renommant « Émirat de Waqar » (« dignité »), le village s’était

métamorphosé : c’était à présent la capitale du mini-État d’Al-Qaïda.

Le barrage que nous passâmes était tenu par des combattants d’Ansar Al-

Sharia. On voyait des drapeaux noirs d’Al-Qaïda partout et des combattants

armés arpentaient le village. C’était une nouvelle cible de choix dans la guerre

contre le terrorisme. Les forces yéménites étaient à portée de tir, et les forces

aériennes américaines, saoudiennes et yéménites sillonnaient les cieux. Je pris

alors pleinement conscience que j’étais sur la ligne de front.

Nous nous garâmes devant ce qui semblait vaguement être un restaurant, où

Hartaba pénétra. Il en ressortit peu de temps après avec Adil Al-Abab, le chef

religieux d’AQPA, avec qui j’avais sympathisé à Sanaa six ans auparavant.

Ses joues étaient encore plus rondes qu’à l’époque. Le fait qu’il nous attendait

dans l’un des nouveaux restaurants de Jaar ne devait rien au hasard.

Il portait la même moustache en guidon et la même barbe relativement

courte, sans doute parce qu’elle ne pouvait pas pousser plus que cela.

« *Masha’Allah ! As salaam alaikoum*, Abou Oussama ! Comment vas-tu ?

Comment va ton fils, Oussama ? s’exclama Al-Abab.

– Très bien. Nous allons tous les deux très bien.

– Nous ferions mieux d’y aller. Tu ne dois pas te faire remarquer si tu

souhaites rencontrer Abou Bassir. Et puis j’ai un vieil ami à te présenter », dit

Al-Abab avec un large sourire.

Nous nous serrâmes dans la Toyota blanche d’Al-Abab, un véhicule

gouvernemental « confisqué » par le groupe. C’était un très mauvais

conducteur, qui, très clairement, avait appris à conduire par ses propres

moyens après avoir fait l’acquisition de cette voiture. Nous cahotâmes dans

des rues creusées de nids-de-poule jusqu’à une vaste maison peinte en jaune,

réservée aux cérémonies religieuses. Parmi les rares meubles se trouvait une

chaise imposante ornée d’or que les extrémistes avaient ramenée du quartier

général du gouverneur.

La maison avait été réquisitionnée par le cheikh Al-Hazmi, neveu du

prédicateur Mohammed Al-Hazmi, qui faisait partie des Frères musulmans.

Il avait les cheveux bouclés et, chose inhabituelle pour un Yéménite, des yeux

verts. Al-Hamzi se rappela que nous avions fait connaissance durant mon

séjour au Yémen en 2001. Il éclata de rire, heureux de me revoir après tout ce

temps, et nous nous embrassâmes. Une preuve de plus de la valeur du réseau

que je m’étais fait au long des années.

Lui, Abdul, Al-Abab et moi conversâmes jusqu’à une heure tardive

à propos du djihad au Yémen. Al-Abab dit que de nombreux Somaliens

avaient rejoint le pays pour se battre au côté du groupe. Hazmi finit par se

retirer pour rejoindre sa famille dans ses quartiers, à l’étage, mais Al-Abab

avait encore une dernière question pour moi.

« Es-tu prêt ? demanda-t-il d’un air grave.

– À quoi ? rétorquai-je.

– À prêter serment ? Auprès d’Al-Qaïda et de notre émir Abou Bassir ? »

Je lui répondis que oui, mais à certaines conditions. « J’ai dit au cheikh

Anwar que je refusais de m’en prendre aux civils.

– Nous étions au courant, répondit Al-Abab. Abdul me l’avait dit. »

Je n’avais pas le choix : j’allais devenir un membre officiel d’Al-Qaïda.

En prenant sa main, je prêtai serment : « Je serai loyal à Abou Bassir, chef

des Fidèles, en tout ce qui suivra la volonté d’Allah et de Son messager. Je me

battrai pour la cause d’Allah.

– *Alhamdulillah !* » s’exclama Al-Abab.

Cette nuit-là, j’eus du mal à dormir : la mort me guettait peut-être déjà.

Je redoutais même de dévoiler mon vrai visage d’agent double aux autres

frères en parlant durant mon sommeil. Je me levai avant l’aube et me rendis

à la mosquée toute proche, aux côtés de combattants d’Al-Qaïda, pour la

première prière. Alors que les premiers rayons illuminaient l’est de pourpre,

puis de rose, le fracas de tirs de mortier distants brisa la sérénité de ce

nouveau jour. Les forces armées yéménites bombardaient le village, en une

énième tentative pour reprendre Jaar qui ne devait pas même leurrer leurs

soldats.

Les combattants se précipitèrent vers le front, me laissant seul. Avant de

partir, ils verrouillèrent les lourdes portes de la mosquée de l’extérieur.

J’entendis le vacarme des tirs d’artillerie et le rugissement des avions de

chasse au-dessus de ma tête. Puis il y eut le souffle rauque d’une explosion,

suivi d’un bruit assourdissant, et des cris de femmes et d’enfants.

Et s’ils visaient ce bâtiment ? pensai-je soudain. Je montai sur le toit, mais

il était trop haut. J’étais pris au piège.

Je pris alors conscience d’un détail qui rendit à mes yeux le bombardement

aérien complètement insignifiant.

J’avais laissé mon sac à dos North Face dans la voiture du cheikh Al-Abab.

Dans l’une des poches se trouvait la clé USB contenant l’enregistrement de ma

discussion avec Michael, l’agent de la CIA, au Danemark.

Cela m’était complètement sorti de la tête.

C’en était fini de moi.

Je m’imaginai ma femme et mes enfants en Europe, et me demandai

comment ils apprendraient la nouvelle. Je m’allongeai par terre, les yeux rivés

au plafond, en proie à un profond fatalisme. Je regrettai soudain d’avoir

regardé autant de vidéos d’exécutions salafistes.

Plusieurs heures passèrent, le cheikh Al-Abab rentra avec des combattants

et Abdul, qui semblait sous le choc. Je m’efforçais d’avoir l’air détendu, mais

j’étais à deux doigts de vomir. Le cheikh me sourit.

« Tiens, tu as oublié ça dans la voiture », dit-il en me tendant mon sac

à dos. Profitant d’un moment où j’étais seul, j’y jetai un coup d’œil et constatai

que la clé USB s’y trouvait toujours. J’en aurais presque hurlé de soulagement.

Quelques minutes plus tard, il était temps de partir. Je sautai sur la

banquette arrière d’un 4 × 4 Toyota, à côté d’Abdul et d’un jeune Saoudien.

Al-Abab avait pris la place passager. Il ne tarda pas à se retourner pour nous

dire de nous pencher en avant et de regarder le plancher. Nous ne devions

relever les yeux que lorsqu’il nous le dirait. Nous roulâmes ainsi plusieurs

minutes.

La voiture s’immobilisa et un nouveau passager se glissa à mes côtés.

Je relevai la tête et reconnus les traits caractéristiques de Nasser Al-

Wuhayshi : barbe peu fournie, petits yeux rapprochés sous son foulard tribal

roulé autour de la tête et ce large sourire qu’il arborait presque

continuellement.

«Salaam», dit-il d’un ton joyeux. Il avait coincé à la commissure de ses

lèvres un *miswak*, la brosse à dents yéménite naturelle, recommandée par le

Prophète lui-même.

Il était plus mince que je ne me l’étais imaginé.

« Murad, je sais qui tu es. Anwar m’a parlé de toi, et j’ai reçu ta lettre.

Je dois te dire qu’Aminah va bien. Qu’Allah te récompense pour ce que tu as

fait pour elle et le cheikh Anwar », dit-il.

Nous redémarrâmes, suivis par une autre voiture remplie des gardes du

corps lourdement armés de Wuhayshi, pour nous rendre dans une petite ferme

dans les environs de Jaar. Nous nous garâmes et traversâmes un champ de

maïs. À l’ombre de quelques arbres, nous mangeâmes un plat constitué

d’agneau et de riz. Les arbres nous protégeaient autant du soleil que des

drones, qui n’étaient jamais loin.

Malgré mes efforts, je ne pus finir ce que j’avais devant moi. Par

gentillesse, le chef d’AQPA poussait discrètement de gros bouts d’agneau de

mon côté. Rien d’étonnant à ce qu’il soit si maigre.

Ce fut le moment que choisit le cheikh Al-Abab pour parler à Wuhayshi au

nom du jeune combattant saoudien barbu qui souhaitait accéder aussi vite que

possible au statut de martyr. Wuhayshi réfléchit quelques instants, pour

finalement refuser : beaucoup le précédaient dans la liste des aspirants, il lui

faudrait attendre son tour. Le jeune Saoudien parut abattu. J’eus envie de me

pincer pour m’assurer que je ne rêvais pas : en plein déjeuner, ils discutaient

de la liste d’attente des volontaires pour des attentats-suicides.

Wuhayshi me fascinait. Il possédait la même humilité et le même ton calme

que son mentor, Ben Laden, et faisait preuve d’un charisme au moins égal. Ses

combattants l’adoraient et auraient été prêts à tout pour lui. Rien que de très

logique à ce que tout le monde voie en lui le futur chef d’Al-Qaïda à l’échelle

mondiale.

J’avais retroussé mes manches pour manger, et Wuhayshi remarqua l’un de

mes tatouages. Il représentait le marteau du dieu Thor, mais on pouvait

aisément le confondre avec un symbole chrétien. « C’est une croix, ça ?

demanda Wuhayshi en haussant un sourcil.

– Non », répondis-je avec un rire nerveux, avant de dire à l’émir d’Al-

Qaïda que j’avais fait faire ce tatouage sur mon avant-bras il y avait

longtemps, avant ma conversion.

Je donnai à Wuhayshi une brève leçon de mythologie nordique, et fort

heureusement, lui aussi éclata de rire.

En vérité, ce tatouage ne datait pas de mes années biker. Très récemment,

j’étais entré chez un tatoueur de Copenhague et lui avait demandé de me le

faire. Si un djihadiste l’avait remarqué, il m’aurait fallu rivaliser d’ingéniosité

pour m’expliquer. Peut-être était-ce, en un sens, une façon d’échapper aux

rigueurs de ma couverture, un moyen de me réaffirmer en tant qu’individu.

Wuhayshi demanda aux autres de nous laisser afin que nous puissions parler

en privé.

« Tu as bien fait de venir jusqu’ici, me dit-il lorsque nous fûmes seuls.

J’étais sur le point de quitter le village, mais j’ai eu vent de ta venue et j’ai

retardé mon départ. »

Je l’informai que j’avais fait *bayat*, mais que, comme je l’avais

précédemment expliqué à Awlaki, je ne pouvais en conscience prendre part

à des attaques visant des civils.

« Je connais ta position à ce sujet. Mais il y a une chose que tu dois savoir :

dans l’islam, il n’est pas question de civils quand on parle des *kouffar*. Ils ont

choisi eux-mêmes leurs États et leurs gouvernants », répliqua Wuhayshi.

Encore cette aversion pour la démocratie, songeai-je.

Il observa une pause.

« Mais si je pouvais choisir, reprit Wuhayshi, je m’attaquerais à des cibles

militaires. »

D’un ton passionné, il me parla du jour où l’on parviendrait à faire du

Yémen tout entier un État islamique. « Les hadiths disent que l’islam renaîtra

à Abyan », dit-il, tout comme l’avait fait Awlaki en son temps.

Wuhayshi me confirma que les Saoudiens lui avaient soumis une

proposition de paix, conformément à ce que m’avait conté Mujeeb, mais il me

dit qu’il l’avait rejetée catégoriquement.

Je lui parlai à mon tour de la lettre de son ancien professeur que mon

contact d’Al-Shabaab, Ikrimah, désirait lui envoyer, et proposai de jouer les

intermédiaires entre AQPA et le groupe somalien. Il fallait que je lui montre

que je pouvais lui être utile.

« C’est moi qui vous ai envoyé Warsame, lui dis-je.

– Ah, oui, le frère qui s’est fait arrêter en mer. C’était quelqu’un de très

bien, toujours sur le front. Il n’avait jamais peur de rien. Quel dommage qu’il

soit à présent entre les mains des *kouffar*.

– En fait, je suis toujours en contact avec des frères en Somalie. »

Je lui parlai également du groupe d’aspirants djihadistes de Malmö, et de

mon désir de venger la mort d’Awlaki.

L’étudiant en informatique l’intéressa plus particulièrement.

« Parle-t-il anglais ? demanda-t-il.

– Oui.

– Dans ce cas il peut contribuer à *Inspire* – nous ferons les arrangements

nécessaires », déclara-t-il.

Nous évoquâmes un moment la mémoire d’Awlaki, avant de parler de son

fils de 16 ans, Abdulrahman, tué lors d’une attaque de drones un mois après

l’assassinat de son père3. Je me souvins de lui en 2006, alors qu’il n’était

encore qu’un jeune garçon. Je le revoyais, en train de présenter ses devoirs

à son père et de s’occuper de mon fils Oussama.

Bien qu’il n’ait pas été la véritable cible des drones, la mort

d’Abdulrahman souleva la controverse aux États-Unis, à cause de son âge et

de son statut de citoyen américain. Wuhayshi me révéla qu’Abdulrahman avait

officiellement rejoint le groupe peu avant d’être tué.

Je l’informai qu’avant de mourir Awlaki m’avait demandé de lui ramener

de l’équipement. Je me référais au frigo et aux briquettes à base de

méthénamine. La façon dont il me répondit indiqua qu’il savait parfaitement de

quoi je voulais parler.

« Dois-je poursuivre cette mission ? demandai-je.

– Oui, répondit-il. Ramène donc ces objets. »

Wuhayshi désirait me faire rencontrer l’artificier en chef d’AQPA, Ibrahim

Al-Asiri, qui selon lui se trouvait à environ deux cent cinquante kilomètres,

à Azzan, au plus profond de la province de Shabwa.

Azzan était un village perdu à mi-chemin entre la côte et Ataq : c’était là

qu’était mort le fils d’Anwar Al-Awlaki plusieurs mois auparavant. Al-Qaïda

s’en était emparé quelques semaines avant l’attaque des drones.

« Asiri est maintenant en troisième position sur la liste des individus les

plus recherchés par les États-Unis », ajouta Wuhayshi non sans une certaine

satisfaction.

Al-Asiri était désormais chargé de superviser les actions du groupe

à l’étranger : le cas des frères suédois désireux de venir au Yémen

l’intéresserait certainement.

Le terroriste artificier avait déjà un Suédois sous ses ordres. Anders,

l’analyste du PET, m’avait dit que le Suédois d’origine yéménite suspecté

d’avoir monté l’attentat contre le *Jyllands-Posten* en décembre 2010 s’était

échappé au Yémen et que, selon plusieurs sources, il était à présent avec Al-

Asiri3.

Al-Asiri avait envoyé son propre frère à la mort, avait conçu le sous-

vêtement piégé qui avait failli faire s’écraser le vol 253 le jour de Noël 2009,

ainsi que les toners d’imprimante explosifs. Plus simplement dit, il faisait

partie des terroristes les plus dangereux à la surface du globe.

Si je rencontrais Al-Asiri, nul doute que la CIA reviendrait sur sa décision

et me déroulerait le tapis rouge. Mais c’était également tenter le diable. La clé

USB que j’avais dans mon sac contenait la seule copie de l’enregistrement de

ma discussion avec l’agent de la CIA à Elseneur. Si je m’en débarrassais, je

perdrais également d’autres éléments et preuves cruciales de mon travail en

tant qu’agent double. En revanche, si je la conservais, ma vie s’achèverait

peut-être prématurément. Je supposais que la sécurité d’Al-Asiri était bien

plus stricte que celle de Wuhayshi, et il était plus que probable que ses gardes

du corps découvrent la clé USB.

Je devais prendre une décision, et vite. « Cheikh, ce ne sera sans doute pas

possible. J’ai dit aux soldats des checkpoints que je me rendais à Aden : s’ils

ne me voient pas revenir, ils pourraient donner mon signalement », dis-je

à Wuhayshi.

L’excuse était assez piteuse, mais je savais que le gouvernement yéménite,

sous la pression des Américains, s’efforçait de contrôler autant que possible

les allées et venues des Occidentaux sur leur territoire.

« Alors tu iras à Aden. Mais, lorsque tu y seras, il te faudra ouvrir des

comptes e-mail avec Abdul et Hartaba afin que nous puissions communiquer »,

répondit Wuhayshi.

Nous nous tassâmes à nouveau dans la voiture et Wuhayshi me fit faire le

tour de l'émirat d'Al-Qaïda. « Assure-toi que ton visage reste dissimulé

derrière ton foulard, nous craignons la présence d'espions », me dit Al-Abab.

Le village était un véritable monde parallèle. De vieilles voitures de police

rongées par la rouille patrouillaient dans les rues, avec à leur volant des

combattants islamistes barbus et lourdement armés. La loi islamique avait été

décrétée, et tout contrevenant était puni.

Quelques jours après cette visite, les châtiments d'Al-Quaïda atteignirent un

nouveau niveau d'atrocité : un tribunal islamiste décida qu'un homme

soupçonné d'espionnage pour le compte des Américains devait être exécuté et

crucifié. Selon des habitants, son corps resta plusieurs jours dans la position

du supplice5, sur l’une des principales artères de Jaar. Si on m’avait

démasqué, le même sort m’aurait certainement été réservé4.

L’appareil juridique imposé par AQPA portait le nom de *hudûd*, une forme

de justice abandonnée depuis longtemps par la plupart des pays musulmans.

Le principal instigateur et superviseur de ces terribles tribunaux au Yémen

n’était autre que le cheikh Adil Al-Abab, l’affable émir d’AQPA, contre qui

j’avais été compressé sur la banquette arrière du véhicule.

Wuhayshi devait décrire la façon dont AQPA rendait justice comme un

exemple de retenue. Quelques mois plus tard, il écrivit au groupe lié à Al-

Qaïda qui occupait une partie du Mali et fit cette suggestion : « Évitez autant

que possible d’appliquer les châtiments islamiques, à moins que vous n’y

soyez contraints… telle a été notre approche avec les populations sous

contrôle, et elle a donné de bons résultats6. »

Alors que nous roulions dans Jaar, Wuhayshi nous désigna certaines œuvres

d’Al-Qaïda. Distribution de nourriture, creusement de puits et réservoirs,

camions citernes transportant de l’eau, installation gratuite de l’électricité dans

des zones qui n’en avaient jamais bénéficié, et bien d’autres services que le

gouvernement siégeant à Sanaa négligeait depuis des décennies.

Pour Wuhayshi, la fin justifiait les moyens. Toujours dans sa lettre adressée

aux djihadistes du nord du Mali, il écrivit : « Tâchez de les rallier à la cause

par le confort quotidien, en subvenant à leurs besoins, tels que l’alimentation,

l’électricité et l’eau. Le fait de leur garantir tout cela aurait un puissant effet

chez les gens et les amènerait à nous soutenir7. »

Nous nous arrêtâmes brièvement dans un cimetière de martyrs d’Al-Qaïda,

à la sortie du village, dans un paysage quasi désertique : on y voyait un grand

nombre de tombes alignées en rang, marquées d’une simple pierre. Leurs

croyances très strictes leur interdisaient l’édification de tombes au sens où

nous l’entendons. Des centaines de combattants étaient inhumés là, mais on

aurait pu traverser le cimetière sans même savoir que c’en était un.

Wuhayshi prononça la formule sacrée *« As salaam alaikoum ya ahl al-*

qubur ! » [La paix soit avec vous, ô habitants des tombes] et nous reprîmes

notre route.

J’informai Wuhayshi que j’allais suivre une formation de garde du corps au

Royaume-Uni. « Dans ce cas, je devrais te retenir en tant que garde du corps

personnel », répondit-il. Il m’expliqua que sa troupe de gardes du corps ne

nous avait pas suivis après notre pique-nique.

« Ils n’ont pas remarqué que je remontais à bord de cette voiture avec toi :

tu aurais très bien pu me kidnapper », dit-il. Nous éclatâmes de rire.

On nageait en pleine absurdité.

Le moment arriva pour le chef d’AQPA de partir, et il me donna l’accolade

avant de remonter à bord de la voiture en compagnie d’Adil Al-Abab.

« Attendez ici, je serai bientôt de retour », nous dit, à Abdul et moi, l’émir

religieux d’AQPA.

Une heure plus tard, des grincements de pneus signalèrent qu’il était revenu.

Al-Abab marcha à notre rencontre, l’air grave. Je craignais que quelqu’un l’ait

informé de l’existence de ma clé USB, mais ce fut à Abdul qu’il s’adressa.

« *Alhamdulillah*, nous pensons que ton frère est mort en martyr. Pourrais-tu

venir identifier son corps ? » lui lança-t-il.

Abdul, encore secoué par sa toute récente expérience sur la ligne de front,

ne trouva pas le courage de répondre par l’affirmative. Il me demanda si je

pouvais m’en charger à sa place : j’avais rencontré son frère à plusieurs

reprises à Sanaa. On m’emmena dans une morgue de fortune pour que

j’identifie le cadavre. L’homme avait subi des blessures horribles. Un éclat de

mortier avait pénétré sa joue et détruit tout le côté gauche de son crâne, sa

poitrine était recouverte de plaies, mais le côté droit de son visage était plus

ou moins intact : sa bouche s’était figée en une sorte de sourire. Il ressemblait

bien au frère d’Abdul.

J’allai prévenir Abdul qui, cette fois, me demanda de l’accompagner

jusqu’au corps. « C’est bien lui », confirma-t-il. Il s’agenouilla un moment

à ses côtés afin de le saluer une dernière fois. Alors qu’il s’apprêtait à partir,

il se retourna soudain et inspecta les dents du mort.

« Il n’a pas de plombages : ce n’est pas mon frère », finit-il par dire, en

souriant pour la première fois depuis notre arrivée à Jaar. On aurait pu rêver

meilleure conclusion à cette visite surréaliste.

J’étais heureux de savoir que je ne tarderais pas à me remettre en route pour

Aden. Si une frappe de missile ou un tir de mortier me tuait ici, on

m’enterrerait dans un carré de sable anonyme, aux côtés des autres martyrs

d’Al-Qaïda, et à n’en pas douter, j’emporterais le secret de ma vie d’agent

double dans ma tombe.

Nous prîmes congé d’Adil Al-Abab et des autres combattants, y compris le

Saoudien qui rêvait de mourir pour la cause et le frère cadet de Wuhayshi.

Le Saoudien m’embrassa sur le front, et le frère de Wuhayshi me regarda

intensément :

« Aimes-tu les martyrs ?

– Oui », répondis-je.

Quelque chose me disait que c’était ce que lui aussi souhaitait devenir.

« Que Celui que tu aimes m’aime parce que je t’aime, déclara-t-il.

– *As salaam alaikoum* », répondis-je.

Littéralement : « Que la paix soit avec toi. » Il ne saisit bien évidemment

pas l’ironie de ma phrase.

Je montais à bord du véhicule en compagnie d’Hartaba et d’Abdul, et nous

fîmes le terrifiant trajet qui nous séparait du village d’Hartaba, où nous

reprîmes la voiture d’Abdul. En route pour Aden, j’imaginais déjà les visages

de Jesper et Klang lors de notre prochain débriefing. J’avais déjeuné et

plaisanté avec le chef d’Al-Qaïda dans la péninsule Arabique.

La tâche que Wuhayshi m’avait confiée était on ne peut plus simple : dès

mon arrivée à Aden, je devais ouvrir trois comptes e-mail pour nos futurs

échanges et en communiquer les adresses à Abdul, qui les relaierait auprès des

hommes de Wuhayshi présents dans cette même ville.

Après que j’eus créé ces trois comptes, Abdul se gara dans une rue

commerçante, à deux pas d’un taxiphone, le plus sûr moyen d’entrer en contact

avec les hommes de Wuhayshi. Je patientai en regardant passer la foule de

badauds.

Ça prend beaucoup trop de temps, songeai-je, de nouveau en proie au

doute quant au camp auquel Abdul appartenait.

Quelque chose attira mon attention sur le trottoir d’en face. Une voiture

s’était garée, et son conducteur nettoyait l’un des rétroviseurs latéraux avec un

seau d’eau et une éponge, jetant de temps à autre un coup d’œil au miroir.

Il semblait avoir reçu un entraînement correct, à ceci près qu’il ne faisait que

nettoyer ce rétroviseur. La poussière et le tumulte régnant dans tout Aden,

l’exercice paraissait des plus inutile.

Étais-je sur le point d’être pris à mon propre piège ? Lorsqu’Abdul revint

enfin, j’éprouvais à la fois du soulagement et de l’irritation.

« Les hommes de l’émir me retrouveront dans une heure, afin que je leur

communique les adresses e-mail. Tu ferais mieux de rester dans la voiture. »

Je n’avais pas vraiment le choix. Les émissaires finirent par arriver : ils ne

ressemblaient en rien à des djihadistes. Tous deux étaient rasés de près, mats

de peau comme la majorité des habitants d’Aden, et portaient de longs *thawbs*.

Ils saluèrent Abdul et disparurent dans une échoppe. Le nettoyeur compulsif de

rétroviseur était toujours à l’ouvrage. Il les observait, éponge humide à la

main.

Lorsqu’Abdul revint, j’insistai pour prendre le volant et empruntai une

multitude de rues au hasard afin de semer tout éventuel poursuivant.

J’envisageai tous les scénarios possibles. De quel côté était Abdul ? Al-Qaïda

avait-il dépêché quelqu’un afin de nous surveiller ? Et pourquoi Abdul avait-il

passé tout ce temps au taxiphone ? En avait-il profité pour appeler son agent

de liaison à la CIA afin que les Américains prennent en filature les émissaires

de Wuhayshi ? L’esprit en ébullition, j’envisageai également la possibilité que

les Américains aient pu profiter de l’opération pour faire en sorte qu’Abdul

prenne ma place dans les échanges avec AQPA. Peut-être avait-il communiqué

aux hommes de Wuhayshi des adresses e-mail différentes de celles que je lui

avais soumises, afin de m’évincer des échanges à venir. Il bénéficiait d’un

réseau djihadiste assez important, mais vu les précautions que prenait le

commandement d’AQPA, Abdul n’était pas assez important pour espérer

décrocher une audience avec Wuhayshi. Il n’avait qu’un moyen d’accès au

sommet de la hiérarchie du groupe : moi-même. Mais je n’en étais pas moins

vulnérable.

Je quittai Aden et Abdul avec un énorme soulagement. Peut-être n’était-ce

que de la paranoïa, mais les possibilités que j’envisageais étaient plus que

plausibles. De retour à Sanaa, je téléphonai à Klang.

« J’ai rencontré le boss », lui dis-je en dialecte danois.

25

Opération Amanda

Janvier-mai 2012

Comme toutes les missions précédentes, celle-ci se solda par une invitation

à un débriefing de la part du PET. Et cette fois, Klang choisit Lisbonne.

On me réserva une chambre dans le luxueux hôtel Altis Avenida. Klang et

Jesper avaient emmené un jeune analyste surnommé « Le Puceau », pour des

raisons qui devinrent vite évidentes. « Je n’ai jamais participé à quelque chose

d’aussi énorme », me dit-il, au comble de l’excitation.

L’espion trois étoiles du PET, Tommy Chef, nous rejoignit un peu plus tard,

après avoir effectué quelques aménagements dans son emploi du temps. Il me

tendit une enveloppe contenant 100 000 couronnes danoises, soit un peu plus

de 13 000 euros. Durant le débriefing, je remarquai que les Danois disposaient

déjà de certaines informations sur mes rencontres à Jaar. Avaient-ils été

briefés par les Américains, eux-mêmes informés par Abdul ? Si c’était le cas,

ils faisaient preuve d’une maladresse presque coupable.

Nous étions tous d’accord pour dire que c’était l’occasion ou jamais de

livrer à Wuhayshi le frigo qu’il tenait à recevoir, non sans l’avoir truffé de

mouchards. Ce frigo serait sans aucun doute destiné à Ibrahim Al-Asiri,

l’artificier en chef, afin qu’il y conserve des explosifs, et représenterait par

conséquent le plus sûr moyen de le cibler et de localiser Wuhayshi. Je déclarai

aux agents que j’étais prêt à retourner au Yémen dans les deux semaines qui

suivraient.

« Pour être franc, quasiment tout le monde au bureau pensait que c’était fini,

pour toi », me confia Jesper sur le balcon de notre hôtel. Nous en avions

terminé pour ce soir. « Très peu d’entre nous pensaient que tu serais encore en

mesure de travailler après ce qui est arrivé à Anwar. »

Il observa une pause, et nous contemplâmes la circulation de la Praça dos

Restauradores en contrebas.

« C’est une putain de chance que tu sois dans notre camp – imagine un peu

les problèmes que tu nous aurais causés si tu étais resté dans l’autre », ajouta-

t-il en me tapotant le dos.

Bien évidemment, Klang avait prévu des festivités nocturnes. Nous

écumâmes les bars les plus sélects de Lisbonne pour finir dans un club privé

où nous fîmes couler à flots le champagne, générant une note de 8 000 euros

aux frais du contribuable danois. Tous les agents trouvèrent « chaussure à leur

pied » pour le reste de la soirée. Même Tommy Chef finit en compagnie d’une

femme originaire d’Europe de l’Est. Ils s’enlaçaient sur un divan lorsque je les

quittai pour regagner ma chambre d’hôtel.

Peu après, je me rendis au Danemark pour une nouvelle rencontre avec le

clan Hadjib, de l’autre côté du pont, à Malmö.

Assis sur un banc de parc, oubliant jusqu’au terrible froid de cet après-midi

de février, Abou Arab et son neveu écoutaient comme hypnotisés le récit de

mes aventures au Yémen, et plus particulièrement à Jaar. J’avais l’impression

d’être dans la peau d’Homère récitant l’ *Iliade* pour la première fois.

L’étudiant en informatique tenait absolument à savoir quand nous pourrions

nous y rendre. Je lui répondis que j’attendais encore les instructions de la

hiérarchie d’AQPA.

Ce que j’ignorais, c’était que le PET avait finalement décidé de révéler le

stratagème de Malmö aux services de renseignement suédois. Les Suédois les

enjoignirent aussitôt d’y mettre un terme. Il était hors de question pour eux

d’aider des citoyens suédois à se rendre à l’étranger pour incorporer un

groupe terroriste.

De retour à Copenhague, je passai mes nerfs sur Klang : « Comment est-ce

que je suis censé développer mon réseau si on me coupe l’herbe sous le pied

comme ça ? »

Il n’avait pas de réponse à me fournir. La décision venait d’en haut.

Il se trouva que nous manquâmes là une occasion en or. Peu de temps après,

AQPA publia un nouveau numéro d’ *Inspire*, avec une rubrique intitulée *« Rise*

Up and Board with Us 1 *»*, « Levez-vous et embarquez avec nous ». À dater de

cette annonce, « ceux désireux de massacrer les ennemis de l’islam » devaient

demander au préalable l’approbation du comité militaire d’AQPA.

Le magazine donnait des adresses e-mail, ainsi que la marche à suivre pour se

procurer le programme Mujahideen Secrets. Dans les faits, *Inspire* se

proposait d’agir comme une chambre de compensation pour les aspirants

terroristes d’Occident. Si notre étudiant en informatique avait pris part à la

rédaction du magazine, nous aurions bénéficié d’une fenêtre sur le recrutement

d’AQPA à l’étranger et sur les complots ourdis par ses acolytes en Occident.

De toute façon, j’avais perdu contact avec Wuhayshi : les messages cryptés

que j’avais envoyés aux trois comptes e-mail ouverts à Aden demeurèrent sans

réponse. Peut-être Abdul avait-il véritablement communiqué des adresses

différentes de celles que je lui avais données. J’envoyai un message crypté

à Aminah lui disant que je devais joindre à tout prix Wuhayshi afin de le mettre

en relation avec mes contacts d’Al-Shabaab, mais là encore, pas de réponse.

Je me demandai si elle avait déjà atteint le statut de martyre.

Des semaines durant, je n’eus aucune nouvelle du renseignement danois, et

les cauchemars firent leur grand retour, enrichis par mon séjour tumultueux

à Jaar. Il me fallut attendre le début du mois de mars pour recevoir une

convocation du PET. Klang me donna rendez-vous dans la même villa de

l’hôtel Marienlyst dans laquelle je m’étais entretenu avec l’agent de la CIA,

plusieurs mois auparavant.

Ce fut un vrai soulagement d’entrer dans la villa. Un vent glacial soufflait

de la Baltique, gonflant les vagues qui battaient la plage. Klang et moi nous

assîmes dans la cuisine.

« Nous sommes en contact avec les Américains, dit-il. Ils te proposent 1

million de dollars si notre mission nous conduit jusqu’à Wuhayshi, et 1 million

pour Al-Asiri.

« En plus de ça, ils proposent 1 million de dollars pour Qasim Al-Raymi2.

Et si par la suite tu nous livres Ikrimah Al-Muhajir, ils te verseront 1 million

de couronnes danoises [un peu plus de 130 000 euros]. »

Je réfléchis à ces cibles potentielles. Al-Raymi était un des seconds de

Wuhayshi. Klang devait m’informer par la suite que les Américains avaient de

bonnes raisons de croire qu’Aminah et lui s’étaient fiancés, suite à la mort

d’Awlaki.

De toute évidence, Ikrimah, mon contact kenyan, avait gravi efficacement

les échelons d’Al-Shabaab. En lisant ses e-mails, je compris entre les lignes

qu’il était en contact avec Ahmed Abdi Godane, l’insaisissable chef d’Al-

Shabaab, réputé pour sa cruauté. Le mois précédent, Godane avait

officiellement rattaché Al-Shabaab au réseau international d’Al-Qaïda3 et

paraissait déterminé à faire de sa milice d’insurgés un groupe terroriste prêt

à frapper en Afrique et au-delà.

Ikirmah était à présent basé dans la ville portuaire somalienne de Kismayo.

L’automne précédent, les forces de l’armée kenyane et de l’Union africaine

avaient lancé une offensive contre Al-Shabaab, chassant le groupe de

Mogadiscio et de plusieurs de ses bastions dans le Sud.

En réponse à cette opération, le groupe avait promis de « sévères

représailles » au Kenya4. Dans un e-mail qu'il m'adressa, Ikrimah se disait

impatient de se « venger5 » du gouvernement kenyan.

Ses e-mails me confirmaient en outre qu'il continuait de travailler en étroite

collaboration avec des membres étrangers d'Al-Shabaab, tel que mon ami

américain de Sanaa, Jehad Serwan Mostafa, connu au sein du groupe sous le

nom de Ahmed Gure1.

Ikrimah travaillait également avec celle qui était sans doute la femme la

plus recherchée au monde, Samantha Lewthwaite, veuve de Germaine Lindsay,

l'un des terroristes des attentats du 7 juillet 2005 à Londres. Mère de

quatre enfants, surnommée « La Veuve blanche » par la presse à scandale

britannique, elle était toujours recherchée6 en Afrique orientale, après avoir

réchappé à une tentative d’arrestation par la police kenyane à Mombasa2.

« Ça va vraiment mal au Kenya parce que les *kouffar* font tout leur possible

pour nous nuire, m’écrivait Ikrimah dans un de ses e-mails. Faut que tu fasses

super attention à laisser aucune trace parce qu’ils sont sur la piste d’une sœur

qui est la veuve d’un des frères du 7 juillet (le Jamaïcain) et qu’ils accusent de

financer et d’organiser des attentats. »

Ikrimah était également en bons termes avec un Américain qui était devenu

l’un des porte-paroles les plus éminents d’Al-Shabaab, Omar Hammami7.

Originaire d’Alabama, Hammami s’était fait connaître en postant des chansons

de rap islamiste sur YouTube et en appelant d’autres étrangers à rejoindre Al-

Shabaab.

Excentrique et imprévisible, Hammami s’était récemment mis à dos

Godane, le chef du groupe, pour des questions stratégiques, et en était venu

à craindre pour sa vie. En mars, il devait publier une vidéo8 dans laquelle il

déclarait que la hiérarchie d’Al-Shabaab cherchait à l’assassiner. Ikrimah me

dit qu’il redoutait que ses liens avec Hammami ne le mettent lui aussi en

danger. Dans un e-mail, il me demanda de prendre soin de son épouse et de ses

filles s’il venait à être tué3.

Al-Shabaab était miné par les conflits internes9, et il semblait que

l’ascension d’Ikrimah au sein de sa hiérarchie contribuait à le mettre en

danger.

En réfléchissant aux paroles de Klang, je pris conscience que ce qui me

poussait à vouloir neutraliser les cibles de la CIA n’était pas en premier lieu

les récompenses proposées. Je tenais par-dessus tout à ce qu’on me dise que

les Américains avaient à nouveau besoin de moi et j’étais guidé à la fois par

mon orgueil meurtri et la peur qu’Abdul me remplace.

Mais le message de Klang comportait une contrepartie. « Et sur tout ça, on

aimerait toucher 10 %. Rien que de très naturel à ce qu’on veuille aussi en

profiter, *akhi*. On peut se charger des négociations pour toi. »

J’acquiesçai sans rien dire. Ça dépassait vraiment tout. Un représentant du

gouvernement de la reine Margrethe me demandait une part sur toute

récompense que je recevrais des États-Unis.

Je regrettai de ne pas avoir enregistré notre discussion avec mon iPhone,

comme je l’avais fait la dernière fois que j’étais entré dans cette villa. Une

fois de plus, je me demandai si le PET était en proie à un pourrissement

généralisé ou si j’avais eu la malchance de tomber sur son agent le plus

malhonnête.

Klang avait vu midi à sa porte et, pour saisir cette occasion, était prêt

à prendre de gros risques personnels.

« Big Brother ne souhaite plus traiter directement avec toi, c’est donc avec

nous que tu seras en contact à partir de maintenant », dit-il. Je n’avais pas

vraiment le choix. Après avoir dépensé des sommes considérables dans le

développement de Storm Bushcraft, je ne pouvais pas me permettre de refuser

le bonus danois pour les missions à l’étranger.

De toute évidence, les Américains tenaient à me garder loin d’eux. Peut-être

ne me faisaient-ils plus confiance. Peut-être pensaient-ils que j’étais un

élément trop instable, trop dangereux. Michael, avec qui je m’étais entretenu

quelques mois auparavant dans cette même villa, avait dû leur remettre un

rapport peu flatteur sur ma personne. Mais j’avais déjà risqué ma vie pour

rencontrer Wuhayshi et je tenais encore à décrocher le titre mondial de poids

lourd de l’espionnage.

« Et quelle garantie j’ai qu’ils ne me baiseront pas à nouveau, cette fois-ci ?

demandai-je.

– Aucune, répondit Klang avec un air suffisant qui me donna une furieuse

envie de lui coller une droite.

– Je dois avoir l’assurance qu’au cas où je mourrais ma femme et mes

enfants seront pris en charge », lui dis-je.

Mon séjour à Jaar m’avait pleinement ouvert les yeux sur les dangers qui

m’attendaient.

« Si ça devait arriver, ils recevront 1 million de couronnes, promit Klang.

– Je serais plus rassuré si les Américains versaient la somme à l’avance »,

répliquai-je.

C’était le moment ou jamais de me battre pour le bien-être des miens : une

fois dans la tombe, il me serait plus difficile de défendre leurs intérêts.

« On va voir ça. »

Klang me promit en outre que le PET accorderait un droit de séjour

permanent au Danemark à mon épouse, et ce avant mon départ. Je tenais à ce

qu’elle puisse continuer à vivre en Europe même si je me faisais tuer.

Je rentrai chez moi, en Angleterre, et réfléchis à ma situation.

Contre toute attente, j’étais de retour aux affaires. En tant que free-lance,

j’étais parvenu à sympathiser avec le membre le plus important d’Al-Qaïda.

Mais je recevais peu de soutien de mes agents de liaison, qui exigeaient

pourtant beaucoup de moi. Et, au Yémen, la situation était bien plus explosive

que lorsque j’avais noué contact avec Awlaki, à peine un an auparavant.

Deux semaines plus tard, Jesper et Soren, le chef de l’équipe, se rendirent

en Angleterre. Le renseignement britannique avait consenti à ce qu’ils

s’entretiennent avec moi sur leur territoire. Klang ne les accompagnait pas : il

avait été momentanément suspendu pour avoir participé à une bagarre dans une

pizzeria de Copenhague. Autre incident qui, vraisemblablement, risquait de

nuire à sa carrière : il avait été surpris en plein acte sexuel avec la maîtresse

du directeur du PET, Jakob Scharf[4], dans les toilettes de l’agence de

renseignement, en pleine fête de Noël. Apparemment, Klang aussi avait ses

démons.

Au cours du petit-déjeuner à leur hôtel, Soren et Jesper me soumirent la

réponse définitive des Américains quant à l’assurance-vie que j’avais

demandée.

« On peut te verser 50 000 dollars d’avance, mais ils refusent d’ajouter 1

dollar de plus », déclara Jesper. Manifestement, l’expert en droit financier

avait été désigné comme trésorier de l’opération.

Ce n’était pas ce que j’avais souhaité, mais je n’en étais encore qu’au tout

début de mon retour au sommet.

« Ça ira. »

Soren m’informa qu’un plan était en train de prendre forme. En compagnie

d’Abdul, je prendrais la route pour le Sud comme je l’avais fait en janvier et

livrerais l’équipement truffé de mouchards à Wuhayshi.

« Quand est-ce que je pars ?

– Bientôt », répondit Soren.

Ils avaient apporté la demande de droit de séjour pour mon épouse et

m’aidèrent à remplir la paperasse.

« Elle aura les mêmes droits qu’une citoyenne danoise », déclara Jesper.

Après cela, nous partîmes tous les trois pour la campagne. Je leur avais

promis de les emmener sur une piste de quad en plein air. En un rien de temps,

nous nous retrouvâmes lancés à pleine vitesse sur les chemins de terre,

recouverts de boue. C’était la soupape parfaite pour décompresser un peu.

Seule ombre au tableau, Jesper se cassa la cheville. Jetant un œil aux

décharges d’assurance qu’ils avaient remplies, je restai abasourdi : ils avaient

signé de leurs vrais noms, et Soren avait même indiqué comme lieu de

résidence une adresse proche du quartier général du PET, à Søborg. À croire

qu’ils ignoraient tout des fondamentaux de leur propre métier.

Fin mars, alors que je me préparais à ma plus dangereuse mission, sans

doute la dernière, je reçus un e-mail. Il était crypté et signé « Aminah ». Elle

était encore en vie.

« Enfin », me murmurai-je à moi-même. La culpabilité que j’éprouvais pour

l’avoir emmenée au Yémen ne m’avait pas quitté.

Elle me contait qu’elle s’était coupée du monde durant des mois et qu’elle

venait tout juste de prendre connaissance de l’e-mail que je lui avais envoyé

en fin d’année précédente. Son message était long, décousu et émaillé de

références coraniques. En dépit de tout, elle avait toujours la foi.

Aminah nous saluait, sa « chère sœur » Fadia et moi, et me révéla qu’elle

avait rêvé de la mort de son époux, avant et après son décès. Je ne pouvais que

compatir.

« Deux semaines après son martyr, je l’ai vu dans mes rêves… Nous nous

parlions, et je lui disais que je voulais moi aussi mourir pour la cause, et il me

disait que c’était une excellente idée, qu’il en était très heureux. Dans mon

rêve, il était si près et à la fois si loin.

« Il était si beau, sa robe blanche brillait et scintillait, il apparaissait au-

dessus de moi… Il était heureux et souriait, et il me disait, Aminah, viens

à moi, viens à moi. »

Mais elle était toujours sur cette Terre, grâce à Nasser Al-Wuhayshi en

personne.

« Je voulais participer à une opération martyre mais cheikh Bassir

[Wuhayshi] me dit que, pour l'instant, les sœurs ne participeraient pas à ce

genre de mission parce que ça leur vaudrait beaucoup de problèmes et que le

gouvernement se mettrait à emprisonner des sœurs militantes et que ce ne

serait pas bon du tout. Alors je me contente de prier pour être un jour *chahîd*,

je veux être tuée comme l'a été mon époux. *Inch'Allah*. »

On avait cependant trouvé un moyen de la rendre utile.

« Je suis en contact avec des frères parce que je viens de commencer

à travailler pour *Inspire*, *alhamdulillah*. »

Mais Aminah disait qu’elle se sentait isolée et qu’elle avait peur : cela

suffit à raviver mon sentiment de culpabilité.

« Ça fait un an que j’ai pas reçu de nouvelles de ma famille et je ne sais pas

ce qui se passe. J’envoie des lettres à ma sœur mais elle ne répond pas. Je ne

sais pas si elle est menacée par le gouvernement ou les services secrets…

quand cheikh Bassir m’a dit que je pouvais pas mourir en martyr, je lui ai

demandé si je pouvais rentrer chez moi, et il a dit non. Il a dit que mon

gouvernement voulait me mettre en prison. Je ne le savais pas… Et mon époux

lui a dit que, s’il mourrait, il ne voulait pas que je rentre chez moi.

« Est-ce que tu pourrais voir si je suis sur la liste des personnes

recherchées de la CIA ou sur la liste des personnes interdites de vol ? »

demandait-elle.

Nonobstant la compassion que j’avais pour elle, elle représentait un moyen

de reprendre contact avec Wuhayshi et passer enfin à la deuxième phase de la

mission. De toute évidence, elle était en ligne directe avec lui.

« *Inch'Allah* tu recevras un mail d'Amir [Wuhayshi], je vais lui faire passer

le message. *Inch'Allah* tu arriveras à faire le lien entre la Somalie et le

Yémen. »

Elle finissait sur une note de fatalisme :

« Et donc je suis ici pour le moment. Jusqu'à ce que la situation change,

inch'Allah. Le martyre serait la meilleure solution pour moi. »

De mon côté, je m'imaginai déjà un double triomphe : le sauvetage

d'Aminah et la localisation de Wuhayshi.

Vers la fin avril, je reçus enfin l'ordre de partir pour le Yémen. Il était

grand temps : cela faisait à présent plus de trois mois que j'étais prêt. Je ne

comprenais pas pourquoi le PET avait tenu à retarder l'opération. Le fait que

Fadia ignore toujours tout de mes vraies activités ne fit qu'accentuer les

difficultés de notre couple : elle ne comprenait pas pourquoi j’étais aussi

agité, pourquoi je passais mon temps à consulter mon portable, en attente de

SMS. Je ne trouvais guère plus de repos durant mon sommeil, passant mes

nuits à marmonner en danois, à tel point qu’elle me demanda de dormir sur le

sofa.

Il me restait assez de temps pour une dernière sortie avec mes enfants.

Je les emmenai à Waterworld, un parc aquatique non loin de Birmingham. Tous

deux étaient dans leur élément, slalomant le long des toboggans, sautant dans

les bassins et les fontaines. Je m’efforçai de leur donner l’impression que je

m’amusais aussi, mais je sentis plus d’une fois les larmes me monter aux yeux.

Je me rendis à Copenhague pour discuter des derniers détails de la mission

et rédiger une réponse à Aminah. « Je n’ai pas oublié le Cheikh… lui écrivis-

je, j’ai perdu mon ami mon frère mon professeur qu’Allah l’accepte comme

Chahîd.

« En ce qui concerne la CIA, laisse-moi un peu de temps, je ne peux pas

consulter leur site de mon village. En plus j'ai oublié ton nom tel qu'il figure

sur ton passeport, aussi il faudrait que tu me l'envoies par e-mail *inch'Allah*.

Je ne pense pas que ce soit un crime s'ils découvrent que tu étais l'épouse du

Cheikh. Tu n'auras qu'à leur dire que tu as été retenue en otage et que tu

n'avais aucun moyen de t'échapper. Tu n'as commis aucun crime et ils ne

peuvent pas prouver que tu t'es mariée avec lui. »

J'avais honte de me servir d'Aminah comme d'un moyen d'atteindre

Wuhayshi, mais je me justifiai en me disant que, si nous restions en contact, je

pourrais un jour l'aider.

« Je suis d'accord avec le cheikh Abou Bassir, ne fais rien sans y avoir

sérieusement réfléchi, *inch'Allah*. Il est très important que tu transmettes ce

message au cheikh Abou Bassir, écrivis-je. Dis-lui que j'ai ce que ton époux

m’avait demandé et ce que lui m’a demandé. Tout est prêt et je devrais être

chez lui autour du 10 [mai], *inch’Allah*. »

J’avais un autre message à lui faire passer, un message qui montrerait

à Wuhayshi qu’il était important de rester en contact avec moi.

« La Somalie… ils n’arrêtent pas de me harceler pour aller au Yémen. Dis-

lui qu’Abou Musab Al-Somali et Ikrimah ont l’intention de venir dès que

possible, on dirait que c’est très important. »

Implicitement, j’insistai sur le rôle crucial qu’elle pouvait jouer.

« J’ai entendu dire qu’Hartaba avait été tué. Est-ce vrai ? Si oui, je

demande à Allah de l’accepter. Il était le seul susceptible de me conduire

jusqu’au cheikh Abou Bassir. À présent comment puis-je le rejoindre ? »

Je lui promis de lui ramener des vêtements et la priai de bien prendre soin

d’elle en signant : « Ton frère Polar Bear ».

Une chose était claire, le PET affectionnait particulièrement Elseneur.

Ils me convièrent dans une maison de vacances proche de cette ville afin de

parler des prochaines phases de l’opération. Les violentes tempêtes d’hiver

avaient laissé place à un doux printemps, et la Baltique était d’un bleu-vert

placide.

Klang avait rejoint l’équipe, du fait de l’importance de la mission. Nous

prîmes place dans le vaste salon.

« Nous avons discuté d’Aminah, me dit Jesper. Nous avons le sentiment

qu’il serait dangereux qu’elle revienne en Europe. Comme tu l’as écrit dans

ton e-mail, rien ne garantit qu’elle se fasse arrêter, et elle pourrait représenter

un danger considérable. »

Je me demandai s’il entendait par là un danger pour les civils innocents ou

pour le renseignement danois. Peut-être avaient-ils conclu que sa version des

faits risquait de les incriminer dans une opération légalement plus que

discutable.

Je leur demandai pourquoi ils avaient attendu si longtemps pour me

renvoyer au Yémen. Klang avança un argument abracadabrant, expliquant que

les Américains avaient dû reconfigurer des satellites espions qui surveillaient

jusqu’ici l’Afghanistan.

Nous en vînmes enfin au cœur du sujet. Je devrais retrouver Abdul à Sanaa,

puis nous prendrions ensemble la route afin de livrer l’équipement.

« Il est très important que tu restes avec Abdul, dit Klang.

– Tu te moques vraiment de moi, rétorquai-je. Tu penses que j’ignore qu’il

travaille pour les Américains ? »

Klang leva les bras au ciel. « D’accord, très bien, oui, il travaille pour eux,

mais il ne faut surtout pas que les Américains sachent que tu es au courant,

OK ? »

Enfin, mes soupçons étaient confirmés. J’avais tenté de prendre Abdul au

piège après le débriefing de Lisbonne en lui envoyant un e-mail des plus sec

où je lui racontai que j’avais été contrôlé par les autorités danoises

à l’aéroport de Copenhague : ils savaient que je m’étais rendu dans le sud du

Yémen. Quelqu’un les avait mis au courant, écrivis-je à Abdul, et selon moi,

ce quelqu’un n’était autre que lui.

Bien entendu, rien de tout cela n’était arrivé, mais c’était un appât comme

un autre. Je n’avais reçu aucune réponse, et c’était à mes yeux un aveu en soi.

« J’ai quelque chose pour toi », dit Jesper pour changer de sujet.

Il s’éclipsa et revint avec une boîte de maquillage. « Un cadeau des

Américains pour Aminah. »

C’était une grosse boîte ovale en plastique. J’ouvris le couvercle,

découvrant un miroir sur la face intérieure et, dans la boîte, des bâtons de

rouge à lèvres, du vernis à ongle et des ombres à paupières impeccablement

rangés.

« Fais bien attention quand tu la manipules, c’est du matériel vraiment très

cher », dit Klang.

Jesper dit que, si Aminah était fiancée ou mariée à Qasim Al-Raymi, l’un

des seconds de Wuhayshi au sein d’AQPA, le dispositif intégré dans la boîte

permettrait aux Américains de le cibler.

« Et si Abou Bassir décide de briser la boîte sous mes yeux et qu’il trouve

ce dispositif, je suis censé faire quoi ? » demandai-je. J’étais mal à l’aise.

Deux ans auparavant, les Danois avaient refusé que je remette à Aminah une

boîte de cosmétiques du même type, considérant la ruse trop risquée. Étais-je

devenu à leurs yeux un pion qu’on pouvait sacrifier ?

« Tu n’auras qu’à mettre ça sur le dos d’Abdul, et c’est lui qui paiera à ta

place », répondit Klang.

Ce n’était pas la première fois que le culot de Klang me choquait. Rien au

monde ne semblait pouvoir le désarçonner. Il avait une réponse à tout, et cette

réponse était presque toujours totalement irresponsable.

« Non, jamais je ne ferai une chose pareille, répliquai-je. Tu viens de me

dire qu’il travaille pour nous. Nous sommes dans le même camp. »

Cette fois, il ne trouva rien à répondre et se contenta de me tendre un nouvel

iPhone, fourni par les Américains.

« Ça nous permettra de suivre tes mouvements en temps réel. Laisse-le

toujours allumé. S’il arrive quoi que ce soit, tu pourras nous appeler à l’aide,

mais ne le fais qu’en cas d’extrême urgence. »

Les Danois me remirent également un sac de sport rempli de vêtements pour

Aminah.

Le soir même, dans la chambre qui m’avait été attribuée dans la maison, je

regardai le journal télévisé. Le sujet principal concernait le Yémen : un

nouveau projet d’attentat fomenté par AQPA et visant un vol à destination des

États-Unis avait été déjoué. L’arme qui aurait été utilisée était le dispositif le

plus sophistiqué jamais créé par Ibrahim Al-Asiri. Mais l’homme qu’AQPA

avait choisi pour l’attentat, une recrue saoudienne détenteur d’un passeport

britannique, était en vérité une taupe des services de renseignement105.

L’opération saoudienne s’était soldée par l’évacuation de l’agent double et

d’un autre informateur (sans doute son agent de liaison) hors du Yémen. Peut-

être était-ce pour cela que ma mission avait été retardée : les renseignements

occidentaux avaient déjà une taupe proche du commandement d’AQPA, et ce

n’était qu’après son extraction qu’ils avaient décidé de me faire revenir sur le

ring.

Le Yémen était plongé dans la plus grande confusion, cela compliquerait

encore plus les choses. Le pays avait un nouveau président, Abd Rabo

Mansour Hadi. Il palliait la précarité de son pouvoir par des manœuvres

politiciennes et des promesses de collaboration encore plus étroite avec

Washington11.

Son objectif premier était de faire refluer l’influence croissante d’Al-Qaïda

dans le Sud. Le groupe contrôlait toujours un bout de la côte qui bordait des

couloirs de navigation parmi les plus fréquentés au monde, ainsi que plusieurs

villages dans les terres. À moins que l’armée yéménite, sous-équipée et mal

commandée, n’agisse vite, même Aden risquait de tomber sous contrôle des

fondamentalistes.

Les forces gouvernementales, soutenues par des milices tribales, avaient

lancé une nouvelle attaque. Les combattants de Wuhayshi leur opposaient une

résistance féroce, mais les frappes aériennes s’intensifiaient, à n’en pas douter

avec l’aide du renseignement américain, et l’armée du régime approchait de

Jaar.

En lisant un résumé des affrontements, je ne pus m’empêcher de me poser

une question des plus simple : comment diable Abdul et moi allions-nous

pouvoir nous faufiler dans cet imbroglio, au beau milieu d’une guerre ?

Le lendemain, je demandai aux agents danois si le versement des

50 000 dollars promis avait bien été effectué au profit de ma famille.

« On est en train de s’en occuper, tu devrais recevoir ça très vite après ton

retour du Yémen », répondit Jesper.

Si j’en réchappe, songeai-je, sinistre.

Ils me tenaient. Ils savaient que j’avais hâte de partir, que j’étais pleinement

concentré sur ma mission, et ils en profitaient.

Jesper me passa le document de l’immigration pour ma femme, qui lui

conférait un droit de séjour de cinq ans, et non le statut de résident permanent.

J’étais furieux. Si je mourrais, rien n’assurerait le renouvellement de ce droit,

et de retour au Yémen, elle courrait un danger considérable si mon statut

d’agent double était découvert.

« Nous n’avons jamais promis de droit de séjour permanent », dit Jesper.

Je n’en croyais pas mes oreilles. La sécurité de mon épouse était plus

importante que n’importe quelle récompense.

Je quittai la villa comme une tornade, en criant à Jesper : « Tu sais quoi ?

Ne comptez plus sur moi. » Comme toujours, je partais pour mieux négocier

par la suite.

Je passais la soirée chez ma mère à Korsør. Bien qu’elle eût été au courant

de mes activités, elle avait été d’une discrétion absolue. Je lui fis part de ma

frustration.

« Je te parie qu’Abdul n’est même pas au Yémen. Et si j’ai raison, je sens

qu’ils me demanderont de partir seul pour le Sud pour que je me fasse tuer

dans les affrontements », lui dis-je.

Tout cela la dépassait. Qu’est-ce qui pouvait me pousser à vouloir

participer à une telle opération ? Elle me considérait d’un air incrédule. Une

expression qui, chez elle, m’était plus que familière.

J’appelai un numéro yéménite qu’Abdul m’avait communiqué. Sa femme

répondit. « Mon époux est absent », me dit-elle.

J’étais dépité et j’ignorai les appels des agents danois. Au bout de

deux jours, je finis par répondre à un coup de fil de Klang. Je lui dis que je

n’accepterais de les voir qu’en présence du patron, Tommy Chef. Nous

convînmes d’une entrevue au Scandic Hotel de Ringsted, à mi-chemin entre

Korsør et Copenhague. Lorsque j’arrivai, Tommy Chef consultait ses messages

sur le perron.

« Bonjour, Morten. C’est un plaisir de vous revoir. Je suis désolé pour

toutes ces incompréhensions. Allons parler à l’intérieur, tous les deux. »

Dans sa suite, il s’assit sur un sofa face à moi et me regarda droit dans les

yeux.

« Je suis désolé pour ce quiproquo. Mes agents n’avaient pas autorité

à vous promettre ces documents pour votre épouse. Il y a tout un processus

à suivre, on ne peut pas demander de but en blanc un droit de séjour

permanent. Mais j’ai repris tout cela en main et je puis personnellement vous

assurer qu’elle acquerra ce droit de séjour permanent. En ce qui concerne

l’argent, je peux également vous assurer que vous le recevrez dès votre

retour. »

Sa voix était calme et posée, comme s’il était en train de remettre de l’ordre

dans le bazar qu’avait fichu une bande d’enfants turbulents.

« Vous m’en voyez ravi, répondis-je. Abdul n’est pas au Yémen. Comment

vais-je bien pouvoir me rendre dans les zones tribales ? demandai-je.

– Nous sommes au courant, effectivement. Croyez-le ou non, il est en Chine,

mais il sera de retour dès le lendemain de votre arrivée à Sanaa. Tout est sous

contrôle. »

Il observa une pause pour ménager son effet.

« Morten, ceci est l’une des missions les plus importantes de toute l’histoire

du renseignement danois. Notre directeur, Jakob Scharf, la suit de très près.

Il est vraiment crucial que vous vous rendiez là-bas pour la mener à bien. »

Le responsable était soudain devenu coach.

J’avais cependant une requête supplémentaire. Je voulais que Klang et

Jesper se rendent à Korsør afin de parler de la mission à ma mère. C’était en

quelque sorte ma police d’assurance, la seule garantie que j’avais qu’ils

veilleraient à ma sécurité. Ils sauraient ainsi que si les choses tournaient mal

pour moi, ma mère irait expliquer aux médias ce que j’étais réellement allé

faire dans un coin reculé du Yémen, auprès des hommes les plus puissants

d’Al-Qaïda. Ce qu’ils ignoreraient, c’était qu’elle détenait un tirage de la

photographie où l’on pouvait nous voir, tous les trois, dans les eaux thermales

de Reykjavik.

« Faites donc ce que vous avez à faire à Korsør, et retrouvons-nous ensuite

pour un agréable dîner », me dit Tommy Chef, d’un air charmeur. Il sourit et

posa brièvement la main sur mon épaule, en un geste amical.

Ma mère habitait dans une rue tranquille de Korsør. Le jardin était

impeccablement tenu, avec des balançoires et un toboggan pour ses petits-

enfants qui, bien malheureusement, ne lui rendaient que très rarement visite.

Elle avait enfin trouvé un homme aimable et honorable avec qui partager sa

vie, un compagnon que j’appréciais. L’intérieur de la maison était un véritable

parcours d’obstacles pour maladroits : les porcelaines soigneusement

disposées, les coussins et les bibelots méticuleusement rangés ne laissaient

que peu de place aux visiteurs.

Klang et Jesper arrivèrent en jean et T-shirt, l’air mal à l’aise. C’était

sûrement la première fois qu’ils se trouvaient contraints d’expliquer à la mère

d’un agent ce que son fils faisait au juste : on aurait dit des écoliers demandant

la permission de faire un tour en vélo. Ma mère les reçut avec une courtoisie et

une réserve typiquement danoises. Son mari était confiné à la cuisine : il

n’avait pas la permission de voir les agents secrets de la Couronne danoise.

Ils passèrent au salon, prenant les coussins décoratifs et les gardant dans les

mains, sans trop savoir quoi en faire. Comment est-ce qu’un hooligan pareil

avait pu sortir d’un foyer si correct ? devaient-ils se demander. À leur

décharge, ils ne connaissaient pas ma longue et pénible histoire.

Nous nous assîmes en silence tandis que ma mère préparait le café. Une fois

servi, Klang en but une gorgée et reposa délicatement sa tasse de fine

porcelaine sur sa soucoupe. Cela m’amusait de le voir ainsi, terrifié à l’idée

de casser quoi que ce soit.

« Madame Storm, débuta-t-il avec un air joyeux des plus artificiel. Il faut

que vous sachiez que Morten est un agent hors du commun, grâce à tous les

musulmans qu’il connaît à travers le monde.

– Est-ce un métier dangereux ? demanda-t-elle.

– Oui, mais le travail de votre fils contribue à lutter contre le terrorisme, dit

Jesper. C’est très important, pour le monde entier.

– C’est pour cela qu’il a reçu 250 000 dollars de la part des Américains,

intervint Klang.

– Il m’a montré l’attaché-case, dit ma mère. Vous savez, à l’époque, j’avais

encore du mal à croire qu’il travaillait pour les services de renseignement.

– Nous ne pouvons pas vous en révéler beaucoup plus, mais il est sur le

point de retourner au Yémen, déclara Klang.

– Ce sera dangereux ? demanda-t-elle, d’un ton plus appuyé.

– Les dangers font partie du métier », répondit prudemment Klang.

Ma mère me regarda, comme pour me rappeler que, depuis trente-six ans

maintenant, je n’avais jamais cessé de lui causer des problèmes. Mais, lorsque

nous partîmes au crépuscule, j’étais rassuré. Klang et Jesper étaient

brièvement sortis de l’ombre à l’abri de laquelle ils avaient l’habitude de

travailler.

Une autre récompense m’attendait. Nous rejoignîmes Tommy Chef dans un

restaurant en bord de plage, non loin d’une marina. La spécialité de la maison

était le hareng, préparé de diverses façons. Arrosé de sancerre, ce fut un

excellent dîner, aux frais du gouvernement.

Tommy Chef s’essuya délicatement la bouche avant de parler.

« Nous avons pas mal réfléchi, Morten. Vous êtes le premier agent civil

auquel nous faisons cette proposition. À votre retour, nous vous offrons un

nouvel emploi. Parce que nous ne voulons pas que vous cessiez totalement vos

activités après cette mission. Nous aimerions que vous continuiez à travailler

avec nous, pas sur la ligne de front physique, mais sur la ligne de front du

cyber-djihadisme : l’infiltration de ces milieux sur Internet.

« Nous nous sommes également dit que vous pourriez former d’autres

agents, aux côtés d’Anders. »

La perspective d’un boulot où mon carnet d’adresses pourrait être

pleinement mis à profit me comblait de joie. J’avais claqué la porte quelques

jours auparavant, et soudain mon avenir s’illuminait. Peut-être qu’après tout la

maturité et la vie de couple commençaient enfin à m’adoucir.

Alors que nous nous séparions, Tommy Chef passa son bras autour des mes

épaules.

« Vous faites un sacré boulot, pour notre bien à tous.

– Vous savez quoi ? On va dédier ça à Amanda », dis-je en citant le nom de

code d’Elizabeth Hanson, l’agente de la CIA avec laquelle j’avais travaillé et

qui avait trouvé la mort à la base de Chapman, près de Khost, en Afghanistan,

en décembre 2009.

Nous baptisâmes cette mission « opération Amanda ».

26

Murmures chinois

Mai 2012

11 mai 2012. Une aube parfaite de fin de printemps. Quittant Elseneur pour

Copenhague au volant d'une voiture, j'observais les tracteurs arpenter des

champs impeccables. Cette image de sérénité rurale était le parfait opposé de

l'agitation dont j'étais la proie. Mon ultime mission sur le terrain débutait.

Dans ma valise se trouvait la boîte de maquillage « modifiée » destinée

à Aminah (et, sans qu'il le sache, à Qasim Al-Raymi). J'avais aussi le mini-

frigo destiné à Wuhayshi et, en particulier, à Ibrahim Al-Asiri, dans lequel

avait été également installé un système de géolocalisation. Je partais du

principe que c'était ce frigo que la CIA avait modifié à l'attention d'Awlaki.

La veille au soir, tous les agents danois, sous la houlette de Tommy Chef,

avaient donné un dîner en mon honneur. Cela avait tout d'un repas d'adieux, et

je m'étais laissé aller à quelques larmoiements. Tommy Chef m'avait remis

5 000 dollars pour couvrir mes frais sur place.

À l’aéroport de Copenhague, il fallut régler un dernier point. Jesper remplit

un formulaire officiel notifiant qu’on m’avait confisqué un paquet contenant de

la méthénamine. Le PET s’opposait toujours à ce que j’en fournisse à Al-

Qaïda, mais au moins, ce document prouverait à Wuhayshi que j’avais tenté de

lui en procurer.

Au terme de mon escale à Doha, alors que je montais à bord du vol

à destination de Sanaa, mon stress atteignit de nouveaux sommets. Je me mis

à douter de tout : des paroles apaisantes de Tommy Chef, de la promesse d’un

droit de séjour pour ma femme, de la loyauté d’Abdul et de sa réaction à la

lecture de mon e-mail d’accusation. Qu’était-il allé faire en Chine ? Était-il en

cavale ? Et si oui, qui fuyait-il ? J’avais l’impression d’être confronté à la face

abrupte d’une montagne que je devais escalader, striée de crevasses traîtresses

et de rochers près à se décrocher. Au moindre faux pas, c’en serait fait de moi.

Mais, si je parvenais au sommet (en permettant aux renseignements

occidentaux d’atteindre Wuhayshi et Al-Asiri), je redorerais mon blason, et, ce

n’était pas négligeable, renflouerais mes caisses.

Aux douanes de Sanaa, personne n’inspecta le frigo : les autorités avaient

l’habitude de voir des étrangers ramener de l’électroménager. Je me rendis

à l’appartement meublé que j’avais loué sur la 50e Rue, l’artère qui traversait

le sud de la ville. Et j’attendis.

Tommy Chef m’avait assuré qu’Abdul reviendrait de Chine le lendemain de

mon arrivée au Yémen. J’ignorais complètement ce qui le poussait à en être

aussi sûr, et il se trouva qu’Abdul n’arriva pas le jour convenu. Je sentais la

claustrophobie me gagner, coincé dans cet appartement, avec une mission que

je ne pouvais pas mener, mon intermédiaire principal se trouvant à des milliers

de kilomètres.

Je parvins à soutirer le numéro d’Abdul en Chine à sa femme, très

angoissée, et lui envoyai un SMS1.

« Rejoins-moi ici, m’écrivit-il à son tour.

– Pourquoi est-ce que toi tu ne viendrais pas au Yémen ? répliquai-je.

– Impossible, mon frère, mais il faut que je te voie. »

Quelques secondes plus tard, mon téléphone sonna. C’était Abdul. Il était

très agité.

« Murad, il faut que tu viennes ici. Je ne peux pas te dire ce que j’ai à te

dire au téléphone.

– Donc, tu es en train de me demander de venir en Chine ?

– Oui, il faut que tu viennes, c’est très important.

– Laisse-moi un peu de temps pour y réfléchir », conclus-je, incrédule.

J’appelai Soren au Danemark, prenant un risque calculé du point de vue de

ma sécurité.

« Tu penses être en mesure de le persuader de te suivre au Yémen, si tu vas

le voir en Chine ? demanda-t-il.

– Oui.

– Alors achète ton billet. Mais ne prends pas l’iPhone qu’on t’a donné. »

Peut-être Abdul avait-il choisi de se rendre en Chine afin d’avoir la

certitude d’être à l’abri des yeux et des oreilles de la CIA.

À peine étais-je arrivé au Yémen que je repartais déjà, faisant de nouveau

escale à Doha pour prendre un vol de neuf heures jusqu’à Hong Kong. Durant

le voyage, je contemplai les vastes terres arables du cœur de l’Inde, les

collines vertes et les jungles mystiques de Birmanie, et malgré les risques

encourus, je ne pouvais m’empêcher d’éprouver une certaine excitation. J’ai

toujours adoré me rendre dans un lieu inconnu. L’arrivée sur Hong Kong fut

plus spectaculaire que je ne me l’étais imaginée : de gigantesques gratte-ciel

se dressaient devant des collines abruptes et des jonques de bois aux voiles

orange naviguaient entre les îles.

De l’aéroport, je passai au continent et pénétrai dans la gare de Shenzhen,

un immense édifice de verre. Je pensai au Yémen. Sanaa était à neuf heures

d’avion, mais quatre-vingt-dix ans séparaient les deux villes. Le monde arabe

était à la traîne.

La ligne à grande vitesse reliant Shenzhen et Canton était toute récente et

permettait de parcourir plus d’une centaine de kilomètres en une trentaine de

minutes.

Abdul avait accepté de me retrouver à la gare de Canton, l’une des

mégalopoles chinoises alors en plein boom. Au milieu des milliers de Chinois

qui passaient d’une rame à l’autre, je le repérai facilement, avec sa peau

sombre. Nous nous embrassâmes. Il semblait tendu.

« Qu’est-ce qui se passe ? lui demandai-je.

– Je ne peux pas encore te le dire. Nous avons nos portables sur nous, ce

n’est pas sûr », répondit-il.

Je déposai mon bagage à son appartement et le téléphone portable bon

marché que j’avais acheté. Il m’expliqua qu’il était venu à Canton parce qu’il

y connaissait des hommes d’affaires yéménites. Nous traversâmes des marchés

bondés et des places où des acrobates et des virtuoses du roller paradaient.

Des gratte-ciel bordaient la large rivière qui traversait le cœur de la ville.

Notre destination était un spa. Avant d’entrer dans la salle du jacuzzi, nous

nous déshabillâmes l’un en face de l’autre. Abdul tenait manifestement

à s’assurer que ce qu’il avait à me dire ne serait pas enregistré. Lorsque nous

fûmes tous deux immergés dans l’eau bouillonnante, Abdul se tourna vers moi

et me considéra d’un regard inquiet.

« J’ai quelque chose à te dire. »

Je l’interrompis : « Tu te souviens de l’e-mail que je t’ai envoyé à propos

de ce qu’on m’a dit à l’aéroport de Copenhague. Je *sais*, à présent… »

Je tenais à garder une longueur d’avance sur lui. Sans doute parce que

j’avais l’impression d’être en compétition.

« Mais la CIA, ils vont… ils vont te tuer avec les terroristes si tu te rends

dans le Sud avec moi, bafouilla Abdul.

– *Soubhan'Allah* – quoi ?

– Murad, ils ne veulent pas te tuer à Sanaa. Ils veulent te tuer lorsque tu

seras aux côtés d'Abou Bassir et des autres frères », explicita-t-il.

Il me raconta que ses agents de liaison de la CIA lui avaient donné

25 000 dollars afin qu'il achète un SUV Toyota Prado. Il avait confié le

véhicule à un atelier utilisé par l'agence de renseignement américaine : ils

y avaient installé un transmetteur satellite relié à un bouton électronique

dissimulé sous un siège. Les tests avaient permis d'établir que l'équipement

fonctionnait à merveille.

« Un clic pour signaler que tu m'as rejoint à bord. Deux clics pour signaler

que nous avons quitté Sanaa. Trois clics pour leur dire que nous sommes en

présence de la cible. Quatre clics pour leur signifier que je t'ai laissé seul

avec la cible. »

Il me prit par l’épaule. « Et c’est ce moment qu’ils auraient choisi pour te

tuer. Ils auraient dit ensuite que tu étais un terroriste, comme les autres. »

Et seule ma mère aurait su qu’il n’en était rien. Tout ceci était plus que

plausible, mais j’étais loin d’être convaincu.

Abdul sortit du jacuzzi. « Murad, tu peux me frapper, tu peux me détester,

mais je n’aurais pas supporté qu’on te fasse du mal. J’étais terrifié à l’idée

d’aller dans le Sud avec toi, et c’est pour cette raison que j’ai quitté le pays. »

Je restai coi. La CIA m’avait évité et désirait pourtant que je me rende au

Yémen. Ils savaient que j’avais enregistré un de leurs agents à Copenhague,

l’année précédente, et que j’avais menacé de tout révéler. Et puis il y avait cet

iPhone que j’étais censé ne jamais éteindre.

Je me souvins de l’avertissement de Jacob, le spécialiste des opérations en

extérieur : « Ne t’attarde pas auprès des terroristes, parce que les Américains

n’hésiteront pas à te tuer. »

Abdul n’était pas franchement la source la plus sûre qui soit, mais il

semblait vraiment terrifié. Redoutait-il de se faire tuer avec moi ?

« Depuis combien de temps travailles-tu pour les Américains ? demandai-je

enfin.

– Tu te rappelles qu’il y a des années je t’avais dit que j’avais été interpellé

par les services de renseignement à Djibouti ? C’est là qu’ils m’ont recruté.

Ils ne m’ont pas laissé d’autre choix que de travailler pour eux. Je suis désolé

de t’avoir menti.

– Tu as parlé de moi à la CIA ? demandai-je.

– Tout ce que j’ai dit à la CIA, c’est que tu étais en désaccord avec les

frères, à propos des cibles civiles. »

Il était difficile de percer à jour Abdul, mais *a priori*, il ne semblait pas se

douter que je travaillais moi aussi pour les renseignements occidentaux.

Je réprimai l’envie de le lui révéler.

« Qu’Allah te récompense pour m’avoir dit tout cela », déclarai-je.

Il était effondré. « Murad, je ne veux plus jamais travailler pour les

Américains. Est-ce que tu penses que tu pourrais m’aider à demander l’asile

au Danemark ? » Je lui promis que j’essaierais, mais que cela ne serait pas

facile.

De retour chez lui, nous priâmes ensemble. Plus que jamais, il s’agissait de

ne pas baisser ma garde.

Cette nuit, j’eus le plus grand mal à trouver le sommeil. Je ne savais pas si

je devais croire Abdul. Je savais à présent qu’il m’avait menti, autant que moi

je lui avais menti. Une idée me hantait : essayait-il de m’effrayer afin de

pouvoir rentrer seul au Yémen et livrer lui-même l’équipement ? Le simple fait

de m’avoir accompagné à Jaar lui avait valu un regain de crédibilité et de

renom auprès de Wuhayshi. Et il pouvait toujours expliquer que je lui avais

demandé de se charger seul de la livraison. C’eût été un moyen très efficace

pour les Américains de me court-circuiter et d’avoir un accès direct à AQPA.

À moins qu’Abdul soit repassé dans le camp d’Al-Qaïda, comme le « triple

agent » jordanien Humam Al-Balawi, qui avait tué Elizabeth Hanson et

d’autres agents de la CIA en Afghanistan… Me mettait-il à l’épreuve,

conformément aux ordres de Wuhayshi ? Si je ne retournais pas au Yémen pour

avertir Al-Qaïda de la trahison d’Abdul, ils devineraient que j’étais un espion.

Autant résoudre un Rubik’s Cube les yeux bandés.

Le lendemain matin, je fus tiré du sommeil par la sonnerie m’avertissant de

la réception d’un SMS. Jesper me demandait si j’étais parvenu à convaincre

Abdul de revenir.

Je lui écrivis : « Je doute qu’il voyage ou accepte d’aller dans le Sud tant

qu’il y aura des affrontements. Il est convaincu que je vais mourir et qu’il

disparaîtra avec moi. »

Dans un autre SMS, je demandai une entrevue avec mes agents de liaison

à Doha, avant mon retour au Yémen. Jesper me dit que les Américains seraient

également présents et me pria d’insister encore auprès d’Abdul. Tard dans

cette nuit du 19 mai, je lui envoyai un énième SMS : « Ça se présente mal… il

refuse de voyager dans l’immédiat. »

La réponse de Jesper me parvint quelques minutes plus tard : « Tu peux lui

demander les clés de la voiture2 ? »

Je fixai l’écran, interdit. Les Danois souhaitaient-ils que je me rende seul

dans le Sud ? Étaient-ils de mèche avec la CIA ? À moins que les Américains

ne veuillent tout simplement récupérer leur véhicule ?

Il était hors de question que je demande les clés à Abdul. Je répondis donc :

« J’ai essayé pour la voiture mais malheureusement, c’est non. Il sera prêt dans

un mois ou deux. Pour l’instant il veut faire une pause et aller en Europe. »

L’histoire d’Abdul me paraissait de plus en plus crédible.

Deux jours plus tard, je pris une chambre au Mövenpick Hotel proche de

l’aéroport de Doha. Jesper et Soren étaient déjà arrivés, je les rejoignis pour

le petit-déjeuner.

Je leur fis part de la mise en garde d’Abdul, en tâchant de paraître aussi

sceptique que possible, mais impatient de voir leur réaction. Ils balayèrent son

histoire d’un revers de main.

« Où est Big Brother ? demandai-je.

– Ils sont dans l’hôtel mais ils ne souhaitent pas traiter en direct avec toi,

répondit Jesper.

– Génial, répliquai-je.

– Écoute, *akhi*, cette mission est très importante pour nous. Est-ce que tu

serais prêt à livrer l’équipement tout seul dans le sud du Yémen ? demanda

Soren.

– Tu plaisantes, j’espère », répondis-je, agacé par une proposition aussi

inconsciente.

Même si Abdul ne m’avait pas fait redouter le pire, il aurait été hors de

question que je me rende seul en pleine zone de guerre.

Je leur proposai de soumettre une autre proposition aux Américains :

charger un messager d’aller chercher le mini-frigo à Sanaa, la boîte de

maquillage et les autres objets.

« C’est une méthode éprouvée, ça a marché pour Nabhan et Awlaki, arguai-

je.

– Bonne idée », répondit Jesper.

Il me dit qu’il leur en parlerait.

Lorsqu’ils furent partis, je m’assis dans le hall de l’hôtel, regardant

vaguement les clients aller et venir, sourire et discuter, apparemment

insouciants.

Les deux agents danois finirent par revenir.

« Big Brother a dit que l’idée du messager était à écarter, m’informa Jesper

d’un ton neutre. Ils insistent pour que tu ailles remettre l’équipement à Abou

Bassir, en mains propres.

– Je ne sais pas si ça me dit vraiment », répondis-je, restant dans

l’euphémisme.

J’étais sidéré par l’insistance des Américains pour que je livre moi-même

ces objets. À plusieurs reprises, je m’étais servi de messagers, avec les

encouragements de la CIA, afin de livrer des objets à Awlaki, sans jamais

avoir de mauvaises surprises. Cette technique avait également fonctionné en

Somalie. Leur refus définitif, ne serait-ce que de discuter de cette éventuelle

approche, me faisait redouter un piège. Je me demandais même s’ils étaient

réellement dans cet hôtel.

« Rien ne t’oblige à nous donner une réponse immédiatement : la nuit porte

conseil », déclara Jesper.

Le lendemain (le 22 mai), Jesper, Soren et moi allâmes déjeuner au

L’wzaar, un restaurant de luxe de Doha. Recouvert du sol au plafond d’une

mosaïque bleue, il offrait un havre de fraîcheur au milieu de la chaleur

oppressante. On pouvait voir d’un côté les eaux immobiles du Golfe, de l’autre

une rangée de chefs préparant les poissons.

« Alors tu as bien réfléchi ? » me demanda Jesper.

J’observai un bref silence.

« Je crois que je vais devoir passer la main », répondis-je.

Jesper et Soren se regardèrent.

« Comme tu veux, le choix te revient », finit par dire Soren.

Ainsi, dans un luxueux restaurant au bord du golfe Persique, le rideau

tombait sur une aventure qui avait débuté dans la pouponnière islamiste de

Dammaj, de l’autre côté de la péninsule Arabique, quinze ans plus tôt.

On n’aurait pu imaginer une fin plus décevante après cinq ans passés sur le

front. Plus décevante et plus énigmatique à mes yeux. Les États-Unis, qui

avaient fait de la « guerre contre le terrorisme » la première de leurs priorités,

avaient laissé filer cette chance de neutraliser deux de leurs plus dangereux

ennemis, Nasser Al-Wuhayshi et Ibrahim Al-Asiri, et de porter ainsi un

terrible coup à la branche la plus active d’Al-Qaïda.

Cette décision devait très vite apparaître clairement comme une grave

erreur.

Je retournai au Yémen le lendemain, le 23 mai, afin de récupérer mes effets

personnels. Après avoir atterri, je reçus un SMS de Soren qui me demandait

de rendre le frigo et la boîte de maquillage à des agents de la CIA à Sanaa.

Les Américains ne tenaient surtout pas à ce que du matériel de géolocalisation

tombe entre de mauvaises mains.

Je leur dis que je transporterai le tout dans ma Suzuki métallisée jusqu’au

Sanaa Trade Center (l’endroit qui, au Yémen, ressemblait le plus à un centre

commercial).

« Mets la petite boîte dans la grande et pose le tout sur la banquette arrière,

derrière toi », me répondit Soren.

Il y eut un énième changement de plan au tout dernier moment. Un autre

SMS de Soren me demanda de laisser le carton contenant les deux objets sur le

parking. J’obéis, mais j’étais furieux. Il y avait des vigiles dans les parages.

S’ils m’avaient surpris en train d’abandonner un gros carton sur le parking,

dans ce pays où il n’était pas rare qu’une bombe explose, j’aurais pu me

retrouver dans de beaux draps.

Quelques minutes plus tard, Soren me transmit un message de son contact de

la CIA. « Je confirme bonne réception. Remercie notre gars. »

Je répondis : « Bien reçu, tout le plaisir était pour moi. »

Dommage que les smartphones ne disposent pas d’une touche « ironie ».

27

Un espion sur la touche

2012-2013

En juillet 2013, un peu plus d’un an après ma dernière mission au Yémen,

un message en ligne fut intercepté par la NSA dans son gigantesque complexe

de Fort Meade, dans le Maryland, et analysé par les super ordinateurs les plus

puissants de la planète. Une fois déchiffré et traduit, ce message suffit à faire

passer le pays en état d'alerte rouge1.

Nous allons mener une attaque qui changera la face de l'Histoire 2 *.*

En quelques heures, l'ensemble des services de renseignement américains

furent mobilisés afin de découvrir l'ampleur de l'attaque en question. Il était

évident qu'Al-Qaïda venait d'échafauder un complot des plus ambitieux, mais

on ne savait quasiment rien quant au comment, au quand et au où.

Le Département d'État des États-Unis prit la décision sans précédent de fermer

plus de vingt ambassades3 et consulats dans le monde musulman.

Il devint vite évident que la menace était focalisée sur le Yémen,

l'ambassade américaine à Sanaa apparaissant comme l'une des cibles les plus

probables. L'auteur du message incriminé n'était autre que mon guide à Jaar,

Nasser Al-Wuhayshi, le chef d’AQPA. Dans l’un de mes derniers rapports,

j’avais informé mes agents de liaison que Wuhayshi avait ordonné de procéder

à des repérages visant l’ambassade américaine à Sanaa. Depuis, il avait été

nommé assistant d’Ayman Al-Zaouahiri, devenant ainsi le numéro deux d’Al-

Qaïda à l’échelle mondiale4. L’homme qui jadis avait été le protégé

d’Oussama Ben Laden était à présent à la droite de Zaouahiri.

La création par Wuhayshi d’un émirat islamique dans les zones tribales du

sud du Yémen l’avait rendu considérablement célèbre dans les cercles

islamistes du monde entier. Ses hommes avaient contrôlé Jaar et une partie du

sud du Yémen pendant quinze mois. Ils ne s’étaient repliés que face à de

puissants adversaires : les forces gouvernementales yéménites, les milices

tribales loyalistes, avec le soutien des drones américains.

Mais, même après avoir été contraint de se replier dans des zones encore

plus reculées, AQPA avait continué de lutter contre les autorités yéménites, en

perpétrant des attentats-suicides, des assassinats de responsables militaires et

des embuscades visant les troupes ennemies. Comme Adil Al-Abab le releva

dans l’une de ses dernières missives, avant d’être tué par une attaque de

drones, une nouvelle génération de djihadistes venait de passer l’épreuve du

feu5.

Les priorités d’AQPA étaient floues aux yeux des services de renseignement

occidentaux : on ignorait si Wuhayshi entendait se concentrer comme cela avait

été le cas jusqu’ici sur la création d’un État fondé sur la loi islamique, ou tout

du moins continuer à réduire le champ d’action du gouvernement yéménite, ou

si, en tant que numéro deux d’Al-Qaïda, il préférait se consacrer pleinement au

djihad à l’échelle mondiale. Peut-être aurais-je pu contribuer à éclaircir tout

cela avec une ou deux autres visites. Du reste, si on m’avait permis

d’organiser la livraison du frigo début 2012, Zaouahiri aurait certainement dû

se choisir un autre second.

J’avais replongé dans la cocaïne depuis l’annulation de mon ultime mission.

Pendant quelques heures, ma frustration s’estompait, mais à chaque descente,

mes peurs décuplaient. Je m’inquiétais pour ma situation financière, après

avoir tant investi dans Storm Bushcraft, pour finalement perdre mon associé et

une base au Kenya.

J’avais passé cinq ans à cheval entre deux mondes et deux identités.

Cinq ans où la moindre phrase malheureuse aurait pu me coûter la vie. J’avais

changé de masque dans les halls d’arrivée et de départ d’aéroports du monde

entier, voyageant entre athéisme et islamisme, anglais et arabe, T-shirts et

thawbs, entre mon identité d’agent secret occidental et mon identité de membre

officiel d’Al-Qaïda. Alors que les autres passagers inclinaient leur siège pour

regarder les films qui leur étaient proposés durant le vol, mon esprit était en

pleine ébullition, entièrement focalisé sur ma mission, ou passant en revue le

moindre détail de celle que je venais de mener.

Il fallait toujours rester à l’affût, ma vie en dépendait. Dans la dernière

période, j’avais dû multiplier les couches de mensonge : j’étais devenu un

agent occidental se faisant passer pour un agent d’Al-Qaïda se faisant passer

pour un homme d’affaires spécialisé dans les voyages exotiques.

Même chez moi (en Angleterre ou au Danemark), je ne tombais pas le

masque du militant islamiste bien connu sous le nom de Murad Storm.

À Londres ou Copenhague, Luton ou Aarhus, Birmingham ou Odense, il y avait

bien trop de djihadistes pour que je me permette d’être tout à fait moi-même.

Au début, il m’avait été facile de jouer ce rôle, mais plus je m’éloignai de mon

passé de fondamentaliste convaincu, plus il m’était difficile de poser comme

djihadiste avec un tant soit peu de conviction.

Ce n’était que dans la campagne profonde ou dans des nightclubs au bout du

monde que je pouvais redevenir Morten Storm et boire une bière dans un

semblant de paix. Ce genre de lieu n’attirait pas les djihadistes véritablement

convaincus, raisonnais-je alors. Mais, même ainsi, j’avais toujours les nerfs

à vif.

Ce mode de vie m’avait fait frôler la dépression. Pendant des années, je

n’avais été guidé que par la nécessité d’empêcher le prochain attentat, par

l’excitation du métier d’espion et par la camaraderie de mes agents de liaison.

Mais leur insistance à ce que je me rende seul dans les zones tribales

yéménites m’avait définitivement braqué. La mise en garde d’Abdul continuait

de résonner à mes oreilles, et j’avais commencé à me demander si tout cela

valait bien le coup. J’avais traqué Wuhayshi, prenant des risques qui

confinaient à la folie pure et simple, et le renseignement occidental avait

décidé de tout laisser tomber.

J’avais eu de la chance, mais la chance a la fâcheuse tendance de ne jamais

durer. Il était temps pour moi de devenir un homme de l’ombre, un de ces

analystes qui s’efforçaient de deviner au mieux les intentions des terroristes du

monde entier.

Le 12 juillet 2012, je quittai Manchester pour Copenhague afin d’accepter

la proposition que m’avait faite Tommy Chef dans ce restaurant en bord de

plage. Le PET avait réservé une chambre au Hilton de l’aéroport pour le

rendez-vous. J’étais plein d’appréhension : les Danois avaient déjà trahi

certaines de leurs promesses, et mon divorce d’avec les Américains s’était

très mal passé. Je me dis qu’il était prudent de garder une trace de cette

entrevue. Je consultai discrètement mon iPhone afin de m’assurer qu’il

fonctionnait bien.

Jesper m’attendait déjà : il me dit que Klang (qui avait été réaffecté à son

poste après une humiliante période passée à traiter les dossiers de demandes

de statut de réfugié) et qu’Anders ne tarderaient pas.

« Tout le monde est parti en vacances », me dit-il, un œil sur l’écran de télé

qui, dans un coin de la chambre, retransmettait le Tour de France.

Il saisit sa sacoche d’ordinateur portable et en tira une grosse liasse de

billets de 100 dollars.

« Ça fait 10 000 dollars en tout6, dit-il en me tendant l’argent, comme si ce

geste était tout à fait normal au beau milieu d’une discussion.

– Ça vient des Américains ? demandai-je, me félicitant de tout enregistrer.

– C’est pour le déplacement, c’est tout ce que j’ai pu faire pour toi, *akhi*.

J’espère que ça ira », répondit Jesper.

Il se rendait bien compte que cette somme était loin de m’apaiser.

« Alors, *akhi*, qu’est-ce qu’on fait ? demanda-t-il.

– Je n’en sais rien – on est en vacances jusqu’à ce que les Américains

décident de s’y remettre », répondis-je d’un ton sarcastique.

Mais je tenais à avoir des explications sur les événements de Doha.

« J’étais prêt en janvier. J’étais au mieux avec Abou Bassir et,

deux semaines plus tard, j’étais paré pour retourner au Yémen. Pourquoi est-ce

que tout a été reporté ? Ce n’est pas de ma faute.

– Personne ne cherche à te faire porter le chapeau ; c’est justement pour ça

qu’ils t’ont passé 10 000 dollars. »

Je fis bien comprendre à Jesper qu’il serait très dangereux pour moi de

retourner au Yémen.

« Abdul joue peut-être un double jeu. Il se peut qu’il travaille autant pour

Al-Qaïda que pour la CIA, dis-je. Peut-être qu’ils veulent me tester. Si je

retrouve Abou Bassir et qu’il me demande : “Pourquoi tu ne nous as rien dit

pour Abdul ?”… » Je laissai à Jesper le soin d’imaginer les conséquences.

« Tu crois vraiment qu’Abdul essaierait de me sauver, alors même qu’il a déjà

trahi ses propres frères d’Al-Qaïda ?

– Je pense que c’est la dernière fois que les Américains travaillent avec

Abdul », lança Jesper.

Je ne le croyais pas un seul instant, mais sa réponse me fut tout de même

très utile. L’agent du PET venait de me confirmer à nouveau qu’Abdul avait été

recruté par la CIA, et cette fois, je l’avais enregistré.

Je lui dis qu’il était à mon avis possible que la mise en garde d’Abdul ait

été une ruse des Américains pour m’évincer de l’opération et mettre Abdul

à ma place de premier informateur sur AQPA.

Jesper me répondit qu’il ne comprenait pas pourquoi les Américains

avaient refusé de suivre mon plan : retrouver la trace de Wuhayshi par le biais

de messagers.

« Jesper, je ne te parle pas seulement d’Abou Bassir [Wuhayshi]. Je te parle

aussi de l’artificier. Ils savent que j’étais le seul à pouvoir entrer en contact

avec ces deux types et ils n’ont rien voulu faire. Je suis en colère. Ça doit

forcément être à cause de moi.

– La raison pour laquelle ils n’ont pas voulu aller plus loin avec toi, c’est

parce qu’ils considéraient que ça t’aurait trop mis en danger », déclara Jesper.

Au Qatar, c’était moi qui avais insisté sur les dangers qui m’attendraient au

Yémen, pas les Américains. Jesper l’avait-il tout bonnement oublié ? Tentait-il

de refaire le match ? Ou n’était-il tout simplement pas très malin ?

On frappa à la porte. Anders et Klang étaient arrivés.

Nous appelâmes le service en chambre et commandâmes des sandwichs.

Klang demanda également une bière.

Je me décidai à leur parler du poste, loin du terrain, qu’avait évoqué

Tommy Chef.

« Je suis prêt à accepter ce boulot7, leur dis-je.

– J’ai bien peur que la condition était que tu remplisses ta mission au

Yémen. On ne peut pas te donner ce poste, dans l’état actuel des choses »,

répondit Jesper.

Comme je l’avais craint, ils revenaient sur leur promesse. J’avais

l’impression d’avoir rempli ma part du marché, jusqu’à ce qu’on me coupe

l’herbe sous le pied. Personne ne m’avait dit qu’une autre rencontre ave

Wuhayshi était la condition *sine qua non* d’un nouveau poste moins risqué.

« Et pour ma femme ? Ses papiers ?

– On y travaille », répondit Jesper.

Je ne le crus pas.

Klang s’était préparé au tour que prenait la discussion. Il avait une autre

proposition8 à me soumettre, sans vraiment préciser si elle avait déjà reçu

l’accord de ses supérieurs : je pourrais proposer à Al-Shabaab de devenir leur

contact principal en Europe. En devenant l’homme chargé de trouver des

planques aux extrémistes en Europe, je pourrais renseigner efficacement les

services secrets danois sur tout projet d’attentat terroriste.

Je ne mordis pas à l’hameçon.

« Si je prenais ma retraite maintenant, qu’est-ce que je pourrais attendre ?

demandai-je.

– Si tu te retirais maintenant, tu aurais toute l’estime et la gratitude du PET,

dit Jesper, soucieux de ne pas se mouiller. Et puis on pourrait effectivement

envisager un accord, une sorte de retraite. Ouais, je crois que ce serait de

l’ordre du possible », ajouta-t-il.

Anders et lui me dirent qu’ils pourraient sans doute me verser l’équivalent

d’un an de salaire à titre d’indemnités. Anders semblait être mon seul véritable

allié, bien conscient de la valeur des informations acquises sur le terrain.

« Tu as été à deux doigts de coincer les seuls individus susceptibles de nous

viser par des attentats, dit Anders, se référant à Ibrahim Al-Asiri et aux agents

d’AQPA chargés de la planification des attaques à l’étranger.

– C’est vraiment timbré que les Américains m’en aient empêché, non ? » lui

lançai-je.

Il se contenta d’acquiescer.

Nous envisageâmes d’autres solutions, mais à l’exception peut-être

d’Anders, ils essayaient simplement de faire passer la pilule.

Il était temps de nous quitter. J’eus le droit aux accolades des trois agents.

Anders s’attarda un tout petit plus. « Ils t’ont roulé, pour Awlaki », dit-il,

sincèrement ému, en me serrant la main9.

Mon statut vis-à-vis du PET demeura extrêmement vague durant des

semaines. Le 30 juillet, Jesper me fit un versement de 2 466 livres sterlings

via Western Union : mon salaire mensuel. Mais il ne fut pas question de

l’avenir, jusqu’à cet appel à la mi-août10.

C’était Jesper. Il commença par de petites plaisanteries, à propos de ceux

qui étaient en vacances et du légendaire été anglais.

« Bon, dit-il soudain. Le PET a décidé que tu avais droit à une indemnité

équivalant à six mois.

– Tu avais dit douze mois, répliquai-je.

– Ils n’iront pas plus haut », dit-il.

On me virait comme un malpropre. Mais j’avais moi aussi du nouveau

à leur raconter.

« J’ai appelé le journal *Jyllands-Posten* et ils aimeraient me rencontrer. »

Un silence de mort s’imposa pendant quelques instants.

« Il va falloir que je te rappelle très vite », dit-il enfin. À en juger par son

ton, il était sous le choc, s’imaginant sans doute déjà les gros titres graveleux

sur les clubs de lap dance de Lisbonne et les flots de champagne au frais du

contribuable.

J’avais contacté le *Jyllands-Posten* parce que j’en avais assez des

promesses non tenues du PET. Je brûlais de rétablir la vérité au sujet

d’Awlaki, fort des preuves dont je disposais, et qui, je le savais,

corroboreraient ma version des faits. En outre, je pensais que le fait de me

dévoiler me garantirait de tout mauvais coup. La mise en garde d’Abdul

continuait de me hanter.

Mais il y avait également une autre raison. Beaucoup de mes connaissances

et certains membres de ma famille croyaient encore que j’étais un islamiste qui

ne fréquentait que des terroristes qu’il fallait à tout prix emprisonner. Il était

temps de leur montrer que ce n’était pas le cas. Et je voulais attirer l’attention

du monde entier sur les autres informateurs qui risquaient leur vie sur le terrain

au profit des agences de renseignement occidentales.

Lorsque Jesper me rappela, ce fut pour m’inviter à un rendez-vous avec

Tommy Chef, spécialiste de la résolution de problème, à l’Admiral Hotel,

à Copenhague, avec vue sur la mer.

Le lendemain, je m’envolai pour la capitale danoise, sans trop savoir si

Tommy allait trouver une solution ou me menacer implicitement. Il me salua

chaleureusement, mais je n’étais pas d’humeur à ce genre de salamalecs.

« Alors, ce boulot que vous m’aviez promis ? lui demandai-je.

– Oh, c’est malheureusement impossible », répondit-il.

Il porta son regard vers le port, considérant un gréement qui tanguait sur

l’eau.

« Joli bateau. C’est ce que vous allez faire, à présent ? Vous allez apprendre

à naviguer ? »

J’avais mentionné le fait qu’une des possibilités qui s’offraient à moi était

de travailler dans la protection de cargos menacés de piraterie.

« Non, je ne veux pas apprendre à naviguer », répondis-je d’un ton sec.

Il regarda encore un peu le navire, puis se tourna vers moi.

« On est d’accord pour dire que vous allez appeler ces journalistes et

décliner leur proposition.

– J’ai bien peur que non. Vous m’avez roulé et vous m’avez menti. C’est

fini. »

Le rendez-vous avait duré dix minutes.

Je marchai dans Copenhague, éprouvant un sentiment de liberté teinté

d’appréhension. J’étais seul à présent, et le renseignement danois

n’épargnerait pas sa peine pour me discréditer. Ils reviendraient certainement

sur leur promesse de droit d’asile permanent pour ma femme. La joie d’avoir

brisé mes chaînes s’accompagnait d’un sentiment de solitude et de

vulnérabilité.

Au moins, je pouvais toujours me consoler en m’imaginant la panique qui

régnait à n’en pas douter au dernier étage du quartier général du PET. Dans les

heures qui précédèrent mon rendez-vous avec les journalistes du *Jyllands-*

Posten, le 27 août, Jesper m’appela à plusieurs reprises, un peu plus

désespéré à chaque nouvel échange. Je les enregistrai tous. Ils étaient prêts

à m’offrir un an d’indemnités. Refus de ma part. Nouvel appel : deux ans de

salaire si je gardais le silence. Refus. Jusqu’à l’offre finale de 1,5 million de

couronnes danoises, soit plus de 200 000 euros, que les contribuables du

royaume devraient débourser afin d’épargner à son agence de renseignement

une situation des plus embarrassante et, à n’en pas douter, une remise en

question de son fonctionnement.

« Tu n’auras même pas à déclarer l’argent qu’on te versera », dit Jesper.

Ils me proposaient une prime de départ au noir. J’avais beau ne pas être

avocat fiscaliste, cela me parut d’emblée illégal, tant du point de vue de la loi

danoise que de la loi britannique.

« Moi, ce qui me met vraiment en rogne, c’est la façon dont vous m’avez

traité l’année dernière, avec Anwar, lui lançai-je.

– OK, OK, mais c’est justement ça qu’on essaye de réparer, maintenant »,

répondit-il.

Puis vint la menace assez peu subtile concernant les conséquences

qu’entraînerait toute révélation à la presse.

« Tu dois faire ton choix rapidement, parce qu’il y a ces gens qui attendent

de te parler… Le problème, c’est qu’une fois que tu leur auras parlé, tu ne

pourras plus revenir en arrière. »

Jesper tenta à nouveau de me faire l’article.

« L’offre qu’ils te font, là – je n’ai jamais, jamais vu un truc pareil. Et puis

c’est un aveu. C’est un aveu de leur part. Et tu peux t’en servir de façon

positive. »

Je lui dis que je devais y réfléchir. J’avais vraiment besoin d’argent (le CV

d’un informateur était par définition lacunaire), afin de subvenir à nos besoins,

à Fadia et à moi, mais également afin de me garantir une nouvelle vie à l’abri

de mes anciens « frères ». Le fait de me réinventer risquait de me coûter très

cher. Et je n’avais droit qu’à un seul essai.

J’échafaudai une proposition et rappelai Jesper. Contre 4 millions de

couronnes danoises (537 000 euros), je leur remettrai mes disques durs, mes

e-mails et mes enregistrements, et ne révélerai jamais rien de mes activités

sous les ordres des renseignements occidentaux. Il me rappela pour me dire

que le PET ne pouvait aller au-delà de leur offre précédente.

« Je ne peux pas l’accepter. Je ne peux que te dire merci, à toi, Jesper, et te

demander de dire à tes supérieurs qu’ils devraient avoir honte, déclarai-je.

– Je te remercie également. Ça a parfois été difficile de travailler avec toi,

mais on ne s’est jamais ennuyé », dit-il.

Le PET dut apprendre je ne sais comment que j’avais commencé à raconter

mon histoire à trois journalistes du *Jyllands-Posten*, car le 19 septembre,

Jesper me rappela. Le PET était disposé à me verser l’équivalent de cinq ans

de salaire, plus un versement en liquide de près de 700 000 couronnes

danoises, pour un total de 2,2 millions de couronnes, soit près de

300 000 euros.

Je demandai à Jesper si nous pouvions établir un contrat.

« C’est très difficile, dès lors qu’il y a quelque chose à signer. Peut-être

préférerais-tu en parler directement avec Jakob », répondit-il, en se référant

à Jakob Scharf, le directeur du PET.

Après d’autres arguties sur des détails, je rappelai une énième fois Jesper11.

« Marché conclu, lui dis-je.

– Merci, répondit-il. Ça a été dur, putain. »

Mais pas aussi dur que ce qui s’ensuivrait. Le même jour, les journalistes

du *Jyllands-Posten* m’informèrent qu’une chaîne de télévision danoise

s’apprêtait à diffuser un sujet sur mon travail au service du PET.

Apparemment, le PET avait contacté cette chaîne dans le cadre d’une

campagne visant à limiter les dégâts. Le principe était simple : il s’agissait

d’envoyer autant de boue que possible sur l’autre, et ce avant d’en recevoir.

J’ignorai si c’était là un cafouillage du PET, ou s’ils avaient planifié cette

attaque préventive en prolongeant sciemment nos négociations. Quoi qu’il en

soit, un journaliste de la chaîne me confirma plus tard qu’il avait été contacté

par les services secrets danois, qui lui avaient proposé de lui soumettre leur

version de mon histoire.

J’avais le sentiment que le PET finirait tôt ou tard par revenir sur notre

marché. Je redoutais que leur offre ne soit qu’une simple couverture, afin de

gagner du temps pour trouver un moyen de faire main basse sur tous les e-

mails et SMS incriminants que j’avais amassés et cachés. Fou furieux, je

téléphonai à Jesper pour lui dire que le marché ne tenait plus.

Jesper me fit clairement comprendre que le PET ne me protégerait plus si je

grillais ma couverture.

« Si tu déballes tout ça uniquement pour te venger, tu passeras le reste de

tes jours à te demander si ça valait vraiment le coup. Tu ne seras plus en

mesure de voyager librement avec tes gamins. Ils ne pourront plus voir leurs

grands-parents aussi librement. Et tout ça uniquement à cause de ta petite

vendetta personnelle », me lança-t-il d'un ton plein de méchanceté qui

contrastait avec ses habitudes.

Mais ses arguments de plus en plus désespérés restèrent lettre morte.

Juste avant la publication du premier article dans le *Jyllands-Posten* du

7 octobre 2012, j'envoyai un SMS à Jesper12 : « Juste pour te dire que j'ai

enregistré toutes nos conversations. »

Sa réponse ne tarda pas : « Pourquoi tu as fait ça ?

– Parce que je suis un espion, et c'est ce que vous m'avez appris J. »

Épilogue

Un lieu tenu secret

au Royaume-Uni, printemps 2014

Le premier article du *Jyllands-Posten*, daté du 7 octobre 2012, fit sensation

au Danemark. Il s'intéressait au rôle que j'avais joué dans la traque d'Awlaki,

pour le compte de la CIA et du PET, afin qu’il puisse être visé par une attaque

de drones : terrible allégation au Danemark, dont le gouvernement avait

l’interdiction légale de prendre part à un assassinat. Les journalistes du

Jyllands-Posten devaient recevoir le tout premier European Press Prize pour

leurs articles.

Les informations furent relayées dans le monde entier. En décembre 2012, je

participai à la fameuse émission *60 minutes* de la chaîne CBS, pour une

interview principalement orientée sur mon rôle dans l’opération Awlaki.

Après toutes ces années à œuvrer dans l’ombre, il y avait quelque chose de

surréaliste à voir mon nom s’étaler dans les journaux et à la télévision, à voir

mon travail ainsi dévoilé. Le fait de rendre publics tant mes succès que mes

échecs en tant qu’agent double me donna une énorme satisfaction. Mais, loin

des caméras, je me sentais vulnérable. Et ma femme, Fadia, avait encore du

mal à avaler le fait que je lui avais menti si longtemps et si systématiquement.

Deux semaines avant la publication du premier article, je l’invitai à faire

une grande promenade dans la campagne anglaise. Je choisis une superbe

journée d’automne : l’air embaumait l’orge et le blé fraîchement récoltés.

Nous nous assîmes au bord d’un champ : j’avais préparé un pique-nique.

Alors que nous admirions le vol des alouettes, je lui révélai tout : mon

recrutement, mon travail au Yémen et au Kenya, au Liban et à Birmingham, au

Danemark et en Suède, ma rupture avec la CIA et le PET, mon rôle dans

l’assassinat d’Awlaki, l’argent, la cocaïne et ma mission dans le sud du Yémen

pour voir Wuhayshi. Notre relation avait beaucoup souffert de la pression

à laquelle j’avais été soumis. Je prévins Fadia qu’une fois que mon histoire

serait publiée, cette pression augmenterait encore. Je ne pouvais plus compter

sur la protection des services secrets, et beaucoup de personnes voudraient

s’en prendre à moi. Notre univers se rétrécirait, et nous devrions être sans

cesse sur nos gardes.

Fadia était bouleversée.

« Pourquoi ? demanda-t-elle. Pourquoi tu ne m’as pas fait confiance ?

Cinq ans de mensonges sans fin. Tu te rends compte à quel point je me sentais

seule ? Tu n’étais presque jamais là, et quand c’était le cas, ce n’était que

physiquement : ton esprit était toujours ailleurs. »

Je tâchai de lui expliquer que j’avais voulu la protéger, qu’il valait mieux

qu’elle ne sache rien, que, de toute façon, je n’aurais pas pu lui révéler grand-

chose.

« Mais je suis ta femme », me dit-elle, les yeux gonflés de larmes.

La pression augmenta effectivement suite à mes révélations, et nous

décidâmes d’un commun accord de nous séparer, momentanément tout du

moins. On diagnostiqua chez moi un syndrome de stress post-traumatique, je ne

pouvais pas travailler, je ne pouvais pas demander de numéro de Sécurité

sociale britannique, par peur qu'un sympathisant djihadiste travaillant dans

l'administration prenne connaissance de mon adresse.

Lorsque le *Jyllands-Posten* du 7 octobre sortit des presses, je devins

immédiatement une cible. Sur les forums djihadistes et de nombreuses pages

Facebook s'affichaient une animosité sans limites, ainsi que des menaces

à l'encontre de ma famille et de ma personne. Anwar Al-Awlaki était chéri

dans les cercles islamistes. Venger son assassinat aurait été un honneur pour

n'importe quel salafiste, un acte qu'Allah aurait béni. Et conformément à la

mise en garde de Jesper, ma rupture en très mauvais termes d'avec le

renseignement danois impliquait que je ne pouvais plus compter sur l'aide de

mon propre gouvernement.

L'un des Américains avec qui j'avais passé du temps à Dammaj, Khalid

Green, m’accusa sur YouTube d’avoir fait semblant d’aimer Allah et d’avoir

trahi l’islam.

« Quelqu’un que nous considérions comme un compagnon et un ami,

déclarait-il dans sa vidéo, assis devant une bibliothèque remplie d’ouvrages

islamiques, quelqu’un qui était à nos côtés dans l’un des lieux de connaissance

les plus respectables, à Dammaj, pour étudier sous la houlette de cheikh

Mouqbil… nous venons d’apprendre que cette personne a travaillé pour la

CIA1. »

D’autres individus appartenant à mon cercle de relations furent choqués, et

même, pour certains, impressionnés malgré eux par ce que j’avais fait.

Rasheed Laskar, le jeune Britannique dont j’avais fait la connaissance à Sanaa,

écrivit sur un blog islamiste2, sous le nom d’Abou Mou’aadh : « Je connais

personnellement Murad depuis 2005-2006 et nous avons vécu sous le même

toit au Yémen… Lorsque des amis danois m’ont appris la nouvelle, j’étais

stupéfait… je peux témoigner qu’il était bien en contact avec le cheikh Anwar

rahimahoullah[1].

« Croyez-moi, si toute cette histoire d’agent double pour la CIA et le PET

est vraie, et qu’elle remonte bien à 2006, alors très honnêtement, à cette

époque, il était vraiment brillant dans son boulot.

« Depuis 2005-2006 Murad et moi avons été de nombreuses fois en

contact… et je ne l’ai jamais soupçonné d’être un agent. Je connais un grand

nombre de frères qui ont été emprisonnés, relâchés, torturés, expatriés et

chassés d’un pays à un autre (pour certains, même, assassinés), et qui ont tous

le même point commun dans leurs vies, le fait d’avoir connu Murad Storm.

« Du fond du cœur, je prie Allah de lui donner ce qu’il mérite dans cette vie

et dans l’au-delà. »

Le ton de son post suggérait que ce n’était pas les soixante-douze vierges

qu’il me souhaitait.

Plus sérieusement, en août 2013, un groupe de Danois qui s’étaient rendus

en Syrie pour se joindre à une branche d’Al-Qaïda publièrent une vidéo

appelant à me tuer, moi, ainsi que d’autres Danois connus qu’ils considéraient

comme des ennemis de l’islam.

« Nous nous devons d’ouvrir le feu avec nos kalachnikovs sur ces

mourtadin et ces *kouffar* qui s’en prennent à l’islam », disait à la caméra un

de ces djihadistes danois qui se faisait appeler Abou Khattab, sur fond de

village syrien au sommet d’une colline. Son visage m’était familier. Je l’avais

déjà vu à Copenhague. C’était l’un des membres d’un groupe danois issu d’Al-

Muhajiroun.

La caméra montrait ensuite six photos accrochées à un mur. Je figurais sur la

première, puis suivaient Naser Khader, le politicien danois, musulman modéré,

que j’avais moi-même encouragé à éliminer, Anders Fogh Rasmussen, le

secrétaire général danois de l’OTAN, et le caricaturiste Kurt Westergaard.

Un sous-titre apparaissait alors : « Ennemis de l’islam ».

Les combattants s’agenouillaient ensuite, visaient, et en criant « *Allahou*

akbar ! », tiraient sur les feuilles A4 scotchées au mur. Dans une autre vidéo

du même groupe de djihadistes, on pouvait voir Shiraz Tariq, un extrémiste

pakistanais avec qui j’avais fait du paintball, dix ans auparavant, à Odense.

Dans une autre vidéo encore, on demandait à Abou Khattab pourquoi ils

avaient choisi de me faire figurer dans leur liste de cibles.

« Parce que sa tâche était de tuer notre cheikh Anwar Al-Awlaki bien-

aimé. »

Sans surprise, je reçus un message de menace sur mon compte Facebook.

Son auteur n’était autre qu’Abdallah Andersen, l’un des Danois condamnés

dans le cadre du complot terroriste de Vollsmose en 2006. Il avait purgé sa

peine, mais ses opinions étaient loin de s’être adoucies : sur son profil

Facebook, il se faisait à présent appeler « Abou Taliban ».

« Comment va la famille ? Tout le monde te hait. Tout le monde souhaite ta

mort », disait-il.

Je communiquai le message à la police danoise. On proposa à tous ceux qui

figuraient sur la « liste des infidèles à abattre » et ne bénéficiaient pas encore

de la protection des autorités d'être surveillés vingt-quatre heures sur vingt-

quatre par le PET. À tous, sauf à moi. Pendant des semaines, le PET ne

répondit pas à mes e-mails, même après que l'histoire eut été relayée par

l'ensemble des médias nationaux, et aucune protection ne me fut proposée.

Mais le fait d'avoir révélé la vérité avait également ses bons côtés, en tout

premier lieu, celui de laver ma réputation auprès de ceux qui avaient été mes

amis avant que je ne disparaisse dans le monde de l'islamisme. Beaucoup

avaient coupé les ponts, d'autres me prenaient simplement pour un illuminé.

À l’exception de ma mère (et, depuis peu, de Fadia), je n’avais jamais dit

à personne que j’étais devenu agent double.

Plusieurs amis et membres de ma famille ne me crurent pas lorsque, avant

que l’histoire ne soit rendue publique, je leur dévoilai la vérité. Ils crurent

certainement à une invention de plus dans cette vie absurde que je m’étais

choisie.

La série d’articles parus dans le *Jyllands-Posten* conféra à ma version des

faits un poids et une crédibilité indéniables. Petit à petit, je pus renouer avec

d’anciens amis. J’eus l’occasion de demander pardon à beaucoup de

personnes. Pardon pour mon comportement. Pardon d’avoir disparu. Pardon

d’avoir menti. Mais, par-dessus tout, pardon de vous avoir haïs parce que

vous ne partagiez pas mes croyances.

Beaucoup de mes anciennes connaissances, y compris Vibeke, mon premier

amour, furent stupéfaits par mon histoire.

« Jamais je n’aurais imaginé ça, me dit-elle. Je pensais que tu étais devenu

ce type complètement timbré, constamment à l’étranger, qui passait sa vie

à prier. J’avais l’impression de ne plus savoir qui tu étais. »

Ce fut également un immense soulagement que de ne plus avoir à faire

semblant d’être un salafiste endurci. Murad Storm faisait enfin partie du passé,

et avec lui, les robes islamiques, la longue barbe et les fausses prières.

Ça faisait un bien fou d’enfiler un jean et un T-shirt pour aller boire une bière,

sans avoir à redouter que ma couverture soit compromise.

Début 2014, je passai à la télévision danoise pour m’excuser auprès de

Naser Khader3, le politicien musulman, d’avoir jadis appelé à son meurtre.

À présent, nous étions tous les deux dans le collimateur d’Al-Qaïda, comme

l’avait bien fait comprendre la vidéo du groupe basé en Syrie. À la suite de la

controverse des caricatures, Khader s’était attiré la haine indéfectible des

djihadistes en défendant courageusement la liberté d’expression des

dessinateurs.

Je lui remis un dessin que j’avais demandé à ma fille, Sarah. Il me

représentait en train de m’excuser. « Hé, Naser. J’ai eu tort. Je suis désolé !!!

Excuse-moi », pouvait-on lire dans la bulle. En dessous était écrit : « Ma

liberté d’expression n’est pas négociable. Longue vie à la démocratie. »

Il me serra dans ses bras, en disant que tout était pardonné. « Je suis très

touché et je trouve que c’est un très beau geste de votre part. Je garderai ce

dessin très précieusement », commenta-t-il. Nous avions les larmes aux yeux :

tous les deux, nous avions vécu de très dures épreuves et nous n’étions pas au

bout de nos peines.

Naser me révéla que le PET l’avait informé, dix ans plus tôt, que je l’avais

menacé. Depuis, il avait reçu de nombreuses menaces de mort. Il m’invita

à prendre part à une campagne visant à déradicaliser de jeunes Danois

entraînés dans la spirale de l’extrémisme. Je m’empressai d’accepter. Si je

parvenais à aider ne serait-ce qu’une personne à tourner le dos aux idéaux

meurtriers d’Al-Qaïda, la honte que j’éprouvais encore en serait

considérablement allégée.

Les services de renseignement danois, britannique et américain opposèrent

comme de bien entendu un mur de silence. Le PET avait tenté d’effacer toute

trace de son implication par la dissolution de leur société écran, Mola Consult,

après avoir été averti que je projetai de tout révéler publiquement2.

Jakob Scharf, directeur du PET, se contenta d’une déclaration on ne peut

plus prudente.

« Étant donné la nature même de son travail sur le terrain, le PET ne peut

confirmer publiquement l’implication d’individus précis en tant que sources du

PET… Cependant, le PET n’apporte ni aide ni soutien à des opérations visant

à tuer des civils. Par conséquent, le PET n’a pas contribué à l’opération

militaire qui a conduit à l’assassinat d’Al-Awlaki au Yémen4. »

La formulation concernant la non-implication dans l’« opération militaire »

n’était pas le fruit du hasard. Ce dont on accusait les Danois n’était pas

d’avoir été aux commandes des drones qui avaient tué Awlaki, mais d’avoir

chargé un de leurs agents de le traquer. Et certainement pas pour lui demander

comment il allait.

Ces révélations poussèrent les parlementaires danois à exiger de nouvelles

règles de contrôle du PET. En janvier 2013, j’en rencontrai plusieurs. Au

même moment, le ministère de la Justice déclara la création d’un conseil de

surveillance chargé de superviser les services de renseignement danois.

Le ministre de la Justice, Morten Bødskov, un ami proche de Jakob Scharf,

déclara que ce conseil permettrait de « rétablir l’équilibre5 afin de garantir

l’efficacité de nos services de renseignement et le respect de la loi ».

En mars 2013, je reçus l’appui considérable de Hans Jørgen Bonnichsen6, le

prédécesseur de Scharf à la tête du PET. Il déclara à la télévision danoise qu’à

ses yeux les éléments sur lesquels reposait mon histoire permettaient de

conclure que l’agence avait bien eu recours à mes services pour traquer des

terroristes à l’étranger, afin d’aider les États-Unis à les éliminer. « Je n’ai

à présent aucune raison de douter qu’ils ont bien participé à cette opération »,

dit-il.

Le pouvoir établi serra les rangs. Les deux principaux partis danois

s’opposèrent à une enquête parlementaire. Cela ne devait rien au hasard : tous

deux avaient été au pouvoir alors que je travaillais pour le PET3.

Apparemment, ils pensaient que le scandale finirait par se tasser, pour

disparaître complètement. Et, pendant un certain temps, je crus qu’ils avaient

raison. Les Danois s’enorgueillissent de la transparence de leurs institutions

démocratiques, mais j’ai longtemps cru que cet état d’esprit les avait amenés

à trop se fier à l’État, au point de tomber dans la complaisance.

Mon expérience dévoilait qu’au sein du PET se trouvaient des gens honnêtes

et compétents, mais également un trop grand nombre d’individus totalement

incompétents en matière de renseignement et d’espionnage. Beaucoup étaient

d’anciens policiers qui avaient passé la majeure partie de leur carrière dans

les brigades des mœurs ou des stups. L’organisation d’opérations de

renseignement à l’étranger et la compréhension du phénomène terroriste

semblaient les dépasser. D’autres paraissaient considérer l’agence comme la

meilleure des planques et me considérer, moi, comme une source de revenus et

de luxueux voyages.

Fin 2013, les médias danois firent état de comportements déplacés au sein

du PET. La première histoire concernait la dernière fête de Noël de l’agence,

dont l’ambiance avait été particulièrement dissolue. Scharf, directeur du PET,

avait fait acte de transparence, peut-être pour la première fois dans toute sa

carrière, en embrassant et caressant, sous l’emprise de l’alcool, l’une de ses

subordonnées7 dans un couloir aux murs de verre, au vu et au su de tous. Klang

avait au moins fait preuve d’une plus grande discrétion dans le choix de son

rendez-vous avec la maîtresse de Scharf.

S’ensuivirent des révélations sur des dissensions internes et les voyages

à l’étranger extrêmement coûteux de Scharf et de ses principaux

collaborateurs. À en croire les plaintes déposées en interne qui avaient fuité,

Scharf se montrait « peu renseigné », « trop léger » durant les réunions avec

Washington, plus intéressé par les à-côtés touristiques, ce qui avait conduit la

CIA à douter[8] de ses capacités en tant que directeur du PET. Des sources

proches du pouvoir révélèrent[9] que cette crise de confiance datait de bien

avant mes révélations. La CIA attendait de ses collaborateurs qu'ils sachent

garder le contrôle de leurs informateurs.

Enfin, on apprit que Scharf avait ordonné à des subordonnés de collecter

des informations sur les déplacements d'un parlementaire danois. Ce scandale

poussa Scharf, ainsi que Morten Bødskov[10], son ministre de tutelle,

à démissionner, et fit revenir mes révélations sur le devant de la scène

médiatique. Bonnichsen, le prédécesseur de Scharf[11], se fit encore plus

critique qu'auparavant, arguant que les éléments que j'avais mis à jour sur

l'implication du PET dans des projets d'assassinats à l'étranger étaient si

graves qu'ils pouvaient donner lieu à une enquête criminelle.

Le vent semblait tourner. En fin d'année, la pression subie par l'agence

monta encore d’un cran lorsque le *Jyllands-Posten* révéla qu’elle s’était

refusée à m’accorder toute protection après publication en ligne de la vidéo

syrienne qui me menaçait directement de mort.

« Quand on est un service de sécurité et de renseignement national, est-ce

s’acquitter convenablement de sa tâche que d’attendre trois semaines avant de

répondre à un ancien employé qui, à raison, se sent menacé par des

islamistes12 ? » déclara le président du Parti travailliste danois au journal.

Mon réseau de connaissances dans les cercles djihadistes était si vaste qu’il

ne se passait quasiment pas un mois sans que l’un de mes anciens compagnons

se fasse arrêter, tuer en martyr, ou identifier comme chef d’un groupe terroriste

en pleine ascension. Kenneth Sørensen, qui avait fait partie de mon cercle

à Sanaa, trouva la mort13 aux côtés de djihadistes en Syrie, en mars 2013 : il

comptait parmi les quelque deux mille extrémistes européens partis là-bas

pour prendre part aux affrontements. Des djihadistes basés en Syrie publièrent

une vidéo afin d’honorer son martyre au nom de la cause. Ses blessures

mortelles étaient épouvantables. On pouvait voir son visage maculé de sang

coagulé, puis un groupe de combattants combler le trou anonyme où serait

inhumée sa dépouille.

J’aurais pu connaître le même destin que lui, et à plus d’un titre : l’un de

mes agents de liaison du PET m’avait en effet laissé entendre que Sørensen

était lui aussi un agent double.

Abou Khattab, le djihadiste danois qui avait appelé à mon assassinat, fut

également tué sur le front syrien. Mon ancien partenaire de paintball, Shiraz

Tariq, connut le même sort14.

En février 2014, Abdul Waheed Majeed, le sympathisant d’Al-Muhajiroun

qui avait jadis dressé les procès-verbaux des discours d’Omar Bakri à Luton

avec un zèle inégalable, fut le premier Britannique à mener à bien15 un attentat-

suicide en Syrie. Il avait été recruté par Jabhat Al-Nusra, branche d’Al-Qaïda

en Syrie. Une vidéo publiée par le groupe le montrait en tunique blanche et

bandana islamiste noir, en train de parler gaiement avec d’autres combattants

à côté d’un véhicule puissamment renforcé, juste avant l’attaque. Ses

camarades scandaient de joyeux *« Allah akbar »* tandis qu’il fonçait en

direction de la prison d’Alep, où il fit exploser son véhicule en une

gigantesque boule de feu.

Seul un petit nombre de mes contacts djihadistes payèrent leur dette à la

société. Clifford Newman, le converti américain qui avait aidé John Walker

Lindh (le « taliban américain ») à se rendre en Afghanistan, passa cinq ans en

prison à Dubaï, entre 2004 et 2009, pour tentative de vol. Après quoi, il dut

purger une peine de trois ans aux États-Unis pour enlèvement d’enfant16.

À ma connaissance, Aminah demeura au Yémen, forte du même dévouement

à la cause de son mari défunt. Le 18 juillet 2012, juste avant que je rompe

définitivement avec mes activités d’agent secret, je reçus d’elle un ultime

message crypté.

Elle me révélait qu’elle avait passé plusieurs mois sous la protection de

Wuhayshi, mais que suite à la reconquête gouvernementale des zones tribales,

elle s’était installée dans le village d’Awlaki et espérait pouvoir rejoindre

Sanaa.

« Tu es toujours dans mes *duas* [invocations]. Parfois je pleure en me

souvenant de tout ce que tu as fait pour moi et mon cher Anwar, qu’Allah le

prenne en pitié. »

Comme elle doit me détester à présent.

En ce qui concerne Abdul, il finit par retourner au Yémen, et je reçus un

message de lui, où il niait avoir accusé les Américains d’avoir voulu que je

me rende dans le sud du Yémen pour m’assassiner avec les terroristes qu’ils

recherchaient.

« Les Américains n’ont jamais, jamais, jamais dit qu’ils voulaient te faire

du mal, jamais dit qu’ils te tueraient, le véhicule ne t’était pas destiné »,

écrivit-il.

Mais il confirmait que la CIA l’avait informé que je m’apprêtais à retourner

au Yémen, ce qui, si c’était vrai, prouvait bien qu’ils ne me faisaient plus du

tout confiance.

« Ils m’ont dit, Morten arrive, laisse tout en plan et reste avec lui parce

qu’il prépare un sale coup. »

Apparemment, Abdul n’avait pas envisagé un seul instant que je pouvais

être, moi aussi, un informateur.

« Je ne voulais pas que tu ailles au Yémen et que tu retournes dans le Sud te

fourvoyer encore plus avec ces frères qui sont dans l’erreur, et devenir un jour

une cible toi aussi. J’ai inventé cette histoire uniquement pour que tu n’ailles

pas au Yémen et que tu ne te retrouves pas dans le pétrin dans ce pays

misérable. »

Abdul me dit que ses agents de liaison de la CIA avaient été furieux

d’apprendre qu’il s’était rendu en Chine et que nous nous y étions rencontrés,

et qu’ils avaient coupé les ponts avec lui par la suite.

Je ne saurai jamais quels étaient les projets de la CIA me concernant. Il est

vraisemblable qu’un de ses membres ait voulu me mettre sur la touche, et que

l’ultime message qu’Abdul m’adressa ait été une tentative désespérée afin de

les couvrir, l’agence et lui. Peut-être Abdul était-il un menteur compulsif. Peut-

être les Américains avaient-ils dans un premier temps souhaité que nous

retournions tous deux dans le sud du Yémen pour mener à bien une mission qui

aurait permis de décapiter AQPA.

Rétrospectivement, quand je considère la série d’événements de 2011 et

2012, j’ai le sentiment qu’aux yeux de la CIA j’étais devenu une denrée

périssable, qu’on pouvait toujours envoyer dans le sud du Yémen pour une

ultime mission, juste au cas où, tout en ayant bien conscience (à l’instar de

leurs homologues danois) que je courais des risques considérables.

Ce qui demeure indiscutable, c’est qu’une chance sans précédent de traquer

et éliminer Wuhayshi et d’autres membres influents d’AQPA avait été gâchée.

Bien qu’il eût perdu du territoire dans la seconde moitié de 2012, le groupe

constituait toujours une menace considérable, et ce bien au-delà des frontières

yéménites.

En septembre 2012, trois de ses membres prirent part à l’attentat terroriste

qui visa le complexe diplomatique américain à Benghazi17. À l’occasion d’une

grande réunion au printemps 2014, Wuhayshi signifia très clairement aux

combattants que le fait de s’en prendre à l’Occident constituait une priorité et

salua plusieurs compagnons récemment sortis18 de prison.

Les services de renseignement soupçonnaient Ibrahim Al-Asiri de

développer un nouveau type d’explosifs19, encore plus difficiles à détecter. En

février 2014, le département de la Sécurité intérieure des États-Unis alerta des

compagnies aériennes après avoir été informé que l’artificier planchait sur un

nouveau modèle de chaussure piégée20. Chaque année qui passait, le terroriste

saoudien devenait plus ingénieux et il continuait de former des apprentis21.

La crainte de voir AQPA se développer encore était si grande que les États-

Unis et le Yémen menèrent une vaste campagne de frappes aériennes en

avril 2014. Au moment où nous achevons la rédaction de ce livre, en

mai 2014, les autorités n’ont toujours pas confirmé la mort d’aucun des

responsables du groupe terroriste.

La fermeture temporaire des ambassades américaines de l’été 2013 (de la

Libye, pour l’Ouest, à Madagascar pour le Sud et le Bangladesh pour l’Est)

était l’illustration du danger grandissant qu’encouraient les Occidentaux dans

une bonne partie du monde. Les drapeaux noirs d’Al-Qaïda flottaient dans le

désert de Mauritanie, près de la côte Atlantique, dans le désert du Sinaï, en

Syrie, dans l’Ouest irakien et le Sud somalien. Dans beaucoup de ces lieux,

AQPA bénéficiait soit d’un rôle prépondérant, soit d’une présence plus ou

moins forte, soit de contacts. Il se distinguait très nettement des autres branches

d’Al-Qaïda.

Al-Shabaab, après son rattachement officiel à Al-Qaïda, recentra ses

priorités sur le terrorisme « classique », au détriment de l’insurrection en

Somalie. Et je connaissais un certain nombre de ses membres les plus

puissants.

Le matin du samedi 21 septembre 2013, au moins quatre hommes

lourdement armés, vêtus de jeans et de T-shirts, s’en prirent au centre

commercial de luxe Westgate, à Nairobi. À l’issue d’un siège qui dura

quatre jours22 et parut avoir été calqué sur les attaques de Mumbai en 2008, on

eut à déplorer la mort de plus de soixante hommes, femmes et enfants.

Al-Shabaab déclara qu’il s’agissait là de représailles, suite à l’offensive

militaire kenyane de 2011 et 2012 en Somalie, qui avait poussé le groupe

à fuir la ville portuaire de Kismayo, une importante source de revenus pour

l’organisation terroriste.

L’homme suspecté d’avoir été à la tête de l’opération n’était autre que mon

principal contact au sein d’Al-Shabaab, Ikrimah23, le Kenyan aux cheveux

longs qui parlait norvégien.

Contrairement au djihadiste américain Omar Hammami, qui avait été tué une

semaine avant24 l’attaque de Westgate, Ikrimah avait survécu aux luttes

intestines d’Al-Shabaab. Les services secrets kenyans étaient d’avis qu’il

s’était imposé en tant que principal instigateur d’attentats au Kenya grâce aux

contacts extrémistes dont il bénéficiait dans le pays[4]. L’un de ses précédents

complots, déjoué par les autorités kenyanes fin 2011, prévoyait des attaques

simultanées du Parlement kenyan, du siège des Nations unies à Nairobi et de

divers politiciens, et ce avec l’accord d’Al-Qaïda au Pakistan[5].

Deux semaines après que les terroristes eurent pris d’assaut le centre

commercial Westgate, une équipe de SEALs, issue de la même unité qui avait

assassiné Oussama Ben Laden, fonçait droit sur la côte somalienne à bord d’un

navire à grande vitesse. C’était une nuit sans lune. Leur mission était de

capturer Ikrimah qui se trouvait dans une résidence fortifiée d’Al-Shabaab, au

sud de Mogadiscio. Mais, cette fois-ci, la mission se solda par un fiasco.

Ils furent repérés avant de passer à l’action, et les combattants d’Al-Shabaab

sortirent en ouvrant le feu.

Les rapports suggèrent que plusieurs SEALs avaient vu Ikrimah derrière les

fenêtres de la résidence, sans pour autant pouvoir l’atteindre. Le commando

américain essuya un feu nourri tout en tâchant de s’approcher de leur cible,

mais se rendit bien vite compte que des femmes et des enfants se trouvaient

également dans la résidence (ce qui n’était pas dû au hasard).

Ils abandonnèrent la mission27.

Ikrimah en réchappa vivant et plus dangereux que jamais : non seulement il

restait libre de préparer des attentats terroristes en Afrique orientale, mais en

outre, le fait d’avoir survécu à une attaque des SEALs avait bénéficié à sa

popularité. Dans nos échanges entre 2008 et 2012, Ikrimah ne se cachait pas de

vouloir étendre le combat au-delà de l’Afrique. L’un de ses buts était

d’envoyer des recrues occidentales d’Al-Shabaab dans leurs pays d’origine

afin qu’ils y perpètrent des attentats. S’il parvenait enfin à s’allier à Wuhayshi,

le chef d’Al-Qaïda au Yémen, tous deux pourraient mettre leurs ressources en

commun afin de s’en prendre à des cibles occidentales dans le monde entier.

Dans une certaine mesure, ce sont les services de renseignement

occidentaux qui ont créé Ikrimah. La CIA, le MI6 et le PET l’ont aidé à gravir

les échelons d’Al-Shabaab parce que l’équipement et les contacts que je lui

fournissais impressionnaient ses supérieurs. Mais mes échanges avec Ikrimah

aboutirent à des résultats importants, comme par exemple l’élimination d’un

des membres les plus dangereux d’Al-Qaïda en Afrique orientale (Saleh Ali

Nabhan) et nous permirent d’être tenus au courant des opérations d’Al-

Shabaab. L’aide apportée à Ikrimah était le prix à payer pour des gains

stratégiques inestimables.

À la suite du siège de Westgate, je ne pus m’empêcher de me demander si

Ikrimah aurait été interpellé ou assassiné si j’avais continué à communiquer

avec lui. Si j’avais pu établir Storm Bushcraft au Kenya, j’aurais pu me faire

une idée plus précise de son rang au sein d’Al-Shabaab, de ses projets et

même de l’identité de ses recrues. Bien sûr, il aurait été aussi difficile que

dangereux de le rencontrer. Dès le milieu de l’année 2012, les e-mails

d’Ikrimah suggéraient qu’il ne s’aventurait que très rarement hors de la

Somalie. Mais il aurait été possible de lui faire parvenir de l’équipement

modifié, comme je l’avais fait pour Nabhan.

De mon point de vue, les services secrets occidentaux auraient eu beaucoup

moins de mal à éliminer Ikrimah en profitant de la confiance qu’il avait en

moi. Et même si nous n’avions pas réussi à le cibler, il aurait pu me

transmettre des informations sensibles au sujet des projets d’attentats

terroristes auxquels il travaillait.

Ma retraite anticipée signifiait également pour les services de

renseignement occidentaux la perte d’une ressource humaine dans un domaine

aussi sensible qu’épineux : la détection d’attentats à petite échelle perpétrés

par des « loups solitaires ». Parce que ce profil implique quasi

systématiquement une absence totale de contacts (téléphoniques, électroniques

ou autres), les agences de lutte contre le terrorisme ont le plus grand mal à les

repérer. Al-Qaïda avait bien compris l’avantage de ce genre d’attaque et, en

2011, avait rendu publique une vidéo intitulée *« Vous n’êtes responsable que*

de vous-mêmes », qui encourageait les extrémistes occidentaux à perpétrer des

attentats en solo28.

Les attentats de Boston en avril 2013 et, le mois suivant, le meurtre (ainsi

que la tentative de décapitation) d’un soldat britannique, Lee Rigby, dans les

rues de Woolwich, dans le sud-est de Londres, indiquaient que ce type

d’attaques pouvait fort bien s’imposer à l’avenir comme principal *modus*

operandi des terroristes. Dans les deux cas, des islamistes basés en Occident

avaient agi indépendamment de tout groupe. Je comprenais leurs mobiles et les

raisons de leur radicalisation, parce que j’avais jadis suivi la même voie.

L’un des deux assassins de Woolwich, Michael Adebolajo29, un converti

britannico-nigérian, avait fait partie du même groupe que moi, Al-Muhajiroun,

et j’avais fait sa connaissance à l’occasion d’une conférence à Luton.

De telles attaques menées par des « loups solitaires » étaient quasi

impossibles à déjouer, à moins qu’un individu « immergé » dans le même

milieu note un changement dans le comportement ou l’apparence de l’aspirant

terroriste, relève une question étrange, ou reçoive des confidences. À deux

reprises au cours de ma carrière, j’avais informé les services secrets

occidentaux de complots terroristes ourdis par des extrémistes déterminés

à plonger les rues européennes dans le sang, et ce simplement parce qu’ils

m’avaient fait part de leurs plans.

Même après sa mort, les sermons et les écrits d’Awlaki avaient inspiré les

attaques de Boston et le meurtre de Woolwich. Les terroristes de Boston

conçurent des bombes artisanales suivant les instructions données par le

magazine *Inspire* 306. La popularité des sermons d’Awlaki n’avait cessé de

croître parmi les islamistes occidentaux. Leur message était aussi simple

qu’envoûtant : les États-Unis et leurs amis sont en guerre contre l’islam et

Allah exige que les musulmans contre-attaquent, par n’importe quel moyen

nécessaire7.

Ce message avait séduit tant de personnes qui se sentaient marginalisées,

victimes de discrimination, déracinées – ou tout simplement seules.

Après la publication du premier article, le *Jyllands-Posten* m’installa dans

un hôtel de la campagne anglaise, à la fois pour ma sécurité et pour conserver

l’exclusivité de mon témoignage. Mais je me sentis obligé d’aller au

commissariat du coin.

Lorsque je lui racontai mon histoire et lui dis que je voulais être mis sous

protection, le sergent bien intentionné qui me reçut crut que j’étais mentalement

instable.

« Vous n’avez qu’à rechercher mon nom sur Google, insistai-je.

Je m’appelle Morten Storm. »

Et mon visage d’apparaître aussitôt sur l’écran, en une du *Jyllands-Posten*.

Dans un coin où les interventions se limitaient à des cas d’ivresse sur la

voie publique, je sortais particulièrement de l’ordinaire.

« Juste une seconde, monsieur », dit le sergent.

Une heure plus tard, deux inspecteurs arrivèrent et avouèrent qu’ils

ignoraient quoi faire de moi.

« Je n’ai jamais croisé quelqu’un comme vous et je n’en croiserai plus

jamais », commenta l’un d’eux avec un sourire désabusé. Ils repassèrent donc

le bébé à plus compétents en la matière : mes vieux amis du MI5.

Le lendemain, une femme déjà mûre au visage quelconque et aux lèvres

pincées, avec une coupe au carré pratique et sans chichi, fit son entrée au

commissariat. Elle était accompagnée d’un homme qui se faisait appeler Keith,

un agent d’une cinquantaine d’années, grand et aimable. Je leur en dis autant

que je pus sur mon histoire, en ajoutant que je pensais que les Américains

avaient tenté de me faire tuer au Yémen. Tous deux prenaient des notes,

presque sans rien dire.

De temps à autre, le sergent passait la tête dans l’entrebâillement de la porte

pour nous demander si nous avions soif. Il se délectait de ce petit barnum à la

007.

À la fin de mon récit, l’agente du MI5 prit la parole : « Vous devez bien

comprendre que nous n’avons aucune obligation envers vous. Vous ne

travaillez plus pour nous. C’est un problème entre vous, le gouvernement

danois et les Américains. Je ne parviens pas à comprendre ce qui vous pousse

à vouloir nous mêler à tout ça. »

Je me souvins de ce que m’avait dit au téléphone mon agent de liaison au

MI5, Kevin, alors que je m’apprêtai à prendre mon vol à l’aéroport de

Birmingham, en avril 2010 : « Morten, si tu prends cet avion, tu dois bien

comprendre que nous ne nous reverrons plus. »

Pourtant, la crainte de potentielles retombées en cas de nouvelles

révélations poussa le MI5 à me convier à une entrevue dans une ville voisine.

Un Londonien épais et volubile du nom de Graham, qui devait certainement

approcher de la retraite, prit part à cette rencontre.

Le MI5 souhaitait discuter des grandes lignes d’un éventuel marché.

Plusieurs agents rôdaient sur le parking de l’hôtel et à la réception, tandis que

nous prenions place dans une salle de réunion. Cette fois, on me soulagea de

mon téléphone portable. L’agent à la coupe au carré essaya tout en douceur de

me tirer les vers du nez à propos des articles à paraître dans le *Jyllands-*

Posten. Jusque-là, un seul avait été publié. Si je disais à la rédaction que je

préférais arrêter là mes révélations et que je déclinais toute autre invitation

à m’exprimer publiquement (y compris celle de l’émission *60 minutes*), les

services secrets britanniques consentiraient à m’installer au Canada ou en

Australie, par exemple. Ou alors on pourrait envisager un poste de formateur

d’informateurs évoluant dans les milieux islamistes, ou de conseiller

spécialisé dans le soutien aux agents, afin de les aider à surmonter la transition

de la retraite. Ils me demandèrent même d’écrire un texte sur ces deux activités

envisagées.

Mais, avant cela, il y aurait une période probatoire de six mois, durant

laquelle je devais totalement disparaître. Je n’aurais probablement que des

contacts très limités avec mes enfants, et le MI5 n’aurait aucune obligation

financière envers moi. Je me souvins du destin de l’informateur danois qui

avait aidé Klang à déjouer le complot terroriste de Vollsmose, pour se voir

ensuite contraint à l’exil.

Ils évoquèrent une éventuelle opération chirurgicale, ainsi qu’une place

dans le programme de protection des témoins. Mais l’idée de modifier mon

visage (au point que mes enfants ne me reconnaîtraient plus) était loin de

m’enthousiasmer.

Je leur dis que j’avais besoin de réfléchir à leurs conditions, mais qu’entre-

temps, je voulais un rendez-vous avec le psychologue des services secrets que

j’avais vu en Écosse, à la faveur d’une formation, quatre ans auparavant.

Deux semaines plus tard, je fus invité dans un hôtel de Manchester.

Le psychologue que je connaissais sous le nom de Luke m’y attendait. Il me

serra dans ses bras et parut sincèrement heureux de me revoir. Mais, en

écoutant le récit de mes expériences, son visage refléta bien vite son

inquiétude. J’étais au bord des larmes.

« Vous pensez que je suis fou de croire que les Américains souhaitaient ma

mort ? Vous croyez que je suis paranoïaque ? demandai-je.

– Écoutez, dit-il. Vous êtes dans une situation particulièrement délicate.

La peur, ce n’est pas la paranoïa : elle repose sur ce qui aurait pu arriver et ce

qui pourrait encore arriver. Vous avez peut-être bien fait de ne pas vous rendre

dans le sud du Yémen. Vous y auriez peut-être trouvé la mort, et, oui, les

Américains s’en seraient peut-être moqué. Et je comprends pourquoi vous

vous êtes tourné vers les médias : c’est une protection. »

Luke me fit comprendre on ne peut plus clairement que j’avais besoin

d’aide. Mon cheminement pour analyser et accepter ce par quoi j’étais passé

n’en était qu’à ses tout débuts, me dit-il. Et, bien qu’elle s’expliquât, ma

consommation de cocaïne devait cesser. Il se donnait le plus grand mal pour

passer pour un psychologue indépendant des services de renseignement, mais

je remarquai qu'à l'occasion il passait du « je » au « nous ». Et, de toute

évidence, il ne pouvait se permettre de me conseiller ou de me recommander

un traitement.

Ce fut une longue et pénible conversation. Mais, au moins, j'avais pu parler.

À la fin, il me serra à nouveau dans ses bras.

Il devait encore soumettre une réponse au MI5. Ils étaient déjà assez

mécontents que j'aie quitté une chambre d'hôtel que ni le *Jyllands-Posten* ni

moi n'aurions pu m'offrir, pour rentrer chez moi. Ma profonde méfiance envers

les services secrets joua beaucoup dans ma décision. Je ne pouvais pas passer

six mois caché de tous, sans travail, sans revenus et sans protection, avec pour

seule perspective une chance infime que tout rentre dans l'ordre.

Lors d’une dernière entrevue dans la salle de réunion terne d’un hôtel, je

déclarai à Graham que je ne pouvais accepter le marché du MI5 : les risques

étaient trop nombreux, et j’avais un peu de mal à leur accorder ma confiance.

Il parut déçu mais pas surpris. Il me serra fermement la main et me tapota

l’épaule.

« Bien, dit-il. Faites attention à vous. Mais je crois que vous savez vous

débrouiller. »

En rentrant chez moi à pied sous une pluie battante, je pris peu à peu

conscience de l’immensité de la tâche qui m’attendait.

J’avais fait le choix de m’en sortir seul. Je n’aurais plus à me faire de faux

espoirs, à souffrir de fausses promesses. Je pourrais m’exprimer librement,

mais devrais constamment surveiller mes arrières. Je pourrais regarder mes

enfants et me dire que j’avais contribué, à ma modeste échelle, à rendre ce

monde un peu meilleur.

Pour un projet à l’école, mon fils, Oussama, décida de me prendre comme

sujet. Il scanna une photographie de moi et écrivit une rédaction intitulée

« Mon père, ce héros ». Je dus m’assurer que son devoir avait été effacé de

l’ordinateur de l’école, mais j’étais très fier. J’avais la sensation de ne pas

m’être imposé tous ces au revoir déchirants pour rien.

À présent, je devrais me réinventer et combattre mes démons. Je devrais

m’adapter à une vie sans la trépidation des voyages en territoires terroristes et

protéger mon anonymat tout en couchant par écrit une histoire, dans laquelle

ceux qui ont la tâche de protéger les sociétés occidentales tireront peut-être

quelques enseignements.

Les passants qui me croisent ignorent tout du rôle que j’ai joué dans la

défense de leur mode de vie.

Avec un haussement d’épaules ou de sourcils, je lis des articles concernant

des individus que j’ai connus et les menaces qu’ils représentent, les attentats

qu’ils préparaient (et pour certains, qu’ils ont perpétrés) et les millions de

livres sterling et de dollars dépensés pour les mettre hors d’état de nuire.

Un groupe que j’ai connu à Luton32 a été condamné en 2013 pour avoir projeté

de faire sauter une base militaire britannique à l’aide d’une voiture

télécommandée, un simple jouet, chargé d’explosifs. Une tentative parmi tant

d’autres.

Parfois, en arrivant à la caisse d’un supermarché, je surprends en une d’un

journal l’un de mes anciens « frères » qui a finalement décidé de passer de la

parole aux actes. Alors que je parcours l’article, la caissière me tend la

monnaie en disant d’un ton absent, mécanique : « Bonne journée, bon

courage. »

Je souris et quitte le supermarché, me murmurant à moi-même : « Bon

courage. »

Protagonistes

Bødskov, Morten : Ministre de la Justice du Danemark 2011-2013

Bonnichsen, Hans Jørgen : Ancien directeur du PET, service de

renseignement danois

Butt, G. M. : Britannique d’origine pakistanaise, patron d’un kiosque

à Milton Keynes

Cindy : Ma petite amie à Luton

Cowern, Toby : Royal Marine réserviste que j’enrôlai pour m’aider

à diriger ma société écran

Fadia : Mon épouse yéménite (pseudonyme)

Hadi, Abd Rabo Mansour : Président du Yémen depuis 2012

Hulstrøm, Mark : Mon entraîneur de boxe (contrebandier à ses heures)

à Korsør

Karima : Mon épouse marocaine (pseudonyme)

Khader, Naser : Politicien danois musulman

Lisbeth : Ma mère

Mears, Ray : Célèbre spécialiste britannique de la survie en milieu

sauvage

Nagieb : Documentariste qui voyagea avec moi au Yémen en 2006

Oussama : Mon fils

Rosenvold, Michael : Chef des Bandidos au Danemark

Sage : Fiancé d’Aminah

Saleh, Ali Abdallah : Président du Yémen jusqu’en 2012

Samar : Ma petite amie chrétienne palestinienne à Korsør

Mark Hulstrøm.

Le fils d'Awlaki est mort quelques mois après son père, victime d'une attaque de drones.

Négociations avec les Masaï à Shompole, au Kenya.

Toby Cowern dans le nord de la Suède, mars 2010.

Mes excuses télévisées à Naser Khader.

Jakob Scharf, directeur du PET (télévision danoise).

Sarah : Ma fille

Scharf, Jakob : Directeur du PET, service de renseignement, de 2007 à

2012

Stevens, Cat : Le chanteur britannique à présent connu sous le nom de

Yusuf Islam

Suleiman : Ami musulman dont j’ai fait la connaissance dans une prison

danoise en 1997

Tony : Videur en chef du Shades, club de Leighton Buzzard

Vibeke : Ma première petite amie sérieuse

Westergaard, Kurt : Dessinateur danois auteur de la caricature très

controversée du prophète Mahomet en 2005

Ymit : Ami d’enfance turc à Korsør

Militants et islamistes

Abab, cheikh Adil Al- : Imam devenu guide spirituel d’AQPA

Abdaly, Taimour : Terroriste responsable d’un

Abdulwahab Al- : attentat-suicide à Stockholm en 2010, dont je fis la

connaissance à Luton

Abdelghani : Islamiste dont je fis la connaissance au Danemark et qui

m’envoya une invitation de l’Union des tribunaux islamiques

Abdul : Ami yéménite, messager pour le compte d’Al-Qaïda

Abdulmutallab, Umar Farouk : Terroriste nigérian au sous-vêtement piégé

qui tenta de s’en prendre au vol 253 de la Northwest Airlines, au-dessus de

Detroit

Abou Bilal : Suédois d’origine ghanéenne avec qui je vécus à Dammaj

Abou Hamza : Imam marocain extrémiste à Aarhus

Adebolajo, Michael : Britannique d’origine nigériane qui assassina un

soldat britannique à Londres en 2013

Ahmed, Zohaib : Islamiste britannique condamné pour sa participation à un

complot ayant visé l’English Defence League en 2012

Ali : Converti danois, membre du groupe d’étude d’Awlaki à Sanaa

Aminah : Convertie croate ayant épousé Awlaki. Véritable nom : Irena

Horak

Andersen, Abdallah : Converti danois d’Odense, condamné pour complot

terroriste en 2006

Arab, Abou : Extrémiste palestino-danois dont j’ai fait la connaissance au

Liban. Véritable nom : Ali Al-Hajdib

Asiri, Abdullah Al- : Frère d’Ibrahim Al-Asiri, unique victime de son

propre attentat terroriste

Asiri, Ibrahim Al- : Artificier en chef d’AQPA

Avdic, Adnan : Ami extrémiste bosniaque basé au Danemark, acquitté dans

un procès pour terrorisme

Awlaki, Abdulrahman Al- : Fils d’Awlaki

Awlaki, Anwar Al- : Imam et terroriste américano-yéménite

Awlaki, Omar Al- : Frère d’Awlaki

Bakri Mohammed, Omar : Fondateur syrien du groupe islamiste

britannique Al-Muhajiroun

Balawi, Humam Al- : « Triple agent » jordanien responsable de l’attentat-

suicide visant la CIA en Afghanistan

Barbi, Rashid : Vétéran de l’armée américaine qui se rendit à Dammaj

avec moi

Ben Laden, Oussama : Fondateur d'Al-Qaïda, son chef jusqu'en 2011

Choudary, Anjem : Bras droit du fondateur d'Al-Muhajiroun, Omar Bakri

Mohammed

Geele, Mohammed : Somalien condamné pour attaque à l'arme blanche

sur la personne de Kurt Westergaard en 2010

Godane, Ahmed Abdi : Chef d'Al-Shabaab, connu également sous le nom

de Mukhtar Al-Zubayr[1]

Hajdib, Saddam Al- : Frère d'Abou Arab et membre éminent du groupe

terroriste libanais Fatah Al-Islam

Hajdib, Youssef Al- : Frère d'Abou Arab condamné pour avoir préparé un

attentat à la bombe visant un train en Allemagne, en 2006

Hajouri, cheikh Yahya Al- : Professeur à Dammaj

Hammami, Omar : Membre américain d'Al-Shabaab originaire de

l'Alabama, également sous le nom d'Abu Mansoor Al-Amriki

Hartaba : Chauffeur d'Awlaki, ancien garde du corps de Ben Laden

Hasan, Nidal : Major de l’armée américaine responsable de la fusillade de

Fort Hood (Texas) en 2009

Hazmi, Mohammed Al- : Imam des Frères musulmans à Sanaa

Hazmi, Cheikh Al- : Imam lié à AQPA dont je fis la connaissance au

Yémen en 2001 ; neveu de Mohammed Al-Hazmi

Hussain, Anzal : Extrémiste britannique condamné pour complot

à l’encontre de l’English Defence League en 2012

Ibrahim : Islamiste algérien basé à Aarhus

Ikrimah : Membre somalo-kenyan d’Al-Shabaab dont je fis la

connaissance à Nairobi. Véritable nom : Mohamed Abdikadir Mohamed

Ja’far Umar Thalib : Élève de Dammaj et chef du groupe terroriste

indonésien Laskar Jihad

Jimmy : Propriétaire d’une salle de sport très populaire dans les cercles

islamistes de Birmingham

Khan, Samir : Rédacteur en chef américain du magazine d’AQPA, *Inspire*

Khurshid, Hammad : Danois d’origine pakistanaise condamné pour

complot terroriste en 2007

Lewthwaite, Samantha : Surnommée « La Veuve blanche », veuve d’un

des responsables des attentats de Londres de 2005 ; tuée en novembre 2014

Majeed, Abdul Waheed : Acolyte d’Omar Bakri, premier terroriste

britannique à avoir trouvé la mort dans un attentat-suicide en Syrie

Masri, Hussein Al- : Membre égyptien du Djihad islamique dont j’ai fait la

connaissance à Sanaa

Mehdar, Abdallah : Chef tribal yéménite proche d’Anwar Al-Awlaki

Menni, Nasserdine : Ami algérien de Luton, condamné pour financement

du terroriste Taimour Abdulwahab Al-Abdaly

Misri, Abdullah : Financier et trafiquant d’armes d’AQPA

Mostafa, Jehad Serwan : Membre américain du groupe d’étude d’Awlaki,

qui devint l’un des principaux membres d’Al-Shabaab

Moussaoui, Zacarias : Français d’origine marocaine dont je fis la

connaissance à Londres et qui fut surnommé le « vingtième terroriste » du 11-

Septembre

Mujeeb : Islamiste yéménite qui servit de médiateur entre les salafistes et

AQPA

Mokhtar : Ami français musulman et colocataire de Zacarias Moussaoui

à Brixton

Mouqbil, cheikh : Salafiste, fondateur de l’Institut de Dammaj

Nabhan, Saleh Ali : Membre kenyan d’Al-Qaïda responsable des attentats

de 1998 ayant visé des ambassades américaines en Afrique orientale

Newman, Clifford Allen : Converti américain dont je fis la connaissance

à Dammaj, où il s’était rendu avec son fils Abdullah. Également connu sous le

nom d’Amin

Ramadan, Mustapha Darwich : Codétenu au Danemark, qui participa à la

décapitation de Nick Berg

Raymi, Qasim Al- : Membre yéménite éminent d'AQPA

Reid, Richard : Le « terroriste à la chaussure », qui visa un vol Paris-

Miami en décembre 2001

Saheer : Britannique d'origine pakistanaise, ancien voyou basé

à Birmingham, et qui prévoyait de s'en prendre au *Jyllands-Posten*

Salim : Britannique d'origine pakistanaise proche d'Al-Muhajiroun dont le

père possédait la compagnie de taxis pour laquelle je travaillais à Birmingham

Samulski, Marek : Membre australo-polonais du groupe d'étude d'Awlaki

à Sanaa

Somali, Abou Musab Al- : Terroriste somalien dont je fis la connaissance

au Danemark

Sørensen, Kenneth : Converti danois qui se trouvait à Sanaa avec moi en

2006

Soudani, Abou Talha Al- : Responsable soudanais d'Al-Qaïda basé en

Afrique orientale

Tabbakh, Hassan : Réfugié syrien condamné en 2007 pour complot

terroriste au Royaume-Uni

Tariq, Shiraz : Ami pakistanais du cercle islamiste d'Odense

Tayyib, Mahmud Al- : Saoudien dont je fis la connaissance à la mosquée

de Regent's Park et qui me suggéra d'aller étudier à Dammaj

Tokhi, Abdelghani : Afghan résidant au Danemark condamné pour complot

terroriste en 2007

Uddin, Jewel : Britannique d'origine pakistanaise condamné pour le

complot terroriste de 2012 ayant visé l'English Defence League

Islamistes occidentaux

Mohammad Zaher
(télévision publique
danoise).

Richard Reid,
connaissance de
Brixton, surnommé
le "Shoe Bomber",
le "terroriste
à la chaussure".

Anzal Hussain (photo de la police).

Abdallah Andersen (site du quotidien danois BT).

L'extrémiste danois Abou Khattab (au centre), en train de me menacer de mort en 2013. (Traduction du sous-titre : "Nous nous devons donc d'ouvrir le feu avec nos kalachnikovs sur ces *mourtadin*.")

Mohammed Al-Hazmi.

Adil Al-Abab.

Abdul Majid Al-Zindani.

L'artificier en chef d'AQPA, Ibrahim Al-Asiri.

Jehad Serwan Mostafa (photo *Guardian*).

Islamistes au Yémen

Uqla, cheikh Humud Ben : Imam saoudien extrémiste qui émit une fatwa

en faveur du 11-Septembre

Usman, Mohammed : Britannique d’origine pakistanaise dont je fis la

connaissance sur un vol à destination du Yémen en septembre 2009

Warsame, Ahmed Abdulkadir : Ami somalien qui devint l’un des

principaux membres d’Al-Shabaab

Wuhayshi, Nasser Al- : Chef d’AQPA et ancien second de Ben Laden

Zaher, Mohammad : Palestinien d’Odense condamné en 2006 pour

complot terroriste

Zaouahiri, Ayman Al- : Chef d’Al-Qaïda depuis 2011

Zarqaoui, Abou Moussab Al- : Fondateur jordanien d’Al-Qaïda en Irak

Zindani, Abdul Majid Al- : Chef des Frères musulmans au Yémen et

fondateur de l’université Al-Iman

Mes agents de liaison

Alex : Responsable des services de renseignement américains qui

supervisa l’opération Aminah

Amanda : Elizabeth Hanson, agent qui me recruta pour travailler pour la

CIA

Anders : Analyste du PET, spécialisé dans l’islamisme et le terrorisme

Andy : Mon principal agent de liaison au MI5 ; ex-policier

Bouddha : L’un des deux agents du PET qui me recrutèrent

Daniel : Formateur spécialisé dans les armes à feu, au Danemark

Emma : Ma deuxième agent de liaison au MI6

Frank : Formateur spécialisé dans les armes à feu, au Danemark

George : Directeur du bureau de la CIA à Copenhague

Graham : Agent du MI5 que je rencontrai en 2012

Jed : Mon principal agent de liaison à la CIA

Jesper : Agent du renseignement danois qui rejoignit l’équipe en 2010 ;

anciennement spécialisé dans les crimes financiers et bancaires

Joshua : Agent de la CIA dont je fis la connaissance en même temps

qu’Amanda en 2007

Kevin : Agent du MI5 sous les ordres d’Andy

Klang : Mon principal agent de liaison au PET, et celui qui me recruta.

Lors de notre première rencontre, il se présenta sous le nom de Martin Jensen

Luke : Psychologue du MI5

Matt : Mon premier agent de liaison au MI6

Michael : Représentant de la CIA dont je fis la connaissance au Danemark

après la mort d'Awlaki

Rob : Formateur des forces spéciales (SAS) du Royaume-Uni

Robert : Représentant du MI5 qui prit contact avec moi à Luton, juste avant

les attentats de Londres

Soren : Responsable de l'équipe d'agents du PET qui travaillaient avec

moi

Steve : Formateur du MI6 à Fort Monckton

Sunshine : Agent du MI5 sous les ordres d'Andy. Mon principal contact au

MI5

Tommy Chef : Directeur des opérations au PET

Tracteur : L'un de mes agents de liaison danois ; a passé son enfance dans

une ferme

Archives

Échanges djihadistes

Invitation officielle de l'Union des tribunaux islamiques à me rendre en Somalie.

Correspondance avec Awlaki sur mon compte Yahoo.

Interface du programme Mujahideen Secrets. On peut voir la clé publique d'Awlaki, "hereyougo" ("voilapourtoi"), qu'il utilisait pour communiquer avec moi.

Conversation started 28 December 2009

20:54

Aminah Muslimah Fisabilillah

Assalamu alaykom

Eid Mubarak to you and your family. Can you tell me please what do you mean specifically when you type in your post on the wall of group od support Shaikh Anwar al-Awlaki? What kind of support and are you in direct contact with Shakh?

Tout premier message Facebook qu'Aminah m'adressa.

Sur Facebook, Aminah évoque la possibilité d'épouser Awlaki.

Aminah Muslimah Fisabilillah

No problem, I think you mixed South East Europe with South Croatia

I have one question tho. Do you know personally AAA? And if it is so, may I be so liberal to ask you something?

11:23

Murad Al-Danimarki

Yes I do know him. Feel free to ask

11:32

Aminah Muslimah Fisabilillah

As I told you before I do not have mahram, and I sent Shaikh a letter by mail, I am not sure if I had his correct email address, but actually I was wondering will he search for a second wife, I proposed him a marriage, and I do not know how silly it is. But I tried. Now, as I am in contact with you there is a possibility for you to get know me better in a way you can recommended me to s Shaikh, if you are interested in it and if you want to help me, inshaallah. You can see I am a revert, convert on Islam alhamdidullah. I seek a way how to get out of this country, and I search a husband who will teach me and whom I can help a lot. I deeply respect him and the all things he do for this Ummah and I want to help him in any way.

What do you think about that?
JazzakAllah khayrun

11:38

Murad Al-Danimarki

Waleikum Salaam Warahmatullah

Sister, I was with him for 3 months ago, and he asked the same, if I could help him getting married to a revert sister. Subhan'Allah how Allah plans. But sister by getting married to him, means that you may never again come to croatia as you know his current situation. I can however travel with you to him, as there is no way for you otherwise to know his whereabout. Could I get your personal details to forward them to him today? I will write down his requirement for marriage, as he told me to search.

Regarding the sister first of all thanks for keeping me in mind:) so far I am interested. I just need a few clarifications from you and then I need you to pass on a message to her:
1. How did you get to know about her?
2. Are you communicating with her in a secure manner?
3. I want all my communications with her to pass through you. But just in case you get cut off the internet if you could pass on to me an email for her that I would only use if I am unable to communicate with you. My name in any on-line communications with her should be Sami
4. What do you suggest in terms of how to get her here?

Extrait de l'e-mail d'Awlaki dans lequel il m'exprima l'intérêt qu'il portait à Aminah.

Conversation started 28 December 2009

20:54

Aminah Muslimah Fisabilillah

Assalamu alaykom

Eid Mubarak to you and your family. Can you tell me please what do you mean specifically when you type in your post on the wall of group od support Shaikh Anwar al-Awlaki? What kind of support and are you in direct contact with Shakh?

Tout premier message Facebook qu'Aminah m'adressa.

Sur Facebook, Aminah évoque la possibilité d'épouser Awlaki.

Aminah Muslimah Fisabilillah

No problem, I think you mixed South East Europe with South Croatia

I have one question tho. Do you know personally AAA? And if it is so, may I be so liberal to ask you something?

11:23

Murad Al-Danimarki

Yes I do know him. Feel free to ask

11:32

Aminah Muslimah Fisabilillah

As I told you before I do not have mahram, and I sent Shaikh a letter by mail, I am not sure if I had his correct email address, but actually I was wondering will he search for a second wife, I proposed him a marriage, and I do not know how silly it is. But I tried. Now, as I am in contact with you there is a possibility for you to get know me better in a way you can recommended me to s Shaikh, if you are interested in it and if you want to help me, inshaallah. You can see I am a revert, convert on Islam alhamdidullah. I seek a way how to get out of this country, and I search a husband who will teach me and whom I can help a lot. I deeply respect him and the all things he do for this Ummah and I want to help him in any way.

What do you think about that?
JazzakAllah khayrun

11:38

Murad Al-Danimarki

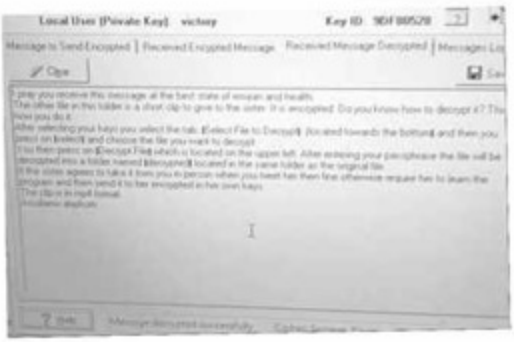
Waleikum Salaam Warahmatullah

Sister, I was with him for 3 months ago, and he asked the same, if I could help him getting married to a revert sister. Subhan'Allah how Allah plans. But sister by getting married to him, means that you may never again come to croatia as you know his current situation. I can however travel with you to him, as there is no way for you otherwise to know his whereabout. Could I get your personal details to forward them to him today? I will write down his requirement for marriage, as he told me to search.

Regarding the sister first of all thanks for keeping me in mind:) so far I am interested. I just need a few clarifications from you and then I need you to pass on a message to her:
1. How did you get to know about her?
2. Are you communicating with her in a secure manner?
3. I want all my communications with her to pass through you. But just in case you get cut off the internet if you could pass on to me an email for her that I would only use if I am unable to communicate with you. My name in any on-line communications with her should be Sami
4. What do you suggest in terms of how to get her here?

Extrait de l'e-mail d'Awlaki dans lequel il m'exprima l'intérêt qu'il portait à Aminah.

Awlaki me dit qu'il a joint à ce message crypté une vidéo de lui que je devrais transmettre à Aminah.



Assalamu alaykum
Alhamdulillah we got married. May Allah reward you for all what you have done. However, according to your description of her I expected something different. I am not saying that you tricked me or anything; I am just saying that I expected something different.
I do not blame you or your wife because I believe you were sincere and you were doing your best.
.
.
.
.
So she turned out to be different then what you described. Masha Allah she turned out to be better than I expected and better than you described:)

E-mail crypté d'Awlaki daté du 28 juin 2010, où il me soumet son verdict quant à sa nouvelle épouse Aminah.

Sister, please can I ask you a favor. If it is possible for you to go and buy some stuff for me. So far everybody who bought it, majority I didn't like. And it is hard for sisters here to buy some western clothes. I give up of Yemeni clothes. All I have I don't like and it is too hot to wear it. Fabrics are not good, synthetic, it's just horrible.
So please if you can find some European clothes. I miss it so much. I just need few dresses (2) and skirts (2) and top (4). All simple without any glittering stuff and pleats, I hate it.
Dresses should be long, without sleeves - like top, wide but tight in top part and all in one piece. Not 2 pieces like Yemeni dresses. Fabric should be light, non-transparent. Skirts also should be long and light fabric, wide, solid. Tops whatever you find simple and nice. Colors and patterns never mind, just please avoid pink and orange color. White, black, different shades of blue and green. Floral pattern is nice, and solid is just fine. And if you can find denim mini skirt, size 40 or L, tight and very short. ?
Next I need 10 packages of feminine pads; it's called FAM.thin, regular with wings, made in Lebanon. Package is white and green color with sunflower. I am sure you will find it.

Extrait de la liste de vêtements et de produits de beauté d'Aminah destinée à Fadia, incluse par Awlaki dans son message.

if some of books men r still interested to come here then let me know so that arrangements could be done ....
and as for going to books place ... then i was told by book that they want to train brothers and then send them
back or to the west .... i told him i need advanced training so he told me its on and off so it could take long
and i have to be patient .. for me i can b patient and learn more of deen and improve arabic inshaAllah
question 1 .... if they gonna train brothers from here what kinda training is it gonna be?
question 2 .... the anti tank mine that brothers got will they be willing to sell them to us and do they have
weapons that can hit a tank frm far like the ones hizbullah used to destroy israel merkeva tank? or rpg 29 etc?
question 3 .... regarding the project how is it coming so far? how is shempole, is it a good place? how is the
registration and paper word going on? update me inshaAllah and inshaAllah this wil b a very good project to
all muslims inshaAllah
i checked the site and its really interesting for people who love nature and hacking and expedition may Allah
bless this project and keep it away from the eyes and suspicions of the kufar
akhi al habib take good care of yourself especially in yemen after wat happened in usa .. and the yemeni
furniture business u told me abt .. check on it if it would b worth dealing with it but let it b like something for
mustaqbal inshaAllah

bro in iman
ik

Extrait d'un e-mail crypté qu'Ikrimah m'envoya en novembre 2010, dans lequel il m'informe qu'Awlaki et lui travaillent à un projet visant à envoyer des extrémistes en Occident afin d'y commettre des attentats et me félicite pour mon projet de développement kenyan de Storm Bushcraft.

The sandals are good. The tablets I was looking for are hexamine. The ones you sent are something else. If you are traveling again then see if you can get me hexamine tablets.

Please send any messages from my wife's sister.
If you are going on-line please send me all what is available on the arrest of our Somali brother.
Also I heard on the news that the New York Times reported that al Qaeda in Yemen is buying a lot of castor beans to make ricin and attack the US. Find me what you can on that. You could do a search for: Yemen + ricin

Extrait d'un e-mail crypté d'Awlaki dans lequel il m'interroge au sujet de l'article du *New York Times* sur la ricine.

[Assalamu alaykum wa rahmatullahi

I am sending you this mail with great sorrow and sadness in my heart but again happiness for my husband Shuhada. Alhamdulillah he is now in the Jannat and do not feel anything but joy and happiness. Alhamdulillah, Allah grant him Shuhada what he wanted and grant him the higest rank of Jannat.

My husband give me this in case something happend to him so I can contact you. Actually I wanted to contact you in case I will go back in Europe, but I have 4 months to decide what to do.

My first option is shahada inshaAllah

Extrait d'un e-mail d'Aminah où elle me confie qu'elle souhaite mourir elle aussi en martyre afin de venger l'assassinat d'Awlaki.

Kenya is getting really bad coz the kufar are doing all their effort to harm us. And they monitor the hawala (dahabshil ,qaran etc) accusing them of helping and financing mujahidin. So you need to be extra carefull they dont get a single trace of anything coz they are now tracing a sister who was a window of one of the london 7/7 bomber (the jamecan brother) and they are accusing her of financing and organising "terorisim" so please watchout when you are here coz they may put you in a case that you dont know.

E-mail crypté d'Ikrimah dans lequel il fait référence à la Veuve blanche, Samantha Lewthwaite, daté de mars 2012.

Divers

L'hôtel Ascot, à Copenhague, où se déroulèrent un grand nombre de réunions avec les services de renseignement occidentaux.

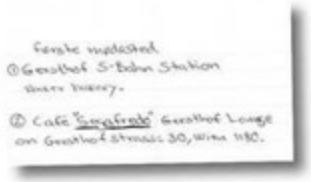
Carte de visite Storm Bushcraft.

Carte de visite Alum Rock Cab Company, la compagnie de taxis pour laquelle j'ai travaillé.

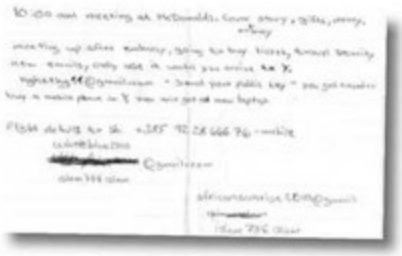
Décharge d'assurance pour le quad de Jesper.

La salle de sport de Jimmy.

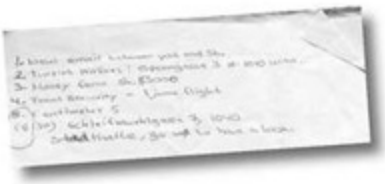
Carte postale de Klang, Tracteur, Bouddha et Jed.



Mes notes de mission pour mon premier rendez-vous avec Aminah à Vienne. La CIA souhaitait que je l'invite dans un bar-restaurant, mais j'optai à la dernière minute pour un McDonald's.



Notes de mission pour mon dernier rendez-vous avec Aminah à Vienne.



Notes de mission au moment où Aminah s'apprêtait à partir.

SMS de Klang – "Félicitations, mon frère, tu es à présent riche, très riche."

"Mets la petite boîte dans la grande et pose le tout sur la banquette arrière, derrière toi": SMS envoyé par Soren à partir du portable de Klang après l'annulation de ma dernière mission au Yémen.

Les 10000 dollars que Jesper me remit dans ma chambre d'hôtel au Hilton.

Documents

Transfert du PET *via* Western Union. On remarque que l'adresse du débiteur se trouve à Søborg, municipalité proche de Copenhague où se trouve le siège du PET.

Facture d'hôtel payée par Klang. On remarque que l'adresse soumise est celle de Mola Consult, la société écran du PET.

Facture pour l'un des transferts d'argent autorisé par le MI5, au profit du terroriste somalien Ahmed Abdulkadir Warsame.

Facture de l'achat de gants de protection chimique, destinés également à Ahmed Abdulkadir Warsame.

Tampons de visa pour une mission au Liban en 2007.

Tampons de visa pour Hong Kong et la Chine, à l'occasion de mon voyage pour rejoindre Abdul, en mai 2012.

Signature du contrat de développement de la base du barrage Masinga.

regarding the money, pls tell the sister that the book wants her to have 3000 dollars with her which you will provide at the next meeting in vienna. this is perfect cover for your next trip to see her.

have a safe trip and good luck,

your brothers

E-mail de mes agents de liaison à la CIA, Jed et George, avant l'un de mes voyages pour Vienne.

Preuve de la confiscation de méthénamine, signée par Jesper, dans le cadre de l'opération de mai 2012 au Yémen.

Décharge d'assurance pour le quad de Soren.

Postface

20 janvier 2015

Avec des gestes d'une rapidité et d'une précision terrifiantes, les assassins

cagoulés, deux frères vêtus de noir, firent irruption dans les bureaux de

l’hebdomadaire satirique *Charlie Hebdo*, en plein milieu de la réunion

éditoriale de ce matin du 7 janvier 2015.

Ce qui suivit devait traumatiser la France.

Les deux hommes, Saïd et Chérif Kouachi, appelèrent Charb (caricaturiste

et directeur de la publication) par son véritable nom, Stéphane Charbonnier,

avant de l’exécuter d’une brève rafale de leurs kalachnikovs. Puis ils

braquèrent leurs armes sur le reste de l’équipe éditoriale, portant le nombre de

leurs victimes à onze.

Ils sortirent ensuite calmement du bâtiment en criant : « On a vengé le

prophète Mohammed ! »

Selon un témoin, l’un des frères déclara : « Vous direz aux médias que c’est

de la part d’Al-Qaïda au Yémen », avant que tous deux prennent la fuite.

Apercevant une voiture de police, ils descendirent de leur véhicule et

ouvrirent le feu, touchant le pare-brise avant et obligeant la voiture de

patrouille à battre en retraite.

Les policiers ne faisaient pas le poids face à ces assassins méthodiques et

lourdement armés. Au coin de la rue, les frères croisèrent un autre policier,

musulman en l’occurrence. Ils le blessèrent par balle et l’achevèrent de sang-

froid, à même le trottoir, malgré ses supplications.

Les deux frères volèrent ensuite un autre véhicule en menaçant le

conducteur de leurs armes et en lui disant que le massacre qu’ils venaient de

commettre visait à venger la mort d’Anwar Al-Awlaki.

Cette information m’a pétrifié. Ces assassins disaient en substance qu’ils

venaient de se venger de *ma* mission, celle qui avait conduit la CIA à lancer

l’attaque de drones qui avait tué Awlaki en septembre 2011.

Deux jours plus tard, au terme d’une chasse à l’homme qui tint le monde

entier en haleine, Chérif et Saïd Kouachi furent éliminés dans une imprimerie,

non loin de l’aéroport Charles-de-Gaulle, après sept heures de siège.

Au même moment, la police donna l’assaut dans un supermarché kasher

parisienne et tua Amedy Coulibaly, un ami des deux frères, qui, seul, avait fait

cinq victimes : une policière et quatre personnes de confession juive, dans le

supermarché même.

Avant de mourir dans une nuée de balles, Chérif Kouachi s’entretint au

téléphone avec un journaliste d’une chaîne d’information française.

« J’ai été envoyé, moi, Chérif Kouachi, par Al-Qaïda au Yémen, OK ? lui

dit-il. Je suis parti là-bas et c’est le cheik Anwar Al-Awlaki qui m’a financé. »

Quelques jours plus tard, Al-Qaïda au Yémen (le groupe que j’avais

infiltré) confirma dans une vidéo avoir commandité le massacre de *Charlie*

Hebdo.

« C’est le commandement de l’organisation qui a désigné la cible, mis au

point le plan d’attaque et financé l’opération… les arrangements avec le chef

de l’opération ont été assurés par le cheik Anwar Al-Awlaki, qu’Allah le

prenne en pitié, lui qui a menacé l’Occident de son vivant, et continue à le

menacer après son martyre. » Tels furent les mots de Nasser Ibn Al-Ansi, l’un

des chefs du groupe.

Les experts en terrorisme considérèrent cette déclaration comme crédible.

Déjà, en 2011, les services de renseignement américains avaient glané des

informations indiquant que l’un des deux frères Kouachi, voire les

deux s’étaient rendus au Yémen, où ils avaient probablement reçu un

entraînement militaire dans un camp d’AQPA (Al-Qaïda dans la péninsule

Arabique).

Cela n’a pu se faire qu’après qu’ils eurent fait vœu d’obéissance au groupe

et accepté de remplir toute mission qui leur serait confiée. AQPA n’aurait

jamais accepté d’entraîner quiconque n’aurait pas rejoint formellement le

groupe. Après le massacre de *Charlie Hebdo*, les représentants du

renseignement américain ont déclaré qu’il était plus que probable que Chérif

ait rencontré Awlaki à la faveur de son voyage.

Je ne sais que trop bien qu’Awlaki considérait les caricatures publiées en

Europe comme une grave insulte, qu’il convenait de laver. Dans le numéro du

printemps 2013 d’ *Inspire* (magazine en ligne fondé par Awlaki), on trouve une

liste d’hommes à abattre où figure Stéphane Charbonnier.

Quelques semaines après la publication de ce numéro, des combattants de

Daesh en Syrie inclurent mon nom dans leur liste personnelle d’hommes

à abattre, en attachant à un mur un portrait de moi, à côté de celui d’un

caricaturiste danois, et en ouvrant le feu sur les feuilles de papier. Cette

menace explicite me contraignit à une existence encore plus clandestine

qu’auparavant.

Aux yeux d’Awlaki, plus déterminé que jamais à s’en prendre à l’Occident,

une recrue telle que Chérif dut paraître tout droit tombée du ciel.

En septembre 2009, lorsque j’avais retrouvé Awlaki dans la demeure

fortifiée d’Abdallah Mehdar, au cœur de la province de Shabwa, il m’avait

chargé de trouver des recrues européennes prêtes à s’entraîner au Yémen, afin

de commettre par la suite des actes terroristes dans leur pays d’origine. Peu

après, il avait demandé à Umar Farouk Abdulmutallab, le terroriste aux sous-

vêtements piégés, de faire sauter un avion au-dessus des États-Unis.

Selon un journaliste yéménite, Saïd Kouachi vécut brièvement en

compagnie d’Abdulmutallab, à Sanaa, au cours de l’été 2009.

Quand Chérif Kouachi s’entraîna avec le groupe durant l’été 2011, la

France était déjà dans le collimateur d’AQPA. En octobre 2010, les

renseignements saoudiens avaient informé leurs homologues français qu’ils

avaient de bonnes raisons de penser qu’AQPA s’apprêtait à frapper la France.

Apprenant des Américains que Chérif s’était rendu au Yémen, quelques

semaines après son retour en France en 2011, les autorités françaises mirent

les deux frères sous surveillance. Mais cette surveillance ne dura qu’un

temps : ils ne furent bientôt plus considérés comme une menace.

De toute évidence, ce fut une erreur : les frères Kouachi étaient parvenus

à berner les services de renseignement français. Et manifestement, ils suivaient

à la lettre les enseignements d’Awlaki. L’imam, toujours très scrupuleux sur les

questions de sécurité, nous avait encouragés, moi et d’autres extrémistes

européens travaillant pour son compte, à dissimuler notre intégrisme une fois

de retour en Europe.

Aurais-je été en mesure d’empêcher les attentats parisiens si j’avais

continué à travailler en tant qu’agent double au sein d’Al-Qaïda au Yémen ?

On ne le saura jamais. Je n’ai jamais rencontré les frères Kouachi durant mes

années d’activité. Mais ces attentats ont bien prouvé la ténacité du groupe

terroriste.

Après que les États-Unis eurent manqué une occasion sans précédent de

viser son chef Nasser Al-Wuhayshi et son artificier en chef Ibrahim Al-Asiri,

en 2012, AQPA survécut à une campagne d’attaques de drones américains et

une offensive des forces yéménites. Au même moment où survenaient les

massacres parisiens, l’organisation profitait des troubles et des tensions

religieuses suscités par la prise de la capitale, Sanaa, par les Houthis.

On s’inquiétait également du fait qu’AQPA puisse transmettre son savoir-faire

en matière d’engins explosifs au groupe Khorassan, une ramification d’Al-

Qaïda basée en Syrie projetant des attaques contre l’aviation occidentale.

Ma grande crainte, c’est que les massacres parisiens constituent une

aubaine pour AQPA, dont le nombre de recrues pourrait bien augmenter en

même temps que les financements.

Pendant des années, le fait de s’en prendre aux caricaturistes a été l’un des

objectifs-clefs d’Al-Qaïda dans le monde entier, parce qu’ils savaient

pertinemment que de tels actes ne feraient qu’augmenter leur popularité parmi

ceux qui prenaient ombrage de ces caricatures.

Il se pourrait également que ces attentats renforcent AQPA face à son rival,

le groupe terroriste Daesh qui a institué un califat dans de vastes territoires de

Syrie et d’Irak, et a accueilli près d’un millier d’Européens dans ses rangs.

Alors que j’écris ces lignes, Daesh semble également se tourner vers une

politique d’attentats terroristes en Occident : la police belge vient de

contrecarrer un important complot dont l’état-major du groupe était à l’origine,

au terme d’une opération qui a fait résonner détonations et coups de feu dans la

petite ville de Verviers.

La menace qui pèse en ce moment sur nous tous est sans précédent. J’espère

pouvoir encore œuvrer, de quelque façon que ce soit, à la riposte de

l’Occident.

Remerciements

Morten Storm

J’aimerais remercier toute ma famille et tous mes amis au Danemark, en

Suède, en Norvège, aux Pays-Bas, au Royaume-Uni, au Kenya et dans le reste

du monde pour leur aide.

Merci à vous, Paul Cruickshank et Tim Lister, pour avoir donné une forme

à tout cela, au cours des nombreuses semaines que nous avons passées

ensemble, et pour les nombreux mois que vous avez passés à enquêter sur le

moindre détail de mon histoire. Je vous serai toujours redevable. La première

fois que j’ai rencontré Paul, c’était durant mes « années islamistes », lorsqu’il

s’était rendu à Luton, en 2005, pour enquêter sur le groupe extrémiste Al-

Muhajiroun. Il est à présent spécialiste du terrorisme sur la chaîne CNN et

a compilé en cinq volumes une somme incroyable d'articles journalistiques et

universitaires sur Al-Qaïda. Il semble qu'une vie entière se soit écoulée

depuis notre première rencontre.

Paul et Tim travaillent depuis maintenant de nombreuses années sur Al-

Qaïda et les questions de sécurité internationale, et leurs connaissances ont

permis de clarifier le contexte de mon histoire. Tim s'était rendu au Yémen

bien avant mon premier voyage et, contrairement à moi, il s'est rendu en

Afghanistan, où il a couvert pour CNN le bombardement du repaire de Ben

Laden à Tora Bora.

Merci aux journalistes du *Jyllands-Posten*, Carsten Ellegaard Christensen,

Orla Borg, Morten Pihl et Michael Holbek Jensen qui, les premiers, révélèrent

mon travail d'agent secret. Vous avez parfaitement mérité le tout premier

European Press Prize. Merci également à tous les autres journalistes danois

qui ont cru en moi et m’ont soutenu.

J’aimerais également remercier mes agents littéraires, Richard Pine et Euan

Thorneycroft, et nos éditeurs, Joel Rickett chez Viking et Jamison Stoltz chez

Grove Atlantic, pour m’avoir permis de raconter mon histoire au monde entier.

Si ce livre parvient à dissuader ne serait-ce qu’une personne de s’engager sur

la voie de l’extrémisme et de la violence, alors toutes ces épreuves n’auront

pas été vaines.

Merci à la politicienne danoise Irene Simonsen pour son aide immense, et

merci également à mon avocat au Danemark, Karoly Nemeth, pour son soutien

et ses conseils.

J’aimerais remercier plusieurs autres personnes pour leur soutien, Nic

Robertson à CNN, Mark Stout au musée de l’Espionnage de Washington,

Frederik Obermaier au *Süddeutsche Zeitung*, Howard Rosenberg à *60*

minutes et Bent Skjaerstad à TV2, la chaîne norvégienne. Merci aussi à Joost

aux Pays-Bas. Il y en a encore beaucoup d’autres que je ne peux remercier ici

pour des raisons de sécurité, mais ils se reconnaîtront.

Merci aux groupes Metallica, Slayer et Anthrax pour leur musique. Vous

m’avez aidé à me remotiver ou à m’apaiser après mes missions.

Enfin, un gigantesque merci à toutes les personnes et à toutes les familles

adorables, gentilles et généreuses que j’ai pu rencontrer au Moyen-Orient, en

Afrique du Nord et du Sud. Elles m’ont enrichi intérieurement, et m’ont

enseigné l’honneur et la générosité.

Paul Cruickshank et Tim Lister

Merci à vous, Morten Storm, de nous avoir permis d’enquêter à fond sur

votre vie, à un moment très difficile pour votre famille et vous. Nous étions

à vos côtés lorsque des adeptes d’Al-Qaïda basés en Syrie vous ont menacé de

mort par vidéo interposée, et nous avons été frappés par votre sens de

l’humour et votre sang-froid.

Merci à vos amis, à votre famille et à vos ex-petites amies que nous avons

rencontrés au Danemark. Merci à la politicienne danoise Irene Simonsen de

nous avoir invités chez elle et de nous avoir aidés à comprendre la vie

politique de son pays.

Un énorme merci à Richard Pine, notre agent littéraire chez Inkwell à New

York, pour avoir rendu tout cela possible. Immense merci également à Euan

Thorneycroft chez A.M. Heath à Londres pour avoir œuvré aux côtés de

Richard pour faire connaître cette histoire au monde entier, ainsi que pour ses

précieux commentaires.

Nous avons eu la chance incroyable de travailler avec deux des meilleurs

éditeurs qui soient : Joel Rickett chez Penguin et Jamison Stoltz chez Grove

Atlantic. Merci d’avoir travaillé ensemble en si bonne intelligence, merci pour

vos corrections et suggestions brillantes qui ont considérablement amélioré ce

livre. Merci également à vos équipes respectives qui ont planché sur cet

ouvrage, Ellie Smith, Allison Malecha, Ben Brusey, Sara Granger et le

relecteur Mark Handsley.

Merci à Eliza Rothstein et Lyndsey Blessing chez Inkwell pour votre

assistance et pour avoir fait traduire ce livre dans le monde entier. Merci

à Taryn Eckstein pour ses conseils juridiques.

Merci à Carsten Ellegaard Christensen du *Jyllands-Posten*. Vous êtes un

vrai professionnel, et ce fut une immense chance pour Morten que de tomber

sur vous. Merci pour toute l'aide que vous nous avez fournie lorsque nous

vous avons rendu visite à Copenhague, et merci de nous avoir tenu au courant

de l'avancée de vos enquêtes. Vos collègues du *Jyllands-Posten* et vous

méritez un énorme coup de chapeau pour avoir été les premiers à révéler toute

cette affaire.

Un merci tout spécial à la journaliste croate Sandra Veljkovic du journal

Več ernji List pour son aide concernant l’histoire d’Aminah. Merci à Bent

Skjaerstad de TV2, en Norvège, pour avoir partagé ses informations sur le

séjour norvégien d’Ikrimah.

Un grand merci à Nic et Margaret Lowrie Robertson, ainsi qu’à Ken

Shiffman, pour leurs conseils sur ce projet. Nous devons beaucoup à Magnus

Ranstorp, l’un des universitaires scandinaves spécialistes de l’anti-terrorisme,

qui a daigné relire ce texte d’un œil avisé, et nous a fait grâce de ses

nombreuses observations sur la vie au Danemark.

Merci à tous ceux qui ont lu les différentes versions de ce texte et nous ont

soumis leurs précieuses observations. Certains ne peuvent être nommés du fait

de leurs positions respectives, mais ils se reconnaîtront.

Merci à nos amis et à nos familles qui ont accepté de nous voir disparaître

pendant un an afin d’écrire ce livre.

Et enfin, merci à nos épouses pour leur amour, leur aide, leurs observations,

leurs idées… et leurs transcriptions.

Notes

1. Une route dans le désert

1, page 18 : D’après mes souvenirs. C’est l’un des rares e-mails cités dans

ce livre que je n’ai pas sauvegardés. Sauf notification dans le présent ouvrage,

tous les e-mails, SMS et conversations enregistrées cités sont retranscrits mot

à mot, sans correction des fautes orthographiques ou grammaticales.

2, page21 : Dans son ultime rapport, la Commission d’enquête sur le 11-

Septembre déclare ne pas disposer « d’assez d’éléments sur les rapports

d’Awlaki avec Al-Hazmi et Al-Mihdhar [deux des terroristes du 11-

Septembre] pour aboutir à une conclusion » (p. 221) et souligne que ses

tentatives pour retrouver et entendre l’imam se sont soldées par des échecs

(note de bas de page 35, p. 517 du rapport).

3, page27 : « Salutations à Al-Shabaab en Somalie », post du blog

d’Awlaki, 20 décembre 2008.

4, page27 : « *Imam’s Emails to Fort Hood Suspect Tame Compared with*

Online Rhetoric » (« La modération des e-mails de l’imam au suspect de Fort

Hood comparée à sa rhétorique en ligne »), Brooks Egerton, *Dallas Morning*

News, 28 novembre 2009.

5, page28 : *Ibid.*

6, page 28 : Les quatre touristes de Corée du Sud trouvèrent la mort dans

l’attentat-suicide à la bombe à Hadramaout, le 15 mars 2009 ; *A False*

Foundation ? AQAP, Tribes and Ungoverned Spaces in Yemen (Un faux

fondement ? AQPA, tribus et espaces non gouvernés au Yémen), Combating

Terrorism Center, West Point, octobre 2011.

7, page29 : « *The Imam’s Very Curious Story* » (« La très curieuse histoire

de l’imam »), Chitra Ragavan, *US News and World Report*, 21 juin 2004.

2. Les gangs, les filles et Dieu

1, page38 : « *The Nicotine Racket. Trafficking in Untaxed Cigarettes : A*

Case Study of Organized Crime in Germany » (« Le racket à la nicotine.

Trafic de cigarettes non taxées : un cas d'étude du crime organisé en

Allemagne »), Klaus von Lampe, conférence à l'Institut de Criminologie,

Université d'Oslo, 6 mai 1999.

2, page42 : *Out in Bad Standings : Inside the Bandidos Motorcycle Club*

(Virée en mauvais termes : Au cœur du Bandidos Motorcycle Club), Edward

Winterhalder, Blockhead City Press, 2005, chapitre 24.

3, page 45 : Pour plus de détails sur cet épisode, voir, parmi de nombreux

autres ouvrages, *Inside Islam : The Faith, The People, and the Conflicts of*

the World's Fastest-Growing Religion (Au cœur de l'islam : la foi, le peuple

et les conflits de la religion au développement le plus rapide au monde), John

Miller et Aaron Kenedi, Da Capo Press, 2002.

4, page 45 : Coran, sourate XCVI (Le Caillot de sang), versets 1-2.

5, page46: Coran, sourate IX (L’Immunité), verset 40.

6, page46 : Coran, sourate XXII (Le Pèlerinage), versets 39-40.

4. Arabie

1, page 62 : Le cheikh Mouqbil ibn Hadi était un prédicateur de la tribu

Wadi’a qui avait étudié l’islam durant vingt ans en Arabie saoudite, avant

d’être emprisonné et finalement expulsé du pays. On le soupçonnait de liens

avec le groupe djihadiste qui avait occupé, aussi brièvement que violemment,

la Grande Mosquée de La Mecque en 1979. En dépit de ses critiques

insistantes à l’encontre du gouvernement relativement modéré du président

yéménite Ali Abdallah Saleh, Mouqbil enseignait sans être inquiété par les

autorités : cette bienveillance était en partie due au fait qu’il professait qu’on

ne pouvait se rebeller contre ses dirigeants que lorsque ceux-ci agissaient en

infidèles. Mouqbil avait rejeté les propositions d’Oussama Ben Laden, qui

grossissait les rangs d’Al-Qaïda en recrutant au Yémen, généralement parmi

les jeunes hommes pauvres et illettrés qui se laissaient facilement convaincre

de prendre part au djihad. Ben Laden avait demandé à Mouqbil de protéger et

d’armer ses guerriers, mais Mouqbil avait refusé, soucieux des fâcheuses

conséquences qu’aurait entraînées un soutien aussi univoque. Mouqbil écrivit

un certain nombre de pamphlets visant des aspects de la culture populaire,

comme la télévision, ainsi que d’autres branches de l’islam. À ses yeux,

l’égalité des sexes et la démocratie allaient à l’encontre de la religion

musulmane. Et parmi les ennemis de l’islam, il comptait aussi bien les

communistes que les États-Unis.

2, page63 : Pour plus d’informations sur le cheikh Mouqbil et la vision du

monde des salafistes, voir « *The Salafis In Yemen at a Crossroads : An*

Obituary of Shaykh Muqbil al-Wadi’i of Dammaj (d. 1422/2001) »

(« Les Salafistes du Yémen à la croisée des chemins : nécrologie du cheikh

Mouqbil

Al-Wadi’i

[1422/2001]),

Bernard

Haykel,

Yemen-Report,

2 (octobre 2002) ; « *On the Nature of Salafi Thought and Action* » (« De la

nature de la pensée et de l’action salafistes »), Bernard Haykel in Roel Meijer

et al., *Global Salafism*, Oxford University Press, 2009 ; « *Anatomy of the*

Salafi Movement » (« Anatomie du mouvement salafiste »), Quintan

Wiktorowicz, *Studies in Conflict & Terrorism*, 29 :3 (2006), 207-29.

3, page67 : États-Unis d’Amérique contre Clifford Allen Newman, Appel

du tribunal de district des États-Unis du Middle District de Floride, 17 août

2010.

5. Londonistan

1, page73 : Coran, sourate IV (« Les Femmes »), verset 82.

2, page75 : « Profil : Zacarias Moussaoui », BBC, 25 avril 2006.

3, page76 : Richard Willing, « *Westernized Kid Grows into*

9/11 Suspect », (« Un Français issu de l'immigration soupçonné d'avoir

participé au complot du 11-Septembre »), *USA Today*, 25 juin 2002 ; « *British*

have file on Moussaoui », (« Les Britanniques disposent d'un dossier sur

Moussaoui »), *USA Today*, 13 juin 2002.

4, page 76 : Inculpation : États-Unis d'Amérique contre Zacarias

Moussaoui, Cour de district des États-Unis pour le district de l'est de la

Virginie, 11 décembre 2001.

5, page77 : « *Russian Rockets Hit Grozny Market* » (« Des roquettes

russes frappent le marché de Grozny »), Amelia Gentleman, *The Guardian*,

22 octobre 1999.

6, page78: Inculpation : États-Unis d'Amérique contre Zacarias

Moussaoui *,* Cour de district des États-Unis pour le district de l’est de la

Virginie, 11 décembre 2001.

7, page78 : États-Unis d’Amérique contre Richard Colvin Reid, Cour de

district des États-Unis du Massachusetts, 16 janvier 2002.

6. Mort aux États-Unis

1, page 84: *Laskar Jihad : Islam, Militancy, and the Quest for Identity in*

Post-New Order Indonesia (Laskar Jihad : islam, militantisme, et la quête

d’identité dans l’Indonésie post-Soeharto), Noorhaidi Hasan, Cornell

Southeast Asia Program Publications, 2006.

2, page85: Coran, sourate II (La Vache), verset 190.

3, page85 : Réponse d’Ahmad Yahya Ibn Muhammad Al-Najm lorsque des

salafistes désireux de se battre dans les Moluques lui demandèrent conseil. Al-

Najm était membre du Comité des grands savants d’Arabie saoudite. Voir

Laskar Jihad, *op. cit.* , p. 117.

4, page85 : « *Titalt : Mit TATP var ikke farligt* », Elisabeth Arnsdorf

Haslund, *Berlingske Tidende* (Danemark), 13 septembre 2007 ; « *Denmark*

Convicts Men in Bomb Plot » (« Condamnation de plusieurs inculpés pour

complot terroriste au Danemark »), BBC, 23 novembre 2007.

5, page87 : Centre d'étude de la langue arabe et des civilisations

orientales à l'université des sciences et technologies de Sanaa.

6, page88 : « *USS Cole Fast Facts* » (« Vue générale de l' *USS Cole* »),

CNN, 18 septembre 2013 ; « *FBI : Plastic Explosives Used in* Cole

Bombing » (« FBI : les plastiques explosifs utilisés contre l' *USS Cole* »),

Michael Sniffen, ABC News, 1er novembre 2000.

7, page 88 : Entre autres, je fis connaissance avec un Américain d'origine

yéménite du nom d'Abdul Rahman Al-Yaf'i, issu d'une famille influente parmi

les groupes tribaux du pays, et que plusieurs de mes connaissances dans ces

cercles me dépeignirent comme le « bras droit » d'Oussama Ben Laden au

Yémen. L’année précédente, ces liens supposés lui avaient valu de faire l’objet

d’une « *extraordinary rendition*[1] » organisée par les États-Unis, à la faveur

d’un séjour en famille au Caire. Il fut transféré en Jordanie où on le tortura afin

de lui faire avouer une implication dans les attentats à la bombe ayant visé en

1998 des ambassades américaines en Afrique orientale, implication qu’il nia

jusqu’au bout. À la suite de sa remise en liberté, il me rendit visite à plusieurs

reprises (en secret) chez moi, mais ne me parla jamais d’Al-Qaïda.

8, page89 : Abdul me raconta qu’il avait passé du temps avec le djihadiste

yéménite Adil Al-Abab en Afghanistan. Al-Abab ne le nia pas lorsque nous

fîmes connaissance.

9, page90 : Tim Lister couvrit cette bataille pour CNN, à partir d’un lieu

proche de Tora Bora.

10, page 93 : On peut la trouver dans son intégralité (version anglaise)

à l’adresse :
http://sunnahonline.com/ilm/contemporary/0017.htm

11, page 93 : *Ibid.*

12, page 93 : discours du président George W. Bush au Congrès et au

peuple américains, 20 septembre 2001.

13, page 95 : Pour plus de détails sur le voyage de John Walker Lindh en

Afghanistan, voir « *My Heart Became Attached* » *: The Strange Odyssey of*

John Walker Lindh (Mon cœur s’est attaché : l’étrange voyage de John Walker

Lindh), Mark Kukis, Potomac Books, 2008.

14, page 96 : Le 6 octobre 2002, avec l’accord supposé d’Oussama Ben

Laden, une cellule terroriste yéménite mit à feu un bateau chargé d’explosifs

à côté du pétrolier français le *Limburg*, près du port d’Al-Mukalla.

Les terroristes trouvèrent la mort, ainsi qu’un matelot. Sources : *A False*

Foundation ? AQAP, Tribes and Ungoverned Spaces in Yemen, Combating

Terrorism Center, West Point, octobre 2011 ; « *Tanker Blast Likely a Terror*

Attack, French say » (« Selon les autorités françaises, l'incident à bord du

pétrolier serait probablement un attentat terroriste »), Sebastian Rotella et

Esther Schrader, *Los Angeles Times*, 11 octobre 2002.

7. Querelles de famille

1, page 99 : « *Titalt : Mit TATP var ikke farligt* », *op. cit.* ; « *Denmark*

Convicts Men in Bomb Plot », *op. cit.* ainsi que *Truslen Indefra : De Danske*

Terrorister, Morten Skjoldager, Lindart og Ringhof, 2009, p. 191-203.

2, page 103 : « *Falluja's Struggle After Invasion* » (« La lutte à Falloujah

après l'invasion »), Dahr Jamail, Al Jazeera, 1er mai 2008.

3, page 103 : « *The Islamic Emirate of Fallujah* » (« L'émirat islamique de

Falloujah »), Pepe Escobar, *Asia Times*, 15 juillet 2004.

4, page 104 : « *Profile : Omar Bakri Mohamed* », Dominic Casciani, BBC,

12 août 2005.

5, page 104 : Coran, sourate V (La Table servie), verset 33.

6, page 105 : le complot terroriste qui visait des lieux très fréquentés de

Londres fut déjoué par l’opération « Crevice » (« fissure »), en mars 2004.

Pour les liens avec Al-Muhajiroun, voir *« Clerical Error : the Dangers of*

Tolerance » (« Erreur d’imam : les dangers de la tolérance »), Peter Bergen et

Paul Cruickshank, *New Republic*, 8 août 2005.

7, page 105 : Le 30 avril 2003, deux adeptes d’Al-Muhajiroun s’en prirent

à un club de Tel Aviv et firent trois victimes. Voir *« Clerical Error »*, *op. cit.*

8, page 106 : *« Suicide Bomber Brit Worked as Driver for Hate Cleric*

Omar Bakri » (« Le terroriste anglais responsable de l’attentat-suicide était le

chauffeur de l’imam extrémiste Omar Bakri »), Kiran Randhawa, Justin

Davenport et David Churchill, *Evening Standard*, 13 février 2014.

9, page 108 : Les entraînements semblables à ceux que je dirigeais ne

mirent pas longtemps à attirer l’attention des services secrets et des médias

britanniques. Voir *« Training Camps for Terrorists in UK Parks »* (« Camps

d’entraînement pour terroristes dans les parcs du Royaume-Uni »), Ian Cobain

et Richard Norton-Taylor, *The Guardian*, 13 août 2006.

10, page 109 : « *Video Appears to Show Beheading of American Civilian* »

(« Une vidéo montrerait la décapitation d’un civil américain »), Maria

Newman, *The New York Times*, 11 mai 2004.

11, page 109 : *The Terrorist List*, Edward F. Mickolus, tome 1 : A-K,

ABC-CLIO, 2009, p. 524.

12, page 109 : communication du commandement central des États-Unis,

8 octobre 2004 ; « *Danmark i Krig : Krigens beskidte ansigt* », Hans

Davidsen-Nielsen et Kjeld Hybel, *Politiken* (Danemark), 3 avril 2007.

13, page 110 : Coran, sourate VIII (Le Butin), verset 67.

14, page 112 : Coran, sourate XXIV (La Lumière), verset 2.

15, page 113 : Coran, sourate XV (Al Hijr), versets 39-40.

16, page 114 : Coran, sourate III (La Famille d’Imran), verset 135.

8. Le MI5 débarque à Luton

1, page 115 : Article original et rétraction : « *Gitmo : Southcom*

Showdown » (« Guantanamo Bay : l'épreuve de force du commandement du

Sud »), John Barry, Newsweek. com, 9 mai 2005.

2, page 115 : Voir, par exemple, *« Big News Week »*, Hendrik Hertzberg,

The New Yorker, 30 mai 2005.

3, page 116 : Lorsque la version originale du présent livre partait sous

presse,

la

vidéo

était

encore

disponible

à

l'adresse

http://www.youtube.com/watch?v=FG4fZNPLgWY.

9. Le cheikh

1, page 128 : Dans la même déclaration, l'université est décrite comme un

centre d’entraînement pour terroristes. « On soupçonne des étudiants d’Al-

Iman (qui ont été arrêtés) d’être responsables des attentats terroristes récents,

y compris l’assassinat de trois missionnaires américains », peut-on lire

à

l’adresse

http://www.treasury.gov/press-center/press-

releases/Pages/jsII90.aspx.

2, page 131 : publié début 2009.

3, page 132 : Documents du FBI concernant Awlaki obtenus par Judicial

Watch en mai 2013 ; « *Imam’s Path From Condemning Terror to Preaching*

Jihad » (« Le cheminement de l’imam : de la condamnation du terrorisme à la

défense du djihad »), Scott Shane et Souad Mekhennet, *The New York Times*,

8 mai 2010.

4, page 132 : Voir « *Spilling Out the Beans : Al-Awlaki Revealing His Side*

of the Story » (« Al-Awlaki vend la mèche : sa version des faits »), *Inspire*,

numéro 9, mai 2012.

5, page 133 : Des documents obtenus par la suite par Judicial Watch

fournissent des détails fascinants sur la vie d'Awlaki aux États-Unis. Un ancien

enseignant à l'université d'État de San Diego écrivit au comité d'examen

doctoral de l'université George Washington pour recommander Awlaki,

cochant la case « Excellent » pour sa maturité, son assurance et ses capacités

d'analyse. Selon lui, « Anwar apporte des perspectives uniques aux

discussions en classe ainsi qu'à ses travaux… Ses collègues de classe le

considèrent comme un leader naturel… Lorsque M. Al-Aulaqi aura achevé ses

études aux États-Unis, il deviendra un élément-moteur de l'éducation

supérieure yéménite. » Le nom d'Awlaki était fréquemment écrit « Aulaqi » du

temps où il vivait aux États-Unis. Judicial Watch obtint ces documents en

mai 2013 et les mit en ligne en juillet 2013.

6, page 133 : Andrea Bruce Woodall, *Washington Post*, 12 septembre

2001.

7, page 133: « *Attack on America : An Islamic Scholar's Perspective* »

(« L'Amérique attaquée : le point de vue d'un savant musulman »), Brian

Handwerk et Zain Habboo, *National Geographic*, 28 septembre 2001.

8, page 135 : Les enquêteurs avaient voulu se servir de ce mandat pour

entendre Awlaki plus en détail sur ses liens avec les terroristes du 11-

Septembre. Voir « *US Attorney Blew an Opportunity to Arrest Awlaki* » (« Un

enquêteur laisse passer une chance d'arrêter Awlaki »), ABC News,

1er décembre 2009.

9, page 135 : Rapport final de la Commission du 11-Septembre, chapitre 7,

p. 221. On relève d'autres soupçons quant aux liens entre Awlaki et les

terroristes à la page 230.

10, page 135 : « *Outline of the 9/11 Plot : Staff Statement No. 16* »

(« Aperçu du complot du 11-Septembre : déclaration des membres n° 16 »),

Commission nationale sur les attentats terroristes à l’encontre des États-Unis,

publié le 16 juin 2004.

11, page 135 : Rapport final de la Commission du 11-Septembre, note de

bas de page 33, chapitre 7.

12, page 136 : « *The Imam’s Very Curious Story* », Chitra Ragavan, *op. cit.*

13, page 136 : Des années plus tard, Awlaki récupéra savamment les

accusations de rapports tarifés émis par la police. Il écrivit dans le magazine

Inspire, publié en ligne par Al-Qaïda dans la péninsule Arabique : « En 1996,

alors que j’attendais à un feu dans mon minivan, une femme d’âge mûr tapa

à la vitre du côté passager. Au moment où la vitre fut complètement baissée, et

avant même que cette femme ou moi-même ayons prononcé le moindre mot, je

me vis encerclé de policiers qui me firent sortir pour me menotter. Je fus

accusé de sollicitation de prostituées, puis relâché. Ils se firent un point

d’honneur à me dire en des termes univoques que la femme était elle-même une

policière. Je ne savais alors pas trop à quoi m’en tenir. Cependant, quelques

jours plus tard, je fus fixé. Deux hommes me rendirent visite en se présentant

comme des représentants des autorités américaines… pour me dire qu’ils

seraient ravis que je coopère avec eux… Je n’entendis plus parler d’eux

jusqu’en 1998 où, une fois de plus, une femme tapa à une vitre de ma voiture

(cette fois, de mon côté) et je me retrouvai encerclé par des policiers qui, cette

fois-ci, avaient reçu l’accord d’un juge. On me dit qu’il s’agissait d’une

opération spéciale, et que je ne m’en tirerais pas. » Voir « *Spilling Out the*

Bean… », *op. cit*.

14, page 136 : « *Documents Give New Details on Al Qaeda’s London*

Bombings » (« Des documents livrent de nouveaux détails sur les attentats de

Londres perpétrés par Al-Qaïda »), Nic Robertson, Paul Cruickshank et Tim

Lister, CNN, 30 avril 2012 ; « *Al Qaeda Loses its English-language*

Inspiration » (« Al-Qaïda perd son inspiration anglo-saxonne »), Paul

Cruickshank, CNN, 1er octobre 2011.

15, page 137 : « *Al Qaeda loses its English-language inspiration* », *op.*

cit.

16, page 137 : « *Constants on the Path of Jihad* », Anwar Al-Awlaki,

2005. Cette allocution fut largement diffusée sur le Net.

17, page 138 : Dès juillet 2006, ce sermon circula sur des forums

islamistes occidentaux. On en trouvera une assez bonne traduction en anglais,

réalisée lorsqu'Awlaki était en prison à Sanaa, à l'adresse : https ://docs.

google.

com/document/d/1oSyzllD6ESWK9mUw18sOw5l2RK5QfRBAXxgpO5quKHY/edit.

18, page 138 : « *A False Foundation ? AQAP, Tribes and Ungoverned*

Spaces in Yemen », *op. cit.*

19, page 139 : « *Accused Terrorist Was “Kind, Peaceful Man” : Friends* »

(« Le terroriste inculpé était un “homme aimable, paisible”, selon ses amis »),

R. Stickney et Paul Krueger, NBC News, San Diego, 6 août 2010.

20,

page

139

:

http://www.fbi.gov/wanted/wanted_terrorists/copy_of_jehad-serwan-

mostafa/view

21, page 142 : Al-Shabaab devait annoncer sa mort plus d’un an plus tard.

« *Senior al Qaeda Operative Killed in Somalia* » (« Un membre éminent

d’Al-Qaïda tué en Somalie »), Bill Roggio, *The Long War Journal*,

1er septembre 2008.

22, page 148 : « *Ethiopian Force Enters Somalia* » (« Les forces

éthiopiennes entrent en Somalie »), Mohamed Olad Hassan, Associated Press,

21 juillet 2006.

23, page 149 : Documents du FBI concernant Awlaki, obtenus par Judicial

Watch en mai 2013.

10. La chute

1, page 153 : « *Somalia's Islamists and Ethiopia Gird for a War* »

(« Les islamistes de Somalie et d'Éthiopie sur le sentier de la guerre »),

Jeffrey Gettleman et Mark Mazzetti, *The New York Times*, 14 décembre 2006 ;

« *Ethiopian Troops Seize Strategic Town in Somalia* » (« Les troupes

éthiopiennes prennent le contrôle d'une ville stratégique en Somalie »),

Somaliland Times, 9 octobre 2006.

2, page 154 : Les Australiens en question étaient mon ami Mustafa Ayoub et

son frère. Pour plus d'informations sur ces arrestations, voir « *Yemen Ties*

Terror's Loose Ends » (« Le Yémen fait le ménage chez les terroristes »),

Cameron Stewart et Martin Chulov, *The Australian*, 4 novembre 2006 ; « *UK*

Preacher in Secret Web Call for Jihad » (« Sur le web caché, un imam

britannique appelle au djihad »), *The Times*, 4 janvier 2007.

3, page 155 : *Ibid.* ; « *Dansker Tortureret i Yemen* », TV2 (Danemark),

27 décembre 2006 ; « *Australians Placed on US Terror No-Fly List* » (« Des

Australiens font leur entrée sur la liste des personnes interdites de vol aérien

par les États-Unis »), Janet Fife-Yeomans, *The Daily Telegraph* (Australie),

31 août 2011.

4, page 160 : Coran, sourate XXXIX (Les Groupes), verset 62, et sourate

XXV (La Loi), verset 2.

11. Changement de camp

1, page 173 : En l'espèce, Abu Ubaidah Al-Masri. Voir *The Al Qaeda*

Factor : Plots Against the West (« Le facteur Al-Qaïda : complots contre

l'Occident »), Mitchell D. Silber, University of Pennsylvania Press, 2011,

p. 142-152.

2, page 173 : *Truslen Indefra : De Danske Terrorister*, *op. cit.* , chapitres

15 et 16.

3, page 173 : Une source appartenant aux services de renseignement

occidentaux fournit à Paul Cruickshank ces informations sur l'enquête

Khurshid en 2013.

4, page 173 : *The Al Qaeda Factor*, *op. cit.* ; « Portræt : Trænet til terror

mod sit fødeland : Portræt, Hammad Khürshid », Morten Skjoldager, *Politiken*

(Danemark), 10 novembre 2009 ; communication personnelle entre Paul

Cruickshank et Elisabeth Arnsdorf Haslund (une journaliste danoise qui

couvrit le procès), New York, septembre 2009.

12. L'appel de Londres

1, page 175 : « *Bakri To Be Banned from the UK* » (« Bakri bientôt interdit

de séjour au Royaume-Uni »), Alan Travis et Duncan Campbell,

The Guardian, 10 août 2005.

2, page 178 : Pour plus d’informations sur les frères Al-Hajdib, voir

« *German Suspects from Opposite Sides of a Lebanese Town* » (« Des

suspects allemands d’un côté et de l’autre du même village libanais »), Hassan

M. Fattah, *The New York Times*, 29 août 2006.

3, page 178 : « *A Terrorist Gets the Judicial Middle Finger* » (« Le doigt

d’honneur d’un terroriste à la justice »), *Der Spiegel*, 10 décembre 2008 ;

« *9 Arrested by Denmark in Reported Terror Plot* » (« Le Danemark procède

à neuf arrestations pour complot terroriste »), *International Herald Tribune*,

5 septembre 2006.

4, page 181 : « *Slain Lebanese Militant was Suspect in Failed German*

Bombing » (« L’un des militant libanais tués était soupçonné d’avoir participé

à un attentat raté en Allemagne »), *The New York Times*, 21 mai 2007, et

« *Lebanese Army and Islamists Battle for Second Day* » (« Deuxième jour de

combat entre l’armée libanaise et les islamistes »), Hassan M. Fattah, *The New*

York Times, 22 mai 2007 ; « *Dozens Killed in Lebanon Gunbattle between*

Islamic Militants, Security Forces » (« Des dizaines de morts au Liban suite

à une confrontation armée opposant des islamistes aux autorités »), Associated

Press, 20 mai 2007 ; « *Nowhere to Put Us* » (« Nulle part où aller »), BBC,

23 mai 2007. Pour plus d’informations sur Fatah Al-Islam dans le camp de

Nahr Al-Bared, voir « *The Road to Nahr al Barid* » (« La route de Nahr Al-

Bared »), Muhammad Ali Khalidi et Diane Riskedahl, Middle East Research

and Information Project, n° 244.

5, page 184 : « *Guilty Pleas over Soldier Beheading Plot* »

(« Décapitation de soldat : les inculpés plaident coupables »), James Orr, *The*

Guardian, 29 janvier 2008.

6, page 186 : « *Terrorist Bomb Maker Hassan Tabbakh Jailed for Seven*

Years » (« Hassan Tabbakh, artificier terroriste, condamné à sept ans de

prison »), Duncan Gardham, *The Daily Telegraph*, 30 juillet 2008 ; pour plus

d'informations sur le procès de Tabbakh, voir Jugement : « La Reine contre

Hassan Tabbakh », Cour d'appel, Cour royale de justice, 3 mars 2009 [2009]

EWCA Crim 464 ; Décision : Hassan Tabbakh contre le Royaume-Uni, Cour

européenne des droits de l'homme (Quatrième section), 21 février 2012 ;

Jugement : Sur demande d'Hassan Tabbakh, Haute Cour de justice, Cour

royale de justice, 9 août 2013 [2013] EWHC 2492 (Admin).

13. Bons baisers de Langley

1, page 196 : Pour plus de détails sur les arrestations, voir « *Kenya :*

Scores Arrested in Terror Hunt » (« Kenya : gros coup de filet sur les

terroristes »), Michael Mugwang'a, Gitonga Marete et Tim Querengesser,

Daily Nation (Kenya), 15 décembre 2007 ; « *Face to Face with Dangerous*

Terrorists » (« Face-à-face avec de dangereux terroristes »), David Ochami et

Mwangi Muiruri, *East Africa Standard*, 6 août 2008.

2, page 196 : Pour plus d’informations sur Hanson, voir *The Triple Agent :*

The al-Qaeda Mole Who Infiltrated the CIA (Agent triple : la taupe d’Al-

Qaïda qui infiltra la CIA), Joby Warrick, Vintage, 2012.

3, page 198 : Interview de l’imam Anwar Al-Awlaki par Moazzam Begg,

Cageprisoners. com, 31 décembre 2007.

4, page 199 : *A False Foundation ? AQAP, Tribes and Ungoverned Spaces*

in Yemen, *op. cit*.

5, page 202 : « *American Cleric Used More than 60 Email Accounts to*

Reach Followers, Including Hasan » (« L’imam américain utilisait plus de

60 comptes e-mails pour communiquer avec ses adeptes, y compris Hasan »),

Catherine Herridge, Fox News, 15 juin 2012.

14. La cocaïne au service d’Allah

1, page 212 : Voir « *Danish Teenager Sentenced to 7 Years in Bosnia-*

linked Plot » (« Un jeune Danois condamné à 7 ans de prison pour un complot

en relation avec la Bosnie »), Associated Press, 16 février 2007.

15. L’imam terroriste

1, page 225 : « *Battle of the Hearts and Minds* », Anwar Al-Awlaki,

mai 2008.

2, page 225 : Le sermon fut publié le 26 mai 2008, on peut le trouver dans

son intégralité sur plusieurs sites islamistes tels que kalamullah. com, qui

contient en outre de nombreux autres sermons et prêches d’Awlaki. Beaucoup

ont été supprimés de YouTube.

3, page 225 : « *Muslims Protest Swedish Newspaper’s Cartoon of Prophet*

Muhammad » (« Des musulmans protestent contre la caricature du prophète

Mahomet publié par un journal suédois »), Associated Press, 31 août 2007.

4, page 227 : D’après mes souvenirs. Je n’ai pas conservé de copie de cet

e-mail.

5, page 228 : « *10 are Killed in Bombings at Embassy in Yemen* »

(« 10 morts suite à l’attaque de l’ambassade au Yémen »), Robert Worth, *The*

New York Times, 17 septembre 2008.

16. L’assassinat de M. John

1, page 235 : Je n’ai pas conservé de copie de cet e-mail, mais j’ai

toujours la facture d’Aspli Safety Limited pour l’achat des gants de protection

chimique, datée du 13 octobre 2008.

2, page 236 : « *U.S. Target in Somalia* : an Inside S *tory on an Al-Shabaab*

Commander » (« Cible des États-Unis en Somalie : l’histoire secrète d’un

commandant d’Al-Shabaab »), Paul Cruickshank et Tim Lister, CNN, 7 octobre

2013.

3, page 238 : États-Unis d’Amérique contre Ahmed Abdulkadir Warsame,

Cour de district des États-Unis, district sud de New York, 26 mars 2013.

4, page 239 : « *Profile : Saleh Ali Saleh Nabhan* », BBC, 15 septembre

2009.

5, page 241 : D’après mes souvenirs. Je n’ai pas conservé de copie de cet

e-mail.

6, page 242 : *Ibid.*

7, page 243 : « *U.S. Kills Top Qaeda Militant in Southern Somalia* »

(« Les États-Unis éliminent un éminent membre d’Al-Qaïda dans le sud de la

Somalie »), Jeffrey Gettleman et Eric Schmitt, *The New York Times*,

14 septembre 2009 ; « *Getting bin Laden* » (« La traque de Ben Laden »),

Nicholas Schmidle, *The New Yorker*, 8 août 2011.

8, page 243 : D’après mes souvenirs. Je n’ai pas conservé de copie de cet

e-mail.

17. Mujahideen Secrets

1, page 249 : D’après mes souvenirs. Je n’ai pas conservé de copie de

ce SMS.

2, page 252 : « *“Hell Broke Loose”, Witness Says of 2009 Fort Hood*

Massacre » (« Selon un témoin du massacre de Fort Hood de 2009, “Tout

n’était que chaos et violence” »), Eric M. Johnson et Lisa Maria Garza,

Reuters, 12 août 2013.

3, page 253 : « *U.S. Knew of Suspect’s Ties to Radical Cleric* »

(« Les États-Unis savaient que le suspect et l’imam islamiste entretenaient des

relations »), David Johnston et Scott Shane, *The New York Times*, 9 novembre

2009 ; « *FBI Official : Hasan Should Have Been Asked about E-mails with*

Radical Cleric » (« Selon un membre du FBI, on aurait dû interroger Hasan au

sujet de ses échanges d’e-mails avec l’imam intégriste »), Carol Cratty, CNN,

2 août 2012 ; « *Anwar Al-Awlaki Email Exchange with Fort Hood Shooter*

Nidal Hasan » (« L’échange d’e-mails d’Anwar Al-Awlaki avec Nidal Hasan,

responsable de la fusillade de Fort Hood »), Intelwire, 19 juillet 2012.

4, page 253 : *Ibid.* ; « *Fort Hood Report Shows FBI Ignored Warning*

Signs on Hasan, Lawmaker Says » (« Selon le législateur, le rapport de Fort

Hood montre que le FBI a ignoré des signes avant-coureurs chez Hasan »),

Associated Press, 19 juillet 2012.

5, page 253 : Awlaki posta ce message sur son blog, qui n'existe plus

à l'heure qu'il est. On peut en trouver un résumé sur le site Internet de l'Anti-

Defamation League.

6, page 255 : « *Yemen Foils "al-Qaeda Plot" Killing 34* » (« Le Yémen

déjoue un "complot d'Al-Qaïda", 34 morts »), BBC, 17 décembre 2009.

7, page 255 : « *Images of Missile and Cluster Munitions Point to US Role*

in Fatal Attack in Yemen » (« Des images de missiles et d'armes à sous-

munitions pointent du doigt les États-Unis dans le bombardement au Yémen »),

Amnesty International, 7 juin 2010.

8, page 255 : *The Last Refuge : Yemen, Al-Qaeda, and America's War in*

Arabia (L'ultime refuge : le Yémen, Al-Qaïda et la guerre des États-Unis en

Arabie), Gregory D. Johnsen, W.W. Norton & Co., 2012, p. 253 ; « *The*

Civilian Massacre : the US neither Confirms nor Denies » (« Massacre de

civils : ni confirmation ni infirmation de la part des États-Unis »), Chris

Woods, The Bureau of Investigative Journalism, 29 mars 2012 ; « *Yemen Cable*

Gives al-Qaida New “Recruiting” Tool » (« Le câble au Yémen offre à Al-

Qaïda un nouvel outil de “recrutement” »), Michael Isikoff, NBC News,

30 novembre 2010.

9, page 256 : D’après mes souvenirs. Je n’ai pas conservé de copie de cet

e-mail.

10, page 256 : Voir « *“I’m Alive”, Says Yemeni Radical Anwar al-Awlaki*

Despite U.S. Attack » (« “Je suis vivant”, déclare l’islamiste yéménite Anwar

Al-Awlaki malgré l’attaque américaine »), Nasser Atta, Brian Ross et

Matthew Cole, ABC News, 31 décembre 2009.

11, page 256 : *Ibid.*

12, page 256 : D’après mes souvenirs. Je n’ai pas conservé de copie de

ce SMS.

13, page 256 : Sur le rôle des passagers dans la maîtrise d'Abdulmutallab,

voir « *Fear and Heroism aboard Northwest Airlines Flight 253 after*

Attempted Bombing » (« Peur et héroïsme à bord du vol 253 de la Northwest

Airlines suite à une tentative d'attentat »), Peter Slevin, *Washington Post*,

27 décembre 2009.

14, page 257 : Les détails des déplacements d'Abdulmutallab au Yémen

figurent dans la peine prononcée par la Cour de district des États-Unis, district

est du Michigan, division sud, le 10 février 2012. Sur l'organisation du voyage

d'Abdumutallab, voir « *Nigerian May Have Used Course in Yemen as*

Cover » (« Le Nigérian aurait pris le prétexte de ses études pour se rendre au

Yémen »), Steven Erlanger, *International New York Times*, 31 décembre 2009.

15, page 257 : *Ibid.*

16, page 257 : *Ibid.*

17, page 257 : Transcription du procès : États-Unis d’Amérique contre

Umar Farouk Abdulmutallab, Cour de district des États-Unis, district de l’est

du Michigan, division sud, 11 octobre 2011.

18, page 258 : « *Al Qaeda’s Biggest Threat* » (« La plus grande menace

d’Al-Qaïda »), Paul Cruickshank, Nic Robertson et Tim Lister, CNN,

16 février 2012.

19, page 258 : « *Yemen Forces “Kill al-Qaeda Chief”* » (« Les forces

yéménites éliminent le chef d’Al-Qaïda »), BBC, 13 janvier 2010 ; « ك

ل

ة

را ” وة“ ‘

ر

l » (Al-Mehdar était l’émir de Shabwa), Asharq-Al-

Awsat, 14 janvier 2010.

20, page 260 : « *A Call to Jihad* » (« Appel au djihad »), Anwar Al-

Awlaki, 17 mars 2010, transcrit par le forum anglais Ansar Al-Mujahideen.

18. La blonde d'Anwar

1, page 263 : Ces détails concernant le passé d'Irena Horak en Croatie

nous ont été soumis par Sandra Veljkovic, une journaliste qui a révélé

beaucoup d'aspects cachés de son existence dans le journal croate Večernji

List. Voir également « *Teroristica : Irena Horak (35) iz Bjelovara je Al-*

Qa'idina Amina », Renata Rašović et Darko Marčinković, Večernji List

(Croatie), 23 octobre 2012 ; « *Ekluzivno : Kako je Hrvatica postala Al-*

Qaidina nevjesta ? », RTL (Croatie), 25 octobre 2012.

2, page 263 : On peut encore les voir sur son profil, sur un réseau social.

3, page 270 : « *The Spymaster Who Was Stranger than Fiction* »

(« L'espion qui dépassait la fiction »), Piers Brendon, *The Independent*,

29 octobre 1999.

4, page 281 : « *U.S. Approves Targeted Killing of American Cleric* »

(« Les États-Unis approuvent l’élimination ciblée d’un imam américain »),

Scott Shane, *The New York Times*, 6 avril 2010. Shane y écrit : « “Le danger

qu’Awlaki représente pour notre pays ne se limite plus qu’aux simples mots”,

déclare un responsable américain, qui à l’instar de plusieurs autres personnes

interviewées dans le cadre de cet article, toujours en activité ou pas, a accepté

de s’exprimer sur ces mesures anti-terroristes secrètes sous couvert

d’anonymat. “Il est à présent pleinement engagé.” »

« Le même responsable ajoute : “Conformément aux attentes du peuple

américain, les États œuvrent à l’élimination des menaces qui pèsent sur notre

sécurité, et cet individu, par ses propres actes, est devenu une menace. Awlaki

sait très bien ce qu’il a fait et il sait qu’il ne sera pas accueilli avec des

bouquets de fleurs et des accolades. Rien de tout cela n’a de quoi étonner qui

que ce soit.” »

5, page 285 : Paroles rapportées par le savant Muhammad ibn Isa At-

Tirmidhi et classées en tant qu'hadith authentique par le cheikh Muhammad

Nasiruddin Al-Albani dans le *Sahih at-Tirmidhi*.

19. Une nouvelle couverture

1, page 298 : « *Jihadist Gang Jailed for Plot to Bomb EDL Rally* »

(« Un groupe de djihadistes emprisonné pour un projet d'attentat lors du

meeting de l'EDL »), Vikram Dodd, *The Guardian*, 10 juin 2013.

2, page 299 : En l'espèce, Zohaib Ahmed, Mohammed Hasseen et Omar

Khan. Pour plus de détails sur le complot, voir « *Six Admit Planning to Bomb*

English Defence League Rally » (« Six hommes avouent avoir planifié un

attentat lors du meeting de l'English Defence League »), BBC, 30 avril 2013.

3, page 300 : « *Al-Shabaab : A Looming Threat* » (« Al Shabaab : une

menace grandissante »), Paul Cruickshank, CNN, 5 octobre 2011.

4, page 300 : *Ibid.* ; « *The Danish Cartoonist Who Survived an Axe*

Attack » (« Le caricaturiste danois qui a survécu à une agression à la hache »),

Marie Louise Sjølie, *The Guardian*, 4 janvier 2010.

5, page 300 : *Ibid.*

6, page 303 : « *Somali Militants “Behind” Kampala World Cup Blasts* »

(« Des extrémistes somaliens “derrière” les attentats de la Coupe du monde

à Kampala »), BBC, 12 juillet 2010.

7, page 303 : Lettre du président du Comité du Conseil de sécurité datée du

18 juillet 2011 créé par les résolutions 751 (1992) et 1907 (2009) concernant

la Somalie et l’Érythrée, adressée au président du Conseil de sécurité, datée

du 18 juillet 2011.

8, page 304 : Pour plus d’informations, voir « *Briten der skulle være*

Storms makker », Orla Borg, Carsten Ellegaard et Morten Pihl, *Jyllands-*

Posten, 14 janvier 2013.

9, page 304 : Voir « *Four Convicted in Scandinavian “Mumbai-style”*

Terror Plot » (« Quatre condamnations pour le complot scandinave inspiré de

Mumbai »), Paul Cruickshank, CNN, 4 juin 2012.

10, page 305 : Confirmé à Paul Cruickshank par une source de l’anti-

terrorisme européen, 2013.

11, page 306 : « *Sweden Bomb Went Off Early, Authorities Say* » (« Selon

les autorités, la bombe suédoise aurait explosé trop tôt »), Per Nyberg, CNN,

13 décembre 2010 ; « *The Last Days of a Suicide Bomber* » (« Les derniers

jours du terroriste responsable d’un attentat-suicide »), Paul Cruickshank, Tim

Lister et Per Nyberg, CNN, 9 décembre 2011.

12, page 307 : « *Nasserdine Menni Jailed for Seven Years for Funding*

Stockholm Bomb Attack » (« Nasserdine Menni condamné à sept ans de prison

pour avoir financé l’attentat de Stockholm »), BBC, 27 août 2012.

20. Awlaki dans la ligne de mire

1, page 311 : « *U.S. Sees Complexity of Bombs as Linked to Al Qaeda* »

(« Selon les États-Unis, la complexité des bombes les rattachent à Al-

Qaïda »), Mark Mazzetti et Robert F. Worth, *The New York Times*, 30 octobre

2010 ; « *How Safe Is The Cargo on Passenger Flights ?* » (« À quel point le

chargement des avions de ligne est-il vraiment sûr ? »), Paul Cruickshank, Nic

Robertson et Ken Shiffman, CNN, 19 février 2012.

2, page 311 : « À ce stade, le peuple américain doit savoir que les

responsables de l'anti-terrorisme prennent cette menace très au sérieux et

prennent les mesures nécessaires, le plus prudemment, afin d'assurer notre

sécurité, dit le président. Par la suite, nous continuerons d'affermir notre

coopération avec le gouvernement yéménite afin de contrecarrer les complots

d'Al-Qaïda dans la péninsule Arabique et détruire cette branche d'Al-

Qaïda » : déclaration du président Obama sur la sécurité, 29 octobre 2010,

16 h 22 (heure de l’Est américain), whitehouse. gov.

3, page 311 : Pour un plus vaste panorama de la sophistication croissante

des bombes d’AQPA, voir « *Al Qaeda’s Bomb-makers Evolve, Adapt and*

Continue to Plot » (« Les artificiers d’Al-Qaïda évoluent, s’adaptent et

complotent toujours »), Paul Cruickshank, Tim Lister et Nic Robertson, CNN,

8 mai 2012.

4, page 312 : Voir « *“Terror Planning” by Muslim Cleric al-Awlaki*

Described in UK Trial » (« Le “planning terroriste” de l’imam Al-Awlaki

décrit lors d’un procès au Royaume-Uni »), Andrew Carey et Paul

Cruickshank, CNN, 2 février 2011 ; Note d’ouverture du procès « La Reine

contre Rajib Karim », Cour de la Couronne de Woolwich.

5, page 312 : Lettre du procureur général des États-Unis Eric H. Holder au

sénateur Patrick Leahy, 22 mai 2013, http://www.justice.gov/ag/AG-letter-5-

22-13.pdf.

6, page 312 : Voir « *Confessed Bomb Plotter Takes Stand in NYC Subway*

Terror Trial » (« Le comploteur avoue avoir projeté de perpétrer un attentat

dans le métro new-yorkais et affronte le tribunal »), Kiran Khalid, CNN,

17 avril 2012.

7, page 312 : « *Time Sq. Bomb Suspect Linked to Militant Cleric* » (« Un

suspect de Times Square en lien avec un imam extrémiste »), Scott Shane et

Mark Mazzetti, *The New York Times*, 6 mai 2010.

8, page 313 : Voir « *From the Grave, the Cleric Inspiring a New*

Generation of Terrorists » (« Par-delà la tombe, l'imam inspire une nouvelle

génération de terroristes »), Paul Cruickshank et Tim Lister, CNN, 24 avril

2013.

9, page 313 : Pour une vue d'ensemble des avancées territoriales d'AQPA

dans le sud du Yémen, voir *AQAP's Resilience in Yemen* (La persistance

d'AQPA au Yémen), Andrew Michaels et Sakhr Ayyash, Combating Terrorism

Center, West Point, 24 septembre 2013.

10, page 315 : Voir « *Al-Awlaki Targeted in Yemen* » (« Al-Awlaki pris

pour cible au Yémen »), Barbara Starr, CNN, 6 mai 2011.

11, page 315 : « *Drone Targets Yemeni Cleric* » (« Un drone prend pour

cible un imam yéménite »), Margaret Coker, Adam Entous et Julian E. Barnes,

Wall Street Journal, 7 mai 2011.

12, page 315 : Cheikh Harith Al-Nadari répéta ces paroles, adressées à lui

et à d'autres, dans « *My Story with Al Awlaki* » (« Ce que j'ai vécu avec Al-

Awlaki »), magazine *Inspire*, numéro 9, mai 2012.

13, page 315 : « *Drone Targets Yemeni Cleric* », *op. cit.*

14, page 315 : *Ibid.*

15, page 316 : « *My Story with Al Awlaki* », Cheikh Harith Al-Nadari,

op. cit.

16, page 319 : « *Chaos Swirls in Yemen's Capital as Rivals Clash* »

(« Les affrontements entre camps rivaux plongent la capitale du Yémen dans le

chaos »), Adam Baron, *Pittsburgh Post-Gazette*, 25 mai 2011.

17, page 320 : « *Yemeni President Wounded in Palace Attack* »

(« Le président du Yémen blessé à la suite d'une attaque de son palais »),

Robert F. Worth et Laura Kasinof, *The New York Times*, 3 juin 2011.

18, page 324 : D'après mes souvenirs. Je n'ai pas conservé de copie de

ce message.

19, page 325 : Sur l'importance du qat au Yémen, voir « *In Yemen,*

Chewing Khat Offers Ritual and Repose » (« Au Yémen, mâcher du qat est un

rituel et une source de sérénité »), Jeffrey Fleishman, *Los Angeles Times*,

5 janvier 2013.

20, page 329 : Inculpation : États-Unis d'Amérique contre Ahmed

Abdulkadir Warsame, 30 juin 2011 ; « Plaidoyer de culpabilité à New York

impliquant Ahmed Warsame », Bureau du procureur fédéral, district sud de

New York, 25 mars 2013.

21, page 329 : Warsame fut en outre accusé de port d’arme illégal,

conspiration visant à enseigner la fabrication d’explosifs et à en utiliser, ainsi

que participation à un entraînement militaire sous la houlette d’AQPA.

Il plaida coupable et coopéra avec les autorités. Voir « *Terrorist Has*

Cooperated with U.S. Since Secret Guilty Plea in 2011, Papers Show »

(« Selon des documents, le terroriste aurait coopéré avec les États-Unis suite

à un plaidoyer de culpabilité secret, en 2011 »), Benjamin Weiser, *The New*

York Times, 25 mars 2013.

21. Un long été caniculaire

1, page 336: Khan se radicalisa alors qu’il habitait dans le quartier new-

yorkais de Queens, puis s’installa en Caroline du Nord, où, dans la cave de

ses parents, il tint un blog djihadiste dont le graphisme fut repris par *Inspire*.

Voir « *U.S. Citizen Believed To Be Writing for al-Qaeda Website* » (« Un

citoyen américain soupçonné d’écrire pour le site d’AlQaïda »), Paul

Cruickshank, CNN, 19 juillet 2010.

2, page 336 : Mémorandum de sentence, Cour de district des États-Unis,

district est du Michigan, division sud, 10 février 2012 ; interview d’une source

des services de renseignement américain par Paul Cruickshank en 2013.

3, page 337 : magazine *Inspire*, numéro 8, automne 2011.

4, page 337 : « *Qaeda Trying to Harness Toxins for Bombs, U.S. Officials*

Fear » (« Les autorités américaines craignent qu’Al-Qaïda tente de se

procurer des toxines pour des bombes »), Eric Schmitt et Thom Shanker, *The*

New York Times, 12 août 2011.

5, page 338 : D’après mes souvenirs. Je n’ai pas conservé de copie de

ce SMS.

6, page 339 : « *How a U.S. Citizen Came to Be in America’s Cross Hairs* »

(« Comment un citoyen américain est devenu la cible des États-Unis »), Mark

Mazzetti, Charlie Savage et Scott Shane, *The New York Times*, 9 mars 2013 ;

« *U.S. Officials Warn of Possible Retaliation After al Qaeda Cleric is*

Killed » (« Les responsables américains mettent en garde contre de possibles

représailles après l'élimination de l'imam d'Al-Qaïda »), CNN, 1er octobre

2011.

7, page 339 : D'après mes souvenirs. Je n'ai pas conservé de copie de cet

échange de SMS.

8, page 339 : Remarques du président lors de la cérémonie d'entrée en

fonction du nouveau chef d'état-major des armées des États-Unis, bureau du

porte-parole de la Maison Blanche, 30 septembre 2011.

9, page 339 : Lettre du procureur général des États-Unis Eric H. Holder au

sénateur Patrick Leahy, 22 mai 2013, http://www.justice.gov/ag/AG-letter-5-

22-13.pdf.

22. Fin de parcours avec Big Brother

1, page 341 : D’après mes souvenirs. Je n’ai pas conservé de copie de

ce SMS.

2, page 341 : *Ibid.*

3, page 342: « *How America Finally Caught Up with Anwar Al-Awlaki* »

(« Comment l’Amérique a finalement rattrapé Anwar Al-Awlaki »), Adam

Baron, Majid Al-Kibsi, Colin Freeman et Sean Rayment, *Sunday Telegraph*,

2 octobre 2011.

4, page 351 : Cette phrase ne figure pas sur mon enregistrement, que j’ai

interrompu à la fin de ma conversation avec Michael.

23. De retour sur le ring

1, page 355 : Pour plus de détails sur cette fusion, voir « *Saudi and Yemeni*

Branches of al Qaeda Unite » (« Les branches saoudienne et yéménite d’Al-

Qaïda s’unissent »), Thomas Hegghammer, 24 janvier 2009, sur Jihadica,

http://www.jihadica.com/saudi-and-yemeni-branches-of-al-qaida-unite/.

Sur

le développement du groupe, voir « *Al Qaeda group in Yemen gaining*

prominence » (« Le groupe d'Al-Qaïda au Yémen se hisse au premier plan »),

Sudarsan Raghavan, *Washington Post*, 28 décembre 2009.

2, page 355 : « *Terror Warning May Be Linked to Choice of al Qaeda*

Chief Deputy » (« L'alerte terroriste pourrait être liée à la nomination du

second d'Al-Qaïda »), Paul Cruickshank, CNN, 3 août 2013 ; « *Meet al*

Qaeda's New General Manager : Nasser *al-Wuhayshi* » (« Le nouveau

manager en chef d'Al-Qaïda : Nasser al-Wuhayshi »), Eli Lake, *TheDaily*

Beast, 9 août 2013 ; lettre de Ben Laden à Atiyya Abdul Rahman, 27 août

2010, Combating Terrorism Center, West Point, Harmony Documents :

SOCOM-2012-0000003 Trans.

3, page 355 : Voir *Arc of Convergence : AQAP, Ansar al-Shari'a and the*

Struggle for Yemen (Arc de convergence : AQPA, Ansar Al-Sharia et la lutte

pour le Yémen), Christopher Swift, Combating Terrorism Center, West Point,

21 juin 2012.

24. Dans la gueule du loup

1, page 366 : Voici sans doute l'attaque à laquelle se référait Hartaba :

« *Britain's Deputy Ambassador to Yemen Survives Mortar Attack* »

(« Le vice-ambassadeur britannique au Yémen survit à une attaque au

mortier »), Richard Spencer, *Daily Telegraph*, 6 octobre 2010.

2, page 367 : Pour une bonne description de Jaar à l'époque, voir « *Land*

of the Black Flag » (« Les terres du drapeau noir »), Casey L. Coombs,

Foreign Policy, 9 mars 2012, et « *Al Qaida's Wretched Utopia and the Battle*

for Hearts and Minds » (« La dystopie d'Al-Qaïda et la bataille pour les

cœurs et les esprits »), Ghaith Abdul-Ahad, *The Guardian*, 30 avril 2012.

3, page 372 : « *An American Teenager in Yemen : Paying for the Sins of*

His Father ? » (« Ce jeune garçon américain au Yémen a-t-il payé pour les

péchés de son père ? »), Tom Finn et Noah Browning, *Time*, 27 octobre 2011.

4, page 373 : Pour plus d'informations, voir « *Al Qaeda's biggest threat* »,

op. cit.

5, page 374 : Voir « *Conflict in Yemen : Abyan's Darkest Hour* »

(« Le Yémen en plein conflit : les heures les plus sombres d'Abyan »),

Amnesty International, 4 décembre 2012.

6, page 375 : Lettre d'Abou Bassir à l'émir d'Al-Qaïda au Maghreb

islamique, 21 mai 2012. Cette lettre fut trouvée par Associated Press dans une

maison qu'avaient occupée des combattants d'Al-Qaïda à Tombouctou, au

Mali,

et

publiée

à

l'adresse

suivante

:

http://www.longwarjournal.org/images/al-qaida-papers-how-to-run-a-

state.pdf. Voir également « *Wuhayshi Imparted Lessons of AQAP Operations*

in Yemen to AQIM » (« Wuhayshi donnait des leçons à AQMI basées sur les

opérations d'AQPA au Yémen »), Bill Roggio, *The Long War Journal*, 12 août

2013.

7, page 375 : *Ibid.*

25. Opération Amanda

1, page 383 : Magazine *Inspire*, numéro 9, mai 2012.

2, page 384 : Pour plus d'informations sur les responsables d'AQPA à cette

époque, voir *A Profile of AQAP's Upper Echelon* (Profil du sommet de la

hiérarchie d'AQPA), Gregory D. Johnsen, Combating Terrorism Center, West

Point, 24 juillet 2012.

3, page 384 : « *Ruthless Leader Aims to Extend Reach of Al-Shabaab,*

Eyes the West » (« Le chef sanguinaire d'Al-Shabaab vise à étendre le champ

d'action du groupe vers l'Occident »), Tim Lister et Paul Cruickshank, CNN,

7 octobre 2013.

4, page 384 : « *Kenya's High Stakes Shabaab Offensive* » (« Offensive au

Kenya : Al-Shabaab joue gros »), Paul Cruickshank et Zain Verjee, CNN,

24 octobre 2011.

5, page 384 : D'après mes souvenirs. Je n'ai pas conservé de copie de cet

e-mail.

6, page 385 : « *Samantha Lewthwaite : Whereabouts of Kenya attack*

suspect a mystery » (« On ignore toujours où se trouve Samantha Lewthwaite,

suspectée d'avoir participé au complot kenyan »), Jeremy Stern, BBC,

3 février 2014.

7, page 385 : Pour plus d'informations sur Hammami, voir « *The Jihadist*

Next Door » (« Le djihadiste d'à côté »), Andrea Elliott, *The New York Times*,

27 janvier 2010, et « *Omar And Me* » (« Omar et moi »), J. M. Berger,

Foreign Policy, 17 septembre 2013.

8 page 385 : « *American Fears Fellow Jihadists Will Kill Him* » (« Un

Américain craint que ses camarades djihadistes ne veuillent le tuer »), Tim

Lister, CNN, 16 mars 2012.

9, page 385 : Pour plus d'informations sur les dissensions au sein d'Al-

Shabaab, voir « *Foreign Fighters in Somalia and Al-Shabaab's Internal*

Purge » (« Les combattants étrangers en Somalie et la purge interne d'Al-

Shabaab »), Raffaello Pantucci et A. R. Sayyid, The Jamestown Foundation,

Terrorism Monitor, 3 décembre 2013.

10, page 394 : Voir « *Saudi Agent in Bomb Plot Held UK Passport, Source*

Says » (« Selon une source, l'agent saoudien impliqué dans le projet d'attentat

détenait un passeport britannique »), Nic Robertson, Paul Cruickshank et Brian

Todd, CNN, 11 mai 2012.

11, page 394 : Voir *The Last Refuge : Yemen, al-Qaeda, and America's*

War in Arabia, *op. cit.*

26. Murmures chinois

1, page 402 : D'après mes souvenirs. Je n'ai pas conservé de copie de cet

échange de SMS avec Abdul.

2, page 406 : D'après mes souvenirs. Je n'ai pas conservé de copie de

ce SMS.

27. Un espion sur la touche

1, page 411 : « *Details Emerge about Talk Between al Qaeda Leaders* »

(« Mise à jour de détails concernant l'échange entre chefs d'Al-Qaïda »),

Barbara Starr, CNN, 9 août 2013.

2, page 411: Voici comment ce message menaçant fut rapporté au président

yéménite Abd Rabo Mansour Hadi, tel qu'il l'a raconté à l'occasion d'un

discours : « Lorsque j'étais à Washington, les Américains nous ont dit qu'ils

avaient intercepté un appel entre Ayman Al-Zaouahiri et Wuhayshi,

à l’occasion duquel Wuhayshi avait dit à Zaouahiri qu’ils allaient mener une

attaque qui changerait la face de l’Histoire. » « *Al Qaeda Plan to “Change*

Face of History” Led to U.S. Scare » (« Le projet d’Al-Qaïda de “changer la

face de l’Histoire” terrifie les États-Unis »), Mohammed Ghobari, Reuters,

23 août 2013.

3, page 411 : « *US Embassy Closures Extended Over Militant Threat*

Fears » (« Prolongations des fermetures d’ambassades américaines pour cause

de menace islamiste »), BBC, 5 août 2013.

4, page 412 : « *AQ Core is No More : the Changing Shape of al Qaida* »

(« Le cœur d’AQ n’est plus : les formes changeantes d’Al-Qaïda »), Bureau

des Affaires étrangères et du Commonwealth, novembre 2013 ; « *Terror*

Warning May Be Linked to Choice of al Qaeda Chief Deputy », *op. cit.*

5, page 412 : « *Gains and Benefits of Ansar al Shariah Control of Parts*

of the Wiyalahs of Abyan and Shabwa » (« Gains et bénéfices du contrôle de

certaines parties des Wiyalahs d'Abyan et de Shabwa par Ansar Al-Sharia »),

Adil Al-Abab, disponible sur http://www.longwarjournal.org/images/al-

qaida-papers-how-to-run-a-state.pdf ; « *AQAP's Top Sharia Official Killed in*

Recent Drone Strike » (« L'émir religieux d'AQPA tué par une récente

offensive de drones »), Bill Raggio, *The Long War Journal*, 20 octobre 2012.

6, page 414 : Je filmai plus tard l'argent liquide sur une table de ma

chambre d'hôtel.

7, page 416 : La discussion concernant cette proposition d'emploi se

déroula durant une pause dans l'enregistrement.

8, page 416 : Klang me la présenta après que j'eus repris l'enregistrement.

9, page 417 : Cette partie de la discussion se déroula après que j'eus fini

d'enregistrer.

10, page 417 : Je n'ai pas enregistré cette conversation téléphonique.

11, page 420 : *Ibid.*

12, page 421 : D’après mes souvenirs. Je n’ai pas conservé de copie de

ce SMS.

Épilogue

1, page 425 : « *Darse Twelve : Nullifiers of Islam* » (« Darse Douze : ceux

qui invalident l’islam »), uploadé sur YouTube le 17 octobre 2012. Lorsque le

présent ouvrage partait sous presse, la vidéo était encore consultable

à l’adresse suivante : http://youtube.com/watch?v=POLWQogyEuo.

2, page 425 : En l’espèce, le blog « *Islamic Awakening* » (« Éveil

Islamique »). Lorsque le présent ouvrage partait sous presse, le texte était

encore

consultable

à

l’adresse

suivante

:

http://forums.islamicawakening.com/f18/morten-storm-had-undercover-

company-61838/index4.html#post659177.

3, page 428 : « *Naser Khader til Morten Storm : PET sagde du ønskede at*

slå mig ihjel », *DR*, 7 janvier 2014.

4, page 429 : *« Jeg kunne hjælpe CIA og PET til at spore Anwar, så*

amerikanerne kunne sende en drone efter ham og få ham slået ihjel », Orla

Borg, Morten Pihl et Carsten Ellegaard, *Jyllands-Posten*, 7 octobre 2012.

5, page 429 : « *New Controls Over PET Announced in Wake of Media*

Storm » (« Annonce de la mise en place de nouveaux moyens de contrôle du

PET suite à l'ouragan médiatique Storm »), Justin Cremer, *TheCopenhagen*

Post, 11 janvier 2013.

6, page 429 : *« Beautyboks kæder PET sammen med drab »*, Maria

Malmdorf Laugesen, TV2 (Danemark), 31 mars 2013. On trouve la vidéo des

remarques de Bonnichsen à l'adresse : http://nyhederne.tv2.dk/article.php/id-

66670423:beautyboks-k%C3%A6der-pet-sammen-med-drab.html *.*

7, page 430 : *« PET-chef jokede med affære »*, Kristian Kornø et Thomas

Gösta Svensson, *Ekstra Bladet* (Danemark), 7 novembre 2013.

8, page 430 : *« PET-folk : CIA stoler ikke på Scharf »*, Thomas G.

Svensson, Kristian Kornø et David Rebouh, *Ekstra Bladet* (Danemark),

4 décembre 2013.

9, page 430 : Conversation téléphonique entre Paul Cruickshank et Carsten

Ellegaard Christensen, journaliste du *Jyllands-Posten*, décembre 2013.

10, page 431 : « *Morten Bødskov Out as Justice Minister* » (« Morten

Bødskov quitte son poste de ministre de la justice »), Peter Stanners, *The*

Copenhagen Post, 10 décembre 2013 ; « *Leader of Intelligence Agency*

Quits » (« Le directeur des services de renseignement démissionne »), *The*

Copenhagen Post, 3 décembre 2013.

11, page 431 : *« Tvivl om PET-chefens rolle i drab på terrorleder »*,

Preben Lund, DR, 9 décembre 2013.

12, page 431 : *« PET sagde nej til at beskytte eks-agent »*, Morten Pihl,

Orla Borg et Carsten Ellegaard, *Jyllands-Posten*, 19 décembre 2013.

13, page 431 : « *Danish Jihadist Killed while Fighting for Muhajireen*

Brigade in Syria » (« Un djihadiste danois tué alors qu'il luttait pour la

brigade Muhajireen en Syrie »), Bill Roggio, *The Long War Journal*,

7 mai 2013.

14, page 431 : Tariq fut tué fin 2013 après avoir publié une vidéo qu'il

avait filmée en Syrie. Voir http://www.b.dk/nationalt/martyrvideo-dansk-emir-

kaempede-for-al-qaeda. À propos de la mort d'Abou Khattab, voir « *Danish*

Jihadist reportedly killed in Syria » (« Un djihadiste danois aurait été tué en

Syrie »), *The Copenhagen Post*, 13 janvier 2014.

15, page 432 : « *Video Shows British Syria Suicide Bomber* » (« Une

vidéo montre le terroriste britannique responsable de l’attentat-suicide en

Syrie »), BBC, 14 février 2014 ; « *Crawley Suicide Bomb Suspect in YouTube*

Film » (« Vidéo YouTube du terroriste de Crawley suspecté d’avoir perpétré

un attentat-suicide »), Sky News, 14 février 2014 ; « *Suicide Bomber Brit*

Worked as Driver for Hate Cleric Omar Bakri », *op. cit.*

16, page 432 : États-Unis contre Clifford Allen Newman, Cour d’appel du

onzième circuit, 17 août 2010.

17, page 434 : « *Sources : 3 al Qaeda Operatives Took Part in Benghazi*

Attack » (« Selon des sources, trois membres d’Al-Qaïda auraient pris part

à l’attentat de Benghazi »), Paul Cruickshank, Tim Lister, Nic Robertson et

Fran Townsend, CNN, 4 mai 2013. Selon un comité du Sénat américain, des

combattants « affiliés » à AQPA prirent part à l’attentat. Voir « *Review of the*

Terrorist Attacks on U.S. Facilities in Benghazi, Libya » (« Rapport sur les

attaques terroristes ayant visé des bâtiments américains à Benghazi (Libye) »),

Comité du Sénat américain sur le renseignement, 15 janvier 2014.

18, page 434 : « Quatorze prisonniers (la plupart membres d'Al-Qaïda),

s'enfuient de leur prison yéménite après une attaque », Agence France Presse,

13 février 2014.

19, page 434 : « *Al Qaeda Threat : Officials Fear "Ingenious" Liquid*

Explosive » (« Nouvelle menace d'Al-Qaïda : les autorités craignent

"d'ingénieux" explosifs liquides »), Rhonda Schwartz et James Gordon Meek,

ABC News, 5 août 2013.

20, page 434 : « *U.S. Terror Warning is about Yemen Bombmaker* »

(« L'alerte terroriste des États-Unis concerne un terroriste artificier au

Yémen »), Robert Windrem, NBC News, 21 février 2014.

21, page 434 : « *Al Qaeda's biggest threat* », *op. cit.*

22, page 434 : « *Terror in Westgate Mall : the Full Story of the Attacks*

that Devastated Kenya » (« Terreur au centre commercial Westgate : l'histoire

complète de l'attaque qui a bouleversé le Kenya »), Daniel Howden, *The*

Guardian, 4 octobre 2013.

23, page 435 : « *Norwegian May Be Suspect in Kenya Attack* » (« Un

Norvégien peut-être soupçonné d'avoir participé à l'attaque kenyane »), Nima

Elbagir et Laura Smith-Spark, CNN, 18 octobre 2013.

24, page 435 : « *American Jihadi Reportedly Killed in Somalia* » (« Un

djihadiste américain aurait été tué en Somalie »), Paul Cruickshank, CNN,

12 septembre 2013.

25, page 435 : Rapport sur la situation au Kenya, 26 août 2013.

26, page 435 : *Ibid*.

27, page 436 : Voir, par exemple, « SEAL Somalia Target Named as

"Ikrima", as Questions Remain About Aborted Mission » (« La cible des

SEALs en Somalie s'appelle "Ikrima", mais l'annulation de la mission pose

toujours question »), Henry Austin, NBC News, 7 octobre 2013.

28, page 437 : La vidéo apparut sur des forums djihadistes le 2 juin 2011.

Adam Gadahn, le thuriféraire américain d'Al-Qaïda, y déclare que

« l'Amérique regorge d'armes à feu faciles à acquérir ». N'importe qui peut

« aller à une foire aux armes dans le centre de congrès du coin et en ressortir

avec un fusil d'assaut automatique sans que la moindre vérification ait été

faite, et probablement sans même avoir eu à présenter une pièce d'identité ».

Et de conclure : « Alors qu'attendez-vous ? »

29, page 437 : « *Two Guilty of Lee Rigby Murder* » (« Deux hommes

coupables du meurtre de Lee Rigby »), BBC, 19 décembre 2013.

30, page 438: Voir Inculpation : États-Unis contre Dzokhar Tsarnaev,

27 juin 2013.

31, page 438 : « *Man Pleads Guilty to Reduced Charge in Terrorism*

Case » (« Un homme plaide coupable pour une remise de peine dans une

affaire de terrorisme »), James McKinley Jr, *The New York Times*,

19 février 2014.

32, page 442 : « *Four “Planned to Bomb Territorial Army Base” with Toy*

Car » (« Quatre hommes voulaient s’en prendre à une base de l’armée de

réserve britannique avec une voiture téléguidée »), BBC, 15 avril 2013.

Notes

1 « Fadia » n’est pas son véritable prénom. Pour sa sécurité et celle de sa famille, j’ai choisi de lui attribuer ce nom d’emprunt.

▲ Retour au texte

1 Certains Houthis du nord du Yémen suivent une forme de chiisme proche du chiisme iranien.

D’autres ont opté pour un retour au chiisme zaydite, dont les partisans sont plus nombreux dans les

environs de Saada. Jusqu’à la révolution de 1962, les imams zaydites (qui prétendaient être les

descendants directs du prophète Mahomet) régnaient sur le Yémen du Nord. Bien que les croyances

zaydites soient plus proches du sunnisme que de n’importe quel mouvement chiite, les sunnites les plus

radicaux du Yémen les considéraient comme apostat.

▲ Retour au texte

2 Al-Zindani serait plus tard décrit par certains comme le chef spirituel d’Al-Qaïda au Yémen. En 2004, les États-Unis le désignèrent comme « terroriste international », en avançant les liens qu’il

entretenait de longue date avec Oussama Ben Laden. En réalité, il ne lui était pas inféodé, il partageait le

point de vue de Ben Laden sur le monde, mais enviait son statut, ainsi que sa liberté. À titre d’exemple, on

peut citer son refus d’aider Ben Laden à renverser le régime de Saleh au début des années 1990.

▲ Retour au texte

3 Ces attentats à la bombe quasi simultanés du 7 août 1998 firent plus de 200 morts, parmi lesquels 12

citoyens américains.

▲ Retour au texte

1 Barbi finit par retourner en Caroline du Nord. La dernière fois où j’eus de ses nouvelles remonte à 2009. Il avait épousé une Somalienne et travaillait dans une usine.

▲ Retour au texte

2 Tariq prétendait être en relation avec le groupe terroriste pakistanais Lashkar-e-Taiba et avoir aidé plusieurs jeunes

hommes à se rendre au Pakistan afin de s’y entraîner. Il trouva la mort en se battant aux

côtés de djihadistes affiliés à Al-Qaïda en Syrie, fin 2013.

▲ Retour au texte

3 Karima est un nom d’emprunt. Je n’utilise pas son véritable prénom afin de garder son identité secrète, pour d’évidentes raisons de sécurité.

▲ Retour au texte

1 Dans ce cercle se trouvait un Marocain du nom de Saïd Mansour qui avait épousé une Danoise.

Il me rendait souvent visite et passait le plus clair de son temps à produire des CD et des DVD de

sermons et de discours de membres d’Al-Qaïda. On le soupçonnait également d’avoir été en contact avec

Omar Abdel Rahman, l’imam égyptien aveugle accusé d’avoir fomenté la première attaque du World

Trade Center en 1993. Après trois raids de la police à son domicile, Mansour deviendrait le premier

résident danois à être reconnu coupable et condamné en accord avec la nouvelle législation qui faisait de

toute incitation au terrorisme un crime passable de peine de prison. Il fut cependant libéré en 2009 et

s’évanouit dans la nature, avant d’être de nouveau arrêté pour « incitation » en février 2014.

▲ Retour au texte

2 « Cindy » est un nom d’emprunt.

▲ Retour au texte

1 Omar Bakri annonça la dissolution d’Al-Muhajiroun en octobre 2004, en invoquant la nécessité pour

l’ensemble des musulmans de « se constituer en une secte mondiale contre les croisés et les envahisseurs

en terre d’islam », mais en réalité, cette dissolution fut une ruse visant à confondre les enquêteurs qui

s’intéressaient de près à ses activités. Les opérations du groupe se poursuivirent et ont encore cours à ce

jour. Al-Muhajiroun a changé régulièrement de nom afin d’éviter toute sanction pénale. À titre d’exemple,

le groupe se faisait appeler récemment « Shariah4UK » (« Charia pour le Royaume-Uni »).

▲ Retour au texte

2 Abou Hamza avait été accusé en 2004 d’incitation au meurtre de non-musulmans et d’incitation au

racisme. Le début de son procès avait été fixé à quelques jours à peine après cette entrevue surprise avec

Robert. Après son jugement et une fois sa peine de prison purgée, Abou Hamza fut extradé en 2012 aux

États-Unis afin de répondre des charges pour terrorisme qui pesaient sur lui.

▲ Retour au texte

1 Plus tard encore, Awlaki prétendrait s’être rendu en Afghanistan durant cette période afin d’y mener le djihad, pour finalement abandonner toute velléité belliqueuse après que les moudjahidine eurent « libéré »

Kaboul. Malgré le peu de preuves étayant la thèse de sa radicalisation dès le milieu des années 1990, on

sait en revanche qu’Awlaki disposait à l’époque de connexions inhabituelles et inexpliquées. En 1999, le

FBI a ouvert une enquête (classée sans suite) au sujet d’un lien éventuel entre Awlaki et l’un des

membres de l’entourage d’Omar Abdel Rahman, surnommé le Cheikh aveugle, reconnu coupable de

complicité dans l’attentat qui a touché le World Trade Center en 1993.

▲ Retour au texte

2 Des notes manuscrites d’agents spéciaux du FBI (déclassées en 2013 conformément au *Freedom of*

Information Act (« Loi pour la liberté d’information ») et publiées par la Judicial Watch) montrent

qu’Awlaki a été mis sous surveillance entre novembre 2001 et janvier 2002. Les allées et venues à son

domicile dans la banlieue de Falls Church étaient relevées, ainsi que ses trajets dans son Dodge Caravan

blanc, les heures de ses appels sur téléphone portable, et ses visites à la mosquée et à l’Islamic Society,

à Woodlawn, dans le Maryland.

Le 15 novembre 2001, il fut pris en filature alors qu'il se rendait à la National Public Radio,

à Washington, afin de participer avec d'autres invités à l'émission *Talk of the Nation*.

Cette surveillance d'Awlaki ne révéla aucun contact susceptible de menacer la sécurité intérieure des

États-Unis, mais mit à jour un appétit sexuel à la limite de l'obsession. Les agents qui l'espionnèrent

découvrirent qu'Awlaki se rendait fréquemment dans des hôtels de la région où il ne restait qu'une heure

ou deux, et contactèrent en conséquence des *escorts girls* connues pour fréquenter ces mêmes hôtels.

Le 9 novembre, l'une d'entre elles retrouva des agents du FBI à l'hôtel Loews de Washington. Elle leur

présenta des notes concernant un client qui lui avait versé 400 dollars en liquide quatre jours à l'avance

pour une fellation. Le nom « Anwar Aulaqi » figurait sur la note, ainsi qu'une adresse à Falls Church. Une

autre *escort girl* travaillant au Washington Suites déclara aux agents que, le 23 novembre, elle avait eu un

client « grand et mince avec une barbe complète, très poli. Il a dit qu'il était originaire d'Inde et qu'il était

ingénieur informatique », selon les notes prises par les agents durant l'interrogatoire de la prostituée. Elle

identifia Awlaki à partir d'une photo et dit qu'il avait payé 400 dollars pour une heure avec elle.

Le reste des documents montre qu’Awlaki avait eu recours aux services d’autres *escort girls* dans

d’autres hôtels de Washington et ses environs au cours de l’hiver 2001. Il déboursait entre 220 et

400 dollars selon la nature des services. L’une des filles à l’avoir retrouvé à l’hôtel Melrose dit aux agents

qu’il ressemblait beaucoup à Oussama Ben Laden. En tout et pour tout, le FBI entendit sept femmes au

sujet de leurs rencontres avec Awlaki, mais il ne fut jamais inquiété pour ces faits.

▲ Retour au texte

3 Le nom de famille d’Ali n’est pas cité pour des raisons légales.

▲ Retour au texte

4 Au sein du groupe d’étude se trouvait également Abdullah Mustafa Ayub, un militant australien dont le père était supposément l’un des principaux membres du groupe terroriste Jamaat Al-Islamiyya. La mère

d’Ayub (Rabiah Hutchinson, ex-surfeuse convertie, surnommée en Australie « La matriarche de

l’islamisme ») était encore plus célèbre : la rumeur voulait même qu’Oussama Ben Laden l’ait jadis

courtisée en Afghanistan.

▲ Retour au texte

5 Abou Talha Al-Soudani était soupçonné d’avoir participé aux attentats qui avaient frappé les ambassades américaines de Nairobi et Dar Es Salaam en 1998. En 2003, il ordonna le pilonnage d’une

base militaire américaine à Djibouti. Il trouva la mort dans une frappe aérienne en Somalie en 2007.

▲ Retour au texte

6 Des documents obtenus par le groupe Judicial Watch en vertu de la loi pour la liberté d’information (et publiés en juillet 2013) permettent d’affirmer que l’intérêt du FBI à l’endroit d’Awlaki augmenta

considérablement suite à son départ des États-Unis. Un mémo estampillé « Secret » et rédigé par le

bureau du FBI de San Diego le 1er décembre 2006 demandait la permission d’interroger Awlaki, alors

emprisonné.

« Aulaqi a quitté les États-Unis dans la première moitié de l’année 2002. Des informations sensibles

concernant Aulaqi ont été communiquées depuis cette date et depuis son interrogatoire du mois de

septembre 2001 », peut-on y lire. « Pour lors, nous ignorons si l’interrogatoire durera un ou deux jours et si

un test polygraphique sera réalisé. Une fois reçu l’accord des autorités yéménites en vue de

l’interrogatoire, le bureau de San Diego communiquera des requêtes spécifiques. »

Le même document faisait mention d’un autre interrogatoire mené par le FBI, celui d’un certain Eyad

Al-Rababah, qui avait aidé certains des terroristes du 11-Septembre à se loger en Virginie, ainsi qu’à se

procurer de faux permis de conduire. Al-Rababah « a par la suite déclaré qu’il avait rencontré [les

terroristes du 11-Septembre] Hani Hanjour et Nawaf Alhamzi [sic] à la mosquée Dar Al-Hijrah en

compagnie d’Anwar Aulaqi ».

Le FBI désirait entendre Awlaki sur un grand nombre d’autres sujets, parmi lesquels « ses voyages

à l’étranger en 2000 et 2001 ; ses liens avec des individus résidant à San Diego supposément impliqués

dans le terrorisme international ; son implication dans des levées de fonds réalisées aux États-Unis au

profit d’organisation terroristes notoires ; et son implication criminelle dans le soutien d’organisations

terroristes ».

▲ Retour au texte

1 L’agent n’utilisait pas son véritable nom.

▲ Retour au texte

1 Saddam Al-Hajdib connaissait Abou Hamza Al-Muhajir, chef des opérations d’Al-Qaïda en Irak tout

juste nommé à l’époque, et qui, avec un Irakien, avait pris le poste de leader à la suite de la mort de

Moussab Al-Zarqaoui dans une frappe aérienne américaine, en juin 2006. Al-Hajdib avait récemment

rapatrié des fonds irakiens au Liban et avait tué un soldat syrien en passant la frontière.

▲ Retour au texte

2 Youssef Al-Hajdib (interpellé alors qu’il tâchait de s’enfuir au Danemark) se verrait condamné à perpétuité sans remise de peine, jugement qu’il devait saluer en plein tribunal par deux doigts d’honneur.

▲ Retour au texte

1 Ville américaine où siège la CIA (*N.d.T.*).

▲ Retour au texte

2 Équivalent du ministère des Affaires étrangères français *(N.d.T.)*.

▲ Retour au texte

3 L’un des agents danois me dit à l’occasion que c’était mon opération qui avait conduit à ces arrestations.

▲ Retour au texte

4 Parmi les autres invités se trouvait un jeune Sud-Africain noir et un Somalien âgé de 19 ans du nom d’Issa Hussein Barre. Ce dernier devait bientôt profiter de mon lien privilégié avec Warsame pour

rejoindre le front somalien. Le MI5, d’habitude très prudent, accepta un transfert d’argent pour financer

son mariage, afin que je puisse par la suite me servir de lui pour glaner de plus amples informations.

Malheureusement, il fut tué alors qu’il se battait pour Al-Shabaab : un jeune époux de plus sacrifié au nom

de la cause.

▲ Retour au texte

5 Peut-être n’était-ce pas que par gourmandise. Le contrôle des magasins vendant le meilleur des miels yéménites avait jadis permis à Oussama Ben Laden de financer en partie Al-Qaïda.

▲ Retour au texte

1 Avdic avait été arrêté en 2005 pour complicité présumée dans un complot terroriste découvert en Bosnie. Le jury avait considéré que les preuves suffisaient à le juger coupable, mais il fut acquitté quelques

jours plus tard par un panel de trois juges dont l’avis était opposé.

▲ Retour au texte

1 Parmi les consommateurs les plus compulsifs des vidéos d’Awlaki, on comptait le groupe surnommé

« Les 18 de Toronto » (« Toronto 18 ») qui projetait divers attentats dans l’ensemble du Canada en 2006,

et la cellule britannique d’Al-Qaïda qui prévoyait de faire exploser des avions de ligne transatlantiques

cette même année. Plusieurs parmi ceux qui avaient projeté de s’en prendre en 2007 à la base militaire de

Fort Dix, dans le New Jersey, étaient également de grands amateurs des sermons de l’imam.

▲ Retour au texte

2 J’ai conservé une copie de cette vidéo, ainsi que des dizaines de photos prises durant le voyage.

▲ Retour au texte

1 J’ai conservé les reçus de ces transferts : 100 dollars en mars 2008, 200 dollars en juillet 2008, 400 dollars en septembre 2008, 138 dollars en janvier 2009 et 500 dollars en janvier 2010.

▲ Retour au texte

2 Al-Muhajir signifie « l’étranger » en arabe. Il s’appelait en réalité Mohamed Abdikadir Mohamed.

▲ Retour au texte

3 Force spéciale de la marine américaine *(N.d.T.).*

▲ Retour au texte

4 Lors d’une cérémonie à Washington, Klang, Tracteur et Soren furent récompensés pour leur rôle dans cette mission qui avait permis de neutraliser Nabhan. Klang me dit que chacun d’eux avait reçu des

pièces d’or des mains des Américains. Je ne fis jamais la demande de la moindre récompense pour ma

participation à l’opération et n’en reçus jamais à ce titre.

▲ Retour au texte

1 Contraction de *human intelligence*, « renseignement humain » *(N.d.T.)*.

▲ Retour au texte

2 Awlaki m’exprima à nouveau son inquiétude au sujet de cette technique dans un e-mail crypté qu’il

m’envoya en février 2010 : « Certains frR m’ont dit que le système brouillon est compromis parce que

l’ennemi sait que les frR s’en servent. » Dans le même message, il me révélait qu’il n’ouvrait plus ses e-

mails lui-même. Il est très probable qu’il ait dès lors chargé un émissaire d’ouvrir et d’envoyer des e-mails

à sa place.

▲ Retour au texte

3 Je devais faire la connaissance de Mears plus tard, en participant à un stage de même nature dans le cercle arctique. Je ne lui révélai pas ma collaboration avec les services de renseignement.

▲ Retour au texte

4 Selon une déclaration de l’ambassade yéménite10 à Washington, on « présumait » qu’Awlaki était présent sur le lieu de cette réunion d’Al-Qaïda, au sud de la capitale, Sanaa.

▲ Retour au texte

5 Des experts en explosifs émirent plus tard la théorie selon laquelle le dispositif explosif n’avait pas fonctionné pour la simple raison que la transpiration d’Abdulmutallab avait affecté la charge principale,

résultat de ses trois semaines de voyage du Yémen jusqu’au Nigeria durant lesquelles il porta le même slip

explosif. Tous les spécialistes s’accordèrent cependant à considérer qu’il avait été à deux doigts de faire

s’écraser un avion de ligne américain sur l’une des plus grandes villes du pays.

▲ Retour au texte

6 En quelques semaines à peine, le département de la Justice des États-Unis émettrait un court mémorandum justifiant la planification de l’assassinat d’un citoyen américain à l’étranger, fait sans

précédent dans l’histoire du pays.

▲ Retour au texte

7 Plusieurs semaines plus tard, AQPA diffusa une courte vidéo à titre d’éloge funèbre, dans laquelle ils présentaient le raid comme le fruit d’une coopération entre les autorités yéménites et les États-Unis.

Les responsables américains n’ont pas reconnu publiquement l’implication de leurs forces spéciales.

▲ Retour au texte

1 Storm Bushcraft ne fut pas la seule compagnie que je créais afin de justifier mes voyages à l’étranger. En octobre

2009, le MI5 m’aida à fonder une compagnie du nom de HelpHandtoHand, qui se

voulait être une ONG visant au bien-être des populations en détresse d’Afrique et du Moyen-Orient.

J’ouvris même un compte Twitter afin de médiatiser la naissance de cette organisation. Je dus néanmoins

l’abandonner en avril 2010, lorsque le MI5 décida de rompre tout lien avec moi.

▲ Retour au texte

2 Le PET s’inquiétait également de l’influence grandissante d’Abou Musab Al-Somali, un réfugié somalien que j’avais connu alors que j’étais encore un salafiste convaincu et qui était retourné dans son

pays d’origine. Des écoutes téléphoniques avaient permis d’établir que de nombreux extrémistes somaliens

vivant au Danemark entraient en contact avec lui. Après avoir purgé sa peine de deux ans pour sa

participation au projet de contrebande d’armes au profit des combattants somaliens, il avait traversé le

golfe d’Aden pour retourner en Somalie. Le PET craignait à présent qu’il projette des attentats sur le

territoire danois.

▲ Retour au texte

3 Le chef de la cellule s’appelait Mounir Dhahri. Un autre membre du groupe (Munir Awad, Suédois

d’origine libanaise aux longs cheveux bouclés) avait combattu en Somalie aux côtés de l’Union des

tribunaux islamiques.

Les renseignements occidentaux étaient d’avis que leur projet n’était qu’une partie d’un plus vaste

complot d’Al-Qaïda visant à perpétrer des attentats dans toute l’Europe, dans le style des attaques de

Mumbai.

▲ Retour au texte

1 Un peu plus tard, les autorités britanniques devaient révéler que l’un des engins avait été conçu pour exploser au-dessus de la côte Est des États-Unis.

▲ Retour au texte

2 Au cours des années qui suivirent, cette recette fut téléchargée et utilisée par de nombreux extrémistes dans le cadre de complots terroristes, des deux côtés de l’Atlantique. L’un de ces complots

aboutit tristement aux attentats du marathon de Boston.

▲ Retour au texte

3 Il fut ensuite traîné devant un tribunal new-yorkais, où il plaida coupable sur neuf chefs d’accusation liés au terrorisme, entre autres association et soutien matériel à Al-Shabaab et AQPA.

▲ Retour au texte

1 Je l’ignorais à l’époque, mais Awlaki était alors en train d’écrire une justification de l’emploi d’armes chimiques et biologiques contre les États-Unis et d’autres pays occidentaux. « L’utilisation de poisons,

d’armes chimiques et biologiques contre des regroupements de population est autorisé et fortement

recommandé, en vertu de leur considérable impact sur l’ennemi », put-on lire plus tard dans un article que

l’imam écrivit pour le magazine *Inspire* 3.

▲ Retour au texte

1 J’ai en ma possession un enregistrement, que j’ai fait écouter à Paul Cruickshank et Tim Lister, d’une conversation téléphonique au cours de laquelle mon contact a confirmé les détails de sa mission.

▲ Retour au texte

2 Les extraits de cette conversation avec Michael reprennent mot pour mot mon enregistrement.

▲ Retour au texte

1 AQPA avait proposé d’entraîner les étudiants de Dammaj au maniement des armes afin qu’ils puissent combattre les Houthis, un mouvement chiite. Ces derniers avaient profité des troubles politiques

de la région pour s’emparer de territoires dans le nord du Yémen : à cet égard, c’était en partie à cause

d’eux que le Yémen, malgré son extrême pauvreté et le nombre relativement restreint de gisements

pétrolifères, était si important dans cette zone du globe. En 2009, l’Arabie saoudite avait envoyé des

troupes de l’autre côté de la frontière afin d’affronter les Houthis, craignant pour sa sécurité et également

(mais cela reste à prouver) les soupçonnant de bénéficier du soutien de l’Iran.

▲ Retour au texte

2 J’avais reçu un e-mail d’Ikrimah, dans lequel il me demandait de remettre une longue lettre destinée à Wuhayshi, de la main d’un professeur islamique dont le chef d’AQPA avait suivi l’enseignement en

Afghanistan, des années auparavant. Le professeur avait été tué récemment en Somalie.

▲ Retour au texte

1 Hartaba avait été capturé par les Jordaniens après qu’il eut fui l’Afghanistan, fin 2001. Il avait été extradé vers le Yémen, mais s’était évadé de prison en 2006 avec Wuhayshi et d’autres membres d’Al-Qaïda.

▲ Retour au texte

2 Hartaba raconta également que la mort de Ben Laden avait dévasté Awlaki et qu’il s’était efforcé de le divertir par toutes sortes de farces.

▲ Retour au texte

3 Al-Asiri était d’autant plus dangereux4 qu’il avait étudié la chimie à l’université du roi Saoud, à Riyad, et qu’il

l’enseignait à présent à des apprentis. À l’instar de centaines de jeunes Saoudiens, il avait voulu

combattre l’occupation américaine de l’Irak. Les autorités saoudiennes l’avaient arrêté alors qu’il tentait

de traverser la frontière, et il fut libéré après un très court séjour en prison, qui le radicalisa plus encore.

Suite au démantèlement de sa cellule militante à Riyad par les forces de l’ordre saoudiennes, Al-Asiri avait

fui au Yémen en compagnie de son frère.

▲ Retour au texte

4 Plus tard dans l’année, des combattants des zones tribales décapitèrent une Yéménite qu’ils avaient accusée de sorcellerie et paradèrent avec sa tête tranchée. Son seul crime avait été de soigner les gens

avec des plantes médicinales. Fin 2012, Amnesty International rapporta en détail les horribles violations

des droits de l’homme perpétrées par le groupe à Jaar, sur tous ceux qui à leurs yeux avaient violé la loi

islamique : entre autres exécutions sommaires et publiques, amputations et flagellations.

▲ Retour au texte

1 Jehad Serwan Mostafa aurait joué un rôle dans l’alliance entre Al-Qaïda et Al-Shabaab en février 2012. En octobre 2011, il fit une apparition dans une vidéo d’Al-Shabaab, déclarant qu’il avait été envoyé

par Zaouahiri en Somalie afin de collaborer à la distribution d’aide alimentaire aux victimes de la famine.

Il est probable qu’il ait alors servi d’émissaire entre les chefs des deux groupes, alors en pleins

pourparlers.

▲ Retour au texte

2 En avril 2014, Lewthwaite était toujours en cavale.

▲ Retour au texte

3 Ikrimah envisageait d’envoyer femme et enfants à Dammaj, au Yémen, ou dans une institution religieuse similaire. « Je pense à l’avenir des enfants, je voudrais leur assurer une bonne éducation

musulmane… tout peut arriver à tout moment », m’écrivit-il en mars 2012.

▲ Retour au texte

4 Le mandat de Scharf à la tête du PET devait par la suite être terni par le scandale. Mais, à cette époque, cela faisait près de cinq ans qu’il était à la tête du renseignement danois, et c’était un personnage

très important, qui bénéficiait de nombreux liens avec le pouvoir. Avant d’être nommé directeur du PET, il

avait été sous-commissaire à la police nationale du Danemark.

▲ Retour au texte

5 L’homme avait infiltré le groupe début 2012, après avoir été engagé par l’anti-terrorisme saoudien l’année précédente. Avant de changer de bord, il avait longtemps vécu au Royaume-Uni où il avait

fréquenté le milieu extrémiste, tout comme moi. Son passé lui avait conféré une crédibilité certaine, et son

passeport britannique le rendait d’autant plus intéressant, en ce qu’il lui permettait de se rendre aux États-

Unis sans visa.

▲ Retour au texte

1 « Qu’Allah lui fasse miséricorde », supplication en faveur d’un musulman décédé *(N.d.T.)*.

▲ Retour au texte

2 Selon la chambre de commerce centrale du Danemark, la dissolution de Mola Consult fut prononcée

le 31 août 2012.

▲ Retour au texte

3 Le 3 octobre 2011, trois jours après la mort d’Awlaki, Helle Thorning-Schmidt du parti social-démocrate succéda au poste de Premier ministre à Lars Løkke Rasmussen, du parti Venstre (parti libéral),

qui l’avait occupé de 2009 à 2011. Avant lui, Anders Fogh Rasmussen, lui aussi du Venstre, avait assumé

les mêmes responsabilités.

▲ Retour au texte

4 Afin de préparer ces attaques, Ikrimah avait mis au point un important réseau au Kenya. Selon un rapport du gouvernement kenyan25 en 2013, il y avait envoyé un membre de l'organisation en juillet 2013

« afin d'entraîner des jeunes, établir l'infrastructure d'une attaque de grande ampleur et attendre les

instructions ».

▲ Retour au texte

5 Avant les arrestations policières fin 2011, les comploteurs avaient entraîné les combattants désignés pour mener l'opération, établi plusieurs planques26 à Nairobi et Mombasa, acheminé des explosifs

provenant de Somalie et commencé à fabriquer des bombes. La « Veuve blanche », Samantha

Lewthwaite, aurait été en contact avec la cellule terroriste, mais elle réchappa aux interpellations

à Mombasa. Le feu vert d'Al-Qaïda au Pakistan a probablement été communiqué à Ikrimah par notre ami

américain commun, Jehad Serwan Mostafa, s'il est vrai qu'il a bien rencontré Zaouahiri au Pakistan

quelques mois auparavant.

▲ Retour au texte

6 La recette intitulée « Comment fabriquer une bombe dans la cuisine de votre mère », publiée dans le premier numéro d' *Inspire* en juin 2010, fut retrouvée sur l'ordinateur d'un des deux terroristes.

▲ Retour au texte

7 La mort d’Awlaki poussa un extrémiste31 new-yorkais, Jose Pimentel, à préparer un attentat qui aurait visé sa ville, fin 2011, en guise de représailles.

▲ Retour au texte

1 Le 1er septembre 2014, Godane a trouvé la mort lors d’une attaque de drones américains (annonce

du Pentagone le 2 septembre, confirmation par Al-Shabaab le 5), grâce à des indications de la DGSE,

services secrets français *(N.d.T.)*.

▲ Retour au texte

1 Interpellation et transfert international d’un individu, hors du cadre légal de l’extradition *(N.d.T)*.

▲ Retour au texte

Document Outline

- Titre
- Copyright
- Carte
- Note des auteurs
- 1 - Une route dans le désert
- 2 - Les gangs, les filles et Dieu
- 3 - Le converti
- 4 - Arabie
- 5 - Londonistan
- 6 - Mort aux États-Unis
- 7 - Querelles de famille
- 8 - Le MI5 débarque à Luton
- 9 - Le cheikh
- 10 - La chute
- 11 - Changement de camp
- 12 - L’appel de Londres
- 13 - Bons baiser de Langley
- 14 - La cocaïne au service d’Allah
- 15 - L’imam terroriste
- 16 - L’assassinat de M. John
- 17 - Mujahideen Secrets
- 18 - La blonde d’Anwar
- 19 - Une nouvelle couverture
- 20 - Awlaki dans la ligne de mire
- 21 - Un long été caniculaire
- 22 - Fin de parcours avec Big Brother
- 23 - De retour sur le ring
- 24 - Dans la gueule du loup
- 25 - Opération Amanda
- 26 - Murmures chinois
- 27 - Un espion sur la touche

- Épilogue
- Protagonistes
- Archives
- Postface
- Remerciements
- Notes